Discours sur les réveils religieux

Charles G. Finney

1792-1875

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Traduction française de biblelibre.org (2026).
Édition : D'après Lectures on Revivals of Religion (New York, 1835), édition revue par l'auteur, Oberlin, E. J. Goodrich, 1868.

Ces discours furent prononcés à New York pendant l'hiver 1834-1835 et notés au crayon par un auditeur, puis revus par Finney ; ses ajouts de 1868 sont donnés entre parenthèses. Les citations bibliques sont données dans la Segond 1910 et leurs références mènent au texte.

Source : Lectures on Revivals of Religion, Oberlin, E. J. Goodrich, 1868 (archive.org) (https://archive.org/details/lecturesonrevivo0finn). Texte anglais du domaine public ; traduction française de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant la source.

Fichier préparé par biblelibre.org (https://biblelibre.org/bibliotheque/discours-sur-les-reveils), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Discours 1 : Ce qu'est un réveil
Discours 2 : Quand faut-il attendre un réveil ?
Discours 3 : Comment favoriser un réveil
Discours 4 : La prière qui l'emporte
Discours 5 : La prière de la foi
Discours 6 : L'esprit de prière
Discours 7 : Soyez remplis de l'Esprit
Discours 8 : Les réunions de prière
Discours 9 : Les moyens à employer auprès des pécheurs
Discours 10 : Gagner des âmes demande de la sagesse
Discours 11 : Le pasteur sage réussira
Discours 12 : Comment prêcher l'Évangile
Discours 13 : Comment les Églises peuvent aider leurs pasteurs
Discours 14 : Les mesures propres à favoriser les réveils
Discours 15 : Ce qui fait obstacle aux réveils
Discours 16 : La nécessité et les effets de l'union
Discours 17 : Les fausses consolations offertes aux pécheurs
Discours 18 : Directives aux pécheurs
Discours 19 : Instructions aux convertis
Discours 20 : L'instruction des jeunes convertis
Discours 21 : Le rétrograde dans son cœur
Discours 22 : La croissance dans la grâce

Discours 1

Ce qu'est un réveil

Éternel, fais revivre ton œuvre dans le cours des années ! Dans le cours des années, fais-la connaître ! Dans ta colère, souviens-toi de tes compassions ! (Habacuc 3,2)

On pense que le prophète Habacuc était contemporain de Jérémie, et que cette prophétie fut prononcée en prévision de la captivité de Babylone. Devant les jugements qui allaient bientôt fondre sur sa nation, l'âme du prophète fut saisie d'angoisse, et il s'écrie dans sa détresse : « Éternel, fais revivre ton œuvre. » Comme s'il disait : « Éternel, fais que tes jugements ne réduisent pas Israël à la désolation. Au milieu de ces années terribles, que les jugements de Dieu deviennent le moyen de ranimer la religion parmi nous. Dans ta colère, souviens-toi de tes compassions. »

La religion est l'œuvre de l'homme. C'est quelque chose que l'homme doit faire. Elle consiste à obéir à Dieu avec le cœur et du fond du cœur. C'est le devoir de l'homme. Il est vrai que Dieu l'amène à le faire. Il agit sur lui par son Esprit, à cause de sa grande méchanceté et de sa répugnance à obéir. S'il n'était pas nécessaire que Dieu agisse sur les hommes, si les hommes étaient disposés à obéir à Dieu, il n'y aurait pas lieu de prier : « Éternel, fais revivre ton œuvre. » Si une telle prière est nécessaire, c'est que les hommes ne sont pas du tout disposés à obéir ; et à moins que Dieu n'intervienne par l'influence de son Esprit, pas un homme sur la terre n'obéira jamais aux commandements de Dieu.

Un « réveil de la religion » suppose un déclin. Presque toute la religion qui existe dans le monde a été produite par des réveils. Dieu a jugé nécessaire de tirer parti de la sensibilité qui se trouve chez les hommes, et de produire parmi eux de puissants ébranlements, avant de pouvoir les

amener à obéir. Les hommes sont si engourdis spirituellement, il y a tant de choses qui détournent leur esprit de la religion et s'opposent à l'influence de l'Évangile, qu'il faut soulever parmi eux une vive émotion, jusqu'à ce que la marée monte assez haut pour emporter les obstacles qui lui résistent. Il faut qu'ils soient émus au point de passer par-dessus ces influences contraires, avant qu'ils obéissent à Dieu. Non que l'émotion soit la religion, car elle ne l'est pas ; mais ce sont des désirs, des appétits et des sentiments excités qui empêchent la religion. La volonté est, en un sens, asservie aux désirs charnels et mondains. Il faut donc éveiller chez les hommes le sentiment de leur culpabilité et de leur danger, et produire ainsi une émotion faite de sentiments et de désirs contraires, qui brise la puissance des désirs charnels et mondains et laisse la volonté libre d'obéir à Dieu.

Reportez-vous à l'histoire des Juifs, et vous verrez que Dieu avait coutume d'entretenir la religion parmi eux par des moments particuliers, où il se produisait une grande émotion et où le peuple revenait à l'Éternel. Et une fois qu'ils avaient été ainsi ranimés, il ne fallait que peu de temps pour que tant d'influences contraires s'exercent sur eux que la religion déclinait, et continuait de décliner, jusqu'à ce que Dieu ait le temps, pour ainsi dire, de les convaincre de péché par son Esprit et de les reprendre par sa providence, et de gagner ainsi l'attention de la masse au grand sujet du salut, au point de produire un vaste éveil de l'intérêt religieux, et par conséquent un réveil de la religion. Puis les causes contraires agissaient de nouveau, la religion déclinait, et la nation était emportée dans le tourbillon du luxe, de l'idolâtrie et de l'orgueil.

Il y a si peu de principes dans l'Église, si peu de fermeté et de constance dans ses résolutions, qu'à moins que les sentiments religieux ne soient éveillés et maintenus en éveil, les sentiments et les agitations du monde, qui leur sont contraires, l'emporteront, et les hommes n'obéiront pas à Dieu. Ils ont si peu de connaissance, et leurs principes sont si faibles, qu'à moins d'être émus, ils quitteront le chemin du devoir et ne feront rien pour avancer la gloire de Dieu. L'état du monde est encore tel, et le

restera sans doute jusqu'à ce que le millénium soit pleinement venu, que la religion doit être avancée principalement au moyen des réveils. Combien de temps et combien de fois a-t-on tenté l'expérience d'amener l'Église à agir avec constance pour Dieu, sans ces ébranlements périodiques ! Beaucoup d'hommes de bien ont pensé, et pensent encore, que la meilleure manière d'avancer la religion est d'aller d'un pas uniforme et de rassembler les impies peu à peu, sans agitation. Mais si solide que ce raisonnement puisse paraître dans l'abstrait, les faits en démontrent la vanité. Si l'Église était assez avancée en connaissance, et avait assez de fermeté dans ses principes pour rester éveillée, une telle façon de faire suffirait ; mais l'Église est si peu éclairée, et il y a tant de causes contraires, qu'elle ne se mettra pas à l'œuvre avec constance sans qu'un intérêt particulier soit éveillé. À mesure que le millénium avancera, il est probable que ces ébranlements périodiques deviendront inconnus. Alors l'Église sera éclairée, les causes contraires seront ôtées, et l'Église entière sera dans un état d'obéissance habituelle et constante envers Dieu. L'Église entière se tiendra prête à prendre en main l'esprit de l'enfant pour le cultiver pour Dieu. Les enfants seront instruits selon la voie qu'ils doivent suivre (Proverbes 22,6), et il n'y aura plus de ces torrents de mondanité, de mode et de convoitise pour emporter la piété de l'Église dès que l'émotion d'un réveil se sera retirée.

Il serait très souhaitable qu'il en soit ainsi. Il est très souhaitable que l'Église avance avec constance dans l'obéissance sans ces ébranlements. De telles émotions risquent de nuire à la santé. Notre système nerveux est ainsi fait que toute émotion puissante, si elle se prolonge, nuit à notre santé et nous rend inaptes au devoir. Si la religion doit un jour exercer une influence qui pénètre le monde entier, il ne peut en être ainsi ; cette religion par accès doit disparaître. Alors on n'en aura plus besoin. Les chrétiens ne dormiront plus la plus grande partie du temps, pour se réveiller de temps à autre, se frotter les yeux, s'agiter en tous sens, crier un peu, puis se rendormir. Alors il ne sera plus nécessaire que les pasteurs s'épuisent et se tuent à force d'efforts pour refouler le flot de

l'influence mondaine qui déferle sur l'Église. Mais pour l'heure, l'état du monde chrétien est tel qu'espérer avancer la religion sans émotions est déraisonnable et absurde. Les grandes agitations politiques et autres agitations mondaines qui secouent la chrétienté sont toutes hostiles à la religion, et détournent l'esprit des intérêts de l'âme. Or ces agitations ne peuvent être contrebalancées que par des émotions religieuses. Et tant qu'il n'y aura pas dans le monde assez de principe religieux pour vaincre les agitations irréligieuses, il est vain de chercher à avancer la religion autrement que par des émotions contraires. Cela est vrai en bonne philosophie, et c'est un fait historique.

Il est tout à fait improbable que la religion fasse jamais des progrès parmi les nations païennes autrement que par l'influence des réveils. On essaie aujourd'hui d'y parvenir par l'instruction et par d'autres améliorations prudentes et graduelles. Mais tant que les lois de l'esprit resteront ce qu'elles sont, on ne peut y parvenir de cette manière. Il faut une émotion suffisante pour réveiller les facultés morales endormies et refouler la marée de la dégradation et du péché. Et dans la mesure exacte où notre propre pays se rapproche du paganisme, il est impossible à Dieu ou à l'homme d'avancer la religion dans un tel état de choses autrement que par de puissants ébranlements. Cela ressort du fait que c'est toujours ainsi que Dieu a procédé. Dieu ne crée pas ces ébranlements, et ne choisit pas ce moyen d'avancer la religion pour rien ou sans raison. Là où les hommes ont tant de répugnance à obéir à Dieu, ils n'agiront pas tant qu'ils ne seront pas émus. Par exemple, combien y en a-t-il qui savent qu'ils devraient être chrétiens, mais qui craignent, s'ils deviennent pieux, que leurs camarades se moquent d'eux ! Beaucoup sont attachés à des idoles ; d'autres remettent leur repentance à plus tard, jusqu'à ce qu'ils soient établis dans la vie, ou jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque avantage mondain qui leur tient à cœur. De telles personnes ne renonceront jamais à leur fausse honte ni à leurs projets ambitieux tant qu'elles ne seront pas tellement saisies par le sentiment de leur culpabilité et de leur danger qu'elles ne pourront plus se contenir.

Ces remarques ne sont destinées qu'à servir d'introduction au discours. Je vais maintenant en venir au sujet principal, et montrer : I. Ce qu'un réveil de la religion n'est pas ; II. Ce qu'il est ; et III. Les agents employés pour le favoriser.

I. UN RÉVEIL DE LA RELIGION N'EST PAS UN MIRACLE.

1. On a généralement défini le miracle comme une intervention divine qui écarte ou suspend les lois de la nature. Un réveil n'est pas un miracle en ce sens. Toutes les lois de la matière et de l'esprit restent en vigueur. Elles ne sont ni suspendues ni écartées dans un réveil.

2. Ce n'est pas un miracle selon une autre définition du mot miracle : quelque chose qui dépasse les forces de la nature. Il n'y a rien dans la religion qui dépasse les forces ordinaires de la nature. Elle consiste entièrement dans le bon usage des facultés naturelles. Elle est cela, et rien d'autre. Quand les hommes deviennent religieux, ils ne reçoivent pas le pouvoir de déployer des efforts dont ils étaient incapables auparavant. Ils exercent seulement d'une autre manière les facultés qu'ils avaient déjà, et les emploient pour la gloire de Dieu.

3. Ce n'est pas un miracle, ni quelque chose qui dépende d'un miracle, en aucun sens. C'est un résultat qui suit purement les lois de la nature, par le bon usage des moyens établis, tout autant que n'importe quel autre effet produit par l'emploi de moyens. Il peut y avoir un miracle parmi les causes qui le précèdent, ou il peut n'y en avoir aucun. Les apôtres se servaient des miracles simplement comme de moyens pour attirer l'attention sur leur message et en établir l'autorité divine. Mais le miracle n'était pas le réveil. Le miracle était une chose ; le réveil qui le suivait en était une tout autre. Les réveils du temps des apôtres étaient liés à des miracles, mais ils n'étaient pas des miracles.

J'ai dit qu'un réveil est le résultat du bon usage des moyens appropriés. Les moyens que Dieu a prescrits pour produire un réveil ont sans doute une tendance naturelle à produire un réveil. Autrement, Dieu ne les

aurait pas prescrits. Mais les moyens ne produiront pas un réveil, nous le savons tous, sans la bénédiction de Dieu. Pas plus que le grain, une fois semé, ne produira une récolte sans la bénédiction de Dieu. Il nous est impossible de dire que Dieu exerce une influence ou une action moins directe pour produire une récolte de grain que pour produire un réveil. Que sont les lois de la nature d'après lesquelles on suppose que le grain donne une récolte ? Elles ne sont rien d'autre que la manière établie dont Dieu opère. Dans la Bible, la parole de Dieu est comparée au grain, la prédication aux semailles, et les résultats à la levée et à la croissance de la moisson. Et le résultat suit les lois naturelles tout autant dans un cas que dans l'autre, et il est aussi naturellement lié à sa cause ; ou, pour parler plus exactement, un réveil est aussi naturellement le résultat de l'emploi des moyens appropriés qu'une récolte l'est de l'emploi des moyens qui lui conviennent. Il est vrai que la religion n'appartient pas proprement à la catégorie de la cause et de l'effet ; mais bien qu'elle ne soit pas causée par les moyens, elle a pourtant son occasion, et peut résulter de son occasion aussi naturellement et aussi sûrement qu'une récolte résulte de sa cause.

Je voudrais que cette idée se grave dans tous vos esprits, car une idée a longtemps prévalu : que l'avancement de la religion aurait quelque chose de très particulier, qu'on ne pourrait juger d'après les règles ordinaires de la cause et de l'effet ; bref, qu'il n'y aurait aucun lien entre les moyens et le résultat, et aucune tendance des moyens à produire l'effet. Aucune doctrine n'est plus dangereuse que celle-là pour la prospérité de l'Église, et rien n'est plus absurde.

Supposez qu'un homme aille prêcher cette doctrine parmi les cultivateurs, au sujet de leurs semailles. Qu'il leur dise que Dieu est souverain et ne leur donnera une récolte que quand il lui plaira, et que labourer, planter et travailler comme s'ils comptaient obtenir une récolte, c'est très mal, c'est retirer l'œuvre des mains de Dieu, c'est empiéter sur sa souveraineté et agir par leurs propres forces ; et qu'il n'existe entre les moyens et le résultat aucun lien sur lequel ils puissent compter. Et

maintenant, supposez que les cultivateurs croient une telle doctrine. Eh bien, ils feraient mourir le monde de faim.

Ce sont exactement les mêmes résultats qui suivront si l'on persuade l'Église que l'avancement de la religion relève de la souveraineté divine d'une manière si mystérieuse qu'il n'existe aucun lien naturel entre les moyens et la fin. Quels en sont les résultats ? Eh bien, des générations et des générations sont descendues en enfer. Sans aucun doute, plus de cinq milliards d'âmes sont descendues en enfer pendant que l'Église rêvait et attendait que Dieu les sauve sans l'emploi des moyens. Cela a été le moyen le plus efficace du diable pour perdre les âmes. Le lien est aussi évident en religion qu'il l'est quand le cultivateur sème son grain.

Il y a, sous le gouvernement de Dieu, un fait digne de l'attention de tous et d'un souvenir éternel : c'est que les choses les plus utiles et les plus importantes s'obtiennent le plus facilement et le plus sûrement par l'emploi des moyens appropriés. C'est évidemment un principe de l'administration divine. Ainsi, toutes les choses nécessaires à la vie s'obtiennent avec une grande certitude par l'emploi des moyens les plus simples. Les objets de luxe sont plus difficiles à obtenir ; les moyens de se les procurer sont plus compliqués et leurs résultats moins sûrs ; tandis que les choses absolument nuisibles et vénéneuses, comme l'alcool et autres semblables, ne s'obtiennent souvent qu'en torturant la nature et en recourant à une sorte de sorcellerie infernale pour se procurer cette abomination qui donne la mort. Ce principe vaut aussi dans le gouvernement moral ; et puisque les bénédictions spirituelles sont d'une importance incomparable, nous devons nous attendre à ce que leur obtention soit liée avec une grande certitude à l'emploi des moyens appropriés ; et c'est bien ce que nous constatons. Je crois fermement que, si l'on pouvait connaître les faits, on trouverait que, là où les moyens prescrits ont été bien employés, les bénédictions spirituelles ont été obtenues avec plus de régularité que les biens temporels.

II. JE DOIS MONTRER CE QU'EST UN RÉVEIL.

C'est le renouvellement du premier amour des chrétiens, qui aboutit à l'éveil et à la conversion des pécheurs à Dieu. Au sens courant, un réveil de la religion dans une localité, c'est le sursaut, la vivification et le relèvement de l'Église plus ou moins rétrograde, et l'éveil plus ou moins général de toutes les classes de la société, qui assure l'attention aux droits de Dieu.

Il suppose que l'Église est tombée dans un état rétrograde ; et un réveil consiste dans le retour d'une Église de ses égarements, et dans la conversion des pécheurs.

1. Un réveil comprend toujours une conviction de péché de la part de l'Église. Les chrétiens de profession rétrogrades ne peuvent pas se réveiller et se mettre d'emblée au service de Dieu sans de profonds examens de cœur. Il faut que les sources du péché soient brisées. Dans un vrai réveil, les chrétiens sont toujours amenés sous une telle conviction ; ils voient leurs péchés sous un tel jour que souvent il leur est impossible de garder l'espérance d'être agréés de Dieu. Cela ne va pas toujours jusque-là ; mais il y a toujours, dans un réveil authentique, de profondes convictions de péché, et souvent des cas où l'on abandonne toute espérance.

2. Les chrétiens rétrogrades seront amenés à la repentance. Un réveil n'est rien d'autre qu'un nouveau commencement d'obéissance à Dieu. Exactement comme dans le cas du pécheur converti, le premier pas est une repentance profonde, un brisement du cœur, un abaissement dans la poussière devant Dieu, avec une profonde humilité, et l'abandon du péché.

3. La foi des chrétiens sera renouvelée. Tant qu'ils sont dans leur état rétrograde, ils sont aveugles sur l'état des pécheurs. Leur cœur est dur comme le marbre. Les vérités de la Bible ne leur paraissent qu'un rêve. Ils reconnaissent que tout cela est vrai ; leur conscience et leur jugement y donnent leur assentiment ; mais leur foi ne les voit pas se dresser en plein relief, dans toutes les brûlantes réalités de l'éternité. Mais quand ils

entrent dans un réveil, ils ne voient plus les hommes « comme des arbres, et qui marchent » (Marc 8,24) : ils voient les choses sous cette vive lumière qui renouvellera l'amour de Dieu dans leur cœur. Cela les poussera à travailler avec zèle pour amener les autres à lui. Ils seront affligés que d'autres n'aiment pas Dieu, alors qu'eux-mêmes l'aiment tant. Et ils s'appliqueront avec émotion à persuader leurs voisins de lui donner leur cœur. Ainsi leur amour pour les hommes sera renouvelé. Ils seront remplis d'un amour tendre et brûlant pour les âmes. Ils auront un ardent désir du salut du monde entier. Ils seront dans l'angoisse pour des personnes qu'ils désirent voir sauvées : leurs amis, leurs parents, leurs ennemis. Non seulement ils les presseront de donner leur cœur à Dieu, mais ils les porteront à Dieu dans les bras de la foi et, avec de grands cris et avec larmes, ils supplieront Dieu d'avoir pitié d'eux et de sauver leurs âmes des flammes éternelles.

4. Un réveil brise la puissance du monde et du péché sur les chrétiens. Il les élève sur un terrain si avantageux qu'ils reçoivent un nouvel élan vers le ciel. Ils ont un nouvel avant-goût du ciel et de nouveaux désirs d'union avec Dieu ; le charme du monde est rompu, et la puissance du péché vaincue.

5. Quand les Églises sont ainsi réveillées et réformées, la réforme et le salut des pécheurs suivront, en passant par les mêmes étapes de conviction, de repentance et de réforme. Leur cœur sera brisé et changé. Très souvent, les débauchés les plus perdus sont parmi ceux qui sont touchés. Prostituées, ivrognes, incrédules, et toutes sortes de gens perdus sont réveillés et convertis. Les pires des êtres humains sont adoucis, relevés, et deviennent d'aimables exemples de la beauté de la sainteté.

III. JE DOIS CONSIDÉRER LES AGENTS EMPLOYÉS POUR FAIRE AVANCER UN RÉVEIL DE LA RELIGION.

D'ordinaire, trois agents sont employés dans l'œuvre de la conversion, et un instrument. Les agents sont Dieu, une personne qui applique la vérité à l'esprit, et le pécheur lui-même. L'instrument est la vérité. Il y a

toujours deux agents, Dieu et le pécheur, employés et actifs dans tout cas de conversion véritable.

1. L'action de Dieu est double : par sa providence et par son Esprit.

(1.) Par son gouvernement providentiel, il dispose les événements de manière à mettre en contact l'esprit du pécheur et la vérité. Il amène le pécheur là où la vérité atteint ses oreilles ou ses yeux. Il est souvent intéressant de suivre la manière dont Dieu dispose les événements pour y parvenir, et comment il fait parfois que tout semble favoriser un réveil. Le temps qu'il fait, l'état de la santé publique et d'autres circonstances concourent à rendre tout exactement propice à l'application de la vérité avec la plus grande efficacité possible. Comme il envoie parfois un prédicateur juste au moment où l'on a besoin de lui ! Comme il fait ressortir une vérité particulière juste au moment où la personne qu'elle est faite pour atteindre se trouve là pour l'entendre !

(2.) L'action particulière de Dieu par son Saint-Esprit. Ayant directement accès à l'esprit, et connaissant parfaitement toute l'histoire et l'état de chaque pécheur, il emploie la vérité la mieux adaptée à son cas particulier, puis il la fait pénétrer avec une puissance divine. Il lui donne une telle vivacité, une telle force et une telle puissance que le pécheur tremble, jette ses armes de rebelle et se tourne vers le Seigneur. Sous son influence, la vérité brûle et se fraie un chemin comme le feu. Il fait apparaître la vérité sous de tels aspects qu'elle écrase l'homme le plus orgueilleux sous le poids d'une montagne. Si les hommes étaient disposés à obéir à Dieu, la vérité est donnée assez clairement dans la Bible ; et par la prédication ils pourraient apprendre tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir. Mais parce qu'ils sont tout à fait opposés à lui obéir, Dieu la rend claire devant leur esprit et répand dans leur âme un flot de lumière convaincante auquel ils ne peuvent résister ; ils y cèdent, obéissent à Dieu et sont sauvés.

2. L'action des hommes est ordinairement employée. Les hommes ne sont pas de simples instruments entre les mains de Dieu. C'est la vérité

qui est l'instrument. Le prédicateur est un agent moral dans cette œuvre ; il agit ; il n'est pas un simple instrument passif ; il travaille volontairement à la conversion des pécheurs.

3. L'action du pécheur lui-même. La conversion d'un pécheur consiste à obéir à la vérité. Il est donc impossible qu'elle ait lieu sans son action, car elle consiste à bien agir. Il y est poussé par l'action de Dieu et par l'action des hommes. Les hommes agissent sur leurs semblables, non seulement par la parole, mais par leurs regards, leurs larmes, leur conduite de chaque jour. Voyez cet homme impénitent, là, qui a une femme pieuse. Ses regards mêmes, sa tendresse, sa dignité grave et compatissante, adoucie et façonnée à l'image du Christ, sont pour lui un sermon de tous les instants. Il est obligé de détourner sa pensée, tant c'est pour lui un reproche. Il sent un sermon qui lui résonne aux oreilles toute la journée.

Les hommes ont l'habitude de lire sur le visage de leurs voisins. Les pécheurs lisent souvent dans les yeux d'un chrétien l'état de son âme. Si ses yeux sont pleins de légèreté, ou de soucis et de calculs mondains, les pécheurs le lisent. S'ils sont pleins de l'Esprit de Dieu, les pécheurs le lisent ; et ils sont souvent amenés à la conviction de péché simplement en voyant le visage des chrétiens.

Un jour, quelqu'un entra dans une manufacture pour en voir les machines. Son esprit était grave, car il venait d'un endroit où il y avait un réveil. Les gens qui travaillaient là le connaissaient tous de vue, et savaient qui il était. Une jeune fille qui était à son ouvrage le vit, chuchota à sa compagne quelque remarque sotte, et rit. L'homme s'arrêta et la regarda avec un sentiment de tristesse. Elle s'arrêta ; son fil se rompit, et elle était si troublée qu'elle ne put le renouer. Elle regarda par la fenêtre pour se remettre, puis essaya de nouveau ; encore et encore, elle s'efforça de reprendre son sang-froid. À la fin, elle s'assit, vaincue par son émotion. L'homme s'approcha alors et lui parla ; elle montra bientôt un profond sentiment de son péché. Ce sentiment se répandit dans l'établissement comme un feu, et en quelques heures presque toutes les

personnes qui y étaient employées étaient sous la conviction de péché, à tel point que le propriétaire, quoique homme du monde, en fut stupéfait et demanda qu'on arrête les machines pour tenir une réunion de prière ; car, disait-il, il était bien plus important que ces gens soient convertis que de faire tourner l'usine. Et en quelques jours, le propriétaire et presque toutes les personnes employées dans l'établissement furent, selon toute espérance, convertis. L'œil de cet homme, son visage grave, sa compassion avaient repris la légèreté de la jeune femme et l'avaient amenée à la conviction de péché ; et tout ce réveil sortit, probablement pour une grande part, d'un incident aussi petit.

Si les chrétiens éprouvent eux-mêmes des sentiments profonds au sujet de la religion, ils produiront des sentiments profonds partout où ils iront. Et s'ils sont froids, ou légers et frivoles, ils détruisent inévitablement tout sentiment profond, même chez les pécheurs réveillés.

J'ai connu autrefois le cas d'une personne qui était très inquiète pour son âme ; mais un jour j'eus la peine de constater que sa conviction de péché semblait entièrement dissipée. Je lui demandai ce qu'elle avait fait. Elle me dit qu'elle avait passé l'après-midi en tel endroit, avec des chrétiens de profession, sans penser que passer un après-midi avec des chrétiens de profession dissiperait ses convictions. Mais ils étaient frivoles et vains, et ainsi ses convictions se perdirent. Et sans doute ces chrétiens de profession, par leur folie, ont perdu une âme, car ses convictions ne revinrent pas.

L'Église a l'obligation d'employer les moyens pour la conversion des pécheurs. On ne peut pas dire proprement que les pécheurs emploient les moyens pour leur propre conversion. C'est l'Église qui emploie les moyens. Ce que font les pécheurs, c'est se soumettre à la vérité ou lui résister. Les pécheurs se trompent quand ils pensent employer des moyens pour leur propre conversion. Toute l'orientation d'un réveil, et tout ce qui s'y rattache, a pour but de présenter la vérité à votre esprit, pour que vous y obéissiez ou que vous y résistiez.

REMARQUES.

1. Autrefois, on considérait les réveils comme des miracles. Et certains l'ont fait, même de nos jours. D'autres ont sur ce sujet des idées si vagues et si peu satisfaisantes que, s'ils voulaient seulement réfléchir, ils en verraient l'absurdité. Pendant longtemps, l'Église a pensé qu'un réveil était un miracle, une intervention de la puissance divine où elle n'avait aucune part, et qu'elle ne contribuait pas plus à produire que le tonnerre, une averse de grêle ou un tremblement de terre. Ce n'est que depuis quelques années que les pasteurs, en général, pensent qu'on doit favoriser les réveils par l'emploi de moyens conçus et adaptés spécialement à ce but.

Même en Nouvelle-Angleterre, on a pensé que les réveils venaient exactement comme les averses, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, et que les pasteurs et les Églises ne pouvaient pas plus les produire qu'ils ne pouvaient faire tomber la pluie sur leur propre ville quand elle tombait sur une ville voisine.

On pensait autrefois qu'un réveil viendrait à peu près une fois tous les quinze ans, que tous ceux que Dieu avait l'intention de sauver seraient alors convertis, et qu'il faudrait ensuite attendre qu'une autre moisson monte sur la scène de la vie. Finalement, le délai fut réduit à cinq ans, et l'on pensa qu'il pourrait y avoir un réveil à peu près aussi souvent.

J'ai entendu raconter un fait au sujet de l'un de ces pasteurs qui pensaient que les réveils pouvaient venir à peu près une fois tous les cinq ans. Il y avait eu un réveil dans son assemblée. L'année suivante, il y eut un réveil dans une ville voisine ; il alla y prêcher et y resta plusieurs jours, jusqu'à ce que son âme fût tout entière engagée dans l'œuvre. Il rentra chez lui le samedi et se retira dans son cabinet de travail pour se préparer au dimanche. Et son âme était dans l'angoisse. Il pensait au nombre d'adultes de son assemblée qui étaient en inimitié avec Dieu : tant encore d'inconvertis ; tant de personnes qui meurent chaque année ; telle proportion d'entre elles inconverties ; si un réveil ne vient pas d'ici cinq

ans, tant de chefs de famille adultes seront en enfer. Il mit ses calculs par écrit et les fit entrer dans son sermon du lendemain, le cœur saignant devant ce tableau effrayant. D'après ce que j'ai compris, il ne le fit pas dans l'attente d'un réveil, mais il était profondément ému, et il répandit son cœur devant son peuple. Et ce sermon réveilla *quarante* chefs de famille, et un puissant réveil s'ensuivit ; et ainsi sa théorie d'un réveil tous les cinq ans vola en éclats.

C'est ainsi que Dieu a renversé, d'une manière générale, la théorie selon laquelle les réveils sont des miracles.

2. Des idées fausses sur la souveraineté de Dieu ont beaucoup entravé les réveils.

Beaucoup de gens se sont fait de la souveraineté de Dieu une idée très différente de ce qu'elle est. Ils se sont imaginé qu'elle consistait à disposer des événements, et en particulier du don de son Esprit, d'une manière si arbitraire qu'elle exclurait l'emploi raisonnable de moyens pour favoriser un réveil de la religion. Mais rien dans la Bible ne prouve que Dieu exerce une telle souveraineté. Il n'y a aucun fait pour le prouver. Au contraire, tout montre que Dieu a lié les moyens à la fin dans tous les domaines de son gouvernement, dans la nature comme dans la grâce. Il n'y a aucun événement naturel auquel sa propre action ne prenne part. Il n'a pas construit la création comme une immense machine qui marcherait toute seule sans qu'il s'en occupe davantage. Il ne s'est pas retiré de l'univers pour le laisser fonctionner par lui-même. C'est là du pur athéisme. Il exerce une surveillance et une direction universelles. Et pourtant tout événement de la nature a été amené par des moyens. Il n'administre ni la providence ni la grâce avec cette sorte de souveraineté qui dispense de l'emploi des moyens. Il n'y a pas plus de souveraineté dans l'une que dans l'autre.

Et pourtant certaines personnes s'alarment terriblement de tout effort direct pour favoriser un réveil, et s'écrient : « Vous essayez de susciter un réveil par vos propres forces. Prenez garde, vous empiétez sur la

souveraineté de Dieu. Mieux vaut suivre le cours habituel des choses et laisser Dieu donner un réveil quand il le jugera bon. Dieu est souverain, et vous avez grand tort d'entreprendre de susciter un réveil simplement parce que vous pensez qu'un réveil est nécessaire. » C'est exactement la prédication que veut le diable. Et les hommes ne peuvent faire plus efficacement l'œuvre du diable qu'en prêchant la souveraineté de Dieu comme une raison de ne pas faire d'efforts pour produire un réveil.

3. Vous voyez l'erreur de ceux qui commencent à penser que la religion peut être mieux avancée dans le monde sans réveils, et qui sont disposés à renoncer à tout effort pour produire des éveils religieux. Parce que de grandes émotions religieuses ont, dans certains cas, entraîné des maux, ils sont d'avis qu'il vaut mieux s'en passer entièrement. Cela ne peut pas être, et ne doit pas être. Il est vrai qu'il y a un danger d'abus. Dans les cas de grandes émotions, religieuses ou autres, on doit naturellement s'attendre à des maux accessoires plus ou moins nombreux. Mais ce n'est pas une raison pour y renoncer. Les meilleures choses sont toujours exposées aux abus. De grands et nombreux maux sont nés du gouvernement providentiel et du gouvernement moral de Dieu. Mais ces déformations et ces maux, prévus d'avance, n'ont pas été considérés comme une raison suffisante pour y renoncer. Car l'établissement de ces gouvernements était, tout bien considéré, ce qu'on pouvait faire de mieux pour produire la plus grande somme de bonheur. De même pour les réveils de la religion : on constate par expérience que, dans l'état présent du monde, la religion ne peut être avancée dans une mesure appréciable sans eux. Les maux dont on se plaint parfois, quand ils sont réels, sont accessoires, et de peu d'importance comparés à la somme de bien que produisent les réveils. L'Église ne devrait pas admettre un seul instant l'idée qu'on puisse renoncer aux réveils. Cette idée est chargée de tous les dangers pour les intérêts de Sion, elle est la mort de l'œuvre des missions, et elle entraîne à sa suite la damnation du monde.

Enfin, j'ai une proposition à vous faire, à vous qui êtes ici présents. Je n'ai pas commencé cette série de discours sur les réveils pour bâtir une

curieuse théorie personnelle sur le sujet. Je ne voudrais pas dépenser mon temps et mes forces simplement pour vous donner des instructions, satisfaire votre curiosité et vous fournir de quoi parler. Je n'ai pas l'intention de simplement discourir sur les réveils. Mon but n'est pas de prêcher de telle sorte qu'à la fin vous puissiez dire : « Maintenant, nous savons tout sur les réveils », tandis que vous ne faites rien. Mais je veux vous poser une question. Pourquoi venez-vous entendre des discours sur les réveils ? Avez-vous l'intention, chaque fois que vous serez convaincus de votre devoir pour favoriser un réveil, de vous mettre à l'œuvre et de le pratiquer ?

Suivrez-vous les instructions que je vous donnerai d'après la Parole de Dieu, et les mettrez-vous en pratique dans votre propre vie ? Les appliquerez-vous à vos familles, à vos connaissances, à vos voisins, et dans toute la ville ? Ou bien passerez-vous l'hiver à apprendre des choses sur les réveils sans rien faire pour eux ? Je veux qu'à mesure que vous apprenez quelque chose au sujet des réveils, vous le mettiez en pratique, que vous vous mettiez à l'œuvre et que vous voyiez si vous ne pouvez pas favoriser un réveil parmi les pécheurs d'ici. Si vous ne voulez pas le faire, je souhaite que vous me le disiez dès le début, afin que je ne gaspille pas mes forces. Vous devez décider maintenant si vous le ferez ou non. Vous savez que nous appelons les pécheurs à décider sur-le-champ s'ils obéiront à l'Évangile. Et nous n'avons pas plus le droit de vous laisser prendre du temps pour délibérer si vous obéirez à Dieu que nous n'avons le droit de le laisser faire aux pécheurs. Nous vous appelons à vous unir maintenant dans un engagement solennel envers Dieu, à faire votre devoir à mesure que vous apprendrez quel il est, et à prier pour qu'il répande son Esprit sur cette Église et sur toute la ville cet hiver.

Discours 2

Quand faut-il attendre un réveil ?

Ne nous rendras-tu pas à la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? (Psaumes 85,7)

Ce psaume semble avoir été écrit peu après le retour du peuple d'Israël de la captivité de Babylone, comme vous le verrez facilement d'après les paroles qui l'ouvrent. Le psalmiste sentait que Dieu avait été très favorable à son peuple ; et tandis qu'il contemple la bonté du Seigneur, qui les a ramenés du pays où ils avaient été emmenés captifs, et qu'il regarde l'avenir qui s'ouvre devant eux, il éclate en une prière pour un réveil religieux : « Ne nous rendras-tu pas à la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? » Puisque Dieu, dans sa providence, avait rétabli parmi eux le culte de sa maison, il demande qu'il y ait aussi un réveil religieux, pour couronner l'œuvre.

Vendredi dernier au soir, j'ai essayé de montrer ce qu'un réveil religieux n'est pas, ce qu'il est, et quels agents doivent être employés pour le favoriser. Les sujets sur lesquels je veux attirer votre attention ce soir sont les suivants :

I. Quand un réveil religieux est nécessaire. II. L'importance d'un réveil quand il est nécessaire.

III. Quand on peut attendre un réveil religieux.

I. QUAND UN RÉVEIL RELIGIEUX EST-IL NÉCESSAIRE ?

1. Quand l'amour fraternel et la confiance chrétienne font défaut entre les chrétiens de profession, alors un réveil est nécessaire. Alors il y a un appel pressant à Dieu pour qu'il ranime son œuvre. Quand les chrétiens sont tombés dans un état de langueur et de recul, ils n'ont pas les uns pour les autres le même amour et la même confiance que lorsqu'ils sont

tous vivants, actifs, et qu'ils mènent une vie sainte ; et ils ne doivent pas les avoir, et il n'y a pas de raison qu'ils les aient. L'amour de bienveillance peut être le même, mais non l'amour de complaisance. Dieu aime tous les hommes d'un amour de bienveillance, mais il n'éprouve d'amour de complaisance que pour ceux qui vivent saintement. Les chrétiens ne s'aiment pas et ne peuvent pas s'aimer d'un amour de complaisance, si ce n'est dans la mesure de leur sainteté. Si l'amour chrétien est l'amour de l'image de Christ dans son peuple, il ne peut jamais s'exercer que là où cette image existe réellement ou en apparence. Il faut qu'une personne reflète l'image de Christ et montre l'esprit de Christ pour que les autres chrétiens puissent l'aimer d'un amour de complaisance. C'est en vain qu'on demande aux chrétiens de s'aimer les uns les autres de cet amour, en tant que chrétiens, quand ils sont plongés dans la torpeur. Ils ne voient rien les uns chez les autres qui puisse produire cet amour. Il est presque impossible qu'ils éprouvent les uns pour les autres autre chose que ce qu'ils éprouvent pour les pécheurs. Savoir simplement qu'ils appartiennent à l'Église, ou les voir de temps en temps à la table de communion, ne produira pas l'amour chrétien, s'ils ne voient pas en eux l'image de Christ.

2. Quand il y a des dissensions, des jalousies et des médisances entre les chrétiens de profession, alors un réveil est grandement nécessaire. Ces choses montrent que les chrétiens se sont beaucoup éloignés de Dieu, et qu'il est temps de penser sérieusement à un réveil. La religion ne peut pas prospérer quand de telles choses se trouvent dans l'Église, et rien ne peut y mettre fin comme un réveil.

3. Quand il y a un esprit mondain dans l'Église. Il est évident que l'Église est tombée dans un état de langueur et de recul quand vous voyez les chrétiens se conformer au monde dans leur toilette, leurs équipages, leurs soirées, rechercher les divertissements du monde, lire des romans et d'autres livres comme ceux que lit le monde. Cela montre qu'ils sont loin de Dieu, et qu'un réveil religieux est grandement nécessaire.

4. Quand l'Église voit ses membres tomber dans des péchés grossiers et scandaleux, il est temps pour elle de se réveiller et de crier à Dieu pour un réveil religieux. Quand il se passe des choses qui donnent aux ennemis de la religion une occasion d'opprobre, il est temps que l'Église demande à Dieu : « Que feras-tu pour ton grand nom ? » (Josué 7,9)

5. Quand il y a un esprit de controverse dans l'Église ou dans le pays, un réveil est nécessaire. L'esprit de la religion n'est pas l'esprit de controverse. La religion ne peut pas prospérer là où règne l'esprit de controverse.

6. Quand les méchants triomphent de l'Église et l'injurient, il est temps de rechercher un réveil religieux.

7. Quand les pécheurs sont insouciants et engourdis, et qu'ils s'enfoncent en enfer sans s'en inquiéter, il est temps que l'Église se remue. C'est le devoir de l'Église de se réveiller, tout autant que c'est le devoir des pompiers de se réveiller quand un incendie éclate la nuit dans une grande ville. L'Église devrait éteindre les feux de l'enfer qui saisissent les méchants. Dormir ! Si les pompiers dormaient et laissaient brûler toute la ville, que penserait-on de tels pompiers ? Et pourtant leur culpabilité ne serait rien à côté de celle des chrétiens qui dorment pendant que les pécheurs, autour d'eux, s'enfoncent, engourdis, dans les feux de l'enfer.

II. JE DOIS MONTRER L'IMPORTANCE D'UN RÉVEIL RELIGIEUX DANS DE TELLES CIRCONSTANCES.

1. Un réveil religieux est la seule chose qui puisse effacer l'opprobre qui couvre l'Église et rendre à la religion la place qu'elle devrait avoir dans l'estime du public. Sans réveil, cet opprobre couvrira l'Église de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle soit submergée par le mépris universel. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, et vous pouvez changer à certains égards l'aspect de la société, mais vous ne ferez aucun bien réel ; sans réveil religieux, vous ne faites qu'empirer les choses. Vous pouvez aller construire une nouvelle et splendide maison de culte, garnir vos bancs de

damas, élever une chaire coûteuse, acheter un orgue magnifique, et tout ce qui s'ensuit, pour faire de l'effet et de l'éclat ; vous pouvez de cette façon procurer à la religion une sorte de respect parmi les méchants, mais en réalité cela ne fait aucun bien. Cela fait plutôt du mal. Cela les trompe sur la vraie nature de la religion ; et bien loin de les convertir, cela les éloigne davantage du salut. Regardez partout où l'on a entouré l'autel du christianisme de splendeur, et vous verrez que l'impression produite est contraire à la vraie nature de la religion. Il faut que l'énergie des chrétiens se réveille et que l'Esprit de Dieu soit répandu, sinon le monde se moquera de l'Église.

2. Rien d'autre ne rétablira l'amour et la confiance chrétienne entre les membres de l'Église. Rien qu'un réveil religieux ne peut les rétablir, et rien d'autre ne doit les rétablir. Il n'y a pas d'autre moyen de réveiller cet amour des chrétiens les uns pour les autres que l'on ressent parfois, quand ils ont un amour tel qu'ils ne peuvent l'exprimer. Vous ne pouvez avoir un tel amour sans confiance ; et vous ne pouvez rétablir la confiance sans les preuves de piété que l'on voit dans un réveil. Si un pasteur s'aperçoit qu'il a perdu à quelque degré la confiance de son troupeau, il doit travailler à un réveil, comme le seul moyen de regagner cette confiance. Je ne veux pas dire que regagner la confiance de son troupeau doive être son motif quand il travaille à un réveil, mais qu'un réveil dont il est l'instrument, et ordinairement rien d'autre, lui rendra la confiance de la partie de son troupeau qui prie. De même, si un ancien ou un simple membre de l'Église trouve ses frères froids à son égard, il n'y a qu'un moyen d'y remédier : c'est d'être lui-même réveillé, et de laisser rayonner de ses yeux et de sa vie la splendeur de l'image de Christ. Cet esprit se communiquera et se répandra dans l'Église ; la confiance renaîtra, et l'amour fraternel régnera de nouveau.

3. En un tel temps, un réveil religieux est indispensable pour détourner de l'Église les jugements de Dieu. Ce serait une étrange prédication si les réveils n'étaient que des miracles, et si l'Église n'avait pas plus de part à les produire qu'à faire éclater un orage. Dire à l'Église : « S'il n'y a pas de

réveil, vous pouvez vous attendre à des jugements », serait alors aussi ridicule que de dire : « Si vous n'avez pas d'orage, vous pouvez vous attendre à des jugements. » Le fait est que les chrétiens sont plus coupables de n'être pas réveillés que les pécheurs de n'être pas convertis. Et s'ils ne se réveillent pas, ils peuvent savoir avec certitude que Dieu les visitera par ses jugements. Combien de fois Dieu a visité l'Église juive par des jugements, parce qu'elle ne voulait pas se repentir et se réveiller à l'appel de ses prophètes ! Combien de fois avons-nous vu des Églises, et même des dénominations entières, frappées par la malédiction (Malachie 3,9), parce qu'elles ne voulaient pas se réveiller, chercher le Seigneur et prier : « Ne nous rendras-tu pas à la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? »

4. Rien qu'un réveil religieux ne peut préserver une telle Église de l'anéantissement. Une Église qui décline ainsi ne peut continuer d'exister sans réveil. Si elle reçoit de nouveaux membres, ce seront pour la plupart des personnes sans piété. Sans réveils, il n'y aura pas ordinairement autant de personnes converties qu'il en meurt en une année. Il y a eu dans ce pays des Églises dont les membres sont morts les uns après les autres, sans qu'il y ait de réveils pour en convertir d'autres à leur place, jusqu'à ce que l'Église s'éteigne et que la communauté soit dissoute.

Un pasteur m'a raconté qu'il avait travaillé autrefois comme missionnaire en Virginie, sur le terrain même où un homme comme Samuel Davies avait jadis brillé et resplendi comme une torche ardente ; et que l'Église de Davies était tellement réduite qu'il n'y restait qu'un seul membre masculin, et encore, si je me souviens bien, c'était un homme de couleur. L'Église était devenue orgueilleuse, et elle s'était complètement éteinte. J'ai entendu parler d'une Église de Pennsylvanie, autrefois florissante, qui négligea les réveils et devint si réduite que le pasteur devait envoyer chercher un ancien dans une Église voisine quand il célébrait la communion.* * Pourquoi, en pareil cas, ne pas laisser n'importe quel membre de l'Église, homme ou femme, distribuer les éléments ? Est-il indispensable d'avoir un ancien ?

5. Rien qu'un réveil religieux ne peut empêcher les moyens de grâce de faire un grand mal aux impies. Sans réveil, ils s'endurciront de plus en plus sous la prédication, et subiront une damnation plus horrible que s'ils n'avaient jamais entendu l'Évangile. Vos enfants et vos amis iront en enfer vers un sort bien plus horrible, à cause des moyens de grâce, s'il n'y a pas de réveils pour les convertir à Dieu. Il vaudrait mieux pour eux qu'il n'y ait pas de moyens de grâce, pas de sanctuaire, pas de Bible, pas de prédication, et qu'ils n'aient jamais entendu l'Évangile, plutôt que de vivre et de mourir là où il n'y a pas de réveil. L'Évangile est une odeur de mort, donnant la mort, s'il n'est pas rendu une odeur de vie, donnant la vie (2 Corinthiens 2,16).

6. Il n'y a pas d'autre moyen par lequel une Église puisse être sanctifiée, croître dans la grâce et être rendue propre au ciel. Qu'est-ce que croître dans la grâce ? Est-ce écouter des sermons et acquérir quelques idées nouvelles sur la religion ? Non, rien de tel. Le chrétien qui fait cela, et rien de plus, devient de pire en pire, de plus en plus endurci, et chaque semaine il est plus difficile de le tirer de sa torpeur pour le ramener à son devoir.

III. JE DOIS MONTRER QUAND ON PEUT ATTENDRE UN RÉVEIL RELIGIEUX.

1. Quand la providence de Dieu indique qu'un réveil est proche. Les indications de la providence de Dieu sont parfois si claires qu'elles équivalent à une révélation de sa volonté. Il y a un concours d'événements qui ouvrent le chemin, une préparation des circonstances qui favorisent un réveil, de sorte que ceux qui sont aux aguets peuvent voir qu'un réveil est proche, aussi clairement que si cela leur avait été révélé du ciel. Il s'est présenté dans ce pays des cas où les signes de la providence étaient si clairs que les observateurs attentifs n'hésitaient pas à dire que Dieu allait venir répandre son Esprit et accorder un réveil religieux. Dieu a divers moyens d'indiquer sa volonté à un peuple : quelquefois en lui donnant des moyens particuliers, quelquefois par des

événements particuliers et alarmants, quelquefois en favorisant remarquablement l'emploi des moyens, par le temps qu'il fait, la santé publique, etc.

2. Quand la méchanceté des méchants afflige, humilie et tourmente les chrétiens. Quelquefois les chrétiens ne semblent pas se soucier le moins du monde de la méchanceté qui les entoure. Ou, s'ils en parlent, c'est d'une manière froide, endurcie, insensible, comme s'ils désespéraient de voir les choses changer : ils sont portés à gronder les pécheurs, non à ressentir pour eux la compassion du Fils de Dieu. Mais quelquefois la conduite des méchants pousse les chrétiens à la prière, les brise, les rend tristes et tendres de cœur, de sorte qu'ils peuvent pleurer jour et nuit ; et au lieu de gronder les pécheurs et de leur faire des reproches, ils prient ardemment pour eux. Alors vous pouvez attendre un réveil. En fait, c'est déjà un réveil commencé. Quelquefois les méchants organisent une opposition contre la religion. Et quand cela pousse les chrétiens à genoux devant Dieu, avec de grands cris et avec larmes, vous pouvez être certains qu'il va y avoir un réveil. Le règne de la méchanceté n'est pas du tout une preuve qu'il n'y aura pas de réveil. C'est souvent le moment que Dieu choisit pour agir. Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'esprit de l'Éternel le mettra en fuite (Ésaïe 59,19). Souvent le premier signe d'un réveil, c'est que le diable invente quelque chose de nouveau pour s'y opposer. Cela aura invariablement l'un de ces deux effets : ou bien cela poussera les chrétiens vers Dieu, ou bien cela les éloignera encore plus de Dieu, vers quelque calcul charnel qui ne fera qu'empirer les choses. Fréquemment, la méchanceté la plus scandaleuse des impies est suivie d'un réveil. Si les chrétiens sont amenés à sentir qu'ils n'ont d'espoir qu'en Dieu, et s'il leur reste assez de sensibilité pour se soucier de l'honneur de Dieu et du salut des âmes des impénitents, il y aura certainement un réveil. Que l'enfer déborde s'il le veut, et qu'il vomisse autant de démons qu'il y a de pavés dans les rues : pourvu que cela pousse les chrétiens vers Dieu dans la prière, les démons ne peuvent pas empêcher un réveil. Que Satan fasse du tapage et sonne de sa trompe

aussi fort qu'il lui plaira : si seulement les chrétiens s'humilient et prient, ils verront bientôt le bras de Dieu découvert dans un réveil religieux. J'ai connu des cas où un réveil a fait irruption dans les rangs de l'ennemi, presque aussi soudainement qu'un coup de tonnerre, et les a dispersés, a pris comme trophées les meneurs eux-mêmes et a mis leur parti en déroute en un instant.

3. On peut attendre un réveil quand les chrétiens ont un esprit de prière pour un réveil, c'est-à-dire quand ils prient comme si leur cœur était tout entier attaché à un réveil. Quelquefois les chrétiens ne sont pas appliqués à prier pour un réveil, pas même lorsqu'ils prient avec chaleur. Leur esprit est ailleurs ; ils prient pour autre chose, le salut des païens et d'autres sujets semblables, et non pour un réveil parmi eux. Mais quand ils sentent le besoin d'un réveil, ils prient pour l'obtenir ; ils sont émus pour leurs propres familles et leur voisinage, et ils prient pour eux comme s'ils ne pouvaient essuyer un refus. Qu'est-ce qui constitue l'esprit de prière ? Sont-ce beaucoup de prières et des paroles chaleureuses ? Non. La prière est un état du cœur. L'esprit de prière est un état de désir continuel et d'anxiété de l'âme pour le salut des pécheurs. C'est quelque chose qui accable ceux qui l'éprouvent. C'est la même chose, en ce qui concerne le fonctionnement de l'esprit humain, que lorsqu'un homme se tourmente pour quelque intérêt terrestre. Un chrétien qui a cet esprit de prière est anxieux pour les âmes. C'est l'objet de ses pensées tout le temps, et cela lui donne l'air et la conduite d'un homme qui a un poids sur l'esprit. Il y pense le jour et il en rêve la nuit. C'est là proprement prier sans cesse (1 Thessaloniciens 5,17). Les prières de cet homme semblent couler de son cœur, limpides comme l'eau : « Ô Seigneur, ranime ton œuvre. » Quelquefois ce sentiment est très profond ; des personnes en ont été si accablées qu'elles ne pouvaient ni se tenir debout ni rester assises. Je puis nommer dans cet État des hommes aux nerfs solides, d'une haute réputation, qui ont été littéralement écrasés de douleur à cause de l'état des pécheurs. Ils ont éprouvé pour les pécheurs un véritable enfantement de l'âme, jusqu'à être aussi impuissants que des

enfants. Le sentiment n'est pas toujours aussi fort, mais de telles choses sont beaucoup plus communes qu'on ne le suppose. Dans les grands réveils de 1826, elles étaient communes. Ce n'est nullement de l'exaltation. C'est exactement ce que Paul éprouvait quand il dit : « Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement » (Galates 4,19). J'ai entendu parler d'une personne de cet État qui priait pour les pécheurs et qui finit par se trouver dans un tel état d'esprit qu'elle ne pouvait vivre sans prière. Elle ne pouvait avoir de repos ni jour ni nuit, à moins que quelqu'un ne fût en train de prier. Alors elle était tranquille ; mais si l'on cessait, elle criait d'angoisse jusqu'à ce qu'on se remît à prier. Et cela dura deux jours, jusqu'à ce qu'elle l'emportât dans la prière et que son âme fût soulagée. Cet enfantement de l'âme, c'est l'angoisse profonde que ressentent les personnes qui saisissent Dieu pour obtenir une telle bénédiction et ne veulent pas le laisser aller qu'elles ne l'aient reçue. Je ne veux pas qu'on me comprenne comme si je disais qu'il est essentiel à l'esprit de prière que la détresse soit aussi grande. Mais ce désir profond, continuel et ardent du salut des pécheurs, voilà ce qui constitue l'esprit de prière pour un réveil. Partout où s'étend cet esprit de prière, c'est un réveil commencé.

Quand ce sentiment existe dans une Église, à moins que l'Esprit ne soit attristé et chassé par le péché, il y aura infailliblement un réveil des chrétiens en général, et il entraînera la conversion des pécheurs à Dieu. Cette anxiété et cette détresse augmentent jusqu'à ce que le réveil commence. Un pasteur de W...n m'a parlé d'un réveil dans son Église, qui commença par une femme zélée et dévouée. Elle se mit à s'inquiéter pour les pécheurs et à prier pour eux ; elle priait, et sa détresse augmentait ; à la fin elle vint trouver son pasteur, s'entretint avec lui et lui demanda de convoquer une réunion pour les âmes inquiètes, car elle sentait qu'il en fallait une. Le pasteur l'éconduisit, car il ne sentait rien de tel. La semaine suivante elle revint et le supplia de convoquer une réunion pour les âmes inquiètes ; elle savait qu'il y viendrait quelqu'un, car elle sentait que Dieu allait répandre son Esprit. Il l'éconduisit de nouveau. Finalement, elle lui

dit : « Si vous ne convoquez pas de réunion pour les âmes inquiètes, j'en mourrai, car il va certainement y avoir un réveil. » Le dimanche suivant, il annonça une réunion et dit que, s'il y avait des personnes désireuses de s'entretenir avec lui du salut de leur âme, il les recevrait tel soir. Il n'en connaissait pas une seule ; mais quand il arriva sur les lieux, il trouva, à son grand étonnement, un grand nombre d'âmes inquiètes venues l'interroger. Or, ne pensez-vous pas que cette femme savait qu'il allait y avoir un réveil ? Appelez cela comme vous voudrez, une nouvelle révélation, une ancienne révélation, ou autre chose. Je dis que c'est l'Esprit de Dieu qui a appris à cette femme de prière qu'il allait y avoir un réveil. « Le secret de l'Éternel » était avec elle (Psaumes 25,14), et elle le savait. Elle savait que Dieu avait été dans son cœur et l'avait tellement rempli qu'elle ne pouvait plus se contenir.

Quelquefois des pasteurs ont éprouvé cette détresse au sujet de leur troupeau, au point de sentir qu'ils ne pourraient vivre s'ils ne voyaient pas un réveil. Quelquefois des anciens et des diacres, ou de simples membres de l'Église, hommes ou femmes, ont l'esprit de prière pour un réveil religieux, au point de tenir bon et de l'emporter auprès de Dieu, jusqu'à ce qu'il répande son Esprit. Le premier rayon de lumière qui perça la nuit où étaient plongées les Églises du comté d'Oneida, à l'automne de 1825, vint d'une femme de santé fragile qui, je crois, ne s'était jamais trouvée dans un réveil puissant. Son âme était travaillée au sujet des pécheurs. Elle était dans l'angoisse pour le pays. Elle ne savait pas ce qu'elle avait, mais elle continuait de prier de plus en plus, jusqu'à ce qu'il semblât que son angoisse allait détruire son corps. À la fin, elle fut remplie de joie et s'écria : « Dieu est venu ! Dieu est venu ! Il n'y a pas d'erreur, l'œuvre est commencée, et elle va s'étendre sur toute la région. » Et, de fait, l'œuvre commença ; presque toute sa famille fut convertie, et l'œuvre se répandit dans toute cette partie du pays. Eh bien, pensez-vous que cette femme se trompait ? Je vous dis que non. Elle savait qu'elle l'avait emporté auprès de Dieu dans la prière. Elle avait éprouvé les

douleurs de l'enfantement pour des âmes, et elle le savait. Ce ne fut pas, de loin, le seul cas de ce genre que j'aie connu dans cette région.

En général, il n'y a que peu de chrétiens de profession qui sachent quelque chose de cet esprit de prière qui l'emporte auprès de Dieu. J'ai été stupéfait de voir les récits qu'on publie souvent sur les réveils, comme si le réveil était venu sans aucune cause, sans que personne sût pourquoi ni comment. Je me suis quelquefois renseigné sur de tels cas, quand on avait fait courir le bruit que personne ne savait rien de rien jusqu'à ce qu'un dimanche on vît sur le visage de l'assemblée que Dieu était là, ou qu'on le vît dans la salle de réunion ou à la réunion de prière ; et l'on s'étonnait de la mystérieuse souveraineté de Dieu, qui amenait un réveil sans aucun lien apparent avec les moyens. Or, faites bien attention. Allez vous informer parmi les membres obscurs de l'Église, et vous trouverez toujours que quelqu'un avait prié pour un réveil et s'y attendait : quelque homme ou quelque femme avait lutté dans l'angoisse de la prière pour le salut des pécheurs, jusqu'à obtenir la bénédiction. Il se peut qu'elle ait trouvé le pasteur et le gros de l'Église profondément endormis ; ils se réveillaient tout d'un coup, comme un homme qui se frotte les yeux pour les ouvrir, court dans la chambre en renversant tout et se demande d'où vient toute cette agitation. Mais, bien que peu de gens l'aient su, vous pouvez être sûrs qu'il y a eu quelqu'un en sentinelle sur la tour, persévérant dans la prière jusqu'à ce que la bénédiction vienne. En général, un réveil est plus ou moins étendu selon qu'il y a plus ou moins de personnes qui ont l'esprit de prière. Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet pour le moment, car le sujet de la prière reviendra dans cette série de discours.

4. Un autre signe qu'on peut attendre un réveil, c'est quand l'attention des pasteurs se porte spécialement sur cet objet précis, et que leurs prédications et leurs autres efforts visent particulièrement la conversion des pécheurs. La plupart du temps, les travaux des pasteurs sont, semble-t-il, tournés vers d'autres objets. Ils semblent prêcher et travailler sans dessein particulier de produire la conversion immédiate des pécheurs. Et

alors il ne faut pas s'attendre à ce qu'il y ait un réveil sous leur prédication. Il n'y aura jamais de réveil tant que quelqu'un ne fera pas des efforts particuliers dans ce but. Mais quand l'attention d'un pasteur se porte sur l'état des familles de son assemblée, que son cœur est plein du sentiment de la nécessité d'un réveil, et qu'il fait les efforts convenables dans ce but, alors vous pouvez vous préparer à un réveil. Comme je l'ai expliqué la semaine dernière, le lien entre le bon usage des moyens pour obtenir un réveil et le réveil est aussi sûr, selon les lois de la nature, que celui qui unit le bon usage des moyens de faire pousser le grain et une récolte de blé. Je crois même qu'il est plus certain, et qu'il y a moins de cas d'échec. L'effet est plus certain de suivre. L'importance suprême des choses spirituelles rend raisonnable qu'il en soit ainsi. Prenez la Bible, la nature des choses et l'histoire de l'Église, tout ensemble, et vous trouverez moins d'échecs dans l'usage des moyens pour obtenir un réveil que dans l'agriculture ou toute autre affaire de ce monde. Dans les affaires de ce monde, il y a quelquefois des cas où des causes contraires anéantissent tout ce qu'un homme peut faire. Pour faire pousser le grain, par exemple, il y a des circonstances qui échappent au pouvoir de l'homme, comme la sécheresse, un hiver rigoureux, les vers, et ainsi de suite. De même, quand on travaille à favoriser un réveil, il peut survenir des choses qui le contrarient, quelque chose ou autre qui détourne de la religion l'attention du public et qui peut déjouer tous les efforts. Mais je crois qu'il y a moins de cas semblables dans le monde moral que dans le monde physique. J'ai rarement vu un homme échouer quand il employait sérieusement les moyens propres à favoriser un réveil, de la manière indiquée dans la parole de Dieu. Je crois qu'un homme peut entreprendre de favoriser un réveil avec une attente de succès aussi raisonnable que pour n'importe quelle autre entreprise : avec la même attente que le cultivateur a d'une récolte quand il sème son grain. J'ai quelquefois vu tenter la chose, et réussir, dans les circonstances les plus défavorables qu'on puisse concevoir.

Le grand réveil de Rochester commença dans les circonstances les plus défavorables qu'on puisse imaginer. Il semblait que Satan eût dressé tous les obstacles possibles contre un réveil. Les trois Églises étaient en désaccord : l'une n'avait pas de pasteur, une autre était divisée et sur le point de congédier le sien. Un ancien de la troisième Église presbytérienne avait porté contre le pasteur de la première Église une accusation de conduite non chrétienne, et ils allaient justement passer en jugement devant le presbytère. Après que l'œuvre eut commencé, une des premières choses qui arrivèrent fut que la grande église de pierre céda et provoqua une panique. Ensuite, une des Églises alla de l'avant et congédia son pasteur en plein milieu du réveil. Une autre Église faillit s'effondrer. Bien d'autres choses survinrent, si bien qu'il semblait que le diable fût résolu à détourner de la religion l'attention du public. Mais il y eut quelques cas remarquables d'esprit de prière, qui nous assurèrent que Dieu était là, et nous allâmes de l'avant ; et plus Satan faisait opposition, plus l'esprit de l'Éternel élevait haut l'étendard contre lui, jusqu'à ce qu'enfin une vague de salut déferlât sur la ville.

5. On peut attendre un réveil religieux quand les chrétiens commencent à se confesser leurs péchés les uns aux autres. En d'autres temps, ils se confessent d'une manière générale, comme s'ils n'étaient sérieux qu'à moitié. Ils peuvent le faire en un langage éloquent, mais cela ne signifie rien. Mais quand il y a un brisement sincère, et que les cœurs s'épanchent dans la confession de leurs péchés, les vannes ne tarderont pas à céder, et le salut se répandra sur la ville.

6. On peut attendre un réveil chaque fois que les chrétiens se montrent disposés à faire les sacrifices nécessaires pour le poursuivre. Ils doivent être disposés à sacrifier leurs sentiments, leurs affaires, leur temps, pour faire avancer l'œuvre. Les pasteurs doivent être disposés à dépenser leurs forces et à exposer leur santé et leur vie. Ils doivent être disposés à offenser les impénitents en leur parlant franchement et fidèlement, et peut-être à offenser beaucoup de membres de l'Église qui ne veulent pas se mettre à l'œuvre. Ils doivent prendre résolument parti pour le réveil,

quelles qu'en soient les conséquences. Ils doivent être prêts à poursuivre l'œuvre, dussent-ils perdre l'affection de tous les impénitents et de toute la partie froide de l'Église. Le pasteur doit être prêt, si c'est la volonté de Dieu, à être chassé de l'endroit. Il doit être résolu à aller droit devant lui, et à laisser entièrement l'issue entre les mains de Dieu.

J'ai connu un pasteur qui avait avec lui un jeune homme pour l'aider dans un réveil. Le jeune homme prêchait assez franchement, et les méchants ne l'aimaient pas. Ils disaient : « Nous aimons notre pasteur, et nous voulons que ce soit lui qui prêche. » Ils en dirent tant qu'à la fin le pasteur dit au jeune homme : « Monsieur Un tel, qui donne tant pour mon traitement, dit ceci et cela. Monsieur A. le dit, et Monsieur B. le dit. Ils pensent que cela va disloquer la paroisse si vous continuez à prêcher, et je pense que vous feriez mieux de ne plus prêcher. » Le jeune homme s'en alla ; mais l'Esprit de Dieu se retira aussitôt de l'endroit, et le réveil s'arrêta net. Le pasteur, en cédant aux désirs pervers des méchants, l'avait chassé. Il avait peur que le diable ne le chasse de son troupeau, et en entreprenant de contenter le diable, il offensa Dieu. Et Dieu dirigea les événements de telle sorte que, peu de temps après, il dut quitter son troupeau malgré tout. Il avait voulu se tenir entre le diable et Dieu, et Dieu le congédia.

Le peuple, lui aussi, doit être disposé à avoir un réveil, quel que soit le sacrifice. Il ne suffit pas de dire : « Nous voulons bien assister à tant de réunions, mais nous ne pouvons pas en suivre davantage. » Ou : « Nous voulons bien avoir un réveil, s'il ne dérange pas l'organisation de nos affaires et ne nous empêche pas de gagner de l'argent. » Je vous le dis, de telles gens n'auront jamais de réveil, tant qu'ils ne seront pas disposés à faire n'importe quoi et à sacrifier n'importe quoi de ce que Dieu leur montre être leur devoir. Les négociants chrétiens doivent être disposés à fermer leurs magasins pendant six mois, s'il le faut pour poursuivre un réveil. Je ne veux pas dire que rien de tel soit demandé, ni que ce soit leur devoir de le faire. Mais si les esprits se trouvaient dans un état qui le demande, alors ce serait leur devoir, et ils devraient être disposés à le

faire. Ils devraient être disposés à le faire si Dieu les appelle, et il peut facilement brûler leurs magasins s'ils ne le font pas. En fait, je ne serais pas fâché de voir à New York un réveil tel que chaque négociant de la ville fermât son magasin jusqu'au printemps, en disant qu'il a vendu assez de marchandises et qu'il va maintenant consacrer tout son temps à conduire des pécheurs à Christ.

7. On peut attendre un réveil quand les pasteurs et les chrétiens de profession sont disposés à laisser Dieu le favoriser par les instruments qu'il lui plaira. Quelquefois les pasteurs ne veulent pas de réveil à moins d'en avoir la direction, ou à moins que leur action n'y soit bien en vue. Ils veulent prescrire à Dieu ce qu'il devra diriger et bénir, et quels hommes il devra mettre en avant. Ils ne veulent pas de mesures nouvelles. Ils ne peuvent supporter rien de cette prédication des « nouvelles lumières », ni de ces évangélistes qui parcourent le pays en prêchant. Ils ont beaucoup à dire sur la souveraineté de Dieu, et sur ce qu'il veut que les réveils viennent à sa manière et à son heure. Mais alors il faut qu'il choisisse de le faire venir exactement à leur manière à eux, sinon ils ne veulent rien avoir à faire avec lui. De tels hommes dormiront sans réveil jusqu'à ce que la trompette du jugement les réveille, à moins qu'ils ne consentent à ce que Dieu vienne à sa manière, à moins qu'ils ne consentent à ce qu'on emploie n'importe quel moyen ou n'importe quelle personne qui fera le plus de bien.

8. À strictement parler, je devrais dire que, lorsque les choses qui précèdent se produisent, un réveil existe déjà dans la même mesure. En vérité, on devrait attendre un réveil chaque fois qu'il est nécessaire. Si nous avons besoin d'être réveillés, c'est notre devoir d'être réveillés. Si c'est un devoir, c'est possible ; et nous devrions nous mettre à être réveillés nous-mêmes, et, nous appuyant sur la promesse de Christ d'être avec nous pour faire des disciples, toujours et partout, nous devrions travailler à réveiller les chrétiens et à convertir les pécheurs, avec l'attente confiante du succès. C'est pourquoi, chaque fois que l'Église a besoin d'être réveillée, elle doit et peut s'attendre à être réveillée et à voir

des pécheurs convertis à Christ. Quand on voit les choses qui ont été nommées sous les points précédents, que les chrétiens et les pasteurs prennent courage et sachent qu'une bonne œuvre est déjà commencée. Poursuivez-la.

REMARQUES.

1. Frères, vous pouvez savoir, d'après notre sujet, si vous avez besoin ou non d'un réveil ici, dans cette Église et dans cette ville, et si vous allez en avoir un ou non. Anciens de l'Église, hommes, femmes, chacun de vous et vous tous, qu'en dites-vous ?

Avez-vous besoin d'un réveil ici ?

Vous attendez-vous à en avoir un ?

Avez-vous quelque raison d'en attendre un ?

Inutile d'entourer la question de brouillard ; car vous savez, ou vous pouvez savoir si vous le voulez, si vous avez quelque raison d'attendre un réveil ici.

2. Vous voyez pourquoi vous n'avez pas de réveil. C'est uniquement parce que vous n'en voulez pas. Parce que vous ne priez pas pour l'obtenir, que vous n'en êtes pas en souci, que vous ne faites pas d'efforts pour l'avoir. J'en appelle à votre propre conscience. Faites-vous maintenant ces efforts pour favoriser un réveil ? Vous savez, frères, ce qu'il en est vraiment. Vous lèverez-vous pour dire que vous avez fait des efforts pour un réveil et que vous avez été déçus, que vous avez crié à Dieu : « Ne nous rendras-tu pas à la vie ? » et que Dieu n'a pas voulu le faire ?

3. Désirez-vous un réveil ? En voulez-vous un ? Si Dieu vous demandait en ce moment, d'une voix qui se ferait entendre du ciel : « Voulez-vous un réveil ? », oseriez-vous répondre : Oui ? « Êtes-vous disposés à faire les sacrifices ? », répondriez-vous : Oui ? « Quand faut-il qu'il commence ? », répondriez-vous : Qu'il commence ce soir, qu'il commence ici, qu'il

commence dans mon cœur MAINTENANT ? Oseriez-vous parler ainsi à Dieu, si vous entendiez sa voix ce soir ?

Discours 3

Comment favoriser un réveil

Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel, jusqu'à ce qu'il vienne, et répande pour vous la justice. (Osée 10,12)

Les Juifs étaient un peuple de cultivateurs ; aussi les Écritures tirent-elles souvent leurs images de leur travail et des scènes familières aux cultivateurs et aux bergers. Le prophète Osée s'adresse à eux comme à un peuple de rétrogrades ; il leur reproche leur idolâtrie et les menace des jugements de Dieu. Je vous ai montré dans mon premier discours ce qu'un réveil n'est pas, ce qu'il est, et quels agents il faut employer pour le favoriser ; et dans le deuxième, quand il est nécessaire, quelle est son importance, et quand on peut s'y attendre. Mon but, dans ce discours, est de montrer COMMENT FAVORISER UN RÉVEIL.

Un réveil comporte deux parties : ce qui regarde l'Église et ce qui regarde les impies. Je parlerai ce soir du réveil dans l'Église. Une terre en friche est une terre qui a été cultivée autrefois, mais qui est maintenant à l'abandon, et qu'il faut défoncer et ameublir avant qu'elle soit en état de recevoir le grain. Je montrerai, au sujet du réveil dans l'Église :

1. Ce que c'est que défricher la terre en friche, au sens du texte.

2. Comment il faut s'y prendre.

I. QU'EST-CE QUE DÉFRICHER LA TERRE EN FRICHE ?

Défricher la terre en friche, c'est briser votre cœur, c'est préparer votre esprit à porter du fruit pour Dieu. La Bible compare souvent l'esprit de l'homme à une terre, et la parole de Dieu à une semence qu'on y sème ; le fruit représente les actes et les affections de ceux qui la reçoivent. Défricher la terre en friche, c'est donc mettre l'esprit dans un état tel qu'il soit apte à recevoir la parole de Dieu. Il arrive que votre cœur devienne

tassé, dur et sec, et qu'il tombe tout entier à l'abandon, au point qu'il n'y a plus moyen d'en tirer du fruit tant qu'il n'a pas été entièrement brisé, ameubli et rendu apte à recevoir la parole de Dieu. C'est cet attendrissement du cœur, qui le rend capable de sentir la vérité, que le prophète appelle défricher votre terre en friche.

II. COMMENT FAUT-IL DÉFRICHER LA TERRE EN FRICHE ?

1. Ce n'est pas par des efforts directs pour éprouver quelque chose. On se trompe sur ce point faute de réfléchir aux lois de l'esprit. Il règne de graves erreurs sur les lois qui gouvernent l'esprit. On parle du sentiment religieux comme si l'on pensait pouvoir, par un effort direct, faire naître une affection religieuse. Mais ce n'est pas ainsi que l'esprit fonctionne. Personne ne peut se faire éprouver un sentiment de cette façon, simplement en s'efforçant de l'éprouver. Les sentiments de l'esprit ne sont pas directement sous notre contrôle. Nous ne pouvons pas, en le voulant, par un acte direct de la volonté, faire naître des sentiments religieux. Autant vouloir faire monter les esprits de l'abîme. Ce sont des états de l'esprit purement involontaires. Ils naissent dans l'esprit naturellement et nécessairement, dans certaines circonstances propres à les susciter. Mais on peut les gouverner indirectement. Autrement nos sentiments n'auraient aucun caractère moral, s'il n'existait pas un moyen de les gouverner. Nous ne pouvons pas dire : « Maintenant, je vais éprouver tel ou tel sentiment envers tel objet. » Mais nous pouvons fixer notre attention sur cet objet et le regarder attentivement, jusqu'à ce que les affections involontaires se lèvent. Qu'un homme éloigné de sa famille se la représente par la pensée : n'éprouvera-t-il rien ? Mais ce n'est pas en se disant : « Maintenant, je vais éprouver une profonde émotion pour ma famille. » Un homme peut diriger son attention sur n'importe quel objet à propos duquel il doit et veut éprouver quelque chose, et de cette manière il fera naître les émotions qui conviennent. Qu'un homme se représente son ennemi, et ses sentiments d'inimitié se lèveront. De même, si un homme pense à Dieu et attache son esprit à quelque trait du caractère de Dieu, il éprouvera quelque chose : les émotions viendront,

par les lois mêmes de l'esprit. S'il est ami de Dieu, qu'il contemple Dieu comme un être plein de grâce et saint, et des émotions d'amitié s'allumeront dans son esprit. S'il est ennemi de Dieu, qu'il place seulement devant son esprit le vrai caractère de Dieu, qu'il le regarde et y attache son attention, et son inimitié se dressera contre Dieu, ou bien il se brisera et donnera son cœur à Dieu.

Si vous voulez défricher la terre en friche de votre cœur et que votre esprit soit touché par les choses de la religion, il faut vous y mettre exactement comme vous le feriez pour être touché par n'importe quel autre sujet. Au lieu de garder vos pensées sur tout le reste en vous imaginant qu'en assistant à quelques réunions vos sentiments seront gagnés, prenez le chemin du bon sens, comme vous le feriez pour n'importe quel autre sujet. Il est tout aussi facile d'émouvoir votre esprit au sujet de la religion qu'à propos de n'importe quoi d'autre. Dieu a placé ces états de l'esprit sous votre contrôle. Si les gens étaient aussi peu raisonnables pour remuer leurs membres qu'ils le sont pour régler leurs émotions, vous ne seriez jamais arrivés jusqu'à cette réunion ce soir.

Si vous voulez défricher la terre en friche de votre cœur, commencez par regarder votre cœur : examinez et notez l'état de votre esprit, et voyez où vous en êtes. Beaucoup ne semblent jamais y penser. Ils ne prêtent aucune attention à leur propre cœur et ne savent jamais s'ils vont bien ou mal dans la vie religieuse, s'ils gagnent du terrain ou s'ils reculent, s'ils portent du fruit ou s'ils restent à l'abandon comme la terre en friche. Eh bien, détournez votre attention des autres choses et examinez cela. Faites-en une affaire sérieuse. Ne vous pressez pas. Examinez à fond l'état de votre cœur et voyez où vous en êtes : si vous marchez chaque jour avec Dieu ou avec le diable, si c'est Dieu que vous servez le plus ou le diable, si vous êtes sous la domination du prince des ténèbres ou sous celle du Seigneur Jésus-Christ.

Pour faire tout cela, il faut vous mettre au travail pour considérer vos péchés. Il faut vous examiner vous-mêmes. Et par là je ne veux pas dire

qu'il faut vous arrêter et regarder directement en vous-mêmes pour voir quel est l'état présent de vos sentiments. C'est justement le moyen d'arrêter tout sentiment. Ce serait aussi absurde que si un homme fermait les yeux devant la lampe et tâchait de retourner ses yeux vers l'intérieur pour découvrir si quelque image est peinte sur sa rétine. Cet homme se plaint de ne rien voir ! Et pourquoi ? Parce qu'il a détourné ses yeux des objets de la vue. La vérité, c'est que nos sentiments moraux sont objets de conscience au même titre que nos sensations. Et le moyen de les susciter, c'est de continuer à agir et à faire travailler notre esprit. Alors nous connaissons nos sentiments moraux par la conscience, tout comme je connaîtrais mes sensations physiques par la conscience si je mettais la main dans le feu.

L'examen de soi-même consiste à regarder votre vie, à considérer vos actes, à rappeler le passé et à apprendre ce qu'il a vraiment été. Repassez votre histoire. Prenez vos péchés un à un, en particulier, et regardez-les. Je ne veux pas dire que vous devez simplement jeter un coup d'œil sur votre vie passée, constater qu'elle a été pleine de péchés, puis aller à Dieu, faire une sorte de confession générale et demander pardon. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Il faut les prendre un à un. Il sera bon de prendre une plume et du papier, à mesure que vous les passez en revue, et de les noter comme ils vous reviennent. Repassez-les avec autant de soin qu'un négociant repasse ses livres de comptes ; et chaque fois qu'un péché se présente à votre mémoire, ajoutez-le à la liste. Les confessions générales ne suffiront jamais. Vos péchés ont été commis un à un ; et autant que vous pouvez les retrouver, il faut les passer en revue et s'en repentir un à un. Commencez maintenant ; et prenez d'abord ce qu'on appelle d'ordinaire, mais à tort, vos PÉCHÉS D'OMISSION.

1. L'ingratitude. Prenez ce péché, par exemple, et notez en dessous tous les cas dont vous pouvez vous souvenir où vous avez reçu de Dieu des faveurs pour lesquelles vous n'avez jamais témoigné de reconnaissance. Combien de cas vous reviennent ? Quelque providence remarquable, quelque tournure étonnante des événements qui vous a sauvé de la ruine.

Notez les marques de la bonté de Dieu envers vous quand vous étiez dans le péché, avant votre conversion. Puis la miséricorde de Dieu dans les circonstances de votre conversion, dont vous n'avez jamais été à moitié assez reconnaissant. Les innombrables bienfaits reçus depuis. Que la liste est longue des cas où votre ingratitude est si noire que vous êtes forcé de cacher votre visage de confusion ! Maintenant, mettez-vous à genoux, confessez-les un à un à Dieu et demandez pardon. L'acte même de la confession, par les lois de l'association des idées, en rappellera d'autres à votre mémoire. Notez-les. Repassez-les ainsi trois ou quatre fois, et vous découvrirez une quantité étonnante de bienfaits pour lesquels vous n'avez jamais remercié Dieu. Puis prenez un autre péché. Que ce soit 2. Le manque d'amour pour Dieu. Notez-le, et repassez tous les cas dont vous pouvez vous souvenir où vous n'avez pas donné au Dieu béni cet amour de tout cœur que vous lui deviez.

Pensez à quel point vous seriez peiné et inquiet si vous découvriez chez votre femme, votre mari ou vos enfants le moindre fléchissement de leur affection pour vous ; si vous voyiez quelqu'un d'autre accaparer leur cœur, leurs pensées et leur temps. Peut-être, en pareil cas, mourriez-vous presque d'une jalousie juste et vertueuse. Or Dieu se nomme lui-même un Dieu jaloux (Exode 20,5) ; et n'avez-vous pas donné votre cœur à d'autres amours, ne vous êtes-vous pas prostitué, ne l'avez-vous pas offensé infiniment ?

3. La négligence de la Bible. Notez les fois où, pendant des jours, peut-être pendant des semaines, oui, peut-être même des mois entiers, vous n'avez trouvé aucun plaisir dans la parole de Dieu. Peut-être n'avez-vous pas lu un chapitre, ou si vous l'avez lu, c'était d'une manière qui déplaisait plus encore à Dieu. Beaucoup lisent un chapitre entier de telle façon que, si on les faisait jurer une fois la lecture finie, ils seraient incapables de dire ce qu'ils viennent de lire. Ils lisent avec si peu d'attention qu'ils ne se rappellent pas, du matin au soir, où ils en sont restés, à moins d'avoir mis un signet ou corné une page. Cela prouve qu'ils n'ont pas pris à cœur ce qu'ils lisaient, qu'ils n'en ont pas fait un

sujet de réflexion. Si vous lisiez un roman, ou quelque autre écrit qui vous intéresse beaucoup, ne vous rappelleriez-vous pas ce que vous avez lu en dernier ? Et le fait même que vous cornez une page ou mettez un signet prouve que vous lisez plutôt comme on fait une corvée que par amour ou par respect pour la parole de Dieu. La parole de Dieu est la règle de votre devoir. Et vous en faites si peu de cas que vous ne vous rappelez pas ce que vous lisez ? Si c'est ainsi, ne vous étonnez pas de vivre tellement au hasard, et que votre religion soit un si lamentable échec.

4. L'incrédulité. Les cas où vous avez en fait accusé de mensonge le Dieu de vérité, en ne croyant pas à ses promesses et à ses déclarations expresses. Dieu a promis de donner le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent (Luc 11,13). Eh bien, l'avez-vous cru ? Vous attendiez-vous à ce qu'il réponde ? N'avez-vous pas en fait dit dans votre cœur, quand vous priiez pour recevoir le Saint-Esprit : « Je ne crois pas que je le recevrai » ? Si vous n'avez pas cru que vous recevriez la bénédiction que Dieu a expressément promise, si vous ne vous y êtes pas attendu, vous l'avez accusé de mensonge.

5. La négligence de la prière. Les fois où vous avez omis la prière dans le secret, la prière en famille et les réunions de prière, ou bien où vous avez prié d'une manière qui offensait Dieu plus gravement que si vous aviez tout à fait négligé de prier.

6. La négligence des moyens de grâce. Les fois où vous avez laissé de futiles prétextes vous empêcher d'assister aux réunions, où vous avez négligé et méprisé les moyens du salut, simplement par dégoût des devoirs spirituels.

7. La manière dont vous avez accompli ces devoirs : manque de sentiment, manque de foi, disposition d'esprit mondaine, si bien que vos paroles n'étaient que le simple bavardage d'un misérable qui ne méritait pas que Dieu prenne le moindre soin de lui. Les fois où vous êtes tombé à genoux et avez dit vos prières d'une manière si froide et si négligente que,

si l'on vous avait fait jurer cinq minutes après votre sortie de votre chambre, vous n'auriez pas pu dire pour quoi vous aviez prié.

8. Votre manque d'amour pour l'âme de vos semblables. Regardez autour de vous vos amis et vos parents, et souvenez-vous du peu de compassion que vous avez eu pour eux. Vous les avez vus aller tout droit en enfer sans bouger, et on dirait que cela vous était bien égal. Combien de jours y a-t-il eu où vous n'avez pas fait de leur état le sujet d'une seule prière fervente, ni même d'un désir ardent pour leur salut ?

9. Votre manque de souci pour les païens. Peut-être ne vous êtes-vous pas assez soucié d'eux pour chercher à connaître leur situation ; peut-être pas même pour vous abonner à un journal missionnaire. Regardez cela, et voyez combien vous vous souciez réellement des païens ; notez honnêtement ce que valent vraiment vos sentiments pour eux et votre désir de leur salut. Mesurez votre désir de leur salut au renoncement que vous pratiquez en donnant de vos biens pour leur envoyer l'Évangile. Vous privez-vous même des superfluités nuisibles de la vie, comme le thé, le café et le tabac ? Réduisez-vous votre train de vie, et vous imposez-vous réellement une gêne quelconque pour les sauver ? Priez-vous pour eux chaque jour dans votre chambre ? Assistez-vous régulièrement à la réunion de prière mensuelle pour les missions ? Mettez-vous de côté, de mois en mois, quelque chose à verser au trésor du Seigneur quand vous montez prier ? Si vous ne faites pas ces choses, et si votre âme n'est pas à l'agonie pour les pauvres païens plongés dans les ténèbres, pourquoi êtes-vous assez hypocrite pour prétendre être chrétien ? Mais votre profession de foi est une insulte à Jésus-Christ !

10. Votre négligence des devoirs envers votre famille. Comment vous avez vécu devant eux, comment vous avez prié, quel exemple vous leur avez donné. Quels efforts directs faites-vous habituellement pour leur bien spirituel ? Quel devoir n'avez-vous pas négligé ?

11. La négligence des devoirs envers les autres.

12. La négligence de la vigilance sur votre propre vie. Les cas où vous avez expédié vos devoirs privés, sans vous demander de comptes à vous-même, sans régler honnêtement vos comptes avec Dieu. Les cas où vous avez entièrement négligé de surveiller votre conduite, où vous n'étiez plus sur vos gardes et avez péché devant le monde, devant l'Église et devant Dieu.

13. La négligence de la vigilance sur vos frères. Combien de fois avez-vous rompu l'engagement que vous aviez pris de veiller sur eux dans le Seigneur ! Comme vous savez peu de chose de l'état de leur âme, et comme vous vous en souciez peu ! Et pourtant vous êtes lié par un serment solennel à veiller sur eux. Qu'avez-vous fait pour apprendre à les connaître ? Pour combien d'entre eux vous êtes-vous donné la peine de connaître leur état spirituel ? Repassez la liste, et partout où vous trouvez une négligence, notez-la. Combien de fois avez-vous vu vos frères se refroidir dans la vie religieuse sans leur en parler ? Vous les avez vus commencer à négliger un devoir après l'autre, et vous ne les avez pas repris fraternellement. Vous les avez vus tomber dans le péché, et vous les avez laissés continuer. Et pourtant vous prétendez les aimer. Quel hypocrite ! Verriez-vous votre femme ou votre enfant aller au déshonneur, ou dans le feu, sans rien dire ? Non, certes. Que pensez-vous donc de vous-même, vous qui prétendez aimer les chrétiens et aimer Christ, alors que vous pouvez les voir aller au déshonneur sans leur dire un mot ?

14. La négligence du renoncement à soi-même. Il y a beaucoup de chrétiens de profession qui sont disposés à faire à peu près n'importe quoi en matière de religion, pourvu que cela n'exige pas de renoncement. Mais dès qu'on leur demande quelque chose qui les oblige à renoncer à eux-mêmes, oh ! c'est trop. Ils pensent faire beaucoup pour Dieu, et faire à peu près tout ce qu'il peut raisonnablement demander, s'ils font seulement ce qu'ils peuvent faire tout aussi bien que ne pas faire ; mais ils ne sont pas disposés à se priver de la moindre aise, de la moindre commodité, pour servir le Seigneur. Ils ne veulent pas souffrir de bon gré

l'opprobre pour le nom de Christ. Et ils ne veulent pas non plus se priver du luxe de la vie pour sauver un monde de l'enfer. Bien loin de se rappeler que le renoncement à soi-même est une condition pour être disciple, ils ne savent pas ce que c'est. Ils ne se sont jamais réellement privés d'un ruban ou d'une épingle pour Christ et pour l'Évangile. Oh ! que de tels chrétiens de profession seront vite en enfer ! Certains donnent de leur abondance, et donnent beaucoup, et sont prêts à se plaindre que d'autres ne donnent pas davantage ; alors qu'en vérité ils ne donnent rien dont ils aient besoin, rien dont ils pourraient jouir s'ils le gardaient. Ils ne donnent que de leur superflu ; et peut-être cette pauvre femme qui met douze centimes et demi à la réunion de prière mensuelle a-t-elle pratiqué plus de renoncement qu'eux en donnant des milliers.

De ceux-là, nous passons aux

PÉCHÉS DE COMMISSION.

1. L'esprit mondain. Quel a été l'état de votre cœur à l'égard de vos biens terrestres ? Les avez-vous regardés comme vraiment à vous, comme si vous aviez le droit d'en disposer comme de votre propriété, selon votre propre volonté ? Si oui, notez-le. Si vous avez aimé les biens, si vous les avez recherchés pour eux-mêmes, ou pour satisfaire la convoitise, l'ambition ou un esprit mondain, ou pour les amasser pour votre famille, vous avez péché, et vous devez vous repentir.

2. L'orgueil. Rappelez-vous tous les cas où vous vous êtes surpris à faire preuve d'orgueil. La vanité est une forme particulière de l'orgueil. Combien de fois vous êtes-vous surpris à écouter la vanité au sujet de votre toilette et de votre apparence ? Combien de fois avez-vous pensé davantage, pris plus de peine et passé plus de temps à parer votre corps pour aller à l'église qu'à préparer votre esprit au culte de Dieu ? Vous êtes allé à la maison de Dieu en vous souciant davantage de l'air que vous aviez aux yeux d'hommes mortels que de l'état de votre âme aux yeux du Dieu qui sonde les cœurs. En fait, vous vous êtes offert vous-même à leur

adoration, au lieu de vous préparer à adorer Dieu. Vous êtes venu vous approprier une part du culte de la maison de Dieu, détourner l'attention du peuple de Dieu pour qu'il regarde votre jolie mise. Inutile de prétendre maintenant que cela vous est bien égal que les gens vous regardent. Soyez honnête. Prendriez-vous toute cette peine pour votre apparence si tout le monde était aveugle ?

3. L'envie. Regardez les cas où vous avez porté envie à ceux que vous jugiez au-dessus de vous à quelque égard. Ou peut-être avez-vous envié ceux qui avaient plus de talent ou se rendaient plus utiles que vous. N'avez-vous pas envié certains au point de souffrir de les entendre louer ? Il vous était plus agréable de vous arrêter sur leurs défauts que sur leurs qualités, sur leurs échecs que sur leurs succès. Soyez honnête avec vous-même, et si vous avez abrité cet esprit de l'enfer, repentez-vous profondément devant Dieu, ou il ne vous pardonnera jamais.

4. L'esprit de critique. Les cas où vous avez eu l'esprit amer et parlé des chrétiens d'une manière entièrement dépourvue de charité et d'amour ; de cette charité qui vous demande d'espérer toujours le meilleur que permet le cas, et de donner l'interprétation la plus favorable à toute conduite ambiguë.

5. La médisance. Les fois où vous avez parlé derrière leur dos des défauts, réels ou supposés, de certaines personnes, membres de l'Église ou autres, sans nécessité ou sans bonne raison. C'est de la médisance. Il n'est pas besoin de mentir pour être coupable de médisance : dire la vérité dans l'intention de nuire, c'est de la médisance.

6. La légèreté. Combien de fois avez-vous badiné devant Dieu comme vous n'auriez pas osé badiner en présence d'un souverain de la terre ? Ou bien vous avez été athée et avez oublié qu'il y avait un Dieu, ou bien vous avez eu moins de respect pour lui et pour sa présence que vous n'en auriez eu pour un juge de la terre.

7. Le mensonge. Comprenez bien maintenant ce qu'est le mensonge. Toute tromperie voulue, de quelque sorte qu'elle soit, pour un motif égoïste, est un mensonge. Si la tromperie n'est pas voulue, ce n'est pas un mensonge. Mais si vous voulez produire une impression contraire à la vérité toute nue, vous mentez. Notez tous les cas dont vous pouvez vous souvenir. Ne leur donnez pas de nom adouci. Dieu les appelle des MENSONGES et vous accuse de MENTIR, et vous feriez mieux de vous accuser vous-même comme il convient. Qu'ils sont innombrables, les mensonges commis chaque jour dans les affaires et dans les relations de société, par des paroles, des regards et des actes, destinés à produire chez les autres une impression contraire à la vérité pour des motifs égoïstes !

8. La tromperie. Notez tous les cas où vous avez eu affaire à quelqu'un et lui avez fait ce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fasse. C'est de la tromperie. Dieu a posé une règle en la matière : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux » (Matthieu 7,12). Voilà la règle ; et si vous n'avez pas agi ainsi, vous êtes un fraudeur. Remarquez-le, la règle n'est pas que vous devez faire ce que vous pourriez raisonnablement attendre d'eux à votre égard. Ce serait une règle qui admettrait tous les degrés de méchanceté. Mais elle dit : « Tout ce que vous VOULEZ que les hommes fassent pour vous. »

9. L'hypocrisie. Par exemple, dans vos prières et vos confessions à Dieu. Notez les cas où vous avez demandé dans la prière des choses que vous ne désiriez pas réellement. Et la preuve, c'est qu'une fois votre prière finie, vous n'auriez pas pu dire ce que vous aviez demandé. Combien de fois avez-vous confessé des péchés que vous n'aviez pas l'intention d'abandonner, sans aucune résolution solennelle de ne pas les recommencer ? Oui, vous avez confessé des péchés alors que vous saviez que vous comptiez bien les recommencer, aussi sûrement que vous comptiez vivre.

10. Voler Dieu. Les cas où vous avez mal employé votre temps, gaspillé en vains amusements ou en conversations frivoles, à lire des romans ou à ne

rien faire, des heures que Dieu vous donnait pour le servir et sauver des âmes ; les cas où vous avez mal employé vos talents et les facultés de votre esprit ; où vous avez gaspillé de l'argent pour vos convoitises, ou l'avez dépensé pour des choses dont vous n'aviez pas besoin et qui ne servaient ni à votre santé, ni à votre bien-être, ni à votre utilité. Peut-être certains d'entre vous qui sont ici ce soir ont-ils dépensé l'argent de Dieu en TABAC. Je ne parlerai pas du rhum, car je présume qu'il n'y a ici ce soir aucun chrétien de profession qui boive du rhum. J'espère qu'il n'y a personne qui use de ce poison répugnant, le tabac. Imaginez un chrétien de profession qui se sert de l'argent de Dieu pour s'empoisonner avec du tabac !

11. La mauvaise humeur. Peut-être avez-vous maltraité votre femme, ou vos enfants, ou votre famille, ou vos domestiques, ou vos voisins. Notez tout cela.

12. Empêcher les autres d'être utiles. Peut-être avez-vous affaibli leur influence par des insinuations contre eux. Non seulement vous avez frustré Dieu de vos propres talents, mais vous avez lié les mains de quelqu'un d'autre. Quel méchant serviteur que celui qui flâne lui-même et empêche les autres de travailler ! Cela se fait tantôt en leur prenant leur temps sans nécessité, tantôt en ruinant la confiance chrétienne qu'on leur accorde. Ainsi vous avez fait le jeu de Satan ; vous ne vous êtes pas seulement montré un vagabond oisif, vous avez encore empêché les autres de travailler.

Si vous découvrez que vous avez commis une faute contre quelqu'un, et que cette personne est à votre portée, allez immédiatement la confesser, et débarrassez-vous de cela. Si la personne à qui vous avez fait tort est trop loin pour que vous alliez la voir, asseyez-vous, écrivez-lui une lettre, confessez le tort, affranchissez la lettre et mettez-la tout de suite à la poste. Je dis : affranchissez-la, sinon vous ne ferez qu'aggraver les choses. Vous ajouterez au premier tort en lui occasionnant une dépense. L'homme qui écrit une lettre pour ses propres affaires et l'envoie à un

autre sans l'affranchir est malhonnête : il lui a volé cette somme. Et s'il est prêt à voler à quelqu'un six pence ou un shilling, quand la tentation est si petite, que ne ferait-il pas si la tentation était plus grande et qu'il ait l'espoir de l'impunité ? Si vous avez fait tort à quelqu'un de son argent, envoyez-lui la somme, le montant entier avec les intérêts.

Faites tout cela à fond. Faites-le maintenant. Ne le remettez pas à plus tard ; cela ne ferait qu'aggraver les choses. Confessez à Dieu les péchés commis contre Dieu, et aux hommes les péchés commis contre les hommes. Ne pensez pas vous en tirer en contournant les pierres d'achoppement. Enlevez-les du chemin. En défrichant votre terre en friche, il faut ôter tout obstacle. Il peut rester des choses que vous jugez peut-être petites, et vous vous demanderez peut-être pourquoi vous n'éprouvez pas en religion ce que vous voudriez éprouver, alors que la raison en est que votre esprit orgueilleux et charnel a recouvert quelque chose que Dieu vous demandait de confesser et d'ôter. Défoncez toute la terre et retournez-la. Ne laissez pas de bandes sans labour, comme disent les cultivateurs ; ne vous détournez pas pour de petites difficultés ; menez la charrue droit au travers, à pleine profondeur, et retournez toute la terre, afin qu'elle soit tout entière meuble et tendre, prête à recevoir la semence et à rapporter du fruit au centuple.

Quand vous aurez repassé ainsi, à fond, toute votre histoire, si vous reprenez alors le terrain une deuxième fois en y donnant une attention solennelle et soutenue, vous verrez que les choses que vous avez notées vous en rappelleront d'autres dont vous avez été coupable, qui s'y rattachent ou qui en sont proches. Puis reprenez-le une troisième fois, et d'autres choses liées à celles-là vous reviendront. Et vous découvrirez à la fin que vous pouvez vous rappeler, dès cette vie, une quantité de votre histoire et d'actes particuliers dont vous pensiez qu'ils ne vous reviendraient pas même dans l'éternité. Si vous ne prenez pas vos péchés de cette manière, si vous ne les considérez pas en détail, un à un, vous ne pouvez vous faire aucune idée de leur nombre. Vous devriez faire ce

travail aussi à fond, avec autant de soin et de solennité que si vous vous prépariez à comparaître au jugement.

À mesure que vous repassez la liste de vos péchés, veillez à vous résoudre à une réforme immédiate et complète. Partout où vous trouvez quelque chose de mal, résolvez-vous sur-le-champ, dans la force de Dieu, à ne plus pécher de cette manière. Il ne servira à rien de vous examiner si vous ne vous décidez pas à vous corriger sur chaque point que vous trouvez mauvais dans votre cœur, votre caractère ou votre conduite.

Si, en avançant dans ce devoir, vous trouvez que votre esprit est toujours tout obscur, cherchez autour de vous, et vous découvrirez qu'il y a quelque raison pour que l'Esprit de Dieu se retire de vous. Vous n'avez pas été fidèle et vous n'êtes pas allé au fond des choses. Au cours d'un tel travail, il faut vous faire violence, vous amener vous-même, en être raisonnable, à cette tâche, la Bible devant vous, et sonder votre cœur jusqu'à ce que vous éprouviez quelque chose. Ne vous attendez pas à ce que Dieu fasse un miracle pour défricher votre terre en friche. Cela doit se faire par des moyens. Attachez votre attention au sujet de vos péchés. Vous ne pouvez pas regarder vos péchés longuement et à fond, et voir combien ils sont graves, sans éprouver quelque chose, et l'éprouver profondément. L'expérience prouve abondamment combien il est bon de repasser ainsi notre histoire. Mettez-vous au travail dès maintenant ; résolvez-vous à ne jamais vous arrêter avant de pouvoir prier. Vous n'aurez jamais l'esprit de prière tant que vous ne vous serez pas examiné, que vous n'aurez pas confessé vos péchés et défriché votre terre en friche. Vous n'aurez jamais l'Esprit de Dieu demeurant en vous tant que vous n'aurez pas démêlé tout ce mystère d'iniquité et étalé vos péchés devant Dieu. Qu'il y ait cette œuvre profonde de repentance, cette confession complète, ce brisement devant Dieu, et vous aurez autant de l'esprit de prière que votre corps pourra en supporter. Si les chrétiens qui connaissent quelque chose de l'esprit de prière sont si peu nombreux, c'est qu'ils n'ont jamais voulu prendre la peine de s'examiner comme il

faut, et qu'ainsi ils n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir le cœur tout brisé de cette manière.

Vous voyez que je n'ai fait ce soir que commencer à ouvrir ce sujet. Je veux vous l'exposer, au cours de ces discours, de telle sorte que, si vous voulez commencer et continuer à faire ce que je dis, les résultats soient aussi certains que lorsque le cultivateur défriche un champ en friche, l'ameublit et y sème son grain. Il en sera ainsi si seulement vous commencez de cette manière et tenez bon jusqu'à ce que votre cœur endurci et insensible se brise.

REMARQUES.

1. Il ne servira à rien de vous prêcher tant que votre cœur est dans cet état endurci, à l'abandon, en friche. Le cultivateur ferait tout aussi bien de semer son grain sur le roc. Il ne produira aucun fruit. Voilà pourquoi il y a tant de chrétiens de profession stériles dans l'Église, et pourquoi il y a dans l'Église tant de mécanique extérieure et si peu de sentiment profond. Regardez par exemple l'école du dimanche : voyez combien il y a de mécanique, et combien peu de la puissance de la piété. Si vous continuez ainsi, la parole de Dieu continuera de vous endurcir, et vous deviendrez de pire en pire, tout comme la pluie et la neige sur un vieux champ en friche épaississent le gazon et durcissent les mottes.

2. Voyez pourquoi tant de prédications sont perdues, et pis que perdues. C'est que l'Église ne veut pas défricher sa terre en friche. Un prédicateur peut user sa vie à faire très peu de bien, tant qu'il y a tant d'auditeurs semblables au sol pierreux, dont la terre en friche n'a jamais été défrichée. Ils ne sont convertis qu'à moitié, et leur religion est plutôt un changement d'opinion qu'un changement des sentiments de leur cœur. De la religion mécanique, il y en a bien assez, mais très peu de chose qui ressemble à un travail profond du cœur.

3. Les chrétiens de profession ne devraient jamais se contenter, ni s'attendre à un réveil, simplement en sortant de leur sommeil en sursaut,

en s'agitant bruyamment, en faisant du tapage et en parlant aux pécheurs. Il faut que leur terre en friche soit défrichée. Il est tout à fait contraire au bon sens de penser s'engager dans la religion de cette manière. Si votre terre en friche est défrichée, alors le moyen d'avoir plus de sentiment, c'est d'aller trouver les pécheurs sur le chemin de l'enfer, de leur parler, de guider les âmes qui cherchent, et vous aurez plus de sentiment. Vous pouvez entrer dans une certaine excitation sans ce défrichement ; vous pouvez montrer une sorte de zèle, mais il ne durera pas longtemps, et il n'aura pas de prise sur les pécheurs, à moins que votre cœur ne soit brisé. La raison, c'est que vous vous y prenez mécaniquement, et que vous n'avez pas défriché votre terre en friche.

4. Et maintenant, pour finir, allez-vous défricher votre terre en friche ? Allez-vous entrer dans la voie que je viens de vous indiquer, et persévérer jusqu'à ce que vous soyez pleinement réveillés ? Si vous échouez ici, si vous ne faites pas cela et ne vous y préparez pas, vous ne pourrez pas aller plus loin avec moi dans cette suite de discours. Je suis allé avec vous aussi loin qu'il est utile d'aller tant que votre terre en friche n'est pas défrichée. Maintenant, il faut faire un travail complet sur ce point, sinon tout ce que j'ai encore à dire vous fera peu de bien. Que dis-je ? Cela ne fera que vous endurcir et vous rendre pires. Si vendredi soir prochain vous trouve avec un cœur que rien n'a brisé, ne vous attendez pas à tirer profit de ce que je dirai. Si vous ne vous mettez pas immédiatement à ce travail, je tiendrai pour acquis que vous ne voulez pas être réveillés, que vous avez abandonné votre pasteur et que vous comptez le laisser monter seul au combat. Si vous ne faites pas cela, je vous accuse d'avoir abandonné Christ, de refuser de vous repentir et de pratiquer vos premières œuvres (Apocalypse 2,5). Mais si vous êtes prêts à entreprendre ce travail, je me propose, si Dieu le veut, vendredi soir prochain, de vous conduire à l'œuvre du salut des pécheurs.

Discours 4

La prière qui l'emporte

La prière fervente du juste a une grande efficace. (Jacques 5,16)

Le dernier discours portait surtout sur la confession des péchés. Ce soir, je m'en tiendrai principalement au sujet de l'intercession, c'est-à-dire de la prière. Pour favoriser un réveil, il faut deux sortes de moyens : les uns pour agir sur les hommes, les autres pour agir sur Dieu. On emploie la vérité pour agir sur les hommes, et la prière pour émouvoir Dieu. Quand je parle d'émouvoir Dieu, je ne veux pas dire que la prière change la pensée de Dieu, ni qu'elle change ses dispositions ou son caractère. Mais la prière produit en nous un tel changement, et remplit de telles conditions, que Dieu peut alors, sans inconséquence, faire ce qu'il ne pourrait faire autrement sans se contredire. Quand un pécheur se repent, cet état d'esprit fait qu'il convient que Dieu lui pardonne. Dieu a toujours été prêt à lui pardonner à cette condition, si bien que lorsque le pécheur change de disposition envers Dieu, il n'est besoin d'aucun changement de sentiment en Dieu pour qu'il lui pardonne. C'est la repentance du pécheur qui rend son pardon convenable, et qui est l'occasion pour Dieu d'agir comme il le fait. De même, quand des chrétiens présentent une prière efficace, leur état d'esprit fait qu'il convient que Dieu les exauce. Il a toujours été prêt à accorder la bénédiction, à condition qu'ils aient les sentiments qu'il faut et qu'ils présentent la prière qu'il faut. Dès que ce changement s'opère en eux et qu'ils présentent la prière qu'il faut, Dieu peut les exaucer sans changer lui-même en rien. Quand nous présentons pour d'autres une prière fervente et efficace, le fait même que nous la présentions permet à Dieu, sans se contredire, de faire ce que nous lui demandons, alors qu'autrement cela ne lui aurait pas été possible.

La prière est un maillon essentiel de la chaîne des causes qui conduisent à un réveil, tout autant que la vérité. Certains ont employé la vérité avec zèle pour convertir les hommes, et n'ont guère insisté sur la prière. Ils ont prêché, parlé, distribué des traités avec un grand zèle, puis se sont étonnés d'avoir si peu de succès. La raison en était qu'ils avaient oublié d'employer l'autre partie des moyens : la prière efficace. Ils perdaient de vue que la vérité, à elle seule, ne produira jamais l'effet voulu sans l'Esprit de Dieu, et que l'Esprit est donné en réponse à la prière ardente.

Il arrive parfois que ceux qui s'emploient le plus à répandre la vérité ne soient pas ceux qui s'emploient le plus à prier. C'est toujours un malheur. Car à moins qu'eux-mêmes, ou quelqu'un d'autre, n'aient l'esprit de prière, la vérité à elle seule ne fera qu'endurcir les hommes dans leur impénitence. Au jour du jugement, on verra probablement que la vérité, employée avec tout le zèle qu'on voudra, n'a jamais rien produit sans qu'il y ait eu quelque part un esprit de prière lié à la présentation de la vérité.

D'autres se trompent dans l'autre sens. Non qu'ils insistent trop sur la prière. Mais ils perdent de vue qu'on pourrait prier éternellement, et la prière seule, sans rien de plus, ne produirait rien. Car les pécheurs ne sont pas convertis par un contact direct du Saint-Esprit, mais par la vérité employée comme moyen. Attendre la conversion des pécheurs par la prière seule, sans employer la vérité, c'est tenter Dieu.

Le sujet du discours de ce soir est

LA PRIÈRE QUI L'EMPORTE.

I. Je me propose de montrer ce qu'est la prière efficace, la prière qui l'emporte.

II. D'exposer quelques-uns des caractères les plus essentiels de la prière qui l'emporte.

III. De donner quelques raisons pour lesquelles Dieu exige ce genre de prière.

IV. De montrer qu'une telle prière a une grande efficace. I. Je commence par montrer ce qu'est la prière qui l'emporte.

1. La prière efficace, la prière qui l'emporte, ne consiste pas simplement en des désirs bienveillants. Les désirs bienveillants plaisent sans doute à Dieu. Ces désirs remplissent le ciel, et se trouvent chez tous les êtres saints. Mais ce ne sont pas des prières. Les hommes peuvent avoir ces désirs comme les ont les anges et les esprits glorifiés. Mais ce n'est pas là la prière efficace, la prière qui l'emporte, dont parle notre texte. La prière qui l'emporte est quelque chose de plus.

2. La prière qui l'emporte, ou prière efficace, est celle qui obtient la bénédiction qu'elle demande. C'est la prière qui émeut Dieu effectivement. L'idée même de la prière efficace, c'est qu'elle produit son effet.

II. Je vais exposer quelques-uns des caractères les plus essentiels de la prière qui l'emporte. Je ne peux pas détailler tout ce qui entre dans la prière qui l'emporte. Mais je mentionnerai certaines choses qui lui sont essentielles, certaines choses qu'il faut faire pour l'emporter dans la prière.

1. Il faut prier pour un objet précis. Inutile d'espérer présenter une telle prière si l'on prie au hasard, sans objet distinct et précis. Il faut avoir un objet nettement devant l'esprit. Je parle maintenant de la prière dans le secret. Bien des gens se retirent dans leur cabinet parce qu'il faut bien dire ses prières. L'heure est venue où ils ont l'habitude de se retirer pour prier, le matin, ou à midi, ou à n'importe quel moment de la journée. Et au lieu d'avoir quelque chose à dire, un objet précis devant l'esprit, ils tombent à genoux et prient pour tout ce qui leur passe par la tête, pour tout ce qui flotte dans leur imagination à ce moment-là ; et quand ils ont fini, ils seraient bien en peine de dire un seul mot de ce pour quoi ils ont prié. Ce n'est pas là une prière efficace. Que penserions-nous de quelqu'un qui voudrait émouvoir une assemblée législative de cette manière, qui dirait : « Voilà l'hiver, l'assemblée siège, c'est le moment

d'envoyer des pétitions », et qui irait présenter des pétitions au hasard, sans objet précis ? Croyez-vous que de telles pétitions émouvraient l'assemblée ?

Il faut avoir un objet précis devant l'esprit. On ne peut pas prier efficacement pour plusieurs objets à la fois. L'esprit humain est ainsi fait qu'il ne peut attacher intensément ses désirs à beaucoup de choses en même temps. Tous les exemples de prière efficace rapportés dans la Bible étaient de cette nature. Partout où vous voyez que la bénédiction demandée dans la prière a été obtenue, vous trouverez que la prière présentée visait cet objet précis.

2. Pour être efficace, la prière doit être conforme à la volonté révélée de Dieu. Prier pour des choses contraires à la volonté révélée de Dieu, c'est tenter Dieu. Il y a trois manières dont la volonté de Dieu est révélée aux hommes pour les guider dans la prière.

(1.) Par des promesses ou des prédictions expresses de la Bible, annonçant qu'il donnera ou fera certaines choses. Soit par des promesses expresses touchant des choses particulières, soit par des promesses en termes généraux, que nous pouvons appliquer à des choses particulières. Par exemple, il y a cette promesse : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. » (Marc 11,24)

(2.) Parfois Dieu révèle sa volonté par sa providence. Quand il montre clairement que tels ou tels événements vont arriver, c'est une révélation tout autant que s'il l'avait écrit dans sa Parole. Il serait impossible de tout révéler dans la Bible. Mais Dieu montre souvent clairement à ceux qui ont le discernement spirituel que c'est sa volonté d'accorder telle ou telle bénédiction.

(3.) Par son Esprit. Quand le peuple de Dieu ne sait pas que demander selon sa volonté, son Esprit l'instruit souvent. Là où il n'y a pas de révélation particulière, où la providence laisse les choses dans l'obscurité,

et où nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander, il nous est dit expressément que « l'Esprit nous aide dans notre faiblesse », et que « l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables » (Romains 8,26). On a beaucoup parlé de la prière de la foi pour des choses non révélées. On objecte que cette doctrine suppose une nouvelle révélation. Je réponds que, nouvelle ou ancienne, c'est précisément la révélation que l'Éternel dit qu'il donne. Il est aussi clair ici que si une voix venue du ciel le révélait aujourd'hui, que l'Esprit de Dieu aide le peuple de Dieu à prier selon la volonté de Dieu, quand ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'il leur convient de demander. « Et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit » (Romains 8,27), parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints ; et il conduit les chrétiens à prier précisément pour ces choses-là, par des soupirs inexprimables. Quand ni la Parole ni la providence ne leur permettent de décider, qu'ils soient alors remplis de l'Esprit, comme Dieu le leur ordonne. Il dit : « Soyez remplis de l'Esprit » (Éphésiens 5,18). Et l'Esprit conduira leur pensée vers les choses que Dieu veut bien accorder.

3. Pour prier efficacement, il faut prier avec soumission à la volonté de Dieu. Ne confondez pas la soumission avec l'indifférence. Il n'y a pas deux choses plus dissemblables. J'ai connu un homme qui vint dans un lieu où il y avait un réveil. Lui-même était froid, n'entrait pas dans l'esprit du mouvement et n'avait pas d'esprit de prière ; et quand il entendait les frères prier comme s'ils ne pouvaient pas essuyer un refus, il était choqué de leur hardiesse, et ne cessait d'insister sur l'importance de prier avec soumission ; alors qu'il était clair comme le jour qu'il confondait soumission et indifférence.

De même, ne confondez pas la soumission dans la prière avec une confiance générale que Dieu fera ce qui est juste. Il convient d'avoir cette confiance que Dieu fera en toutes choses ce qui est juste. Mais c'est autre chose que la soumission. Ce que j'entends par soumission dans la prière, c'est l'acquiescement à la volonté révélée de Dieu. Se soumettre à un commandement de Dieu, c'est lui obéir. Se soumettre à un décret de Dieu

supposé ou possible, mais secret, ce n'est pas de la soumission. Il est impossible de se soumettre à une dispensation de la Providence avant qu'elle arrive, car nous ne pouvons jamais savoir ce que sera l'événement avant qu'il ait lieu. Prenons un exemple. David, quand son enfant était malade, était dans l'angoisse ; il luttait dans la prière et refusait d'être consolé. Il prenait la chose tellement à cœur que, lorsque l'enfant mourut, ses serviteurs n'osaient pas lui annoncer sa mort, de peur qu'il ne se tourmente encore davantage. Mais dès qu'il apprit que l'enfant était mort, il mit de côté son chagrin, se leva, demanda à manger, et mangea et but comme d'habitude. Tant que l'enfant vivait, il ne savait pas quelle était la volonté de Dieu ; aussi jeûnait-il et priait-il, en disant : « Qui sait si l'Éternel n'aura pas pitié de moi et si l'enfant ne vivra pas ? » (2 Samuel 12,22). Il ne savait pas si sa prière et son angoisse n'étaient pas justement ce dont dépendait la vie ou la mort de l'enfant. Il pensait que s'il s'humiliait et suppliait Dieu, Dieu lui épargnerait peut-être ce coup. Mais dès que la volonté de Dieu se manifesta et que l'enfant fut mort, il s'inclina comme un saint. Il semblait non seulement acquiescer, mais y trouver réellement une satisfaction. « J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi » (2 Samuel 12,23). Voilà la vraie soumission. Il raisonnait juste dans ce cas. Tant qu'il n'avait aucune révélation de la volonté de Dieu, il ne savait pas si la guérison de l'enfant ne dépendait pas de sa prière. Mais quand il eut une révélation de la volonté de Dieu, il se soumit. Tant que la volonté de Dieu n'est pas connue, se soumettre sans prier, c'est tenter Dieu. Peut-être, pour autant que vous le sachiez, le fait que vous présentiez la prière qu'il faut est-il précisément ce dont dépend l'événement. S'il s'agit d'un ami impénitent, la condition même à laquelle il sera sauvé de l'enfer peut être la ferveur et l'insistance de votre prière pour lui.

4. La prière efficace pour un objet suppose un désir de cet objet proportionné à son importance. Si quelqu'un désire vraiment une bénédiction, ses désirs seront en quelque proportion avec la grandeur de cette bénédiction. Les désirs du Seigneur Jésus-Christ pour la

bénédiction qu'il demandait étaient d'une force étonnante ; ils allaient jusqu'à l'agonie. Si le désir d'un objet est fort, si c'est un désir bienveillant, et si la chose n'est pas contraire à la volonté et à la providence de Dieu, on peut présumer qu'elle sera accordée. Il y a deux raisons à cette présomption.

(1.) La bienveillance générale de Dieu. Si l'objet est désirable, si, autant que nous puissions en juger, ce serait un acte de bienveillance de la part de Dieu de l'accorder, sa bienveillance générale est une preuve présomptive qu'il l'accordera.

(2.) Si vous vous trouvez travaillé par des désirs bienveillants pour un objet, il y a une forte présomption que c'est l'Esprit de Dieu qui suscite ces désirs mêmes et qui vous pousse à prier pour cet objet, afin qu'il soit accordé en réponse à la prière. En pareil cas, aucun degré de désir ou d'insistance dans la prière n'est déplacé. Un chrétien peut s'avancer, pour ainsi dire, et saisir la main de Dieu. Voyez Jacob, quand il s'écria, dans l'agonie du désir : « Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni » (Genèse 32,26). Dieu fut-il mécontent de sa hardiesse et de son insistance ? Pas du tout ; il lui accorda précisément ce qu'il demandait. De même pour Moïse. Dieu dit à Moïse : « Laisse-moi les détruire et effacer leur nom de dessous les cieux ; et je ferai de toi une nation plus puissante et plus nombreuse que ce peuple » (Deutéronome 9,14). Que fit Moïse ? Se tint-il à l'écart pour laisser Dieu faire ce qu'il avait dit ? Non, sa pensée se reporte vers les Égyptiens, et il songe à leur triomphe : « Pourquoi les Égyptiens diraient-ils : C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir ? » (Exode 32,12). On aurait dit qu'il saisissait la main levée de Dieu pour détourner le coup. Dieu le reprit-il de son intervention, et lui dit-il qu'il n'avait pas à s'en mêler ? Non ; on aurait dit qu'il ne pouvait rien refuser à une telle insistance ; et ainsi Moïse se tint à la brèche et l'emporta auprès de Dieu.

On raconte que Xavier, le missionnaire, fut un jour appelé à prier pour un malade, et qu'il pria avec tant de ferveur qu'il sembla pour ainsi dire faire

violence au ciel : c'est l'expression de l'auteur. Et il l'emporta, et le malade guérit.

De telles prières se font souvent de nos jours : des chrétiens ont été portés à un tel degré d'insistance et à une si sainte hardiesse que, plus tard, en y repensant, ils ont été effrayés et stupéfaits d'eux-mêmes, d'avoir osé presser Dieu à ce point. Et pourtant ces prières l'ont emporté et ont obtenu la bénédiction. Et beaucoup de ces personnes, que je connais, sont parmi les plus saintes que je connaisse au monde.

5. Pour être efficace, la prière doit procéder de bons motifs. La prière ne doit pas être égoïste, mais inspirée par un souci suprême de la gloire de Dieu. Beaucoup de prières viennent du pur égoïsme. Des femmes prient parfois pour la conversion de leur mari parce que, disent-elles, « ce serait tellement plus agréable que mon mari vienne au culte avec moi », et ainsi de suite. Et elles semblent ne jamais élever leurs pensées au-dessus d'elles-mêmes. Elles ne semblent pas penser à quel point leurs maris déshonorent Dieu par leurs péchés, ni combien Dieu serait glorifié par leur conversion. Il en va très souvent de même des parents. Ils ne peuvent supporter la pensée que leurs enfants soient perdus. Ils prient pour eux avec une grande ardeur, c'est vrai. Mais si vous allez leur parler, ils deviennent tout tendres, vous disent combien leurs enfants sont bons, combien ils respectent la religion, qu'ils les croient presque chrétiens déjà ; et ils parlent comme s'ils craignaient que vous ne fassiez du mal à leurs enfants en leur disant la vérité. Ils ne pensent pas à quel point des enfants si aimables et si charmants déshonorent Dieu par leurs péchés ; ils pensent seulement à l'horreur que ce serait pour eux d'aller en enfer. Ah ! si leurs pensées ne s'élèvent pas plus haut, leurs prières ne l'emporteront jamais auprès d'un Dieu saint. La tentation des motifs égoïstes est si forte qu'il y a lieu de craindre que beaucoup de prières de parents ne s'élèvent jamais au-dessus des élans de la tendresse paternelle et maternelle. Voilà pourquoi tant de prières ne sont pas exaucées, et pourquoi tant de parents pieux et priants ont des enfants impies. Une grande partie des prières pour le monde païen semble ne reposer sur

aucun principe plus élevé que la compassion. Les agents des missions et d'autres insistent presque exclusivement sur les six cents millions de païens qui vont en enfer, alors qu'on dit peu de chose de la manière dont ils déshonorent Dieu. C'est un grand mal ; et tant que l'Église n'aura pas, pour prier et pour soutenir les missions, de motifs plus élevés que la compassion envers les païens, ses prières et ses efforts ne mèneront jamais à grand-chose.

6. Pour être efficace, la prière doit venir de l'intercession de l'Esprit. Vous ne pouvez jamais espérer prier selon la volonté de Dieu sans l'Esprit. Dans les deux premiers cas, ce n'est pas que les chrétiens soient incapables de présenter une telle prière, là où la volonté de Dieu est révélée dans sa Parole ou indiquée par sa providence. Ils en sont capables, tout comme ils sont capables d'être saints. Mais le fait est qu'ils sont si méchants qu'ils ne présentent jamais une telle prière à moins d'être poussés par l'Esprit de Dieu. Il faut une foi telle qu'en produit l'action efficace du Saint-Esprit.

7. Ce doit être une prière persévérante. En règle générale, les chrétiens qui ont rétrogradé et perdu l'esprit de prière ne prendront pas d'un seul coup l'habitude de la prière persévérante. Leur esprit n'est pas dans l'état voulu ; ils ne peuvent pas fixer leur pensée et tenir bon jusqu'à ce que la bénédiction vienne. Si leur esprit était dans un état tel qu'ils persévèrent jusqu'à ce que la réponse vienne, la prière efficace pourrait être présentée d'emblée, aussi bien qu'après avoir prié je ne sais combien de fois pour un objet. Mais ils doivent prier encore et encore, parce que leurs pensées sont si portées à vagabonder et si facilement détournées de l'objet vers autre chose. Tant que leur esprit n'est pas pénétré de l'esprit de prière, ils ne resteront pas fixés sur un point pour pousser leur requête jusqu'à son issue sur-le-champ. Ne vous croyez pas prêts à présenter la prière qui l'emporte si vos sentiments vous permettent de prier une fois pour un objet et de le laisser ensuite. La plupart des chrétiens n'arrivent à la prière qui l'emporte qu'au terme d'un long processus. Leur esprit se remplit peu à peu d'inquiétude au sujet d'un objet, au point qu'ils

vaquent à leurs affaires en soupirant leurs désirs vers Dieu. Exactement comme la mère dont l'enfant est malade va et vient dans sa maison en soupirant comme si son cœur allait se briser. Et si c'est une mère qui prie, ses soupirs montent vers Dieu tout le long du jour. Si elle sort de la chambre où est son enfant, sa pensée y reste ; si elle dort, ses pensées sont encore là, et elle sursaute dans ses rêves, croyant qu'il est en train de mourir. Tout son esprit est absorbé par cet enfant malade. Voilà l'état d'esprit dans lequel les chrétiens présentent la prière qui l'emporte.

Pourquoi Jacob lutta-t-il toute la nuit avec Dieu dans la prière ? Il savait qu'il avait fait un grand tort à son frère Ésaü en lui enlevant le droit d'aînesse, bien des années auparavant. Et voilà qu'il apprenait que son frère offensé venait à sa rencontre avec une troupe armée beaucoup trop forte pour qu'il puisse lui résister. Et il avait toutes les raisons de supposer qu'Ésaü venait dans un dessein de vengeance. Il avait donc deux raisons d'être dans l'angoisse. La première, c'est qu'il avait fait ce grand tort et ne l'avait jamais réparé. L'autre, c'est qu'Ésaü venait avec une troupe capable de l'écraser. Que fait-il alors ? Eh bien, il commence par tout disposer de son mieux pour la rencontre avec son frère : il envoie d'abord son présent, puis ses biens, puis sa famille, en plaçant le plus en arrière ceux qu'il aimait le plus. Et à ce moment-là, son esprit était si travaillé qu'il ne pouvait plus se contenir. Il s'en va seul de l'autre côté du torrent, et répand toute son âme dans une prière d'agonie, toute la nuit. Et comme le jour se levait, l'ange de l'alliance dit : « Laisse-moi aller » ; et tout son être fut comme à l'agonie à la pensée de lâcher prise, et il s'écria : « Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni » (Genèse 32,26). Son âme était portée jusqu'à l'agonie, et il obtint la bénédiction ; mais il en porta toujours les marques, et montra que son corps avait été fortement atteint par ce combat intérieur. Voilà la prière qui l'emporte.

Eh bien, ne vous trompez pas vous-mêmes en pensant que vous présentez une prière efficace si vous n'avez pas ce désir intense de la bénédiction. Je n'y crois pas. La prière n'est pas efficace si elle n'est pas présentée dans l'agonie du désir. L'apôtre Paul en parle comme d'un

enfantement de l'âme. Jésus-Christ, quand il priait dans le jardin, était dans une telle agonie que « sa sueur devint comme des grumeaux de sang, qui tombaient à terre » (Luc 22,44). Je n'ai jamais vu personne suer du sang ; mais j'ai vu quelqu'un prier jusqu'à ce que le sang lui sorte du nez. Et j'ai vu des gens prier jusqu'à être tout trempés de sueur, par les plus grands froids de l'hiver. J'ai vu des gens prier des heures durant, jusqu'à ce que leurs forces soient entièrement épuisées par l'agonie de leur âme. Ces prières-là l'emportaient auprès de Dieu.

Cette agonie dans la prière était fréquente au temps du président Edwards, dans les réveils qui eurent lieu alors. C'était, en ce temps-là, l'une des grandes pierres d'achoppement pour les adversaires du réveil, que des gens prient jusqu'à ce que leur corps soit terrassé par leurs sentiments. Je vais vous lire un passage de ce que le président Edwards dit à ce sujet, pour vous faire voir que ce n'est pas une chose nouvelle dans l'Église, mais qu'elle s'est toujours rencontrée partout où les réveils ont été puissants. Il est tiré de ses *Pensées sur le réveil*.

« Nous ne pouvons pas décider que Dieu ne donnera jamais à personne une telle découverte de lui-même qu'elle aille non seulement jusqu'à affaiblir le corps, mais jusqu'à ôter la vie. Des théologiens très savants et très judicieux pensent que c'est de cette manière que Moïse a perdu la vie ; et l'on a supposé qu'il en avait été de même pour quelques autres saints. Bien plus, je ne vois pas sur quel fondement solide et sûr on pourrait décider que Dieu ne fera jamais, par son Esprit, sur l'esprit humain, des impressions si fortes qu'elles soient l'occasion d'altérer la constitution du corps, et particulièrement cette partie du corps qu'est le cerveau, au point de priver quelqu'un de l'usage de la raison. Comme je l'ai dit plus haut, c'est trop prétendre que de décider que Dieu n'amènera pas une calamité extérieure en accordant des bénédictions spirituelles et éternelles ; c'est de même trop prétendre que de décider jusqu'où ira la calamité extérieure qu'il amènera. Si Dieu accorde un grand accroissement de la découverte de lui-même et de l'amour pour lui, le bienfait est infiniment plus grand que la calamité, même si la vie devait être ôtée peu après ; et

même si l'âme ne devait pas être aussitôt emmenée au ciel, mais reposer quelques années dans un profond sommeil avant d'être emmenée au ciel ; ou, ce qui revient à peu près au même, si elle était privée de l'usage de ses facultés et restait inactive et inutile, comme si elle dormait d'un profond sommeil pendant quelques années, pour passer ensuite dans la gloire. Nous ne pouvons pas décider combien la folie est une grande calamité, quand on la considère avec toutes ses conséquences, et avec tout ce qui aurait pu s'ensuivre si elle n'était pas survenue ; ni même si, considérée ainsi, c'est une calamité, ou si ce n'est pas plutôt une grâce, en empêchant quelque grand péché ou quelque chose de plus terrible qui serait arrivé sans elle. Ce serait une grande faute de notre part de limiter un Dieu souverain et infiniment sage, dont les jugements sont un grand abîme et les voies incompréhensibles, là où il ne s'est pas limité lui-même, et dans des choses où il ne nous a pas dit quelle serait sa voie. Il est remarquable, vu la multitude des cas, et le degré auquel la constitution du corps a été terrassée ces derniers temps, que les vies aient néanmoins été préservées, et que les cas de ceux qui ont été privés de la raison aient été si peu nombreux, et encore s'agissait-il, peut-être pour tous, de personnes ayant le désavantage particulier d'une constitution faible et sujette aux vapeurs. Une main divine, miséricordieuse et attentive, se montre très clairement en ce que, dans tant de cas où le navire avait commencé à couler, il a pourtant été soutenu et n'a pas sombré tout à fait. Les cas de ceux qui ont été privés de la raison sont si peu nombreux qu'ils ne suffisent certainement pas à nous effrayer, comme si l'œuvre qui s'est poursuivie dans le pays devait avoir une influence funeste ; à moins que nous ne soyons disposés à ramasser tout ce que nous pouvons pour la noircir et la présenter sous des couleurs effrayantes.

« Il y a une sorte particulière d'exercice et de souci de l'esprit qui en a terrassé beaucoup, et qui a été pour certains une pierre d'achoppement toute spéciale : c'est le profond souci et la détresse où ils ont été pour l'âme des autres. Je regrette qu'on nous mette dans la peine de faire une

chose qui semble si inutile : défendre une chose pareille. Il semble que ce soit pure futilité, dans un cas si clair, d'entrer dans un débat en forme et détaillé pour déterminer s'il y a dans la grandeur et l'importance de la chose de quoi répondre et correspondre à la grandeur du souci que certains ont montré. On admettra que des hommes, sans autre principe plus élevé que la simple bonté naturelle et l'humanité, soient très profondément inquiets et fort agités en voyant d'autres en grand danger d'une calamité qui n'est pas plus grande que de se noyer ou de brûler dans une maison en feu. Et s'il en est ainsi, on admettra sans doute qu'il est tout aussi raisonnable, s'ils les voyaient en danger d'une calamité dix fois plus grande, qu'ils soient bien plus inquiets encore ; et bien plus encore si la calamité était immensément plus grande. Pourquoi donc trouverait-on déraisonnable, et regarderait-on d'un œil très soupçonneux, comme si cela devait venir de quelque mauvaise cause, que des personnes soient extrêmement inquiètes en voyant d'autres en très grand danger de subir la fureur et la colère du Dieu tout-puissant pour toute l'éternité ? Et de plus, on admettra sans doute que ceux qui ont l'Esprit de Dieu à un très haut degré, c'est-à-dire un esprit d'amour, peuvent fort bien avoir immensément plus d'amour et de compassion pour leurs semblables que ceux qui ne sont mus que par l'humanité ordinaire. Pourquoi trouverait-on étrange que ceux qui sont remplis de l'Esprit de Christ ressemblent à Christ, à proportion, dans leur amour pour les âmes ? Lui qui avait pour elles un amour et un souci si forts qu'il voulut bien boire pour elles la lie de la coupe de la fureur de Dieu ; et qui, en même temps qu'il offrait son sang pour les âmes, offrait aussi, comme leur souverain sacrificateur, de grands cris et des larmes, dans une extrême agonie, quand l'âme de Christ était pour ainsi dire en travail d'enfantement pour les âmes des élus ; c'est pourquoi il est dit qu'en les sauvant il verra le fruit du travail de son âme (Ésaïe 53,11). Comme cet esprit d'amour et de souci pour les âmes était l'esprit de Christ, c'est aussi l'esprit de l'Église ; c'est pourquoi l'Église, désirant et cherchant que Christ soit enfanté dans le monde et dans l'âme des hommes, est

représentée, en Apocalypse 12, comme une femme qui « criait, étant en travail et dans les douleurs de l'enfantement » (Apocalypse 12,2). L'esprit de ceux qui ont été dans la détresse pour l'âme des autres ne semble pas, autant que je puisse en juger, différent de celui de l'apôtre, qui était en travail d'enfantement pour les âmes et qui était prêt à souhaiter d'être lui-même anathème et séparé de Christ pour les autres (Romains 9,3). Ni de celui du psalmiste, au Psaume 119,53 : “L'horreur me saisit à cause des méchants qui abandonnent ta loi” ; et au verset 136 : “Mes yeux répandent des torrents d'eaux, parce qu'on n'observe point ta loi.” Ni de celui du prophète Jérémie, en Jérémie 4,19 : “Mes entrailles ! Mes entrailles ! Je souffre au-dedans de mon cœur, le cœur me bat, je ne puis me taire ; car tu entends, mon âme, le son de la trompette, le cri de guerre.” Et de même au chapitre 9,1 et au chapitre 13,17, et en Ésaïe 22,4. Nous lisons que Mardochée, quand il vit son peuple en danger d'être détruit d'une destruction temporelle, “déchira ses vêtements, s'enveloppa d'un sac et se couvrit de cendre ; puis il alla au milieu de la ville en poussant avec force des cris amers” (Esther 4,1). Pourquoi donc faudrait-il croire que des personnes ont perdu la raison quand elles ne peuvent s'empêcher de crier à la pensée de la misère de ceux qui vont à la destruction éternelle ? » (Œuvres d'Edwards, tome IV, p. 85, édition de New York.)

Je vous ai lu ceci pour montrer que la chose était courante dans les grands réveils de ce temps-là. Il en a toujours été ainsi dans tous les grands réveils, et la chose a été plus ou moins courante selon la grandeur, l'étendue et la profondeur de l'œuvre. Il en fut ainsi dans les grands réveils d'Écosse : des foules en étaient terrassées, et certains faillirent mourir de la profondeur de leur agonie.

9. Si vous voulez prier efficacement, il faut prier beaucoup. On a dit de l'apôtre Jacques qu'après sa mort on trouva ses genoux calleux comme ceux d'un chameau, à force de prier. Ah ! voilà le secret du succès de ces ministres des premiers temps. Ils avaient les genoux calleux.

10. Si vous voulez que votre prière soit efficace, il faut la présenter au nom de Christ. Vous ne pouvez pas venir à Dieu en votre propre nom. Vous ne pouvez pas faire valoir vos propres mérites. Mais vous pouvez venir au nom de quelqu'un qui est toujours bien reçu. Vous savez tous ce que c'est que d'user du nom d'un homme. Si vous alliez à la banque avec une traite ou un billet endossé par John Jacob Astor, ce serait comme s'il vous donnait son nom, et vous savez que vous pourriez obtenir l'argent de la banque tout aussi bien que lui-même. Eh bien, Jésus-Christ vous donne l'usage de son nom. Et quand vous priez au nom de Christ, cela signifie que vous pouvez l'emporter tout aussi bien qu'il le pourrait lui-même, et recevoir tout autant que le Fils bien-aimé de Dieu recevrait s'il priait lui-même pour les mêmes choses. Mais il faut prier avec foi. Son nom a sur vos lèvres toute la vertu qu'il a sur les siennes, et Dieu est tout aussi disposé à vous accorder des bénédictions, quand vous demandez au nom de Christ et avec foi, qu'il le serait à les accorder à Christ s'il les demandait.

11. Vous ne pouvez pas l'emporter dans la prière sans renoncer à tous vos péchés. Il ne suffit pas de vous les rappeler ; il faut y renoncer réellement, les abandonner, et dans le propos de votre cœur y renoncer tous pour toujours.

12. Il faut prier avec foi. Il faut vous attendre à obtenir ce que vous demandez. Inutile de chercher une réponse à la prière si vous priez sans aucune attente de l'obtenir. Vous ne devez pas former une telle attente sans raison. Dans les cas que j'ai supposés, il y a une raison de l'attendre. Si la chose est révélée dans la Parole de Dieu et que vous priez sans vous attendre à recevoir la bénédiction, vous faites tout simplement de Dieu un menteur. Si la volonté de Dieu est indiquée par sa providence, vous devez vous y appuyer, selon la clarté de l'indication, jusqu'à attendre la bénédiction si vous la demandez. Et si vous êtes conduits par son Esprit à prier pour certaines choses, vous avez tout autant de raisons d'attendre que la chose se fasse que si Dieu l'avait révélée dans sa Parole.

Mais certains disent : « Cette manière de voir la conduite de l'Esprit de Dieu ne va-t-elle pas jeter les gens dans le fanatisme ? » Je réponds que beaucoup peuvent fort bien se tromper eux-mêmes à cet égard. Des multitudes se sont trompées elles-mêmes sur tous les autres points de la religion. Et si certains pensent être conduits par l'Esprit de Dieu alors que ce n'est que leur propre imagination, est-ce une raison pour que ceux qui savent qu'ils sont conduits par l'Esprit ne le suivent pas ? Beaucoup de gens se croient convertis alors qu'ils ne le sont pas. Est-ce une raison pour ne pas nous attacher au Seigneur Jésus-Christ ? Supposons que certains se trompent en pensant qu'ils aiment Dieu : est-ce une raison pour que le saint pieux, qui sait que l'amour de Dieu est répandu dans son cœur, ne donne pas libre cours à ses sentiments dans des chants de louange ? De même, je suppose que certains peuvent se tromper en pensant qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu. Mais il n'est pas nécessaire de se tromper. Si les gens suivent des impulsions, c'est leur faute. Je ne veux pas que vous suiviez des impulsions. Je veux que vous soyez sobres d'esprit, et que vous suiviez la conduite sobre et raisonnable de l'Esprit de Dieu. Il y en a qui comprennent ce que je veux dire, et qui savent très bien ce que c'est que de se livrer à l'Esprit de Dieu dans la prière.

III. Je vais exposer quelques-unes des raisons pour lesquelles ces choses sont essentielles à la prière efficace. Pourquoi Dieu exige-t-il une telle prière, de si forts désirs, des supplications si pleines d'angoisse ?

1. Ces désirs puissants illustrent puissamment la force des sentiments de Dieu. Ils ressemblent aux sentiments réels de Dieu envers les pécheurs impénitents. Quand j'ai vu, comme cela m'est parfois arrivé, l'étonnante force de l'amour pour les âmes qu'éprouvaient des chrétiens, j'ai été merveilleusement frappé par l'étonnant amour de Dieu et par son désir de leur salut. Le cas d'une femme dont j'ai lu l'histoire, au cours d'un réveil, m'a fait la plus forte impression. Elle avait une compassion et un amour si inexprimables pour les âmes qu'elle en haletait littéralement, au point de suffoquer presque. Quelle doit être la force du désir que Dieu

éprouve, quand son Esprit produit chez des chrétiens une si étonnante agonie, de tels déchirements de l'âme, un tel enfantement ! Dieu a choisi le meilleur mot pour l'exprimer : c'est un enfantement, un enfantement de l'âme.

J'ai vu un homme qui avait autant de force d'intelligence et de muscles que n'importe qui dans la région tomber de tout son long, absolument terrassé par ses désirs inexprimables pour les pécheurs. Je sais que c'est une pierre d'achoppement pour beaucoup ; et cela le restera tant qu'il y aura dans l'Église tant de chrétiens de profession aveugles et engourdis. Mais je ne peux douter que ces choses soient l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Oh ! que l'Église entière soit remplie de l'Esprit au point d'être en travail dans la prière, jusqu'à ce qu'une nation naisse en un jour !

Il est dit dans la Parole de Dieu : « A peine en travail, Sion a enfanté ses fils ! » (Ésaïe 66,8). Qu'est-ce que cela veut dire ? J'ai posé un jour cette question à un chrétien de profession. Il trouvait à redire à nos idées sur la prière efficace, et je lui ai demandé ce qu'il pensait que voulait dire le travail d'enfantement de Sion. « Oh, dit-il, cela veut dire que dès que l'Église marche ensemble dans la communion de l'Évangile, on pourra dire que Sion est en voyage ! C'est cette marche commune qu'on appelle voyager. » Ce n'est pas le même mot, vous le voyez (en anglais, *travail*, l'enfantement, n'est pas *travel*, le voyage). Voilà tout ce qu'il savait.

2. Ces désirs puissants que j'ai décrits sont le fruit naturel d'une grande bienveillance et d'une vue claire du danger des pécheurs. Il est parfaitement raisonnable qu'il en soit ainsi. Si les femmes qui sont dans cette salle levaient les yeux là-haut et voyaient une famille en train de périr dans les flammes, si elles entendaient leurs cris et voyaient leur agonie, elles seraient dans la détresse, et il est fort probable que beaucoup d'entre elles s'évanouiraient d'angoisse. Et personne ne s'en étonnerait, ni ne dirait qu'elles sont sottes ou folles d'être à ce point bouleversées par un spectacle si affreux. On trouverait étrange qu'il n'y ait pas quelque manifestation d'un sentiment puissant. Pourquoi donc

s'étonner que des chrétiens éprouvent ce que j'ai décrit, quand ils voient clairement l'état des pécheurs et l'affreux danger où ils sont ? Le fait est que ceux qui n'ont jamais rien éprouvé de tel n'ont jamais eu beaucoup de vraie bienveillance, et que leur piété doit être bien superficielle. Je ne veux pas juger durement, ni parler sans charité. Mais je l'affirme comme un simple fait ; on peut en dire ce qu'on voudra, je sais qu'une telle piété est superficielle. Ce n'est pas un esprit de censure, c'est la pure vérité.

On s'étonne parfois que des chrétiens éprouvent de tels sentiments. On s'étonne de quoi ? Eh bien, des conséquences naturelles, logiques et nécessaires d'une profonde piété envers Dieu et d'une profonde bienveillance envers les hommes, devant le grand danger où ils voient les pécheurs.

3. L'âme d'un chrétien, quand elle est ainsi chargée, doit trouver du soulagement. Dieu fait peser ce fardeau sur l'âme d'un chrétien pour l'attirer près de lui. Les chrétiens sont souvent si incrédules qu'ils ne veulent pas exercer envers Dieu la foi qui convient, jusqu'à ce qu'il fasse peser sur eux ce fardeau, si lourd qu'ils ne peuvent vivre dessous ; alors il faut qu'ils aillent à Dieu pour être soulagés. C'est comme pour bien des pécheurs convaincus de péché. Dieu est prêt à recevoir le pécheur sur-le-champ, s'il veut venir droit à lui avec foi en Jésus-Christ. Mais le pécheur ne veut pas venir. Il recule, se débat, gémit sous le fardeau de ses péchés, et ne veut pas se jeter sur Dieu, jusqu'à ce que le fardeau de sa conviction devienne si lourd qu'il ne peut plus vivre ; et quand il est pour ainsi dire poussé au désespoir, et qu'il se sent sur le point de sombrer en enfer, il fait un grand saut et se jette sur la miséricorde de Dieu comme sur son unique espérance. C'était son devoir de venir plus tôt. Dieu ne prenait aucun plaisir à sa détresse pour elle-même. C'est seulement l'obstination du pécheur qui rendait nécessaire toute cette détresse. Il ne voulait pas venir sans elle. De même, quand des chrétiens de profession sont chargés du poids des âmes, ils prient souvent encore et encore, et pourtant le fardeau ne s'en va pas et leur détresse ne diminue pas, parce qu'ils ne l'ont jamais entièrement rejeté sur Dieu avec foi. Mais ils ne peuvent pas

se débarrasser du fardeau. Tant que leur bienveillance subsiste, il restera et s'alourdira ; et à moins de résister au Saint-Esprit et de l'éteindre, ils ne peuvent trouver aucun soulagement, jusqu'à ce qu'enfin, poussés à bout, ils fassent un effort désespéré, rejettent le fardeau sur le Seigneur Jésus-Christ et se confient en lui comme des enfants. Alors ils se sentent soulagés ; alors il leur semble que l'âme pour laquelle ils priaient sera sauvée. Le fardeau a disparu, et Dieu semble, dans sa bonté, apaiser l'esprit pour lui donner la douce assurance que la bénédiction sera accordée. Souvent, quand un chrétien a passé par ce combat, par cette agonie dans la prière, et qu'il a obtenu ainsi du soulagement, vous verrez s'épancher les affections les plus douces et les plus célestes : l'âme se repose doucement et glorieusement en Dieu, et se réjouit « d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre 1,8).

L'un de vous pense-t-il maintenant qu'il n'y a rien de tel dans l'expérience des croyants ? Je vous le dis, si j'en avais le temps, je pourrais vous montrer, chez le président Edwards et chez d'autres auteurs reconnus, des cas et des descriptions tout à fait semblables. Vous demandez pourquoi nous ne voyons jamais de telles choses ici, à New York ? Je vous le dis, ce n'est pas du tout parce que vous êtes tellement plus sages que les chrétiens de la campagne, ni parce que vous avez beaucoup plus d'intelligence ou des vues plus larges sur la nature de la religion, ni une piété plus stable et mieux réglée. Non, je vous le dis ; au lieu de vous enorgueillir d'être exempts de pareils excès, vous devriez cacher votre visage, parce que les chrétiens de New York sont si mondains, et ont tant d'empois, d'orgueil et de goût pour la mode, qu'ils ne peuvent descendre jusqu'à une telle spiritualité. Je voudrais qu'il en soit ainsi. Oh ! qu'il y ait un tel esprit dans cette ville et dans cette Église ! Je sais que cela ferait du bruit, si de telles choses se passaient ici. Mais je ne m'en soucierais pas. Qu'on dise, si l'on veut, que les gens de la chapelle de Chatham perdent la tête. Nous n'aurions pas à le craindre, si nous pouvions vivre assez près de Dieu pour jouir de son Esprit de la manière que j'ai décrite.

4. Ces effets de l'esprit de prière sur le corps ne font pas eux-mêmes partie de la religion. C'est seulement que le corps est souvent si faible que les sentiments de l'âme le terrassent. Ces effets corporels ne sont pas du tout essentiels à la prière qui l'emporte ; ils ne sont que le résultat naturel ou physique d'émotions très vives de l'esprit. Il n'est pas du tout inhabituel que le corps soit affaibli et même terrassé par une émotion puissante de l'esprit, sur d'autres sujets que la religion. L'huissier du Congrès, au temps de la Révolution, tomba mort en recevant une nouvelle extrêmement réjouissante. J'ai connu à Rochester une femme qui était dans une grande agonie de prière pour la conversion de son gendre. Un matin, il était à une réunion pour les âmes inquiètes, et elle était restée chez elle à prier pour lui. À la fin de la réunion, il rentra converti, et elle en fut si heureuse qu'elle tomba et mourut sur place. Il n'est pas plus étrange que ces effets soient produits par la religion que par un sentiment puissant sur n'importe quel autre sujet. Ce n'est pas essentiel à la prière, mais c'est le résultat naturel d'un grand effort de l'esprit.

5. Sans doute, l'une des grandes raisons pour lesquelles Dieu exige cette prière d'agonie, c'est qu'elle forme un tel lien d'union entre Christ et l'Église. Elle crée entre eux une telle communion de sentiments. C'est comme si Christ venait déverser dans son Église le trop-plein de son cœur bienveillant, et la conduisait à sentir avec lui et à coopérer avec lui comme elle ne le fait jamais autrement. Les chrétiens sentent exactement ce que Christ sent : ils sont si remplis de compassion pour les pécheurs qu'ils ne peuvent se contenir. Il en est souvent ainsi des ministres qui se distinguent par leur succès dans la prédication aux pécheurs ; ils ont souvent une telle compassion, un tel débordement de désir pour leur salut, que cela se manifeste dans leur parole et leur prédication, exactement comme si Jésus-Christ parlait par eux. Les mots sortent de leurs lèvres frais et chauds, comme s'ils venaient du cœur même de Christ. Je ne veux pas dire qu'il leur dicte leurs paroles ; mais il suscite les sentiments qui leur donnent cette expression. Alors vous voyez un

mouvement parmi les auditeurs, comme si Christ lui-même parlait par des lèvres d'argile.

6. Cet enfantement des âmes crée aussi un remarquable lien d'union entre les chrétiens au cœur ardent et les jeunes convertis. Ceux qui se convertissent deviennent très chers aux cœurs qui ont eu pour eux cet esprit de prière. C'est un sentiment semblable à celui d'une mère pour son premier-né. Paul l'exprime admirablement quand il dit : « Mes enfants ! » Son cœur était chaud et tendre envers eux. « Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement. » Ils avaient rétrogradé, et il éprouve toutes les angoisses d'un père devant un enfant égaré. « J'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous » (Galates 4,19), l'espérance de la gloire. Dans un réveil, j'ai souvent remarqué combien ceux qui ont eu l'esprit de prière aiment les jeunes convertis. Je sais que c'est de l'algèbre pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Mais pour ceux qui ont connu l'agonie de la prière qui lutte et qui l'emporte pour la conversion d'une âme, soyez-en sûrs, cette âme, une fois convertie, leur est aussi chère qu'un enfant l'est à la mère qui l'a mis au monde dans la douleur. Celui qui a été à l'agonie pour elle, et qui l'a reçue en réponse à la prière, peut la présenter au Seigneur Jésus-Christ en disant : « Me voici, Seigneur, moi et les enfants que tu m'as donnés » (Hébreux 2,13).

7. Une autre raison pour laquelle Dieu exige ce genre de prière, c'est que c'est le seul moyen de préparer convenablement l'Église à recevoir de grandes bénédictions sans en être abîmée. Quand l'Église est ainsi prosternée dans la poussière devant Dieu, et plongée dans l'agonie de la prière, la bénédiction lui fait du bien. Alors que, si elle avait reçu la bénédiction sans cet abaissement profond de l'âme, elle en aurait été enflée d'orgueil. Mais ainsi, la bénédiction accroît sa sainteté, son amour, son humilité.

IV. Je dois montrer qu'une prière telle que je l'ai décrite a une grande efficace. Mais le temps me manque pour entrer dans le détail des preuves

que j'avais l'intention d'avancer sur ce point.

Le prophète Élie pleurait sur les égarements de la maison d'Israël ; et quand il vit qu'aucun autre moyen ne semblait devoir réussir à empêcher que le peuple ne s'en aille pour toujours dans l'idolâtrie, il pria pour que les jugements de Dieu tombent sur la nation coupable. Il pria pour qu'il ne pleuve pas, et Dieu ferma les cieux pendant trois ans et six mois, jusqu'à ce que le peuple soit réduit à la dernière extrémité. Et quand il vit qu'il était temps que Dieu revienne sur ses jugements, que fait-il ? Voyez-le monter sur la montagne et se courber dans la prière. Il voulait être seul ; et il dit à son serviteur d'aller regarder jusqu'à sept fois, pendant qu'il luttait dans la prière. La dernière fois, le serviteur lui dit qu'il paraissait un petit nuage, comme la main d'un homme ; et aussitôt il se releva : la bénédiction était obtenue. Le moment était venu où la calamité devait être détournée. « Ah, mais, dites-vous, Élie était un prophète. » Ne faites donc pas cette objection. On la faisait déjà au temps de l'apôtre, et que dit l'apôtre ? Eh bien, il a cité précisément cet exemple, en rappelant qu'« Élie était un homme de la même nature que nous » (Jacques 5,17), comme un cas de prière qui l'emporte, et il a insisté pour qu'ils prient de la même manière.

John Knox était un homme célèbre pour sa puissance dans la prière, au point que la sanguinaire reine Marie disait qu'elle craignait ses prières plus que toutes les armées de l'Europe. Et les événements montrèrent qu'elle avait de bonnes raisons de les craindre. Il était parfois dans une telle agonie pour la délivrance de son pays qu'il ne pouvait dormir. Il avait dans son jardin un endroit où il allait prier. Une nuit, il priait avec plusieurs amis, et pendant qu'ils priaient, Knox prit la parole et dit que la délivrance était venue. Il ne pouvait dire ce qui s'était passé, mais il sentait que quelque chose était arrivé, car Dieu avait entendu leurs prières. De quoi s'agissait-il ? Eh bien, la nouvelle suivante qu'ils reçurent fut que Marie était morte !

Prenez un fait que j'ai entendu raconter par un pasteur. Il disait que, dans une certaine ville, il n'y avait pas eu de réveil depuis bien des années ; l'Église était presque éteinte, les jeunes étaient tous inconvertis, et la désolation régnait sans partage. Dans un quartier écarté de la ville vivait un vieil homme, forgeron de son métier, et si bègue que c'était une peine de l'entendre parler. Un vendredi, comme il travaillait seul dans son atelier, son esprit fut vivement travaillé au sujet de l'état de l'Église et des impénitents. Son angoisse devint si grande qu'il fut poussé à laisser son travail, à fermer à clé la porte de l'atelier et à passer l'après-midi en prière.

Il l'emporta ; et le dimanche, il alla voir le pasteur et lui demanda de fixer une réunion d'entretien. Après quelque hésitation, le pasteur y consentit, en faisant remarquer toutefois qu'il craignait qu'il ne vienne pas grand monde. Il la fixa le soir même, dans une grande maison particulière. Le soir venu, il vint plus de monde que la maison n'en pouvait contenir. Tout resta silencieux un moment, jusqu'à ce qu'un pécheur éclate en sanglots et dise que si quelqu'un savait prier, il le suppliait de prier pour lui. Un autre suivit, puis un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce qu'on découvre que des gens de tous les quartiers de la ville étaient sous une profonde conviction de péché. Et ce qui était remarquable, c'est que tous faisaient remonter leur conviction à l'heure où le vieil homme priait dans son atelier. Un puissant réveil s'ensuivit. C'est ainsi que ce vieillard bègue l'emporta, et, comme un prince, eut puissance auprès de Dieu. Je pourrais citer quantité de cas semblables, mais faute de temps, je dois conclure par quelques remarques.

REMARQUES.

1. Beaucoup de prières sont perdues, et beaucoup de gens ne l'emportent jamais dans la prière, parce que, lorsqu'ils ont des désirs pour des bénédictions particulières, ils ne les poursuivent pas. Ils ont pu avoir des désirs bienveillants et purs, suscités par l'Esprit de Dieu ; et quand ils les ont, ils devraient per- sévérer dans la prière, car s'ils détournent leur

attention vers d'autres objets, ils éteindront l'Esprit. Nous disons aux pécheurs de ne pas détourner leur esprit de l'unique objet, mais de garder leur attention fixée là jusqu'à ce qu'ils soient sauvés. Quand vous trouvez ces saints désirs dans votre esprit, prenez garde à deux choses :

(1.) N'éteignez pas l'Esprit.

(2.) Ne vous laissez pas détourner vers d'autres objets.

Suivez la conduite de l'Esprit, jusqu'à ce que vous ayez présenté cette prière fervente qui a une grande efficace.

2. Sans l'esprit de prière, les ministres ne feront guère de bien. Un ministre ne doit pas s'attendre à beaucoup de succès s'il ne prie pas pour l'obtenir. Parfois d'autres peuvent avoir l'esprit de prière et obtenir une bénédiction sur ses travaux. En général, cependant, les prédicateurs qui réussissent le mieux sont ceux qui ont eux-mêmes le plus l'esprit de prière.

3. Il ne suffit pas que les ministres aient l'esprit de prière ; il est nécessaire que l'Église s'unisse pour présenter cette prière fervente et efficace qui peut l'emporter auprès de Dieu. Inutile d'attendre une bénédiction si vous ne la demandez pas. « Voici encore sur quoi je me laisserai fléchir par la maison d'Israël, voici ce que je ferai pour eux » (Ézéchiel 36,37).

Maintenant, mes frères, je n'ai plus qu'à vous demander, au sujet de ce que j'ai prêché ce soir : « Allez-vous le faire ? » Avez-vous fait ce que je vous ai prêché vendredi soir dernier ? Avez-vous passé vos péchés en revue, les avez-vous confessés, et les avez-vous tous écartés du chemin ? Pouvez-vous prier maintenant ? Et allez-vous vous unir pour présenter la prière qui l'emporte, afin que l'Esprit de Dieu descende ici ?

Discours 5

La prière de la foi

« C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. » (Marc 11,24)

Certains ont pensé que ces paroles se rapportaient exclusivement à la foi qui fait des miracles. Mais rien, absolument rien, ne le prouve. Que notre Sauveur n'ait pas voulu que ce texte se rapporte exclusivement à la foi des miracles, le contexte où il se trouve le démontre. Si vous lisez le chapitre, vous verrez qu'à ce moment-là Christ et ses apôtres étaient tout entiers à leur œuvre et qu'ils priaient beaucoup ; et comme ils revenaient le matin de leurs lieux de retraite, las et affamés, ils aperçurent un figuier à quelque distance. Il avait très belle apparence et donnait sans doute des signes qu'il portait du fruit ; mais quand ils s'en approchèrent, ils n'y trouvèrent que des feuilles. Et Jésus dit : « Que jamais personne ne mange de ton fruit !

» Le matin, en passant, les disciples virent le figuier séché jusqu'aux racines.

» Pierre, se rappelant ce qui s'était passé, dit à Jésus : Rabbi, regarde, le figuier que tu as maudit a séché.

» Jésus prit la parole, et leur dit : Ayez foi en Dieu.

» Je vous le dis en vérité, si quelqu'un dit à cette montagne : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute point en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrive, il le verra s'accomplir. » (Marc 11,14 et 11,20-23)

Viennent ensuite les paroles du texte :

« C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. »

Notre Sauveur voulait instruire ses disciples sur la nature et la puissance de la prière, et sur la nécessité d'une foi forte en Dieu. Il a donc pris un cas très fort, un miracle, et un miracle aussi grand que de transporter une montagne dans la mer. Et il leur dit que s'ils exercent en Dieu une foi comme il faut, ils pourront faire de telles choses. Mais ses remarques ne doivent pas être limitées à la foi qui sert à faire des miracles, car il poursuit :

« Et, lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses.

» Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (Marc 11,25-26)

Est-ce que cela concerne les miracles ? Quand vous priez, vous devez pardonner. Est-ce exigé seulement quand un homme veut faire un miracle ? Il y a dans la Bible bien d'autres promesses très proches de celle-ci, qui parlent à peu près le même langage, et dont on s'est débarrassé de cette manière expéditive, en disant qu'elles se rapportent à la foi des miracles. Comme si la foi des miracles était autre chose que la foi en Dieu !

Dans mon dernier discours, j'ai traité de « la prière qui l'emporte » ; et vous vous souvenez que je suis passé très vite sur la foi dans la prière, parce que je voulais la réserver pour une étude à part. Le sujet de ce soir est donc :

LA PRIÈRE DE LA FOI.

Je me propose :

I. De montrer que la foi est une condition indispensable de la prière qui l'emporte.

II. De montrer ce que nous devons croire quand nous prions. III. De montrer quand nous sommes tenus d'exercer cette foi, c'est-à-dire de

croire que nous recevrons la chose que nous demandons.

IV. De montrer que ce genre de foi dans la prière obtient toujours la bénédiction recherchée.

V. D'expliquer comment nous pouvons parvenir à un état d'esprit où nous soyons capables d'exercer une telle foi.

VI. De répondre à plusieurs objections que l'on avance parfois contre cette manière de voir la prière.

I. Que la foi soit une condition indispensable de la prière qui l'emporte, personne n'en doutera sérieusement. Il existe des désirs bienveillants que l'on présente à Dieu et qui lui sont agréables comme tels, sans pourtant comporter l'exercice de la foi quant à la réception effective de ces bénédictions. Mais de tels désirs ne sont pas la prière qui l'emporte, la prière de la foi. Dieu peut juger bon d'accorder les choses désirées, par bonté et par amour, mais ce ne serait pas, à proprement parler, en réponse à la prière. Je parle maintenant du genre de foi qui assure la bénédiction. Ne me faites pas dire qu'il n'y a rien dans la prière qui soit agréable à Dieu, ou même qui obtienne parfois la bénédiction, sans ce genre de foi. Je parle de la foi qui obtient la bénédiction même qu'elle recherche. Pour prouver que la foi est indispensable à la prière qui l'emporte, il suffit de répéter ce que l'apôtre Jacques nous dit expressément : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi, sans douter ; car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre. » (Jacques 1,5-6) II. Nous avons à rechercher ce que nous devons croire quand nous prions.

1. Nous devons croire à l'existence de Dieu, car « il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe », et croire qu'il est disposé à exaucer la prière, « et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hébreux 11,6). Beaucoup croient à l'existence de Dieu et ne croient pas à

l'efficacité de la prière. Ils font profession de croire en Dieu, mais nient la nécessité ou l'influence de la prière.

2. Nous devons croire que nous recevrons... quelque chose... mais quoi ? Pas quelque chose, ou n'importe quoi, au petit bonheur, mais la chose précise que nous demandons. Nous ne devons pas penser que Dieu est un être tel que, si nous lui demandons un poisson, il nous donnera un serpent, ou si nous lui demandons du pain, il nous donnera une pierre. Il dit au contraire : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. » Pour ce qui est de la foi des miracles, il est clair que les disciples étaient tenus de croire qu'ils recevraient exactement ce qu'ils demandaient, que la chose même arriverait. Voilà ce qu'ils devaient croire. Mais alors, que doivent croire les hommes au sujet des autres bénédictions ? S'agit-il d'une vague idée selon laquelle, si un homme demande une bénédiction précise, Dieu, par quelque mystérieuse souveraineté, lui donnera quelque chose ou autre chose, ou donnera quelque chose à quelqu'un d'autre, quelque part ? Quand un homme prie pour la conversion de ses enfants, doit-il croire que ses enfants seront convertis, ou bien les enfants de quelqu'un d'autre, et qu'on ne sait absolument pas lesquels ? Tout cela est pure absurdité et fait grand déshonneur à Dieu. Non, nous devons croire que nous recevrons les choses mêmes que nous demandons.

III. Quand sommes-nous tenus de faire cette prière ? Quand sommes-nous tenus de croire que nous aurons les choses mêmes pour lesquelles nous prions ? Je réponds : quand nous en avons la preuve. La foi doit toujours avoir des preuves. Un homme ne peut croire une chose que s'il voit quelque chose qu'il tient pour une preuve. Il n'est nullement obligé de croire, et il n'a pas le droit de croire, qu'une chose se fera, s'il n'en a pas la preuve. Croire sans preuve, c'est le comble du fanatisme. Voici les sortes de preuves qu'un homme peut avoir :

1. Supposons que Dieu ait expressément promis la chose. Par exemple, Dieu dit qu'il est plus disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui

demandent que des parents ne le sont à donner du pain à leurs enfants (Luc 11,13). Ici, nous sommes tenus de croire que nous le recevrons quand nous le demanderons. Vous n'avez pas le droit de glisser un *si* et de dire : « Seigneur, si c'est ta *volonté*, donne-nous ton Saint-Esprit. » C'est insulter Dieu. Mettre un *si* dans la promesse de Dieu, là où Dieu n'en a pas mis, revient à accuser Dieu de n'être pas sincère. C'est comme si l'on disait : « Ô Dieu, si tu parles sérieusement en faisant ces promesses, accorde-nous la bénédiction que nous te demandons. »

J'ai entendu parler d'un cas où une jeune convertie a servi à enseigner à un pasteur une vérité solennelle au sujet de la prière. Elle venait d'une famille très méchante et était allée vivre chez un pasteur. Pendant son séjour, elle fut, selon toute espérance, convertie, et elle se conduisait bien. Un jour, elle vint au cabinet de travail du pasteur pendant qu'il s'y trouvait, chose qu'elle n'avait pas l'habitude de faire ; et il pensa qu'il devait y avoir quelque chose. Il la fit donc asseoir et s'informa avec bonté de l'état de ses sentiments religieux ; elle lui dit qu'elle était affligée de la manière dont les anciens membres de l'Église priaient pour obtenir l'Esprit. Ils priaient pour que le Saint-Esprit vienne, semblaient très sérieux, faisaient valoir les promesses de Dieu, et puis disaient : « Ô Seigneur, si c'est ta volonté, accorde-nous ces bénédictions pour l'amour de Christ. » Elle pensait que dire « si c'est ta volonté », quand Dieu l'a expressément promis, c'était mettre en doute la sincérité de Dieu dans ses promesses. Le pasteur essaya de la faire revenir de cette idée par le raisonnement, et naturellement il réussit à la mettre à court d'arguments. Mais elle était affligée et remplie de chagrin, et elle dit : « Je ne peux pas discuter la question avec vous, monsieur, mais j'ai dans l'esprit la conviction que c'est mal et que cela déshonore Dieu. » Et elle s'en alla en pleurant d'angoisse. Le pasteur vit qu'elle n'était pas satisfaite, et cela l'amena à réexaminer la question ; il finit par voir que c'était mettre un *si* là où Dieu n'en avait pas mis, là où il avait révélé expressément sa volonté, et que c'était une insulte à Dieu. Il alla donc dire à son Église qu'elle était tenue de croire que Dieu parlait sérieusement quand il lui

faisait une promesse. Et l'esprit de prière descendit sur cette Église, et un réveil très puissant s'ensuivit.

2. Quand il y a dans l'Écriture une promesse générale que vous pouvez raisonnablement appliquer au cas particulier qui se présente à vous. Si son sens véritable comprend la chose précise pour laquelle vous priez, ou si vous pouvez raisonnablement appliquer au cas le principe de la promesse, alors vous avez une preuve. Supposons, par exemple, que ce soit un temps où la méchanceté domine fortement, et que vous soyez poussé à prier pour que Dieu intervienne. Quelle promesse avez-vous ? Eh bien, celle-ci : « Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'esprit de l'Éternel le mettra en fuite » (Ésaïe 59,19). Vous voyez qu'il y a là une promesse générale, qui pose un principe du gouvernement de Dieu, et que vous pouvez appliquer au cas qui se présente à vous, comme un titre qui vous autorise à exercer la foi dans la prière. Et si la question se pose de savoir à quel moment Dieu accordera des bénédictions en réponse à la prière, vous avez cette promesse : « Avant qu'ils aient cessé de parler, j'exaucerai » (Ésaïe 65,24).

La Bible contient une foule de promesses et de principes généraux dont les chrétiens pourraient se servir, s'ils voulaient seulement réfléchir. Chaque fois que vous êtes dans une situation à laquelle s'appliquent les promesses ou les principes, c'est là que vous devez vous en servir. Un père trouve cette promesse : « Mais la bonté de l'Éternel dure à jamais pour ceux qui le craignent, et sa miséricorde pour les enfants de leurs enfants, pour ceux qui gardent son alliance, et se souviennent de ses commandements afin de les accomplir » (Psaume 103,17-18). Voilà une promesse faite à ceux qui ont un certain caractère. Si un père a conscience que c'est là son caractère, il est fondé à l'appliquer à lui-même et à sa famille. Si vous avez ce caractère, vous êtes tenu de vous servir de cette promesse dans la prière, et de la croire, jusqu'aux enfants de vos enfants.

Si j'en avais le temps ce soir, je pourrais aller d'un bout à l'autre de la Bible et produire une étonnante variété de textes qui peuvent s'appliquer comme des promesses ; assez pour prouver que, dans quelque situation que se trouve un enfant de Dieu, Dieu lui a préparé dans la Bible une promesse, générale ou particulière, qu'il peut s'appliquer et qui convient exactement à son cas. Beaucoup de promesses de Dieu sont très larges, exprès pour couvrir beaucoup de terrain. Quoi de plus large que la promesse du texte : « Tout ce que vous demanderez en priant » ? Quel est le chrétien qui prie qui n'a pas été surpris de la longueur, de la largeur et de la plénitude des promesses de Dieu, quand l'Esprit les a appliquées à son cœur ? Qui, parmi ceux qui mènent une vie de prière, ne s'est pas étonné de son propre aveuglement, de n'avoir pas vu et senti plus tôt l'étendue de sens et la richesse de ces promesses, quand il les a vues à la lumière de l'Esprit de Dieu ? En de tels moments, il a été stupéfait de sa propre ignorance, et il a découvert que l'Esprit lui appliquait les promesses et les déclarations de la Bible dans un sens dont il n'avait jamais rêvé qu'elles pouvaient le prendre. La manière dont les apôtres appliquaient les promesses, les prophéties et les déclarations de l'Ancien Testament met en pleine lumière l'ampleur de sens, la plénitude et la richesse de la parole de Dieu. Celui qui marche à la lumière de la face de Dieu, et qui est rempli de l'Esprit de Dieu comme il le devrait, s'appropriera souvent des promesses et les appliquera à sa propre situation et à celle des gens pour qui il prie, d'une manière dont un chrétien de profession aveugle n'aurait jamais l'idée.

3. Quand il y a une déclaration prophétique que la chose demandée est conforme à la volonté de Dieu. Quand il ressort clairement de la prophétie que l'événement doit certainement arriver, vous êtes tenu de le croire et d'en faire le fondement de votre foi particulière dans la prière. Si le moment n'est pas fixé dans la Bible, et qu'il n'y a pas de preuve venant d'ailleurs, vous n'êtes pas tenu de croire que la chose aura lieu maintenant, ou tout de suite. Mais si le moment est fixé, ou si l'on peut le connaître par l'étude des prophéties, et qu'il paraît être arrivé, alors les

chrétiens ont l'obligation de le comprendre et de s'en servir en présentant la prière de la foi. Prenez par exemple le cas de Daniel, au sujet du retour des Juifs de la captivité. Que dit-il ? « Moi, Daniel, je vis par les livres qu'il devait s'écouler soixante-dix ans pour les ruines de Jérusalem, d'après le nombre des années dont l'Éternel avait parlé à Jérémie, le prophète » (Daniel 9,2). Il l'apprit donc par les livres, c'est-à-dire qu'il étudia sa Bible, et c'est ainsi qu'il comprit que la captivité devait durer soixante-dix ans. Que fait-il alors ? S'assoit-il sur la promesse en disant : « Dieu s'est engagé à mettre fin à la captivité au bout de soixante-dix ans ; le temps est écoulé ; il n'y a donc rien à faire » ? Oh non ; il dit : « Je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, afin de recourir à la prière et aux supplications, en jeûnant et en prenant le sac et la cendre » (Daniel 9,3). Il se mit aussitôt à prier pour que la chose s'accomplisse. Il pria avec foi. Mais que devait-il croire ? Ce qu'il avait appris par la prophétie. Il y a dans la Bible beaucoup de prophéties qui ne sont pas encore accomplies, et que les chrétiens sont tenus de comprendre, autant qu'ils en sont capables, pour en faire ensuite le fondement d'une prière pleine de foi. Ne pensez pas, comme certains semblent le faire, que parce qu'une chose est annoncée dans la prophétie il n'est pas nécessaire de prier pour elle, ou qu'elle arrivera que les chrétiens prient ou non. Il n'y a rien de vrai là-dedans. Dieu dit, au sujet de cette catégorie même d'événements révélés dans la prophétie : « Voici encore sur quoi je me laisserai fléchir par la maison d'Israël, voici ce que je ferai pour eux » (Ézéchiel 36,37).

4. Quand les signes des temps, ou la providence de Dieu, indiquent qu'une bénédiction particulière est sur le point d'être accordée, nous sommes tenus de le croire. Le Seigneur Jésus-Christ a blâmé les Juifs et les a traités d'hypocrites parce qu'ils ne comprenaient pas les indications de la Providence (Luc 12,54-56). Ils savaient comprendre les signes du temps qu'il fait, et voir quand il allait pleuvoir et quand il ferait beau ; mais ils ne savaient pas voir, aux signes des temps, que le moment était venu où le Messie devait paraître et bâtir la maison de Dieu. Il y a beaucoup de chrétiens de profession qui trébuchent toujours et traînent

les pieds dès qu'on propose de faire quelque chose. Ils disent toujours : « Le moment n'est pas venu, le moment n'est pas venu » ; alors que d'autres sont attentifs aux signes des temps et ont le discernement spirituel qu'il faut pour les comprendre. Ceux-là prient avec foi pour la bénédiction, et elle vient.

5. Quand l'Esprit de Dieu est sur vous et qu'il suscite en vous de forts désirs pour une bénédiction, vous êtes tenu de la demander avec foi. Du fait que vous vous trouvez poussé à désirer une telle chose pendant que vous éprouvez les saintes affections que produit l'Esprit de Dieu, vous êtes tenu de conclure que ces désirs sont l'œuvre de l'Esprit. Les gens ne sont guère enclins à désirer de la bonne manière s'ils n'y sont pas poussés par l'Esprit de Dieu. L'apôtre parle de ces désirs suscités par l'Esprit dans son épître aux Romains, où il dit : « De même aussi l'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables ; et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints » (Romains 8,26-27). Ici donc, si vous vous trouvez fortement poussé à désirer une bénédiction, vous devez le prendre comme une indication que Dieu est disposé à accorder cette bénédiction-là, et vous êtes donc tenu de le croire. Dieu ne se joue pas de ses enfants. Il ne va pas susciter en eux le désir d'une bénédiction pour les éconduire avec autre chose. Il suscite au contraire les désirs mêmes qu'il est disposé à satisfaire. Et quand ils éprouvent de tels désirs, ils sont tenus de les suivre jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'ils obtiennent la bénédiction.

IV. Je vais montrer maintenant que ce genre de foi obtient toujours son objet. Le texte est clair là-dessus : il montre que vous recevrez la chose même pour laquelle vous priez. Il ne dit pas : « Croyez que vous recevrez, et vous aurez soit cela, soit quelque chose d'équivalent. » Pour prouver que cette foi obtient la bénédiction même qui est demandée, je fais observer :

1. Que, sans cela, nous ne pourrions jamais savoir si nos prières ont été exaucées. Et nous pourrions continuer à prier et à prier longtemps après que la prière aurait été exaucée par une autre bénédiction, équivalente à celle que nous demandons.

2. Si nous ne sommes pas tenus d'attendre la chose même que nous demandons, il faut que l'Esprit de Dieu nous trompe. Pourquoi nous pousserait-il à désirer une certaine bénédiction, s'il a l'intention d'accorder autre chose ?

3. Quel est le sens de ce passage : « Lequel de vous donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? » (Matthieu 7,9). Notre Sauveur ne réprouve-t-il pas l'idée que la prière puisse être exaucée par le don d'autre chose ? Quel encouragement aurions-nous à prier pour quoi que ce soit en particulier, si nous devions demander une chose et en recevoir une autre ? Supposez qu'un chrétien prie pour un réveil ici : il serait exaucé par un réveil en Chine. Ou bien il pourrait prier pour un réveil, et Dieu enverrait le choléra, ou un tremblement de terre. Toute l'histoire de l'Église montre que, quand Dieu exauce la prière, il donne à son peuple la chose même pour laquelle il a prié. Dieu accorde d'autres bénédictions, aux saints comme aux pécheurs, qu'ils ne demandent pas du tout. Il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes (Matthieu 5,45). Mais quand il exauce la prière, c'est en faisant ce qu'on lui demande de faire. Il est vrai qu'il fait souvent plus qu'exaucer la prière. Il n'accorde pas seulement ce qu'on lui demande, mais il y joint souvent d'autres bénédictions.

4. Peut-être éprouvez-vous ici une difficulté au sujet des prières de Jésus-Christ. On demande souvent : « N'a-t-il pas prié dans le jardin pour que la coupe s'éloigne, et sa prière a-t-elle été exaucée ? » Je réponds que ce n'est pas du tout une difficulté, car la prière a été exaucée. La coupe dont il demandait à être délivré a été éloignée. C'est à cela que l'apôtre fait allusion quand il dit : « C'est lui qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été

exaucé… » (Hébreux 5,7). Je le demande alors : en quelle occasion a-t-il été sauvé de la mort, si ce n'est en celle-ci ? Était-ce de la mort de la croix qu'il demandait à être délivré ? Pas du tout. Voici ce qui en était. Peu avant d'être livré, nous l'entendons dire à ses disciples : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Matthieu 26,38). L'angoisse de l'âme déferlait sur lui, au point qu'il était près de mourir ; il sortit dans un jardin pour prier, dit à ses disciples de veiller, puis il s'en alla seul et pria. « Mon Père, dit-il, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Matthieu 26,39). Dans son agonie, il se releva et marcha dans le jardin jusqu'à l'endroit où étaient ses disciples, et là il les vit profondément endormis. Il les réveilla et dit : « Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! » (Matthieu 26,40). Puis il s'en alla de nouveau, car il était dans une telle détresse qu'il ne pouvait rester en place, et de nouveau il répandit son âme. Et la troisième fois, il s'éloigne et prie : « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne » (Luc 22,42). Et cette troisième fois qu'il priait, un ange lui apparut du ciel, pour le fortifier. Et son esprit devint posé et calme, et la coupe avait disparu. Jusque-là, il avait été dans une telle agonie que sa sueur était comme de grosses gouttes de sang ; mais maintenant tout était fini.

Certains ont supposé qu'il priait contre la croix et suppliait d'être délivré de la mort sur la croix ! Christ a-t-il jamais reculé devant la croix ? Jamais. Il était venu au monde exprès pour mourir sur la croix, et il n'a jamais reculé devant elle. Mais il craignait de mourir dans le jardin avant d'arriver à la croix. Le fardeau qui pesait sur son âme était si lourd, et produisait une telle agonie, qu'il se sentait sur le point de mourir. Son âme était triste jusqu'à la mort. Mais après que l'ange lui fut apparu, on n'entend plus parler de son agonie d'âme. Il avait prié pour être soulagé de cette coupe, et sa prière fut exaucée. Il devint calme et n'eut plus de souffrance morale jusqu'au moment même où il expira. Ce cas n'est donc pas une exception. Il reçut la chose même qu'il avait demandée, comme il le dit : « Je savais que tu m'exauces toujours » (Jean 11,42).

Mais on avance souvent un autre cas, celui où l'apôtre Paul pria pour être délivré de l'écharde dans la chair. Il dit : « Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi. » Et Dieu lui répondit : « Ma grâce te suffit » (2 Corinthiens 12,8-9). Le docteur Clarke et d'autres pensent que la prière de Paul fut exaucée par la chose même qu'il demandait. Selon eux, « l'écharde dans la chair, l'ange de Satan » dont il parle était un faux apôtre qui avait divisé et perverti l'Église de Corinthe. Paul aurait prié contre son influence, et le Seigneur lui aurait répondu en lui donnant cette assurance : « Ma grâce te suffit. » Qui ne sait qu'elle lui a suffi, et que l'influence de Paul a fini par triompher ?

Mais admettons que la prière de Paul n'ait pas été exaucée par le don de la chose précise qu'il demandait : pour faire de ce cas une exception à la prière de la foi, on est obligé de supposer acquis ce qu'il s'agit justement de prouver, à savoir que l'apôtre priait avec foi. Il n'y a aucune raison de supposer que Paul priait toujours avec foi, pas plus que n'importe quel autre chrétien. La manière même dont Dieu lui a répondu montre que ce n'était pas avec foi. Il lui dit en substance : « Cette écharde est nécessaire à ta sanctification, et pour t'empêcher de t'enorgueillir outre mesure. Je te l'ai envoyée par amour et par fidélité, et tu n'as pas à me demander de l'enlever. LAISSE CELA. »

Non seulement rien ne prouve qu'il ait prié avec foi, mais tout porte à présumer le contraire. D'après le récit, il est évident qu'il n'avait rien sur quoi faire reposer sa foi. Il n'y avait pas de promesse expresse, pas de promesse générale qui pût s'appliquer, pas de providence de Dieu, pas de prophétie, pas d'enseignement de l'Esprit indiquant que Dieu enlèverait cette écharde ; au contraire, la présomption était que Dieu ne l'enlèverait pas. Il la lui avait donnée dans un but particulier. Sa prière semble avoir été égoïste, ou du moins c'était une prière contre une influence simplement personnelle. Ce n'était pas une souffrance personnelle qui entravait son utilité ; au contraire, elle lui avait été donnée pour accroître son utilité en le gardant humble ; et parce que, pour une raison ou une autre, il la trouvait gênante et humiliante, il se mit à prier selon son

propre cœur, évidemment sans y être conduit par l'Esprit de Dieu. Paul priait-il avec foi sans l'Esprit de Dieu, plus que n'importe quel autre homme ? Et quelqu'un osera-t-il dire que l'Esprit de Dieu l'a conduit à prier pour que cette écharde soit ôtée, alors que Dieu lui-même la lui avait donnée dans un but particulier, but qui ne pouvait être atteint que si l'écharde lui restait ?

Pourquoi donc fait-on de ce cas une exception à la règle générale posée dans le texte, selon laquelle un homme recevra tout ce qu'il demande avec foi ? J'ai été un jour stupéfait et affligé, lors d'un examen public dans un séminaire de théologie, d'entendre obscurcir sur ce sujet les desseins de Dieu par des discours sans intelligence (Job 38,2). Ce cas de Paul, et celui de Christ dont je viens de parler, furent cités tous deux aux étudiants comme des exemples prouvant que la prière de la foi ne serait pas exaucée par la chose précise demandée. Or, enseigner de telles idées, dans un séminaire de théologie ou ailleurs, c'est se jouer de la parole de Dieu et briser la puissance du ministère chrétien. En sommes-nous venus là, que nos graves docteurs de nos séminaires soient employés à apprendre aux sentinelles de Sion à croire et à enseigner qu'il ne faut pas s'attendre à ce que la prière de la foi soit exaucée par le don de ce que nous demandons ? Oh, ne l'annoncez point dans Gath, n'en publiez point la nouvelle dans les rues d'Askalon (2 Samuel 1,20) ! Que va devenir l'Église, tant que telles sont les vues de ses pasteurs les plus graves et les plus influents ? Je ne voudrais être ni désobligeant ni censeur, mais, comme l'un des ministres de Jésus-Christ, je me sens tenu de rendre témoignage contre une telle déformation de la parole de Dieu.

5. Il est évident que la prière de la foi obtiendra la bénédiction, du fait que notre foi repose sur la preuve qu'accorder cette chose est la volonté de Dieu. Non la preuve que quelque chose d'autre sera accordé, mais que cette chose précise le sera. Or comment pourrions-nous avoir la preuve que cette chose sera accordée, si c'est une autre chose qui doit l'être ? Les gens reçoivent souvent plus qu'ils ne demandent. Salomon demanda la sagesse, et Dieu lui accorda en plus les richesses et la gloire. De même,

une femme prie parfois pour la conversion de son mari, et si elle présente la prière de la foi, il se peut que Dieu ne lui accorde pas seulement cette bénédiction, mais convertisse aussi son enfant et toute sa famille. Les bénédictions semblent parfois s'enchaîner, de sorte que si un chrétien en obtient une, il les obtient toutes.

V. J'ai à montrer comment nous pouvons parvenir à cet état d'esprit où nous sommes capables de présenter une telle prière. On demande parfois : « Comment présenterai-je une telle prière ? Vais-je dire : Maintenant je vais prier avec foi pour telle ou telle bénédiction ? » Non, l'esprit humain ne se met pas en mouvement de cette façon. Autant dire : « Maintenant je vais faire monter un esprit du puits de l'abîme. » Je réponds :

1. Vous devez d'abord obtenir la preuve que Dieu accordera la bénédiction. Comment Daniel s'y est-il pris pour présenter la prière de la foi ? Il sonda les Écritures. Or, vous ne devez pas laisser votre Bible sur une étagère en vous attendant à ce que Dieu vous révèle ses promesses. Sondez les Écritures, et voyez où vous pouvez trouver une promesse générale ou particulière, ou une prophétie, sur laquelle poser les pieds quand vous priez. Parcourez la Bible, et vous la trouverez pleine de ces choses, de précieuses promesses que vous pouvez faire valoir avec foi. Vous ne manquerez jamais de sujets de prière, si vous faites comme Daniel. Les gens sont désorientés sur ce sujet parce qu'ils ne font jamais un bon usage de la Bible.

Un cas curieux s'est produit dans une des villes de l'ouest de cet État. Il y avait là un réveil. Un pasteur vint visiter l'endroit et entendit beaucoup parler de la prière de la foi. Il fut déconcerté par ce qu'on disait, car il n'avait jamais envisagé le sujet sous ce jour-là. Il s'en informa auprès du pasteur qui travaillait sur place. Celui-ci, dans un esprit bienveillant, lui demanda de rentrer chez lui, de prendre son Nouveau Testament, d'y relever les passages qui parlent de la prière, et d'aller trouver les gens de son Église qui priaient le plus pour leur demander comment ils comprenaient ces passages. Il dit qu'il le ferait, car si ces vues étaient

nouvelles pour lui, il ne demandait qu'à apprendre. Il le fit : il alla trouver ses hommes et ses femmes de prière, leur lut les passages sans note ni commentaire, et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Il découvrit que leur simple bon sens les avait conduits à comprendre ces passages et à croire qu'ils veulent dire exactement ce qu'ils disent. Cela le toucha ; et puis le fait même d'aller ainsi de l'un à l'autre en mettant les promesses sous leurs yeux réveilla en eux l'esprit de prière, et un réveil s'ensuivit.

Je pourrais nommer bien des personnes qui se sont mises à examiner la Bible sur ce sujet et qui, avant d'en avoir fait la moitié, ont été remplies de l'esprit de prière. Elles ont découvert que Dieu entendait par ses promesses exactement ce qu'un homme simple et de bon sens comprendrait. Je vous conseille d'essayer. Vous avez des Bibles ; parcourez-les, et chaque fois que vous trouvez une promesse dont vous pouvez vous servir, fixez-la dans votre esprit avant d'aller plus loin ; et j'ose prédire que vous n'arriverez pas au bout du livre sans découvrir que les promesses de Dieu veulent dire exactement ce qu'elles disent.

2. Entretenez les bons désirs que vous avez. Les chrétiens perdent très souvent leurs bons désirs faute d'y prendre garde ; et alors leurs prières ne sont plus que des mots, sans aucun désir ni aucun sérieux. Le moindre élan de désir doit être entretenu. Si votre corps risquait de geler et que vous n'ayez que la plus petite étincelle de feu, comme vous la soigneriez ! De même, si vous avez le moindre désir d'une bénédiction, si petit soit-il, ne le gaspillez pas. N'attristez pas l'Esprit. Ne vous laissez pas distraire. Ne perdez pas vos bons désirs par la légèreté, par l'esprit de critique, par l'esprit du monde. Veillez et priez, et allez jusqu'au bout, sinon vous ne présenterez jamais la prière de la foi.

3. Une entière consécration à Dieu est indispensable à la prière de la foi. Vous devez mener une vie sainte et tout consacrer à Dieu, votre temps, vos talents, votre influence, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes, pour être entièrement à lui. Lisez la vie des hommes pieux, et vous serez frappé de ce fait : ils avaient l'habitude de mettre à part des moments

pour renouveler leur alliance et se consacrer à nouveau à Dieu ; et chaque fois qu'ils l'ont fait, une bénédiction a toujours suivi immédiatement. Si j'avais Edwards ici ce soir, je pourrais vous lire des passages montrant ce qu'il en était de son temps.

4. Vous devez persévérer. Vous ne devez pas prier une fois pour une chose, puis cesser, et appeler cela la prière de la foi. Regardez Daniel. Il pria vingt et un jours, et ne cessa pas avant d'avoir obtenu la bénédiction. Il tourna son cœur et sa face vers le Seigneur, afin de recourir à la prière et aux supplications, en jeûnant et en prenant le sac et la cendre ; il tint bon trois semaines, et alors la réponse vint. Et pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt ? Dieu avait envoyé un archange porter le message, mais le diable l'en empêcha pendant tout ce temps (Daniel 10,12-13). Voyez ce que dit Christ dans la parabole du juge inique et dans celle des pains. Que nous enseigne-t-il par elles ? Eh bien, que Dieu exaucera la prière quand elle est insistante. « Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit ? » (Luc 18,7)

5. Si vous voulez prier avec foi, ayez soin de marcher chaque jour avec Dieu. Si vous le faites, il vous dira pour quoi prier. Soyez remplis de son Esprit, et il vous donnera assez de sujets de prière. Il vous donnera autant d'esprit de prière que votre corps a de force pour en supporter.

Un homme de bien me disait : « Oh, je meurs de n'avoir pas assez de force pour prier. Mon corps est écrasé, le monde pèse sur moi ; comment pourrais-je m'empêcher de prier ! » J'ai vu cet homme se mettre au lit véritablement malade, de faiblesse et d'épuisement, sous ce poids. Et je l'ai vu prier comme s'il voulait faire violence au ciel, et j'ai vu ensuite la bénédiction venir aussi clairement en réponse à sa prière que si elle avait été révélée, si bien que personne n'aurait pu en douter, pas plus que si Dieu avait parlé du ciel. Vous dirai-je comment il est mort ? Il priait de plus en plus ; il avait l'habitude de prendre devant lui la carte du monde et de prier, parcourant du regard les différents pays et priant pour eux, jusqu'à ce qu'il expire littéralement dans sa chambre en priant. Homme

béni ! Il était l'opprobre des impies et des chrétiens de profession charnels et incrédules, mais il était le favori du ciel, et un prince dans la prière, un prince qui l'emportait.

VI. Je vais aborder quelques objections qu'on avance contre cette doctrine.

1. « Elle mène au fanatisme et revient à une nouvelle révélation. » Pourquoi serait-ce une pierre d'achoppement ? Il faut qu'ils aient des preuves pour croire avant de pouvoir présenter la prière de la foi. Et si Dieu donne d'autres preuves que celles des sens, où est l'objection ? Il est vrai qu'en un sens c'est une nouvelle révélation ; c'est faire connaître une chose par son Esprit. Mais c'est la révélation même que Dieu a promis de donner. C'est exactement celle à laquelle nous devons nous attendre, si la Bible est vraie : quand nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander selon la volonté de Dieu, son Esprit nous aide dans notre faiblesse et nous enseigne la chose même pour laquelle il faut prier. Allons-nous nier l'enseignement de l'Esprit ?

2. On demande souvent : « Est-il de notre devoir de présenter la prière de la foi pour le salut de tous les hommes ? » Je réponds : non ; car ce n'est pas une chose conforme à la volonté de Dieu. C'est directement contraire à sa volonté révélée. Nous n'avons aucune preuve que tous seront sauvés. Nous devons éprouver de la bienveillance envers tous et, à considérer la chose en elle-même, désirer leur salut. Mais Dieu nous a révélé qu'une grande partie du genre humain sera damnée. Et ce ne peut être un devoir de croire qu'ils seront tous sauvés, en face d'une révélation contraire. Dans la prière de Christ, au dix-septième chapitre de Jean, il a dit expressément : « Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (Jean 17,9).

3. Mais certains disent : « Si nous présentions cette prière pour tous les hommes, est-ce que tous les hommes ne seraient pas sauvés ? » Je réponds : oui ; et ils seraient sauvés de même s'ils voulaient tous se repentir. Mais ils ne le veulent pas. Et les chrétiens ne présenteront pas

non plus la prière de la foi pour tous, parce qu'il n'y a aucune preuve sur laquelle fonder la croyance que Dieu a l'intention de sauver tous les hommes.

4. Mais vous demandez : « Pour qui devons-nous présenter cette prière ? Nous voulons savoir dans quels cas, pour quelles personnes, quels lieux, à quels moments, etc., nous devons faire la prière de la foi. » Je réponds, comme je l'ai déjà fait : quand vous avez la preuve, par des promesses, par des prophéties, par des providences ou par la direction de l'Esprit, que Dieu fera les choses pour lesquelles vous priez.

5. « Comment se fait-il que tant de prières de parents pieux pour leurs enfants ne soient pas exaucées ? N'avez-vous pas dit qu'il y a une promesse que les parents pieux peuvent appliquer à leurs enfants ? Comment se fait-il alors que tant de parents pieux, qui priaient, aient eu des enfants impénitents qui sont morts dans leurs péchés ? » Admettons qu'il en soit ainsi : qu'est-ce que cela prouve ? Que Dieu soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur (Romains 3,4). Que devons-nous croire : que la promesse de Dieu a failli, ou que ces parents n'ont pas fait leur devoir ? Peut-être ne croyaient-ils pas la promesse, ou ne croyaient-ils pas qu'il existe une prière de la foi. Partout où vous trouvez un chrétien de profession qui ne croit pas à une telle prière, vous constatez, en règle générale, qu'il a des enfants et des domestiques encore dans leurs péchés. Et rien d'étonnant, à moins qu'ils ne soient convertis en réponse aux prières de quelqu'un d'autre.

6. « Ces vues ne mèneront-elles pas au fanatisme ? Beaucoup de gens ne croiront-ils pas présenter la prière de la foi alors qu'ils ne la présentent pas ? » C'est la même objection que les unitariens font contre la doctrine de la régénération : beaucoup de gens croient être nés de nouveau alors qu'ils ne le sont pas. C'est un argument contre toute religion spirituelle, quelle qu'elle soit. Certains croient l'avoir alors qu'ils ne l'ont pas, et ce sont des fanatiques. Mais il y a des gens qui savent ce qu'est la prière de la foi, tout comme il y a des gens qui savent ce qu'est l'expérience

spirituelle, même si cela fait trébucher les chrétiens de profession au cœur froid qui ne la connaissent pas. Même des pasteurs s'exposent souvent au reproche que Christ fit à Nicodème : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses ! » (Jean 3,10)

REMARQUES.

1. Ceux qui ne savent pas par expérience ce qu'est cette prière ont de fortes raisons de douter de leur piété. Ce n'est nullement manquer de charité. Qu'ils s'examinent eux-mêmes. Il est à craindre qu'ils comprennent la prière comme Nicodème comprenait la nouvelle naissance. Ils n'ont pas marché avec Dieu, et vous ne pouvez pas plus la leur décrire que vous ne pouvez décrire un beau tableau à un aveugle qui ne voit pas les couleurs. Bien des chrétiens de profession comprennent la prière de la foi tout juste autant qu'un aveugle comprend les couleurs.

2. Il y a lieu de croire que des millions de gens sont en enfer parce que des chrétiens de profession n'ont pas présenté la prière de la foi. Alors qu'ils avaient les promesses sous les yeux, ils n'ont pas eu assez de foi pour s'en servir. C'est ainsi que des parents laissent leurs enfants, et même leurs enfants baptisés, descendre en enfer parce qu'ils n'ont pas voulu croire les promesses de Dieu. Sans aucun doute, les maris de bien des femmes sont allés en enfer, alors qu'elles auraient pu l'emporter auprès de Dieu dans la prière et les sauver. Les signes des temps et les indications de la Providence étaient peut-être favorables, l'Esprit de Dieu suscitait en elles des désirs pour leur salut, elles avaient assez de preuves pour croire que Dieu était prêt à accorder une bénédiction, et si seulement elles avaient prié avec foi, Dieu l'aurait accordée ; mais Dieu l'a détournée parce qu'elles n'ont pas voulu discerner les signes des temps.

3. Vous dites : « Cela laisse l'Église sous un lourd fardeau de culpabilité. » C'est vrai ; et sans aucun doute des multitudes se tiendront devant Dieu couvertes du sang des âmes qui se sont perdues par leur manque de foi.

Les promesses de Dieu, accumulées dans leurs Bibles, se dresseront devant elles et les écraseront jusqu'en enfer.

4. Bien des chrétiens de profession vivent si loin de Dieu que leur parler de la prière de la foi leur est tout à fait inintelligible. Très souvent, la plus grande offense qu'on puisse leur faire est de prêcher sur ce genre de prière.

5. Je veux poser quelques questions aux chrétiens de profession qui sont ici. Savez-vous ce que c'est que de prier avec foi ? Avez-vous jamais prié de cette manière ? Avez-vous jamais prié jusqu'à ce que votre esprit ait l'assurance que la bénédiction viendrait, jusqu'à éprouver ce repos en Dieu, cette confiance, aussi parfaite que si vous aviez vu Dieu descendre du ciel pour vous la donner ? Sinon, vous devriez examiner votre fondement. Comment pouvez-vous vivre sans jamais prier avec foi ? Comment pouvez-vous vivre en regardant vos enfants, alors que vous n'avez pas la moindre assurance qu'ils seront convertis ? On croirait que vous devriez en perdre la raison. J'ai connu un père dans l'Ouest ; c'était un homme de bien, mais il avait des vues erronées sur la prière de la foi ; et ses enfants avaient tous grandi sans qu'aucun d'eux soit converti. À la fin, son fils tomba malade et parut sur le point de mourir. Le père pria, mais le fils alla plus mal et semblait descendre au tombeau sans espérance. Le père pria jusqu'à ce que son angoisse fût inexprimable. Il finit par aller prier encore (il ne semblait plus y avoir aucun espoir de sauver la vie de son fils), mais il répandit son âme comme quelqu'un qui ne veut pas essuyer de refus, jusqu'à ce qu'il obtienne enfin l'assurance que son fils non seulement vivrait, mais serait converti ; et non seulement celui-là, mais toute sa famille serait convertie à Dieu. Il rentra à la maison et dit aux siens que son fils ne mourrait pas. Ils furent stupéfaits. « Je vous le dis, reprit-il, il ne mourra pas. Et aucun de mes enfants ne mourra jamais dans ses péchés. » Les enfants de cet homme sont tous convertis depuis des années.

Qu'en pensez-vous ? Était-ce du fanatisme ? Si vous le croyez, c'est que vous ne savez rien de la chose. Priez-vous ainsi ? Vivez-vous de telle manière que vous puissiez présenter une telle prière pour vos enfants ? Je sais que les enfants des chrétiens de profession sont parfois convertis en réponse aux prières de quelqu'un d'autre. Mais devriez-vous vivre ainsi ? Osez-vous compter sur les prières des autres quand Dieu vous appelle à tenir auprès de vos enfants cette place si importante ?

Enfin, voyez quel effort concerté on fait pour se débarrasser de la Bible. Les méchants veulent jeter les menaces de la Bible, et l'Église ses promesses. Et que reste-t-il ? À eux deux, ils laissent la Bible vide. Je le dis avec amour : à quoi servent nos Bibles si nous ne saisissons pas leurs précieuses promesses pour en faire le fondement de notre foi quand nous prions pour obtenir la bénédiction de Dieu ? Vous feriez mieux d'envoyer vos Bibles aux païens, où elles feront quelque bien, si vous ne voulez pas les croire et vous en servir. Je n'ai aucune preuve qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de cette prière dans cette Église ou dans cette ville. Et qu'en adviendra-t-il ? Que deviendront vos enfants ? vos voisins ? les méchants ?

Discours 6

L'esprit de prière

De même aussi l'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables ; et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints. (Romains 8,26-27)

Mon avant-dernier discours portait sur la prière efficace ; j'y faisais remarquer que l'un des caractères les plus importants de la prière efficace, ou de la prière qui l'emporte, est la foi. C'était un sujet si vaste que je l'ai réservé pour un examen à part. Et c'est ainsi que vendredi soir dernier j'ai parlé de la foi dans la prière, ou, comme on l'appelle, de la prière de la foi. Mon intention était de traiter le sujet en un seul discours. Mais comme j'ai été obligé de beaucoup resserrer certains points, il m'est venu à l'esprit, et d'autres me l'ont fait remarquer, que les gens pourraient se poser certaines questions auxquelles il faudrait répondre plus complètement, d'autant que c'est un sujet sur lequel règne une grande obscurité. L'un des grands buts de la prédication est de présenter la vérité de manière à répondre aux questions qui viennent naturellement à l'esprit de ceux qui lisent la Bible avec attention et qui veulent savoir ce qu'elle veut dire, afin de pouvoir la mettre en pratique. En expliquant ce texte, je me propose de montrer :

I. De quel Esprit il est question ici : « L'Esprit nous aide dans notre faiblesse. »

II. Ce que cet Esprit fait pour nous.

III. Pourquoi il fait ce que le texte lui attribue.

IV. Comment il l'accomplit.

V. Dans quelle mesure il agit sur l'esprit de ceux qui sont sous son influence.

VI. Comment on peut distinguer ses influences de celles des esprits mauvais, ou des suggestions de notre propre esprit.

VII. Comment nous pouvons obtenir cette action du Saint-Esprit.

VIII. Qui a le droit de compter jouir de ses influences en ce domaine, ou pour qui l'Esprit fait ce dont parle le texte.

I. De quel Esprit est-il question dans le texte ?

Certains ont pensé que l'Esprit dont parle le texte désigne notre propre esprit, notre propre intelligence. Mais un peu d'attention au texte montre clairement que ce n'est pas là le sens. « L'Esprit nous aide dans notre faiblesse » se lirait alors : « Notre propre esprit aide la faiblesse de notre propre esprit », et : « Notre propre esprit intercède de même pour notre propre esprit. » Vous voyez qu'avec cette hypothèse on ne peut en tirer aucun sens. La manière dont le texte est amené montre à l'évidence que l'Esprit dont il s'agit est le Saint-Esprit. « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez, car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Et vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8,13-16). Et le texte parle clairement du même Esprit.

II. Ce que fait l'Esprit.

Réponse : il intercède pour les saints. « Il intercède » pour nous et « nous aide dans notre faiblesse », quand « nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières ». Il aide les chrétiens à prier selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire pour les choses que Dieu désire qu'ils demandent.

III. Pourquoi le Saint-Esprit s'emploie-t-il ainsi ?

À cause de notre ignorance. Parce que nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Nous ignorons tellement à la fois la volonté de Dieu révélée dans la Bible, et sa volonté non révélée, telle que nous devrions l'apprendre par sa providence ! Les hommes ignorent prodigieusement les promesses et les prophéties de la Bible, et ils sont aveugles à la providence de Dieu. Et ils sont plus encore dans les ténèbres sur les points dont Dieu n'a rien dit, sinon par la conduite de son Esprit. Vous vous rappelez que j'ai indiqué quatre sources de preuves sur lesquelles fonder la foi dans la prière : les promesses, les prophéties, les providences et le Saint-Esprit. Quand tous les autres moyens échouent à nous faire connaître ce que nous devons demander, l'Esprit le fait.

IV. Comment intercède-t-il pour les saints ? De quelle manière agit-il pour nous aider dans notre faiblesse ?

Ce n'est pas en rendant inutile l'usage de nos facultés. Ce n'est pas en priant à notre place pendant que nous ne faisons rien. Il prie pour nous en mettant en mouvement nos propres facultés. Non qu'il nous souffle directement des mots, ou qu'il guide notre langage. Mais il éclaire notre intelligence, et fait que la vérité saisit notre âme. Il nous amène à considérer l'état de l'Église et la condition des pécheurs qui nous entourent. Comment il place la vérité devant l'esprit et l'y maintient jusqu'à ce qu'elle produise son effet, nous ne pouvons le dire. Mais nous pouvons savoir au moins ceci : il nous conduit à considérer profondément l'état des choses ; et le résultat, le résultat naturel et logique, c'est un sentiment profond. Quand l'Esprit place la vérité devant l'esprit d'un homme, il n'y a qu'un moyen pour cet homme d'échapper à un sentiment profond : détourner ses pensées et porter son esprit sur d'autres choses. Les pécheurs, quand l'Esprit de Dieu place la vérité devant eux, ne peuvent pas ne pas sentir. Ils sentent mal, aussi longtemps qu'ils restent impénitents. De même, si un homme est chrétien et que le Saint-Esprit met un sujet en contact brûlant avec son

cœur, il lui est tout aussi impossible de ne pas sentir qu'il serait impossible à votre main de ne pas sentir si vous la mettiez dans le feu. Si l'Esprit de Dieu le porte à s'arrêter sur des choses propres à éveiller des sentiments ardents et irrésistibles, et qu'il n'en est pas ému, cela prouve qu'il n'a aucun amour pour les âmes, rien de l'Esprit de Christ, et qu'il ne sait rien de l'expérience chrétienne.

2. L'Esprit fait sentir au chrétien le prix des âmes, ainsi que la culpabilité et le danger des pécheurs dans leur condition présente. Il est stupéfiant de voir combien les chrétiens sont souvent aveugles et engourdis à ce sujet. Même des parents chrétiens laissent leurs enfants descendre tout droit en enfer sous leurs yeux, et c'est à peine s'ils semblent éprouver le moindre sentiment ou faire le moindre effort pour les sauver. Et pourquoi ? Parce qu'ils sont si aveugles sur ce qu'est l'enfer, si incrédules à l'égard de la Bible, si ignorants des précieuses promesses que Dieu a faites aux parents fidèles. Ils attristent l'Esprit de Dieu et le font s'éloigner, et c'est en vain qu'on essaie de les faire prier pour leurs enfants tant que l'Esprit de Dieu est loin d'eux.

3. Il conduit les chrétiens à comprendre et à appliquer les promesses de l'Écriture. Il est étonnant qu'à aucune époque les chrétiens n'aient été capables d'appliquer pleinement les promesses de l'Écriture aux événements de la vie, au fur et à mesure. Ce n'est pas que les promesses elles-mêmes soient obscures. Les promesses sont bien assez claires. Mais il y a toujours eu une étonnante disposition à négliger l'Écriture comme source de lumière sur les événements de chaque jour. Comme les apôtres étaient stupéfaits de voir Christ s'appliquer à lui-même tant de prophéties ! Ils semblaient continuellement sur le point de s'écrier : « Étonnant ! Est-ce possible ? Nous ne l'avions jamais compris. » Qui, ayant vu la manière dont les apôtres, poussés et inspirés par le Saint-Esprit, appliquaient des passages de l'Ancien Testament au temps de l'Évangile, n'a pas été émerveillé de la richesse de sens qu'ils trouvaient dans les Écritures ? Il en a été ainsi de bien des chrétiens : profondément engagés dans la prière, ils ont vu s'appliquer à leur cas des passages de

l'Écriture auxquels ils n'avaient jamais pensé leur donner une telle portée.

J'ai connu autrefois quelqu'un qui était dans de grandes ténèbres spirituelles. Il s'était retiré pour prier, résolu à ne pas s'arrêter avant d'avoir trouvé le Seigneur. Il s'agenouilla et essaya de prier. Tout était sombre, et il ne pouvait pas prier. Il se releva et resta debout un moment, mais il ne pouvait pas y renoncer, car il s'était promis de ne pas laisser le soleil se coucher avant de s'être donné à Dieu. Il s'agenouilla de nouveau, mais tout restait sombre, et son cœur était aussi dur qu'auparavant. Il était presque au désespoir, et il dit dans son angoisse : « J'ai attristé l'Esprit de Dieu, je l'ai chassé, et il n'y a pas de promesse pour moi. Je suis rejeté loin de la présence de Dieu. » Mais sa résolution était prise de ne pas abandonner, et il s'agenouilla encore. Il n'avait prononcé que quelques mots quand ce passage lui revint à l'esprit, aussi frais que s'il venait de le lire ; on aurait dit qu'il venait tout juste de lire ces paroles : « Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur » (Jérémie 29,13). Bien que cette promesse soit dans l'Ancien Testament et qu'elle ait été adressée aux Juifs, elle s'appliquait à lui tout autant qu'à eux. Et elle lui brisa le cœur en un instant, comme le marteau de l'Éternel. Il pria, et se releva heureux en Dieu. C'est ainsi que les choses se passent souvent quand des chrétiens de profession prient pour leurs enfants. Parfois ils prient et restent dans les ténèbres et le doute, avec le sentiment qu'il n'y a aucun fondement pour la foi, aucune promesse particulière pour les enfants des croyants. Mais pendant qu'ils plaident leur cause, Dieu leur a montré toute la portée de quelque promesse, et leur âme s'y est reposée comme sur le bras puissant de Dieu. J'ai entendu parler un jour d'une veuve qui était dans une grande angoisse au sujet de ses enfants, jusqu'au moment où ce passage s'imposa avec force à son esprit : « Laisse tes orphelins, je les ferai vivre » (Jérémie 49,11). Elle vit que ce passage avait une portée plus large, et elle put s'en saisir, pour ainsi dire, avec les mains ; alors elle l'emporta dans la prière, et ses enfants se convertirent. Le Saint-Esprit a été envoyé dans le monde

par le Sauveur pour guider son peuple et l'instruire, et lui rappeler les choses, aussi bien que pour convaincre le monde de péché.

4. L'Esprit conduit les chrétiens à désirer et à demander des choses dont la parole de Dieu ne dit rien de précis. Prenez le cas d'une personne en particulier. Que Dieu veuille sauver, c'est une vérité générale. C'est aussi une vérité générale qu'il veut exaucer la prière. Mais comment connaîtrai-je la volonté de Dieu à l'égard de cette personne, comment saurai-je si je peux, ou non, prier avec foi, selon la volonté de Dieu, pour la conversion et le salut de cette personne ? C'est ici qu'intervient l'action de l'Esprit : il conduit l'esprit du peuple de Dieu à prier pour ces personnes, et au moment où Dieu est prêt à les bénir. Quand nous ne savons pas ce que nous devons demander, le Saint-Esprit amène l'esprit à s'arrêter sur un objet, à considérer sa situation, à se rendre compte de son prix, à éprouver de la compassion pour lui, à prier et à être dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que l'objet soit obtenu. Ce genre d'expérience, je le sais, est moins fréquent dans les villes que dans certaines régions de la campagne, à cause de la quantité infinie de choses qui, dans les villes, détournent l'attention et attristent l'Esprit. J'ai eu bien des occasions de savoir ce qui s'est passé dans certaines régions. J'ai connu un homme qui tenait une liste des personnes pour lesquelles il était particulièrement en souci ; et j'ai eu l'occasion de connaître une multitude de personnes auxquelles il s'était ainsi intéressé et qui se sont converties aussitôt. Je l'ai vu prier pour des personnes de sa liste, littéralement à l'agonie pour elles ; et je l'ai vu parfois appeler quelqu'un d'autre pour l'aider à prier pour l'une d'elles. J'ai vu son esprit se fixer sur un individu au caractère endurci et dépravé, qu'on ne pouvait atteindre par aucun moyen ordinaire. Dans une ville du nord de cet État, où il y avait un réveil, se trouvait un homme qui était un adversaire des plus violents et des plus outranciers. Il tenait une auberge, et il prenait plaisir à jurer de la manière la plus effrénée chaque fois que des chrétiens étaient à portée de voix, exprès pour les blesser. Il était si mauvais qu'un homme disait qu'il croyait devoir vendre sa propriété, ou la donner, et

quitter la ville, car il ne pouvait pas vivre près d'un homme qui jurait ainsi. Cet homme de bien dont je parlais traversait la ville ; il entendit parler du cas, et il en fut très affligé et très angoissé pour cet individu. Il l'inscrivit sur sa liste de prière. Le cas pesait sur son esprit, qu'il dorme ou qu'il veille. Il pensait à lui sans cesse et pria pour lui pendant des jours. Et la première nouvelle que nous en eûmes, c'est que cet impie entra dans une réunion, se leva, confessa ses péchés et répandit son âme. Sa salle d'auberge devint aussitôt le lieu où l'on tenait les réunions de prière. C'est de cette manière que l'Esprit de Dieu conduit tel ou tel chrétien à prier pour des choses qu'il ne demanderait pas s'il n'était pas conduit par l'Esprit. Et c'est ainsi qu'ils demandent des choses selon la volonté de Dieu.

Certains diront peut-être que c'est là une révélation de Dieu. Je ne doute pas qu'on ait fait beaucoup de mal en disant que ce genre d'influence équivaut à une nouvelle révélation. Et beaucoup de gens en auront peur s'ils l'entendent appeler une nouvelle révélation, au point qu'ils ne prendront pas le temps d'examiner ce que cela veut dire, ni si l'Écriture l'enseigne ou non. Ils pensent que c'est là une réponse définitive à cette idée. Mais la pure vérité est que l'Esprit conduit un homme à prier. Et si Dieu conduit un homme à prier pour quelqu'un, la conclusion qu'on tire de la Bible est que Dieu a l'intention de sauver cette personne. Si, en comparant notre état d'esprit avec la Bible, nous constatons que l'Esprit nous conduit à prier pour quelqu'un, nous avons de bonnes raisons de croire que Dieu est prêt à le bénir.

6. En donnant aux chrétiens un discernement spirituel au sujet des mouvements et des développements de la Providence. Les chrétiens consacrés et qui prient voient souvent ces choses si clairement, et voient si loin en avant, qu'ils sont pour les autres une grande pierre d'achoppement. On dirait parfois presque qu'ils prophétisent. Sans doute des personnes peuvent s'abuser, et cela arrive, en s'appuyant sur leur propre intelligence alors qu'elles croient être conduites par l'Esprit. Mais il est hors de doute qu'un chrétien peut être amené à voir et à discerner

clairement les signes des temps, de manière à comprendre, par la providence, ce qu'il faut attendre, et ainsi à le demander avec foi. C'est ainsi qu'ils sont souvent conduits à attendre un réveil et à le demander avec foi, quand personne d'autre ne peut en apercevoir le moindre signe.

Il y avait une femme dans le New Jersey, dans un endroit où il y avait eu un réveil. Elle affirmait catégoriquement qu'il allait y en avoir un autre. Elle soutenait qu'ils avaient eu la pluie de la première saison et qu'ils allaient maintenant avoir celle de l'arrière-saison. Elle voulait qu'on organise des réunions d'édification. Mais le pasteur et les anciens ne voyaient rien qui les y encourage, et ne voulurent rien faire. Elle vit qu'ils étaient aveugles ; elle alla donc de l'avant et fit faire des bancs par un menuisier, car elle disait qu'elle tiendrait des réunions dans sa propre maison. Il allait certainement y avoir un réveil. À peine avait-elle ouvert sa porte pour les réunions que l'Esprit de Dieu descendit avec une grande puissance. Et ces membres d'Église endormis se trouvèrent tout à coup entourés de pécheurs convaincus de péché. Et ils ne purent que dire : « Certainement, l'Éternel est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas ! » (Genèse 28,16). Si de telles personnes comprennent les signes de la volonté de Dieu, ce n'est pas à cause d'une sagesse supérieure qui serait en elles, mais parce que l'Esprit de Dieu les conduit à voir les signes des temps. Et cela, non par révélation ; mais elles sont conduites à voir ces providences qui convergent vers un seul point, ce qui produit en elles l'attente confiante d'un certain résultat.

V. Dans quelle mesure devons-nous nous attendre à ce que l'Esprit de Dieu agisse sur l'esprit des croyants ? Le texte dit : « L'Esprit intercède par des soupirs inexprimables. » J'en comprends le sens ainsi : l'Esprit éveille des désirs trop grands pour être exprimés autrement que par des soupirs. Quelque chose que le langage ne peut exprimer, qui remplit l'âme au point qu'elle ne peut dire ses sentiments par des mots : on ne peut plus que les exhaler en gémissant devant Dieu, qui comprend le langage du cœur.

VI. Comment savoir si c'est l'Esprit de Dieu qui agit sur notre esprit ou non ?

1. Non pas en sentant qu'une influence ou une action extérieure s'exerce sur nous. Nous ne devons pas nous attendre à sentir notre esprit en contact physique direct avec Dieu. Si une telle chose est possible, nous ne connaissons aucun moyen par lequel elle pourrait devenir sensible. Nous savons que nous faisons librement usage de notre esprit, et que nos pensées s'exercent sur quelque chose qui émeut nos sentiments. Mais nous ne devons pas nous attendre à ce qu'un miracle s'accomplisse, comme si nous étions conduits par la main de façon sensible, ou comme si quelque chose nous était chuchoté à l'oreille, ni à une manifestation miraculeuse de la volonté de Dieu. Les gens chassent souvent l'Esprit en l'attristant, parce qu'ils ne lui font pas accueil et ne chérissent pas ses influences. Les pécheurs le font souvent par ignorance. Ils s'imaginent que, s'ils étaient convaincus de péché par l'Esprit, ils éprouveraient tels ou tels sentiments mystérieux, qu'une secousse les frapperait, sur laquelle ils ne pourraient pas se tromper. Beaucoup de chrétiens connaissent si mal les influences de l'Esprit, et ont si peu pensé à recevoir son aide dans la prière, que lorsqu'ils la reçoivent ils ne s'en rendent pas compte ; et ainsi ils ne la chérissent pas, ne s'y abandonnent pas et ne la conservent pas. Nous n'avons conscience de rien d'autre, en ce cas, que du mouvement de notre propre esprit. Il n'y a rien d'autre qui puisse être senti. Nous nous apercevons seulement que nos pensées sont intensément occupées d'un certain sujet. Les chrétiens sont souvent égarés et tourmentés sans nécessité sur ce point, par crainte de ne pas avoir l'Esprit de Dieu. Ils sentent intensément, mais ils ne savent pas ce qui les fait sentir. Ils sont angoissés pour les pécheurs ; mais pourquoi ne le seraient-ils pas, quand ils pensent à leur condition ? Ils pensent à eux sans arrêt : comment ne seraient-ils pas angoissés ? Or la vérité, c'est que le fait même que vous pensiez à eux prouve que l'Esprit de Dieu vous conduit. Ne savez-vous pas que, la plupart du temps, ces choses ne vous touchent pas ainsi ? La plupart du temps, vous ne pensez guère au sort

des pécheurs. Vous savez que leur salut a toujours la même importance. Mais à d'autres moments, même quand vous avez tout votre loisir, votre esprit est entièrement obscur et vide de tout sentiment pour eux. Mais maintenant, bien que vous soyez peut-être occupé à d'autres choses, vous pensez à eux, vous priez et vous éprouvez pour eux des sentiments intenses, même au milieu d'affaires qui, à d'autres moments, absorberaient toutes vos pensées. Maintenant, presque chacune de vos pensées est : « Dieu, aie pitié d'eux ! » Pourquoi cela ? Eh bien, parce que leur cas est placé sous une vive lumière devant votre esprit. Demandez-vous ce qui porte votre esprit à exercer de la bienveillance envers les pécheurs, et à lutter pour eux dans la prière jusqu'à l'agonie ? Qu'est-ce que ce peut être, sinon l'Esprit de Dieu ? Il n'y a pas de démons qui vous conduiraient ainsi. Si vos sentiments sont vraiment bienveillants, vous devez considérer que c'est le Saint-Esprit qui vous conduit à demander des choses selon la volonté de Dieu.

2. Éprouvez les esprits par la Bible. Les gens se laissent parfois entraîner par d'étranges fantaisies et par des impulsions insensées. Si vous les comparez fidèlement avec la Bible, vous n'avez jamais besoin d'être égarés. Vous pouvez toujours savoir si vos sentiments sont produits par les influences de l'Esprit, en comparant vos désirs avec l'esprit et les dispositions de la piété tels que la Bible les décrit. La Bible vous ordonne d'éprouver les esprits : « Bien-aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit ; mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu » (1 Jean 4,1). Observez non seulement vos sentiments à l'égard de vos semblables, mais aussi, et plus particulièrement, ce que l'Esprit vous enseigne intérieurement au sujet de notre Seigneur Jésus-Christ. « Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'antéchrist, dont vous avez appris la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde » (1 Jean 4,2-3).

VII. Comment obtenir cette influence de l'Esprit de Dieu ? 1. Il faut la rechercher par une prière fervente et pleine de foi. Christ dit : « Si donc,

méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent » (Luc 11,13). Quelqu'un dit-il : « J'ai prié pour l'avoir, et il ne vient pas » ? C'est que vous ne priez pas comme il faut. « Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions » (Jacques 4,3). Vous ne priez pas par de bons motifs. Un chrétien de profession, l'un des principaux membres d'une Église, demanda un jour à un pasteur ce qu'il pensait de son cas : il priait depuis des semaines pour recevoir l'Esprit, et ne l'avait pas reçu. Le pasteur lui demanda quel était son motif quand il priait. Il répondit qu'il voulait être heureux. Il savait que ceux qui avaient l'Esprit étaient heureux, et il voulait jouir de la même paix d'esprit qu'eux. Eh bien, le diable lui-même pourrait prier ainsi ! C'est du pur égoïsme. L'homme se détourna, en colère. Il voyait qu'il n'avait jamais su ce que c'était que prier. Il fut convaincu d'être un hypocrite, et de ce que ses prières étaient toutes égoïstes, dictées uniquement par le désir de son propre bonheur. David demandait que Dieu le soutienne par son esprit de bonne volonté, afin qu'il enseigne les transgresseurs et ramène les pécheurs à Dieu (Psaume 51,14-15). Un chrétien doit demander l'Esprit afin d'être plus utile et de glorifier Dieu davantage, non pour être lui-même plus heureux. Cet homme vit clairement où il s'était trompé, et il se convertit. Peut-être beaucoup d'entre vous ici en sont-ils exactement au même point. Vous devriez vous examiner et voir si toutes vos prières ne sont pas égoïstes.

2. Employez les moyens propres à remuer votre esprit sur ce sujet et à y tenir votre attention fixée. Si un homme demande l'Esprit, puis détourne son esprit vers d'autres objets, s'il n'emploie aucun autre moyen mais retourne aussitôt aux choses du monde, il tente Dieu, il lâche prise sur son objet, et ce serait un miracle qu'il obtienne ce qu'il demande. Comment un pécheur parviendra-t-il à être convaincu de péché ? Eh bien, en pensant à ses péchés. C'est ainsi qu'un chrétien parviendra à éprouver des sentiments profonds : en pensant à l'objet de sa prière. Dieu

ne va pas répandre ces choses sur vous sans aucun effort de votre part. Il faut chérir les plus légères impressions. Prenez la Bible, et parcourez les passages qui montrent la condition et l'avenir du monde. Regardez le monde, regardez vos enfants et vos voisins, voyez leur condition tant qu'ils demeurent dans le péché, et persévérez dans la prière et l'effort jusqu'à ce que vous obteniez la bénédiction de l'Esprit de Dieu venant habiter en vous. C'est sans doute ainsi que le docteur Watts en est venu à éprouver les sentiments qu'il a décrits dans le deuxième cantique du deuxième livre, que vous feriez bien de lire en rentrant chez vous.

Mes pensées roulent sur des sujets redoutables, la damnation et les morts : quelles horreurs saisissent l'âme coupable sur un lit de mort !

S'attardant sur ces rivages mortels, elle tarde longtemps à partir, jusqu'à ce que, comme un torrent, d'une force rapide, la mort emporte le malheureux.

Alors, prompte et terrible, elle descend jusqu'au rivage de feu, parmi des démons abominables, spectre épouvanté elle-même.

Là gisent des foules sans fin de pécheurs, et les ténèbres forment leurs chaînes ; torturés d'un désespoir aigu, ils crient, et attendent pourtant des peines plus cruelles.

Ni toute leur angoisse et tout leur sang n'expient leur culpabilité passée, ni la compassion d'un Dieu n'écoutera leurs gémissements.

Grâce étonnante, qui m'a gardé le souffle et n'a pas ordonné à mon âme de partir, jusqu'à ce que j'aie appris la mort de mon Sauveur et me sois bien assuré de son amour.

Regardez, pour ainsi dire, à travers une longue-vue qui vous rapprochera ces choses ; regardez dans l'enfer, et entendez-les gémir ; puis tournez la lunette vers le haut et regardez le ciel ; voyez-y les saints dans leurs robes blanches, la harpe à la main, et entendez-les chanter le cantique de l'amour rédempteur ; et demandez-vous : « Est-il possible que je l'emporte auprès de Dieu pour faire monter là-haut le pécheur ? » Faites

cela, et si vous n'êtes pas un méchant homme, étranger à Dieu, vous aurez bientôt de l'esprit de prière autant que votre corps peut en supporter.

3. Il faut veiller dans la prière. Il faut guetter et voir si Dieu accorde la bénédiction quand vous la lui demandez. Les gens prient parfois et ne regardent jamais si la prière est exaucée. Prenez garde aussi de ne pas attrister l'Esprit de Dieu. Confessez vos péchés et abandonnez-les. Dieu ne vous conduira jamais comme l'un de ceux qu'il tient cachés auprès de lui, et ne vous fera jamais entrer dans ses secrets, à moins que vous ne confessiez et n'abandonniez vos péchés. Ne soyez pas toujours à confesser sans jamais abandonner, mais confessez et abandonnez aussi. Réparez le tort partout où vous avez fait du tort à quelqu'un. Vous ne pouvez pas espérer recevoir d'abord l'esprit de prière, et vous repentir ensuite. Vous ne pouvez pas en venir à bout ainsi. Les chrétiens de profession qui sont orgueilleux, inflexibles et se justifient eux-mêmes ne forceront jamais Dieu à habiter avec eux.

4. Visez à obéir parfaitement à la loi écrite. En d'autres termes, n'ayez aucune communion avec le péché. Visez à être entièrement au-dessus du monde : « Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matthieu 5,48). S'il vous arrive de pécher, que ce soit votre chagrin de chaque jour. L'homme qui ne vise pas à cela entend vivre dans le péché. Un tel homme n'a pas à attendre la bénédiction de Dieu, car il n'est pas sincère dans son désir de garder tous ses commandements.

VIII. Pour qui l'Esprit intercède-t-il ?

Réponse : il intercède pour les saints, pour tous les saints, pour quiconque est saint. « De même aussi l'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables ; et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints » (Romains 8,26-27).

REMARQUES.

1. D'où vient, à votre avis, qu'on insiste si peu sur les influences de l'Esprit dans la prière, alors qu'on parle tant de ses influences dans la conversion ? Bien des gens ont une peur extraordinaire qu'on laisse de côté les influences de l'Esprit. Ils insistent beaucoup sur les influences de l'Esprit dans la conversion des pécheurs. Mais comme on parle peu, comme on imprime peu de chose, de son influence dans la prière ! Comme on se plaint peu que les gens ne fassent pas assez de cas des influences de l'Esprit qui conduisent les chrétiens à prier selon la volonté de Dieu ! Qu'on ne l'oublie jamais : aucun chrétien ne prie jamais comme il faut s'il n'est pas conduit par l'Esprit. Il a le pouvoir naturel de prier, et dans la mesure où la volonté de Dieu est révélée, il est capable de le faire ; mais il ne le fait jamais si l'Esprit de Dieu n'agit pas sur lui. Exactement comme les pécheurs sont capables de se repentir, mais ne le font jamais s'ils ne sont pas sous l'influence de l'Esprit.

2. Ce sujet met à nu l'origine de la difficulté qu'éprouvent bien des gens au sujet de la prière de la foi. Ils contestent l'idée que la foi dans la prière consiste à croire que nous recevrons les choses mêmes que nous demandons, et soutiennent qu'il ne peut y avoir aucun fondement ni aucune preuve sur quoi faire reposer une telle croyance. Dans un sermon sur ce sujet publié il y a quelques années, l'auteur avance cette difficulté et la présente dans toute sa force. Je n'ai, dit-il, aucune preuve que la chose demandée sera accordée avant d'avoir prié avec foi, parce que prier avec foi est la condition à laquelle elle est promise. Et naturellement je ne peux pas réclamer la promesse avant d'avoir rempli la condition. Or, si la condition est que je dois croire que je recevrai la bénédiction même que je demande, il est évident que la promesse est faite à une condition impossible à remplir, et qu'elle est donc parfaitement nulle. La promesse reviendrait exactement à ceci : vous aurez tout ce que vous demanderez, à condition que vous croyiez d'abord que vous le recevrez. Or je dois remplir la condition avant de pouvoir réclamer la promesse. Mais je ne peux avoir aucune preuve que je le recevrai avant d'avoir cru que je le

recevrai. Cela me réduit à la nécessité de croire que je le recevrai avant d'avoir aucune preuve que je le recevrai, ce qui est impossible.

Toute la force de cette objection vient de ce qu'on perd entièrement de vue les influences que l'Esprit exerce pour amener une personne à exercer la foi. On a supposé que le passage de Marc 11,22 et 24, avec d'autres promesses semblables sur la prière de la foi, ne concernait que les miracles. Mais supposons que ce soit vrai. Je demanderais : que devaient croire les apôtres quand ils priaient pour obtenir un miracle ? Devaient-ils croire que le miracle précis qu'ils demandaient serait accompli ? Il est évident que oui. Dans les versets que je viens d'évoquer, Christ dit : « Je vous le dis en vérité, si quelqu'un dit à cette montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute point en son cœur, MAIS CROIT QUE CE QU'IL DIT ARRIVE, il le verra s'accomplir. C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir » (Marc 11,23-24). Ici, il est évident que ce qu'il fallait croire, et dont ils ne devaient pas douter en leur cœur, c'est qu'ils auraient la bénédiction même qu'ils demandaient. Or l'objection exposée plus haut s'applique avec toute sa force à cette sorte de foi, quand on prie pour l'accomplissement d'un miracle. S'il est impossible de croire cela quand on prie pour une autre bénédiction, ce l'était tout autant quand on priait pour un miracle. Je pourrais demander : un apôtre pouvait-il croire que le miracle serait accompli avant d'avoir rempli la condition, puisque la condition était qu'il croie qu'il recevrait ce qu'il demandait ? Ou bien la promesse est nulle et trompeuse, ou bien il est possible de remplir la condition.

Or, comme je l'ai dit, toute la difficulté vient de ce qu'on perd entièrement de vue les influences de l'Esprit, et qu'on laisse hors de la question la foi qui est l'œuvre de Dieu. Si l'objection vaut contre la prière pour un objet quelconque, elle vaut tout autant contre la prière faite avec foi pour l'accomplissement d'un miracle. Le fait est que l'Esprit de Dieu pouvait donner une preuve permettant de croire qu'un miracle particulier serait accordé ; il pouvait conduire l'esprit à s'appuyer fermement sur

Dieu et à compter que la bénédiction recherchée serait obtenue. Et de même, aujourd'hui, il peut donner la même assurance quand nous prions pour n'importe quelle bénédiction dont nous avons besoin. Ni dans un cas ni dans l'autre, les influences de l'Esprit ne sont miraculeuses. Prier est la même chose, que vous priiez pour la conversion d'une âme ou pour un miracle. La foi est la même dans un cas comme dans l'autre ; elle porte seulement sur un objet différent : dans un cas sur la conversion d'une âme, dans l'autre sur l'accomplissement d'un miracle. Et la foi ne s'exerce pas plus dans l'un que dans l'autre sans se référer à une promesse ; et une promesse générale peut aussi légitimement s'appliquer à la conversion d'une âme qu'à l'accomplissement d'un miracle. Et il est également vrai, dans un cas comme dans l'autre, que personne ne prie jamais avec foi sans être sous l'influence de l'Esprit de Dieu. Et si l'Esprit pouvait conduire l'esprit d'un apôtre à exercer la foi au sujet d'un miracle, il peut conduire l'esprit d'un autre chrétien à exercer la foi au sujet de n'importe quelle autre bénédiction à recevoir, en se référant à la même promesse générale.

Si quelqu'un demande : « Quand sommes-nous obligés de croire que nous recevrons la bénédiction que nous demandons ? », je réponds :

(1.) Quand il y a une promesse particulière, qui désigne précisément la bénédiction : par exemple quand nous demandons le Saint-Esprit. Cette bénédiction est expressément nommée dans la promesse ; nous avons donc ici une preuve, et nous sommes tenus de croire, que nous ayons ou non quelque influence divine ; exactement comme les pécheurs sont tenus de se repentir, que l'Esprit lutte avec eux ou non. Leur obligation ne repose pas sur les influences de l'Esprit, mais sur les facultés d'agents moraux qu'ils possèdent, sur leur capacité de faire leur devoir. Et bien qu'il soit vrai qu'aucun d'eux ne se repentira jamais sans les influences de l'Esprit, ils ont néanmoins le pouvoir de le faire, et sont obligés de le faire, que l'Esprit lutte avec eux ou non. Il en est de même du chrétien. Il est tenu de croire là où il a une preuve. Et bien qu'il ne croie jamais, même quand il a une promesse expresse, sans l'Esprit de Dieu, son

obligation de croire repose pourtant sur sa capacité, et non sur l'influence divine.

(2.) Quand Dieu fait une révélation par sa providence, nous sommes tenus de croire dans la mesure de la clarté de l'indication providentielle.

(3.) De même, quand il y a une prophétie, nous sommes tenus de croire aussi. Mais dans aucun de ces cas nous ne croyons en fait sans l'Esprit de Dieu.

Mais quand il n'y a ni promesse, ni providence, ni prophétie sur quoi faire reposer notre foi, nous ne sommes pas obligés de croire, à moins que, comme je l'ai montré dans ce discours, l'Esprit ne nous donne une preuve, en faisant naître des désirs et en nous conduisant à prier pour un objet particulier. Pour les promesses de caractère général, quand nous ne savons honnêtement pas à quels cas particuliers les appliquer, on peut considérer que, dans bien des circonstances, les appliquer à des cas particuliers est pour nous un privilège plutôt qu'un devoir ; mais chaque fois que l'Esprit de Dieu nous conduit à les appliquer à un objet particulier, il devient alors de notre devoir de les appliquer ainsi. Dans ce cas, Dieu explique sa propre promesse et montre comment il entendait qu'elle soit appliquée. Et alors notre obligation de faire cette application, et de croire à l'égard de cet objet particulier, demeure dans toute sa force.

3. Certains ont supposé que Paul a prié avec foi pour être délivré de l'écharde dans la chair, et que sa prière n'a pas été exaucée. Mais ils ne peuvent pas prouver que Paul a prié avec foi. Toutes les présomptions sont en sens contraire, comme je l'ai montré dans un discours précédent. Il n'avait ni promesse, ni prophétie, ni providence, ni l'Esprit de Dieu pour l'amener à croire. Toute l'objection repose sur l'idée que l'apôtre pouvait prier avec foi sans être conduit par l'Esprit. C'est vraiment une façon expéditive de se débarrasser des influences de l'Esprit dans la prière. Assurément, supposer qu'il a prié avec foi, c'est supposer, ou bien qu'il a prié avec foi sans être conduit par l'Esprit, ou bien que l'Esprit de Dieu l'a conduit à demander ce qui n'était pas selon la volonté de Dieu.

Je me suis d'autant plus étendu sur ce sujet que je veux le rendre si clair que vous preniez tous garde de ne pas attrister l'Esprit. Je veux que vous ayez une haute idée du Saint-Esprit, et que vous sentiez que rien de bon ne se fera sans ses influences. Aucune prière ni aucune prédication ne servira à rien sans lui. Si Jésus-Christ descendait ici prêcher aux pécheurs, pas un ne serait converti sans l'Esprit. Prenez donc garde de ne pas le chasser en l'attristant, en dédaignant ou en négligeant ses influences célestes quand il vous invite à prier.

4. Quand on prie pour un objet, il est nécessaire de persévérer jusqu'à ce qu'on l'obtienne. Oh ! avec quelle ardeur les chrétiens poursuivent parfois un pécheur dans leurs prières, quand l'Esprit de Dieu a fixé leurs désirs sur lui ! Aucun avare ne poursuit son or avec une détermination aussi arrêtée.

5. La crainte d'être conduit par des impulsions a fait beaucoup de mal, faute d'avoir été examinée comme il convient. L'esprit d'une personne peut être entraîné par un feu follet. Mais nous avons tort si nous laissons la crainte des impulsions nous pousser à résister aux bonnes impulsions du Saint-Esprit. Il n'est pas étonnant que les chrétiens n'aient pas l'esprit de prière, s'ils ne veulent pas prendre la peine de faire la distinction, et s'ils rejettent ou repoussent ainsi toutes les impulsions et toute direction venant d'agents invisibles. On a beaucoup parlé du fanatisme, de façon très imprudente, et cela pousse bien des esprits à rejeter la direction de l'Esprit de Dieu. « Tous ceux qui sont fils de Dieu sont conduits par l'Esprit de Dieu » (Romains 8,14). Et il est de notre devoir d'éprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu. Nous devons exiger un examen attentif et un discernement exact. Il faut bien qu'il existe une chose telle que d'être conduit par l'Esprit. Et quand nous sommes convaincus que cela vient de Dieu, nous devons être sûrs de suivre, de suivre jusqu'au bout, avec la pleine confiance qu'il ne nous égarera pas.

6. Nous voyons par ce sujet combien il est absurde de se servir de formules de prière. L'idée même de se servir d'une formule rejette, bien

entendu, la direction de l'Esprit. Rien n'est plus propre à détruire l'esprit de prière, et à obscurcir et embrouiller entièrement l'esprit sur ce qui constitue la prière, que l'usage de formules. Les formules de prière ne sont pas seulement absurdes en elles-mêmes ; elles sont l'invention même du diable pour détruire l'esprit de prière et briser la puissance de la prière. Il ne sert à rien de dire que la formule est bonne. La prière ne consiste pas en paroles. Et peu importe ce que sont les paroles, si le cœur n'est pas conduit par l'Esprit de Dieu. Si le désir n'est pas allumé, les pensées dirigées, et tout le courant des sentiments produit et conduit par l'Esprit de Dieu, ce n'est pas une prière. Et les formules toutes faites sont, de toutes choses, les plus propres à empêcher quelqu'un de prier comme il le doit.

7. Ce sujet fournit une pierre de touche du caractère. L'Esprit intercède : pour qui ? Pour les saints. Ceux qui sont des saints connaissent ces exercices. Si vous êtes des saints, vous savez par expérience ce que c'est que de passer par ces exercices ; sinon, c'est que vous avez attristé l'Esprit de Dieu, de sorte qu'il ne veut plus vous conduire. Vous vivez de telle manière que ce saint Consolateur ne veut pas habiter avec vous, ni vous donner l'esprit de prière. S'il en est ainsi, il faut vous repentir. Que vous soyez chrétien ou non, ne vous arrêtez pas à régler cette question, mais repentez-vous comme si vous ne vous étiez jamais repenti. « Pratique tes premières œuvres » (Apocalypse 2,5). Ne tenez pas pour acquis que vous êtes chrétien, mais allez comme un humble pécheur et répandez votre cœur devant le Seigneur. Vous ne pourrez jamais avoir l'esprit de prière d'une autre manière.

8. L'importance de bien comprendre ce sujet.

(1.) Pour être utile. Sans cet esprit, il ne peut y avoir entre vous et Dieu une communion de sentiments telle que vous puissiez marcher avec Dieu ou travailler avec Dieu. Il faut que votre cœur batte fort à l'unisson du sien, sinon n'espérez pas être d'une grande utilité.

(2.) Il est tout aussi important pour votre sanctification. Sans un tel esprit, vous ne serez pas sanctifié, vous ne comprendrez pas la Bible, vous ne saurez pas l'appliquer à votre cas. Je veux que vous sentiez combien il importe d'avoir Dieu avec vous tout le temps. Si vous vivez comme vous le devez, il dit qu'il viendra à vous, qu'il fera sa demeure chez vous, qu'il soupera avec vous, et vous avec lui (Jean 14,23 ; Apocalypse 3,20).

9. Si les gens ne connaissent pas l'esprit de prière, ils sont très enclins à l'incrédulité à l'égard des résultats de la prière. Ils ne voient pas ce qui se passe, ou n'en voient pas le lien, ou n'en voient pas la preuve. Ils ne s'attendent pas à des bénédictions spirituelles. Quand des pécheurs sont convaincus de péché, ils pensent que ceux-ci ont simplement été effrayés par une prédication aussi terrible. Et quand des gens se convertissent, ils n'ont aucune confiance, et disent seulement : « Nous verrons bien ce qu'ils deviendront. »

10. Ceux qui ont l'esprit de prière savent quand la bénédiction arrive. Il en fut exactement ainsi quand Jésus-Christ parut. Ces docteurs impies ne le reconnurent pas. Pourquoi ? Parce qu'ils ne priaient pas pour la délivrance d'Israël. Mais Siméon et Anne le reconnurent. Comment cela ? Remarquez ce qu'ils dirent, comment ils priaient et comment ils vivaient. Ils priaient avec foi, et c'est pourquoi ils ne furent pas surpris quand il vint. Il en est de même de ces chrétiens-là. Si des pécheurs sont convaincus de péché ou convertis, ils n'en sont pas surpris. Ils s'attendaient justement à de telles choses. Ils reconnaissent Dieu quand il vient, parce qu'ils guettaient ses visites.

11. Il y a dans l'Église trois catégories de personnes qui sont exposées à l'erreur sur ce sujet, ou qui ont perdu de vue la vérité.

(1.) Ceux qui comptent beaucoup sur la prière et n'emploient aucun autre moyen. Ils s'alarment de tout moyen particulier, et parlent de « fabriquer un réveil ».

(2.) À l'opposé, il y a ceux qui emploient les moyens et prient, mais ne pensent jamais aux influences de l'Esprit dans la prière. Ils parlent de prier pour obtenir l'Esprit, et sentent l'importance de l'Esprit dans la conversion des pécheurs, mais ils ne se rendent pas compte de l'importance de l'Esprit dans la prière. Et leurs prières ne sont que des propos froids, rien que personne puisse sentir, rien qui puisse saisir Dieu.

(3.) Ceux qui ont certaines idées étranges sur la souveraineté de Dieu, et qui attendent que Dieu convertisse le monde sans prière et sans moyens.

Il faut que l'Église ait un sentiment plus profond du besoin de l'esprit de prière. Le fait est qu'en général ceux qui emploient les moyens avec le plus d'assiduité, qui font les efforts les plus énergiques pour le salut des hommes, et qui ont les idées les plus justes sur la manière d'employer les moyens pour convertir les pécheurs, sont aussi ceux qui prient le plus pour obtenir l'Esprit de Dieu et qui luttent le plus avec Dieu pour obtenir sa bénédiction. Et quel est le résultat ? Que les faits parlent, et qu'ils disent si ces personnes prient ou ne prient pas, et si l'Esprit de Dieu ne rend pas témoignage à leurs prières et n'accompagne pas leurs travaux de sa puissance.

12. Un esprit très différent de l'esprit de prière semble régner aujourd'hui dans certaines parties de l'Église presbytérienne. Rien ne provoque aussi vite l'agitation et l'opposition que l'esprit de prière. Si quelqu'un se sent chargé, dans la prière, du sort des pécheurs au point de gémir en priant, eh bien, ces dames ont les nerfs à vif, et il s'attire aussitôt réprimandes et opposition. Du fond de mon âme, j'ai en horreur toute affectation de sentiment là où il n'y en a pas, et toute tentative de s'échauffer jusqu'au sentiment par des gémissements. Mais je me sens tenu de défendre cette position : il existe un état d'esprit dans lequel il n'y a qu'un moyen de s'empêcher de gémir, et c'est de résister au Saint-Esprit. J'ai assisté un jour à une discussion sur ce sujet. On disait qu'il fallait désapprouver les gémissements. On demanda si Dieu ne pouvait pas produire un état de sentiment tel qu'il soit impossible de s'abstenir de gémir. La réponse fut :

« Si, mais il ne le fait jamais. » Alors l'apôtre Paul s'est lourdement trompé quand il a écrit sur les soupirs inexprimables. Edwards s'est trompé quand il a écrit son livre sur les réveils. Les réveils ne sont que ténèbres. Or aucun homme qui étudie l'histoire de l'Église n'adoptera une telle opinion. Je n'aime pas cette tentative pour exclure, étouffer, réprimer ou limiter l'esprit de prière. Je me couperais la main droite plutôt que de réprimander l'esprit de prière, comme j'ai entendu dire qu'on l'avait fait en disant : « Que je n'entende plus de gémissements ! »

Mais à vrai dire, je ne sais guère comment conclure ce sujet. J'aimerais en traiter pendant un mois, jusqu'à ce que toute l'Église puisse le comprendre et faire ainsi la prière de la foi. Bien-aimés, je veux vous demander si vous croyez tout cela ? Ou bien vous étonnez-vous que je parle ainsi ? Peut-être certains d'entre vous ont-ils entrevu ces choses. Maintenant, allez-vous vous consacrer à la prière, et vivre de manière à avoir l'esprit de prière, et à avoir l'Esprit avec vous tout le temps ? Oh ! que n'avons-nous une Église qui prie ! J'ai connu un pasteur qui a eu un réveil quatorze hivers de suite. Je ne savais comment l'expliquer, jusqu'au jour où j'ai vu l'un de ses membres se lever dans une réunion de prière et faire une confession. « Frères, dit-il, j'ai depuis longtemps l'habitude de prier tous les samedis soir jusqu'après minuit pour que le Saint-Esprit descende parmi nous. Et maintenant, frères », et il se mit à pleurer, « je confesse que j'y ai manqué depuis deux ou trois semaines. » Le secret était découvert. Ce pasteur avait une Église qui priait. Frères, dans mon état de santé actuel, je trouve impossible de prier autant que j'en avais l'habitude, tout en continuant à prêcher. Cela dépasse mes forces. Alors, vais-je me consacrer à la prière et cesser de prêcher ? Cela n'irait pas. Alors, vous qui êtes en bonne santé, ne voulez-vous pas vous jeter dans cette œuvre, porter ce fardeau et vous dépenser dans la prière, jusqu'à ce que Dieu répande sur nous sa bénédiction ?

Discours 7

Soyez remplis de l'Esprit

Soyez remplis de l'Esprit (Éphésiens 5,18).

Plusieurs de mes derniers discours ont porté sur la prière, sur l'importance d'avoir l'esprit de prière, sur l'intercession du Saint-Esprit. Chaque fois qu'on expose la nécessité et l'importance de l'action de l'Esprit, il ne fait aucun doute que les gens risquent d'abuser de cette doctrine et de la retourner à leur propre préjudice. Par exemple, quand vous dites aux pécheurs que sans le Saint-Esprit ils ne se repentiront jamais, ils sont très enclins à fausser cette vérité et à comprendre qu'ils ne peuvent pas se repentir, et que, par conséquent, ils n'y sont pas tenus tant qu'ils ne sentent pas l'Esprit. Il est souvent difficile de leur faire voir que tout leur « je ne peux pas » tient à leur mauvaise volonté, et non à une incapacité. De même, quand nous disons aux chrétiens qu'ils ont besoin du secours de l'Esprit pour prier, ils sont très portés à croire qu'ils ne sont pas tenus de faire la prière de la foi tant qu'ils ne sentent pas l'action de l'Esprit. Ils perdent alors de vue leur obligation d'être remplis de l'Esprit, et ils attendent que l'esprit de prière descende sur eux sans le demander, et ainsi ils tentent Dieu.

Avant d'aborder l'autre catégorie de moyens propres à favoriser un réveil, c'est-à-dire les moyens à employer *auprès des pécheurs*, je veux vous montrer que si vous vivez sans l'Esprit, vous êtes sans excuse. L'obligation d'accomplir son devoir ne repose jamais sur cette condition que nous ayons d'abord l'action de l'Esprit, mais sur les facultés qui font de nous des agents moraux. En tant qu'agents moraux, nous avons le pouvoir d'obéir à Dieu, et nous sommes absolument tenus d'obéir ; si nous ne le faisons pas, c'est que nous ne le voulons pas. L'action de l'Esprit est entièrement une affaire de grâce. Si elle était indispensable

pour nous rendre capables de faire notre devoir, l'accorder ne serait pas un acte de grâce, mais une simple question de justice ordinaire. Les pécheurs ne sont pas tenus de se repentir parce qu'ils ont l'action de l'Esprit, ou parce qu'ils peuvent l'obtenir, mais parce qu'ils sont des agents moraux et qu'ils possèdent les facultés que Dieu leur demande d'exercer. Il en va de même pour les chrétiens. Ils ne sont pas tenus de prier avec foi parce qu'ils ont l'Esprit (sauf dans les cas où son action, en faisant naître un désir, constitue la preuve que Dieu veut accorder l'objet de ce désir), mais parce qu'ils ont des preuves. Ils ne sont tenus de prier avec foi que lorsqu'ils ont des preuves sur lesquelles fonder leur foi. Il leur faut une preuve tirée des promesses, d'un principe, d'une prophétie ou de la providence. Et quand ils ont une preuve indépendante de son action, ils sont tenus d'exercer la foi, qu'ils aient ou non l'action de l'Esprit. Ils sont tenus de voir la preuve et de croire. L'Esprit est donné, non pour les rendre capables de voir ou de croire, mais parce que sans lui ils ne voudront ni regarder, ni sentir, ni agir comme ils le devraient. Je me propose ce soir de montrer, à partir du texte :

I. Que les chrétiens peuvent être remplis de l'Esprit de Dieu.

II. Que c'est leur devoir d'être remplis de l'Esprit. III. Pourquoi ils ne sont pas remplis de l'Esprit.

IV. La culpabilité de ceux qui n'ont pas l'Esprit de Dieu pour conduire leur esprit dans le devoir et dans la prière.

V. Les conséquences qui suivront s'ils sont remplis de l'Esprit.

VI. Les conséquences s'ils ne le sont pas.

I. Je dois vous montrer que vous pouvez avoir l'Esprit. Non parce que Dieu vous devrait son Esprit en toute justice, mais parce qu'il a promis de le donner à ceux qui le demandent. « Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui

demandent » (Luc 11,13). Si vous demandez le Saint-Esprit, Dieu a promis de le donner.

Mais ce n'est pas tout : Dieu vous a ordonné de l'avoir. Il dit dans le texte : « Soyez remplis de l'Esprit. » Quand Dieu nous ordonne de faire une chose, c'est la plus haute preuve possible que nous pouvons la faire. Un commandement de Dieu équivaut à un serment que nous pouvons le faire. Il n'a aucun droit de commander si nous n'avons pas le pouvoir d'obéir. On ne peut échapper à cette conclusion : si Dieu commande ce qui est impossible, il est un tyran infini.

II. Je dois montrer, en second lieu, que c'est votre devoir.

1. Parce que vous en avez la promesse.

2. Parce que Dieu l'a ordonné.

3. Il est indispensable à votre propre croissance dans la grâce que vous soyez remplis de l'Esprit.

4. C'est aussi important que votre sanctification.

5. C'est aussi nécessaire que d'être utiles et de faire du bien dans le monde.

6. Si vous n'avez pas l'Esprit de Dieu en vous, vous déshonorerez Dieu, vous ferez honte à l'Église, et vous mourrez et irez en enfer.

III. Pourquoi beaucoup n'ont pas l'Esprit. Il y en a, même parmi les chrétiens de profession, qui diront : « Je ne connais rien à cela ; je n'en ai jamais fait l'expérience ; ou bien ce n'est pas vrai, ou bien je suis complètement dans l'erreur. » Sans aucun doute vous êtes complètement dans l'erreur, si vous ne savez rien de l'action de l'Esprit. Je veux vous présenter quelques-unes des raisons qui peuvent vous empêcher d'être remplis de l'Esprit.

1. Il se peut que vous meniez une vie hypocrite. Vos prières ne sont ni ardentes ni sincères. Non seulement votre religion n'est qu'une façade, sans aucun cœur, mais vous manquez de sincérité dans vos rapports avec

les autres. Vous faites ainsi bien des choses qui attristent l'Esprit, de sorte qu'il ne peut demeurer avec vous.

Un pasteur logeait un jour dans une famille, et la maîtresse de maison se plaignait sans cesse de ne pas avoir l'âme en paix ; rien ne semblait l'aider. Un jour, quelques dames vinrent lui rendre visite ; elle protesta qu'elle était très fâchée qu'elles ne soient pas venues plus tôt, les pressa de rester et de passer la journée, et déclara qu'elle ne pouvait consentir à les laisser partir. Elles s'excusèrent pourtant et quittèrent la maison ; et dès qu'elles furent parties, elle dit à sa servante qu'elle s'étonnait que ces gens aient si peu de bon sens qu'ils viennent toujours la déranger et lui prendre son temps. Le pasteur l'entendit, la reprit aussitôt et lui dit qu'elle pouvait voir maintenant pourquoi elle ne goûtait pas la piété. C'était parce qu'elle avait l'habitude quotidienne d'un manque de sincérité qui allait jusqu'au mensonge pur et simple. Et l'Esprit de vérité ne pouvait demeurer dans un tel cœur.

2. D'autres ont tant de légèreté que l'Esprit ne veut pas demeurer avec eux. L'Esprit de Dieu est grave et sérieux, et il ne demeurera pas avec ceux qui s'abandonnent à une légèreté irréfléchie.

3. D'autres sont si orgueilleux qu'ils ne peuvent avoir l'Esprit. Ils aiment tant la toilette, la vie mondaine, les équipages, la mode, etc., qu'il n'est pas étonnant qu'ils ne soient pas remplis de l'Esprit. Et pourtant ces personnes feront semblant de ne pas comprendre pourquoi elles ne goûtent pas la piété !

4. Certains ont un esprit si mondain, aiment tant les biens, et s'efforcent tant de s'enrichir, qu'ils ne peuvent avoir l'Esprit. Comment pourrait-il demeurer avec eux, quand toutes leurs pensées sont tournées vers les choses du monde, et toutes leurs forces absorbées à amasser de l'argent ? Et quand ils l'ont, ils s'y cramponnent, et cela les fait souffrir si leur conscience les presse de faire quelque chose pour la conversion du monde. Ils montrent combien ils aiment le monde dans tous leurs rapports avec les autres. De petites choses le montrent. Ils pressureront

un pauvre homme qui leur fait un petit travail jusqu'au dernier sou. S'ils traitent une grosse affaire, il est fort probable qu'ils seront généreux et honnêtes, parce que c'est leur intérêt. Mais si c'est quelqu'un dont ils ne se soucient pas, un journalier, un artisan ou un domestique, ils l'écraseront jusqu'à la dernière fraction, peu importe ce que vaut réellement le travail ; et ils font même mine de s'en faire un cas de conscience, comme s'il leur était absolument impossible de donner davantage. Or ils auraient honte d'agir ainsi avec des gens de leur rang, parce que cela se saurait et nuirait à leur réputation. Mais Dieu le sait, et il a tout inscrit : ils sont cupides et malhonnêtes en affaires, et ils ne font ce qui est juste que lorsque c'est leur intérêt. Comment de tels chrétiens de profession pourraient-ils avoir l'Esprit de Dieu ? C'est impossible.

Il existe une multitude de choses de ce genre qui attristent l'Esprit de Dieu. Les gens les appellent de petits péchés, mais Dieu ne les appellera pas petits. Cette pensée m'a frappé en lisant un petit avis dans l'*Evangelist*. Les éditeurs y disaient que leurs abonnés leur devaient plusieurs milliers de dollars, à juste titre, et qu'il leur en coûterait autant que la somme elle-même pour envoyer un agent la recouvrer. Je suppose qu'il en va de même pour tous les autres journaux religieux : ou bien les abonnés obligent l'éditeur à se donner la peine et à faire les frais d'envoyer un agent recouvrer son dû, ou bien ils l'en frustrent. Il y a sans doute, je ne sais combien de milliers de dollars retenus de cette façon par des chrétiens de profession, simplement parce qu'il s'agit de si petites sommes, ou qu'ils sont trop loin pour être poursuivis. Et pourtant ces gens prieront, auront l'air très pieux, et se demanderont pourquoi ils ne peuvent goûter la piété et avoir l'Esprit de Dieu ! C'est ce relâchement des principes moraux, ce manque de conscience dans les petites choses, répandu dans l'Église, qui chasse le Saint-Esprit en l'attristant. Mais enfin, ce serait un déshonneur pour Dieu de demeurer et d'être en communion avec de telles personnes, qui profitent d'un avantage pour frustrer leur prochain de son dû, parce qu'elles peuvent le faire sans être déshonorées.

5. D'autres ne confessent pas et n'abandonnent pas pleinement leurs péchés, et c'est pourquoi ils ne peuvent goûter la présence de l'Esprit. Ils confesseront leurs péchés en termes généraux, peut-être, et ils sont toujours prêts à reconnaître qu'ils sont pécheurs. Ou bien ils confesseront en partie quelques péchés particuliers. Mais ils le font avec réticence, avec orgueil, avec précaution, comme s'ils avaient peur d'en dire un peu plus que nécessaire ; je parle de quand ils confessent aux hommes les torts qu'ils leur ont faits. Ils le font d'une façon qui montre que leur confession, au lieu de jaillir d'un cœur franc, leur est arrachée par la main de la conscience qui les étreint. S'ils ont fait tort à quelqu'un, ils se rétractent à moitié, d'une manière dure, cruelle et hypocrite, puis ils demandent : « Alors, mon frère, êtes-vous satisfait ? » Et vous savez qu'il serait très difficile à quelqu'un de dire qu'il n'est pas satisfait, même si la confession est froide et sans cœur. Mais je vous le dis, Dieu n'est pas satisfait. Il sait si vous êtes allé jusqu'au bout d'une confession honnête et si vous avez pris sur vous tout le blâme qui vous revient. Si vos confessions ont été forcées et arrachées, croyez-vous pouvoir tromper Dieu ? « Celui qui cache ses transgressions ne prospère point, mais celui qui les avoue et les délaisse obtient miséricorde » (Proverbes 28,13). « Quiconque s'abaisse sera élevé » (Luc 14,11). À moins de vous abaisser tout à fait, de confesser honnêtement vos péchés et de réparer là où vous avez fait du tort, vous n'avez aucun droit d'attendre l'esprit de prière.

6. D'autres négligent un devoir connu, et c'est la raison pour laquelle ils n'ont pas l'Esprit. L'un ne prie pas en famille, bien qu'il sache qu'il devrait le faire, et pourtant il s'efforce d'obtenir l'esprit de prière ! Il y a plus d'un jeune homme qui sent dans son cœur qu'il devrait se préparer au ministère, et il n'a pas l'esprit de prière parce qu'il a en vue quelque but terrestre qui l'empêche de se consacrer à l'œuvre. Il a connu son devoir, il refuse de le faire, et maintenant il prie pour que l'Esprit de Dieu le dirige. Il ne peut pas l'obtenir. Un autre a négligé de faire profession de foi. Il connaît son devoir, mais il refuse d'entrer dans l'Église. Il a eu autrefois l'esprit de prière, mais en négligeant son devoir, il a chassé

l'Esprit en l'attristant. Et maintenant il pense que s'il pouvait de nouveau goûter la lumière de la face de Dieu et voir ses assurances renouvelées, il ferait son devoir et entrerait dans l'Église. Et le voilà qui prie de nouveau pour cela, qui essaie d'amener Dieu à ses conditions pour qu'il lui accorde sa présence. N'y comptez pas. Vous vivrez et mourrez dans les ténèbres, à moins d'être disposé à faire d'abord votre devoir, avant que Dieu se montre réconcilié avec vous. Il est inutile de dire que vous vous avancerez si Dieu vous montre d'abord la lumière de sa face. Il ne le fera jamais, aussi longtemps que vous vivrez ; il vous laissera mourir sans cela, si vous refusez de faire votre devoir.

J'ai connu des femmes qui sentaient qu'elles devaient parler à leur mari inconverti et prier avec lui, mais elles l'ont négligé, et elles sont ainsi tombées dans les ténèbres. Elles connaissaient leur devoir et refusaient de le faire ; elles l'ont contourné, et c'est là qu'elles ont perdu l'esprit de prière.

Si vous avez négligé un devoir connu et perdu ainsi l'esprit de prière, c'est à vous de céder d'abord. Dieu a un différend avec vous ; vous avez refusé d'obéir à Dieu, et vous devez revenir sur ce refus. Vous l'avez peut-être oublié, mais Dieu ne l'a pas oublié, et vous devez vous appliquer à vous le rappeler et vous en repentir. Dieu ne cédera jamais et ne vous accordera jamais son Esprit tant que vous ne vous serez pas repenti. Si j'avais en ce moment un œil qui voit tout, je pourrais appeler par leur nom les personnes de cette assemblée qui ont négligé un devoir connu, ou commis un péché dont elles ne se sont pas repenties, et qui prient maintenant pour avoir l'esprit de prière, mais qui ne parviennent pas à l'obtenir.

Pour illustrer cela, je vais rapporter un cas. Un homme de bien, dans l'ouest de cet État, avait été longtemps un chrétien engagé, et il avait l'habitude d'exhorter l'Église endormie dont il était membre. Un beau jour, l'Église se froissa et perdit patience, et beaucoup lui dirent qu'ils voudraient bien qu'il les laisse tranquilles, qu'ils ne pensaient pas qu'il

puisse leur faire aucun bien. Il les prit au mot, et ils s'endormirent tous ensemble, et le restèrent deux ou trois ans. Au bout d'un certain temps, un pasteur vint parmi eux et un réveil commença, mais cet ancien semblait avoir perdu sa spiritualité. Lui qui était toujours au premier rang dans une bonne œuvre, voilà qu'il restait en arrière. Tout le monde trouvait cela inexplicable. Enfin, un soir qu'il rentrait chez lui, la vérité sur sa situation lui apparut comme un éclair, et il tomba pendant quelques minutes dans un désespoir complet. À la fin, ses pensées se reportèrent sur cette résolution coupable de laisser l'Église à ses péchés. Il sentit qu'aucune parole ne pouvait décrire la noirceur de ce péché. Il comprit à ce moment-là ce que c'est que d'être perdu et de découvrir que Dieu a un différend avec vous. Il vit que c'était un mauvais esprit qui lui avait fait prendre cette résolution : le même qui avait fait dire à Moïse : « Écoutez donc, rebelles ! » (Nombres 20,10). Il s'humilia sur-le-champ, et Dieu répandit son Esprit sur lui. Peut-être certains d'entre vous qui m'écoutez sont-ils exactement dans cette situation. Vous avez dit quelque chose de blessant ou de dur à quelqu'un. Peut-être était-ce de la mauvaise humeur envers un domestique qui était chrétien. Ou peut-être avez-vous parlé avec malveillance d'un pasteur ou de quelqu'un d'autre. Peut-être vous êtes-vous mis en colère parce qu'on n'a pas suivi votre avis, ou qu'on a empiété sur votre dignité. Cherchez à fond, et voyez si vous ne pouvez pas découvrir ce péché. Peut-être l'avez-vous oublié. Mais Dieu ne l'a pas oublié, et il ne pardonnera jamais votre conduite si peu chrétienne tant que vous ne vous serez pas repenti. Dieu ne peut pas passer dessus. Cela ne servirait à rien s'il le faisait. À quoi servirait-il de pardonner, tant que le péché envenime votre cœur ?

7. Peut-être avez-vous résisté à l'Esprit de Dieu. Peut-être avez-vous l'habitude de résister à l'Esprit. Vous résistez à la conviction de péché. Dans une prédication, quand quelque chose a été dit qui touchait votre cas, votre cœur s'est soulevé et a résisté. Beaucoup veulent bien entendre une prédication franche et pénétrante tant qu'ils peuvent l'appliquer tout entière aux autres ; un esprit misanthrope leur fait trouver de la

satisfaction à entendre les autres sondés et repris ; mais si la vérité les touche, ils s'écrient aussitôt que c'est une attaque personnelle et une injure. Est-ce votre cas ?

8. En réalité, vous ne désirez pas l'Esprit *tout bien pesé*. C'est vrai dans tous les cas où vous n'avez pas l'Esprit. Qu'on ne se méprenne pas ici sur ma pensée. Je veux que vous fassiez soigneusement la distinction. Rien n'est plus courant que de désirer une chose à certains égards et de ne pas la choisir, tout bien pesé. Quelqu'un voit dans un magasin un article qu'il désire acheter ; il entre, demande le prix, réfléchit un peu et, tout bien pesé, décide de ne pas l'acheter. Il désire l'article, mais le prix ne lui plaît pas, ou il n'aime pas faire cette dépense, de sorte que, tout bien pesé, il préfère ne pas l'acheter. Voilà pourquoi il ne l'achète pas. De même, on peut désirer l'Esprit de Dieu à certains égards, pour le réconfort et la joie du cœur qu'il apporte. Si vous savez par expérience ce que c'est que d'être en communion avec Dieu, et combien il est doux de fondre dans la repentance et d'être rempli de l'Esprit, vous ne pouvez que désirer le retour de ces joies. Et vous pouvez vous mettre à prier ardemment pour cela, et à prier pour un réveil. Mais tout bien pesé, vous ne voulez pas qu'il vienne. Vous avez tant à faire que vous ne pouvez pas vous en occuper. Ou bien cela exigera tant de sacrifices que vous ne pouvez supporter de l'avoir. Il y a des choses que vous ne voulez pas abandonner. Vous découvrez que si vous voulez que l'Esprit de Dieu demeure avec vous, il vous faut mener une autre vie, renoncer au monde, faire des sacrifices, rompre avec vos fréquentations mondaines et confesser vos péchés. Et ainsi, tout bien pesé, vous ne choisissez pas qu'il vienne, à moins qu'il ne consente à demeurer avec vous en vous laissant vivre comme il vous plaît. Mais cela, il ne le fera jamais.

9. Peut-être ne priez-vous pas pour avoir l'Esprit ; ou bien vous priez sans employer aucun autre moyen, ou vous priez sans agir d'une manière conforme à vos prières. Ou bien vous employez des moyens propres à le contrarier. Ou encore vous le demandez, et dès qu'il vient et commence à

agir sur votre esprit, vous l'attristez aussitôt et vous refusez de marcher avec lui.

IV. Je dois montrer la grande culpabilité qu'il y a à ne pas avoir l'Esprit de Dieu.

1. Votre culpabilité est aussi grande que l'autorité de Dieu, qui vous ordonne d'être remplis de l'Esprit. Dieu l'ordonne, et c'est tout autant une désobéissance aux commandements de Dieu que de jurer, de voler, de commettre un adultère ou de violer le sabbat. Pensez-y. Et pourtant il y a beaucoup de gens qui ne se reprochent pas du tout de ne pas avoir l'Esprit. Ils se croient même des chrétiens tout à fait pieux, parce qu'ils vont aux réunions de prière, prennent la cène, et tout le reste, alors qu'ils vivent année après année sans l'Esprit de Dieu. Or, vous le voyez, le même Dieu qui dit : « Ne vous enivrez pas », dit aussi : « Soyez remplis de l'Esprit » (Éphésiens 5,18). Vous dites tous que si un homme est meurtrier ou voleur par habitude, il n'est pas chrétien. Pourquoi ? Parce qu'il vit dans une désobéissance habituelle à Dieu. De même, s'il jure, vous n'avez aucune indulgence pour lui. Vous ne lui permettrez pas d'alléguer que son cœur est droit, que les paroles ne sont rien et que Dieu ne se soucie pas des paroles. Vous trouveriez scandaleux d'avoir un tel homme dans l'Église, ou qu'une compagnie de gens de cette sorte prétende s'appeler une Église de Christ. Et pourtant ils ne vivent pas plus absolument dans la désobéissance à Dieu que vous, qui vivez sans l'esprit de prière et sans la présence de Dieu.

2. Votre culpabilité est égale à tout le bien que vous pourriez faire si vous aviez l'Esprit de Dieu dans une aussi grande mesure que c'est votre devoir de l'avoir, et que vous pourriez l'avoir. Vous, anciens de cette Église, que de bien vous pourriez faire si vous aviez l'Esprit ! Et vous, moniteurs d'école du dimanche, que de bien vous pourriez faire ; et vous aussi, membres de l'Église, si vous étiez remplis de l'Esprit, vous pourriez faire un bien immense, un bien infini. Eh bien, votre culpabilité est tout aussi grande. Voici une bénédiction promise, et vous pouvez l'avoir en faisant

votre devoir. Vous êtes entièrement responsables devant l'Église et devant Dieu de tout ce bien que vous pourriez faire. Un homme est responsable de tout le bien qu'il peut faire.

3. Votre culpabilité se mesure encore à tout le mal que vous faites parce que vous n'avez pas l'Esprit. Vous êtes un déshonneur pour la religion. Vous êtes une pierre d'achoppement pour l'Église et pour le monde. Et votre culpabilité est aggravée par toutes les influences diverses que vous exercez. Et cela se verra au jour du jugement.

V. Les conséquences quand on a l'Esprit.

1. On vous traitera d'excentrique ; et probablement vous le mériterez. Probablement vous serez réellement excentrique. Je n'ai jamais connu une personne remplie de l'Esprit qu'on n'ait pas traitée d'excentrique. Et la raison en est qu'elle ne ressemble pas aux autres. C'est toujours un terme de comparaison. Il y a donc les meilleures raisons du monde pour que de telles personnes paraissent excentriques. Elles agissent sous d'autres influences, voient les choses autrement, sont mues par d'autres motifs, conduites par un autre esprit. Vous devez vous attendre à de telles remarques. Que de fois j'ai entendu dire de telle ou telle personne : « C'est un très brave homme, mais il est un peu excentrique. » J'ai parfois demandé des détails : en quoi consiste son excentricité ? J'écoute la liste, et tout se ramène à ceci : il est spirituel. Prenez-en votre parti : vous serez excentrique. Il existe une excentricité affectée. C'est horrible ! Mais on peut aussi être si profondément pénétré de l'Esprit de Dieu qu'on doit agir, et qu'on agira, d'une manière qui paraît étrange et excentrique à ceux qui ne peuvent comprendre les raisons de votre conduite.

2. Si vous avez beaucoup de l'Esprit de Dieu, il n'est pas improbable que beaucoup vous croient dérangé. Nous jugeons les gens dérangés quand ils agissent autrement que ce qui nous paraît prudent et conforme au bon sens, et quand ils arrivent à des conclusions dont nous ne voyons pas de bonnes raisons. Paul fut accusé d'avoir perdu la raison par ceux qui ne comprenaient pas la manière de voir les choses sous laquelle il agissait.

Sans doute Festus croyait-il que cet homme était fou et que son grand savoir lui avait fait perdre la tête. Mais Paul dit : « Je ne suis point fou, très excellent Festus » (Actes 26,25). Sa conduite était si étrange, si nouvelle, que Festus pensa que ce devait être de la folie. Mais la vérité, c'est simplement qu'il voyait le sujet si clairement qu'il y jetait son âme tout entière. Eux étaient complètement dans le noir quant au motif qui le faisait agir. Ce n'est pas du tout rare. Une foule de gens ont paru dérangés à ceux qui n'avaient aucune spiritualité. Pourtant ils voyaient de bonnes raisons d'agir comme ils le faisaient. Dieu conduisait leur esprit à agir d'une manière telle que ceux qui n'étaient pas spirituels ne pouvaient en voir les raisons. Il vous faut en prendre votre parti, et d'autant plus que vous vivrez plus au-dessus du monde et marcherez avec Dieu.

3. Si vous avez l'Esprit de Dieu, attendez-vous à ressentir une grande détresse à la vue de l'Église et du monde. Certains épicuriens spirituels demandent l'Esprit parce qu'ils pensent qu'il les rendra parfaitement heureux. Certains croient que les chrétiens spirituels sont toujours très heureux et exempts de chagrin.

Il n'y a jamais eu de plus grande erreur. Lisez vos Bibles, et voyez comme les prophètes et les apôtres gémissaient sans cesse et étaient dans la détresse à la vue de l'état de l'Église et du monde. L'apôtre Paul dit qu'il portait toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus (2 Corinthiens 4,10). « Chaque jour je suis exposé à la mort, je l'atteste », dit-il (1 Corinthiens 15,31). Vous saurez ce que c'est que de partager les sentiments du Seigneur Jésus-Christ et d'être baptisé du baptême dont il a été baptisé. Oh, quelle agonie était la sienne à la vue de l'état des pécheurs ! Quel travail d'enfantement dans son âme pour leur salut ! Plus vous aurez de son Esprit, plus clairement vous verrez l'état des pécheurs, et plus profondément vous serez dans la détresse à leur sujet. Bien des fois vous sentirez que vous ne pouvez plus vivre à la vue de leur situation ; votre détresse sera inexprimable. Paul dit, en Romains 9,1-3 : « Je dis la vérité en Christ, je ne mens point, ma conscience m'en rend témoignage par le Saint-Esprit : j'éprouve une grande tristesse, et j'ai dans le cœur un

chagrin continuel. Car je voudrais moi-même être anathème et séparé de Christ pour mes frères, mes parents selon la chair. »

4. Vous serez souvent affligé de l'état du ministère. Il y a quelques années, j'ai rencontré une femme qui appartenait à l'une des Églises de cette ville. Je l'ai interrogée sur l'état de la religion ici. Elle semblait peu disposée à en dire beaucoup, fit quelques remarques générales, puis sa voix s'étrangla, ses yeux se remplirent de larmes, et elle dit : « Oh, l'esprit de notre pasteur semble être dans de grandes ténèbres. » Les chrétiens spirituels éprouvent souvent cela, et souvent ils en pleurent. J'en ai beaucoup vu, et j'ai souvent trouvé des chrétiens qui pleuraient et gémissaient en secret de voir les ténèbres où se trouvait l'esprit des pasteurs à l'égard de la religion, leur attachement aux choses de la terre et leur crainte des hommes ; mais ils n'osaient pas en parler, de peur d'être dénoncés et menacés, et peut-être chassés de l'Église. Je ne dis pas ces choses par esprit de critique, pour faire des reproches à mes frères, mais parce qu'elles sont vraies. Et les pasteurs doivent savoir que rien n'est plus courant que de voir des chrétiens spirituels accablés et affligés de l'état du ministère. Je ne voudrais pas éveiller de mauvais sentiments envers les pasteurs, mais il est temps qu'on sache que les chrétiens arrivent souvent à voir les choses d'une manière spirituelle, que leur âme s'enflamme, et qu'ils découvrent alors que leur pasteur n'entre pas dans leurs sentiments, qu'il est bien au-dessous de ce qu'il devrait être, et, pour la spiritualité, bien au-dessous de certains membres de son Église. C'est l'un des maux les plus marquants et les plus profondément déplorables de notre temps. La piété des pasteurs, bien que réelle, est dans bien des cas si superficielle que la partie spirituelle de l'Église sent que les pasteurs ne peuvent pas partager ses sentiments, et ne les partagent pas. Leur prédication ne répond pas à ses besoins, elle ne la nourrit pas, elle ne rejoint pas son expérience. Les pasteurs n'ont pas une expérience religieuse assez profonde pour savoir comment sonder l'Église et la réveiller ; comment aider ceux qui sont tentés, soutenir les faibles, diriger les forts, et les conduire à travers tous les labyrinthes et tous les

détours dont leur chemin peut être semé. Quand un pasteur a accompagné une Église aussi loin que va sa propre expérience des exercices spirituels, il s'arrête là ; et tant qu'il n'aura pas fait une nouvelle expérience, tant qu'il ne sera pas converti à nouveau, que son cœur ne sera pas brisé à nouveau et qu'il ne sera pas relancé dans la vie divine et dans l'expérience chrétienne, il ne leur sera plus d'aucun secours. Il peut prêcher une saine doctrine, un pasteur inconverti le peut aussi ; mais, après tout, il manquera à sa prédication ce mordant qui sonde les cœurs, cette portée pratique, cette onction qui seule peut rejoindre le cas d'un chrétien à l'esprit spirituel. C'est un fait dont l'Église gémit : la piété des jeunes gens souffre tant au cours de leurs études que, lorsqu'ils entrent dans le ministère, quel que soit le bagage intellectuel qu'ils possèdent, ils sont dans un état de petite enfance spirituelle. Ils ont besoin qu'on les soigne, et ils auraient besoin d'être nourris plutôt que d'entreprendre de nourrir l'Église de Dieu.

5. Si vous avez beaucoup de l'Esprit de Dieu, préparez-vous à rencontrer beaucoup d'opposition, dans l'Église comme dans le monde. Il est fort probable que les hommes influents de l'Église s'opposeront à vous. Il y a toujours eu de l'opposition dans l'Église. Il en était ainsi quand Christ était sur la terre. Si vous êtes bien au-dessus de leur état d'âme, les membres de l'Église s'opposeront à vous. Celui qui veut vivre pieusement en Jésus-Christ doit s'attendre à la persécution (2 Timothée 3,12). Souvent les anciens, et même le pasteur, s'opposeront à vous si vous êtes rempli de l'Esprit de Dieu.

6. Attendez-vous à des combats très fréquents et très douloureux contre Satan. Satan a très peu de mal avec les chrétiens qui ne sont pas spirituels, mais tièdes, paresseux et mondains. Et ceux-là ne comprennent pas ce qu'on dit des combats spirituels. Peut-être souriront-ils quand on parlera de ces choses. Et ainsi le diable les laisse tranquilles. Ils ne le dérangent pas, et lui ne les dérange pas. Mais les chrétiens spirituels, il le comprend très bien, lui font un tort immense, et c'est pourquoi il s'acharne contre eux. Ces chrétiens ont souvent de

terribles combats. Ils ont des tentations auxquelles ils n'avaient jamais pensé : pensées blasphématoires, athéisme, suggestions de commettre des actes méchants, de mettre fin à leurs jours, et d'autres semblables. Et si vous êtes spirituel, vous pouvez vous attendre à ces terribles combats.

7. Vous aurez avec vous-même des combats plus grands que vous ne l'avez jamais imaginé. Vous verrez parfois votre propre corruption gagner étrangement du terrain contre l'Esprit. « La chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair » (Galates 5,17). Un tel chrétien est souvent consterné de la puissance de sa propre corruption. L'un des commodores de la marine des États-Unis était, m'a-t-on dit, un homme spirituel ; et son pasteur m'a raconté qu'il avait vu cet homme couché sur le plancher, gémissant une grande partie de la nuit, en lutte avec sa propre corruption, et criant à Dieu dans l'angoisse pour qu'il brise la puissance de la tentation. On aurait dit que le diable était résolu à le perdre ; et ses propres sentiments, pour un temps, étaient presque de connivence avec le diable.

8. Mais vous aurez la paix avec Dieu. Si l'Église, et les pécheurs, et le diable s'opposent à vous, il y en aura un avec qui vous aurez la paix. Vous qui êtes appelés à ces épreuves, à ces combats, à ces tentations, vous qui gémissez, priez, pleurez et avez le cœur brisé, souvenez-vous de cette pensée : votre paix, pour ce qui est de vos sentiments envers Dieu, coulera comme un fleuve.

9. Vous aurez aussi la paix de la conscience, si vous êtes conduit par l'Esprit. Vous ne serez pas sans cesse aiguillonné et mis à la torture par une conscience coupable. Votre conscience sera calme et tranquille, sans une ride, comme un lac en été.

10. Si vous êtes rempli de l'Esprit, vous serez utile. Vous ne pourrez pas faire autrement qu'être utile. Même si vous étiez malade, incapable de sortir de votre chambre ou de converser, et que vous ne voyiez personne, vous seriez dix fois plus utile que cent de ces chrétiens ordinaires qui n'ont aucune spiritualité. Pour vous en donner une idée, je vais rapporter

une anecdote. Un homme pieux de l'ouest de cet État était atteint de consomption. C'était un homme pauvre, et il fut malade pendant des années. Un négociant inconverti de l'endroit avait bon cœur, et il lui envoyait de temps en temps quelque chose pour son confort ou pour sa famille. Le malade était reconnaissant de cette bonté, mais il ne pouvait la rendre comme il l'aurait voulu. À la fin, il décida que la meilleure manière de la rendre serait de prier pour son salut ; il se mit à prier, son âme s'enflamma, et il saisit Dieu. Il n'y avait pas de réveil dans l'endroit, mais au bout de quelque temps, à l'étonnement de tout le monde, ce négociant se rangea ouvertement du côté du Seigneur. Le feu prit dans toute la localité, un puissant réveil suivit, et une foule de gens furent convertis.

Ce pauvre homme languit ainsi pendant plusieurs années, puis mourut. Après sa mort, je visitai l'endroit, et sa veuve me remit son journal. Entre autres choses, il dit dans son journal : « Je connais une trentaine de pasteurs et d'Églises. » Il continue en réservant certaines heures de la journée et de la semaine pour prier pour chacun de ces pasteurs et de ces Églises, et aussi certains moments pour prier pour les différentes stations missionnaires. Venaient ensuite, à des dates différentes, des faits comme ceux-ci : « Aujourd'hui », et il donnait la date, « j'ai pu offrir ce que j'appelle la prière de la foi pour que l'Esprit soit répandu sur l'Église de..., et j'ai confiance en Dieu qu'il y aura bientôt un réveil là-bas. » À une autre date : « J'ai pu aujourd'hui offrir ce que j'appelle la prière de la foi pour telle Église, et j'ai confiance qu'il y aura bientôt un réveil là-bas. » Il avait ainsi passé en revue un grand nombre d'Églises, notant qu'il avait prié pour elles avec foi pour qu'un réveil s'y répande bientôt. Parmi les stations missionnaires, si je me souviens bien, il mentionne en particulier la mission de Ceylan. Je crois que le dernier endroit mentionné dans son journal, pour lequel il avait offert la prière de la foi, était celui où il habitait. Peu après qu'il eut noté ces faits dans son journal, le réveil commença et parcourut la région, presque, je crois, sinon exactement, dans l'ordre où les Églises avaient été mentionnées dans son journal ; et

en temps voulu, des nouvelles arrivèrent de Ceylan annonçant qu'il y avait là un réveil. Le réveil dans sa propre ville ne commença qu'après sa mort. Il commença au moment même où sa veuve me remit le document dont j'ai parlé. Elle me dit que pendant sa maladie il était si travaillé dans la prière qu'elle avait souvent craint qu'il ne se tue à force de prier. Le réveil fut extrêmement grand et puissant dans toute la région ; et le fait qu'il allait se répandre n'avait pas été caché à ce serviteur du Seigneur. Selon sa parole, « l'amitié de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Psaumes 25,14). Ainsi cet homme, trop faible de corps pour sortir de chez lui, fut pourtant plus utile au monde et à l'Église de Dieu que tous les chrétiens de profession sans cœur du pays. Se tenant entre Dieu et les ruines de Sion, et répandant son cœur dans une prière pleine de foi, il avait, comme un prince, de la puissance auprès de Dieu, et il l'emportait.

11. Si vous êtes remplis de l'Esprit, vous ne serez pas affligés, piqués au vif et tourmentés quand on parlera contre vous. Quand je vois des gens irrités et chagrins pour la moindre chose qui les touche, je suis sûr qu'ils n'ont pas l'Esprit de Christ. Jésus-Christ pouvait entendre dire contre lui tout ce que la malveillance pouvait inventer, sans en être le moins du monde troublé. Si vous voulez être doux sous la persécution, montrer le caractère du Sauveur et honorer ainsi la religion, il vous faut être remplis de l'Esprit.

12. Vous serez sages dans l'emploi des moyens pour la conversion des pécheurs. Si l'Esprit de Dieu est en vous, il vous conduira à employer les moyens avec sagesse, d'une manière adaptée au but, et à éviter de faire du mal. Aucun homme qui n'est pas rempli de l'Esprit de Dieu n'est apte à diriger les mesures adoptées dans un réveil. Ces gens-là ont les mains tout en pouces, incapables de rien saisir, et ils agiront comme s'ils n'avaient pas le sens commun. Mais un homme conduit par l'Esprit de Dieu saura choisir le bon moment pour ses mesures, et doser la vérité divine de manière à lui donner le plus d'effet.

13. Vous serez calmes dans l'affliction ; vous ne serez pas jetés dans le trouble ou la consternation en voyant l'orage arriver sur vous. Les gens autour de vous s'étonneront de votre calme et de votre sérénité dans les lourdes épreuves, ne connaissant pas les appuis intérieurs de ceux qui sont remplis de l'Esprit.

14. Vous serez résignés à la mort ; vous vous sentirez toujours prêts à mourir, sans avoir peur de mourir, et après la mort vous serez d'autant plus heureux pour toujours dans le ciel.

VI. Les conséquences quand on n'est pas rempli de l'Esprit.

1. Vous douterez souvent, et avec raison, d'être chrétiens. Vous aurez des doutes, et vous devez en avoir. Les fils de Dieu sont conduits par l'Esprit de Dieu (Romains 8,14). Et si vous n'êtes pas conduits par l'Esprit, quelle raison avez-vous de penser que vous êtes des fils ? Vous essaierez de faire aller loin un petit bout de preuve pour étayer vos espérances, mais vous n'y parviendrez pas, à moins que votre conscience ne soit marquée au fer rouge. Vous ne pourrez éviter d'être souvent plongés dans un doute et une incertitude pénibles sur votre état. Romains 8,9 : « Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. » 2 Corinthiens 13,5 : « Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes. Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? À moins peut-être que vous ne soyez réprouvés. »

2. Vous serez toujours hésitants dans vos idées sur la prière de la foi. La prière de la foi est quelque chose de si spirituel, une affaire d'expérience et non de spéculation, que si vous n'êtes pas vous-mêmes spirituels, vous ne la comprendrez pas pleinement. Vous pourrez parler beaucoup de la prière de la foi et, sur le moment, en être tout à fait convaincus. Mais vous ne serez jamais assez affermis là-dessus pour garder la même disposition d'esprit à son sujet, et au bout de peu de temps vous serez dans l'incertitude la plus complète. J'en ai connu un cas curieux chez un

frère dans le ministère. Il me disait : « Quand j'ai l'Esprit de Dieu et que je goûte sa présence, je crois fermement à la prière de la foi ; mais quand je ne l'ai pas, je me surprends à douter qu'une telle chose existe, et mon esprit est plein d'objections. » Je sais par ma propre expérience ce qu'il en est, et quand j'entends des gens soulever des objections contre la conception de la prière que j'ai présentée dans ces discours, je comprends très bien quelle est leur difficulté, et j'ai souvent trouvé impossible de satisfaire leur esprit tant qu'ils étaient si loin de Dieu ; alors qu'ils l'auraient eux-mêmes comprise sans argument, dès qu'ils en auraient fait l'expérience.

3. Si vous n'avez pas l'Esprit, vous serez très enclins à vous scandaliser de ceux qui l'ont. Vous douterez que leur conduite soit convenable. S'ils semblent ressentir beaucoup plus que vous, vous serez portés à appeler cela de l'émotion purement naturelle. Vous douterez peut-être de leur sincérité quand ils diront qu'ils éprouvent de tels sentiments. Vous direz : « Je ne sais que penser de frère Untel ; il semble très pieux, mais je ne le comprends pas, je trouve qu'il y a chez lui beaucoup d'émotion purement naturelle. » Vous chercherez ainsi à les critiquer pour vous justifier vous-mêmes.

4. Vous serez bien considérés par les impénitents et par les chrétiens de profession charnels. Ils vous loueront comme un chrétien raisonnable, orthodoxe et conséquent. Vous serez tout à fait dans la disposition d'esprit voulue pour marcher avec eux, parce que vous êtes d'accord.

5. Vous serez très troublés par la crainte du fanatisme. Chaque fois qu'il y aura des réveils, vous y verrez une forte tendance au fanatisme, et vous serez pleins de craintes et d'inquiétude, ou plutôt d'opposition à leur égard.

6. Vous serez très troublés par les mesures employées dans les réveils. Si l'on adopte des mesures un peu décidées et directes, vous les trouverez toutes « nouvelles », et vous vous en scandaliserez exactement dans la mesure où vous manquez de spiritualité. Vous ne voyez pas en quoi elles

conviennent. Vous resterez là à chicaner sur les mesures, parce que vous êtes si aveugles que vous ne pouvez voir combien elles sont adaptées, alors que tout le ciel s'en réjouit comme de moyens de sauver des âmes.

7. Vous serez un opprobre pour la religion. Les impénitents vous loueront parfois parce que vous leur ressemblez tant, et parfois ils se moqueront de vous parce que vous êtes un tel hypocrite.

8. Vous connaîtrez bien peu la Bible.

9. Si vous mourez sans l'Esprit, vous tomberez en enfer. Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus. Sans l'Esprit, vous ne serez jamais préparés pour le ciel.

REMARQUES.

1. Les chrétiens sont aussi coupables de ne pas avoir l'Esprit que les pécheurs de ne pas se repentir.

2. Ils le sont même davantage. Comme ils ont plus de lumière, ils sont d'autant plus coupables.

3. Tous les êtres ont le droit de se plaindre des chrétiens qui ne sont pas remplis de l'Esprit. Vous ne faites pas l'œuvre de Dieu, et il a le droit de se plaindre. Il a mis son Esprit à votre disposition, et si vous ne l'avez pas, il a le droit de se tourner vers vous et de vous tenir pour responsables de tout le bien que vous pourriez faire si vous le possédiez. Vous péchez contre le ciel tout entier, car vous devriez grossir ses rangs heureux. Les pécheurs, l'Église, les pasteurs ont le droit de se plaindre.

4. Vous barrez la route à l'œuvre du Seigneur. Il est inutile qu'un pasteur essaie de travailler par-dessus votre tête. Les pasteurs gémissent souvent, luttent et s'épuisent en vain à essayer de faire du bien là où l'Église vit de telle manière qu'elle n'a pas l'Esprit de Dieu. Si l'Esprit est répandu à un moment donné, l'Église l'attristera aussitôt. Ainsi vous pouvez lier les mains de votre pasteur, lui briser le cœur, l'abattre et peut-être le tuer, parce que vous ne voulez pas être remplis de l'Esprit.

5. Vous voyez pourquoi les chrétiens ont besoin de l'Esprit, et à quel point ils en dépendent. On ne saurait trop le faire ressortir.

6. Ne tentez pas Dieu en attendant son Esprit sans employer aucun moyen pour obtenir sa présence.

7. Si vous voulez avoir l'Esprit, il vous faut être comme un enfant et céder à son action, aussi souples que l'air. S'il vous attire à la prière, il vous faut tout quitter pour céder à ses douces sollicitations. Sans doute avez-vous parfois ressenti le désir de prier pour quelque chose, vous avez remis à plus tard, vous avez résisté, et Dieu vous a laissés. Si vous voulez qu'il reste, il vous faut céder à ses mouvements les plus doux et les plus délicats, veiller pour apprendre ce qu'il veut que vous fassiez, et vous abandonner à sa direction.

8. Les chrétiens devraient être prêts à faire n'importe quel sacrifice pour goûter la présence de l'Esprit. Une femme de la haute société, chrétienne de profession, disait : « Il faut ou bien que je renonce à entendre prêcher tel pasteur » (elle le nommait), « ou bien que je renonce à ma brillante compagnie. » Elle renonça à la prédication et resta chez elle. Quel contraste avec un autre cas !

Une femme du même rang entendit prêcher le même pasteur et rentra chez elle résolue à abandonner sa manière de vivre brillante et mondaine. Elle congédia la plupart de ses gens, changea entièrement sa toilette, son équipage, son train de vie et sa conversation ; si bien que ses amis brillants et mondains furent bientôt tout disposés à la laisser jouir de la communion avec Dieu, libre de passer son temps à faire le bien.

9. Vous voyez par là qu'il doit être très difficile à ceux qui vivent dans le grand monde d'aller au ciel. Quel malheur d'être dans de tels cercles ! Qui peut y goûter la présence de Dieu ?

10. Voyez combien sont insensés ceux qui jouent des coudes pour se hisser dans ces cercles, agrandissent leur maison, changent leur train de vie, leur mobilier, etc. C'est comme grimper en haut du mât pour être

précipité dans l'océan. Pour jouir de Dieu, il vous faut descendre, et non monter là-haut. Dieu n'est pas là, au milieu de toute la raideur et de toutes les flatteries de la haute société.

11. Beaucoup de chrétiens de profession ignorent autant ce qu'est la spiritualité que Nicodème ignorait la nouvelle naissance. Ils sont ignorants et, je le crains, inconvertis. Si quelqu'un leur parle de l'esprit de prière, c'est de l'algèbre pour eux. Le cas de ces chrétiens de profession est effroyable. Combien le caractère des apôtres était différent ! Lisez l'histoire de leur vie, lisez leurs lettres, et vous verrez qu'ils étaient toujours spirituels et marchaient chaque jour avec Dieu. Mais aujourd'hui, combien il y a peu d'une telle religion ! « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18,8). Mettez certains de ces chrétiens de profession à l'œuvre dans un réveil : ils ne savent que faire, n'ont aucune énergie, aucun savoir-faire, et ne produisent aucune impression. Quand les chrétiens de profession se mettront-ils à l'œuvre, remplis de l'Esprit ? Si je pouvais voir cette Église remplie de l'Esprit, je ne demanderais rien de plus pour ébranler toute cette immense masse d'âmes. Il ne se passerait pas deux semaines avant que le réveil se répande dans toute cette ville.

Discours 8

Les réunions de prière

Je vous dis encore que, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. (Matthieu 18,19)

Jusqu'ici, en traitant de la prière, je me suis borné à la prière dans le secret. Je dois maintenant parler de la prière en commun, c'est-à-dire de la prière faite en groupe, quand deux personnes ou davantage s'unissent pour prier. Ces réunions sont courantes depuis le temps du Christ, et même des centaines d'années avant. Il est probable que le peuple de Dieu a toujours eu l'habitude de présenter ensemble ses supplications, chaque fois qu'il en avait la possibilité. Le bien-fondé de cette pratique ne sera pas contesté ici. Je n'ai pas besoin de m'arrêter maintenant sur le devoir de prier en commun. Mon intention n'est pas non plus de discuter la question de savoir si deux chrétiens qui s'accordent pour demander une bénédiction, quelle qu'elle soit, sont sûrs de l'obtenir. Mon but est de faire quelques remarques sur les réunions de prière, I. Le but des réunions de prière. II. La manière de les conduire.

III. Je mentionnerai plusieurs choses qui feront échouer le but pour lequel on les tient.

I. LE BUT DES RÉUNIONS DE PRIÈRE.

1. L'un des buts que l'on poursuit en réunissant plusieurs personnes pour prier ensemble, c'est de favoriser l'union entre chrétiens. Rien ne soude davantage les cœurs des chrétiens que de prier ensemble. Jamais ils ne s'aiment autant que lorsqu'ils voient leurs cœurs se répandre les uns après les autres dans la prière. Leur spiritualité fait naître un sentiment d'union et de confiance qui compte énormément pour la prospérité de

l'Église. On peut douter que des chrétiens puissent jamais être autre chose qu'unis, s'ils ont l'habitude de prier réellement ensemble. Et là où il y a eu entre eux de la rancœur et des différends, tout cela s'efface quand ils s'unissent dans la prière. Le grand but est atteint si vous arrivez à les amener à s'unir réellement dans la prière. Si l'on y parvient, les difficultés s'évanouissent.

2. Étendre l'esprit de prière. Dieu nous a faits ainsi, et telle est l'économie de sa grâce, que nous sommes des êtres sensibles les uns aux autres, et que nous nous communiquons nos sentiments. Un pasteur, par exemple, insuffle souvent pour ainsi dire ses propres sentiments à son assemblée. L'Esprit de Dieu qui inspire son âme se sert de ses sentiments pour agir sur ses auditeurs, tout autant qu'il se sert des paroles qu'il prêche. Il se sert de la même façon des sentiments des chrétiens. Rien n'est plus propre à faire naître l'esprit de prière que de s'unir dans la prière commune avec quelqu'un qui possède lui-même cet esprit ; à moins que celui-ci ne soit tellement en avance sur les autres que sa prière les rebute. Sa prière les réveillera, s'ils ne sont pas si loin derrière qu'elle les révolte et qu'ils y résistent. S'ils sont tant soit peu près du niveau de ses sentiments, son esprit prendra feu, brûlera et se répandra tout autour. Un seul membre d'une Église qui reçoit l'esprit de prière suffit souvent à secouer toute l'Église, à étendre ce même esprit à tous, et un réveil général s'ensuit.

3. Un autre grand but de la prière en commun, c'est d'émouvoir Dieu. Non qu'elle change la pensée et les sentiments de Dieu. Quand nous parlons d'émouvoir Dieu, comme je l'ai dit dans un discours précédent, nous ne voulons pas dire que cela modifie la volonté de Dieu. Mais quand les chrétiens offrent la prière qui convient, ils sont dans un état d'esprit tel qu'il devient convenable que Dieu accorde une bénédiction. Ils sont alors prêts à la recevoir, et il la donne parce qu'il est toujours le même, toujours prêt et heureux de faire miséricorde. Quand les chrétiens sont unis et qu'ils prient comme ils le doivent, Dieu ouvre les écluses des cieux

et répand ses bénédictions jusqu'à ce qu'on n'ait plus de place pour les recevoir.

4. Un autre but important des réunions de prière, c'est la conviction de péché et la conversion des pécheurs. Quand elles sont bien conduites, elles sont éminemment propres à produire cet effet. Les pécheurs deviennent facilement graves quand ils entendent prier les chrétiens. Là où il y a un esprit de prière, les pécheurs ne peuvent qu'être touchés. Un homme impie, un universaliste, disait un jour d'un certain pasteur : « Sa prédication, je la supporte très bien, mais quand il prie, je me sens terriblement mal ; j'ai l'impression que Dieu descend sur moi. » Les pécheurs sont souvent convaincus de péché en entendant prier. Un jeune homme aux talents remarquables, que beaucoup d'entre vous connaissent, disait d'un pasteur auquel il s'était vivement opposé avant sa conversion : « Dès qu'il s'est mis à prier, j'ai commencé à être convaincu de péché, et s'il avait continué à prier beaucoup plus longtemps, je n'aurais pas pu me contenir. » Dès que les chrétiens commencent à prier comme ils le doivent, les pécheurs savent qu'ils prient, et ils se sentent terriblement mal. Ils ne comprennent pas ce qu'est la spiritualité, parce qu'ils n'en ont aucune expérience. Mais quand une telle prière est offerte, ils savent qu'il y a là quelque chose ; ils savent que Dieu y est, et cela les met en présence de Dieu ; cela les rend terriblement graves, et ils ne peuvent pas le supporter. Et non seulement elle est propre à faire impression sur l'esprit des pécheurs, mais quand les chrétiens prient avec foi, l'Esprit de Dieu est répandu, et les pécheurs sont brisés et convertis sur-le-champ.

II. LA MANIÈRE DE CONDUIRE LES RÉUNIONS DE PRIÈRE.

1. Il est souvent bon d'ouvrir une réunion de prière par la lecture d'un court passage de la parole de Dieu ; surtout si celui qui conduit la réunion peut se rappeler un passage qui s'applique au but ou à la circonstance, qui frappe et qui va droit au fait. S'il n'a aucun passage qui s'y applique, mieux vaut n'en lire aucun. Ne faites pas entrer de force la parole de Dieu

dans la réunion pour la remplir, comme une simple formalité. C'est une insulte à Dieu. Il n'est pas bon de lire plus que ce qui s'applique au sujet de la réunion ou à la circonstance. Certains croient qu'il faut toujours lire un chapitre entier, si long soit-il, et même s'il traite de toutes sortes de sujets. Lire un chapitre entier est tout aussi frappant et judicieux que le serait, pour un pasteur, de prendre un chapitre entier comme texte quand il veut faire porter une vérité particulière sur l'esprit de ses auditeurs. Le but d'une réunion de prière doit être d'amener les chrétiens au point de prier pour un objet précis. Errer à travers un vaste champ entrave et ruine ce but.

2. Il convient que celui qui conduit fasse quelques remarques brèves et appropriées, propres à expliquer la nature de la prière et les encouragements que nous avons à prier, et à placer directement devant l'esprit des gens l'objet pour lequel il faut prier.

On ne peut pas plus prier sans avoir les pensées concentrées qu'on ne peut faire quoi que ce soit d'autre. Celui qui conduit doit donc y veiller, en remettant devant leur esprit l'objet pour lequel ils sont venus prier. S'ils sont venus prier pour quelque chose, il peut le faire. Et s'ils ne sont venus pour rien, mieux vaut qu'ils rentrent chez eux. Il ne sert à rien de rester là pour se moquer de Dieu en faisant semblant de prier, quand on n'a absolument rien au monde pour quoi prier.

Après avoir exposé l'objet, il doit présenter une promesse ou un principe qui serve de fondement pour encourager à attendre une réponse à leurs prières. S'il y a quelque indication de la Providence, quelque promesse ou quelque principe du gouvernement divin qui offre un fondement à la foi, qu'il le leur rappelle, et qu'il ne les laisse pas parler au hasard, d'après leur propre cœur, sans connaître aucune raison solide d'attendre une réponse. Si les réunions de prière accomplissent le plus souvent si peu de chose, c'est entre autres parce qu'on y met si peu de bon sens. Au lieu de chercher autour d'eux un appui solide sur lequel faire reposer leur foi, ils se réunissent simplement, déversent leurs paroles, et ne savent pas, et ne

se soucient pas de savoir, s'ils ont la moindre raison d'attendre une réponse. S'ils vont prier pour une chose où il peut y avoir un doute ou une erreur quant au fondement de la foi, il faut leur montrer la raison qu'ils ont de croire que leurs prières seront entendues et exaucées. On voit facilement que si l'on ne fait pas quelque chose de ce genre, les trois quarts d'entre eux n'auront aucune idée de ce qu'ils font, ni du fondement sur lequel ils devraient s'attendre à recevoir ce qu'ils demandent.

3. Quand on invite des personnes à prier, il est toujours souhaitable de laisser les choses suivre leur cours, partout où on peut le faire sans danger. Si on peut le faire sans risque, qu'on laisse prier ceux qui sont le plus disposés à prier. Il arrive parfois que même ceux qui sont d'ordinaire les plus spirituels et les plus indiqués pour qu'on leur demande de prier ne soient pas, à ce moment-là, dans de bonnes dispositions ; ils peuvent être froids et mondains, et ne feront que glacer la réunion. Mais si vous laissez prier ceux qui désirent prier, vous évitez cela. Souvent, pourtant, on ne peut pas le faire sans danger, surtout dans les grandes villes, où une réunion de prière risquerait d'être troublée par des gens qui n'ont rien à faire là pour prier : quelque fanatique ou quelque fou, quelque hypocrite ou quelque ennemi, qui ne ferait que du bruit. Dans la plupart des endroits, cependant, on peut agir ainsi en toute sécurité. Abandonnez la réunion à l'Esprit de Dieu. Ceux qui désirent prier, laissez-les prier. Si celui qui conduit voit quelque chose qui demande à être redressé, qu'il le fasse remarquer, librement et avec bonté, qu'il le remette en ordre, puis qu'on reprenne. Seulement, il doit veiller à bien choisir le moment de ses remarques, de façon à ne pas interrompre le courant des sentiments, à ne pas refroidir la réunion, ni détourner les esprits du sujet qui convient.

4. S'il est nécessaire de désigner nommément ceux qui doivent prier, le mieux est de faire appel d'abord aux plus spirituels. Et si vous ne savez pas qui ils sont, alors à ceux que vous supposeriez naturellement les plus vivants. S'ils prient au début, ils répandront probablement l'esprit de prière dans la réunion et élèveront le ton de l'ensemble. Sinon, si vous

faites appel au début à ceux qui sont froids et sans vie, ils répandront probablement un froid dans toute la réunion. Le seul espoir d'avoir une réunion de prière efficace, c'est qu'une partie au moins de l'Église soit spirituelle et communique son esprit aux autres. C'est justement la raison pour laquelle il vaut souvent mieux laisser les choses suivre leur cours, car alors ceux qui ont le plus de sentiment ont tendance à prier les premiers et à donner son caractère à la réunion.

5. Les prières doivent toujours être très courtes. Quand certains se permettent de prier longuement, ils oublient où ils sont, ils oublient qu'ils ne sont que la bouche de l'assemblée, et qu'on ne peut pas s'attendre à ce que l'assemblée les suive de cœur et se sente unie dans la prière, s'ils sont longs et ennuyeux, s'ils font le tour du monde et prient pour tout ce qui leur passe par la tête. D'ordinaire, ceux qui prient longuement en réunion le font, non parce qu'ils ont l'esprit de prière, mais parce qu'ils ne l'ont pas. Et s'ils tournent en rond, ce n'est pas parce qu'ils sont pleins de prière. Certains vont étirer une longue prière à dire à Dieu qui il est et ce qu'il est, ou bien ils exhortent Dieu à faire ceci ou cela. Certains déroulent dans leur prière tout un système de théologie. Certains prêchent, d'autres exhortent l'assistance, jusqu'à ce que tout le monde souhaite les voir s'arrêter, et Dieu le souhaite aussi, sans aucun doute. Ils devraient s'en tenir au sujet, prier pour ce qu'ils sont venus demander, et ne pas suivre l'imagination de leur cœur insensé à travers tout l'univers.

6. Chacun doit prier pour un objet précis. Il est bon que chacun ait un objet de prière : deux personnes ou plus peuvent prier pour la même chose, ou chacune pour un objet différent. Si la réunion est convoquée pour prier pour une chose précise, que tous prient pour cela. Si son objet est plus général, qu'ils choisissent leurs sujets selon l'intérêt qu'ils y portent. Si l'un se sent particulièrement porté à prier pour l'Église, qu'il le fasse. Si le suivant se sent porté à prier pour l'Église, il peut le faire aussi. Peut-être le suivant se sentira-t-il porté à prier pour les pécheurs, pour la jeunesse, ou à confesser ses péchés ; qu'il le fasse, et dès qu'il a fini, qu'il s'arrête. Chaque fois qu'un homme éprouve un sentiment profond, il

l'éprouve toujours sur un point particulier, et s'il prie pour cela, il parlera de l'abondance de son cœur, puis il s'arrêtera naturellement quand il aura fini. Ceux qui sentent le plus seront les plus disposés à limiter leurs prières à ce point-là, à s'arrêter quand ils ont fini, et à ne pas prier pour le monde entier.

7. Si, au cours de la réunion, il devient nécessaire de changer d'objet de prière, que celui qui conduit l'annonce et l'explique en quelques mots. Si l'objet est de prier pour l'Église, ou pour les rétrogrades, ou pour les pécheurs, ou pour les païens, qu'il l'expose clairement, puis qu'il le retourne et le tienne devant eux jusqu'à les amener à réfléchir et à sentir profondément avant de prier. Ensuite, qu'il leur expose les fondements sur lesquels ils peuvent faire reposer leur foi pour obtenir les bénédictions qu'ils demandent, si un tel exposé est nécessaire, et qu'il les conduise ainsi tout droit jusqu'au trône, et qu'il les laisse saisir la main de Dieu. Cela est conforme à la façon dont l'esprit humain fonctionne. Les gens le font toujours pour eux-mêmes quand ils prient dans le secret, s'ils ont réellement l'intention de prier pour obtenir quelque chose. Et il doit en être de même dans les réunions de prière.

8. Il est important que le temps soit pleinement occupé, de façon à ne pas laisser de longs moments de silence. Cela fait toujours mauvaise impression et refroidit la réunion. Je sais que parfois des Églises ont des moments de prière silencieuse. Mais dans ce cas, il faut demander expressément de prier en silence, afin que tous sachent pourquoi on se tait. Cela produit souvent un effet des plus puissants, quand toute une assemblée passe quelques instants en silence, tandis que tous élèvent leurs pensées vers Dieu. C'est tout autre chose que de longs intervalles de silence parce qu'il n'y a personne pour prier. Chacun sent qu'un tel silence pèse sur la réunion comme l'humidité froide de la mort.

9. Il est extrêmement important que celui qui conduit la réunion presse les pécheurs qui peuvent être présents de se repentir immédiatement. Il doit insister fortement là-dessus, et pousser les chrétiens présents à prier

de telle manière que les pécheurs sentent qu'on attend d'eux qu'ils se repentent immédiatement. Cela tend à remplir les chrétiens de compassion et d'amour pour les âmes. Les remarques adressées aux pécheurs sont souvent comme du feu versé sur le cœur des chrétiens, qui les réveille pour qu'ils prient et agissent en vue de la conversion des pécheurs. Qu'ils voient et sentent la culpabilité et le danger des pécheurs qui sont là, au milieu d'eux, et alors ils prieront.

III. Je dois mentionner plusieurs choses qui peuvent faire échouer le but d'une réunion de prière.

1. Quand on souffre malheureusement d'un manque de confiance envers celui qui conduit, il n'y a aucun bien à espérer. Quelle qu'en soit la cause, qu'il soit à blâmer ou non, le simple fait que ce soit lui qui conduise la réunion jettera sur elle un froid et empêchera tout bien. J'ai vu cela dans des Églises où l'on avait chargé de conduire la réunion de prière un ancien ou un diacre qui choquait les gens, peut-être à juste titre, peut-être pas, et la réunion mourait tout entière sous son influence. S'il y a un manque de confiance quant à sa piété, à sa capacité, à son jugement, ou à quoi que ce soit qui touche à la réunion, tout ce qu'il dit ou fait tombera à plat. La même chose arrive souvent quand l'Église a perdu confiance en son pasteur.

2. Quand celui qui conduit manque de spiritualité, il y aura de la sécheresse et de la froideur dans ses remarques et dans ses prières, tout trahira son manque d'onction, et toute son influence sera exactement l'inverse de ce qu'elle devrait être. J'ai connu des Églises où l'on n'arrivait pas à maintenir une réunion de prière, et la raison n'en était pas évidente ; mais ceux qui connaissaient l'état des choses savaient que celui qui conduisait était si notoirement dépourvu de spiritualité qu'il glacerait inévitablement une réunion de prière jusqu'à la faire mourir. Dans bien des Églises presbytériennes, les anciens sont si loin d'être des hommes spirituels qu'ils glacent toujours une réunion de prière. Et puis ils sont souvent étonnamment jaloux de leur dignité, et ne peuvent supporter que

quelqu'un d'autre conduise la réunion. Et si un membre spirituel prend la direction d'une réunion de prière, ils le lui reprochent : « Voyons, vous n'êtes pas ancien, et vous ne devriez pas conduire une réunion de prière en présence d'un ancien. » Et ainsi ils barrent le chemin, pendant que toute l'Église souffre de leur influence desséchante.

Un homme qui sait qu'il n'est pas dans une disposition spirituelle n'a rien à faire à la tête d'une réunion de prière ; il la tuera. Il y a deux raisons à cela. D'abord, il n'aura aucun discernement spirituel, et il ne saura ni quoi faire, ni quand le faire. Une personne spirituelle peut voir les mouvements de la Providence, sentir l'Esprit de Dieu, et comprendre pour quoi il les conduit à prier, de façon à choisir le moment de ses sujets et à tirer parti de l'état des sentiments parmi les chrétiens. Elle ne renversera pas tout le sentiment d'une réunion en introduisant d'autres choses qui ne s'accordent pas ou qui viennent mal à propos. Elle a le discernement spirituel qui lui permet de comprendre la conduite de l'Esprit et son action en ceux qui prient, et de suivre là où l'Esprit conduit. Supposons que la réunion soit conduite par quelqu'un qui n'est pas spirituel : il y a deux ou trois prières, l'esprit de prière monte, mais le responsable n'a pas le discernement spirituel pour le voir, et il fait quelques remarques sur un autre point, ou il lit un morceau de quelque livre, aussi éloigné du sentiment de la réunion que le pôle Nord. Il peut être aussi évident pour les autres de savoir pour quoi ils sont appelés à prier que si le Fils de Dieu lui-même était entré dans la réunion et avait nommé le sujet ; mais le responsable renversera tout, parce qu'il est si obtus qu'il ne sait pas lire les indications de la réunion.

Et puis, si celui qui conduit n'est pas spirituel, il sera très probablement terne et sec dans ses remarques et dans tout ce qu'il fait. Il lira un long cantique d'une voix endormie, puis il lira un long passage de l'Écriture d'un ton si froid et si hivernal qu'il étendra sur la réunion un linceul d'hiver, et elle restera morne aussi longtemps que son cœur froid sera installé en tête de toute la chose.

3. Le manque de talents convenables chez celui qui conduit. S'il lui manque le genre de talents qui permettent de rendre une réunion utile, il fera du tort à la réunion. S'il ne sait rien dire, ou si ses remarques sont si déplacées qu'elles provoquent la légèreté ou le mépris, ou si elles n'ont rien qui puisse frapper l'esprit, ou si elles ne sont pas guidées par le bon sens, ou si elles ne sont pas appropriées, il fera du tort à la réunion. Un homme peut être pieux, mais si faible que ses prières n'édifient pas les personnes présentes et les rebutent plutôt. Dans ce cas, mieux vaut qu'il garde le silence.

4. Parfois le bienfait d'une réunion de prière est réduit à néant par un mauvais esprit chez celui qui conduit. Par exemple, quand il y a un réveil et une forte opposition, si un responsable se lève dans une réunion de prière pour parler de cas d'opposition, les commente, et détourne ainsi la réunion de l'objet pour lequel on est venu prier, il ne sait pas de quel esprit il est animé. L'effet en est toujours désastreux pour une réunion de prière. Qu'un pasteur, pendant un réveil, se mette à prêcher contre l'opposition, et il détruira infailliblement le réveil et détournera le cœur des chrétiens de leur véritable objet. Que celui qui est chargé de conduire l'Église veille soigneusement sur son propre esprit, de peur d'égarer l'Église et de répandre un mauvais état d'esprit. Il en sera de même si quelqu'un qu'on invite à parler ou à prier introduit dans ses remarques ou ses prières quoi que ce soit de polémique, de déplacé, de déraisonnable, de contraire à l'Écriture, de ridicule ou d'étranger au sujet. N'importe laquelle de ces choses éteindra les tendres souffles de l'esprit de prière et ruinera la réunion.

5. Les personnes qui arrivent en retard à la réunion. C'est un très grand obstacle pour une réunion de prière. Quand les gens ont commencé à prier, que leur attention est fixée, qu'ils ont fermé les yeux et bouché leurs oreilles pour tenir tout le reste hors de leur esprit, voilà qu'au milieu d'une prière quelqu'un entre brusquement et traverse la salle. Quelques-uns lèvent les yeux, et tous ont l'esprit interrompu un moment. Puis tous se recueillent de nouveau, et un autre entre, et ainsi de suite. Je suppose

bien que le diable se moquerait du nombre de chrétiens qui vont à une réunion de prière, pourvu qu'ils n'y aillent qu'une fois la réunion commencée. Il serait ravi d'en voir arriver autant qu'on voudra, ainsi éparpillés, se faufilant très pieusement une fois la réunion commencée.

6. Quand des gens font des prières froides et des confessions de péché froides, ils ne manquent pas d'éteindre l'esprit de prière. Quand on jouit des influences de l'Esprit, au milieu des expressions chaleureuses qui s'épanchent, qu'il entre un individu froid qui exhale son souffle glacé comme l'humidité de la mort, et tout chrétien qui a quelque sentiment aura envie de quitter la réunion.

7. En certains endroits, il est courant de commencer une réunion de prière par la lecture d'un long passage de l'Écriture. Puis le diacre ou l'ancien annonce un long cantique. Ensuite, on le chante. Puis il fait une longue prière, où il prie pour les Juifs et pour la plénitude des païens, et pour bien d'autres objets qui n'ont rien à voir avec l'occasion de la réunion. Après quoi il lit peut-être un long extrait de quelque livre ou de quelque revue. Puis on a un autre long cantique et une autre longue prière, et ensuite on rentre chez soi. J'ai entendu un jour un ancien dire qu'on avait maintenu une réunion de prière pendant tant d'années, et que pourtant il n'y avait pas eu de réveil dans l'endroit. La vérité, c'est que les responsables de l'Église avaient pris l'habitude de mener les réunions exactement de cette manière pleine de dignité, et que leur dignité ne permettait pas qu'on y change quoi que ce soit. Pas étonnant qu'il n'y ait pas eu de réveil. De telles réunions de prière suffisent à empêcher un réveil. Et si des réveils commençaient, aussi nombreux qu'on voudra, la réunion de prière les détruirait. Il y a eu une fois dans cette ville, à ce qu'on m'a dit, une réunion de prière où il semblait y avoir un certain sentiment, et quelqu'un proposa qu'on fasse deux ou trois prières à la suite sans se relever. Un homme plein de dignité qui était là s'y opposa, en disant qu'on n'avait jamais fait cela, et qu'il espérait qu'il n'y aurait pas d'innovations. Il n'approuvait pas les innovations. Et ce fut la fin du réveil. Ces gens-là ont des réunions de prière clichées, et ils sont décidés

à ne pas sortir de leur ornière, qu'ils reçoivent la bénédiction ou non. Permettre une chose pareille serait une mesure nouvelle, et ils n'aiment jamais les mesures nouvelles.

8. Beaucoup de chant fait souvent du tort à une réunion de prière. L'esprit de prière, quand il est une agonie, ne porte pas les gens à chanter. Il y a un temps pour tout : un temps pour chanter, et un temps pour prier. Mais si je sais ce que c'est que d'être en travail d'enfantement pour des âmes, jamais les chrétiens n'ont moins envie de chanter que lorsqu'ils ont l'esprit de prière pour les pécheurs. Le chant est l'expression naturelle de sentiments joyeux et gais. L'esprit de prière n'est pas un esprit de joie. C'est un esprit de travail d'enfantement et d'agonie de l'âme, qui supplie Dieu et plaide auprès de lui avec de grands cris et des soupirs inexprimables. Cela ressemble à n'importe quoi plutôt qu'à du chant. J'ai connu des états d'âme où l'on ne pouvait pas affliger davantage le peuple de Dieu qu'en se mettant à chanter. Ce serait tellement à l'opposé de ce qu'il éprouve. Voyons, si vous saviez que votre maison est en feu, vous arrêteriez-vous d'abord pour chanter un cantique avant de l'éteindre ? Quelle figure cela ferait-il, ici à New York, quand un immeuble est en feu et que les pompiers sont tous rassemblés, si le chef s'arrêtait pour chanter un cantique ? C'est à peu près aussi naturel pour des gens de chanter quand ils sont travaillés par l'esprit de prière. Quand on a envie de tirer des hommes du feu, on n'a pas envie de chanter. Je n'ai jamais vu un réveil chantant aboutir à grand-chose. Sa tendance est de dissiper tout sentiment profond. Il est vrai que le chant d'un cantique a parfois produit un effet puissant sur des pécheurs convaincus de péché, mais en général c'est le contraste complet entre leurs sentiments et ceux des âmes heureuses qui chantent qui produit cet effet. Si le cantique est de caractère joyeux, il n'est pas directement propre à faire du bien aux pécheurs, et il est tout à fait propre à soulager l'angoisse intérieure du chrétien, au point de détruire ce travail de l'âme qui lui est indispensable pour l'emporter dans la prière.

Quand on introduit du chant dans une réunion de prière, les cantiques doivent être courts et choisis de manière à faire ressortir quelque chose de grave : des paroles frappantes, comme le cantique du Jugement, et d'autres propres à faire effet sur les pécheurs ; ou quelque chose qui fasse une impression profonde sur l'esprit des chrétiens ; mais pas ce genre de chant joyeux qui met tout le monde à l'aise et détourne l'esprit de l'objet de la réunion de prière.

J'ai entendu un jour un organiste célèbre produire un effet remarquable au cours d'une série de réunions. L'orgue était puissant, et les tuyaux de contrebasse faisaient comme le tonnerre. On annonça le cantique qui contient ces vers :

Voyez l'orage de la vengeance qui s'amasse

Sur le chemin où vous osez marcher ; Entendez le terrible tonnerre qui roule,

De plus en plus fort au-dessus de votre tête.

Quand il arriva à ces mots, nous avons d'abord entendu le grondement lointain du tonnerre, puis il s'est rapproché et s'est fait plus fort, jusqu'à ce qu'au mot « plus fort » éclate un fracas qui sembla presque terrasser toute l'assemblée.

De telles choses, à leur place, font du bien. Mais le chant ordinaire dissipe le sentiment. Il doit toujours être tel qu'il n'enlève pas le sentiment, mais l'approfondisse.

Souvent on fait du tort à une réunion de prière en invitant les jeunes convertis à chanter des cantiques joyeux. C'est tout à fait déplacé dans une réunion de prière. Ce n'est pas le moment pour eux de laisser leur sentiment s'écouler dans des chants joyeux, alors que tant de pécheurs autour d'eux, et leurs propres anciens compagnons, descendent en enfer. Un réveil est souvent étouffé parce que l'Église et le pasteur s'abandonnent tous au chant avec les jeunes convertis. Ainsi, en s'arrêtant pour se réjouir alors qu'ils devraient ressentir de plus en plus

profondément le sort des pécheurs, ils attristent l'Esprit de Dieu et l'éloignent, et ils s'aperçoivent bientôt que leur agonie et leur travail d'âme ont entièrement disparu.

9. Introduire dans la prière des sujets de controverse fera échouer une réunion de prière. Rien de polémique ne doit être introduit dans la prière, à moins que la réunion n'ait justement pour objet de régler la question. Sinon, que les chrétiens se réunissent dans leurs réunions de prière sur le vaste terrain de la prière unie pour un objet commun. Et que les controverses se règlent ailleurs.

10. Celui qui conduit et les autres doivent prendre grand soin d'observer de près les mouvements de l'Esprit de Dieu. Qu'ils ne prient pas sans l'Esprit, mais qu'ils suivent sa conduite. Gardez-vous bien d'éteindre l'Esprit pour prier selon l'usage établi. Évitez tout ce qui est propre à détourner l'attention de l'objet. Il faut se garder tout particulièrement de toute affectation de sentiment qui ne soit pas réel. S'il y a affectation de sentiment, le plus souvent les autres voient et sentent que c'est de l'affectation et non de la réalité. En tout cas, l'Esprit de Dieu le sait, il en sera attristé et quittera les lieux. D'un autre côté, toute résistance à l'Esprit ruinera tout autant la réunion. Il n'est pas rare qu'il s'y trouve des gens si froids que, si quelqu'un éclatait dans l'esprit de prière, ils appelleraient cela du fanatisme et se répandraient peut-être en opposition.

11. Si des personnes refusent de prier quand on les y invite, cela fait du tort à une réunion de prière. Il y a des gens qui prétendent toujours n'avoir pas de don. Des femmes refusent parfois de prier à leur tour, et prétendent qu'elles n'en sont pas capables. Mais si quelqu'un d'autre le disait, elles seraient offensées. Supposons qu'elles apprennent que quelqu'un a fait une remarque comme celle-ci : « Ne lui demandez pas de prier ; elle ne sait pas prier ; elle n'a pas assez de talent » ; est-ce que cela leur plairait ? De même pour un homme qui prétend n'avoir pas de don : que quelqu'un d'autre aille raconter qu'il n'a pas assez de talent pour faire

une prière convenable, et vous verrez si cela lui plaît. Ce prétexte n'est pas sincère ; c'est de la pure comédie.

Certains disent qu'ils ne peuvent pas prier en famille, qu'ils n'ont pas de don. Mais on ne pourrait pas les offenser davantage qu'en disant qu'ils ne sont pas capables de faire une prière convenable devant leur propre famille. Ils diraient : « Voyons, cet homme parle comme s'il croyait que personne d'autre que lui n'a de don. » Les gens ne sont guère enclins à avoir d'eux-mêmes une si piètre opinion. J'ai souvent vu la malédiction de Dieu suivre de tels chrétiens de profession. Ils n'ont aucune excuse. Dieu n'en acceptera aucune. Cet homme a une langue pour parler à ses voisins, et il peut parler à Dieu, s'il en a le cœur. Vous verrez leurs enfants non convertis, leur fils une malédiction, leur fille, la langue ne saurait le dire. Dieu dit qu'il répandra sa fureur sur les familles qui n'invoquent pas son nom (Jérémie 10,25). Si j'en avais le temps, je pourrais citer une foule de faits montrant que Dieu MARQUE de sa désapprobation et de sa malédiction ceux qui refusent de prier quand ils le devraient. Tant que les chrétiens de profession ne se seront pas repentis de ce péché, n'auront pas pris leur croix (s'ils veulent appeler la prière une croix !) et n'auront pas fait leur devoir, ils n'ont pas à attendre de bénédiction.

12. Les réunions de prière sont souvent trop longues. Il faut toujours les clore pendant que les chrétiens ont encore du sentiment, et ne pas les faire traîner jusqu'à ce que tout sentiment soit épuisé et que l'Esprit soit parti.

13. Les confessions sans cœur. Les gens confessent leurs péchés et ne les abandonnent pas. Chaque semaine, ils referont la même confession. Une longue confession, froide, terne et endormie cette semaine, puis la semaine suivante une autre toute pareille, sans abandonner aucun péché. Voyons, ils n'ont aucune intention d'abandonner leurs péchés ! Cela montre clairement qu'ils n'ont pas l'intention de s'amender. Toute leur religion consiste en ces confessions. Au lieu de recevoir de Dieu une bénédiction par de telles confessions, ils ne recevront qu'une malédiction.

14. Quand les chrétiens passent tout le temps à prier pour eux-mêmes. Cela, ils auraient dû le faire dans leur cabinet. Quand ils viennent à une réunion de prière, ils doivent être prêts à offrir pour les autres des intercessions efficaces. Si les chrétiens prient dans leur cabinet comme ils le doivent, ils auront envie de prier pour les pécheurs. S'ils ne prient dans leur cabinet que pour eux-mêmes, ils n'obtiendront pas l'esprit de prière. J'ai connu des hommes qui s'enfermaient des jours entiers pour prier pour eux-mêmes, et qui n'obtenaient jamais aucune vie, parce que leurs prières étaient entièrement égoïstes. Mais s'ils veulent bien s'oublier eux-mêmes, ouvrir largement leur cœur et prier pour les autres, cela réveillera en eux un tel sentiment qu'ils pourront épancher leur cœur. Et alors ils pourront se mettre à travailler pour les âmes. J'ai connu, pendant un réveil, quelqu'un qui s'enferma dix-sept jours et pria comme s'il voulait amener Dieu à ses conditions, mais cela ne servit à rien ; alors il sortit pour se mettre au travail, et aussitôt il eut l'Esprit de Dieu dans son âme. Il est bon que les chrétiens prient pour eux-mêmes et confessent leurs péchés, puis qu'ils ouvrent largement leur cœur, jusqu'à ressentir ce qu'ils doivent ressentir.

15. Les réunions de prière échouent souvent faute de remarques appropriées. On ne dit pas les choses propres à amener les gens à prier. Peut-être celui qui conduit ne s'est-il pas préparé ; ou peut-être n'a-t-il pas les talents requis pour entraîner l'Église dans la prière, ou bien il ne conduit pas leur esprit à s'arrêter sur les sujets de prière qui conviennent.

16. Quand des personnes qui sont à juste titre mal vues, pour une raison ou pour une autre, s'empressent de prendre la parole et de prier. Ces personnes tiennent parfois beaucoup à y prendre part. Elles disent que c'est leur devoir de se lever et de rendre témoignage pour Dieu en toute occasion. Elles vous diront qu'elles savent bien qu'elles ne sont pas capables d'édifier l'Église, mais que personne d'autre ne peut faire leur devoir à leur place, et qu'elles veulent rendre témoignage. Peut-être le seul endroit où elles aient jamais rendu témoignage pour Dieu est-il la

réunion de prière ; toute leur vie, hors de la réunion, témoigne contre Dieu. Elles feraient mieux de se taire.

17. Quand prennent part des personnes si peu instruites que des gens de goût ne peuvent qu'en être rebutés. Les personnes cultivées ne peuvent pas les suivre, et leur esprit est inévitablement distrait. Je ne veux pas dire qu'il faille avoir fait des études supérieures pour conduire la prière. Toutes les personnes qui ont une instruction ordinaire, surtout si elles ont l'habitude de prier, peuvent conduire la prière, si elles ont l'esprit de prière. Mais il y a des personnes qui emploient des expressions si absurdes et si incorrectes qu'elles ne peuvent que rebuter tout esprit cultivé. Ces esprits ne peuvent s'empêcher d'être rebutés. Le dégoût est une chose involontaire, et quand un objet rebutant est devant l'esprit, ce sentiment est irrésistible. La piété n'empêchera pas quelqu'un de l'éprouver. Le seul moyen est d'enlever l'objet. Si ces personnes veulent faire du bien, elles feraient mieux de rester silencieuses. Certaines d'entre elles pourront être peinées de ne pas être invitées à prendre part. Mais mieux vaut leur dire avec bonté la raison que de voir la réunion de prière régulièrement abîmée et rendue ridicule par leurs prestations.

18. Le manque d'union dans la prière. Quand l'un conduit la prière, les autres ne suivent pas, mais pensent à autre chose. Leurs cœurs ne s'unissent pas, ne disent pas : Amen. C'est aussi grave que si l'un présentait une requête et qu'un autre protestait contre elle. L'un demande à Dieu de faire une chose, et les autres lui demandent de ne pas la faire, ou de faire autre chose.

19. La négligence de la prière dans le secret. Les chrétiens qui ne prient pas dans le secret ne peuvent pas s'unir avec puissance dans une réunion de prière, et ne peuvent pas avoir l'esprit de prière.

REMARQUES.

1. Une réunion de prière mal conduite fait souvent plus de mal que de bien. Dans beaucoup d'Églises, la manière habituelle de conduire les

réunions de prière est telle que les chrétiens n'ont pas la moindre idée du but ni de la puissance de ces réunions. Elle tend à étouffer plutôt qu'à favoriser les sentiments de piété et l'esprit de prière.

2. Une réunion de prière est l'indicateur de l'état de la religion dans une Église. Si l'Église néglige les réunions de prière, ou si l'on y vient sans avoir l'esprit de prière, vous savez évidemment que la religion est au plus bas. Laissez-moi entrer dans la réunion de prière, et je peux toujours y voir l'état de la religion.

3. Tout pasteur devrait savoir que si les réunions de prière sont négligées, tous ses travaux sont vains. S'il n'arrive pas à faire venir les chrétiens aux réunions de prière, tout ce qu'il pourra faire ne relèvera pas l'état de la religion.

4. Une grande responsabilité repose sur celui qui conduit une réunion de prière. Si la réunion de prière n'est pas ce qu'elle devrait être, si elle n'élève pas l'état de la religion, il doit se mettre sérieusement au travail pour voir ce qui ne va pas, obtenir l'esprit de prière, et se préparer à faire des remarques propres à faire du bien et à remettre les choses en ordre. Un responsable n'a rien à faire à la tête des réunions de prière s'il n'est pas préparé, de la tête et du cœur, à faire cela. Je souhaite que vous qui conduisez les réunions de prière de quartier de cette Église remarquiez ce point.

5. Les réunions de prière sont les réunions les plus difficiles à maintenir comme elles devraient l'être. Elles sont si spirituelles que, si celui qui conduit n'est pas particulièrement préparé, de cœur et d'esprit, elles dépériront. Il est vain que le responsable se plaigne de ce que les membres de l'Église n'y assistent pas. Neuf fois sur dix, c'est la faute du responsable s'ils n'y assistent pas. S'il ressentait ce qu'il doit ressentir, ils trouveraient les réunions si intéressantes qu'ils y viendraient tout naturellement. S'il est si froid, si terne et si dépourvu de spiritualité qu'il glace tout, pas étonnant que les gens ne viennent pas à la réunion. Les responsables d'Église se plaignent et grondent souvent parce que les gens

ne viennent pas à la réunion de prière, alors que la vérité est qu'ils sont eux-mêmes si froids qu'ils glacent à mort tous ceux qui viennent.

6. Les réunions de prière sont des réunions de la plus haute importance pour l'Église. Il est très important que les chrétiens maintiennent les réunions de prière :

(1.) Pour favoriser l'union.

(2.) Pour accroître l'amour fraternel.

(3.) Pour cultiver la confiance chrétienne. (4.) Pour favoriser leur propre croissance dans la grâce. (5.) Pour entretenir et faire progresser la spiritualité.

7. Les réunions de prière doivent être assez nombreuses dans l'Église, et organisées de telle sorte, qu'elles exercent les dons de chacun des membres de l'Église, hommes et femmes. Chacun doit avoir l'occasion de prier et d'exprimer les sentiments de son cœur, s'il en a. Les réunions de prière de quartier de cette Église sont destinées à cela. Et si elles sont trop grandes pour cela, qu'on les divise, de façon à faire entrer toute la masse dans l'œuvre, à exercer tous les dons, et à répandre l'union, la confiance et l'amour fraternel dans l'ensemble.

8. Il est important que des pécheurs impénitents assistent toujours aux réunions de prière. S'il n'en vient aucun de lui-même, sortez et invitez-les. Les chrétiens devraient se donner beaucoup de peine pour amener leurs amis et leurs voisins impénitents aux réunions de prière. Ils peuvent mieux prier pour les pécheurs impénitents quand ils les ont sous les yeux. J'ai connu des réunions de prière de femmes qui excluaient les pécheurs. Et la raison, c'est qu'elles étaient si orgueilleuses qu'elles avaient honte de prier devant des pécheurs. Quel esprit ! De telles prières ne feront aucun bien. Elles insultent Dieu. Vous n'en avez pas fait assez, tant s'en faut, quand vous êtes allé vous-même à la réunion de prière. Vous ne pouvez pas prier si vous n'avez invité aucun pécheur à y aller. Si toute l'Église a ainsi négligé son devoir, si elle est allée à la réunion de

prière sans emmener de pécheurs avec elle, sans sujets de prière, qu'est-elle venue faire ?

9. Le grand objet de tous les moyens de grâce est de viser directement la conversion des pécheurs. Vous devez prier pour qu'ils soient convertis là, sur place. Ne priez pas pour qu'ils soient réveillés et convaincus de péché, mais priez pour qu'ils soient convertis sur-le-champ. Personne ne doit prier ni faire de remarque comme s'il s'attendait à ce qu'un seul pécheur s'en aille sans avoir donné son cœur à Dieu. Vous devez tous faire comprendre au pécheur que c'est MAINTENANT qu'il doit se soumettre. Et si vous faites cela, pendant que vous parlerez encore, Dieu exaucera. Si les chrétiens montraient clairement qu'ils ont vraiment à cœur la conversion des pécheurs, qu'ils y sont résolus, et s'ils priaient comme ils le doivent, il se tiendrait rarement une réunion de prière sans que des âmes soient converties, et parfois tous les pécheurs présents dans la salle. C'est le moment même, s'il en est un, où les pécheurs devraient être convertis en réponse à ces prières. Je ne doute pas que vous puissiez voir des pécheurs convertis à chaque réunion de prière de quartier, si vous faites votre devoir. Emmenez-les là, emmenez-y vos familles, vos amis ou vos voisins dans ce dessein, donnez-leur l'instruction qui convient s'ils ont besoin d'instruction, priez pour eux comme vous le devez, et vous sauverez leurs âmes. Comptez-y : si vous faites votre devoir, et de la bonne manière, Dieu ne retiendra pas sa bénédiction, et l'œuvre se fera.

Discours 9

Les moyens à employer auprès des pécheurs

Vous êtes mes témoins, dit l'Éternel, vous, et mon serviteur que j'ai choisi. (Ésaïe 43,10)

Le texte affirme des enfants de Dieu qu'ils sont ses témoins. Dans plusieurs des discours précédents, je me suis arrêté sur le sujet de la prière, c'est-à-dire sur cette partie des moyens propres à favoriser un réveil qui vise à amener Dieu à répandre son Esprit. Je vais maintenant aborder l'autre partie :

LES MOYENS À EMPLOYER POUR LA CONVICTION ET LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

Il est vrai, en général, que les gens sont touchés par les choses de la religion dans la mesure où ils sont convaincus de leur vérité. Si l'on éprouve si peu de chose à leur sujet, c'est d'abord parce qu'on n'y fait pas attention. Aucun être ne peut regarder les grandes vérités de la religion comme des vérités sans en être profondément remué. Le diable lui-même ne le peut pas : il croit et il tremble. Les anges du ciel sont émus devant ces choses. Dieu est ému. Une conviction de la vérité qui s'empare de l'intelligence s'accompagne toujours d'un sentiment, quel qu'il soit.

L'un des grands desseins de Dieu, quand il laisse les chrétiens dans le monde après leur conversion, c'est qu'ils soient ses témoins. Il veut qu'ils attirent sur ce sujet l'attention de la foule insouciante et qu'ils lui fassent voir la différence de caractère et de destinée entre ceux qui croient l'Évangile et ceux qui le rejettent. Cette inattention est le grand obstacle aux progrès de la religion. Et ce que fait l'Esprit de Dieu, c'est d'éveiller l'attention des hommes sur leur péché et sur le plan du salut. On a quelquefois employé des miracles pour arrêter l'attention des pécheurs. De cette manière, les miracles peuvent servir d'instruments à la

conversion, bien que la conversion ne soit pas elle-même un miracle et que les miracles, par eux-mêmes, n'aient jamais converti personne. Ils peuvent être un moyen de réveil. Encore ne sont-ils pas toujours efficaces, même pour cela. Et s'ils se prolongeaient ou devenaient ordinaires, ils perdraient vite leur force. Ce qu'il faut au monde, c'est quelque chose qui soit une sorte de miracle présent partout, capable non seulement d'arrêter l'attention, mais de la fixer, et de maintenir l'esprit en contact chaleureux avec la vérité jusqu'à ce qu'il cède.

Voilà pourquoi Dieu a dispersé ses enfants partout, dans les familles et parmi les nations. Il n'a jamais voulu les laisser tous ensemble en un seul lieu, si agréable que cela pût être pour eux. Il veut qu'ils soient dispersés. Quand l'Église de Jérusalem resta groupée comme un troupeau, négligeant d'aller, comme le Christ l'avait ordonné, répandre l'Évangile dans le monde entier, Dieu déchaîna contre elle une persécution et dispersa ses membres au loin ; et alors « ceux qui avaient été dispersés allaient de lieu en lieu, annonçant la bonne nouvelle de la parole » (Actes 8,4). En examinant le texte, je me propose de rechercher :

I. Sur quels points précis les chrétiens doivent rendre témoignage pour Dieu.

II. De quelle manière ils doivent rendre ce témoignage.

I. Sur quels points les enfants de Dieu sont-ils appelés à rendre témoignage ?

D'une manière générale, ils doivent témoigner de la vérité de la Bible. Ils sont pour cela des témoins compétents, car ils ont l'expérience de sa vérité. Le chrétien qui a fait l'expérience de la religion n'a pas plus besoin de preuves extérieures pour se convaincre de la vérité de la Bible que pour se prouver qu'il existe. Tout le plan du salut est si pleinement étalé et si bien établi dans sa conviction qu'entreprendre de lui faire abandonner par le raisonnement sa foi en la Bible serait aussi impossible que de lui faire abandonner la certitude de sa propre existence. Des

hommes ont essayé de faire naître un doute sur l'existence du monde matériel. Ils ne peuvent pas y réussir. Personne ne peut douter de l'existence d'un monde matériel. En douter, c'est aller contre sa propre conscience. Vous pouvez employer des arguments auxquels il ne sait pas répondre, l'embarrasser, le déconcerter, lui fermer la bouche ; il n'est peut-être ni logicien ni philosophe et incapable de déceler vos sophismes. Mais ce qu'il sait, il le sait.

Il en est de même en religion. Le chrétien sait au fond de lui-même que la Bible est vraie. Le plus petit enfant dans la foi connaît par expérience la vérité de la Bible. Il peut entendre de la bouche des incrédules des objections auxquelles il n'a jamais pensé et auxquelles il ne sait que répondre, il peut rester confondu, mais on ne peut pas le chasser de sa position. Il dira : « Je ne sais pas vous répondre, mais je sais que la Bible est vraie. »

C'est comme un homme qui se regarde dans un miroir et dit : « C'est mon visage. » Comment savez-vous que c'est votre visage ? « Eh bien, à son air. » De même, quand un chrétien se voit dessiné et dépeint dans la Bible, il trouve la ressemblance si exacte qu'il sait qu'elle est vraie. Mais, plus précisément, les chrétiens doivent témoigner :

1. De l'immortalité de l'âme. Elle est clairement révélée dans la Bible.

2. De la vanité de tous les biens de la terre, qui ne peuvent satisfaire.

3. De la religion, qui satisfait le cœur et suffit glorieusement à tout.

4. De la culpabilité et du danger des pécheurs. Sur ce point, ils peuvent parler par expérience aussi bien que d'après la parole de Dieu. Ils ont vu leurs propres péchés, et ils comprennent mieux la nature du péché, ainsi que la culpabilité et le danger des pécheurs.

5. De la réalité de l'enfer, lieu de châtiment éternel pour les méchants.

6. De l'amour du Christ pour les pécheurs.

7. De la nécessité d'une vie sainte, si nous pensons arriver un jour au ciel.

8. De la nécessité du renoncement à soi-même et d'une vie élevée au-dessus du monde.

9. De la nécessité de la douceur, d'un esprit tourné vers le ciel, de l'humilité et de l'intégrité.

10. De la nécessité d'un renouvellement complet du caractère et de la vie pour tous ceux qui veulent entrer au ciel. Voilà les sujets sur lesquels ils doivent être les témoins de Dieu. Et ils sont tenus de rendre ce témoignage de manière à contraindre les hommes à croire la vérité.

II. Comment doivent-ils rendre témoignage ?

Par la parole et par l'exemple, en toute occasion convenable, par leurs lèvres, mais surtout par leur vie. Les chrétiens n'ont pas le droit de garder les lèvres closes ; ils doivent reprendre, exhorter et supplier « avec toute douceur et en instruisant » (2 Timothée 4,2). Mais leur influence principale, en tant que témoins, tient à leur exemple.

Ils sont appelés à être témoins de cette manière parce que l'exemple enseigne avec une force bien plus grande que la parole. Tout le monde le sait. Les actes parlent plus haut que les mots. Mais quand la parole et l'exemple agissent ensemble, ils exercent sur l'esprit la plus grande influence possible. Quant à la manière dont ils doivent témoigner, à la façon de rendre témoignage à la vérité des points énumérés, en général, ils doivent, dans leur conduite et leurs conversations de chaque jour, vivre comme s'ils croyaient la Bible.

1. Comme s'ils croyaient que l'âme est immortelle, comme s'ils croyaient que la mort n'est pas la fin de leur existence, mais l'entrée dans un état qui ne changera plus. Ils doivent vivre de manière à produire pleinement cette impression sur tous ceux qui les entourent. On voit sans peine que, sur ce point, la parole sans l'exemple ne servira à rien. Tous les arguments du monde ne convaincront pas les hommes que vous croyez vraiment cela, si vous ne vivez pas comme si vous le croyiez. Votre raisonnement sera peut-être sans réplique, mais si vous ne vivez pas en

conséquence, votre conduite ruinera vos arguments. Ils diront que vous êtes un habile sophiste ou un fin raisonneur, ils reconnaîtront peut-être qu'ils ne savent pas vous répondre ; mais ils ajouteront qu'il est évident que tout votre raisonnement est faux et que vous le savez faux, puisque votre vie contredit votre théorie. Ou bien que, s'il est vrai, vous n'y croyez pas, en tout cas. Et ainsi tout le poids de votre témoignage passe dans l'autre camp.

2. La vanité des choses de ce monde, qui ne peuvent satisfaire. Vous devez en témoigner par votre vie. C'est faute de ce témoignage que les hommes trébuchent le plus. C'est ici, plus que partout ailleurs, qu'on a besoin du témoignage des enfants de Dieu. Les hommes sont si frappés par les objets des sens, et si constamment occupés d'eux, qu'ils sont très portés à chasser l'éternité de leur esprit. Un petit objet tenu tout près de l'œil peut cacher l'océan au loin. De même, les choses du monde, qui sont proches, grossissent tellement à leurs yeux qu'ils ne voient plus rien d'autre. L'un des buts importants pour lesquels Dieu garde les chrétiens dans le monde, c'est d'enseigner aux gens sur ce point, par la pratique, à ne pas travailler « pour la nourriture qui périt » (Jean 6,27). Mais supposez que des chrétiens de profession enseignent en paroles la vanité des choses de la terre et la contredisent dans les faits. Supposez que les femmes aiment autant la toilette et suivent toutes les modes avec autant de soin, que les hommes désirent autant de belles maisons et de beaux équipages que les gens du monde. Qui ne voit qu'il serait tout à fait ridicule de leur part de témoigner de leurs lèvres que ce monde n'est que vanité et que ses joies sont creuses et ne satisfont pas ? Les gens sentent cette absurdité, et c'est elle qui ferme la bouche des chrétiens. Ils ont honte de parler à leurs voisins tant qu'ils s'encombrent de ces colifichets, parce que leur conduite de chaque jour témoigne devant tout le monde exactement du contraire. Quelle figure feraient certains membres d'Église de cette ville, hommes ou femmes, s'ils allaient parmi les gens du peuple leur parler de la vanité du monde ! Qui croirait ce qu'ils disent ?

3. La religion, qui satisfait le cœur. Les chrétiens sont tenus de montrer par leur conduite qu'ils trouvent réellement leur contentement dans les joies de la religion, sans les pompes et les vanités du monde ; que les joies de la religion et la communion avec Dieu les maintiennent au-dessus du monde. Ils doivent faire voir que ce monde n'est pas leur patrie. Ils font profession de croire que le ciel est une réalité et qu'ils comptent y habiter pour toujours. Mais supposez qu'ils démentent cela par leur conduite, qu'ils vivent de façon à prouver qu'ils ne peuvent être heureux sans avoir leur pleine part des modes et du faste du monde, et que, pour ce qui est d'aller au ciel, ils aimeraient bien mieux rester sur la terre que mourir pour y aller ! Que pense le monde quand il voit un chrétien de profession avoir aussi peur de mourir qu'un incrédule ? De tels chrétiens se parjurent : ils jurent un mensonge, car ils témoignent qu'il n'y a rien dans la religion qui permette à quelqu'un de vivre au-dessus du monde.

4. La culpabilité et le danger des pécheurs. Les chrétiens sont tenus d'avertir les pécheurs de leur terrible condition, de les exhorter à fuir la colère à venir et à saisir la vie éternelle. Mais qui ne sait que, pour cela, la manière est tout ? Il arrive souvent que des pécheurs soient saisis par la conviction de péché à cause de la manière même dont une chose est faite. Il y avait une fois un homme qui s'opposait vivement à un certain prédicateur. Comme on lui demandait d'en donner une raison précise, il répondit : « Je ne peux pas supporter de l'entendre, parce qu'il dit le mot ENFER d'une telle façon que ce mot me résonne longtemps après dans les oreilles. » Ce qui lui déplaisait, c'était justement ce qui faisait toute la force de ce seul mot prononcé. La manière peut être telle qu'elle communique une idée exactement contraire au sens des mots. Un homme peut vous dire que votre maison brûle d'une façon qui produise l'impression exactement inverse, et vous en conclurez que ce n'est pas votre maison qui est en feu. Le veilleur de nuit pourrait crier « Au feu ! au feu ! » d'une façon telle que tout le monde le croirait endormi ou ivre. Une certaine manière est si habituellement liée à l'annonce de certaines choses qu'on ne peut les exprimer sans elle. Les mots seuls ne rendent

jamais le sens, parce que l'idée ne peut être pleinement exprimée que par une manière particulière de parler. Allez trouver un pécheur, parlez-lui de sa culpabilité et de son danger ; si votre manière produit une impression qui ne correspond pas à vos paroles, vous rendez en fait le témoignage contraire et vous lui dites qu'il ne court aucun risque d'aller en enfer. Si le pécheur croit tant soit peu qu'il est en danger d'aller en enfer, c'est pour de tout autres raisons que parce que vous le lui dites. Si vous vivez de manière à montrer que vous n'éprouvez pas de compassion pour les pécheurs qui vous entourent ; si vous ne montrez aucune tendresse, ni dans vos yeux, ni sur vos traits, ni dans votre voix ; si votre manière n'est pas grave et pressante, comment peuvent-ils croire que vous êtes sincère ?

Madame, supposez que vous disiez à votre mari inconverti, d'un ton léger et en riant : « Mon cher, je crois que tu vas en enfer » ; vous croira-t-il ? Si votre vie est frivole et mondaine, vous montrez ou bien que vous ne croyez pas qu'il y ait un enfer, ou bien que vous souhaitez qu'il y aille et que vous cherchez à écarter de son esprit toute impression sérieuse. Avez-vous des enfants inconvertis ? Supposez que vous ne leur parliez jamais de religion, ou que, quand vous leur en parlez, ce soit d'une manière si froide, si dure, si sèche, qu'elle montre que vous n'éprouvez rien ; pensez-vous qu'ils vous croient ? Ils ne voient pas chez vous la même froideur pour les autres choses. Ils sont habitués à voir toute la mère dans vos yeux, dans les intonations de votre voix, dans votre insistance, et le reste, et à sentir la chaleur d'un cœur de mère s'épancher de vos lèvres dans tout ce qui les concerne. Si donc, quand vous leur parlez de religion, vous êtes froide et légère, peuvent-ils supposer que vous y croyez ? Si votre conduite met sous les yeux de votre enfant cet esprit insouciant, sans cœur et sans prière, et qu'ensuite vous lui parliez de l'importance de la religion, l'enfant s'en ira en riant à l'idée que vous essayiez de lui faire croire qu'il y a un enfer.

5. L'amour du Christ. Vous devez témoigner de la réalité de l'amour du Christ par l'estime que vous montrez pour ses préceptes, pour son

honneur, pour son royaume. Vous devriez agir comme si vous croyiez qu'il est mort pour les péchés du monde entier, et comme si vous donniez tort aux pécheurs qui rejettent son « si grand salut » (Hébreux 2,3). C'est la seule manière légitime de faire sentir aux pécheurs l'amour du Christ. Au lieu de cela, les chrétiens vivent souvent de manière à donner aux pécheurs l'impression que le Christ est si compatissant qu'ils n'ont pas grand-chose à craindre de lui. J'ai été stupéfait de voir à quel point une certaine catégorie de chrétiens de profession veulent que les pasteurs prêchent sans cesse sur l'amour du Christ. Si un pasteur prêche le devoir, s'il presse les chrétiens d'être saints et de travailler pour le Christ, ils appellent tout cela une prédication légaliste. Ils disent qu'ils veulent entendre l'Évangile. Eh bien, supposons que vous présentiez l'amour du Christ. Comment en témoigneront-ils dans leur vie ? Comment montreront-ils qu'ils y croient ? Eh bien, par leur conformité au monde, ils témoigneront carrément qu'ils n'en croient pas un mot et qu'ils ne se soucient pas le moins du monde de l'amour du Christ, sinon pour s'en faire un manteau, pour pouvoir en parler et couvrir ainsi leurs péchés. Ils n'ont aucune part à sa compassion, ils n'y croient pas comme à une réalité, et ils n'ont aucun souci des sentiments qui remplissent l'âme du Christ quand il voit l'état des pécheurs.

6. La nécessité de la sainteté pour entrer au ciel. Il ne suffit pas d'en parler. Ils doivent vivre saintement, et témoigner ainsi que les hommes ne doivent pas s'attendre à être sauvés s'ils ne sont pas saints. L'idée qu'on ne peut pas être parfait ici-bas règne depuis si longtemps que beaucoup de chrétiens de profession ne visent même pas sérieusement à une vie sans péché. Ils ne peuvent pas dire honnêtement qu'ils aient jamais eu réellement l'intention de vivre sans pécher. Ils se laissent porter par le courant, d'une manière relâchée, pécheresse, malheureuse et abominable, dont le diable rit sans doute, parce que c'est, de toutes, la voie la plus sûre pour aller en enfer.

7. La nécessité du renoncement à soi-même, de l'humilité et d'un esprit tourné vers le ciel. Les chrétiens doivent montrer par leur propre

exemple ce qu'est la religion qu'on attend des hommes. C'est là, après tout, la prédication la plus puissante, et celle qui a le plus de chances d'agir sur les impénitents, en leur montrant la grande différence qu'il y a entre eux et les chrétiens. Beaucoup de gens essaient de faire des hommes des chrétiens par une tout autre voie : en copiant d'aussi près que possible leur manière de vivre actuelle et en se conformant à eux autant qu'il est permis de le faire. Ils semblent penser que le meilleur moyen d'amener les hommes à la religion est de rabaisser la religion à leur niveau. Comme si, plus on rapproche la religion du monde, plus le monde avait de chances de l'embrasser ! Or tout cela est aussi éloigné que les deux pôles de la vraie manière de faire des chrétiens. Mais c'est toujours la politique des chrétiens de profession charnels. Et ils pensent faire preuve d'une sagacité et d'une prudence admirables en prenant tant de peine pour ne pas effrayer les gens par la puissante rigueur et la sainteté de l'Évangile. Ils raisonnent ainsi : si vous présentez aux hommes la religion comme exigeant un si grand changement dans leur manière de vivre, de telles ruptures avec leurs habitudes, une telle séparation d'avec leurs anciens compagnons, eh bien, vous les ferez tous fuir. Cela paraît plausible à première vue. Mais ce n'est pas vrai. Que les chrétiens de profession vivent de cette manière relâchée et facile, et les pécheurs disent : « Eh bien, je ne vois pas que je sois loin du compte, ou du moins j'en suis si près qu'il est impossible que Dieu m'envoie en enfer pour la différence qu'il y a entre ces chrétiens de profession et moi. Il est vrai qu'ils en font un peu plus que moi : ils vont à la table de communion, ils font la prière en famille, et quelques petites choses de ce genre, mais cela ne peut pas faire une différence aussi grande que celle du ciel et de l'enfer. » Non, le vrai moyen est de présenter la religion et le monde dans un contraste frappant ; sans cela, vous ne pourrez jamais faire sentir aux pécheurs la nécessité d'un changement. Tant que la nécessité de ce changement fondamental n'est pas incarnée par l'exemple et mise en pleine lumière, comment pouvez-vous faire croire aux hommes qu'ils

seront envoyés en enfer s'ils ne sont pas entièrement transformés dans leur cœur et dans leur vie ?

Ce n'est pas seulement vrai en théorie, l'histoire du monde l'a prouvé. Voyez les missions des jésuites au Japon, sous François Xavier et ses compagnons. Comme ils vivaient ! Quel contraste ils faisaient voir entre leur religion et celle des païens, et quels résultats s'ensuivirent ! Or je lisais une lettre de l'un de nos missionnaires en Orient, qui écrit, je crois, à peu près ceci : qu'un missionnaire doit pouvoir tenir son rang avec la noblesse anglaise, et recommander ainsi sa religion au respect des indigènes. Il doit se placer bien au-dessus d'eux, de façon à montrer sa supériorité et à leur inspirer ainsi du respect ! Est-ce là de la sagesse ? Est-ce ainsi qu'on convertira le monde ? Vous ne convertirez pas plus le monde de cette manière qu'en soufflant dans une corne de bélier. Cela ne mène en rien dans cette direction. Qu'ont fait les jésuites ? Ils allaient parmi le peuple, pratiquant chaque jour sous ses yeux le renoncement à eux-mêmes, enseignant, prêchant, priant, travaillant, sans se lasser et sans se laisser intimider, se mêlant à toutes les castes et à toutes les conditions, mettant leur enseignement à la portée de chacun. C'est ainsi que la mission balaya devant elle l'idolâtrie comme une vague de la mer, et que leur religion se répandit tout d'un coup sur le vaste empire du Japon. Et s'ils ne s'étaient pas mêlés de politique et n'étaient pas entrés sans nécessité en conflit avec le gouvernement, ils auraient sans doute tenu bon jusqu'à ce jour. Je ne dis rien de la religion qu'ils enseignaient, car je ne sais pas bien quelle part de vérité ils prêchaient avec elle. Je parle seulement de la vraie méthode missionnaire qu'ils suivaient, en montrant par leur vie la religion qu'ils enseignaient, en contraste frappant avec l'esprit du monde et les folies de l'idolâtrie. Ce seul trait de leur méthode se recommandait si bien à la conscience du peuple qu'il était irrésistible. Si les chrétiens démentent ce seul point et tentent d'accommoder leur religion à la mondanité des hommes, ils rendent impossible le salut du monde. Comment pouvez-vous faire croire aux

gens que le renoncement à soi-même et la séparation d'avec le monde sont nécessaires, si vous ne les pratiquez pas ?

8. La douceur, l'humilité et un esprit tourné vers le ciel. Le peuple de Dieu doit toujours montrer un caractère semblable à celui du Fils de Dieu, qui, « injurié, ne rendait point d'injures » (1 Pierre 2,23). Si un chrétien de profession est irritable, prompt à se venger d'un tort, à s'emporter, et s'il prend les mêmes mesures que le monde pour obtenir réparation, en allant en justice et ainsi de suite, comment fera-t-il croire aux gens qu'un changement de cœur est quelque chose de réel ? On ne peut pas recommander la religion quand on a un tel esprit. Si vous avez l'habitude de vous venger des mauvais procédés, si vous ne les supportez pas avec douceur en leur donnant la meilleure interprétation possible, vous contredisez l'Évangile. Certaines personnes montrent toujours un mauvais esprit, toujours prêtes à interpréter au plus mal ce qui se fait et à prendre feu pour la moindre chose. Cela montre qu'il leur manque gravement cette charité qui « croit tout, espère tout, supporte tout » (1 Corinthiens 13,7). Mais si un homme montre toujours de la douceur sous les offenses, il confondra les contradicteurs. Rien ne fait sur les pécheurs une impression aussi solennelle, rien ne pèse d'un poids aussi terrible sur leur conscience, que de voir un chrétien, semblable au Christ, supporter les affronts et les offenses avec la douceur d'un agneau. Cela tranche comme une épée à deux tranchants.

Je vais citer un cas pour le montrer. Un jeune homme insulta un pasteur en face et l'accabla d'injures d'une manière inouïe. Le pasteur garda son âme dans la patience et lui répondit avec douceur, lui disant la vérité sans détour, mais de façon très bienveillante. Cela ne fit que l'irriter davantage, et il finit par s'en aller furieux, déclarant qu'il n'allait pas rester là à supporter ces invectives. Comme si c'était le pasteur, et non lui, qui avait crié ! Le pécheur s'en alla, mais avec les flèches du Tout-Puissant dans le cœur, et moins d'une demi-heure après il suivit le pasteur jusqu'à son logis, dans une angoisse insupportable ; il pleura, demanda pardon, s'effondra devant Dieu et livra son cœur au Christ.

Cette manière calme et douce l'avait plus bouleversé que mille arguments. Or si ce pasteur avait perdu son sang-froid et lui avait répondu durement, il aurait sans doute perdu l'âme de ce jeune homme. Combien d'entre vous ont rendu vains d'avance tous les efforts qu'ils pourraient faire auprès de leurs amis ou de leurs voisins impénitents, par quelque chose de ce genre ! En telle occasion, vous vous êtes montré si irascible que vous vous êtes vous-même fermé la bouche et que vous avez placé une pierre d'achoppement sur laquelle ce pécheur trébuchera jusqu'en enfer. Si vous l'avez fait une seule fois, ne dormez pas avant d'avoir fait tout ce que vous pouvez pour réparer le mal, avant d'avoir confessé ce péché et fait tout ce qui est possible pour en contrebalancer l'effet.

9. La nécessité d'une parfaite honnêteté chez le chrétien. Oh ! quel champ s'ouvre ici aux remarques ! Mais je ne puis le parcourir entièrement maintenant. Il s'étend à tous les domaines de la vie. Les chrétiens doivent montrer le souci le plus strict de l'intégrité dans toutes les branches des affaires et dans toutes leurs relations avec leurs semblables. Si chaque chrétien veillait scrupuleusement à l'honnêteté et se faisait toujours un cas de conscience d'agir exactement comme il faut, cela produirait sur l'esprit des gens une puissante impression de la réalité des principes religieux.

Une dame achetait un jour des œufs dans un magasin, et le commis, en se trompant dans son compte, lui en donna un de plus. Elle s'en aperçut sur le moment, mais ne dit rien ; une fois rentrée chez elle, cela la tourmenta. Elle sentit qu'elle avait mal agi, retourna trouver le jeune homme, lui avoua la chose et paya la différence. L'impression de son intégrité scrupuleuse lui entra dans le cœur comme une épée. C'était un grand péché de sa part de cacher l'erreur de compte, justement parce que la tentation était si petite ; car si elle était capable de lui voler un œuf, cela montrait qu'elle lui volerait tout son magasin, si elle pouvait le faire sans être découverte. Mais sa confession prompte et humble montrait une conscience honnête.

Je suis heureux de dire qu'il y a des hommes qui traitent leurs affaires selon ce principe d'intégrité. Et les méchants les haïssent pour cela. Ils déblatèrent contre eux et vocifèrent dans les cabarets qu'ils n'achèteront jamais de marchandises chez tel ou tel, que jamais un tel hypocrite ne touchera un dollar de leur argent, et tout le reste ; et puis ils vont tout droit acheter chez eux, parce qu'ils savent qu'ils seront servis honnêtement. Voilà un témoignage à la vérité de la religion qu'on entend de la Géorgie au Maine. Supposez que tous les chrétiens fassent de même, qu'en résulterait-il ? Les chrétiens rafleraient tout le commerce de la ville. Les chrétiens feraient bientôt les affaires du monde entier. Le grand argument que font valoir certains chrétiens, à savoir que s'ils ne traitent pas leurs affaires selon le principe ordinaire, qui consiste à annoncer un prix et à en accepter un autre, ils ne peuvent pas soutenir la concurrence des gens du monde, est entièrement faux : faux en théorie et faux d'après l'histoire. Faites-vous seulement une règle invariable d'agir avec droiture et de traiter vos affaires selon les principes, et vous tiendrez le marché. Les impies seront obligés de se conformer à votre règle. L'Église a parfaitement le pouvoir de régler le commerce du monde, pourvu seulement que ses membres gardent eux-mêmes une intégrité parfaite.

Et si les chrétiens font de même en politique, ils gouverneront les destinées des nations sans se mêler en rien aux luttes basses et corruptrices des partis. Que les chrétiens décident seulement, dans leur ensemble, de ne voter pour personne, à quelque fonction que ce soit, qui ne soit un honnête homme et un homme de mœurs pures, et que l'on sache que les chrétiens sont unis sur ce point, quelles que soient leurs divergences d'opinion politique, et l'on ne présenterait plus personne qui ne soit de ce caractère. En trois ans, dès qu'un homme serait présenté comme candidat à une fonction, on dirait dans les auberges et on imprimerait dans les journaux : « Quel homme de bien ! Quelle moralité ! Quelle piété ! », et ainsi de suite. Et aucun parti politique ne présenterait plus comme candidat un profanateur notoire du dimanche, un joueur, un

blasphémateur, un débauché ou un marchand d'alcool, pas plus qu'il ne présenterait le diable lui-même à la présidence. La politique charnelle de beaucoup de chrétiens de profession, qui entreprennent de redresser la politique par les moyens qu'emploient les méchants, et qui sont résolus à voter avec un parti, le candidat fût-il le plus dépravé du monde, est entièrement fausse : fausse dans son principe, contraire à la sagesse et au bon sens, et ruineuse pour les intérêts les plus précieux des hommes. La malhonnêteté de l'Église est une malédiction pour le monde. Je ne vais pas faire un sermon politique, je vous l'assure. Mais je veux vous montrer que si vous voulez, par votre vie, disposer les hommes favorablement envers votre religion, vous devez être honnêtes, strictement honnêtes, dans les affaires, en politique et dans tout ce que vous faites. Que pensez-vous que ces politiciens impies, qui savent qu'ils jouent un jeu malhonnête pour emporter une élection, pensent de votre religion quand ils vous voient faire cause commune avec eux ? Ils savent que vous êtes un hypocrite !

REMARQUES.

1. Il est déraisonnable que des chrétiens de profession s'étonnent de l'insouciance des pécheurs. Tout bien considéré, l'insouciance des pécheurs n'a rien d'étonnant. Nous sommes touchés par le témoignage, et seulement par le témoignage que reçoit notre esprit. Les pécheurs sont si absorbés par les affaires, les plaisirs et les choses du monde qu'ils ne veulent pas examiner la Bible pour découvrir ce qu'est la religion. Leurs sentiments ne s'éveillent que pour les choses du monde, parce que celles-là seules entrent en contact chaleureux avec leur esprit. Les choses du monde font donc sur eux une forte impression. Mais il y a si peu de chose pour faire impression sur leur esprit au sujet de l'éternité et pour leur faire sentir la religion de près, qu'ils n'éprouvent rien à ce sujet. S'ils l'examinaient, ils en seraient remués. Mais ils ne l'examinent pas, ils n'y pensent pas, ils ne s'en soucient pas. Et ils ne le feront jamais si les témoins de Dieu ne se lèvent pas pour rendre témoignage. Mais puisque

la grande masse des chrétiens vit en fait de manière à témoigner par sa conduite en sens contraire, comment pouvons-nous espérer que les pécheurs éprouvent ce qu'il faut à ce sujet ? Presque tout le témoignage et toute l'influence qui parviennent à leur esprit tendent à les faire sentir dans l'autre sens. Dieu a porté sa cause ici, devant le genre humain, il a laissé ses témoins pour déposer en sa faveur, et voici qu'ils se retournent et témoignent en sens contraire ! Faut-il s'étonner que les pécheurs soient insouciants ?

2. Nous voyons pourquoi la prédication fait si peu de bien, et comment il se fait que tant de pécheurs s'endurcissent sous l'Évangile. On suppose souvent que les pécheurs qui vivent sous la prédication de l'Évangile sont endurcis à l'Évangile ; mais que l'Église se réveille seulement et agisse en accord avec sa foi, et ils seront remués. Si l'Église vivait une seule semaine comme si elle croyait la Bible, les pécheurs fondraient devant elle. Supposez que je sois avocat, que j'aille au tribunal et que j'expose la cause de mon client : le débat est engagé, je fais mon exposé, je dis ce que je compte prouver, puis j'appelle mes témoins. Le premier témoin prête serment, puis se lève et me contredit en face. À quoi servira toute ma plaidoirie ? Je pourrais haranguer le jury pendant un mois et être aussi éloquent que Cicéron : tant que mes témoins me contrediraient, toute ma plaidoirie ne servirait à rien. Il en est exactement de même d'un pasteur qui prêche au milieu d'une Église froide, endormie, qui déshonore Dieu. En vain met-il sous les yeux les grandes vérités de la religion, quand chaque membre de l'Église est prêt à jurer qu'il ment. Eh bien, dans une telle Église, la manière même dont on sort par les allées contredit le sermon. Ils se pressent dehors, aussi gais et aussi à l'aise que possible, saluant l'un et l'autre, chuchotant ensemble, comme s'il ne se passait rien. Que le pasteur avertisse chacun chaque jour avec larmes, cela ne produira aucun effet. Si le diable entrait et voyait l'état des choses, il penserait ne pas pouvoir mieux arranger les affaires dans son intérêt.

Il y a pourtant des pasteurs qui continuent ainsi pendant des années, prêchant par-dessus la tête d'un tel peuple, qui contredit par sa vie

chaque mot qu'ils disent, et ils pensent que c'est leur devoir. Leur devoir ! Prêcher à une Église qui défait tout son travail, qui contredit tout son témoignage, et qui ne veut pas changer ! Non. Qu'il secoue la poussière de ses pieds en témoignage, et qu'il aille chez les païens ou dans les régions de colonisation nouvelle. Cet homme gaspille ses forces, use sa vie et ne fait que bercer une Église endormie, qui tout entière témoigne aux pécheurs qu'il n'y a pas de danger. Leur vie entière est un témoignage pratique que la Bible n'est pas vraie. Les pasteurs vont-ils continuer à s'user ainsi ? Il est probable que pas moins des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la prédication dans ce pays sont perdus, parce que l'Église la contredit. Pas une vérité sur cent de celles qu'on prêche ne produit son effet, parce que la vie des chrétiens de profession témoigne qu'elle n'est pas vraie.

3. Il est évident qu'il faut élever le niveau de la vie chrétienne, sinon le monde ne sera jamais converti. Si nous avions maintenant autant de membres d'Église qu'il y a de familles, répandus dans le monde entier, un pasteur pour cinq cents âmes, chaque enfant dans une école du dimanche et chaque jeune dans une classe biblique, vous auriez tout l'outillage nécessaire ; mais si l'Église contredisait la vérité par sa vie, cela ne produirait jamais un réveil.

Il n'y aura jamais de réveil en aucun lieu tant que l'Église entière témoigne en fait contre le pasteur. Il arrive souvent que là où l'on prêche le plus, il y ait le moins de religion, parce que l'Église contredit la prédication. Je n'ai jamais vu les moyens échouer à produire un réveil là où les chrétiens vivaient conformément à leur foi. L'une des premières choses à faire est d'élever le niveau de la religion, de manière à incarner la vérité de l'Évangile et à la déployer sous les yeux de tous. Si les pasteurs ne parviennent pas à amener l'Église à se réveiller, à agir comme si la religion était vraie et à appuyer leur témoignage par sa vie, c'est en vain qu'ils essaieront de favoriser un réveil.

Beaucoup d'Églises comptent sur leur pasteur pour tout faire. Quand il prêche, elles disent : « Quel beau sermon ! C'est un excellent pasteur. Une telle prédication doit faire du bien. Nous aurons bientôt un réveil, je n'en doute pas. » Et pendant tout ce temps, elles contredisent la prédication par leur vie. Je vous le dis, si elles comptent sur la prédication seule pour faire avancer l'œuvre, elles échoueront. Si Jésus-Christ venait prêcher et que l'Église le contredise, il échouerait. On en a déjà fait l'expérience une fois. Qu'un apôtre ressuscite, ou qu'un ange descende du ciel pour prêcher, sans que l'Église rende témoignage pour Dieu, et cela restera sans effet. La nouveauté pourrait produire un certain effet pendant un temps, mais dès qu'elle serait passée, la prédication n'aurait plus aucun effet salutaire, tant que les témoins la contrediraient.

4. Chaque chrétien fait impression par sa conduite et témoigne pour l'un ou l'autre camp. Son air, sa tenue, toute sa manière d'être produisent continuellement une impression dans un sens ou dans l'autre. Il ne peut s'empêcher de témoigner pour ou contre la religion. Ou bien il assemble avec le Christ, ou bien il disperse (Matthieu 12,30). À chaque pas que vous faites, vous marchez sur des cordes qui vibreront pendant toute l'éternité. Chaque fois que vous bougez, vous touchez des touches dont le son retentira sur toutes les collines et dans toutes les vallées du ciel, et dans toutes les sombres cavernes et les voûtes de l'enfer. À chaque instant de votre vie, vous exercez une influence formidable, qui pèsera sur les intérêts éternels des âmes tout autour de vous. Dormez-vous, alors que toute votre conduite exerce une telle influence ?

Allez-vous sortir dans la rue ? Prenez garde à votre tenue. Qu'avez-vous là sur la tête ? Que disent ce ruban voyant et ces ornements sur votre robe à tous ceux qui vous croisent ? Ils donnent l'impression que vous voulez qu'on vous trouve jolie. Prenez garde ! Vous pourriez tout aussi bien écrire sur vos vêtements : « IL N'Y A PAS DE VÉRITÉ DANS LA RELIGION. » Cela dit : « DONNEZ-MOI DES TOILETTES, DONNEZ-MOI LA MODE, DONNEZ-MOI DES FLATTERIES, ET JE SUIS HEUREUSE. » Le monde comprend ce témoignage quand vous marchez

dans les rues. Vous êtes une lettre « connue et lue de tous les hommes » (2 Corinthiens 3,2). Si vous montrez de l'orgueil, de la légèreté, du mauvais caractère et autres choses semblables, c'est comme si vous rouvriez les plaies du Sauveur. Comme le Christ pourrait pleurer de voir des chrétiens de profession aller exposer sa cause au mépris au coin des rues ! Que seulement « les femmes, vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie, ne se parent ni de tresses, ni d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux, mais qu'elles se parent de bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu » (1 Timothée 2,9-10) ; qu'elles agissent seulement en accord avec leur foi, et leur conduite pèsera sur le monde ; le ciel se réjouira et l'enfer gémira de leur influence. Mais, hélas, qu'elles étalent leur vanité, qu'elles cherchent à être jolies, qu'elles se prosternent devant la déesse de la mode, qu'elles se chargent les oreilles d'ornements et les doigts de bagues. Qu'elles mettent des plumes à leurs chapeaux et des bracelets à leurs bras, qu'elles se serrent dans leur corset au point de pouvoir à peine respirer. Qu'elles mettent leurs « croissants » et qu'elles aillent « à petits pas » (Ésaïe 3,16-18), et leur influence se retourne. Le ciel prend le deuil, et l'enfer peut faire la fête.

5. On voit sans peine pourquoi les réveils ne prennent pas dans une grande ville. Comment le pourraient-ils ? Regardez seulement les témoins de Dieu, et voyez de quoi ils témoignent. Ils semblent s'être accordés pour tenter l'Esprit du Seigneur et mentir au Saint-Esprit. Ils font vœu à Dieu de se consacrer entièrement à lui, puis ils vont se prosterner devant l'autel de la mode, et s'étonnent ensuite qu'il n'y ait pas de réveils. Ce serait plus qu'un miracle d'avoir un réveil dans de telles conditions. Comment un réveil pourrait-il prendre dans cette Église ? Pensez-vous que j'aie une idée assez vaine de mes propres capacités pour croire que je puisse favoriser un réveil en prêchant par-dessus vos têtes, pendant que vous continuez à vivre comme certains d'entre vous le font ? Ne savez-vous pas que, dans la mesure de votre influence, beaucoup d'entre vous barrent la route à un réveil ? Votre esprit et votre conduite

exercent sur le monde une influence contraire à la religion. Comment le monde croira-t-il à la religion quand les témoins ne s'accordent pas entre eux ? Vous vous contredisez vous-mêmes, vous vous contredisez les uns les autres, vous contredisez votre pasteur, et la somme de tout ce témoignage, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'être pieux.

Croyez-vous que les choses que je viens de prêcher sont vraies, ou bien sont-elles les divagations d'un esprit dérangé ? Si elles sont vraies, reconnaissez-vous qu'elles vous concernent ? Vous dites peut-être : « Je voudrais bien que certaines Églises riches puissent entendre cela ! » Mais ce n'est pas à elles que je prêche, c'est à vous. C'est envers vous que j'ai une responsabilité, et c'est de vous que doivent venir mes fruits. Eh bien, êtes-vous en train de contredire ce que je dis ? Quel est le témoignage inscrit, au sujet de ce jour, sur la page du registre qui est maintenant scellée pour le jugement ? Avez-vous montré que vous partagiez les sentiments du Fils de Dieu, alors que son cœur saigne à la vue des ruines de Sion ? Vos enfants, vos commis, vos domestiques l'ont-ils vu ? Ont-ils vu de la gravité sur votre visage et des larmes dans vos yeux à la vue des âmes qui périssent ?

Enfin, je dois terminer en faisant remarquer que Dieu et tous les êtres moraux ont de grandes raisons de se plaindre de ce faux témoignage. Il y a lieu de se plaindre que les témoins de Dieu se retournent et témoignent carrément contre lui. Ils déclarent par leur conduite qu'il n'y a pas de vérité dans l'Évangile. Le ciel pourrait pleurer et l'enfer se réjouir de voir cela. Oh ! quelle culpabilité ! Vous voici en marche vers le jugement, tout couverts de sang. Les pécheurs vous y rencontreront, ceux qui ont vu comment vous vivez, dont beaucoup sont déjà morts, et beaucoup d'autres que vous ne reverrez jamais. Quelle influence vous avez exercée ! Peut-être des centaines d'âmes vous rencontreront-elles au jugement et vous maudiront-elles (s'il leur est permis de parler) pour les avoir conduites en enfer en niant dans la pratique la vérité de l'Évangile. Que deviendront cette ville et le monde, quand l'Église est unie pour témoigner dans la pratique que Dieu est menteur ? Ils témoignent par

leur vie que, si l'on fait profession de foi et qu'on mène une vie morale, c'est assez de religion. Oh ! quelle doctrine de démons que celle-là ! De quoi perdre tout le genre humain !

Discours 10

Gagner des âmes demande de la sagesse

Celui qui gagne des âmes est sage. (Proverbes 11,30)

La définition la plus courante de la sagesse, c'est qu'elle consiste à choisir la meilleure fin et à prendre les moyens les plus appropriés pour atteindre cette fin : la meilleure adaptation des moyens au but que l'on veut atteindre. « Celui qui gagne des âmes, dit Dieu, est sage. » Le but de ce discours, ce soir, est de guider les chrétiens dans l'emploi des moyens qui servent la fin infiniment désirable qu'ils poursuivent : le salut des âmes. Ce soir, je m'en tiendrai aux efforts privés des particuliers pour la conversion et le salut des hommes. Une autre fois, je reprendrai peut-être le même texte pour parler de ce qui est sage dans la prédication publique de l'Évangile et dans les travaux des pasteurs. Pour donner quelques directives qui aident les simples chrétiens dans cette œuvre, je me propose :

I. De montrer aux chrétiens comment ils doivent s'y prendre avec les pécheurs insouciants.

II. Comment ils doivent s'y prendre avec les pécheurs réveillés.

III. Comment ils doivent s'y prendre avec les pécheurs convaincus de péché. I. La manière de s'y prendre avec les pécheurs insouciants.

1. Quant au moment. Il est important de choisir le moment qui convient pour essayer de faire une impression sérieuse sur l'esprit d'un pécheur insouciant. Beaucoup dépend du bon moment choisi pour vos efforts. Car si vous ne choisissez pas le moment le plus favorable, vous échouerez très probablement. Vous me direz, c'est vrai, que votre devoir est d'avertir les pécheurs en tout temps et d'essayer de les réveiller pour qu'ils pensent à leur âme. C'est exact ; mais si vous ne tenez pas dûment compte du

moment et de l'occasion, votre espoir de succès risque d'être bien incertain.

(1.) Il est souhaitable, si possible, de s'adresser à un homme insouciant quand il n'est pas pris par d'autres occupations. Plus son attention est absorbée par autre chose, plus il sera difficile de l'éveiller à la religion. Les gens insouciants et indifférents à la religion sont souvent froissés, plutôt qu'aidés, quand on les détourne d'une affaire importante et légitime. Par exemple, un pasteur va rendre visite à la famille d'un commerçant, d'un artisan ou d'un fermier, et il trouve l'homme absorbé par son travail ; peut-être le dérange-t-il dans un ouvrage pressant, et l'homme est mal à l'aise, irritable, et il a le sentiment qu'on s'impose chez lui. En pareil cas, il y a peu de bien à espérer. Il est vrai que la religion est infiniment plus importante que toutes ses affaires de ce monde, et qu'il devrait tout faire passer après le salut de son âme ; mais il ne le sent pas, car s'il le sentait il ne serait plus un pécheur insouciant ; aussi trouve-t-il la démarche injustifiable, et il s'en offense. Vous devez le prendre tel que vous le trouvez, un pécheur insouciant et impénitent, et le traiter en conséquence. Il est absorbé par autre chose, et il est très enclin à s'offenser si vous choisissez ce moment-là pour intervenir et attirer son attention sur la religion.

(2.) Il est important de prendre un homme, si possible, à un moment où il n'est pas vivement agité par un autre sujet. Si c'est le cas, il n'est pas dans une disposition propre à entendre parler de religion. Plus cette agitation est forte, plus il est probable que vous ne ferez aucun bien. Il se peut que vous l'atteigniez ; des gens ont eu l'esprit arrêté et tourné vers la religion au milieu d'une violente agitation à propos d'autres sujets. Mais ce n'est pas probable.

(3.) Assurez-vous que la personne est parfaitement à jeun. Il était plus courant qu'aujourd'hui de boire de l'eau-de-vie tous les jours et d'être plus ou moins ivre. Dans la mesure exacte où les gens le sont, ils deviennent impropres à ce qu'on les aborde sur le sujet de la religion.

S'ils ont bu de la bière, du cidre ou du vin, au point que vous sentiez leur haleine, vous pouvez savoir qu'il y a bien peu de chances de produire sur eux un effet durable. Des chrétiens de profession m'ont amené des gens en prétendant qu'ils étaient sous la conviction de péché ; car vous savez que les gens pris de boisson aiment souvent beaucoup parler de religion ; mais dès que je m'approchais d'eux et sentais leur haleine, je demandais : Pourquoi m'amenez-vous cet homme ivre ? Mais, répondaient-ils, il n'est pas ivre, il a seulement bu un peu. Eh bien, ce peu l'a rendu un peu ivre. Il est ivre si vous sentez son haleine. Les cas sont extrêmement rares où une personne qui avait dans le corps une boisson enivrante a été vraiment convaincue de péché.

(4.) Si possible, quand vous voulez parler du salut avec un homme, prenez-le quand il est de bonne humeur. Si vous le trouvez mal luné, il se mettra très probablement en colère et vous injuriera. Mieux vaut le laisser tranquille pour cette fois, sinon vous risquez d'éteindre l'Esprit. Il est possible que vous sachiez parler de façon à le calmer, mais ce n'est pas probable. La vérité, c'est que les hommes haïssent Dieu, et bien que leur haine puisse dormir, elle s'éveille facilement ; et si vous placez Dieu en plein devant leur esprit alors qu'ils sont déjà échauffés par la colère, il sera d'autant plus facile de faire éclater leur inimitié en violence ouverte.

(5.) Si possible, saisissez toujours l'occasion de parler aux pécheurs insouciants quand ils sont seuls. La plupart des hommes sont trop fiers pour qu'on leur parle librement d'eux-mêmes en présence d'autres personnes, même de leur propre famille. Un homme dans cette situation bandera toutes ses forces pour se défendre, alors que, seul, il fondrait sous la vérité. Il résistera à la vérité, ou tentera de la tourner en plaisanterie, de peur que, s'il montrait la moindre émotion, quelqu'un n'aille raconter qu'il devient sérieux.

Quand vous visitez les familles, au lieu de rassembler toute la famille au même moment pour lui parler, le mieux est de les voir tous, un à la fois. Il y eut un cas de ce genre. Plusieurs jeunes filles, d'un caractère fier,

mondain et élégant, vivaient ensemble dans une famille à la mode. Deux hommes désiraient vivement leur présenter le sujet de la religion, mais ils ne savaient comment s'y prendre, craignant qu'elles ne fassent toutes front commun pour contrecarrer toute impression sérieuse ou y résister. Ils finirent par adopter cette méthode. Ils se présentèrent et firent monter leur carte à l'une des jeunes filles, en la nommant. Elle descendit, et ils lui parlèrent de son salut ; et comme elle était seule, non seulement elle les reçut poliment, mais elle parut accueillir la vérité avec sérieux. Un jour ou deux plus tard, ils vinrent de la même manière demander une autre, puis une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils eussent parlé à chacune séparément. En peu de temps, elles furent toutes, je crois, chacune d'elles, converties, selon toute espérance. C'était ce qu'il fallait faire, car ainsi elles ne pouvaient pas se soutenir mutuellement dans leur assurance. Et puis l'impression faite sur l'une était poursuivie auprès des autres, de sorte qu'aucune n'était laissée libre d'exercer une mauvaise influence sur les autres.

Il y avait une femme pieuse qui tenait une pension pour jeunes gens ; elle en avait vingt et un ou vingt-deux sous son toit, et elle finit par être très inquiète pour leur salut ; elle en fit un sujet de prière, mais ne vit aucun sérieux parmi eux. À la fin, elle comprit qu'il fallait faire quelque chose en plus de prier, et pourtant elle ne savait que faire. Un matin, après le déjeuner, comme ils se retiraient, elle demanda à l'un d'eux de rester quelques minutes. Elle l'emmena dans sa chambre, lui parla tendrement de la religion et pria avec lui. Elle poursuivit l'impression produite, et bientôt il fut converti, selon toute espérance. Ils furent alors deux, et ils s'adressèrent à un autre et prièrent avec lui, et bientôt il fut prêt à se joindre à eux. Puis un autre, et ainsi de suite, en les prenant un à un et sans laisser aucun des autres savoir ce qui se passait, pour ne pas les alarmer, jusqu'à ce que chacun de ces jeunes gens fût converti à Dieu. Or, si elle avait abordé le sujet devant eux tous ensemble, ils auraient très probablement tout tourné en ridicule ; ou peut-être se seraient-ils offensés et auraient-ils quitté la maison, et alors elle n'aurait plus eu

aucune influence sur eux. Mais, pris seul et traité avec respect et bonté, chacun n'avait pas ce motif de résister que fait naître la présence des autres.

(6.) Tâchez de saisir l'occasion de parler à un pécheur insouciant quand les événements de la Providence semblent favoriser votre dessein. S'il survient quelque événement particulier, propre à produire une impression sérieuse, ne manquez pas de mettre fidèlement l'occasion à profit.

(7.) Saisissez la première occasion de parler à ceux qui, autour de vous, sont insouciants. Ne remettez pas de jour en jour, en pensant qu'une meilleure occasion se présentera. Vous devez chercher une occasion, et s'il ne s'en présente aucune, la créer. Fixez un moment et un lieu, et obtenez une entrevue avec votre ami et votre voisin, où vous pourrez lui parler librement. Envoyez-lui un billet, allez le voir exprès, donnez à la chose l'allure d'une affaire, comme quelqu'un qui cherche sérieusement à faire avancer le salut de son âme. Alors il sentira que c'est une affaire importante, du moins à vos yeux. Poursuivez jusqu'à ce que vous réussissiez, ou que vous soyez convaincu qu'on ne peut rien faire pour l'instant.

(8.) Si vous éprouvez quelque sentiment pour une personne en particulier, saisissez l'occasion de lui parler tant que ce sentiment dure. Si c'est vraiment un sentiment de bienveillance, vous avez lieu de croire que l'Esprit de Dieu vous pousse à désirer le salut de son âme, et que Dieu est prêt à bénir vos efforts pour sa conversion. En pareil cas, faites-en un sujet de prière particulière et instante, et cherchez au plus tôt l'occasion de lui ouvrir tout votre cœur et de l'amener à Christ.

2. Quant à la manière de faire tout cela.

(1.) Quand vous abordez un homme insouciant pour tenter de l'éveiller aux intérêts de son âme, ne manquez pas de le traiter avec bonté. Faites-lui voir que vous vous adressez à lui, non pour lui chercher querelle, mais

parce que vous aimez son âme et désirez son plus grand bien dans le temps et dans l'éternité. Si vous êtes dur et autoritaire dans vos manières, vous le froisserez probablement et vous l'éloignerez encore davantage du chemin de la vie.

(2.) Soyez grave. Évitez toute légèreté de manières ou de langage. La légèreté produira tout sauf une juste impression. Vous devez sentir que vous êtes occupé à une œuvre très solennelle, qui va agir sur le caractère de votre ami ou de votre voisin, et probablement décider de sa destinée pour l'éternité. Qui pourrait badiner et parler à la légère dans de telles circonstances, si son cœur était sincère ?

(3.) Soyez respectueux. Certains semblent croire qu'il faut être brusque, impoli et grossier dans ses rapports avec les insouciants et les impénitents. Il n'y a pas de plus grande erreur. L'apôtre Paul nous a donné une meilleure règle sur ce point, quand il dit : « Soyez compatissants, soyez courtois ; ne rendez point mal pour mal, ou injure pour injure ; bénissez, au contraire » (1 Pierre 3,8-9). Une manière d'aborder impolie et grossière ne peut que donner une opinion défavorable de vous et de votre religion.

(4.) Ne manquez pas d'être très clair. Ne vous laissez pas aller à couvrir quoi que ce soit du caractère de la personne et de ses relations avec Dieu. Mettez tout à découvert, non dans le but de la froisser ou de la blesser, mais parce que c'est nécessaire. Avant de pouvoir guérir une plaie, il faut la sonder jusqu'au fond. Ne retenez rien de la vérité, mais qu'elle paraisse clairement devant lui.

(5.) Ne manquez pas de vous adresser à sa conscience. Dans les discours publics, les pasteurs ne saisissent souvent que les sentiments, et réveillent ainsi l'esprit. Mais dans une conversation privée, vous ne pouvez pas le faire. Vous ne pouvez pas déverser la vérité d'une manière passionnée et entraînante. Et si vous ne vous adressez pas à la conscience de façon pointue, vous n'avez aucune prise sur l'esprit.

(6.) Faites porter sur l'esprit de la personne les grandes vérités fondamentales. Les pécheurs sont très enclins à s'échapper par quelque prétexte ou quelque point secondaire, en particulier quelque question de parti. Par exemple, si l'homme est presbytérien, il essaiera d'amener la conversation sur les points qui séparent presbytériens et méthodistes. Ou bien il s'en prendra à la théologie de la vieille école. Ne lui cédez pas, ne discutez avec lui d'aucun point de ce genre ; cela fera plus de mal que de bien. Dites-lui que l'affaire présente est de sauver son âme, et non de trancher des questions de théologie controversées. Tenez-le aux grands points fondamentaux, par lesquels il doit être sauvé ou perdu.

(7.) Soyez très patient. S'il a dans l'esprit une vraie difficulté, soyez très patient jusqu'à ce que vous ayez découvert ce qu'elle est, puis éclaircissez-la. Si ce qu'il avance n'est qu'une chicane, faites-lui voir que c'est une chicane. N'essayez pas d'y répondre par des arguments, mais montrez-lui qu'il n'est pas sincère en l'avançant. Cela ne vaut pas la peine de passer votre temps à argumenter contre une chicane ; faites-lui plutôt sentir qu'il commet un péché en la plaidant, et mettez ainsi sa conscience de votre côté.

(8.) Prenez soin de surveiller votre propre esprit. Beaucoup de gens n'ont pas assez de patience pour parler avec ceux qui sont très opposés à la religion. Et un tel homme ne demande pas de plus beau triomphe que de vous voir en colère. Il s'en ira tout content d'avoir mis hors de lui un de ces saints.

(9.) Si le pécheur est enclin à se retrancher contre Dieu, prenez garde à ne lui donner raison sur rien. S'il dit qu'il ne peut pas faire son devoir, ne prenez pas son parti, ne dites rien qui appuie son mensonge. Ne lui dites pas qu'il ne le peut pas, et ne l'aidez pas à tenir bon dans sa querelle contre son Créateur. Parfois un pécheur insouciant se met à critiquer les chrétiens. Ne prenez pas son parti, ne vous rangez pas avec lui contre les chrétiens. Dites-lui simplement qu'il n'a pas à répondre de leurs péchés, et qu'il ferait mieux de s'occuper de ses propres affaires. Si vous abondez

dans son sens, il sent qu'il vous a de son côté. Montrez-lui que c'est un esprit de censure et de méchanceté qui lui inspire ces remarques, et non le souci de l'honneur de la religion ou des lois de Jésus-Christ.

(10.) Mettez en avant les péchés particuliers de la personne. Parler du péché en termes généraux ne produira aucun résultat. Vous devez faire sentir à un homme que c'est de lui que vous parlez. Un pasteur qui ne sait pas faire sentir à ses auditeurs que c'est d'eux qu'il parle ne peut espérer accomplir grand-chose. Certains prennent grand soin d'éviter de mentionner les péchés particuliers dont ils savent la personne coupable, de peur de la blesser. C'est un tort. Si vous connaissez son histoire, mettez en avant ses péchés particuliers, avec bonté mais clairement, non pour offenser, mais pour réveiller la conscience et donner à la vérité toute sa force.

(11.) Il vaut généralement mieux être bref, et ne pas délayer ce que l'on a à dire. Amenez son attention le plus tôt possible au point précis, dites peu de choses et faites-les pénétrer, et menez l'affaire à une décision. Si possible, amenez-les à se repentir et à se donner à Christ sur-le-champ. C'est là la vraie issue. Évitez soigneusement de donner l'impression que vous ne vous attendez pas à ce qu'ils se repentent *maintenant*.

(12.) Si possible, quand vous parlez avec des pécheurs, ne manquez pas de prier avec eux. Si vous leur parlez et les quittez sans prier, vous laissez votre travail inachevé.

II. La manière de s'y prendre avec les pécheurs réveillés.

1. Vous devez prendre soin de distinguer entre un pécheur réveillé et un pécheur sous la conviction de péché. Quand vous trouvez une personne un peu touchée au sujet de la religion, ne tenez pas pour acquis qu'elle est convaincue de péché, et n'omettez pas pour autant d'employer les moyens de lui montrer son péché. Les gens sont souvent réveillés par quelque circonstance providentielle, comme une maladie, un orage, une épidémie, un deuil dans la famille, une déception ou autre chose

semblable, ou bien par l'Esprit de Dieu, de sorte que leurs oreilles sont ouvertes et qu'ils sont prêts à entendre parler de religion avec attention, avec sérieux et avec quelque émotion. Si vous trouvez une personne réveillée, peu importe par quel moyen, ne perdez pas de temps pour déverser la lumière dans son esprit. N'ayez pas peur : montrez-lui l'étendue de la loi divine et l'extrême rigueur de ses préceptes. Faites-lui voir comment elle condamne ses pensées et sa vie. Sondez son cœur, trouvez ce qui s'y cache, et mettez-le devant son esprit, autant que vous le pouvez. Si possible, faites-le fondre sur place. Une fois que vous avez l'attention d'un pécheur, sa conviction et sa conversion sont très souvent l'affaire de quelques instants. Vous pouvez parfois faire plus en cinq minutes qu'en des années, ou en toute une vie, tant qu'il est insouciant ou indifférent.

J'ai été stupéfait de la conduite de ces parents cruels, et d'autres chefs de famille, qui laissent un pécheur réveillé vivre sous leur toit des jours et des semaines sans lui dire un mot sur le sujet. Mais, disent-ils, si l'Esprit de Dieu a commencé une œuvre en lui, il la poursuivra certainement ! Peut-être la personne désire-t-elle vivement parler, et se met-elle aussi souvent que possible sur le chemin des chrétiens, en s'attendant à ce qu'ils lui parlent, et ils ne disent pas un mot. C'est stupéfiant ! Une telle personne devrait être recherchée immédiatement, dès qu'elle est réveillée, et il faudrait sans délai déverser dans son esprit un flot de lumière. Chaque fois que vous avez lieu de croire qu'une personne à votre portée est réveillée, ne dormez pas avant d'avoir déversé la lumière dans son esprit et tenté de l'amener à une repentance immédiate. C'est alors le moment de presser le sujet avec effet. Si ce moment favorable est perdu, il ne se retrouvera jamais.

J'ai souvent vu, dans les réveils, des chrétiens constamment aux aguets pour voir si quelqu'un semblait réveillé. Dès qu'ils voyaient une personne commencer à montrer de l'émotion pendant la prédication, ils la remarquaient, et dès la fin de la réunion ils l'invitaient dans une pièce, lui parlaient, priaient avec elle et, si possible, ne la quittaient pas avant

qu'elle fût convertie. Un cas remarquable de ce genre arriva dans une ville de l'Ouest. Un commerçant était venu de loin pour acheter des marchandises. C'était un temps de puissant réveil, mais il était décidé à rester hors de son influence, et il ne voulait donc aller à aucune réunion. À la fin, il trouva tout le monde si occupé de religion qu'elle le rencontrait à chaque tournant ; il s'en irrita, et jura qu'il rentrerait chez lui. Il y avait tant de religion dans ce lieu, disait-il, qu'il ne pouvait faire aucune affaire, et il ne resterait pas. Il retint donc sa place dans la diligence, qui devait partir à quatre heures le lendemain matin. Comme il parlait de partir, un monsieur de la maison, l'un des jeunes convertis, lui demanda s'il ne voudrait pas aller une fois à une réunion avant de quitter la ville. Il finit par accepter, et alla à la réunion. Le sermon saisit son esprit, mais pas avec assez de puissance pour le faire entrer dans le royaume. Il revint à son logement et appela l'aubergiste pour régler sa note. L'aubergiste, qui venait lui-même de se convertir, vit qu'il était agité. Il lui parla donc de la religion, et l'homme fondit en larmes. L'aubergiste fit venir aussitôt trois ou quatre jeunes convertis, qui prièrent et l'exhortèrent ; et à quatre heures du matin, quand la diligence passa le prendre, il poursuivit son chemin en se réjouissant en Dieu ! Arrivé chez lui, il rassembla sa famille, lui confessa ses péchés passés, déclara sa résolution de vivre autrement, et pria avec elle pour la première fois. C'était si inattendu que la chose fut bientôt connue partout ; les gens commencèrent à s'informer, et un réveil éclata dans le lieu. Supposez maintenant que ces chrétiens aient fait comme certains font : qu'ils soient restés insouciants et aient laissé partir cet homme légèrement touché ? Il n'est pas probable qu'il aurait jamais pu être sauvé. De telles occasions sont souvent perdues pour toujours, une fois passé le moment favorable.

III. La manière de s'y prendre avec les pécheurs convaincus de péché.

Par pécheur convaincu de péché, j'entends celui qui se sent condamné par la loi de Dieu comme un pécheur coupable. Il est assez instruit pour comprendre quelque chose de l'étendue de la loi de Dieu ; il voit et sent son état de culpabilité, et il sait quel en est le remède. Pour s'y prendre

avec ces personnes, il faut souvent une grande sagesse. Il se présente des cas des plus éprouvants, où il est extrêmement difficile de savoir que faire.

1. Quand une personne est convaincue de péché sans être convertie, et reste dans un état d'inquiétude, il y a généralement à cela une raison précise. En pareil cas, il ne sert à rien de l'exhorter à se repentir ou de lui expliquer la loi. Elle sait tout cela, elle comprend tous ces points généraux. Et pourtant elle ne se repent pas. Il doit donc y avoir quelque difficulté particulière à surmonter. Vous pouvez prêcher, prier et exhorter jusqu'au jour du jugement sans rien gagner.

Vous devez alors vous appliquer à chercher quelle est cette difficulté particulière. Un médecin, appelé auprès d'un patient atteint d'une maladie déterminée, administre d'abord les remèdes généraux qui conviennent à cette maladie. S'ils ne produisent aucun effet et que la maladie persiste, il doit examiner le cas, s'informer de la constitution de la personne, de ses habitudes, de son régime, de sa manière de vivre, etc., et voir pourquoi le médicament n'agit pas. Il en va de même pour un pécheur convaincu de péché mais non converti. Si vos instructions et vos exhortations ordinaires échouent, c'est qu'il y a une difficulté. Cette difficulté particulière est souvent connue de la personne elle-même, bien qu'elle la tienne cachée. Parfois c'est une chose qui a échappé même à sa propre attention.

(1.) Parfois la personne a quelque idole, quelque chose qu'elle aime plus que Dieu, et qui l'empêche de se donner. Vous devez chercher et voir quelle est cette chose qu'elle ne veut pas abandonner. Peut-être est-ce la richesse, peut-être quelque ami terrestre, peut-être de beaux habits, une compagnie mondaine, ou quelque divertissement favori. En tout cas, il y a quelque chose à quoi son cœur tient tant qu'elle ne veut pas se rendre à Dieu.

(2.) Peut-être a-t-il fait à quelqu'un un tort qui demande réparation, et ne veut-il pas l'avouer ni accorder un juste dédommagement. Or, tant qu'il

ne voudra pas confesser ce péché et y renoncer, il ne pourra trouver miséricorde. S'il a fait tort à quelqu'un dans ses biens ou dans sa réputation, ou s'il l'a maltraité, il doit réparer. Si vous pouvez le découvrir, dites-lui clairement et franchement qu'il n'y a pas d'espoir pour lui tant qu'il ne voudra pas l'avouer et faire ce qui est juste.

(3.) Parfois il y a quelque péché particulier qu'il ne veut pas abandonner. Il prétend que ce n'est qu'un petit péché, ou il essaie de se persuader que ce n'est pas un péché. Si petit qu'il soit, il ne pourra jamais entrer dans le royaume de Dieu tant qu'il ne l'aura pas abandonné. Il arrive qu'un homme ait vu que c'est un péché de faire usage du tabac, et il ne pourra jamais trouver la vraie paix tant qu'il n'y aura pas renoncé. Peut-être le regarde-t-il comme un petit péché.

Mais Dieu ne connaît pas de petits péchés en pareil cas. Quel est ce péché ? Eh bien, c'est nuire à votre santé, donner un mauvais exemple, et prendre l'argent de Dieu, que vous êtes tenu d'employer à son service, pour le dépenser en tabac. Que dirait un commerçant s'il découvrait qu'un de ses commis a l'habitude d'aller au tiroir-caisse et d'y prendre de quoi s'acheter ses cigares ? Appellerait-il cela une petite faute ? Non, il dirait qu'il mérite d'être envoyé au pénitencier. Je mentionne ce péché particulier parce que j'ai constaté que c'est l'une des choses auxquelles des hommes convaincus de péché s'accrochent tout en sachant que c'est mal, et ensuite ils se demandent pourquoi ils ne trouvent pas la paix.

(4.) Voyez s'il n'y a pas quelque réparation qu'il est tenu de faire. Peut-être a-t-il trompé quelqu'un en affaires, ou pris quelque avantage déloyal, contrairement à la règle d'or qui veut qu'on fasse aux autres ce qu'on voudrait qu'ils nous fassent, et refuse-t-il de dédommager. C'est un péché très commun parmi les commerçants et les hommes d'affaires. J'ai connu bien des cas tristes où des hommes ont attristé l'Esprit de Dieu au point de le chasser, ou bien ont été poussés presque jusqu'au désespoir absolu, parce qu'ils ne voulaient pas réparer là où ils avaient fait de telles choses.

Or il est clair que de telles personnes ne peuvent jamais obtenir le pardon tant qu'elles ne l'ont pas fait.

(5.) Ils peuvent s'être retranchés quelque part, s'être fortifié l'esprit sur quelque point particulier qu'ils sont résolus à ne pas céder. Par exemple, ils peuvent avoir pris fermement position de ne pas faire une certaine chose. J'ai connu un homme qui était résolu à ne pas aller prier dans un certain bosquet. Plusieurs autres personnes, pendant le réveil, étaient allées dans ce bosquet et s'y étaient données à Dieu par la prière et la méditation. Son propre clerc y avait été converti. L'avocat lui-même était réveillé, mais il était résolu à ne pas aller dans le bosquet. Il était sous une puissante conviction de péché, et il continua ainsi des semaines sans aucun soulagement. Il essayait de faire croire à Dieu que ce n'était pas l'orgueil qui le tenait éloigné de Christ ; aussi, en rentrant de la réunion, il s'agenouillait dans la rue pour prier. Et ce n'est pas tout : il cherchait du regard une flaque de boue dans la rue pour s'y agenouiller, afin de montrer qu'il n'était pas orgueilleux. Une fois, il pria toute la nuit dans son salon, mais il ne voulait pas aller dans le bosquet. Sa détresse était si grande, et il était si irrité contre Dieu, qu'il fut fortement tenté de se donner la mort, et il jeta même son couteau de peur de se couper la gorge. À la fin, il décida qu'il irait prier dans le bosquet, et dès qu'il y fut arrivé, il fut converti, et il répandit tout son cœur devant Dieu.

De même, il arrive que des gens se retranchent dans la résolution de ne pas aller à telle réunion, peut-être la réunion pour ceux qui cherchent, ou quelque réunion de prière ; ou bien ils ne veulent pas que telle personne prie avec eux, ou ils ne veulent pas prendre telle place, par exemple le banc des âmes inquiètes. Ils disent qu'ils peuvent tout aussi bien être convertis sans céder sur ce point, car la religion ne consiste pas en cela, aller à telle réunion, prendre telle attitude dans la prière ou telle place. C'est vrai, mais en prenant cette position, ils en font le point capital. Et tant qu'ils restent retranchés là, résolus à amener Dieu à leurs conditions, ils ne peuvent jamais être convertis. Les pécheurs céderont souvent sur n'importe quoi d'autre, et feront n'importe quoi au monde, plutôt que de

céder sur le point où ils se sont engagés et ont pris position contre Dieu. Ils ne peuvent être humiliés tant qu'ils n'ont pas cédé sur ce point, quel qu'il soit. Et si, sans y céder, ils obtiennent une espérance, ce sera une fausse espérance.

(6.) Peut-être a-t-il une prévention contre quelqu'un, un membre de l'Église peut-être, à cause de quelque démarche fidèle faite auprès de lui pour son âme, ou de quelque chose dans ses affaires qui ne lui a pas plu ; il s'y accroche, et il ne sera jamais converti tant qu'il n'y aura pas renoncé. Quoi que ce soit, vous devez le découvrir et lui dire la vérité clairement et fidèlement.

(7.) Il se peut qu'il ait de la malveillance envers quelqu'un, ou qu'il soit en colère et nourrisse de vifs ressentiments, ce qui l'empêche d'obtenir miséricorde de Dieu. « Et, lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (Marc 11,25-26)

(8.) Peut-être a-t-il quelques erreurs de doctrine, ou quelques idées fausses sur ce qu'il faut faire ou sur la manière de le faire, qui le tiennent peut-être hors du royaume. Peut-être attend-il Dieu. Il est convaincu qu'il mérite d'aller en enfer, et que s'il n'est pas converti il devra y aller, mais il attend que Dieu fasse quelque chose en lui avant de se soumettre. En réalité, il attend que Dieu fasse à sa place ce qu'il a ordonné au pécheur de faire.

Il attend peut-être davantage de conviction. Souvent les gens ne savent pas ce qu'est la conviction de péché, et ils croient ne pas être sous la conviction alors qu'en fait ils sont sous une puissante conviction. Ils pensent souvent qu'il n'y a pas de conviction sans une grande peur de l'enfer. Mais le fait est que des gens ont souvent de fortes convictions tout en ayant très peu peur de l'enfer. Montrez-leur ce qui est vrai, et faites-leur voir qu'ils n'ont aucun besoin d'attendre.

Peut-être attend-il certains sentiments que quelqu'un d'autre a éprouvés avant d'obtenir miséricorde. C'est très courant dans les réveils, quand l'un des premiers convertis a raconté des expériences remarquables. D'autres qui sont réveillés sont très enclins à penser qu'ils doivent attendre exactement les mêmes sentiments. J'ai connu un jeune homme ainsi réveillé ; son compagnon avait été converti d'une manière remarquable, et lui attendait exactement les mêmes sentiments. Il disait qu'il employait les moyens et qu'il priait pour les obtenir, mais il finit par découvrir qu'il était chrétien, sans être passé par la suite de sentiments qu'il attendait.

Les pécheurs se tracent souvent un plan de ce qu'ils s'attendent à éprouver et de la manière dont ils s'attendent à être convertis ; en fait, ils tracent l'œuvre à Dieu, décidés à suivre ce chemin-là ou aucun. Dites-leur que tout cela est faux, qu'ils ne doivent tracer d'avance aucun chemin de ce genre, mais laisser Dieu les conduire comme il le juge le meilleur. Dieu fait toujours marcher les aveugles sur un chemin qu'ils ne connaissent pas (Ésaïe 42,16). Jamais un pécheur n'a été amené dans le royaume par la suite de sentiments qu'il attendait. Très souvent ils sont stupéfaits de découvrir qu'ils y sont entrés sans avoir passé par aucune des expériences qu'ils attendaient.

Il est très courant que des gens attendent qu'on prie pour eux, ou qu'on emploie à leur égard quelque moyen particulier, ou qu'ils voient s'ils ne peuvent pas se rendre meilleurs. Ils sont si méchants, disent-ils, qu'ils ne peuvent pas venir à Christ. Ils veulent essayer, par l'humiliation, la souffrance et la prière, de se rendre dignes de venir. Vous aurez à les débusquer de tous ces refuges. Il est étonnant de voir dans combien de recoins ils se sauvent souvent avant d'aller à Christ. J'ai connu des gens presque égarés d'esprit faute d'un peu d'instruction juste.

Parfois ces personnes pensent que leurs péchés sont trop grands pour être pardonnés, ou qu'elles ont attristé l'Esprit de Dieu au point de le chasser, alors que cet Esprit ne cesse de les convaincre de péché. Elles

prétendent que leurs péchés sont plus grands que les compassions de Christ, et insultent ainsi réellement le Seigneur Jésus-Christ.

Parfois les pécheurs se mettent en tête que Dieu les a abandonnés, et qu'à présent ils ne peuvent plus être sauvés. Il est souvent très difficile de déloger les gens de cette position. Beaucoup des cas les plus affligeants que j'aie jamais rencontrés étaient de cette sorte : des gens qui soutenaient obstinément qu'ils étaient abandonnés, et rien ne les faisait changer d'avis.

Dans un lieu où je travaillais à un réveil, j'entrai un jour à la réunion et, avant que le culte ne commence, j'entendis un gémissement sourd, douloureux, qui n'avait rien de terrestre. Je regardai et vis plusieurs femmes rassemblées autour de la personne qui le poussait. Elles me dirent que c'était une femme au désespoir. Elle était depuis longtemps dans cet état. Son mari était un ivrogne. Il l'avait amenée à la réunion et était allé lui-même à la taverne. Je lui parlai, je vis son état, et combien il était difficile d'atteindre son cas. Comme je m'éloignais pour commencer le culte, elle dit qu'il lui fallait sortir, car elle ne pouvait entendre ni prier ni chanter. Je lui dis qu'elle ne devait pas partir, et je dis aux dames de la retenir, de force s'il le fallait. Je sentais que si le diable la tenait, Dieu était plus fort que le diable et pouvait la délivrer. Le culte commença, et elle fit d'abord un peu de bruit. Mais bientôt elle leva les yeux. Le sujet avait été choisi tout exprès en vue de son cas, et à mesure qu'il avançait, son attention fut gagnée, ses yeux se fixèrent (je n'oublierai jamais son air), les yeux et la bouche ouverts, la tête levée ; elle se soulevait presque de son siège à mesure que la vérité se déversait dans son esprit. Enfin, quand la vérité eut renversé tous les fondements sur lesquels reposait son désespoir, elle poussa un cri, baissa la tête, et resta parfaitement immobile jusqu'à la fin de la réunion. J'allai vers elle et la trouvai parfaitement calme et heureuse en Dieu. Je la revis longtemps après, et elle était restée ainsi. La Providence l'avait donc placée là où elle ne s'attendait pas à être, et l'avait obligée à entendre un enseignement adapté à son cas. Vous pouvez souvent faire un bien incalculable en

découvrant exactement où se trouve la difficulté, et en faisant porter la vérité droit sur ce point.

Parfois des gens soutiennent avec acharnement qu'ils ont commis le péché irrémissible. Quand cette idée leur est entrée dans l'esprit, ils retournent contre eux-mêmes tout ce que vous dites. Dans certains cas de ce genre, une bonne méthode est de se placer sur leur propre terrain et de raisonner avec eux ainsi : « Supposons que vous ayez commis le péché irrémissible : et alors ? Il est raisonnable que vous vous soumettiez à Dieu, que vous ayez du regret de vos péchés, que vous rompiez avec eux, et que vous fassiez tout le bien que vous pouvez, même si Dieu ne veut pas vous pardonner. Même si vous allez en enfer, vous devez le faire. » Insistez sur cette pensée et retournez-la jusqu'à ce que vous voyiez qu'ils la comprennent et y consentent.

Il est courant qu'en pareil cas les gens gardent les yeux fixés sur eux-mêmes ; ils s'enferment et ne cessent de contempler leurs propres ténèbres, au lieu de détourner les yeux vers Christ. Or, si vous pouvez détacher leur esprit d'eux-mêmes et les amener à penser à Christ, vous pourrez les arracher à la rumination de leurs sentiments présents, et les amener à saisir l'espérance qui leur est proposée dans l'Évangile.

2. Prenez garde, quand vous parlez avec des pécheurs convaincus de péché, à ne faire aucun compromis avec eux sur aucun point où ils ont une difficulté. Si vous le faites, ils ne manqueront pas d'en profiter, et ils obtiendront ainsi une fausse espérance. Les pécheurs convaincus de péché se trouvent souvent en difficulté lorsqu'il s'agit d'abandonner quelque péché chéri, ou de céder sur quelque point où la conscience et le Saint-Esprit sont en guerre avec eux. Et s'ils tombent sur quelqu'un qui leur cède ce point, ils se sentent mieux, ils sont heureux, et ils se croient convertis. Le jeune homme qui vint à Christ était de cette sorte. Il avait une difficulté, et Jésus-Christ savait exactement laquelle. Il savait qu'il aimait son argent, et au lieu de transiger et d'essayer ainsi de le consoler, il mit tout simplement le doigt sur l'endroit précis et lui dit : « Va, vends

ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres... Puis viens, et suis-moi » (Matthieu 19,21). Quel en fut l'effet ? Eh bien, le jeune homme s'en alla tout triste. Très probablement, si Christ lui avait dit de faire n'importe quoi d'autre, il se serait senti soulagé et aurait obtenu une espérance ; il se serait déclaré disciple, aurait rejoint l'Église, et serait allé en enfer.

Les gens désirent souvent étonnamment trouver un compromis. Ils vous posent des questions comme celle-ci : ne pensez-vous pas qu'on peut être chrétien et faire pourtant telle et telle chose ; ou qu'on peut être chrétien sans faire telle et telle chose ? Or, ne cédez pas d'un pouce à de telles questions. Ces questions elles-mêmes peuvent souvent vous montrer le point précis qui travaille leur esprit. Elles vous montreront que c'est l'orgueil, ou l'amour du monde, ou quelque chose de ce genre, qui les empêche de devenir chrétiens.

Prenez soin de faire un travail à fond sur ce point, l'amour du monde. Je crois qu'il s'est bâti plus de fausses espérances sur de mauvaises instructions à cet endroit que de toute autre manière. J'ai entendu un jour un docteur en théologie essayer de persuader ses auditeurs de renoncer au monde ; et il leur disait que « s'ils voulaient seulement y renoncer, Dieu le leur rendrait aussitôt. Il veut bien que vous jouissiez du monde. » Lamentable ! Dieu ne rend jamais le monde au chrétien, au sens même où il exige qu'un pécheur convaincu de péché y renonce. Il exige que nous lui cédions la propriété de toutes choses, de sorte que nous ne les considérions plus jamais, pas un instant, comme nôtres. Un homme ne doit pas penser qu'il a le droit de juger par lui-même quelle part de ses biens il consacrera à Dieu. Tel homme pense qu'il peut dépenser vingt mille dollars par an pour entretenir sa famille ; il en a le droit, puisqu'il en a les moyens à lui. Tel autre pense qu'il peut mettre de côté cinq cent mille dollars. Un homme disait l'autre jour qu'il avait promis de ne jamais donner aucune part de ses biens pour former des jeunes gens au ministère. Quand on le sollicite, il répond simplement : « J'ai dit que je ne donnerais jamais pour une telle œuvre, et je ne le ferai jamais. » Homme ! Jésus-Christ vous a-t-il jamais dit d'agir ainsi avec

son argent ? A-t-il posé une telle règle ? Souvenez-vous que c'est de son argent que vous parlez, et s'il le veut pour former des pasteurs, vous le retenez à vos risques et périls. Cet homme a encore à apprendre le premier principe de la religion : qu'il ne s'appartient pas, et que l'argent qu'il possède est à Jésus-Christ.

Voilà la grande raison pour laquelle l'Église est si pleine de fausses espérances. On a laissé les hommes supposer qu'ils pouvaient être chrétiens tout en s'accrochant à leur argent. Et cela a été une entrave pour toutes les entreprises. C'est un fait incontestable que l'Église a assez de ressources pour fournir immédiatement au monde des Bibles, des traités et des missionnaires. Mais la vérité est que les chrétiens de profession ne croient pas que « la terre est au Seigneur, et tout ce qu'elle renferme » (1 Corinthiens 10,26). Chacun suppose qu'il a le droit de décider quel emploi il fera de son propre argent. Et ils n'ont pas la moindre idée que Jésus-Christ doive leur dicter quoi que ce soit sur ce sujet.

Ne manquez pas d'aller au fond des choses sur ce point. L'Église est aujourd'hui remplie d'hypocrites, parce qu'on ne les a jamais amenés à renoncer au monde. On ne leur a jamais fait voir que, s'ils ne consacraient pas entièrement tout à Christ, tout leur temps, tous leurs talents, toute leur influence, tous leurs biens, ils n'iraient jamais au ciel. Beaucoup pensent qu'ils peuvent être chrétiens tout en traversant la vie comme dans un rêve, en employant pour eux-mêmes tout leur temps et tous leurs biens, et en ne donnant qu'un peu de temps en temps, pour sauver les apparences, quand ils peuvent le faire sans aucune gêne. Mais c'est une triste erreur, et ils s'en apercevront s'ils n'emploient pas leurs forces pour Dieu. Et quand ils mourront, au lieu de trouver le ciel au bout du chemin qu'ils suivent, ils y trouveront l'enfer.

Quand vous vous occupez d'un pécheur convaincu de péché, ne manquez pas de le chasser de tous ses refuges et de ne pas lui laisser un pouce de terrain où se tenir, tant qu'il résiste à Dieu. Cela ne demande pas

forcément beaucoup de temps. Quand l'Esprit de Dieu est à l'œuvre et lutte avec un pécheur, il est facile de le chasser de ses refuges. Vous verrez que la vérité est comme un marteau, qui brise partout où il frappe. Faites avec elle un travail net, de sorte qu'il abandonne tout pour Dieu.

Faites voir clairement au pécheur la nature et l'étendue de la loi divine, et insistez sur la question capitale de la soumission entière à Dieu. Appuyez sur ce point dès que vous lui avez fait comprendre clairement où vous voulez en venir, et ne vous laissez détourner sur rien d'autre.

Prenez garde, en illustrant le sujet, à ne pas égarer l'esprit au point de laisser l'impression qu'une soumission égoïste suffira, ou une acceptation égoïste de l'expiation, ou une manière égoïste de se livrer à Christ et de le recevoir, comme si un homme concluait une bonne affaire, abandonnant ses péchés et recevant le salut en échange. Ce n'est là qu'un marchandage, et non une soumission à Dieu. Ne laissez dans vos explications ou vos illustrations aucune prise à une telle vue des choses. Le cœur égoïste de l'homme saisira avidement une telle vue de la religion, si on la lui présente, et très probablement s'en accommodera, et obtiendra ainsi une fausse espérance.

Une autre fois, j'attirerai votre attention sur certaines choses qu'il faut éviter quand on s'occupe des pécheurs.

REMARQUES.

1. Faites un objet d'étude constante, de réflexion et de prière quotidiennes, d'apprendre comment vous y prendre avec les pécheurs pour favoriser leur conversion. Sauver des âmes, c'est la grande affaire de tout chrétien sur la terre. Les gens se plaignent souvent de ne pas savoir comment s'y prendre. Mais la raison en est assez claire : ils ne l'ont jamais étudié. Ils ne se sont jamais donné la peine qu'il fallait pour se rendre capables de l'œuvre du salut des âmes. Si les gens ne mettaient pas plus d'attention et de réflexion à se rendre capables de leurs affaires de ce monde qu'ils n'en mettent à sauver des âmes, comment croyez-vous

qu'ils réussiraient ? Or, si vous négligez ainsi la grande affaire de la vie, pour quoi vivez-vous ? Si vous n'étudiez pas comment agir avec le plus de succès pour édifier le royaume de Christ, vous jouez, en tant que chrétien, un rôle très coupable et absurde.

2. Beaucoup de chrétiens de profession font plus de mal que de bien quand ils essaient de parler aux pécheurs impénitents. Ils ont si peu de connaissance et d'habileté que leurs remarques détournent l'attention plutôt qu'elles ne l'augmentent.

3. Prenez soin de trouver le point sur lequel l'Esprit de Dieu presse un pécheur, et pressez ce même point dans tout ce que vous lui dites. Si vous détournez son attention de ce point, vous courrez grand risque de détruire ses convictions. Donnez-vous la peine de connaître l'état de son esprit, ce à quoi il pense, ce qu'il ressent et ce qui le touche le plus profondément, puis pressez ce point à fond, et ne détournez pas son esprit en parlant d'autre chose. Ne craignez pas de presser ce point, par peur de le pousser à l'égarement. Certains craignent de presser un point sur lequel l'esprit est sensible jusqu'au tremblement, de peur de lui nuire, alors que l'Esprit de Dieu débat manifestement ce point avec le pécheur. C'est vouloir être plus sage que Dieu. Vous devez éclaircir ce point, répandre tout autour la lumière de la vérité, et amener l'âme à céder ; alors l'esprit est en repos.

4. De grands maux sont nés, et beaucoup de fausses espérances ont été créées, faute de distinguer entre un pécheur réveillé et un pécheur convaincu de péché. Faute de cette distinction, des gens qui sont seulement réveillés sont aussitôt pressés de se soumettre : « Il faut vous repentir », « Soumettez-vous à Dieu », alors qu'en fait ils ne sont pas convaincus de leur culpabilité, ni assez instruits pour savoir seulement ce que signifie la soumission. C'est l'une des manières dont les réveils ont été gravement compromis par des exhortations à se repentir lancées sans discernement, sans être accompagnées de l'instruction qui convient.

5. Il faut considérer les pécheurs inquiets comme étant dans un état très solennel et critique. Ils sont en fait arrivés à un tournant. C'est un moment où leur destinée risque d'être fixée pour toujours. L'Esprit de Dieu ne luttera pas toujours (Genèse 6,3). Les chrétiens doivent ressentir profondément ce qu'ils vivent. À bien des égards, leur situation est plus solennelle que le jour du jugement. C'est ici que leur destinée se fixe. Le jour du jugement la révèle. Et le moment précis où elle se fixe, c'est quand l'Esprit lutte avec eux. Les chrétiens doivent se souvenir de leur terrible responsabilité en de tels moments. Le médecin, s'il connaît un peu son devoir, se sent parfois sous une responsabilité très solennelle. Son patient est dans un état critique, où une petite erreur détruira la vie, et il reste suspendu, tremblant, entre la vie et la mort. Si l'on ressent une telle responsabilité pour le corps, quelle terrible responsabilité ne doit-on pas ressentir pour l'âme, quand on la voit suspendue, tremblante, sur un point, et que sa destinée va maintenant se décider ? Une seule fausse impression, une seule remarque indiscrète, une seule phrase mal comprise, une légère distraction de l'esprit peuvent le faire dévier du mauvais côté, et son âme est perdue. Jamais un ange n'a été employé à une œuvre plus solennelle que celle de s'occuper des pécheurs sous la conviction de péché. Avec quelle gravité et quelle prudence les chrétiens devraient-ils donc marcher, avec quelle sagesse et quelle habileté travailler, s'ils ne veulent pas être l'instrument de la damnation d'une âme !

Enfin, s'il y a dans cette maison un pécheur, laissez-moi lui dire : Abandonnez toutes vos excuses. On vous a dit ce soir qu'elles sont toutes vaines. Ce soir, ce que vous déciderez de faire sera raconté en enfer, raconté au ciel, et répercuté jusqu'aux extrémités de l'univers. Cette heure même peut sceller votre destinée éternelle. Voulez-vous vous soumettre à Dieu ce soir, maintenant ?

Discours 11

Le pasteur sage réussira

Celui qui gagne des âmes est sage. (Proverbes 11,30)

J'ai prêché vendredi soir dernier sur le même texte, au sujet de la manière dont les simples chrétiens doivent s'y prendre avec les pécheurs. Mon but, cette fois, est d'aborder les moyens de grâce plus publics, en considérant particulièrement les DEVOIRS DES PASTEURS.

Comme je l'ai fait remarquer dans mon dernier discours, la sagesse consiste à choisir la meilleure fin et à la poursuivre par les moyens les plus appropriés. La grande fin pour laquelle le ministère chrétien a été établi, c'est de glorifier Dieu dans le salut des âmes. En traitant ce sujet, je me propose de montrer :

I. Que pour bien s'acquitter des devoirs d'un pasteur, il faut une grande sagesse.

II. Que la mesure du succès qu'obtient un pasteur dans l'accomplissement de ses devoirs (toutes choses égales d'ailleurs) détermine la mesure de sagesse qu'il a mise dans l'exercice de sa charge.

I. Je dois montrer que pour bien s'acquitter des devoirs d'un pasteur, il faut une grande sagesse.

1. À cause de l'opposition que rencontre ce ministère. La fin même pour laquelle le ministère a été établi est justement celle contre laquelle se dresse l'opposition la plus puissante, celle des pécheurs eux-mêmes. Si les hommes étaient disposés à recevoir l'Évangile, et qu'il n'y eût rien d'autre à faire que de raconter l'histoire de la rédemption, un enfant pourrait porter la nouvelle. Mais les hommes sont opposés à l'Évangile. Ils sont opposés à leur propre salut, quand il se présente de cette manière-là. Leur opposition est souvent violente et obstinée. J'ai vu un

jour un fou qui avait formé le dessein d'attenter à sa vie, et il déployait toute la sagacité et toute la ruse possibles pour arriver à ses fins. Il savait se montrer si habile qu'il faisait croire à ses gardiens qu'il n'avait plus un tel dessein, qu'il y avait entièrement renoncé ; il paraissait doux et posé, et à l'instant même où son gardien n'était plus sur ses gardes, il portait la main sur lui-même. De même, les pécheurs déploient souvent une grande ruse pour échapper à tous les efforts qu'on fait pour les sauver. Et pour faire face à cette ruse terrible, et en triompher de façon à sauver les hommes, les pasteurs ont besoin d'une grande sagesse.

2. Les moyens particuliers qui ont été établis pour cette œuvre montrent que les pasteurs ont besoin d'une grande sagesse. Si les hommes étaient convertis par un acte de toute-puissance physique, qui créerait en eux quelque goût nouveau ou quelque chose de ce genre, et si la sanctification n'était rien d'autre que cette même toute-puissance physique arrachant de l'âme les dernières racines du péché, il ne faudrait pas tant de sagacité et d'habileté pour gagner des âmes. Et alors le texte n'aurait plus aucun sens. Mais la vérité est que la régénération et la sanctification doivent s'opérer par des moyens moraux, par des arguments et non par la force. Jamais personne n'a été sauvé, et jamais personne ne le sera, autrement que par la vérité comme moyen. La vérité est le moyen extérieur, le motif extérieur, présenté d'abord par l'homme, puis par le Saint-Esprit. Considérez l'opposition du pécheur lui-même, et vous verrez qu'en définitive rien, sinon la sagesse de Dieu et la puissance morale du Saint-Esprit, ne peut briser cette opposition et l'amener à se soumettre à Dieu. Il n'en reste pas moins que les moyens doivent être employés par des hommes, et que ce doivent être des moyens adaptés à la fin, employés avec habileté. Dieu a voulu que l'œuvre de la conversion et de la sanctification s'accomplisse dans tous les cas au moyen de la sorte de vérité qui, appliquée dans tel enchaînement et tel rapport, est propre à produire un tel résultat.

3. Le pasteur a à vaincre les puissances de la terre et de l'enfer, et cela demande de la sagesse. Le diable est constamment à l'œuvre pour

empêcher les pasteurs de réussir ; il s'efforce de détourner l'attention du sujet de la religion, d'éloigner le pécheur de Dieu et de l'entraîner en enfer. Toute l'organisation de la société, ou presque, est hostile à la religion. Presque toutes les influences qui entourent un homme du berceau à la tombe, dans l'état présent de la société, sont propres à faire échouer le dessein du ministère. Un pasteur n'a-t-il donc pas besoin d'une grande sagesse pour lutter contre les puissances des ténèbres et contre toute l'influence du monde, sans compter l'opposition du pécheur lui-même ?

4. On le voit aussi à l'importance infinie de la fin elle-même. La fin du ministère, c'est le salut de l'âme. Quand nous considérons l'importance de cette fin et les difficultés de l'œuvre, qui ne dira avec l'apôtre : « Et qui est suffisant pour ces choses ? » (2 Corinthiens 2,16)

5. Il doit savoir comment réveiller l'Église, et l'empêcher de faire obstacle à la conversion des pécheurs. C'est souvent la partie la plus difficile de l'œuvre d'un pasteur, celle qui demande plus de sagesse et de patience que toute autre. À vrai dire, savoir le faire avec succès est une qualité des plus rares dans le ministère chrétien. C'est le point où presque tous les pasteurs échouent. Ils ne savent pas comment réveiller l'Église, élever la piété à un niveau élevé, et frayer ainsi le chemin à l'œuvre de la conversion. Beaucoup de pasteurs savent fort bien prêcher aux pécheurs, mais n'obtiennent guère de succès, parce que l'influence contraire de l'Église fait obstacle à tout, et qu'ils n'ont pas assez d'habileté pour lever la difficulté. Il n'y a qu'un pasteur par-ci par-là dans le pays qui sache sonder l'Église quand elle est dans un état de froideur et de rétrogradation, de manière à la réveiller réellement et à la tenir éveillée. Les membres de l'Église pèchent contre tant de lumière que, lorsqu'ils sont devenus froids, il est très difficile de les secouer. Ils ont une forme de piété qui tient la vérité à distance, et qui est en même temps justement cette sorte de piété qui n'a ni puissance ni efficacité. Ces chrétiens de profession sont les gens les plus difficiles à tirer de leur sommeil. Je ne veux pas dire qu'ils soient toujours plus méchants que les impénitents. Ils

sont souvent occupés à faire tourner la machine de la religion et passent pour de très bons chrétiens, mais ils ne servent à rien dans un réveil.

Je sais que des pasteurs sont parfois stupéfaits d'entendre dire que les Églises ne sont pas réveillées. Rien d'étonnant que de tels pasteurs ne sachent pas réveiller une Église endormie. Un jeune proposant a entendu l'autre jour, dans cette ville, le frère Foote répandre la vérité à flots et chercher à réveiller les Églises ; il y comprenait si peu de chose qu'il pensait que c'était maltraiter les Églises. Il était si parfaitement aveugle qu'il croyait vraiment que les Églises de New York étaient toutes réveillées en matière de religion. De même, il y a quelques années, il s'est élevé une grande controverse et une vive opposition parce qu'on parlait tant du sommeil des Églises. Ce n'était que la vérité ; pourtant beaucoup de pasteurs n'en savaient rien, et ils étaient stupéfaits d'entendre dire de telles choses des Églises. Quand on en est venu au point que les pasteurs ne savent pas quand l'Église dort, rien d'étonnant que nous n'ayons pas de réveils. On m'avait un jour invité à prêcher dans un certain endroit. Je demandai au pasteur quel était l'état de l'Église. « Oh, me dit-il, ils sont réveillés jusqu'au dernier. » J'étais ravi à l'idée de travailler dans une telle Église, car c'était un spectacle que je n'avais encore jamais vu : tous les membres sans exception réveillés dans un réveil. Mais quand j'arrivai, je trouvai l'Église endormie et froide, et je doute qu'un seul d'entre eux fût réveillé.

Voilà la grande difficulté pour entretenir les réveils : tenir l'Église parfaitement réveillée et engagée dans l'œuvre. C'est une chose, pour une Église, de se lever dans son sommeil, de s'agiter bruyamment et de se bousculer les uns les autres, et c'en est une tout autre d'avoir les yeux ouverts, d'avoir tous ses sens en éveil et d'être bien réveillée, de façon à savoir comment trouver Dieu et comment travailler pour Christ.

5. Il doit savoir mettre l'Église au travail quand elle est réveillée. Si un pasteur veut se mettre à l'œuvre seul, en comptant tout faire lui-même, c'est comme s'il voulait rouler seul une grosse pierre jusqu'en haut d'une

colline. L'Église peut beaucoup pour faire avancer un réveil. Des Églises ont parfois connu de puissants réveils sans aucun pasteur. Mais quand un pasteur a une Église réveillée, et qu'il sait la mettre au travail, se tenir au gouvernail et la diriger, il peut se sentir fort, et il s'apercevra souvent qu'elle fait plus que lui-même pour la conversion des pécheurs.

6. Pour réussir, un pasteur a besoin d'une grande sagesse pour savoir tenir l'Église à l'ouvrage. Souvent l'Église ressemble tout à fait à des enfants. Vous mettez des enfants au travail, et ils ont l'air tout appliqués, mais dès que vous avez le dos tourné, ils s'arrêtent et vont jouer. Voilà où réside la grande difficulté pour faire durer un réveil. Et il faut une grande sagesse pour y faire face. Savoir les humilier de nouveau quand leur cœur s'enfle parce qu'ils ont eu un si grand réveil ; les réveiller à nouveau quand leur zèle commence à faiblir ; garder leur cœur plein de zèle pour l'œuvre : voilà quelques-unes des choses les plus difficiles du monde. Pourtant, si un pasteur veut réussir à gagner des âmes, il doit savoir discerner le moment où ils commencent à s'enorgueillir ou à perdre l'esprit de prière, savoir quand les sonder et comment les examiner de nouveau, comment garder l'Église aux champs pour rentrer la moisson du Seigneur.

7. Il doit comprendre l'Évangile. Mais vous demanderez : Est-ce que tous les pasteurs ne comprennent pas l'Évangile ? Je réponds qu'à coup sûr ils ne le comprennent pas tous de la même manière, puisqu'ils ne le prêchent pas tous de la même manière.

8. Il doit savoir le dispenser droitement, de manière à présenter telles vérités particulières, dans tel ordre, et à les faire porter sur tels points et à tels moments qui sont propres à produire un résultat donné. Un pasteur devrait comprendre la philosophie de l'esprit humain, afin de savoir organiser et disposer ses travaux avec sagesse. La vérité, quand on la fait porter sur l'esprit, est en elle-même propre à produire des sentiments correspondants. Le pasteur doit savoir quels sentiments il veut produire, et comment faire porter la vérité qui est propre à produire ces

sentiments. Il doit savoir présenter la vérité propre à humilier les chrétiens, ou à leur faire éprouver de la compassion pour les pécheurs, ou à réveiller les pécheurs, ou à les convertir.

Souvent, quand les pécheurs sont réveillés, le terrain gagné est perdu faute de sagesse pour donner suite au coup porté. Un sermon saisissant aura peut-être été prêché, les chrétiens sont émus, les pécheurs commencent à sentir, et le dimanche suivant on présentera quelque chose qui n'a aucun rapport avec l'état des esprits dans l'assemblée, et qui n'est pas propre à conduire l'esprit à exercer la repentance, la foi ou l'amour. Cela montre combien il importe qu'un pasteur sache produire une impression donnée, à quel moment il peut et doit le faire, et par quelle vérité, et comment y donner suite jusqu'à ce que le pécheur soit brisé et gagné.

Une foule de bons sermons qu'on prêche sont entièrement perdus faute d'un peu de sagesse sur ce point. Ce sont de bons sermons, propres, s'ils venaient au bon moment, à faire beaucoup de bien ; mais ils ont si peu de rapport avec l'état réel des esprits dans l'assemblée que ce serait plus qu'un miracle s'ils produisaient un réveil. Un pasteur peut prêcher ainsi au hasard jusqu'à s'y épuiser à mort, sans jamais produire de grands résultats. Il pourra convertir par-ci par-là une âme isolée ; mais il n'ébranlera pas la masse de l'assemblée, à moins de savoir donner suite aux impressions produites, mener à bien un plan d'action et l'exécuter, de manière à poursuivre l'œuvre une fois qu'elle a commencé. Il ne doit pas seulement savoir sonner de la trompette assez fort pour tirer le pécheur de sa léthargie ; quand celui-ci est réveillé, il doit le conduire par le plus court chemin à Jésus-Christ. Et non pas, dès que les pécheurs ont été secoués par un sermon, se mettre aussitôt à prêcher sur quelque sujet éloigné qui ne tend en rien à faire avancer l'œuvre.

10. Pour atteindre avec succès les différentes catégories de pécheurs, il faut au pasteur une grande sagesse. Par exemple, un sermon sur un sujet particulier peut secouer une certaine catégorie de personnes parmi ses

auditeurs. Peut-être prendront-elles un air sérieux, ou peut-être en parleront-elles, ou peut-être se mettront-elles à ergoter là-dessus. Si le pasteur est sage, il saura observer ces indices et enchaîner aussitôt avec des sermons adaptés à cette catégorie, jusqu'à ce qu'il les fasse entrer dans le royaume de Dieu. Qu'il revienne alors en arrière et prenne une autre catégorie, qu'il découvre où ils se cachent, qu'il renverse leurs refuges et les poursuive jusqu'à ce qu'il les fasse entrer dans le royaume de Dieu. Il doit ainsi battre tous les buissons où se cachent les pécheurs, comme la voix de Dieu poursuivit Adam dans le jardin : « Adam, où es-tu ? » (Genèse 3,9), jusqu'à ce qu'une catégorie d'auditeurs après l'autre ait été amenée, et qu'ainsi toute la population soit convertie. Or un pasteur doit être très sage pour faire cela. Cela ne se fera jamais tant qu'un pasteur ne s'appliquera pas à débusquer et à amener chaque catégorie de pécheurs de son assemblée, vieux et jeunes, hommes et femmes, riches et pauvres.

11. Un pasteur a besoin d'une grande sagesse pour arracher les pécheurs à leurs refuges de mensonge actuels sans leur fournir de nouvelles cachettes. J'ai été un temps l'auditeur régulier d'un homme qui avait conçu une grande frayeur des hérésies et qui était sans cesse occupé à les réfuter. Il évoquait quantité d'hérésies dont ses paroissiens n'avaient jamais entendu parler. Il tirait ses idées principalement des livres, et se mêlait très peu aux gens pour savoir ce qu'ils pensaient. Et le résultat de ses travaux était souvent que les gens étaient séduits par l'hérésie plus que par l'argument qui la combattait. La nouveauté de l'erreur attirait tellement leur attention qu'ils en oubliaient la réponse. De cette façon, il fournit à beaucoup de ses auditeurs de nouvelles objections contre la religion, auxquelles ils n'avaient jamais pensé auparavant. Si un homme ne se mêle pas assez aux hommes pour savoir comment les gens pensent aujourd'hui, il ne peut s'attendre à être assez sage pour répondre à leurs objections et à leurs difficultés.

J'ai entendu bien des prédications contre les universalistes qui faisaient plus de mal que de bien, parce que les prédicateurs ne comprenaient pas

comment raisonnent les universalistes d'aujourd'hui. Ils ne se sont jamais mêlés aux universalistes et ne savent pas ce qu'ils croient ni comment ils argumentent à présent ; tout ce qu'ils savent de l'universalisme, ils l'ont tiré de livres écrits il y a longtemps, et qui sont maintenant dépassés chez les universalistes eux-mêmes. Il en résulte que, lorsqu'ils entreprennent de prêcher contre l'universalisme, ils combattent un homme de paille, et non les opinions universalistes telles qu'on les trouve aujourd'hui dans la population. Et les gens, ou bien se moquent d'eux, ou bien disent que ce ne sont que des mensonges, car ils savent que les universalistes ne professent pas les opinions que le prédicateur leur attribue.

Quand les pasteurs entreprennent de combattre une hérésie actuelle, ils devraient savoir ce qu'elle est actuellement. Par exemple, presque tous ceux qui écrivent et prêchent contre l'universalisme pensent qu'il leur faut combattre l'idée que Dieu n'est que miséricorde. Ils supposent que les universalistes professent la doctrine selon laquelle Dieu n'est que miséricorde, et que, lorsqu'ils ont réfuté cette doctrine, ils ont terrassé les universalistes. Mais ce n'est pas vrai. Ceux-ci ne professent pas une telle doctrine. Ils la nient complètement. Ils rejettent l'idée de miséricorde dans le salut des hommes, car ils soutiennent que chaque homme est puni pleinement selon ce qu'il a justement mérité. À quoi sert-il donc d'objecter aux universalistes que Dieu est un Dieu de justice et non un Dieu tout de miséricorde, quand ils s'en tiennent à la seule justice de Dieu comme fondement du salut et n'admettent pas du tout l'idée de miséricorde ? De même, j'ai entendu des hommes prêcher contre l'idée que les hommes sont sauvés dans leurs péchés, en croyant abattre la doctrine universaliste. Les universalistes ne croient rien de tel. Ils croient que tous les hommes seront rendus saints, et sauvés de cette manière. Cela montre combien il importe de savoir ce que les gens soutiennent réellement avant d'essayer de les arracher à leurs erreurs par le raisonnement. Il ne sert à rien de travestir les doctrines d'un homme devant lui, puis d'essayer de l'en faire sortir par le raisonnement. Vous

devez exposer sa doctrine exactement comme il la soutient, et exposer loyalement ses arguments. Sinon, si vous les exposez de travers, ou bien vous le mettez en colère, ou bien il rit sous cape de l'avantage que vous lui donnez. Il dira : Cet homme ne peut pas discuter avec moi loyalement ; il est obligé de travestir nos doctrines pour me réfuter. On fait ainsi beaucoup de mal. Les pasteurs n'ont pas l'intention de travestir les opinions de leurs adversaires ; mais le résultat, c'est que les pauvres et misérables créatures qui professent ces erreurs s'en vont en enfer parce que les pasteurs ne prennent pas la peine de s'informer de ce que sont leurs erreurs réelles. On n'arrache jamais les erreurs par un tel procédé. Je mentionne ces cas pour montrer combien un pasteur doit avoir de sagesse pour faire face aux cas qui se présentent. Il doit connaître les vues réelles des hommes pour pouvoir leur répondre et dissiper leurs erreurs et leurs méprises.

12. Les pasteurs devraient savoir quelles mesures sont les plus propres à aider à atteindre la grande fin de leur charge, le salut des âmes. Certaines mesures sont manifestement nécessaires. Par mesures, j'entends ce qu'il faut faire pour obtenir l'attention des gens et les amener à écouter la vérité. Construire des lieux de culte, faire des visites de maison en maison, etc., ce sont autant de « mesures », dont le but est d'attirer l'attention des gens sur l'Évangile. Il faut beaucoup de sagesse pour concevoir et mener à bien toutes les diverses mesures qui sont propres à favoriser le succès de l'Évangile.

Que font les hommes politiques ? Ils organisent des réunions ; ils font circuler des tracts et des brochures ; ils font feu de tout bois dans les journaux ; ils promènent dans les rues des bateaux sur roues, avec des drapeaux et des marins ; ils envoient des voitures dans toute la ville, avec des tracts, pour amener les gens aux urnes : tout cela pour attirer l'attention sur leur cause et faire élire leur candidat. Ce sont là leurs « mesures », et pour leur fin elles sont sagement calculées. Le but est de créer de l'effervescence et de faire sortir les gens. Ils savent que, s'il n'y a pas moyen de créer de l'effervescence, il est vain de poursuivre leur fin.

Je ne veux pas dire que leurs mesures soient pieuses ou bonnes, mais seulement qu'elles sont sages, en ce sens qu'elles sont l'application appropriée des moyens à la fin.

Le but du ministère est d'amener tous les gens à sentir que le diable n'a aucun droit de gouverner ce monde, mais qu'ils doivent tous se donner à Dieu, et élire par leurs votes le Seigneur Jésus-Christ comme gouverneur de l'univers. Que faut-il donc faire ? Quelles mesures prendrons-nous ? L'un dit : « Surtout, n'ayez rien de nouveau. » Étrange ! Le but de nos mesures est d'obtenir l'attention, et il faut pour cela quelque chose de nouveau. Aussitôt que l'effet d'une mesure devient stéréotypé, elle cesse d'obtenir l'attention, et alors il faut essayer quelque chose de nouveau. Vous n'avez pas besoin d'innover en tout. Mais chaque fois que l'état des choses est tel qu'il faut quelque chose de plus, ce doit être quelque chose de nouveau, sinon cela échouera. Un pasteur ne devrait jamais introduire d'innovations qui ne sont pas nécessaires. S'il le fait, elles l'embarrasseront. Il ne peut pas changer l'Évangile ; l'Évangile reste le même. Mais des mesures nouvelles sont nécessaires de temps en temps pour éveiller l'attention et faire porter l'Évangile sur l'esprit public. Et un pasteur doit savoir aussi introduire les choses nouvelles de manière à susciter le moins possible de résistance ou de réaction. Les hommes aiment les formes en religion. Ils aiment que leurs devoirs religieux soient stéréotypés, de façon à les laisser tranquilles ; c'est pourquoi ils sont enclins à résister à tout mouvement nouveau destiné à les pousser à l'action et à l'émotion. Il est donc de la plus haute importance d'introduire les choses nouvelles avec sagesse, de manière à ne pas fournir sans nécessité un prétexte ou une excuse à la résistance.

13. Il faut parfois à un pasteur une bonne dose de sagesse pour savoir *quand* mettre fin aux mesures nouvelles. Quand une mesure a assez de nouveauté pour assurer l'attention à la vérité, il ne faut ordinairement introduire aucune autre mesure nouvelle. Vous avez atteint le grand but de la nouveauté. Tout ce que vous ajouteriez risquerait de détourner l'esprit public du grand objet pour le fixer sur les mesures elles-mêmes.

Et puis, si vous introduisez des nouveautés quand elles ne sont pas nécessaires, vous parcourrez un champ si vaste que, plus tard, quand vous aurez réellement besoin de quelque chose de nouveau, vous n'aurez plus rien à introduire sans faire quelque chose qui causera un trop grand choc à l'esprit public. La Bible n'a prescrit aucune série précise de mesures pour favoriser les réveils, mais elle a laissé aux pasteurs le soin d'adopter celles qui sont sagement calculées pour atteindre la fin. Et plus nous serons économes de nos nouveautés, plus longtemps nous pourrons nous en servir pour tenir l'attention publique éveillée sur le grand sujet de la religion. Par une conduite sage, on peut sans aucun doute y parvenir pendant une longue suite d'années, jusqu'à ce que nos mesures actuelles aient de nouveau assez de nouveauté pour attirer et fixer l'attention publique. Et ainsi nous ne manquerons jamais de quelque chose de nouveau.

13. Pour gagner des âmes, un pasteur doit savoir s'y prendre avec les pécheurs insouciants, avec les pécheurs *réveillés* et avec les pécheurs inquiets, de façon à les conduire droit à Christ par le chemin le plus court et le plus direct. C'est stupéfiant de voir combien de pasteurs ne savent pas comment s'y prendre avec les pécheurs, ni que leur dire dans leurs divers états d'esprit. Une brave femme d'Albany m'a raconté que, lorsqu'elle était préoccupée de son âme, elle alla trouver son pasteur et lui demanda de lui dire ce qu'elle devait faire pour trouver du soulagement. Et il lui répondit que Dieu ne lui avait pas donné beaucoup d'expérience en la matière, et lui conseilla d'aller voir tel diacre, qui pourrait peut-être lui dire quoi faire. La vérité, c'est qu'il ne savait pas quoi dire à une pécheresse sous la conviction de péché, bien que son cas n'eût rien de particulier. Or si vous pensez que ce pasteur est un cas rare, vous vous trompez fort. Il y a beaucoup de pasteurs qui ne savent pas quoi dire aux pécheurs.

Un pasteur avait un jour convoqué une réunion pour les âmes inquiètes ; il s'y rendit, et au lieu de passer de l'un à l'autre, il se mit à leur poser les questions du catéchisme : « En quoi Christ exerce-t-il l'office de

sacrificateur ? » Ce qui convenait à l'état d'esprit de beaucoup d'entre eux à peu près autant que n'importe quoi d'autre.

Je connais un pasteur qui avait convoqué une réunion pour les âmes inquiètes et qui s'y rendit avec un discours écrit qu'il avait préparé pour l'occasion. C'est aussi sage que si un médecin, partant visiter ses malades, s'asseyait tranquillement pour rédiger toutes ses ordonnances avant de les avoir vus. Un pasteur a besoin de connaître l'état d'esprit des personnes avant de pouvoir savoir quelle vérité il convient et il est utile de leur administrer. Je dis ces choses, non parce que j'aime à les dire, mais parce que la vérité, et le but que je poursuis, exigent qu'elles soient dites. Et les exemples que j'ai mentionnés ne sont nullement rares.

Un pasteur doit savoir appliquer la vérité à toutes les situations dans lesquelles il peut trouver des pécheurs mourants en train de descendre en enfer. Il doit savoir prêcher, prier, diriger des réunions de prière, et employer tous les moyens pour faire porter la vérité de Dieu contre le royaume des ténèbres. Cela ne demande-t-il pas de la sagesse ? Et qui est suffisant pour ces choses ?

II. La mesure du succès d'un pasteur à gagner des âmes (*toutes choses égales d'ailleurs*) détermine invariablement la mesure de sagesse qu'il a exercée dans l'accomplissement de sa charge.

1. C'est ce qu'affirme clairement le texte : « Celui qui gagne des âmes est sage. » C'est-à-dire que, si un homme gagne des âmes, il adapte habilement les moyens à la fin, ce qui est exercer la sagesse. Il est d'autant plus sage que le nombre des pécheurs qu'il sauve est plus grand. Un sot peut, il est vrai, tomber de temps en temps sur une vérité, ou sur une manière de la présenter, qui sauve une âme. Ce serait vraiment étonnant qu'un pasteur n'eût pas quelquefois dans ses sermons quelque chose qui réponde au cas de quelqu'un. Mais la mesure de sagesse doit se juger, « toutes choses égales d'ailleurs », par le nombre des cas où il réussit à convertir des pécheurs.

Prenez le cas d'un médecin. Le plus grand charlatan de New York peut tomber de temps en temps sur une guérison remarquable, et se faire ainsi un nom auprès des ignorants. Mais les gens posés et judicieux jugent de l'habileté d'un médecin par la constance de ses succès contre la maladie, par la variété des maladies qu'il sait traiter, et par le nombre de cas où il réussit à sauver ses malades. Le plus habile est celui qui en sauve le plus. C'est le bon sens. C'est la vérité. Et c'est tout aussi vrai du succès à sauver des âmes, et vrai exactement dans le même sens.

2. Ce principe n'est pas seulement affirmé dans le texte ; c'est aussi un fait, une vérité historique, que « celui qui gagne des âmes est sage ». Il a réellement employé des moyens adaptés à la fin, de manière à atteindre cette fin.

3. Le succès à sauver des âmes prouve qu'un homme comprend l'Évangile et comprend la nature humaine, qu'il sait adapter les moyens à sa fin, qu'il a du bon sens, et qu'il a cette sorte de tact, ce discernement pratique, qui lui fait savoir comment atteindre les gens. Et si son succès est étendu, cela montre qu'il sait s'y prendre avec une grande variété de caractères, dans une grande variété de circonstances, qui sont pourtant tous ennemis de Dieu, et les amener à Christ. Faire cela demande une grande sagesse. Et le pasteur qui le fait montre qu'il est sage.

4. Le succès à gagner des âmes montre qu'un pasteur ne sait pas seulement travailler sagement à cette fin, mais qu'il sait aussi sur qui il doit s'appuyer. Vous savez qu'on exprime souvent des craintes au sujet des pasteurs qui visent le plus directement et le plus ardemment à la conversion des pécheurs. Les gens disent : « Eh bien, cet homme se met à l'œuvre par sa propre force ; on croirait qu'il pense pouvoir convertir les âmes lui-même. » Que de fois l'événement a montré que cet homme savait très bien ce qu'il faisait, et qu'il savait aussi où était sa force ! Il s'est mis à l'œuvre pour convertir les pécheurs avec autant d'ardeur que s'il pouvait tout faire lui-même ; mais c'était justement ainsi qu'il devait s'y prendre. Il doit raisonner avec les pécheurs et plaider auprès d'eux

aussi fidèlement et aussi complètement que s'il ne s'attendait à aucune intervention de l'Esprit de Dieu, ou comme s'il savait qu'il n'y a pas de Saint-Esprit. Mais chaque fois qu'un homme le fait avec succès, cela montre qu'en définitive il sait qu'il doit compter sur le seul Esprit de Dieu pour réussir.

Objection. Beaucoup de gens éprouvent une objection contre ce sujet, qui vient de la manière dont ils considèrent le ministère de Jésus-Christ. Ils nous demandent : « Que direz-vous du ministère de Jésus-Christ ? N'était-il pas sage ? » Je réponds : Oui, infiniment sage. Mais quant à son prétendu manque de succès dans la conversion des pécheurs, vous remarquerez les choses suivantes :

(1.) Son ministère eut beaucoup plus de succès qu'on ne le suppose généralement. Nous lisons chez l'un des écrivains sacrés qu'après sa résurrection et avant son ascension, « il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois » (1 Corinthiens 15,6). S'il se trouva jusqu'à cinq cents frères réunis en un même lieu, nous voyons qu'il devait y en avoir un très grand nombre dispersés dans le pays.

(2.) Une autre circonstance à remarquer, c'est que son ministère public fut très court, moins de trois ans.

(3.) Considérez le dessein particulier de son ministère. Son but principal était de faire l'expiation pour les péchés du monde. Il ne visait pas tant à susciter des réveils. L'« économie de l'Esprit » n'était pas encore donnée. Il ne prêcha pas l'Évangile aussi complètement que le firent ensuite ses apôtres. Les préjugés du peuple étaient si enracinés et si violents qu'il ne l'aurait pas supporté. Qu'il ne l'ait pas fait, c'est clair, puisque même ses apôtres, qui étaient constamment avec lui, ne comprenaient pas l'expiation. Ils ne saisissaient pas l'idée qu'il allait mourir ; et par conséquent, quand ils apprirent qu'il était réellement mort, ils furent jetés dans le désespoir ; ils pensèrent que tout était fini et que leurs espérances étaient emportées par le vent. Le fait est qu'il avait en vue un autre but, auquel tout le reste devait céder ; et l'état faussé de l'esprit

public, ainsi que les préjugés obstinés qui régnaient, montrent pourquoi l'on ne vit pas davantage de résultats dans la conversion des pécheurs. L'état de l'opinion publique était tel qu'on finit par le mettre à mort pour ce qu'il prêchait.

Beaucoup de pasteurs qui n'ont que peu ou point de succès se cachent derrière le ministère de Jésus-Christ, comme s'il avait été un prédicateur sans succès. Alors qu'en réalité il a eu un succès éminent, vu les circonstances dans lesquelles il travaillait. C'est bien le dernier endroit au monde où un pasteur sans succès devrait songer à se cacher.

REMARQUES.

1. Un pasteur peut être très savant sans être sage. Il y a beaucoup de pasteurs qui possèdent une grande science ; ils comprennent toutes les sciences, physiques, morales et théologiques ; ils peuvent connaître les langues mortes et posséder tout le savoir, sans être sages pour autant quant à la grande fin à laquelle ils sont principalement employés. Les faits le démontrent clairement. « Celui qui gagne des âmes est sage. »

2. Un pasteur sans succès peut être pieux aussi bien que savant, et pourtant ne pas être sage. Il est injuste de conclure, parce qu'un pasteur n'a pas de succès, qu'il est donc un hypocrite. Il peut y avoir quelque défaut dans sa formation, ou dans sa manière de considérer un sujet ou de le présenter, ou un tel manque de bon sens qu'il fera échouer ses travaux et l'empêchera de réussir à gagner des âmes, alors que lui-même pourra être sauvé, « mais comme au travers du feu » (1 Corinthiens 3,15).

3. Un pasteur peut être très sage sans être savant. Il peut ne pas comprendre les langues mortes, ni la théologie au sens où on l'entend d'ordinaire ; et pourtant il peut savoir justement ce qu'un ministre de l'Évangile a le plus besoin de savoir, sans connaître beaucoup d'autres choses. Un pasteur savant et un pasteur sage sont deux choses différentes. Les faits de l'histoire de l'Église à toutes les époques le prouvent. Il est très courant que les Églises, quand elles cherchent un

pasteur, s'efforcent d'obtenir un homme très savant. Ne croyez pas que je veuille déprécier le savoir. Plus il a de savoir, mieux cela vaut, s'il est en outre sage dans la grande affaire à laquelle il est employé. Si un pasteur sait gagner des âmes, plus il a de savoir, mieux cela vaut. Mais s'il a toute autre sorte de savoir, et non celle-là, il manquera infailliblement la fin de son ministère.

4. Le manque de succès chez un pasteur (toutes choses égales d'ailleurs) prouve : (1.) ou bien qu'il n'a jamais été appelé à prêcher et qu'il s'y est mis de son propre chef ; (2.) ou bien qu'il a été mal formé et qu'on ne lui a jamais enseigné les choses mêmes qu'il a le plus besoin de savoir ; (3.) ou bien, s'il a été appelé à prêcher et qu'il sait faire son devoir, qu'il est trop paresseux et trop méchant pour le faire.

5. Les pasteurs les mieux formés sont ceux qui gagnent le plus d'âmes. On regarde parfois les pasteurs de haut et on les dit très ignorants parce qu'ils ne connaissent ni les sciences ni les langues, alors qu'ils sont très loin d'ignorer la grande chose pour laquelle le ministère a été établi. C'est un tort. Le savoir est important et toujours utile. Mais après tout, un pasteur peut savoir gagner des âmes à Christ sans grand savoir, et celui qui peut gagner le plus d'âmes à Christ est celui qui a la meilleure formation pour un pasteur.

6. Il y a manifestement un grand défaut dans la manière actuelle de former les pasteurs. C'est un FAIT SOLENNEL, sur lequel il faut attirer expressément l'attention de toute l'Église : la grande masse des jeunes pasteurs qui reçoivent cette formation accomplissent très peu de chose.

Quand les jeunes gens sortent des séminaires, sont-ils capables de prendre part à un réveil ? Prenez un endroit où un réveil est en cours et où l'on a besoin d'un pasteur. Qu'on fasse venir un pasteur d'un séminaire de théologie. Entrera-t-il dans l'œuvre, la soutiendra-t-il et la fera-t-il avancer ? Rarement. Comme David avec l'armure de Saül, il arrive avec un tel chargement de fatras théologique qu'il ne sait absolument pas quoi faire. Laissez-le là deux semaines, et le réveil est

fini. Les Églises savent et sentent que la plupart de ces jeunes gens ne savent rien faire de ce qu'il faut faire pour un réveil, et elles se plaignent que les jeunes pasteurs soient tellement en retard sur l'Église. Vous pouvez chercher dans tous les États-Unis, dans les séminaires de théologie, et vous ne trouverez que peu de jeunes pasteurs capables de faire avancer l'œuvre. Quel état de choses !

Il y a un grave défaut dans la formation des pasteurs. La formation devrait être telle qu'elle prépare les jeunes gens à *l'œuvre particulière* à laquelle ils sont destinés. Mais au lieu de cela, on les forme à n'importe quoi d'autre. La grande erreur est celle-ci. On dirige trop leur esprit vers des sujets étrangers à leur tâche, dont il n'est pas nécessaire de s'occuper. Dans leurs cours d'études, on fait parcourir à leur esprit un champ trop vaste, ce qui détourne leur attention de l'essentiel ; ainsi ils se refroidissent dans la religion, et quand ils ont fini, au lieu d'être aptes à leur œuvre, ils y sont devenus inaptes. Sous prétexte de discipliner l'esprit, on disperse en fait l'attention, si bien que, lorsqu'ils arrivent à leur œuvre, ils sont gauches et ne savent ni comment s'y prendre ni comment agir pour gagner des âmes. Ce n'est pas le cas partout, mais c'est trop souvent ainsi.

Il est courant d'entendre parler haut et fort d'un ministère instruit. À Dieu ne plaise que je dise un mot contre un ministère instruit ! Mais qu'entendons-nous par une formation pour le ministère ? Voulons-nous dire que les pasteurs doivent être formés de manière à être aptes à l'œuvre ? S'ils sont formés ainsi, plus ils auront de formation, mieux cela vaudra. Que la formation soit de la bonne sorte, qu'elle enseigne à un jeune homme les choses qu'il a besoin de savoir, et non justement celles qu'il n'a pas besoin de savoir. Qu'on les forme *pour l'œuvre*. Que la formation ne soit pas telle que, lorsque les jeunes gens en sortent, après avoir passé six, huit ou dix ans à étudier, ils ne valent pas la moitié de ce qu'ils valaient avant d'y entrer. J'ai vu des jeunes gens sortir de ce qu'on appelle « un cursus complet » qui n'étaient pas capables de prendre en charge une réunion de prière, et qui ne savaient pas diriger une réunion

de prière de manière à la rendre profitable ou intéressante. Un ancien d'une Église d'une ville voisine m'a récemment fait part d'un cas qui le montre bien. Un jeune homme, avant d'aller au séminaire, avait travaillé parmi eux comme laïque, dirigé leurs réunions de prière, et leur avait été extrêmement utile. Après son passage au séminaire, ils le firent venir et lui demandèrent son aide ; mais, hélas, quel changement ! Il était si complètement transformé qu'il ne produisait aucune impression ; l'Église ne tarda pas à se plaindre qu'elle allait mourir sous son influence, et il partit, parce qu'il n'était pas préparé pour l'œuvre.

Il est courant que les pasteurs qui sont passés par les séminaires et qui sont maintenant utiles affirment que leurs études là-bas ne leur ont fait que peu ou point de bien, et qu'ils ont dû désapprendre ce qu'ils y avaient appris avant de pouvoir accomplir grand-chose. Je ne dis pas cela pour censurer, mais c'est un fait solennel, et je dois le dire avec amour.

Supposez que vous vouliez faire d'un homme un chirurgien de la marine. Au lieu de l'envoyer à l'école de médecine apprendre la chirurgie, l'enverriez-vous à l'école navale apprendre la navigation ? Vous pourriez ainsi le rendre capable de conduire un navire, mais il ne serait pas chirurgien. Les pasteurs devraient être formés à connaître ce qu'est la Bible et ce qu'est l'esprit humain, et à savoir faire porter l'une sur l'autre. On devrait les mettre en contact avec les esprits et les familiariser avec tous les aspects de la société. Ils devraient avoir la Bible dans une main et la carte de l'esprit humain dans l'autre, et savoir se servir de la vérité pour le salut des hommes.

7. Le manque de bon sens fait souvent échouer les fins du ministère chrétien. Il y a dans le ministère beaucoup d'hommes de bien qui ont du savoir et des talents d'une certaine sorte, mais qui n'ont pas le bon sens qu'il faut pour gagner des âmes.

8. Nous voyons là un grand défaut de nos écoles de théologie. Les jeunes gens sont enfermés dans leurs écoles, confinés dans les livres, privés de tout commerce avec les gens du peuple et de tout contact avec la façon de

penser ordinaire. C'est pourquoi ils ne connaissent pas bien la manière dont pensent les gens ordinaires. Voilà qui explique que certains hommes simples, élevés dans les affaires et connaissant la nature humaine, soient dix fois plus aptes à gagner des âmes que ceux qui sont formés selon le principe actuel, et qu'en fait ils connaissent dix fois mieux la véritable tâche du ministère. On les appelle des « hommes sans instruction ». C'est une grande erreur. Ils ne sont pas savants dans les sciences, mais ils sont savants dans les choses mêmes qu'ils ont besoin de savoir comme pasteurs. Ce ne sont pas des pasteurs ignorants, car ils savent exactement comment atteindre l'esprit par la vérité. Ils comprennent l'esprit des hommes et savent comment adapter l'Évangile à leur cas. Ils sont mieux équipés pour *leur* œuvre que s'ils avaient tout l'appareil des écoles.

Je tiens à être bien compris. Je ne dis pas que je ne voudrais pas qu'un jeune homme aille à l'école. Je ne voudrais pas non plus le décourager de parcourir le champ des sciences. Plus il en parcourra, mieux cela vaudra, si en même temps il apprend aussi les choses que le pasteur a besoin de savoir pour gagner des âmes : s'il comprend sa Bible, s'il comprend la nature humaine, s'il sait faire porter la vérité, guider et conduire les esprits, les détourner du péché et les conduire à Dieu.

9. Le succès de toute mesure destinée à favoriser un réveil démontre sa sagesse, avec les exceptions suivantes :

(1.) Une mesure peut être introduite pour faire de l'effet, pour produire de l'agitation, et être telle que, lorsqu'on y repensera plus tard, elle paraîtra absurde et semblera n'avoir été qu'un artifice. Dans ce cas, elle provoquera une réaction, et son introduction fera plus de mal que de bien.

(2.) On peut introduire des mesures, voir le réveil être très puissant, et attribuer le succès aux mesures, alors qu'en réalité ce sont d'autres choses qui ont rendu le réveil puissant, et que ces mesures mêmes ont peut-être été un obstacle. Les prières des chrétiens, la prédication et

d'autres choses ont pu être si bien propres à faire avancer l'œuvre qu'elle a réussi en dépit de ces mesures.

Mais quand la bénédiction suit manifestement l'introduction de la mesure elle-même, la preuve est sans réplique que la mesure est sage. C'est une profanation de dire qu'une telle mesure fera plus de mal que de bien. Dieu le sait bien. Son but est de faire la plus grande somme de bien possible. Et par conséquent, il n'accordera pas sa bénédiction à une mesure qui fera plus de mal que de bien. Il peut parfois refuser sa bénédiction à une mesure propre à faire quelque bien, parce que ce serait aux dépens d'un plus grand bien. Mais jamais il ne bénira une manière de faire pernicieuse. Il n'y a pas moyen de tromper Dieu en cette affaire. Il sait si une mesure donnée est, tout bien considéré, sage ou non. Il peut bénir une suite de travaux malgré quelques mesures peu sages ou nuisibles. Mais s'il bénit la mesure elle-même, la déclarer peu sage, c'est faire des reproches à Dieu. Que celui qui entreprend de le faire y prenne garde.

10. Il est évident qu'on a beaucoup critiqué des mesures que Dieu a éminemment et continuellement bénies pour l'avancement des réveils. On dit, nous le savons, que les horribles jurons d'un blasphémateur ont servi à réveiller un autre pécheur moins endurci. Mais c'est un cas rare. Dieu ne fait pas d'ordinaire un tel usage du blasphème. Mais si une mesure est continuellement ou habituellement bénie, que celui qui se croit plus sage que Dieu la mette en question ! PRENEZ GARDE à la façon dont vous critiquez Dieu !

11. Les chrétiens devraient prier pour les pasteurs. Frères, si vous sentiez combien les pasteurs ont besoin de sagesse pour accomplir avec succès les devoirs de leur grande charge, combien ils sont tous ignorants, et combien ils sont incapables par eux-mêmes de concevoir quelque chose comme venant d'eux-mêmes (2 Corinthiens 3,5), vous prieriez pour eux beaucoup plus que vous ne le faites, du moins si le succès de leurs travaux vous importait le moins du monde. Les gens critiquent souvent

les pasteurs, alors qu'ils ne prient pas pour eux. Frères, c'est tenter Dieu, car vous ne devez pas vous attendre à avoir de meilleurs pasteurs si vous ne priez pas pour eux. Et vous ne devez pas vous attendre à une bénédiction sur les travaux de votre pasteur, ni à voir vos familles converties par sa prédication, si vous ne priez pas pour lui. Et de même pour les autres, les lieux déserts et les païens : au lieu de prier tout le temps uniquement pour que Dieu envoie plus d'ouvriers, vous avez besoin de prier pour que Dieu rende les pasteurs sages à gagner des âmes, et pour que ceux qu'il envoie soient convenablement formés, afin qu'ils soient des scribes bien instruits de ce qui regarde le royaume de Dieu (Matthieu 13,52).

12. Les laïques de l'Église qui savent gagner des âmes doivent être tenus pour sages. On ne devrait pas les appeler des « laïques ignorants ». Et les membres d'Église qui ne savent pas convertir les pécheurs et qui ne peuvent pas gagner des âmes ne devraient pas être appelés sages, en tant que chrétiens. Ce ne sont pas des chrétiens sages ; seul « celui qui gagne des âmes est sage ». Ils peuvent être savants en politique et dans toutes les sciences, ou habiles dans la conduite des affaires ou en d'autres choses, et regarder de haut ceux qui gagnent des âmes, comme s'ils n'étaient que des hommes simples, au cœur candide, et ignorants. Si quelqu'un d'entre vous est enclin à le faire, et à sous-estimer ces frères qui gagnent des âmes, comme s'ils n'étaient pas aussi sages et aussi habiles que vous, vous vous trompez vous-mêmes. Ils peuvent ne pas savoir certaines choses que vous savez. Mais ils savent les choses qu'il importe le plus à un chrétien de savoir, et vous, vous ne les savez pas.

On peut l'illustrer par le cas d'un pasteur qui prend la mer. Il peut être savant dans les sciences, mais ne savoir absolument rien de la conduite d'un navire. Et il se met à interroger les marins sur ceci et sur cela : à quoi sert cette corde, et ainsi de suite. « Eh bien, disent les marins, ce ne sont pas des cordes, on n'a qu'une seule corde sur un navire ; ça, c'est le gréement ; cet homme parle comme un sot. » Et ainsi ce savant devient peut-être la risée des marins, parce qu'il ne sait pas conduire un navire.

Mais s'il leur disait la moitié de ce qu'il sait des sciences, peut-être le prendraient-ils pour un sorcier, tant il en sait. De même, des étudiants savants peuvent fort bien connaître leur *hic, haec, hoc*, et se moquer de l'humble chrétien et le traiter d'ignorant, alors que celui-ci saura peut-être gagner plus d'âmes que cinq cents d'entre eux.

J'ai été un jour affligé et peiné d'entendre un pasteur accabler un jeune prédicateur qui avait été converti dans des circonstances remarquables et qui avait été autorisé à prêcher sans avoir suivi un cursus d'études régulier. Ce pasteur, dont on n'avait jamais su, ou du moins très rarement, qu'il eût converti une âme, accablait le jeune homme d'une manière fort hautaine et sévère, le dépréciant parce qu'il n'avait pas eu l'avantage d'une instruction classique, alors qu'en fait il avait été l'instrument de la conversion de plus d'âmes que cinq cents pasteurs comme lui.

Je ne voudrais rien dire pour déprécier, ou pour vous amener à déprécier, une formation approfondie des pasteurs. Mais je n'appelle pas formation approfondie celle qu'ils reçoivent dans nos collèges et nos séminaires. Elle ne les rend pas aptes à leur œuvre. J'en appelle à toute l'expérience : nos jeunes gens des séminaires sont-ils formés à fond en vue de gagner des âmes ? LE FONT-ILS ? Tout le monde sait que non. Regardez les rapports de la Société des missions intérieures. Si je me souviens bien, en 1830, le nombre des conversions liées aux travaux des missionnaires de cette société ne dépassait pas cinq par missionnaire. Je crois que ce nombre a augmenté depuis, mais il reste extrêmement petit en comparaison de ce qu'il aurait été s'ils avaient été préparés à leur œuvre par une bonne formation. Je ne dis pas cela pour leur faire des reproches, car je les plains de tout mon cœur, et je plains l'Église de se trouver dans la nécessité d'entretenir des pasteurs ainsi formés, ou de n'en avoir aucun. Ce sont les meilleurs hommes que la Société des missions puisse trouver. Je m'attends, bien sûr, à ce qu'on me reproche de dire cela. Mais c'est trop vrai et trop douloureux pour être caché. Les pères qui ont la charge de former nos jeunes pasteurs sont des hommes de bien, mais ce

sont des hommes âgés, des hommes d'une autre époque et d'une autre trempe que ce qu'il faut en ces jours d'effervescence, où l'Église et le monde s'élèvent à une pensée et à une action nouvelles. Ces chers pères ne le verront pas, je suppose, et peut-être m'en voudront-ils de le dire ; mais il y va de la cause de Christ. Certains d'entre eux retombent peu à peu en enfance ; ils devraient se retirer et céder la place à des hommes plus jeunes, que l'âge n'a pas rendus physiquement incapables de suivre la marche en avant de l'Église. Et je dirai ici que, à mon sens, il paraît évident qu'à moins que nos professeurs de théologie ne prêchent beaucoup, ne se mêlent beaucoup à l'Église et ne s'associent de cœur à tous ses mouvements, il leur est moralement, sinon matériellement, impossible de réussir à former des jeunes gens selon l'esprit du temps. C'est une honte et un péché que des professeurs de théologie qui ne prêchent que rarement, qui se tiennent à l'écart des devoirs actifs du ministère, restent assis dans leur cabinet à écrire leurs lettres, de conseil ou d'autorité, à des pasteurs et à des Églises qui sont sur le terrain et qui sont en situation de juger de ce qu'il faut faire. Les hommes qui passent tout leur temps, ou du moins une partie, dans les devoirs actifs du ministère sont les seuls capables de juger de ce qui est opportun ou inopportun, prudent ou imprudent, quant aux mesures à prendre de temps à autre. Il est aussi dangereux et ridicule de laisser nos professeurs de théologie, retirés du champ de bataille, dicter leur loi quant aux mesures et aux mouvements de l'Église, qu'il le serait pour un général de rester dans sa chambre à coucher et de prétendre diriger une bataille.

Deux pasteurs s'entretenaient un jour d'un autre pasteur dont les travaux avaient été grandement bénis par la conversion de quelques milliers d'âmes. L'un d'eux dit : « Cet homme ne devrait plus prêcher ; il devrait s'arrêter et aller à » tel séminaire de théologie, qu'il nomma, « et y suivre un cursus d'études régulier ». Il dit que cet homme avait « un bon esprit, et que s'il était formé à fond, il pourrait être très utile ». L'autre répondit : « Pensez-vous qu'il serait plus utile pour être passé par ce séminaire ? Je vous défie de montrer par des faits que ceux qui y sont passés soient plus

utiles. Non, monsieur, le fait est que, depuis que cet homme est dans le ministère, il a été l'instrument de la conversion de plus d'âmes que tous les jeunes gens sortis de ce séminaire pendant le même temps. » Voilà de la logique ! S'arrêter et aller dans un séminaire, pour se préparer à convertir des âmes, alors qu'il en convertit maintenant plus que tous ceux qui sortent du séminaire !

(Ceci a été dit en 1833.)

Enfin, avant de me rasseoir, je voudrais vous demander qui parmi vous peut prétendre posséder cette sagesse divine. Qui parmi vous, laïques ? Qui parmi vous, pasteurs ? L'un de vous le peut-il ? Le puis-je moi-même ? Sommes-nous à l'œuvre, sagement, pour gagner des âmes ? Ou bien essayons-nous de nous persuader que le succès n'est pas un critère de sagesse ? C'en est un. C'est un critère sûr, d'après lequel chaque pasteur peut s'éprouver lui-même. La mesure de son succès, toutes choses égales d'ailleurs, mesure la sagesse qu'il a exercée dans l'accomplissement de sa charge.

Combien peu d'entre vous ont jamais eu assez de sagesse pour convertir ne serait-ce qu'un seul pécheur !

Ne dites pas maintenant : « Je ne peux pas convertir les pécheurs ; comment pourrais-je convertir des pécheurs ? Dieu seul peut convertir les pécheurs. » Regardez le texte : « Celui qui gagne des âmes est sage », et ne pensez pas pouvoir échapper à la sentence. Il est vrai que Dieu convertit les pécheurs. Mais il y a aussi un sens dans lequel les pasteurs les convertissent. Et vous avez quelque chose à faire ; quelque chose qui demande de la sagesse ; quelque chose qui, si vous le faites sagement, assurera la conversion des pécheurs dans la mesure de la sagesse employée. Si vous ne l'avez jamais fait, il est grand temps de penser à vous-mêmes et de voir si vous avez assez de sagesse pour sauver même votre propre âme.

Hommes, femmes, vous êtes tenus d'être sages pour gagner des âmes. Peut-être des âmes ont-elles déjà péri ; peut-être un ami, ou un enfant, est-il en enfer, parce que vous n'avez pas déployé, pour les sauver, la sagesse que vous auriez pu déployer. La ville s'en va en enfer. Oui, le monde s'en va en enfer, et il continuera ainsi jusqu'à ce que l'Église découvre ce qu'il faut faire pour gagner des âmes. Les hommes politiques sont sages. Les enfants de ce siècle sont sages ; ils savent ce qu'il faut faire pour arriver à leurs fins, tandis que nous discourons à n'en plus finir, sans savoir que faire ni par où prendre l'œuvre, et les pécheurs s'en vont en enfer.

Discours 12

Comment prêcher l'Évangile

Celui qui gagne des âmes est sage. (Proverbes 11,30)

L'une des dernières remarques de mon précédent discours était celle-ci : le texte attribue la conversion aux hommes. Gagner des âmes, c'est convertir des hommes. Ce soir, je me propose de montrer :

I. Que plusieurs passages de l'Écriture attribuent la conversion aux hommes.

II. Que cela s'accorde avec d'autres passages qui attribuent la conversion à Dieu.

III. Je me propose ensuite d'examiner plusieurs autres points, jugés importants, touchant la prédication de l'Évangile, et qui montrent qu'il faut une grande sagesse pratique pour gagner des âmes à Christ.

I. J'ai à montrer que la Bible attribue la conversion aux hommes. Bien des passages présentent la conversion des pécheurs comme l'œuvre des hommes. Dans Daniel, il est dit : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité » (Daniel 12,3). Ici, l'œuvre est attribuée à des hommes. De même en 1 Corinthiens : « Car, quand vous auriez dix mille maîtres en Christ, vous n'avez cependant pas plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile » (1 Corinthiens 4,15). Ici, l'apôtre dit expressément aux Corinthiens que c'est lui qui a fait d'eux des chrétiens, par l'Évangile, c'est-à-dire par la vérité qu'il prêchait. Jacques nous enseigne encore la même chose : « Mes frères, si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité, et qu'un autre l'y ramène, qu'il sache que celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré

sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés » (Jacques 5,19-20). Je pourrais citer bien d'autres passages tout aussi explicites. Mais ceux-là suffisent amplement à établir le fait : la Bible attribue réellement la conversion aux hommes.

II. Je montre maintenant que cela ne contredit pas les passages où la conversion est attribuée à Dieu.

Et permettez-moi de faire ici une remarque : il me paraît souvent très étrange qu'on ait jamais pu supposer qu'il y avait là une contradiction, ou qu'on ait jamais perdu de vue le simple bon sens de la chose. Il est si facile de voir qu'il y a un sens dans lequel Dieu convertit les hommes, et un autre dans lequel ce sont les hommes qui les convertissent.

Les Écritures attribuent la conversion d'un pécheur à quatre agents différents : aux hommes, à Dieu, à la vérité et au pécheur lui-même. Les passages qui l'attribuent à la vérité forment la classe la plus nombreuse. Il est surprenant qu'on ait jamais perdu de vue cette distinction et qu'on ait regardé la conversion comme une œuvre accomplie exclusivement par Dieu. Il est tout aussi surprenant qu'on ait jamais éprouvé la moindre difficulté sur ce sujet, ou que des gens se soient jamais déclarés incapables de concilier ces différentes classes de passages.

Mais voyons, la Bible parle de ce sujet exactement comme nous parlons des choses ordinaires. Voici un homme qui a été très malade. Rien de plus naturel pour lui que de dire de son médecin : « Cet homme m'a sauvé la vie. » Veut-il dire que le médecin lui a sauvé la vie sans que Dieu y soit pour rien ? Certainement pas, à moins qu'il ne soit un incrédule. Dieu a fait le médecin, et il a fait aussi le remède. Et l'on ne pourra jamais démontrer que l'action de Dieu soit moins réellement en jeu pour que le remède fasse son effet et sauve une vie, que pour que la vérité fasse son effet et sauve une âme. Affirmer le contraire, c'est de l'athéisme pur et simple. Il est donc vrai que le médecin l'a sauvé, et il est vrai aussi que Dieu l'a sauvé. Il est tout aussi vrai que le remède lui a sauvé la vie, et qu'il s'est sauvé la vie lui-même en prenant le remède ; car le remède ne

lui aurait fait aucun bien s'il ne l'avait pas pris volontairement, ou s'il n'avait pas livré son corps à son action.

Dans la conversion d'un pécheur, il est vrai que c'est Dieu qui donne à la vérité l'efficacité qui tourne le pécheur vers Dieu. Il est un agent actif, volontaire et puissant dans le changement de l'esprit. Mais il n'est pas le seul agent. Celui qui porte la vérité à la connaissance du pécheur est lui aussi un agent. Nous avons tendance à parler des pasteurs et des autres hommes comme de simples instruments dans la conversion des pécheurs. Ce n'est pas tout à fait exact. L'homme est quelque chose de plus qu'un instrument. La vérité n'est qu'un instrument, qui n'a pas conscience d'agir. Mais l'homme est davantage : il est, dans cette affaire, un agent volontaire et responsable. Dans mon sermon imprimé n° 1, que certains d'entre vous ont peut-être vu, j'ai illustré cette idée par le cas d'un homme qui se tient au bord du Niagara.

« Supposez que vous vous teniez au bord des chutes du Niagara. Debout au bord du précipice, vous voyez un homme perdu dans une profonde rêverie s'approcher du bord, sans avoir conscience du danger. Il s'approche de plus en plus, jusqu'à lever le pied pour faire le dernier pas, celui qui va le précipiter dans la mort. À cet instant, vous élevez la voix pour l'avertir, plus fort que le grondement des eaux écumantes, et vous criez : Arrêtez ! Ce cri lui perce l'oreille et rompt le charme qui le tenait ; il fait aussitôt demi-tour ; tout pâle, épouvanté, il recule en tremblant, loin du bord de la mort. Il chancelle et défaille presque d'horreur ; il se retourne et marche lentement jusqu'à l'auberge ; vous le suivez ; l'agitation visible sur son visage attire bien des gens autour de lui ; et quand vous approchez, il vous montre du doigt et dit : Cet homme m'a sauvé la vie. Ici, il vous attribue l'œuvre ; et il y a certainement un sens dans lequel vous l'avez sauvé. Mais quand on l'interroge davantage, il dit : Arrêtez ! Comme ce mot résonne encore à mes oreilles ! Oh, ce fut pour moi une parole de vie ! Ici, il l'attribue à la parole qui l'a tiré de sa rêverie et l'a fait se retourner. Mais en causant plus longuement, il dit : Si je ne m'étais pas retourné à cet instant, j'étais un homme mort. Ici, il en parle,

et avec raison, comme de son propre acte ; mais aussitôt vous l'entendez dire : Oh, la miséricorde de Dieu ! Si Dieu ne s'était pas interposé, j'étais perdu. Or le seul défaut de cette image est celui-ci : dans le cas supposé, la seule intervention de Dieu a été celle de sa providence ; et le seul sens dans lequel le salut de cet homme est attribué à Dieu est un sens providentiel. Mais dans la conversion d'un pécheur, il entre quelque chose de plus que la providence de Dieu ; car ici, non seulement la providence de Dieu dispose les choses de telle sorte que le prédicateur crie : Arrêtez ! mais l'Esprit de Dieu fait pénétrer la vérité en lui avec une puissance si redoutable qu'il l'amène à se retourner. »

Non seulement le prédicateur crie : Arrêtez ! mais, par la voix vivante du prédicateur, c'est l'Esprit qui crie : Arrêtez ! Le prédicateur crie : « Revenez, revenez de votre mauvaise voie ; et pourquoi mourriez-vous ? » (Ézéchiel 33,11). L'Esprit fait pénétrer cette exhortation avec tant de puissance que le pécheur se retourne. Or, pour parler de ce changement, il est parfaitement juste de dire que l'Esprit l'a retourné, tout comme vous diriez d'un homme qui en a persuadé un autre de changer d'avis en politique qu'il l'a converti, qu'il l'a gagné à sa cause. Il est juste aussi de dire que la vérité l'a converti ; comme, lorsque les opinions politiques d'un homme ont été changées par un certain argument, nous dirions que cet argument l'a fait changer de camp. De même, on peut en toute justesse attribuer le changement au prédicateur vivant, à celui qui a présenté les motifs ; tout comme nous dirions d'un avocat qui l'a emporté par sa plaidoirie devant un jury : il a gagné sa cause, il a converti le jury. Avec la même justesse, on l'attribue aussi à l'homme lui-même dont le cœur est changé ; nous dirions qu'il a changé d'avis, qu'il s'est rallié, qu'il s'est repenti. Et c'est rigoureusement vrai, vrai au sens le plus absolu et le plus élevé : l'acte est son propre acte, le retour est son propre retour ; Dieu, par la vérité, l'a amené à se retourner, mais il reste rigoureusement vrai que c'est lui qui s'est retourné, et qu'il l'a fait lui-même. Vous voyez ainsi en quel sens c'est l'œuvre de Dieu, et aussi en quel sens c'est l'œuvre du pécheur lui-même. L'Esprit de Dieu, par la vérité, pousse le pécheur à

changer, et en ce sens il est la cause efficiente du changement. Mais c'est le pécheur qui change effectivement, et il est donc lui-même, au sens le plus propre, l'auteur du changement. Il y a des gens qui, en lisant leur Bible, fixent les yeux sur les passages qui attribuent l'œuvre à l'Esprit de Dieu, et semblent ne pas voir ceux qui l'attribuent à l'homme et en parlent comme de l'acte propre du pécheur. Quand ils ont cité l'Écriture pour prouver que c'est l'œuvre de Dieu, ils semblent croire avoir prouvé que l'homme y est passif, et que ce ne peut être en aucun sens l'œuvre de l'homme. Il y a quelques mois, on a écrit un traité intitulé « La régénération, effet de la puissance divine ». L'auteur s'attache à prouver que l'œuvre est accomplie par l'Esprit de Dieu, et il s'arrête là. Or il aurait été tout aussi vrai, tout aussi philosophique et tout aussi biblique de dire que la conversion est l'œuvre de l'homme. Il était facile de prouver que c'était l'œuvre de Dieu, au sens où je l'ai expliqué. L'auteur dit donc la vérité, jusque-là ; mais il n'a dit que la moitié de la vérité. Car s'il y a un sens dans lequel c'est l'œuvre de Dieu, comme il l'a montré, il y a aussi un sens dans lequel c'est l'œuvre de l'homme, comme nous venons de le voir. Le titre même de ce traité est une pierre d'achoppement. Il dit la vérité, mais il ne dit pas toute la vérité. Et l'on pourrait écrire un traité sur cette proposition : « La conversion, ou régénération, est l'œuvre de l'homme » ; il serait tout aussi vrai, tout aussi biblique et tout aussi philosophique que celui auquel j'ai fait allusion. Ainsi l'auteur, dans son zèle à reconnaître et à honorer la part de Dieu dans cette œuvre, a laissé de côté le fait que le changement de cœur est l'acte propre du pécheur ; et par là il a laissé le pécheur solidement retranché, les armes dans ses mains rebelles, résistant obstinément aux droits de son Créateur et attendant passivement que Dieu lui fasse un cœur nouveau. Vous voyez ainsi l'accord entre l'exigence du texte et le fait déclaré que Dieu est l'auteur du cœur nouveau. Dieu vous commande de vous faire un cœur nouveau, il s'attend à ce que vous le fassiez, et si jamais cela se fait, c'est vous qui devez le faire.

Et laissez-moi vous le dire, pécheur : si vous ne le faites pas, vous irez en enfer, et pendant toute l'éternité vous sentirez que vous méritiez d'y être envoyé pour ne l'avoir pas fait.

III. Comme je l'ai annoncé, je vais maintenant aborder plusieurs points importants qui découlent de ce sujet, en rapport avec la prédication de l'Évangile, et qui montrent qu'une grande sagesse pratique est indispensable pour gagner des âmes à Christ.

Et d'abord, quant au fond de la prédication.

1. Toute prédication doit être pratique.

La fin propre de toute doctrine, c'est la pratique. Avancer comme doctrine quelque chose dont on ne peut faire un usage pratique, ce n'est pas prêcher l'Évangile. Il n'y a rien de ce genre de prédication dans la Bible. Tout y est pratique. « Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre » (2 Timothée 3,16-17). Une foule de prédications, aujourd'hui comme dans les siècles passés, sont dites doctrinales, par opposition à la prédication pratique. L'idée même de faire cette distinction est une invention du diable. Et Satan lui-même n'a jamais rien inventé de plus abominable. Vous entendez parfois certains hommes vous parler à n'en plus finir de la nécessité d'« endoctriner le peuple ». Ils entendent par là autre chose que la prédication pratique : enseigner aux gens certaines doctrines comme des vérités abstraites, sans rapport particulier avec la pratique. Et j'ai connu un pasteur qui, au milieu d'un réveil, entouré de pécheurs inquiets, a cessé de travailler à convertir des âmes pour « endoctriner » les jeunes convertis, de peur que quelqu'un d'autre ne les endoctrine avant lui. Et voilà le réveil arrêté ! Ou bien sa doctrine n'était pas vraie, ou bien elle n'était pas prêchée de la bonne manière. Prêcher des doctrines de façon abstraite, et non en vue de la pratique, est absurde. Dieu fait toujours intervenir la doctrine pour régler la pratique.

Avancer des vues doctrinales dans un autre but, ce n'est pas seulement absurde, c'est coupable.

Certaines personnes sont opposées à la prédication doctrinale. Si elles ont été habituées à entendre prêcher les doctrines d'une manière froide et abstraite, rien d'étonnant à ce qu'elles s'y opposent. Elles ont raison de s'opposer à une telle prédication. Mais que peut prêcher un homme qui ne prêche aucune doctrine ? S'il ne prêche aucune doctrine, il ne prêche pas l'Évangile. Et s'il ne le prêche pas d'une manière pratique, il ne prêche pas l'Évangile. Toute prédication doit être doctrinale, et toute prédication doit être pratique. Le but même de la doctrine est de régler la pratique. Une prédication qui n'a pas cette tendance n'est pas l'Évangile. Une prédication vague, faite d'exhortations, peut toucher les passions et produire de l'excitation, mais elle n'instruira jamais assez les gens pour assurer des conversions solides. D'un autre côté, prêcher la doctrine de manière abstraite peut remplir la tête de notions, mais ne sanctifiera jamais le cœur ni la vie.

2. La prédication doit être directe. L'Évangile doit être prêché aux hommes, et non à leur sujet. Le pasteur doit s'adresser à ses auditeurs. Il doit leur parler d'eux-mêmes, et ne pas leur laisser l'impression qu'il leur parle des autres. Il ne leur fera aucun bien, sinon dans la mesure où il réussira à convaincre chacun que c'est lui qu'il vise. Beaucoup de prédicateurs semblent avoir très peur de donner l'impression qu'ils visent quelqu'un en particulier. Ils prêchent contre certains péchés, mais pas comme si cela avait quoi que ce soit à voir avec le pécheur. C'est le péché, et non le pécheur, qu'ils reprennent ; et ils se garderaient bien de parler comme s'ils supposaient qu'un seul de leurs auditeurs fût coupable de ces pratiques abominables. Or c'est tout, sauf prêcher l'Évangile. Ce n'est pas ainsi qu'ont fait les prophètes, ni Christ, ni les apôtres. Et ce n'est pas ainsi que font les pasteurs qui réussissent à gagner des âmes à Christ.

3. Une autre chose très importante à observer dans la prédication, c'est que le pasteur doit traquer les pécheurs, et les chrétiens, partout où ils se

sont retranchés dans l'inaction. Le but de la prédication n'est pas de rendre les hommes tranquilles et paisibles, mais de les faire AGIR. Quand on appelle un médecin, ce n'est pas pour qu'il donne des calmants, et masque ainsi la maladie en la laissant suivre son cours jusqu'à la mort ; c'est pour qu'il dépiste la maladie, où qu'elle se cache, et qu'il l'enlève. De même, si un chrétien de profession est devenu rétrograde et qu'il est plein de doutes et de craintes, le devoir du pasteur n'est pas de le tranquilliser dans ses péchés et de le consoler, mais de le débusquer de ses erreurs et de ses égarements, et de lui montrer exactement où il en est et ce qui le remplit de doutes et de craintes.

Un pasteur doit connaître les opinions religieuses de chaque pécheur de son assemblée. En vérité, un pasteur de campagne est généralement inexcusable s'il ne les connaît pas. Il n'a aucune excuse pour ignorer les idées religieuses de toute son assemblée, et de tous ceux qui peuvent tomber sous son influence, s'il a eu l'occasion de les connaître. Comment, autrement, pourrait-il leur prêcher ? Comment saurait-il tirer de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes, et adapter la vérité à leur cas ? Comment pourra-t-il les débusquer, s'il ne sait pas où ils se cachent ? Il peut ressasser quelques doctrines fondamentales, la repentance et la foi, la foi et la repentance, jusqu'au jour du jugement, sans jamais faire la moindre impression sur bien des esprits. Chaque pécheur a quelque cachette, quelque retranchement où il s'attarde. Il possède quelque MENSONGE chéri avec lequel il se tranquillise. Que le pasteur le découvre et le lui arrache, en chaire ou en particulier ; sinon cet homme ira en enfer dans ses péchés, et son sang se trouvera sur les pans de l'habit du pasteur.

4. Autre point important à observer : le pasteur doit insister surtout sur les points particuliers dont on a le plus besoin. Je vais expliquer ce que je veux dire.

Il trouvera parfois un peuple qu'on a amené à faire grand fond sur ses propres résolutions. Ces gens pensent pouvoir n'écouter que leur

commodité, et se repentir un jour ou l'autre, quand ils seront prêts, sans se soucier le moins du monde de l'Esprit de Dieu. Qu'il s'attaque à ces idées et montre qu'elles sont entièrement contraires aux Écritures. Qu'il montre que, si l'Esprit de Dieu est attristé et s'éloigne, le pécheur, si capable qu'il soit, ne *se repentira* certainement jamais, et qu'un jour, quand cela lui sera commode, il n'en aura plus aucune envie. Le pasteur qui trouve ces erreurs répandues doit les dénoncer. Il doit les débusquer, comprendre exactement comment on les tient, puis prêcher le genre de vérités qui montrera la fausseté, la folie et le danger de ces idées.

Ou bien, à l'inverse, il trouvera un peuple qui s'est fait de l'élection et de la souveraineté de Dieu une idée telle qu'il pense n'avoir rien d'autre à faire qu'attendre que l'eau soit agitée. Qu'il aille droit contre eux, qu'il les presse de leur capacité d'obéir à Dieu, qu'il leur montre leur obligation et leur devoir, et qu'il les presse là-dessus jusqu'à les amener à se soumettre et à être sauvés. Ils se sont mis à l'abri derrière une vue faussée de ces doctrines, et il n'y a pas d'autre moyen de les chasser de leur cachette que de les remettre dans le vrai sur ces points. Partout où un pécheur est retranché, si vous ne répandez pas la lumière sur lui à cet endroit-là, vous ne l'ébranlerez jamais. Il ne sert à rien de le presser avec des vérités qu'il admet, même si, en fait, elles contredisent clairement ses idées fausses. Il les croit parfaitement compatibles, il ne voit pas la contradiction ; aussi cela ne l'ébranlera pas, ni ne l'amènera à la repentance.

On m'a parlé d'un pasteur de Nouvelle-Angleterre, installé dans une assemblée qui depuis longtemps n'avait guère entendu que des prédications arminiennes, et dont les membres étaient eux-mêmes surtout arminiens. Eh bien, ce pasteur, dans sa prédication, insista fortement sur les points opposés : la doctrine de l'élection, la souveraineté divine, la prédestination, etc. Il en résulta, comme on pouvait s'y attendre quand c'était fait avec talent, un puissant réveil. Quelque temps après, ce même pasteur fut appelé à travailler dans un autre champ, dans cet État-ci, où les gens étaient tous de l'autre bord, et fortement teintés d'antinomisme. Ils s'étaient fait des idées si faussées de

l'élection et de la souveraineté divine qu'ils répétaient sans cesse qu'ils n'avaient le pouvoir de rien faire, mais devaient attendre le temps de Dieu. Et que fait ce pasteur ? Il se met aussitôt à prêcher la doctrine de l'élection. Et quand on lui demanda comment il pouvait songer à tant prêcher la doctrine de l'élection à ce peuple, alors que c'était justement ce qui le plongeait dans un sommeil plus profond, il répondit : « Mais c'est justement le genre de vérités qui m'a valu un si grand réveil à tel endroit ! », sans considérer la différence entre les idées des deux peuples. Et si je suis bien informé, il en est encore là aujourd'hui, à prêcher sans relâche la doctrine de l'élection, en s'étonnant qu'elle ne produise pas un réveil aussi puissant qu'à l'autre endroit. Probablement ces pécheurs ne seront jamais convertis. Il faut prendre les choses telles qu'elles sont, découvrir où se tiennent les pécheurs, déverser sur eux la vérité à cet endroit-là, et les FAIRE DÉGUERPIR de leurs refuges de mensonges. Il est extrêmement important qu'un pasteur découvre où en est son assemblée, et qu'il prêche en conséquence.

J'ai été dans bien des endroits en temps de réveil, et je n'ai jamais pu suivre exactement la même ligne de prédication dans l'un et dans l'autre. Les uns sont retranchés derrière un refuge, les autres derrière un autre. Ici, c'est l'Église qui aura besoin d'être instruite ; là, ce sont les pécheurs. Ici, un ensemble de vérités ; là, un autre. Le pasteur doit découvrir où en sont les gens, et prêcher en conséquence. Je crois que c'est l'expérience de tous les prédicateurs appelés à travailler d'un champ à l'autre.

5. Si un pasteur veut favoriser un réveil, il doit prendre grand soin de ne pas introduire de controverse. Il attristerait l'Esprit de Dieu et le ferait s'éloigner. C'est probablement de cette façon que l'on étouffe plus de réveils que de toute autre. Remontez l'histoire de l'Église depuis le commencement, et vous verrez que ce sont en général les pasteurs qui sont responsables d'avoir attristé l'Esprit et provoqué des déclins par la controverse. Ce sont les pasteurs qui mettent en avant des sujets de controverse pour en discuter ; peu à peu ils s'y passionnent, puis ils

mettent l'Église dans un esprit de controverse, et ainsi l'Esprit de Dieu est attristé et s'éloigne.

Si j'avais le temps de parcourir l'histoire de l'Église depuis l'époque des apôtres, je pourrais montrer que toutes les controverses qui ont eu lieu, et aussi tous les grands déclins de la religion, sont imputables aux pasteurs. Je crois que les pasteurs d'aujourd'hui sont responsables de l'état actuel de l'Église, et on verra au jugement que c'est vrai. Qui ne sait que des pasteurs n'ont cessé de crier « Hérésie ! » et « Mesures nouvelles ! », et de parler des « Méfaits des réveils », au point de jeter toute l'Église dans la confusion ? Regardez la pauvre Église presbytérienne, et voyez des pasteurs rédiger leur « Acte et Témoignage » et entretenir une guerre continuelle ! Ô Dieu, aie pitié des pasteurs. Ils parlent de leurs jours de jeûne et de prière, mais sont-ils les hommes qu'il faut pour appeler les autres à jeûner et à prier ? C'est eux-mêmes qui devraient jeûner et prier. Il est temps que les pasteurs se réunissent pour jeûner et prier au sujet du mal de la controverse, car ce sont eux qui l'ont causé. L'Église elle-même n'entrerait jamais dans un esprit de controverse si les pasteurs ne l'y conduisaient. Le corps de l'Église a toujours de l'aversion pour la controverse, et il s'en tient à l'écart, sauf quand les pasteurs l'y entraînent. Quand les chrétiens sont réveillés, ils n'ont pas envie de se mêler de controverse, ni pour en lire, ni pour en entendre. Mais on peut leur parler de telles et telles « hérésies damnables » qui circulent, jusqu'à ce que leurs sentiments soient engagés dans la controverse, et alors adieu le réveil. Si un pasteur, en prêchant, juge nécessaire de traiter des points particuliers sur lesquels les chrétiens sont d'avis différents, qu'il évite À TOUT PRIX l'esprit et le ton de la controverse.* 6. L'Évangile doit être prêché dans de justes proportions, de sorte que l'Évangile tout entier soit mis devant l'esprit des gens et exerce l'influence qui lui revient. Si l'on met trop l'accent sur une classe de vérités, le caractère chrétien n'aura pas ses justes proportions. Son équilibre ne sera pas parfait. Si l'on s'attarde presque exclusivement sur la classe de vérités qui demande un grand effort d'intelligence, sans la faire pénétrer dans le cœur et la

conscience, on verra que l'Église sera endoctrinée dans ces vues, que les gens auront la tête pleine de notions, mais qu'ils ne seront ni éveillés, ni actifs, ni efficaces pour faire avancer la religion. Si, au contraire, la prédication est vague, imprécise, faite d'exhortations et très passionnée, l'Église sera comme un navire qui porte trop de voile pour son lest. Elle risquera d'être emportée par une tempête d'émotions, faute d'une connaissance suffisante pour empêcher les gens d'être emportés à tout vent de doctrine. Si l'on prêche trop l'élection et la souveraineté de Dieu, il y aura de l'antinomisme dans l'Église, et les pécheurs se cacheront derrière l'illusion qu'ils ne peuvent rien faire. Si les autres doctrines, celles de la capacité et de l'obligation, prennent trop de place, elles produiront de l'arminianisme dans l'Église, et les pécheurs seront fanfarons et pleins d'assurance en eux-mêmes.

* (Ceci a été dit avec douleur en 1833-1834.)

Quand je suis entré dans le ministère, on avait tant parlé de la doctrine de l'élection et de la souveraineté de Dieu que j'ai trouvé partout la même cachette, chez les pécheurs comme dans l'Église : ils ne pouvaient rien faire, ils ne pouvaient pas obéir à l'Évangile. Et partout où j'allais, je trouvais indispensable de démolir ces refuges de mensonges. Il n'y avait aucun moyen de susciter un réveil ou de le faire durer, sinon en insistant sur la classe de vérités qui met en avant la capacité de l'homme, son obligation et sa responsabilité. C'était la seule classe de vérités qui amenait les pécheurs à se soumettre.

Il n'en était pas ainsi du temps où travaillaient le président Edwards et Whitefield. Les Églises de Nouvelle-Angleterre n'avaient alors guère entendu que des prédications arminiennes, et elles se reposaient toutes sur elles-mêmes et sur leurs propres forces. Ces serviteurs de Dieu, hardis et dévoués, vinrent proclamer ces doctrines particulières de la grâce, la souveraineté divine et l'élection, et ils furent grandement bénis. Ils ne s'en tenaient pas exclusivement à ces doctrines, mais ils les prêchaient de façon très complète. Le résultat fut que, comme dans ces

circonstances des réveils avaient suivi une telle prédication, les pasteurs qui vinrent après eux continuèrent à prêcher ces doctrines presque exclusivement. Et ils s'y attardèrent si longtemps que l'Église et le monde se retranchèrent derrière elles, attendant que Dieu vienne faire ce qu'il leur demandait de faire à eux ; et ainsi les réveils cessèrent pendant de longues années.

Aujourd'hui, et depuis des années, les pasteurs s'emploient à les débusquer de ces refuges. Et il est capital que les pasteurs de notre temps se souviennent ici que, s'ils insistent exclusivement sur la capacité et l'obligation, ils ramèneront leurs auditeurs sur le vieux terrain arminien, et alors ils cesseront de favoriser des réveils. Voici un groupe de pasteurs qui ont prêché beaucoup de vérité et qui ont eu, sous la main de Dieu, de grands réveils. Qu'on le sache bien et qu'on le remarque : la raison en est qu'ils ont débusqué les pécheurs de leurs cachettes. Mais s'ils continuent à insister sur la même classe de vérités jusqu'à ce que les pécheurs se cachent derrière leur prédication, il faudra prêcher une autre classe de vérités. Et s'ils ne changent pas alors de manière, un autre voile funèbre s'étendra sur l'Église, jusqu'à ce que se lève une autre génération de pasteurs pour débusquer les pécheurs de ces nouvelles retraites.

Une vue juste des deux classes de vérités, l'élection et le libre arbitre, ne fera aucun mal. Elles sont éminemment propres à convertir les pécheurs et à fortifier les saints. C'est une vue faussée qui glace le cœur de l'Église et ferme dans le sommeil les yeux des pécheurs, jusqu'à ce qu'ils sombrent en enfer. Si j'en avais le temps, je ferais quelques remarques sur la manière dont j'ai parfois entendu prêcher les doctrines de la souveraineté divine, de l'élection et de la capacité de l'homme. On les a présentées en contradiction irréconciliable, l'une contre l'autre. De telles présentations sont tout, sauf l'Évangile, et elles sont propres à faire sentir au pécheur n'importe quoi plutôt que sa responsabilité envers Dieu.

En parlant de prêcher la vérité dans de justes proportions, je ne veux pas dire qu'il faille tout mêler dans le même sermon, de telle façon que les

pécheurs n'en voient ni le lien ni la cohérence. Un pasteur demandait un jour à un autre : « Pourquoi ne prêchez-vous pas la doctrine de l'élection ? » « Parce que, répondit l'autre, je trouve que les pécheurs d'ici sont retranchés derrière leur incapacité. » Le premier lui dit alors qu'il avait connu autrefois un pasteur qui prêchait l'élection le matin et la repentance l'après-midi. Il faudrait une grâce merveilleuse pour produire un réveil sous une telle prédication ! Quel lien y a-t-il là ? Au lieu de montrer au pécheur ses péchés le matin, puis de l'appeler à se repentir l'après-midi, on le tourne d'abord vers la doctrine de l'élection, puis on lui commande de se repentir. De quoi doit-il se repentir ? De la doctrine de l'élection ? Ce n'est pas ce que j'appelle prêcher la vérité dans sa proportion. Rapprocher des choses qui ne font que brouiller l'esprit du pécheur et le noyer dans un brouillard de métaphysique, ce n'est pas prêcher avec sagesse. Quand il parle de l'élection, le prédicateur ne parle pas du devoir du pécheur. L'élection n'a aucun rapport avec le devoir du pécheur. Elle relève du gouvernement de Dieu. Elle fait partie de l'infinie richesse de la grâce de Dieu. Elle montre l'amour de Dieu, non le devoir du pécheur. Et rapprocher ainsi l'élection et la repentance, c'est détourner l'esprit du pécheur de son devoir. En bien des endroits, on a pris l'habitude, depuis longtemps, de faire entrer la doctrine de l'élection dans chaque sermon. Dans le même sermon, on a commandé aux pécheurs de se repentir, et on leur a dit qu'ils ne pouvaient pas se repentir. On a dépensé des trésors d'ingéniosité pour essayer de concilier l'« incapacité » du pécheur avec son obligation d'obéir à Dieu. Élection, prédestination, libre arbitre, incapacité et devoir, on a tout jeté ensemble dans un fouillis confus. Et pour bien des sermons, il n'a été que trop vrai, comme on l'a objecté, que les pasteurs ont prêché : « Vous pouvez et vous ne pouvez pas, vous devez et vous ne devez pas, vous le ferez et vous ne le ferez pas, et vous serez damnés si vous ne le faites pas. » Un tel mélange de vérité et d'erreur, de lumière et de ténèbres, a jeté la confusion dans les assemblées, et il a été la source féconde de l'universalisme et de toute espèce d'incrédulité et d'erreur.

7. Il est très important d'amener le pécheur à sentir sa culpabilité, et de ne pas lui laisser l'impression qu'il est malheureux. Je crois que c'est là un défaut très répandu, en particulier dans les livres imprimés sur ce sujet. Ils sont propres à faire penser le pécheur à ses chagrins plus qu'à ses péchés, et à lui faire sentir que son état est malheureux plutôt que coupable. La plupart d'entre vous ont sans doute vu un charmant petit livre publié récemment, intitulé *Leçons de Todd aux enfants*. Il est très beau, d'une finesse exquise, et heureux dans certaines de ses illustrations de la vérité. Mais il a un défaut très grave. Beaucoup de ses illustrations, je pourrais dire la plupart, ne sont pas propres à donner une juste impression de la culpabilité des pécheurs, ni à leur faire sentir combien ils ont été dans leur tort. C'est très regrettable. Si l'auteur avait pris garde, sur ce point, que ses illustrations fassent sentir aux pécheurs leur culpabilité, je ne vois pas comment un enfant pourrait lire ce livre jusqu'au bout sans être converti.

Quantité de livres écrits pour les enfants, et pour les adultes aussi, depuis vingt ans, sont tombés dans cette erreur à un degré alarmant. Dans les écrits de Mme Sherwood, ce défaut saute aux yeux presque à chaque page. Ils ne sont pas propres à amener le pécheur à se blâmer et à se condamner lui-même. Tant que vous n'y arriverez pas, l'Évangile ne fera jamais son effet.

8. L'un des premiers objectifs du prédicateur doit être de faire sentir l'obligation présente. J'ai parlé, je suppose, avec plusieurs milliers de pécheurs inquiets. Et j'ai constaté qu'ils n'avaient encore jamais senti le poids de l'obligation présente. Les pasteurs, dans leur prédication, ne donnent pas communément l'impression qu'on attend des pécheurs qu'ils se repentent MAINTENANT. Et si les pasteurs croient donner cette impression, ils se trompent. Le plus souvent, le prédicateur laisse dans l'esprit des pécheurs n'importe quelle impression, sauf celle qu'on attend d'eux qu'ils se soumettent maintenant. Mais quelle sorte d'évangile est-ce là ? Dieu autorise-t-il une telle impression ? Est-ce conforme à la prédication de Jésus-Christ ? Le Saint-Esprit, quand il lutte avec le

pécheur, lui donne-t-il l'impression qu'on n'attend pas de lui qu'il obéisse maintenant ? La prédication des apôtres a-t-elle jamais produit pareille impression ? Comment se fait-il que tant de pasteurs prêchent aujourd'hui de manière à donner en fait à leurs auditeurs l'impression qu'on n'attend pas d'eux qu'ils se repentent maintenant ? Tant que la conscience du pécheur n'est pas atteinte sur ce point, vous lui prêchez en vain. Et tant que les pasteurs n'auront pas appris à prêcher de manière à donner la bonne impression, le monde ne pourra jamais être converti. Oh, à quel point alarmant cette impression règne-t-elle aujourd'hui parmi les impénitents : on n'attend pas d'eux qu'ils se repentent maintenant, ils doivent attendre le temps de Dieu !

9. Il faut amener les pécheurs à sentir qu'ils ont quelque chose à faire, à savoir se repentir ; que c'est une chose qu'aucun autre être ne peut faire à leur place, ni Dieu ni homme ; une chose qu'ils *peuvent* faire, et faire maintenant. La religion est quelque chose à faire, non quelque chose à attendre. Et ils doivent le faire maintenant, sinon ils courent le risque de la mort éternelle.

10. Les pasteurs ne doivent jamais être satisfaits tant qu'ils n'ont pas ANÉANTI toutes les excuses des pécheurs. Le prétexte de l'« incapacité » est la pire de toutes les excuses. Elle calomnie Dieu au point de l'accuser d'une tyrannie infinie, puisqu'il commanderait aux hommes de faire ce qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire. Faites voir et sentir au pécheur que telle est bien la nature de son excuse. Faites-lui voir que tous les prétextes invoqués pour ne pas se soumettre à Dieu sont un acte de rébellion contre lui. Arrachez-lui le dernier MENSONGE qu'il serre dans sa main, et faites-lui sentir qu'il est absolument condamné devant Dieu.

11. Il faut faire sentir aux pécheurs que, s'ils attristent maintenant l'Esprit de Dieu et le font s'éloigner, il est très probable qu'ils seront perdus pour toujours. Le danger en est infini. Il faut leur faire comprendre pourquoi ils dépendent de l'Esprit : non parce qu'ils ne peuvent pas faire ce que Dieu commande, mais parce qu'ils ne le veulent pas ; mais leur mauvaise

volonté est telle qu'il est tout aussi certain qu'ils ne se repentiront pas sans le Saint-Esprit que s'ils étaient déjà en enfer, ou s'ils en étaient réellement incapables. Ils sont si hostiles et si peu disposés qu'ils ne se repentiront jamais au monde, à moins que Dieu n'envoie sur eux son Saint-Esprit.

Montrez-leur aussi qu'un pécheur placé sous l'Évangile, qui entend prêcher la vérité, s'il se convertit, se convertit généralement jeune. Et s'il ne se convertit pas dans sa jeunesse, il est ordinairement abandonné de Dieu. Là où la vérité est prêchée, les pécheurs ou bien s'endurcissent à l'Évangile, ou bien se convertissent. Je sais que quelques vieux pécheurs se convertissent, mais ce sont plutôt des exceptions, et ce n'est nullement chose courante.

Je veux maintenant, en second lieu, faire quelques remarques sur la manière

DE PRÊCHER.

1. Elle doit être celle de la conversation. Pour être comprise, la prédication doit avoir le style de la conversation. Le pasteur doit prêcher exactement comme il parlerait, s'il veut être pleinement compris. Rien n'est plus propre à faire sentir au pécheur que la religion est une chose mystérieuse qu'il ne peut pas comprendre que ce style déclamatoire, solennel et grandiloquent qu'on emploie si généralement en chaire. Le pasteur devrait faire comme l'avocat qui veut que le jury le comprenne parfaitement. Celui-ci emploie un style tout à fait familier. Ce style élevé et ampoulé ne fera aucun bien. L'Évangile ne produira jamais de grands effets tant que les pasteurs ne parleront pas à leurs auditeurs, en chaire, comme ils parlent dans la conversation privée.

2. Elle doit employer la langue de tous les jours. Non seulement elle doit avoir le style de la conversation, mais les mots doivent être ceux de l'usage courant. Sinon, on ne les comprendra pas. Dans le Nouveau Testament, vous remarquerez que Jésus-Christ emploie invariablement

les mots les plus ordinaires. Vous trouverez à peine, dans ses enseignements, un mot qu'un enfant ne puisse comprendre. La langue des Évangiles est la plus claire, la plus simple et la plus facile à comprendre de toutes les langues du monde.

Pour un pasteur, négliger ce principe est coupable. Certains pasteurs emploient en prêchant une langue purement technique. Ils pensent éviter le mal en expliquant pleinement le sens des mots dès le début ; mais cela ne suffit pas. Cela n'atteindra pas le but, qui est de faire comprendre aux gens ce qu'il veut dire. S'il emploie un mot qui n'est pas d'usage courant et que les gens ne comprennent pas, son explication aura beau être très complète, la difficulté est que les gens oublieront ses explications, et alors ses mots seront de l'hébreu pour eux. Ou s'il emploie un mot courant, mais dans un sens inhabituel, en donnant ses explications particulières, ce n'est pas mieux ; car les gens auront vite oublié ses explications particulières, et l'impression réellement transmise à leur esprit sera conforme au sens qu'ils donnent ordinairement à ce mot. Ainsi il ne fera jamais passer la bonne idée dans son assemblée. Il est stupéfiant de voir combien d'hommes qui réfléchissent, dans les assemblées, ne comprennent pas les expressions techniques les plus courantes employées par les pasteurs, comme régénération, sanctification, etc.

Employez des mots qui puissent être parfaitement compris. Ne vous servez pas, de peur de paraître ignorant, d'une langue moitié latine, moitié grecque, que les gens ne comprennent pas. L'apôtre dit qu'il est un barbare, celui qui emploie une langue que les gens ne comprennent pas. Et « si la trompette rend un son confus, qui se préparera au combat ? » (1 Corinthiens 14,8). Du temps des apôtres, il y avait des prédicateurs merveilleusement fiers d'étaler leur maîtrise du langage et de faire montre de toutes les langues qu'ils savaient parler, et que les gens du peuple ne pouvaient pas comprendre. L'apôtre reprend vivement cet esprit, et dit : « J'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue » (1 Corinthiens 14,19).

J'ai quelquefois entendu des pasteurs prêcher, même en temps de réveil, et je me demandais ce que ferait la partie de l'assemblée qui n'avait pas de dictionnaire. Ils faisaient entrer tant de tournures manifestement destinées à orner le discours plutôt qu'à instruire les gens, que j'avais envie de dire à l'homme : « Asseyez-vous, et ne brouillez pas l'esprit des gens avec votre prédication de barbare, à laquelle ils ne peuvent rien comprendre ! »

3. La prédication doit procéder par paraboles. C'est-à-dire qu'il faut constamment employer des illustrations tirées de faits réels ou supposés. Jésus-Christ illustrait constamment ses enseignements de cette manière. Ou bien il posait un principe et l'illustrait ensuite par une parabole, c'est-à-dire une courte histoire, celle d'un événement réel ou imaginaire, ou bien il faisait ressortir le principe dans la parabole elle-même. Il y a des millions de faits qu'on pourrait employer avec profit, et pourtant très peu de pasteurs osent s'en servir, de peur qu'on ne leur en fasse reproche. « Oh, dit quelqu'un, il raconte des histoires. » Il raconte des histoires ! Mais c'est ainsi que prêchait Jésus-Christ. Et c'est la seule manière de prêcher. Il faut se servir de faits, réels ou supposés, pour montrer la vérité. Des vérités qui ne sont pas illustrées sont en général à peu près aussi propres à convertir les pécheurs qu'une démonstration mathématique. En sera-t-il toujours ainsi ? Fera-t-on toujours aux pasteurs un reproche de suivre l'exemple de Jésus-Christ en illustrant les vérités par des faits ? Qu'ils le fassent, et que les sots les traitent de pasteurs raconteurs d'histoires. Ils ont pour eux Jésus-Christ et le bon sens.

4. Les illustrations doivent être tirées de la vie ordinaire et des occupations courantes de la société. J'ai entendu un jour un pasteur illustrer ses idées par la manière dont les marchands traitent leurs affaires dans leur boutique. Un autre pasteur qui était présent lui fit ensuite quelques remarques. Il lui reprochait tout particulièrement cette illustration, parce que, disait-il, elle était trop familière et rabaissait la dignité de la chaire. Il disait que toute illustration dans la prédication

devait être tirée de l'histoire ancienne, ou de quelque source élevée qui maintînt la dignité de la chaire. La dignité, vraiment ! C'est exactement le langage du diable. Il s'en réjouit. Mais voyons, le but d'une illustration est de faire voir la vérité aux gens, non d'étayer la dignité de la chaire. Un pasteur qui a le cœur à l'ouvrage ne se sert pas d'une illustration pour faire ouvrir de grands yeux aux gens, mais pour leur faire voir la vérité. S'il tirait ses illustrations de l'histoire ancienne, cela ne pourrait pas faire voir les gens ; cela n'illustrerait rien du tout. La nouveauté de la chose pourrait éveiller leur attention, mais ils perdraient alors la vérité elle-même. Car si l'illustration est elle-même une nouveauté, l'attention se portera sur ce fait en tant que fait d'histoire, et l'on perdra de vue la vérité même qu'il devait illustrer. L'illustration doit être, si possible, une chose qui arrive couramment ; et plus la chose est courante, plus on est sûr qu'elle n'attirera pas l'attention sur elle-même, mais qu'elle servira d'intermédiaire pour faire passer la vérité. J'ai été peiné jusqu'au fond du cœur d'entendre des illustrations tirées de l'histoire ancienne, dont pas une personne sur cent dans l'assemblée n'avait jamais entendu parler. La manière même dont on y faisait allusion sentait fort, pour ne rien dire de plus, la vanité et l'envie d'étonner les gens par un étalage de savoir.

Le Sauveur illustrait toujours ses enseignements par des choses qui se passaient parmi les gens à qui il prêchait, et qui leur étaient familières. Il descendait souvent bien au-dessous de ce qu'on croit aujourd'hui indispensable pour soutenir la dignité de la chaire. Il parlait de la poule et de ses poussins, des enfants assis dans les places publiques, des brebis et des agneaux, des bergers et des fermiers, des laboureurs et des marchands. Et quand il parlait de rois, comme dans les noces du fils du roi, ou dans l'histoire de l'homme de haute naissance qui s'en alla dans un pays lointain pour se faire investir de l'autorité royale, il faisait allusion à des faits historiques bien connus des gens de son temps. L'illustration doit toujours être tirée de choses si courantes qu'elle n'attire pas l'attention loin du sujet, mais que les gens puissent voir à travers elle la vérité illustrée.

5. La prédication doit savoir se répéter. Si un pasteur veut prêcher avec effet, il ne doit pas craindre de répéter tout ce qu'il voit n'être pas parfaitement compris de ses auditeurs. Voilà le mal des notes écrites. Le prédicateur prêche tout d'une traite, exactement comme il l'a écrit, et il ne peut pas observer s'il est compris ou non. S'il interrompt sa lecture pour tâcher de lire sur les visages de son auditoire, et pour expliquer là où il voit qu'on ne le comprend pas, il s'égare, s'embrouille et y renonce. Si un pasteur a les yeux sur les gens à qui il prêche, il peut ordinairement voir à leur air s'ils le comprennent. Et s'il voit qu'ils ne comprennent pas un point particulier, qu'il s'arrête et l'illustre. S'ils ne comprennent pas une illustration, qu'il en donne une autre, et qu'il rende tout cela bien clair à leur esprit avant de poursuivre. Mais ceux qui écrivent leurs sermons vont droit devant eux, suivant un enchaînement régulier, comme dans un essai ou dans un livre, et ils ne répètent pas leurs pensées jusqu'à ce que l'auditoire les ait pleinement saisies.

Je causais avec l'un des premiers avocats de ce pays. Il me disait que la difficulté qu'éprouvent les prédicateurs à se faire comprendre vient de ce qu'ils ne se répètent pas assez. « Quand je plaide devant un jury, disait-il, je m'attends toujours à devoir répéter au moins deux fois tout ce que je veux faire entrer dans leur esprit ; souvent je le répète trois ou quatre fois, et même autant de fois qu'il y a de jurés devant moi. Sinon, je n'entraîne pas leur esprit avec moi, et ils ne peuvent pas sentir la force de ce qui vient ensuite. » Si un jury, sous la foi du serment, appelé à décider des affaires ordinaires de ce monde, ne peut saisir un raisonnement sans tant de répétitions, comment peut-on s'attendre à ce que les hommes comprennent sans elles la prédication de l'Évangile ?

De la même manière, le pasteur doit tourner et retourner une pensée importante devant son auditoire, jusqu'à ce que même les enfants la comprennent parfaitement. Ne dites pas que tant de répétitions rebuteront les esprits cultivés. Elles ne les rebuteront pas. Ce n'est pas cela qui rebute les hommes qui réfléchissent. Ils ne se lassent pas des efforts que fait un pasteur pour être compris. En fait, plus les illustrations

d'un prédicateur sont simples, et plus il rend tout clair, plus les hommes de valeur s'y intéressent. Je sais que des hommes de premier ordre reçoivent souvent des idées qu'ils n'avaient jamais eues, grâce à des illustrations destinées à mettre l'Évangile à la portée d'un enfant. Ces hommes sont ordinairement si occupés des affaires de ce monde qu'ils ne réfléchissent guère à la religion ; ils ont donc besoin de la prédication la plus simple, et ils l'aimeront.

6. Le pasteur doit toujours sentir profondément son sujet ; alors il accordera le geste à la parole et la parole au geste, de façon à produire toute l'impression que la vérité est propre à produire. Il doit être d'un sérieux solennel dans ce qu'il dit. J'ai entendu dernièrement une critique des plus judicieuses sur ce sujet : « Comme il est important qu'un pasteur sente ce qu'il dit ! Alors ses gestes correspondront tout naturellement à ses paroles. S'il entreprend de faire des gestes, ses bras pourront bien tourner comme un moulin à vent, sans produire aucune impression. » Il faut sur la scène tout l'effort de l'art pour que les acteurs fassent sentir les choses à leurs spectateurs. Le but de l'art oratoire est d'enseigner cette habileté. Mais si un homme sent pleinement son sujet, il le fera naturellement. Il fera naturellement cela même que l'art oratoire enseigne à grand-peine. Voyez n'importe quel homme du peuple, dans la rue, qui parle avec ardeur. Voyez avec quelle force il gesticule. Voyez une femme ou un enfant qui parle avec ardeur. Comme c'est naturel ! Gesticuler des mains leur est aussi naturel que remuer la langue et les lèvres. C'est la perfection de l'éloquence.

Que le pasteur, donc, sente seulement ce qu'il dit, au lieu d'être attaché à ses notes pour lire un essai, ou pour réciter un morceau comme un écolier, d'abord sur un pied puis sur l'autre, en avançant d'abord une main puis l'autre. Qu'il parle comme il sent, qu'il agisse comme il sent, et il sera éloquent.

Rien d'étonnant à ce que tant de prédications produisent si peu d'effet. Les gestes ont plus d'importance qu'on ne le croit généralement. De

simples mots n'exprimeront jamais tout le sens de l'Évangile. La manière de le dire est presque tout. Supposez que l'une d'entre vous, qui est mère, rentre chez elle ce soir, et qu'à peine la porte franchie, la bonne se précipite vers vous, toute son âme sur le visage, pour vous dire que votre enfant a péri brûlé. Vous le croiriez, et vous le sentiriez aussi, sur-le-champ. Mais supposez qu'elle vienne vous l'annoncer d'un air froid et indifférent. Cela vous bouleverserait-il ? Non. C'est l'ardeur de sa manière et la détresse de son regard qui disent tout. Vous savez qu'il est arrivé quelque chose avant qu'elle ait dit un mot.

J'ai entendu un jour, au sujet de la prédication d'un jeune pasteur, une remarque instructive. Il n'avait pas d'instruction, au sens ordinaire du mot, mais il était tout à fait propre à gagner des âmes. On disait de lui : « La manière dont il entre, dont il s'assied en chaire et dont il se lève pour parler est à elle seule un sermon. On voit qu'il a quelque chose d'important et de solennel à dire. » J'ai vu la manière dont cet homme disait certaines choses émouvoir toute une assemblée, alors que les mêmes choses dites d'un ton monotone n'auraient produit aucun effet.

Un fait rapporté par l'un des professeurs d'art oratoire les plus distingués des États-Unis devrait frapper les pasteurs sur ce sujet. Cet homme était un incrédule. Il disait : « Voilà quatorze ans que j'enseigne l'art oratoire à des pasteurs, et je sais qu'ils ne croient pas à la religion chrétienne. La Bible est peut-être vraie. Je ne prétends pas le savoir ; mais je sais que ces pasteurs n'y croient pas, et je peux démontrer qu'ils n'y croient pas. La perfection de mon art consiste à leur apprendre à parler naturellement sur ce sujet. Je vais dans leur cabinet de travail, je cause avec eux, et ils parlent avec éloquence. Je leur dis : Messieurs, si vous prêchiez exactement comme vous parlez naturellement de tout autre sujet qui vous intéresse, vous n'auriez pas besoin de leçons. C'est justement ce que j'essaie de vous apprendre. Je vous entends parler d'autres sujets avec une force et une éloquence admirables. Je vous vois monter en chaire, et vous parlez et agissez comme si vous ne croyiez pas ce que vous dites. Je leur ai dit et répété de parler en chaire comme ils me

parlent naturellement. Et je ne parviens pas à le leur faire faire ; c'est pourquoi je sais qu'ils ne croient pas à la religion chrétienne. »

J'ai rapporté cela pour montrer combien il est universel que les hommes fassent les bons gestes s'ils sentent comme il faut. La seule chose qui empêche les pasteurs de parler avec naturel, c'est qu'ils ne SENTENT pas PROFONDÉMENT. Comment leur diction serait-elle naturelle, s'ils ne sentent rien ?

7. Le pasteur doit viser à convertir son assemblée. Mais vous demanderez : toute prédication ne vise-t-elle pas à cela ? Non. Un pasteur a toujours un but en prêchant, mais la plupart des sermons n'ont jamais visé à convertir des pécheurs. Et si des pécheurs se convertissaient en les entendant, le prédicateur lui-même en serait stupéfait. J'ai entendu raconter un fait à ce propos. Il y avait deux jeunes pasteurs, entrés dans le ministère en même temps. L'un d'eux avait de grands succès dans la conversion des pécheurs, l'autre aucun. Ce dernier demanda un jour à l'autre d'où venait cette différence. « Eh bien, répondit l'autre, la raison en est que je vise, en prêchant, un autre but que vous. Mon objectif est de convertir des pécheurs, mais vous ne visez rien de tel. Et puis vous allez mettre sur le compte de la souveraineté de Dieu le fait que vous ne produisez pas le même effet, alors que vous ne le visez jamais. Tenez, prenez un de mes sermons, prêchez-le à vos gens, et voyez quel en sera l'effet. » L'homme le fit, prêcha le sermon, et le sermon produisit de l'effet. Il prit peur quand des pécheurs se mirent à pleurer ; et quand l'un d'eux vint le trouver après la réunion pour lui demander ce qu'il devait faire, le pasteur lui présenta ses excuses et lui dit : « Je ne voulais pas vous blesser ; je suis désolé si je vous ai fait de la peine. » Oh, c'est horrible !

8. Le pasteur doit prévenir les objections des pécheurs et y répondre. Que fait l'avocat qui plaide devant un jury ? Oh, comme on plaide la cause de Jésus-Christ autrement que les causes humaines ! Un avocat a remarqué que la cause de Jésus-Christ était, de toutes les causes du monde, celle

qui avait le moins d'habiles défenseurs. Et je le crois à moitié. Un avocat suit-il son raisonnement d'une traite, sans expliquer ce qui est obscur ni prévenir les arguments de son adversaire ? S'il le faisait, il perdrait sa cause à coup sûr. Mais non. L'avocat qui plaide pour de l'argent prévient toutes les objections que peut faire son adversaire, et il les écarte ou les explique avec soin, de façon à déblayer entièrement le terrain à mesure qu'il avance, pour que le jury soit fixé sur chaque point. Mais les pasteurs laissent souvent de côté telle et telle difficulté sans y toucher. Les pécheurs qui les écoutent sentent la difficulté, elle n'est jamais surmontée dans leur esprit, ils ne savent jamais comment l'écarter ; et peut-être le pasteur ne prend-il jamais la peine de savoir que de telles difficultés existent ; et pourtant il se demande pourquoi son assemblée n'est pas convertie et pourquoi il n'y a pas de réveil. Comment peut-il s'en étonner, alors qu'il n'a jamais recherché les difficultés et les objections que sentent les pécheurs, ni ne les a écartées ?

9. Si un pasteur veut prêcher l'Évangile avec effet, il doit veiller à ne pas être monotone. S'il prêche d'une manière monotone, il endormira les gens. Tout son monotone, fort ou faible, s'il se prolonge, dispose les gens au sommeil. Les chutes du Niagara, le grondement de l'océan, ou n'importe quel son, si fort ou si faible soit-il, produit naturellement cet effet sur le système nerveux. Vous n'entendez jamais cette manière monotone chez les gens qui causent. Et un pasteur ne peut pas être monotone en prêchant, s'il sent ce qu'il dit.

10. Le pasteur doit s'adresser aux sentiments assez pour s'assurer l'attention, puis *s'occuper de la conscience* et sonder jusqu'au vif. Les appels aux sentiments seuls ne convertiront jamais les pécheurs. Si le prédicateur en use trop, il peut provoquer une excitation, faire passer sur l'assemblée vague après vague d'émotion ; les gens peuvent être emportés comme par un torrent, et se reposer sur de fausses espérances. Le seul moyen d'assurer des conversions solides est de s'occuper fidèlement de la conscience. Si l'attention faiblit à un moment donné, faites de nouveau

appel aux sentiments pour la ranimer ; mais faites votre travail avec la conscience.

11. S'il le peut, il est souhaitable que le pasteur connaisse l'effet d'un sermon avant d'en prêcher un autre. Qu'il cherche à savoir si le sermon a été compris, s'il a produit quelque impression, si l'on éprouve sur le sujet des difficultés qui demandent à être éclaircies, si des objections ont été soulevées, et ainsi de suite. Quand il sait tout cela, il sait ce qu'il doit prêcher ensuite. Que penserait-on du médecin qui donnerait un remède à son malade, puis le lui redonnerait encore et encore, sans chercher à connaître l'effet de la première dose, ni à savoir si elle a produit un effet ou non ? Un pasteur ne pourra jamais s'occuper des pécheurs comme il le doit, tant qu'il ne pourra pas découvrir si son enseignement a été reçu et compris, si les difficultés qui étaient dans l'esprit des pécheurs ont été dissipées et si leur chemin vers le Sauveur est dégagé, afin qu'ils ne trébuchent pas encore et encore jusqu'à ce que leur âme soit perdue.

J'avais l'intention de traiter plusieurs autres points, mais le temps ne le permet pas. Je veux conclure par quelques REMARQUES.

1. Nous voyons pourquoi si peu des esprits les plus éminents se convertissent dans bien des localités.

Jusqu'aux récents réveils, les hommes de profession libérale étaient rarement atteints par la prédication, et ils étaient presque tous incrédules au fond du cœur. Les gens comprenaient presque la Bible comme si elle autorisait l'idée que ces hommes ne pouvaient pas être convertis. La raison en est évidente. L'Évangile n'avait pas été recommandé à la conscience de ces hommes. Les pasteurs ne s'étaient pas mesurés avec l'intelligence, et n'avaient pas raisonné de façon à faire voir à ce genre d'esprits la vérité de l'Évangile et à leur en faire sentir la puissance ; aussi ces personnes en étaient-elles venues à regarder la religion comme une chose indigne de leur attention.

Mais ces dernières années, les choses ont changé, et en certains endroits il s'est converti plus de personnes de cette catégorie, proportionnellement à leur nombre, que de toute autre. C'est qu'on leur a fait comprendre les exigences de l'Évangile. Le prédicateur s'est mesuré avec leur intelligence, et leur a montré combien la religion est raisonnable. Et quand on le fait, on constate que ce genre d'esprits se convertit plus facilement que tout autre. Ces hommes sont tellement plus aptes à recevoir un raisonnement, et tellement plus habitués à céder à la force de la raison, que dès que l'Évangile a vraiment prise sur leur esprit, il les brise tout de suite et les fait fondre aux pieds de Christ.

2. Avant que l'Évangile puisse produire un effet général, il nous faut une génération de prédicateurs qui improvisent, et cela pour les raisons suivantes :

(1.) Aucun groupe d'hommes ne peut supporter le travail d'écrire des sermons et en même temps de faire toute la prédication qui sera nécessaire.

(2.) La prédication écrite n'est pas propre à produire l'effet voulu. Une telle prédication ne présente pas la vérité sous la bonne forme.

(3.) Il est impossible qu'un homme qui écrit ses sermons dispose sa matière, tourne et choisisse ses pensées de façon à produire le même effet que lorsqu'il s'adresse directement aux gens et leur fait sentir que c'est eux qu'il vise. L'usage d'écrire les sermons est né à une époque de troubles politiques. Cette pratique était inconnue du temps des apôtres. Sans doute les sermons écrits ont-ils fait beaucoup de bien, mais ils ne pourront jamais donner à l'Évangile sa grande puissance. Peut-être bien des pasteurs ont-ils été si longtemps formés à se servir de notes qu'ils feraient mieux de ne pas les jeter. Peut-être feraient-ils du mauvais travail sans elles. La difficulté ne viendrait pas d'un manque d'intelligence, mais d'une mauvaise formation. La mauvaise habitude commence chez l'écolier à qui l'on fait « réciter son morceau ». Au lieu de l'exercer à exprimer ses propres pensées et ses propres sentiments dans

sa propre langue, avec sa manière naturelle, celle que la nature elle-même lui inspire, on lui fait apprendre par cœur ce qu'un autre a écrit, puis il le déclame d'une manière raide et guindée. Et de même, quand il va au collège, puis au séminaire, au lieu d'être formé à parler d'abondance, on lui fait écrire son morceau et l'apprendre par cœur. Je suivrais la voie opposée dès le début. Je lui donnerais un sujet, et je le laisserais d'abord réfléchir, puis dire ses pensées. Peut-être fera-t-il des fautes. Très bien, il faut s'y attendre chez un débutant. Mais il apprendra. Supposez qu'il ne soit pas éloquent au début. Très bien, il peut progresser. Et il est justement sur la voie du progrès. Seule cette sorte de formation suscitera jamais une génération de pasteurs capables de convertir le monde.

Mais on objecte à la prédication improvisée que, si les pasteurs n'écrivent pas, ils ne réfléchiront pas. Cette objection aura du poids pour les hommes qui ont toujours eu l'habitude de mettre leurs pensées par écrit. Mais pour un homme qui a d'autres habitudes, elle n'en aura aucun. Écrire n'est pas penser. Et à en juger par bien des sermons écrits que j'ai entendu prêcher, leurs auteurs avaient fait n'importe quoi plutôt que de réfléchir. Le travail mécanique de l'écriture est en réalité un obstacle à une pensée serrée et rapide. Il est vrai que certains prédicateurs qui improvisent n'ont pas été des hommes de réflexion. Et il est tout aussi vrai que bien des hommes qui écrivent leurs sermons ne sont pas des hommes de réflexion. Un homme qui a toujours eu l'habitude de ne penser que la plume à la main aura naturellement, s'il pose sa plume, de la peine à penser au début ; et s'il essaie de prêcher sans écrire, il aura de la peine, tant que ses habitudes n'auront pas complètement changé, à mettre dans ses sermons la même somme de pensée que s'il s'en tenait à sa vieille habitude d'écrire. Mais il faut se rappeler que cela vient uniquement de ce qu'il a été formé à écrire et qu'il s'y est toujours habitué. C'est la formation et l'habitude qui lui rendent si difficile de penser sans écrire. Quelqu'un prétendra-t-il que les avocats ne sont pas des hommes de réflexion ? Que leurs plaidoiries devant une cour et un

jury ne sont pas profondes et bien mûries ? Et pourtant chacun sait qu'ils n'écrivent pas leurs discours. Il faut comprendre aussi qu'au collège ils reçoivent la même formation que les pasteurs, et qu'ils ont le même handicap d'avoir été formés à écrire leurs pensées ; ce n'est qu'une fois entrés dans leur profession qu'ils changent d'habitude. S'ils étaient formés, comme ils devraient l'être, à l'habitude d'improviser dès l'école, ils seraient bien plus éloquents et plus puissants dans leurs plaidoiries qu'ils ne le sont.

J'ai beaucoup entendu cette objection contre la prédication improvisée depuis que je suis entré dans le ministère. On me disait souvent alors, en réponse à mes idées sur l'improvisation, que les pasteurs qui prêchaient d'abondance n'instruiraient pas les Églises, que leur prédication serait très uniforme et qu'ils deviendraient vite fades et répétitifs, faute de pensée. Mais l'expérience de chaque année a mûri dans mon esprit la conviction que c'est l'inverse de cette objection qui est vrai. L'homme qui écrit le moins peut, s'il le veut, penser le plus, et il dira ce qu'il pense d'une manière qui sera mieux comprise que si c'était écrit ; et dans la mesure même où il laisse de côté le travail d'écriture, son corps restera libre de prendre de l'exercice, et son esprit libre pour une pensée vigoureuse et suivie.

La grande raison pour laquelle on suppose que les prédicateurs qui improvisent répètent plus souvent les mêmes pensées dans leur prédication, c'est que ce qu'ils disent est, d'une manière générale, mieux retenu par l'assemblée que si cela avait été lu. J'ai souvent connu des prédicateurs qui pouvaient reprendre leurs sermons écrits une fois tous les quelques mois sans que l'assemblée s'en aperçoive. Mais la manière dont on prononce généralement les sermons improvisés est tellement plus frappante qu'en général on ne peut pas en répéter bientôt les pensées sans qu'on s'en souvienne. Nous n'aurons jamais, dans nos assemblées législatives, dans nos tribunaux et dans nos chaires, des hommes qui soient des orateurs puissants et irrésistibles, capables d'entraîner le monde, tant que notre système d'éducation ne leur

apprendra pas à penser de façon serrée, rapide et suivie, et tant que toutes leurs habitudes de parole à l'école ne seront pas celles de l'improvisation. La manière même de communiquer la pensée, dans ce qu'on appelle communément un bon style écrit, n'est pas propre à laisser une impression profonde dans l'esprit, ni à communiquer la pensée d'une manière claire et frappante. Ce style n'est pas concis, direct, pertinent. Ce n'est pas la langue de la nature. Il est impossible d'adapter des gestes au style écrit ordinaire. Aussi, quand ils essaient de gesticuler en lisant un essai ou en prononçant un sermon écrit, leurs gestes sont une parodie de tout art de parler en public.

Quand on prononce un sermon écrit dans ce style d'essai, il est impossible que presque tout le feu du sens, et toute la puissance du geste, du regard, de l'attitude et de l'accent ne soient pas perdus. Nous ne pourrons jamais avoir tout le sens de l'Évangile tant que nous n'aurons pas jeté nos notes.

3. Les études et la formation d'un pasteur pour son œuvre devraient être exclusivement théologiques.

Je dis exactement ce que je veux dire. Je ne vais pas discuter maintenant la question de savoir si toute éducation ne devrait pas être théologique. Mais je dis que l'éducation en vue du ministère devrait l'être exclusivement. Mais vous demanderez : un pasteur ne doit-il pas connaître les sciences ? Je réponds : oui, et le plus sera le mieux. Je voudrais que les pasteurs connaissent toutes les sciences. Mais tout cela devrait être en rapport avec la théologie. Étudier les sciences, c'est étudier les œuvres de Dieu. Et étudier la théologie, c'est étudier Dieu.

Qu'on pose par exemple à un étudiant cette question : « Y a-t-il un Dieu ? » Pour y répondre, qu'il fouille l'univers, qu'il parcoure chaque domaine de la science pour trouver les preuves d'un dessein, et qu'il apprenne de cette façon l'existence de Dieu. Qu'il cherche ensuite combien il y a de dieux, et qu'il fouille de nouveau la création pour voir s'il y a une unité de dessein qui prouve qu'il n'y a qu'un seul Dieu. De même, qu'il cherche ce

que sont les attributs de Dieu et son caractère. Il apprendra là les sciences, mais il les apprendra comme une partie de la théologie. Qu'il explore chaque champ du savoir pour en rapporter ses preuves. Quel était le dessein de ce plan-ci ? Quelle était la fin de cette disposition-là ? Voyez si tout ce que vous trouvez dans l'univers n'est pas fait pour produire le bonheur, à moins d'être perverti.

Le cœur de l'étudiant se durcirait-il et se refroidirait-il dans l'étude, aussi froid et dur que les murs du collège, si l'on étudiait les sciences de cette manière ? Chaque leçon le place directement devant Dieu ; elle est en fait une communion avec Dieu, elle réchauffe son cœur et le rend plus pieux, plus sérieux, plus saint. La distinction même entre études classiques et études théologiques est une malédiction pour l'Église, et une malédiction pour le monde. L'étudiant passe quatre ans au collège à des études classiques, sans Dieu dedans, puis trois ans au séminaire à des études *théologiques* ; et ensuite ? Pauvre jeune homme ! Mettez-le à l'ouvrage, et vous verrez qu'il n'est pas du tout formé pour le ministère. L'Église gémit sous sa prédication, parce qu'il ne prêche ni avec onction ni avec puissance. On l'a gâté par sa formation.

4. Nous apprenons ce qu'est la prédication de réveil. Tous les pasteurs devraient être des pasteurs de réveil, et toute prédication devrait être une prédication de réveil ; c'est-à-dire qu'elle devrait être propre à favoriser la sainteté. Les gens disent : « C'est très bien d'avoir dans l'Église quelques hommes qui sont des prédicateurs de réveil, et qui peuvent aller de place en place favoriser des réveils ; mais il en faut d'autres pour endoctriner l'Église. » Étrange ! Ne savent-ils pas qu'un réveil instruit l'Église dans la doctrine plus vite que n'importe quoi d'autre ? Et un pasteur ne produira jamais de réveil s'il n'instruit pas ses auditeurs dans la doctrine. La prédication que j'ai décrite est pleine de doctrine, mais d'une doctrine à mettre en pratique. Et c'est cela, la prédication de réveil.

5. On oppose parfois deux objections au genre de prédication que j'ai recommandé.

(1.) Que c'est rabaisser la dignité de la chaire que de prêcher dans ce style de conversation, à la manière d'un avocat. Certains en sont choqués. Mais c'est uniquement à cause de sa nouveauté, et non à cause d'une inconvenance qui serait dans la chose elle-même. J'ai entendu une remarque faite par un laïc influent du centre de cet État, au sujet de la prédication d'un certain pasteur. Il disait que c'était la première prédication qu'il eût jamais entendue et comprise, et le premier pasteur qu'il eût jamais entendu parler comme s'il croyait sa propre doctrine, ou pensait ce qu'il disait. Et quand il l'entendit prêcher pour la première fois comme s'il disait quelque chose qu'il pensait vraiment, il le crut fou. Mais il finit par voir que tout cela était vrai, et il se soumit à la vérité, comme à la puissance de Dieu pour le salut de son âme.

Qu'est-ce que la dignité de la chaire ? Voir un pasteur monter en chaire pour en soutenir la dignité ! Hélas, hélas ! Pendant mon voyage à l'étranger, j'ai entendu un missionnaire anglais prêcher exactement de cette manière. Je crois que c'était un homme de bien, et hors de la chaire il parlait comme un homme qui pense ce qu'il dit. Mais à peine était-il en chaire qu'il avait l'air d'un parfait automate : il s'enflait, il déclamait, il chantonnait, de quoi endormir tout le monde. Et la difficulté semblait être qu'il voulait maintenir la dignité de la chaire.

(2.) On objecte que cette prédication est théâtrale. L'évêque de Londres demanda un jour à Garrick, le célèbre comédien, comment il se faisait que des acteurs, en représentant une simple fiction, émeuvent une assemblée jusqu'aux larmes, tandis que les pasteurs, en représentant les réalités les plus solennelles, pouvaient à peine se faire écouter. Le philosophe Garrick répondit fort bien : « C'est que nous représentons la fiction comme une réalité, et que vous représentez la réalité comme une fiction. » Tout est dit. Or quel est le but de l'acteur dans une représentation théâtrale ? C'est d'entrer si bien dans l'esprit et le sens de l'auteur qu'il adopte ses sentiments, qu'il les fait siens, les sent, les incarne, et les lance sur l'auditoire comme une réalité vivante. Et maintenant, qu'y a-t-il à objecter à tout cela dans la prédication ?

L'acteur accorde le geste à la parole et la parole au geste. Son regard, ses mains, ses attitudes, tout est destiné à exprimer pleinement le sens de l'auteur. Or tel devrait être le but du prédicateur. Et si par « théâtral » on entend la représentation la plus forte possible des sentiments exprimés, alors plus un sermon est théâtral, mieux cela vaut. Et si les pasteurs sont trop guindés, et les gens trop délicats, pour apprendre même d'un acteur, même de la scène, la meilleure méthode pour gagner les esprits, pour faire valoir les sentiments et répandre sur une assemblée la chaleur d'une pensée brûlante, alors qu'ils continuent leurs discours monotones, leurs lectures et leur raideur dévote. Mais qu'ils se souviennent que, pendant qu'ils se détournent ainsi de l'art de l'acteur et le décrient, et qu'ils essaient de soutenir « la dignité de la chaire », les théâtres peuvent être bondés tous les soirs. Les gens de bon sens trouveront du plaisir à cette manière de parler, et les pécheurs descendront en enfer.

6. Une assemblée peut apprendre comment choisir un pasteur.

Quand une Église sans pasteur en cherche un, il y a deux points principaux sur lesquels elle fixe ordinairement son attention. (1.) Qu'il soit populaire. (2.) Qu'il soit savant. C'est très bien. Mais la première question qu'elle devrait se poser est celle-ci : « Est-il sage pour gagner des âmes ? » Peu importe qu'un pasteur soit éloquent ou savant. Peu importe qu'il ait des manières agréables et populaires. S'il est de fait que les pécheurs ne se convertissent pas sous sa prédication, cela montre qu'il n'a pas cette sagesse, et vos enfants et vos voisins descendront en enfer sous sa prédication.

Je suis heureux de savoir que bien des Églises poseront cette question au sujet des pasteurs. Et si elles trouvent qu'un pasteur est dépourvu de cette qualité vitale, elles ne voudront pas de lui. Et si l'on peut trouver des pasteurs qui soient sages pour gagner des âmes, les Églises voudront de tels pasteurs. Il est vain de lutter contre cela, ou de prétendre que ces hommes n'ont pas une bonne éducation, ou qu'ils ne sont pas savants, ou que sais-je encore. Il est vain que les écoles essaient de faire avaler de

force aux Églises une génération de pasteurs savants en tout, sauf en ce qu'ils ont le plus besoin de savoir. Les Églises ont déclaré qu'ils n'étaient pas faits comme il faut, et elles ne soutiendront pas ce qui est aussi notoirement insuffisant que le système actuel d'éducation théologique.

Il est très difficile de dire ce qu'il faut dire sur ce sujet sans risquer de faire naître dans l'Église un mauvais esprit envers les pasteurs. Bien des chrétiens de profession sont prêts à trouver à redire aux pasteurs quand ils n'en ont aucune raison ; au point qu'il devient très difficile de dire sur les pasteurs ce qui est vrai et ce qui doit être dit, sans que cette catégorie de chrétiens de profession le déforme et en abuse. Je ne voudrais pour rien au monde dire quoi que ce soit qui nuise à l'influence d'un ministre de Christ qui s'efforce réellement de faire du bien. Je voudrais qu'ils méritent cent fois plus d'influence qu'ils n'en méritent ou n'en ont actuellement. Mais dire la vérité ne nuira pas à l'influence des pasteurs qui, par leur vie et leur prédication, donnent à l'Église la preuve que leur but est de faire du bien et de gagner des âmes à Christ. Ces pasteurs-là reconnaîtront la vérité de tout ce que j'ai dit, ou voudrais dire. Ils voient tout cela, et ils le déplorent. Mais s'il y a des pasteurs qui ne font aucun bien, qui se paissent eux-mêmes au lieu de paître le troupeau, de tels pasteurs ne méritent aucune influence. S'ils ne font aucun bien, il est temps qu'ils se tournent vers une autre profession. Ce ne sont que des sangsues accrochées aux organes vitaux de l'Église, qui lui sucent le sang du cœur. Ils sont inutiles, et pis qu'inutiles. Et plus tôt on les mettra de côté pour remplir leurs places par des hommes qui se dépenseront pour Christ, mieux cela vaudra.

Enfin, c'est le devoir de l'Église de prier pour nous, les pasteurs. Pas un seul d'entre nous n'est ce qu'il devrait être. Comme Paul, nous pouvons dire : « Et qui est suffisant pour ces choses ? » (2 Corinthiens 2,16). Mais qui d'entre nous ressemble à Paul ? Où trouverez-vous un pasteur comme Paul ? Il n'y en a pas ici. Nous avons tous reçu une mauvaise éducation, tous tant que nous sommes. Priez pour les écoles, les collèges et les séminaires. Et priez pour les jeunes gens qui se préparent au ministère.

Priez pour les pasteurs, afin que Dieu leur donne cette sagesse qui gagne les âmes. Et priez Dieu d'accorder à l'Église la sagesse et les moyens de former une génération de pasteurs qui iront de l'avant et convertiront le monde. L'Église doit être en travail dans la prière, gémir et lutter dans l'angoisse pour cela. C'est maintenant, pour l'Église, la perle de grand prix : être pourvue de pasteurs de la bonne sorte. La venue du millénium dépend de l'existence d'une autre sorte de pasteurs, mieux formés pour leur œuvre. Et nous les aurons, aussi sûrement que tient la promesse du Seigneur. Un ministère tel que celui qui est aujourd'hui dans l'Église ne convertira jamais le monde. Mais le monde doit être converti, et Dieu entend donc avoir des pasteurs qui le convertiront. « Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson » (Matthieu 9,38).

Discours 13

Comment les Églises peuvent aider leurs pasteurs

Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort ; et lorsqu'il baissait sa main, Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. Et Josué vainquit Amalek et son peuple, au tranchant de l'épée. (Exode 17,11-13)

Vous qui lisez votre Bible, vous vous rappelez le contexte de ces versets. Le peuple de Dieu, pour soumettre ses ennemis, vint livrer bataille aux Amalécites, et c'est alors que ces faits se produisirent. On voit mal pourquoi on attacherait de l'importance au fait que Moïse tenait les mains élevées, à moins de comprendre ce geste comme l'attitude de la prière. Dès lors, ses mains élevées, et le succès qui accompagnait ce geste, nous enseignent combien il importe de prier Dieu pour obtenir son aide dans tous nos combats contre les ennemis de Dieu. Le concours et le soutien d'Aaron et de Hur ont généralement été compris comme l'image du devoir qu'ont les Églises de soutenir et d'aider leurs pasteurs dans leur œuvre, et de l'importance de ce concours pour le succès de l'Évangile prêché. C'est l'usage que j'en ferai aujourd'hui. Après avoir parlé du devoir qu'ont les pasteurs de travailler aux réveils, je vais maintenant considérer L'IMPORTANCE DU CONCOURS DE L'ÉGLISE POUR SUSCITER ET POURSUIVRE UN RÉVEIL.

Il y a un certain nombre de choses dont l'importance pour favoriser un réveil n'a pas été suffisamment considérée par les Églises et les pasteurs, et qui, si l'on n'y prend pas garde, empêcheront les réveils de s'étendre, et même de durer un temps appréciable. Dans mes deux derniers discours, je me suis arrêté sur les devoirs des pasteurs, car il m'était impossible de

donner une série de discours sur les réveils sans entrer plus ou moins longuement dans cette partie des moyens. Je n'en ai pas fini avec cette partie du sujet, mais j'ai jugé important de faire ici un détour pour traiter quelques points où l'Église doit se tenir aux côtés de son pasteur et l'aider, si elle espère connaître un réveil. Pour traiter ce sujet, je me propose :

I. De mentionner plusieurs choses que les chrétiens doivent éviter, s'ils veulent soutenir leurs pasteurs.

II. Quelques choses auxquelles ils doivent veiller.

I. Je dois mentionner plusieurs choses qu'il faut éviter.

1. Gardez-vous à tout prix de l'idée, en théorie comme en pratique, que c'est au pasteur seul de favoriser les réveils. Beaucoup de gens sont portés à rester passifs sur ce sujet, et ont le sentiment de n'avoir rien à faire. Ils ont engagé un pasteur et l'ont payé pour qu'il les nourrisse d'instruction et de consolation, et désormais ils n'ont plus qu'à rester assis et à avaler la nourriture qu'il leur donne. Ils doivent payer son traitement et assister à sa prédication, et ils pensent que c'est faire beaucoup. Et lui, de son côté, on attend de lui qu'il prêche une bonne doctrine, saine et consolante, pour les soutenir et les mettre à l'aise ; et c'est ainsi qu'ils comptent aller au ciel. Je vous le dis, ILS IRONT EN ENFER, si c'est là leur religion. Ce n'est pas le chemin du ciel.

Soyez certains que, là où cet esprit règne dans l'Église, si bon que soit le pasteur, l'Église a pris le chemin qui empêche un réveil. Il aura beau être aussi fidèle, aussi engagé, aussi doué et éloquent qu'on voudra, il pourra s'épuiser, et peut-être y laisser la vie, mais il n'aura guère de réveil, ou pas du tout.

Là où il n'y a pas d'Église, ou très peu de membres dans l'Église, un réveil peut être favorisé sans aucun effort organisé de l'Église, puisqu'elle n'est pas là ; et en pareil cas Dieu accommode sa grâce aux circonstances, comme il le fit quand les apôtres partirent seuls planter l'Évangile dans le

monde. J'ai vu des exemples de réveils puissants dans de telles conditions. Mais là où les moyens existent, Dieu veut qu'on les emploie. J'aimerais mieux qu'il n'y ait aucune Église dans un endroit que de tenter de favoriser un réveil là où se trouve une Église qui ne veut pas travailler. Dieu veut être sollicité par son peuple pour accorder ses bénédictions. L'influence contraire d'une Église qui ne veut pas travailler est pire que l'incrédulité. Il est impossible de rester sur un terrain neutre à l'égard d'un réveil, bien que certains chrétiens de profession s'imaginent l'être. Si un chrétien de profession ne se donne pas tout entier à l'œuvre, il s'y oppose. Qu'un tel homme essaie de garder une position intermédiaire et dise qu'il va attendre de voir comment les choses tourneront : eh bien, c'est exactement la position que le diable veut lui voir prendre. Les chrétiens de profession peuvent ainsi faire son œuvre bien plus efficacement que par une opposition ouverte. S'ils s'opposent ouvertement, tout le monde dira qu'ils n'ont pas de religion. Mais par cette voie moyenne ils gardent leur influence, et font ainsi plus efficacement l'œuvre du diable.

En engageant un pasteur, une Église doit se rappeler qu'elle n'a engagé qu'un chef pour la conduire à l'action dans la cause de Christ. On trouverait étrange que quelqu'un propose d'entretenir un général et de le laisser ensuite aller se battre tout seul ! Ce n'est pas plus absurde, ni plus désastreux, que de voir un pasteur tenter d'avancer seul. L'Église se méprend sur le but du ministère si elle laisse son pasteur travailler seul. Il ne suffit pas qu'elle écoute les sermons. Ce n'est que l'ordre de marche, que l'Église est tenue de suivre.

2. Ne vous plaignez pas de votre pasteur parce qu'il n'y a pas de réveil, si vous ne faites pas votre devoir. Il ne sert à rien de vous plaindre qu'il n'y ait pas de réveil, si vous ne faites pas votre devoir. Cela seul est une raison suffisante pour qu'il n'y en ait pas. C'est une chose des plus cruelles et des plus abominables, pour une Église, que de se plaindre de son pasteur quand elle-même dort à poings fermés. Il est très fréquent que des chrétiens de profession s'en fassent un grand mérite et apaisent

leur propre conscience en se plaignant de leurs pasteurs. Et quand on parle de l'importance pour les pasteurs d'être réveillés, ce genre de gens est prompt à dire : Nous n'aurons jamais de réveil avec un pareil pasteur ; alors qu'en réalité leur pasteur est bien plus réveillé qu'eux.

Il y a encore une chose vraie sur ce point, et qui mérite d'être relevée. Quand l'Église est tombée bien bas, les chrétiens de profession sont très enclins à se plaindre de l'Église et du triste état de la religion parmi eux. Cet être insaisissable et irresponsable, l'« Église », fait l'objet de toutes leurs plaintes parce qu'elle dort. Alors les plaintes sur le triste état de la religion, sur la froideur de l'Église ou du pasteur, s'épanchent lamentablement, sans qu'ils semblent se rendre compte que l'Église se compose d'individus, et que tant que chacun ne prendra pas son propre cas en main, ne se plaindra pas de lui-même, ne s'humiliera pas devant Dieu, ne se repentira pas et ne se réveillera pas, l'Église ne pourra jamais avoir la moindre efficacité, et il ne pourra jamais y avoir de réveil. Si, au lieu de vous plaindre de votre pasteur ou de l'Église, vous vous réveilliez chacun personnellement, et ne vous plaigniez ni de lui ni d'elle tant que vous ne pouvez pas dire que vous êtes purs du sang de tous les hommes et que vous faites votre devoir pour sauver les pécheurs, il serait porté à sentir la justesse de vos plaintes ; et s'il ne la sentait pas, Dieu la sentirait, et soit il le réveillerait, soit il l'écarterait.

3. Ne laissez pas votre pasteur se tuer à vouloir mener l'œuvre seul, pendant que vous refusez de l'aider. Il arrive qu'un pasteur s'aperçoive que l'arche de l'Éternel n'avancera pas s'il n'y met toutes ses forces ; il a tant désiré un réveil qu'il l'a fait, et il en est mort. Et il était prêt à mourir pour cela. Je pourrais citer quelques cas, dans cet État, où des pasteurs sont morts, sans aucun doute à cause de leurs travaux pour favoriser un réveil là où l'Église se dérobait à l'œuvre.

Je vais citer un cas. Il y a quelques années, un pasteur travaillait dans un endroit où il y avait un réveil ; il reçut la visite d'un ancien d'une Église assez éloignée, qui voulait qu'il vienne y prêcher. Il n'y avait pas de réveil

là-bas, il n'y en avait jamais eu, et l'ancien se plaignait de leur état : ils avaient eu deux excellents pasteurs ; l'un s'était complètement épuisé et en était mort, l'autre s'était usé, avait perdu courage et les avait quittés ; ils étaient une Église pauvre et faible, et leurs perspectives étaient bien sombres à moins d'avoir un réveil ; aussi suppliait-il ce pasteur de venir les aider. Il semblait très affligé ; le pasteur écouta ses jérémiades et finit par lui répondre en demandant : Pourquoi n'avez-vous jamais eu de réveil ? Je ne sais pas, dit l'ancien. Notre pasteur travaillait dur, mais l'Église ne semblait pas se réveiller, et, je ne sais comment, il ne semblait pas y avoir de réveil. « Eh bien, dit le pasteur, je vois ce que vous voulez : vous avez tué un des serviteurs de Dieu, vous en avez brisé un autre au point qu'il a dû vous quitter, et maintenant vous voulez en faire venir un autre pour le tuer ; et le diable vous a envoyé ici pour me faire venir vous bercer dans votre berceau. Vous aviez un bon pasteur pour vous prêcher, mais vous avez continué de dormir, et il s'est dépensé jusqu'à mourir littéralement à la tâche. Puis le Seigneur vous en a donné un autre, et vous êtes encore restés couchés à dormir, sans vouloir vous réveiller à votre devoir. Et maintenant vous voici, désespérés, et vous voulez un autre pasteur, n'est-ce pas ? À Dieu ne plaise que vous en ayez jamais un autre tant que vous agirez comme vous l'avez fait. À Dieu ne plaise que vous ayez jamais un pasteur avant que l'Église se réveille à son devoir. » L'ancien fut touché, car c'était un homme de bien. Les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. « Et maintenant, dit le pasteur, voulez-vous être fidèle, rentrer chez vous et dire à l'Église ce que je vous dis ? Si vous le faites, et s'ils sont fidèles et se réveillent à leur devoir, ils auront un pasteur, je le leur garantis. » L'ancien dit qu'il le ferait, et il tint parole : il rentra chez lui et dit à l'Église combien il était cruel de leur part de demander à un autre pasteur de venir chez eux s'ils ne voulaient pas se réveiller. Ils le sentirent, confessèrent leurs péchés, se réveillèrent à leur devoir ; un pasteur leur fut envoyé, et un réveil précieux et puissant s'ensuivit.

Les Églises ne se rendent pas compte combien souvent leur froideur et leur mauvaise volonté peuvent être purement et simplement la cause de la mort de leurs pasteurs. L'état de leur troupeau et des pécheurs pèse sur leur esprit ; ils sont dans les douleurs de l'enfantement nuit et jour, et ils travaillent en toute occasion, favorable ou non, au-delà de ce que la constitution humaine peut supporter, jusqu'à ce qu'ils s'usent et meurent. L'Église ne connaît pas l'angoisse du cœur d'un pasteur quand il est en travail pour les âmes, qu'il s'efforce de réveiller l'Église pour qu'elle l'aide, et qu'il la voit toujours plongée dans le sommeil de la mort. Peut-être se secouera-t-elle parfois pour un effort spasmodique de quelques jours, puis tout redevient froid. Et c'est ainsi que plus d'un pasteur fidèle s'épuise et meurt ; et alors ces chrétiens de profession sans cœur sont les premiers à lui reprocher d'en avoir tant fait.

Je me souviens d'un bon pasteur qui se rendit dans un endroit où il y avait un réveil, et qui y entendit un sermon incisif adressé aux pasteurs. Il le reçut en homme de Dieu ; il ne se révolta pas contre la vérité de Dieu, mais il fit vœu devant Dieu de ne jamais prendre de repos avant d'avoir vu un réveil parmi son peuple. Il rentra chez lui et se mit à l'œuvre ; l'Église ne voulut pas se réveiller, à part quelques membres, et le Seigneur les bénit et répandit son Esprit ; mais le pasteur se coucha sur son lit et mourut, au milieu du réveil.

4. Gardez-vous de vous plaindre d'une prédication claire et incisive, même quand ses reproches tombent sur vous. Les Églises ont tendance à oublier qu'un pasteur n'est responsable que devant Dieu. Elles veulent fixer au pasteur des règles de prédication, pour que celle-ci ne s'applique pas à elles. S'il presse l'Église et met à nu les péchés qui règnent parmi ses membres, ils disent que c'est personnel et se révoltent contre la vérité. Ou bien ils disent qu'il ne devrait pas prêcher si clairement à l'Église devant le monde ; cela expose la religion, disent-ils ; il devrait les prendre à part et prêcher à l'Église seule, sans dire aux pécheurs combien les chrétiens sont mauvais. Mais il y a des cas où un pasteur ne peut faire moins que d'annoncer à la maison de Jacob ses péchés (Ésaïe 58,1). Si

vous demandez : Pourquoi ne pas le faire quand nous sommes entre nous ? je réponds : Comme si les pécheurs ne savaient pas que vous faites le mal ! Je vous prêcherai entre vous, sur vos propres péchés, quand vous vous réunirez entre vous pour pécher. Mais, aussi vrai que l'Éternel est vivant, si vous péchez devant le monde, vous serez repris devant le monde. N'est-ce pas un fait que les pécheurs savent comment vous vivez, et qu'ils trébuchent sur vous pour tomber en enfer ? Alors ne blâmez pas les pasteurs quand ils jugent de leur devoir de reprendre l'Église ouvertement devant le monde. Si vous êtes trop orgueilleux pour supporter cela, ne vous attendez pas à un réveil. Ne dites pas qu'une prédication est trop claire parce qu'elle expose les fautes de l'Église. Il n'existe pas de prédication trop claire.

5. Il arrive que des chrétiens de profession s'alarment, de peur que le pasteur n'offense les impies par une prédication claire. Ils se mettent alors à le mettre en garde, à lui demander s'il ne ferait pas mieux de changer un peu pour éviter de choquer, et ainsi de suite. Cette crainte s'éveille surtout si quelques-uns des membres les plus riches et les plus influents de l'assemblée sont froissés : on craint qu'ils ne retirent leur soutien à l'Église et ne donnent plus leur argent pour aider à payer le traitement du pasteur, si bien que le fardeau retombera plus lourdement sur l'Église. Il ne peut jamais y avoir de réveil dans une telle Église. Mais l'Église devrait prier, par-dessus tout, pour que la vérité tombe sur les impies comme un feu. Et s'ils sont froissés ? Christ peut très bien se passer de leur argent. Ne blâmez pas votre pasteur, et ne lui demandez pas de changer sa manière de prêcher pour plaire aux impies et les ménager. Il ne sert à rien qu'un pasteur prêche aux impénitents s'il ne peut leur prêcher la vérité. Et cela ne leur servira à rien de payer pour l'entretien de l'Évangile, s'il n'est pas prêché de manière à les sonder et à les sauver.

Il arrive que des membres d'Église parlent entre eux de l'imprudence du pasteur, forment un parti et tombent dans un très mauvais esprit, parce que les méchants sont mécontents. Il y avait un endroit où avait lieu un

réveil puissant, et une grande opposition. L'Église s'alarma : elle craignait que, si le pasteur ne se montrait pas moins clair et moins incisif, quelques impénitents n'aillent se joindre à une autre assemblée. Et l'un des principaux membres de l'Église fut chargé d'aller trouver le pasteur et de lui demander de ne pas prêcher aussi durement, car s'il continuait, telles et telles personnes quitteraient l'assemblée. Le pasteur demanda : La prédication n'est-elle pas vraie ? « Si. » Dieu ne la bénit-il pas ? « Si. » Avez-vous jamais vu auparavant pareille œuvre en ce lieu ? « Non, jamais. » « Arrière de moi, Satan ! (Matthieu 16,23) Le diable vous a envoyé ici pour cette commission ; vous voyez que Dieu bénit la prédication, que l'œuvre avance, que des pécheurs se convertissent chaque jour, et maintenant vous venez me demander de baisser le ton de la prédication, pour mettre à l'aise l'esprit des impies. » L'homme sentit le reproche et le reçut en chrétien ; il vit son erreur et s'inclina, et on ne l'entendit plus jamais critiquer la clarté de la prédication.

Dans une autre ville où il y avait un réveil, une femme qui avait une certaine influence (et qui n'était pas pieuse) se plaignait beaucoup de ce qu'elle appelait une prédication claire, incisive et personnelle. Mais au bout de quelque temps elle fut elle-même touchée par l'œuvre. Après cela, quelques-uns de ses amis impénitents lui rappelèrent ce qu'elle disait autrefois contre le prédicateur, qui « la servait si brûlante ». Elle répondit que ses vues avaient changé, et que peu lui importait que la vérité fût prêchée brûlante : elle pouvait l'être chauffée au rouge.

6. Ne prenez en aucune manière le parti des méchants. Si peu que vous le fassiez, vous fortifierez leurs mains. Si les méchants accusent le pasteur d'être imprudent ou de faire des personnalités, et que les membres de l'Église, sans admettre que le pasteur le fasse, admettent seulement que la prédication personnelle est une faute, et parlent de l'inconvenance de la prédication personnelle, les méchants se sentiront fortifiés par de telles remarques. Ne vous associez à eux d'aucune façon, car ils sentiront qu'ils vous ont de leur côté contre leur pasteur. Vous adoptez leurs principes, vous employez leur langage, et l'on comprend que vous êtes d'accord avec

eux. Qu'est-ce que la prédication personnelle ? Personne ne tire jamais profit d'une prédication s'il n'est amené à sentir qu'elle le vise. Or une telle prédication est toujours personnelle. Elle paraît souvent si personnelle aux méchants qu'ils ont l'impression qu'on va les appeler par leur nom devant l'assemblée. Un pasteur prêchait un jour à une assemblée et, en décrivant certains caractères, il dit : « Si j'étais omniscient, je pourrais appeler par leur nom les personnes mêmes qui répondent à ce portrait. » Un homme s'écria : « Nommez-moi ! », et il avait l'air de vouloir rentrer sous terre. Il dit ensuite qu'il n'avait pas eu la moindre intention de parler, mais le pasteur l'avait décrit si parfaitement qu'il avait vraiment cru qu'il allait l'appeler par son nom. Le pasteur ne savait même pas qu'un tel homme existait. Il est courant que des hommes pensent que c'est leur propre conduite qui est décrite, et ils se plaignent : « Qui lui a parlé de moi ? Quelqu'un lui a parlé de moi et l'a poussé à prêcher contre moi. » Je pense avoir entendu parler de cinq cents ou mille cas tout à fait semblables. Or, si les membres de l'Église vont jusqu'à admettre qu'un pasteur a tort de viser quelqu'un dans sa prédication, comment pourra-t-il faire du bien ? Si vous ne voulez pas que votre pasteur vise quelqu'un, ou prêche à quelqu'un, vous feriez mieux de le congédier. À qui doit-il prêcher, sinon aux personnes, aux individus qui sont devant lui ? Et comment peut-il leur prêcher s'il ne les vise pas ?

7. Si vous voulez soutenir votre pasteur pour favoriser un réveil, ne contredites pas sa prédication par votre vie. S'il prêche que les pécheurs vont en enfer, ne lui donnez pas un démenti, ne dissipez pas tout cela d'un sourire, par votre légèreté et votre insouciance. J'ai entendu des pécheurs parler de l'effet que produisait sur leur esprit la légèreté des chrétiens après un discours grave et pénétrant. Ils se sentent graves et touchés, ils commencent à s'alarmer de leur état, et ils voient ces chrétiens de profession, au lieu de pleurer sur eux, tout légers et à l'aise, comme pour dire : « N'ayez pas peur, pécheurs, ce n'est pas si grave, après tout ; restez calmes et tout ira bien ; croyez-vous que nous ririons et

plaisanterions si vous alliez en enfer à cette allure ? Nous ne ririons pas si seulement votre maison était en feu, encore moins si nous vous voyions brûler dedans. » À quoi sert-il qu'un pasteur prêche aux pécheurs quand les choses en sont là ?

8. Ne prenez pas inutilement le temps de votre pasteur. Les pasteurs perdent souvent beaucoup de temps parce que des gens viennent les voir pour causer, alors qu'ils n'ont rien d'important à dire et aucune affaire particulière. Le pasteur est naturellement heureux de voir ses amis, et souvent trop disposé à passer du temps en conversation avec les membres de son troupeau, qu'il aime et estime. Les chrétiens de profession devraient se souvenir que le temps d'un pasteur vaut plus que l'or, car il peut être employé à ce que l'or ne pourra jamais acheter. Si l'on détourne le pasteur de la prière à genoux, de sa Bible ou de son cabinet de travail pour se donner le plaisir de sa conversation, on lui fait un grand tort. Quand vous avez une bonne raison de le faire, ne soyez jamais réticents à aller le voir, et même à prendre tout le temps nécessaire. Mais si vous n'avez rien de particulier et d'important à dire, restez chez vous. J'ai connu dans une de nos villes un homme qui n'avait pas d'occupation, et qui prenait des mois entiers du temps du pasteur. Il venait dans son cabinet de travail, s'asseyait trois heures d'affilée et parlait, parce qu'il n'avait rien d'autre à faire, jusqu'à ce qu'enfin le pasteur dût le reprendre franchement et lui dire combien il commettait de péché.

9. Gardez-vous bien d'approuver quoi que ce soit qui soit de nature à détourner l'attention du public de la religion. Souvent, quand arrive la saison de travailler, quand les soirées sont longues, que les affaires sont calmes et que c'est le moment même de faire un effort particulier, à ce moment-là quelqu'un dans l'Église donne une soirée et invite quelques amis chrétiens, pour en faire une soirée religieuse. Puis une autre famille doit en faire autant, pour rendre la politesse. Puis une autre, et une autre encore, jusqu'à ce que cela devienne un système organisé de soirées qui dévore tout l'hiver. Abominable ! C'est la grande ruse du diable, parce que cela paraît si innocent, et si propre à entretenir de bons sentiments et

à faire mieux se connaître les chrétiens entre eux. Et ainsi, au lieu de réunions de prière, ils ont ces soirées.

Les maux qu'entraînent ces soirées sont très grands. On les organise souvent à grands frais, et on s'y livre à la gloutonnerie la plus abominable. On dit que la dépense va de cent à deux mille dollars. On m'a raconté que, dans certains cas, des chrétiens de profession ont donné de grandes soirées, offert de grands festins, et excusé leur prodigalité impie dans l'usage de l'argent de Jésus-Christ en donnant aux pauvres ce qui restait une fois le festin terminé ! Ils se font ainsi une vertu de festoyer et de faire bombance, jusqu'à s'en gorger, des bienfaits de la providence de Dieu, sous prétexte d'aider les pauvres. C'est, dans le principe, la même chose qu'un bal somptueux donné il y a quelques années dans une ville voisine. Le bal était organisé au profit des pauvres : chaque monsieur devait payer une certaine somme, et une fois le bal fini, ce qui restait des fonds ainsi réunis devait être donné aux pauvres. Étrange charité, en vérité, que de manger, boire et danser, puis, quand on a fait bombance et festoyé au point de ne plus pouvoir en jouir, de distribuer aux pauvres les miettes tombées de la table ! Je ne vois pas pourquoi un tel bal ne serait pas tout aussi pieux que ces soirées chrétiennes. Le mal des bals ne tient pas simplement à l'exercice de la danse, mais à la dissipation, aux excès et aux tentations qui les accompagnent.

Mais, dit-on, ce sont des soirées chrétiennes, et ce sont tous, ou presque tous, des chrétiens de profession qui y assistent. Et de plus, elles se terminent souvent par la prière. Or je considère que c'est là l'un de leurs pires traits : qu'après le gaspillage de temps et d'argent, les excès de table, la conversation vaine et les sottises sans nom dont un tel moment est rempli, on tente de sanctifier tout cela et de le faire passer auprès de Dieu en le terminant par la prière. Dites ce que vous voudrez, il ne serait pas plus absurde, ni plus incongru, ni plus impie, de clore par la prière un bal, une représentation de théâtre ou une partie de cartes.

En est-on venu là ? Que des chrétiens de profession, qui font profession de désirer le salut du monde, alors que des appels leur parviennent des quatre vents du ciel pour envoyer l'Évangile, fournir des Bibles, des traités et des missionnaires, afin de sauver le monde de la mort, dépensent des centaines de dollars en une soirée, puis aillent à la réunion de prière mensuelle pour les missions prier pour les païens !

Dans certains cas, m'a-t-on dit, ils trouvent de quoi apaiser leur conscience dans le fait que leur pasteur assiste à leurs soirées. Cela, naturellement, donne du poids à un tel exemple ; et si un chrétien de profession donne une soirée et y invite son pasteur, les autres doivent en faire autant. L'étape suivante sera peut-être que chacun donne un bal et nomme son pasteur maître de cérémonie ! Pourquoi pas ? Et peut-être, au bout de quelque temps, leur fera-t-il la faveur de jouer du violon. À mon avis, il pourrait tout aussi bien le faire que d'aller clore une telle soirée par la prière.

J'ai appris avec peine qu'un cercle de soirées, je ne sais dans quelle mesure, s'est tenu à Rochester, cette ville si hautement favorisée du Seigneur. Je ne sais sous quelle influence elles ont été organisées, ni quelles personnes en particulier les ont patronnées et y ont assisté. Mais je conseillerais à toute assemblée qui envisage d'avoir un cercle de soirées de congédier en attendant son pasteur, et de le laisser aller prêcher là où les gens seraient prêts à recevoir la parole et à en profiter, plutôt que de le garder là, affligé, peiné et tué à force de tenter de favoriser la religion parmi eux, pendant qu'ils sont engagés corps et âme au service du diable.

Les chrétiens de profession ne devraient jamais organiser quoi que ce soit qui puisse détourner de la religion l'attention du public sans avoir d'abord consulté leur pasteur et en avoir fait l'objet d'une prière particulière. Et s'ils découvrent que cela aura cet effet, ils ne devraient jamais le faire. Il se présente souvent au public des choses qui ont cette tendance : une série de conférences, un spectacle, ou autre chose du même genre. Les chrétiens de profession devraient être sages, savoir ce

qu'ils font, et ne donner leur caution à rien de tel avant d'avoir vu quelle influence cela aura, et si cela entravera un réveil. Si c'est le cas, qu'ils n'y aient aucune part. Toute chose de ce genre devrait être estimée d'après son effet sur le royaume de Christ.

Quant aux soirées, dites tant que vous voudrez qu'elles sont une récréation innocente : j'en appelle à ceux d'entre vous qui y ont jamais assisté, pour qu'ils disent si elles vous préparent à la prière, si elles augmentent votre spiritualité, si des pécheurs s'y convertissent jamais, ou si des chrétiens y sont amenés à lutter dans l'angoisse de la prière pour les âmes.

II. Je dois mentionner plusieurs choses que les Églises doivent FAIRE, si elles veulent favoriser un réveil et aider leur pasteur.

1. Elles doivent pourvoir à ses besoins matériels. Un pasteur qui se donne entièrement à l'œuvre ne peut s'occuper d'affaires temporelles, et dépend donc entièrement de son troupeau pour la satisfaction de ses besoins matériels, y compris l'entretien de sa famille. Je n'ai pas besoin d'argumenter sur ce point, car vous le comprenez tous parfaitement. C'est le commandement de Dieu : le Seigneur « a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile » (1 Corinthiens 9,14). Mais regardez maintenant autour de vous, et voyez ce que font beaucoup d'Églises en cette matière. Par exemple, quand elles veulent un pasteur, elles regardent de tous côtés pour voir à quel prix le plus bas elles peuvent en avoir un. Elles calculent au centime près ce que lui coûtera son sel, ce que lui coûtera sa farine, et fixent ensuite son traitement si bas qu'il est réduit aux pires difficultés pour s'en tirer et entretenir sa famille. Un pasteur doit avoir l'esprit en paix pour étudier et travailler avec fruit ; il ne peut pas marchander les prix, discuter, et guetter les meilleures occasions d'acheter avantageusement ce dont il a besoin. S'il est obligé de le faire, son esprit est embarrassé. Si ses besoins matériels ne sont pas assurés de telle sorte que ses pensées puissent s'en détacher, comment peut-il faire son devoir ?

2. Soyez honnêtes avec votre pasteur.

Ne mesurez pas et ne calculez pas avec combien de sel et combien de boisseaux de grain il peut tout juste s'en tirer. Souvenez-vous que c'est à Christ que vous avez affaire. Et il vous demande de placer ses serviteurs dans une situation telle qu'avec une prudence ordinaire, tout embarras matériel soit hors de question.

3. Soyez exacts avec lui.

Il arrive que des Églises, au moment d'installer un pasteur, mettent beaucoup d'amour-propre à offrir un traitement ; elles organisent une souscription et arrivent à un montant qu'elles ne paient jamais, et qu'elles n'ont très probablement jamais eu l'intention de payer. Et ainsi, au bout d'un, deux, trois ou quatre ans, la société de l'Église se trouve devoir trois ou quatre cents dollars d'arriérés à son pasteur, et l'on s'attend à ce qu'il en fasse cadeau. Et pendant tout ce temps on se demande pourquoi il n'y a pas de réveil ! C'est peut-être justement la raison : l'Église a MENTI ; elle a solennellement promis de payer tant, et ne l'a pas fait. Dieu ne peut, sans se contredire, répandre son Esprit sur une telle Église.

4. Payez-lui son traitement sans qu'il ait à le demander.

Rien n'est souvent aussi embarrassant pour un pasteur que d'être obligé de réclamer à son troupeau son traitement. Souvent il se fait des ennemis et froisse des gens parce qu'il est obligé de réclamer, de réclamer encore et encore son argent, sans l'obtenir pour autant comme on le lui avait promis. Ils l'auraient payé si leur crédit avait été en jeu ; mais quand il n'y va que de la conscience et de la bénédiction de Dieu, ils laissent traîner. Si l'un d'eux avait un billet à échéance à la banque, vous le verriez attentif et ponctuel, sur place avant trois heures. C'est que le billet serait protesté, et qu'ils perdraient leur réputation. Mais ils savent que le pasteur ne les poursuivra pas en justice pour son traitement ; ils sont négligents, laissent courir, et c'est lui qui doit en subir les inconvénients. Ce n'est pas

aussi fréquent en ville qu'à la campagne. Mais à la campagne, j'ai connu des cas déchirants de détresse et de misère, dus à la négligence et à la cruauté d'assemblées qui retenaient ce qui était dû. Des Églises vivent dans le mensonge et la tromperie habituels, puis s'étonnent de n'avoir pas de réveil. Comment peuvent-elles s'en étonner ?

5. Priez pour votre pasteur.

Je veux dire quelque chose par là. Et que pensez-vous que je veuille dire ? Même les apôtres pressaient les Églises de prier pour eux. C'est plus important que vous ne l'imaginez. Les pasteurs ne demandent pas qu'on prie pour eux simplement en tant qu'hommes, ni pour être remplis d'une abondance des influences de l'Esprit dans le seul but de favoriser leur jouissance personnelle. Mais ils savent que si l'Église ne désire pas ardemment une bénédiction sur les travaux d'un pasteur, c'est tenter Dieu que de l'attendre. Combien de fois un pasteur monte-t-il en chaire avec le sentiment que son cœur va se briser du désir de la bénédiction de Dieu, tout en sentant qu'il n'y a pas lieu de l'attendre, car rien ne permet de croire que l'Église la désire ! Peut-être a-t-il passé deux heures à genoux en supplication, et pourtant, parce que l'Église ne désire pas de bénédiction, il a le sentiment que ses paroles vont lui rebondir au visage.

J'ai vu des chrétiens qui étaient dans l'angoisse au moment où le pasteur montait en chaire, de peur que son esprit ne soit dans un nuage, ou son cœur froid, ou qu'il n'ait pas d'onction, et qu'ainsi la bénédiction ne vienne pas. J'ai travaillé avec un homme de ce genre. Il priait jusqu'à ce qu'il ait acquis dans son esprit l'assurance que Dieu serait avec moi dans ma prédication, et il lui arrivait de prier jusqu'à s'en rendre malade. Je l'ai vu parfois dans les ténèbres pendant un temps, alors que les gens se rassemblaient ; son esprit était plein d'anxiété, et il s'en allait prier encore et encore, jusqu'à ce qu'enfin il entre dans la salle le visage paisible et dise : « Le Seigneur est venu, et il sera avec nous. » Et je ne crois pas l'avoir jamais trouvé dans l'erreur.

J'ai vu une Église porter son pasteur sur ses bras dans la prière, jour après jour, et veiller avec une anxiété inexprimable pour voir s'il avait le Saint-Esprit avec lui dans ses travaux ! Quand elle sent et prie ainsi, oh ! quels sentiments, quels regards se manifestent dans l'assemblée ! Ces chrétiens ont éprouvé une anxiété inexprimable de voir la parole venir avec puissance et produire son effet ; et quand ils voient leur prière exaucée, quand ils entendent un mot ou une phrase sortir BRÛLANT du cœur et produire son effet parmi le peuple, on voit toute leur âme regarder par leurs yeux. Combien la situation est différente là où l'Église a le sentiment que le pasteur prie, et qu'ainsi il n'est pas besoin qu'elle prie ! Elle se trompe. L'Église doit désirer la bénédiction et prier pour l'obtenir. Dieu dit qu'il veut être sollicité par la maison d'Israël (Ézéchiel 36,37). Je voudrais que vous sentiez que rien ne peut remplacer cela.

J'ai vu des cas, dans des réveils, où l'Église était tenue à l'arrière-plan pour la prière, et où l'on faisait prier dans toutes les réunions des personnes venues d'ailleurs. C'est toujours fâcheux, même s'il devait y avoir un réveil, car le réveil sera forcément moins puissant et moins salutaire dans ses effets sur l'Église. Je ne sais si je n'ai pas quelquefois froissé des chrétiens et des pasteurs venus d'ailleurs en continuant à faire prier des membres de l'Église du lieu, et non ceux qui venaient d'ailleurs. Ce n'était pas par manque d'égards envers eux, mais parce que le but était d'amener l'Église principalement concernée à désirer une bénédiction, à prier et à lutter dans l'angoisse pour l'obtenir.

Dans un certain endroit, on avait tenu une série de réunions sans bon résultat, et qui avait produit de grands maux. Je fus conduit à en rechercher la raison. Et il en ressortit que, dans toutes leurs réunions, on n'avait pas fait prier un seul membre de leur propre Église : toutes les prières avaient été faites par des personnes venues d'ailleurs. Rien d'étonnant qu'aucun bien n'ait été fait. L'Église n'était pas intéressée. Celui qui dirigeait les réunions avait de bonnes intentions, mais il entreprit de favoriser un réveil sans engager dans l'œuvre l'Église du lieu.

Il laissa une Église paresseuse rester tranquille et ne rien faire, et ainsi il ne pouvait en sortir aucun bien.

Les Églises devraient prier pour leurs pasteurs en tant qu'instruments chargés de briser les pécheurs par la parole de vérité. La prière pour le pasteur se fait souvent de manière convenue et formelle, et reste confinée aux réunions de prière. On dira ses prières à l'ancienne manière, comme on l'a toujours fait : « Seigneur, bénis ton serviteur qui exerce le ministère, que tu as placé sur cette partie des murs de Sion », et ainsi de suite ; et cela ne mène à rien, parce qu'il n'y a pas de cœur. Et la preuve en est souvent qu'ils n'ont jamais pensé à prier pour lui en secret, qu'ils n'ont jamais lutté dans l'angoisse dans leur chambre pour obtenir une bénédiction sur ses travaux. Ils ne l'omettront peut-être pas entièrement dans leurs réunions. S'ils le faisaient, il serait évident qu'ils se soucient vraiment très peu des travaux de leur pasteur. Mais ce n'est pas là le lieu le plus important. Le moyen de présenter pour votre pasteur une prière efficace, c'est de porter ce sujet dans votre chambre, et, quand vous êtes dans le secret, de lutter avec Dieu pour que le succès accompagne ses travaux.

J'ai connu le cas d'un pasteur en mauvaise santé qui devint déprimé, s'abattit dans son esprit et fut plongé dans de grandes ténèbres, au point de ne plus se sentir capable de prêcher. Un membre de l'Église fut réveillé : il se mit à sentir la situation du pasteur, et à prier pour qu'il ait le Saint-Esprit avec lui dans sa prédication. Un dimanche matin, ce membre fut très travaillé en son esprit ; il se mit à prier dès qu'il fit jour, et pria encore et encore pour une bénédiction ce jour-là. Et le Seigneur, d'une manière ou d'une autre, conduisit le pasteur à portée de voix de sa prière. Cet homme disait au Seigneur exactement ce qu'il pensait de la situation du pasteur et de son état d'esprit, et plaidait pour obtenir une bénédiction, comme quelqu'un qui ne veut pas essuyer de refus. Le pasteur monta en chaire et prêcha ; la lumière fit irruption en lui, la parole fut accompagnée de puissance, et un réveil commença ce jour-là même.

6. L'Église devrait pourvoir à l'entretien du pasteur, et lui garantir sa subsistance, indépendamment des impies. Sinon il risque d'être obligé soit de laisser sa famille mourir de faim, soit de taire une partie de la vérité pour ne pas offenser les pécheurs. Je fis un jour des remontrances à un pasteur dont je m'étais aperçu qu'il avait peur de dire franchement toute la vérité. Je lui dis que j'étais surpris qu'il n'insiste pas sur certains points. Il me répondit qu'il était dans une situation telle qu'il devait plaire à certains hommes, qui seraient touchés sur ces points-là. C'étaient les impies qui l'entretenaient principalement, et cela le rendait dépendant et porté aux compromis. Et pourtant, peut-être que cette Église même, qui laissait son pasteur dépendre des impies pour son pain, se retournera pour l'accabler de reproches sur son manque de foi et sa crainte des hommes. L'Église devrait toujours dire à son pasteur : « Nous vous entretiendrons ; mettez-vous à l'œuvre ; faites pleuvoir la vérité sur le peuple, et nous vous soutiendrons. »

7. Veillez à ce que tout soit disposé de façon que les gens puissent être assis confortablement pendant la réunion. Si les gens ne sont pas bien assis, il est difficile d'obtenir ou de garder leur attention. Et s'ils ne sont pas attentifs, ils ne peuvent pas être convertis. Ils sont venus écouter pour sauver leur vie, et ils devraient être placés de telle sorte qu'ils puissent écouter de toute leur âme, sans rien dans la position de leur corps qui réclame leur attention. Les Églises ne se rendent pas compte combien il importe que le lieu de réunion soit rendu confortable. Je ne veux pas dire fastueux. Tout votre éclat et toute votre splendeur de riches lustres, de riches tapis et de chaires magnifiques sont l'extrême opposé, détournent l'attention tout aussi gravement, et ruinent tout le but pour lequel un pécheur devrait venir à la réunion. Ne vous attendez pas à un réveil là.

8. Veillez à ce que la maison de Dieu soit tenue propre. La maison de Dieu devrait être tenue aussi propre que vous voudriez que votre propre maison le soit. Les églises sont souvent tenues avec une négligence extrême. J'en ai vu où les gens consommaient tant de tabac, et se

souciaient si peu de la propreté, qu'il était impossible d'y prêcher à l'aise. Une fois, au cours d'une série de réunions, on reprocha la chose à l'Église, et ses membres durent reconnaître qu'ils dépensaient plus d'argent pour le tabac que pour la cause des missions. On ne pouvait s'agenouiller dans les bancs ; les dames ne pouvaient s'asseoir sans surveiller sans cesse leurs vêtements, et elles devaient faire attention où elles mettaient les pieds, tant la maison était sale et tant il y avait de jus de tabac répandu partout sur le plancher. Si les gens ne peuvent aller dans un lieu où ils puissent écouter sans être incommodés par des spectacles et des odeurs repoussants, et où ils puissent s'agenouiller pour prier, à quoi bon une série de réunions ? Ces choses ont une importance dont on ne se rend pas compte. Voyez cet homme ! Que fait-il ? Je lui prêche la vie éternelle, et il pense au banc sale. Et cette femme demande un tabouret pour garder ses pieds hors du jus de tabac. Quelle honte !

9. Il importe que la maison soit juste assez chauffée, et pas trop. Supposez qu'un pasteur entre dans une salle et la trouve froide ; il voit, dès son entrée, qu'il aurait aussi bien pu rester chez lui ; les gens grelottent, ils ont les pieds gelés, ils ont peur de prendre froid, ils sont mal à l'aise ; et il voudrait être chez lui, car il sait qu'il ne peut rien faire, mais il doit prêcher, sinon les gens seront déçus.

Ou bien il trouvera la maison trop chauffée, et les gens, au lieu d'écouter la vérité, s'éventent et cherchent leur souffle ; au bout d'un moment une femme s'évanouit, cela fait du remue-ménage, le fil des pensées et des sentiments est entièrement perdu, et ainsi tout un sermon est gaspillé sans aucun profit. Ces petites choses détournent l'attention des gens des paroles de la vie éternelle. Et il arrive très souvent que, si vous laissez tomber un seul maillon de la chaîne du raisonnement, vous perdiez le tout, et que les gens soient damnés, simplement parce que l'Église insouciante ne veille pas à régler convenablement ces petites choses.

10. La maison devrait être bien aérée. De toutes les maisons, une église devrait être la plus parfaitement aérée. Si l'air n'est pas renouvelé, il

passe par tant de poumons qu'il devient vicié, que sa vitalité s'épuise ; les gens halètent sans savoir pourquoi, ressentent un désir presque irrésistible de dormir, et le pasteur prêche en vain. Le sermon est perdu, et pis que perdu. Je me suis souvent étonné que l'on pense si peu à cette question. Les anciens et les administrateurs resteront assis à écouter tout un sermon pendant que les gens sont sur le point de mourir faute d'air, et que le pasteur gaspille ses forces à prêcher dans une salle qui ressemble tout à fait à la cloche d'une machine pneumatique où l'on a fait le vide ; et ils restent là sans jamais penser à rien faire pour y remédier. Ils devraient prendre sur eux de veiller à ce que tout cela soit bien réglé, que la maison soit juste assez chauffée et l'air maintenu pur. Comme il importe que l'Église soit attentive à cette question, afin que le pasteur puisse travailler dans les meilleures conditions et que les gens accordent toute leur attention à la vérité qui doit sauver leur âme !

Il est très courant, quand les choses vont mal, de tout mettre sur le dos du bedeau. Ce n'est pas juste. Souvent le bedeau n'y est pour rien. Si la maison est froide et inconfortable, c'est très souvent parce que le combustible n'est pas bon, que les poêles ne conviennent pas, ou que la maison est si mal close qu'on ne peut la chauffer. Si elle est trop chaude, peut-être quelqu'un s'en est-il mêlé pendant son absence et a-t-il entassé du combustible sans discernement. Ou, si c'est le bedeau qui est en faute, c'est peut-être parce que l'Église ne le paie pas assez pour ses services, et qu'il ne peut se permettre de donner l'attention nécessaire pour tenir l'église en ordre. Les Églises réduisent parfois le salaire du bedeau au plus bas, de sorte qu'il est obligé de bâcler son travail. Ou bien elles en choisissent un qui est incapable, pour l'avoir à bon marché, et alors la chose n'est pas faite. La faute en est à l'Église. Qu'elle donne une rémunération convenable pour ce travail, et il pourra être fait, et fait fidèlement. Si un bedeau ne veut pas bien faire, un autre le fera ; et l'Église est tenue de veiller à ce que ce soit bien fait, ou alors qu'elle congédie son pasteur, au lieu de le garder tout en laissant les autres choses dans un tel désordre qu'il perd tout son travail. Quelle économie !

Payer le traitement du pasteur, et puis, faute de cinquante dollars ajoutés aux gages du bedeau, tout est si mal en ordre que les travaux du pasteur sont entièrement perdus, que des âmes sont perdues, et que vos enfants et vos voisins descendent en enfer !

Il arrive que cette malpropreté, cette négligence et ce désordre soient imputables au pasteur. Peut-être consomme-t-il du tabac, et donne-t-il l'exemple de souiller la maison de Dieu. Peut-être la chaire sera-t-elle l'endroit le plus sale de la maison. Je suis parfois entré dans des chaires trop répugnantes pour être occupées par des êtres humains. Si un pasteur n'a pas plus de piété et de décence que cela, rien d'étonnant que les choses aillent à la dérive dans l'assemblée. Et généralement, c'est bien le cas.

11. Les gens devraient laisser chez eux leurs chiens et les très jeunes enfants. J'ai souvent vu des chiens se battre et des enfants pleurer précisément au moment du culte où cela pouvait le plus sûrement détruire l'effet de la réunion.

Si des enfants sont présents et pleurent, il faut les emmener immédiatement. J'ai vu parfois une mère ou une nourrice rester assise à faire sauter son enfant sur ses genoux pendant que ses cris détournaient l'attention de toute l'assemblée. C'est cruel. Quant aux chiens, il vaudrait infiniment mieux qu'ils soient morts que de détourner l'attention de la parole de Dieu. Voyez ce diacre ; peut-être son chien a-t-il, de cette manière, détruit plus d'âmes que le diacre ne contribuera jamais à en sauver.

12. Les membres de l'Église devraient aider le pasteur en visitant de maison en maison et en cherchant à sauver des âmes. Ne laissez pas tout cela au pasteur. Il lui est impossible de le faire, même s'il y consacre tout son temps et néglige son cabinet de travail et sa chambre de prière. Les membres de l'Église devraient se donner de la peine et se rendre aptes à ce devoir, afin de pouvoir y être utiles.

13. Ils devraient tenir des classes bibliques. Il faudrait choisir des personnes qualifiées pour tenir des classes bibliques destinées à l'instruction des jeunes gens, où ceux qui sont réveillés ou touchés par la prédication puissent être accueillis et se convertir. Dès qu'on voit quelqu'un touché, qu'on l'invite à se joindre à la classe biblique, où il sera traité comme il convient, et où il se convertira probablement. L'Église devrait choisir les meilleurs hommes pour ce service, et tous devraient être aux aguets pour remplir les classes bibliques. On l'a fait dans cette assemblée, et il est très courant que, quand des personnes sont impressionnées, quelqu'un le remarque et les invite à se joindre à la classe biblique ; elles le font, et c'est là qu'elles se convertissent. Je ne veux pas dire que nous faisons tout ce que nous devrions faire dans ce sens, ni tout ce que nous pourrions faire. Il nous faut davantage de moniteurs capables et désireux de prendre en charge de telles classes.

14. Les Églises devraient soutenir les écoles du dimanche, et aider ainsi leurs pasteurs à sauver des âmes. Comment un pasteur pourrait-il s'occuper de cela et prêcher ? Si l'Église ne le décharge pas de ces responsabilités, de ces soucis et de ces travaux, il doit soit les négliger, soit être écrasé. Que l'Église soit BIEN ÉVEILLÉE, qu'elle veille et amène des enfants à l'école, qu'elle les enseigne fidèlement, et qu'elle se dépense pour favoriser un réveil dans l'école.

15. Ils devraient veiller sur les membres de l'Église. Ils devraient se visiter les uns les autres pour se stimuler mutuellement, connaître l'état spirituel les uns des autres, et s'exciter à la charité et aux bonnes œuvres (Hébreux 10,24). Le pasteur ne peut pas le faire, il n'en a pas le temps ; il lui est impossible d'étudier et de préparer des sermons tout en visitant chaque membre de l'Église aussi souvent qu'il le faudrait pour les faire progresser. L'Église est tenue de le faire. Ses membres se sont engagés par serment à veiller sur le bien spirituel les uns des autres. Mais comment cela se fait-il ? Beaucoup ne se connaissent pas. Ils se rencontrent et se croisent comme des étrangers, et ne s'informent jamais de leur état spirituel. Mais s'ils entendent dire quelque chose de mal sur

l'un d'eux, ils vont le raconter aux autres. Au lieu de veiller les uns sur les autres pour leur bien, ils observent s'ils chancellent. Comment peuvent-ils veiller pour le bien alors qu'ils ne se connaissent même pas ?

16. L'Église devrait guetter l'effet de la prédication. Si elle prie pour le succès de la parole prêchée, elle le guettera naturellement. Ses membres devraient être aux aguets, et, quand quelqu'un dans l'assemblée montre que la parole de Dieu l'a saisi, ils devraient poursuivre l'œuvre commencée. Partout où se manifeste quelque émotion, il faut s'occuper de ces personnes sur-le-champ, et ne pas les laisser jusqu'à ce que leurs impressions s'effacent. Il faut leur parler, ou les faire visiter, ou les amener à la réunion pour les âmes inquiètes, ou à la classe biblique, ou les conduire au pasteur. Si les membres de l'Église ne s'occupent pas de cela, ils négligent leur devoir. S'ils s'en occupent, ils peuvent faire un bien incalculable.

Il y avait une jeune femme pieuse qui vivait dans un endroit très froid et très corrompu. Elle seule avait l'esprit de prière, et elle avait prié pour que la parole soit bénie. Elle finit par voir dans l'assemblée une personne qui semblait touchée par la prédication ; et dès que le pasteur descendit de chaire, elle s'avança, agitée et tremblante, et le supplia d'aller s'entretenir immédiatement avec cette personne. Il le fit, la personne fut bientôt convertie, et un réveil s'ensuivit. Or, un de vos chrétiens de profession engourdis n'aurait pas vu que cette personne était réveillée ; il aurait trébuché sur une demi-douzaine de ces gens-là sans s'en apercevoir, et les aurait laissés aller en enfer. Les chrétiens de profession devraient suivre chaque sermon, et voir comment il touche l'assemblée. Je ne veux pas dire qu'ils doivent tendre le cou et regarder partout dans la salle ; mais ils devraient observer autant qu'ils le peuvent, et s'ils trouvent quelqu'un touché par la prédication, se mettre sur son chemin et le conduire au Sauveur.

17. Prenez garde de ne pas donner toute la prédication aux autres. Si vous ne prenez pas votre part, vous mourrez de faim et deviendrez comme des

squelettes spirituels. Les chrétiens devraient prendre leur part pour eux-mêmes. Si la parole les sonde de très près, ils devraient s'en faire l'application honnête, la placer contre leur cœur, la mettre en pratique et en vivre. Sinon la prédication ne leur fera aucun bien.

18. Soyez prêts à aider votre pasteur à exécuter ses plans pour faire le bien. Quand le pasteur a la sagesse de concevoir des plans utiles et que l'Église est prête à les exécuter, ils peuvent tout emporter devant eux. Mais quand l'Église se dérobe à toute entreprise jusqu'à ce qu'on l'y traîne de force, quand elle s'oppose à toute proposition parce qu'il en coûtera quelque chose, elle est un poids mort pour le pasteur. Faut-il des poêles ? Oh non, cela coûtera quelque chose. Demande-t-on des lampes pour ne pas prêcher dans le noir ? Oh non, cela coûtera quelque chose. Et alors on fixera des chandelles aux poteaux, ou bien on se passera tout à fait de réunions du soir. Si l'on fixe des chandelles, il arrive bientôt qu'elles n'éclairent plus, ou bien que quelqu'un doive faire le tour pour les moucher. Et ainsi toute l'assemblée est dérangée par le moucheur de chandelles, son attention est détournée, et le sermon est perdu.

J'assistais un jour à une série de réunions où nous étions gênés parce que la salle n'avait pas de lampes. J'insistai auprès des gens pour qu'ils en achètent, mais ils trouvaient que cela coûterait trop cher. Je proposai alors de les acheter moi-même, et j'allais le faire, mais je m'aperçus que cela froisserait, et nous continuâmes sans. Mais la bénédiction ne vint pas, ou guère. Comment l'aurait-elle pu ? L'Église commença par calculer au centime près combien cela coûterait, et elle ne voulut pas aller au-delà pour sauver des âmes de l'enfer.

De même, quand un pasteur fixe une réunion, ces gens-là ne peuvent l'avoir, parce que cela coûtera quelque chose. S'ils peuvent offrir au Seigneur ce qui ne coûte rien, ils le feront. Pitoyables auxiliaires ! Une telle Église ne peut avoir de réveil. Un pasteur ferait aussi bien d'avoir une meule de moulin au cou qu'une telle Église. Il ferait mieux de les

quitter, s'il ne peut leur apprendre à mieux faire, et d'aller là où il ne sera pas aussi entravé.

19. Les membres de l'Église devraient se faire un point d'honneur d'assister aux réunions de prière, et d'y arriver à l'heure. Certains membres d'Église assisteront toujours à la prédication, parce que là ils n'ont rien d'autre à faire que de rester assis, d'écouter et d'être divertis ; mais ils n'assistent pas aux réunions de prière, de peur qu'on ne leur demande de faire quelque chose. De tels membres lient les mains du pasteur et découragent son cœur. Pourquoi emploient-ils un pasteur ? Est-ce pour qu'il les amuse par sa prédication ? ou pour qu'il leur enseigne la volonté de Dieu afin qu'ils la fassent ?

20. Les membres de l'Église devraient étudier et chercher ce qu'ils peuvent faire, et ensuite le faire. Les chrétiens devraient être entraînés comme une troupe de soldats. C'est le devoir et la fonction d'un pasteur de les former pour qu'ils soient utiles, de les instruire, de les diriger et de les conduire de manière à produire la plus grande somme d'influence morale. Et ensuite ils devraient tenir leur position et faire leur devoir ; sinon ils seront juste en travers du chemin.

Il y a beaucoup d'autres points que j'avais notés et que j'avais l'intention d'aborder, mais le temps manque. Je pourrais écrire un livre aussi gros que cette Bible en détaillant les divers points auxquels il faudrait veiller. Je dois conclure par quelques REMARQUES.

1. Vous voyez que l'insuccès d'un pasteur ne vient peut-être pas uniquement d'un manque de sagesse dans l'exercice de son ministère. Je ne vais pas plaider pour les pasteurs négligents. Jamais je n'épargnerai aux pasteurs la vérité toute nue, ni ne donnerai aux hommes des titres flatteurs. S'ils sont blâmables, qu'on les blâme. Et sans doute sont-ils toujours plus ou moins à blâmer quand la parole ne produit aucun effet. Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient toujours les principaux coupables. Parfois l'Église est bien plus à blâmer que le pasteur, et si un apôtre ou un ange du ciel venait prêcher, il ne pourrait produire un réveil

dans cette Église. Peut-être est-elle malhonnête envers son pasteur, ou avare, ou insouciante des commodités du culte public. Hélas ! dans quel état sont beaucoup d'Églises de campagne, où, faute de cent dollars, tout est incommode et inconfortable, et où les travaux du prédicateur sont perdus ! Ils habitent eux-mêmes des maisons lambrissées, et laissent la maison de Dieu en ruine (Aggée 1,4). Ou bien l'Église annule toute l'influence de la prédication par sa vie impie. Ou peut-être ses soirées, son étalage mondain, comme dans la plupart des Églises de cette ville, anéantissent-ils l'influence de l'Évangile.

2. Les Églises devraient se rappeler qu'elles sont extrêmement coupables d'employer un pasteur et de ne pas l'aider ensuite dans son œuvre. Le Seigneur Jésus-Christ a envoyé un ambassadeur aux pécheurs pour les détourner de leurs mauvaises voies, et celui-ci échoue dans sa mission parce que l'Église refuse de faire son devoir. Au lieu de recommander son message, d'appuyer ses supplications et de soutenir ses mains de toutes les manières convenables, ses membres se mettent juste en travers du chemin, contredisent son message, contrecarrent son influence, et des âmes périssent. Sans doute, dans la plupart des assemblées des États-Unis, le pasteur est-il souvent si entravé que, pour ce qui est de l'effet de sa prédication sur la conversion des pécheurs, il pourrait aussi bien être en mission à l'étranger une grande partie du temps plutôt que d'être là, alors qu'il doit prêcher par-dessus la tête d'une Église inactive et engourdie.

Et pourtant ces mêmes Églises ne veulent pas que leur pasteur s'absente quelques jours pour assister à une série de réunions. « Nous ne pouvons pas nous passer de lui ; voyons, c'est notre pasteur, et nous aimons avoir notre pasteur ici » ; tandis qu'en même temps elles entravent tout ce qu'il peut faire. S'il le pouvait, il s'arracherait de là pour aller là où il n'y a pas de pasteur, et où les gens seraient disposés à recevoir l'Évangile. Mais il doit rester là, bien qu'il ne puisse amener l'Église à un état où elle aurait un réveil une fois tous les trois ans, qui durerait trois mois. Il pourrait être bon qu'il dise à l'Église : « Chaque fois que vous serez décidés à faire

un de ces longs sommes, je vous prie de me le faire savoir, afin que je puisse aller travailler ailleurs en attendant, jusqu'à ce que vous soyez prêts à vous réveiller. »

3. Beaucoup d'Églises ne peuvent être bénies par un réveil parce qu'elles vivent aux crochets d'autres Églises, et du trésor du Seigneur, pour l'entretien de leur pasteur, alors qu'elles sont largement capables de l'entretenir elles-mêmes. Peut-être comptent-elles sur la Société des missions intérieures, ou sur d'autres Églises, alors qu'elles ne pratiquent aucun renoncement à cause de l'Évangile. J'ai été stupéfait de voir comment vivent certaines Églises. Une Église que je connaissais a réellement avoué qu'elle dépensait plus d'argent pour le tabac qu'elle n'en donnait pour les missions. Et pourtant elle n'avait pas de pasteur, parce qu'elle n'avait pas les moyens d'en entretenir un. Et elle n'en a toujours pas. Et pourtant il y a dans cette Église un homme qui est capable d'entretenir un pasteur à lui seul. Et malgré cela, ils n'ont ni pasteur ni prédication.

Les Églises n'ont pas été instruites de leur devoir sur ce sujet. L'été dernier, je me suis arrêté dans un endroit où il n'y avait pas de prédication. Je demandai à un ancien de l'Église pourquoi, et il me dit que c'était parce qu'ils étaient si pauvres. Je lui demandai combien il possédait. Il ne me répondit pas directement, mais dit que le revenu d'un autre ancien était d'environ 5 000 dollars par an, et je finis par découvrir que celui de cet homme était à peu près le même. Voici, lui dis-je, deux anciens dont chacun est capable d'entretenir un pasteur, et parce que vous ne pouvez obtenir d'aide de l'extérieur, vous n'avez pas de prédication. Mais si vous aviez une prédication, elle ne serait pas bénie, tant que vous vivriez ainsi aux crochets du trésor du Seigneur. Finalement, il avoua qu'il était capable d'entretenir un pasteur, et tous deux convinrent de le faire.

Il est courant que des Églises demandent de l'aide alors qu'en fait elles n'en ont nul besoin, et qu'il vaudrait beaucoup mieux pour elles

entretenir leur propre pasteur. Si elles reçoivent des fonds de la Société des missions intérieures alors qu'elles devraient les réunir elles-mêmes, elles peuvent s'attendre à la malédiction du Seigneur, et ce sera une raison suffisante pour que l'Évangile soit pour elles une malédiction plutôt qu'une bénédiction. De combien d'Églises ne pourrait-on pas dire : « Vous avez volé Dieu, cette Église tout entière ! » (Malachie 3,8-9)

Je connais une Église qui n'employait un pasteur que la moitié du temps, et se sentait incapable de payer son traitement, même pour cela. Une société de travail de dames, dans une ville voisine, affecta ses fonds à cet objet et aida cette Église à payer le traitement de son pasteur. Le résultat fut ce qu'on pouvait attendre. Il ne leur fit que peu de bien, ou pas du tout. Ils n'eurent aucun réveil sous sa prédication, et ne pouvaient jamais s'attendre à en avoir, en agissant selon un tel principe. Il y avait dans cette assemblée un homme qui pouvait entretenir un pasteur à plein temps. Un membre m'apprit que l'on estimait la fortune des membres de l'Église à deux cent mille dollars. Si c'est vrai, voilà une Église qui a un revenu, à sept pour cent, de 14 000 dollars par an, qui se croyait trop pauvre pour payer 200 dollars afin d'entretenir un pasteur qui prêchait la moitié du temps, et qui acceptait que les femmes d'une ville voisine travaillent de leurs propres mains pour l'aider à payer cette somme. Parmi les anciens de cette Église, je découvris que plusieurs consommaient du tabac ; et deux d'entre eux, qui vivaient ensemble, signèrent un engagement écrit sur la page blanche de leur Bible, par lequel ils s'engageaient à abandonner ce péché pour toujours.

C'était en grande partie faute d'une juste instruction que cette Église suivait une telle conduite. Car lorsque le sujet fut abordé et qu'on leur exposa leur devoir, l'homme riche dont je parle déclara qu'il paierait lui-même tout le traitement, s'il ne craignait pas que l'assemblée s'en offense et que cela fasse plus de mal que de bien ; et que, si l'Église se procurait un pasteur, se mettait à l'œuvre et réunissait une partie de son traitement, il compléterait le reste. Ils peuvent maintenant entretenir un pasteur non seulement la moitié du temps, mais tout le temps, et payer

eux-mêmes son traitement. Et ils trouveront qu'il est bon et profitable de le faire.

En allant d'un lieu à un autre pour travailler dans des réveils, j'ai toujours constaté que les Églises étaient bénies en proportion de leur libéralité. Là où elles ont montré la volonté de soutenir l'Évangile et de verser libéralement leurs biens dans le trésor du Seigneur, elles ont été bénies dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles. Mais là où elles ont été parcimonieuses, et ont laissé le pasteur leur prêcher pour peu de chose ou pour rien, ces Églises ont été maudites au lieu d'être bénies. Et en règle générale, dans les réveils, j'ai constaté que les jeunes convertis sont surtout enclins à se joindre aux Églises qui font les efforts les plus généreux pour soutenir l'Évangile.

Les Églises sont très ignorantes sur ce sujet. On ne leur a pas enseigné leur devoir. Dans bien des cas, j'ai trouvé une extrême promptitude à le faire quand on leur exposait le sujet. J'ai connu un ancien d'une Église qui parlait de prendre un pasteur à mi-temps parce que l'Église était pauvre, bien que son propre revenu fût considérable. Je lui demandai si son revenu ne suffisait pas pour entretenir lui-même un pasteur à plein temps. Il répondit que oui. Et quand on lui demanda quel autre usage il pourrait faire de l'argent du Seigneur qu'il possédait, qui soit aussi profitable aux intérêts du royaume de Christ que d'employer un pasteur non seulement à mi-temps mais à plein temps dans sa propre ville, il résolut de s'y mettre. On a donc obtenu un pasteur, et je crois qu'ils n'ont aucune difficulté à lui payer son plein traitement.

Le fait est qu'un pasteur ne peut faire que peu de chose en ne prêchant que la moitié du temps. Si une impression est produite un dimanche, elle est perdue avant que la quinzaine soit écoulée. Par simple économie, une Église devrait se dépenser pour soutenir l'Évangile tout le temps. Si elle trouve un pasteur de la bonne sorte et le garde constamment à l'œuvre, elle peut avoir un réveil ; ainsi les impies seront convertis, entreront dans l'Église et l'aideront. Et ainsi, en une seule année, ses forces peuvent

s'accroître considérablement. Mais si elle n'emploie un pasteur que la moitié du temps, les années peuvent s'écouler l'une après l'autre, pendant que les pécheurs vont en enfer, sans que ses forces reçoivent aucun renfort des rangs des impies.

Le fait est que les chrétiens de profession n'ont pas été amenés à sentir que tous leurs biens sont au Seigneur. De là vient qu'ils ont parlé de donner leurs biens pour soutenir l'Évangile. Comme si le Seigneur Jésus-Christ était un mendiant, et qu'ils étaient appelés à soutenir son Évangile par un acte d'aumône ! Un négociant, dans une des villes de cet État, payait une grande partie du traitement de son pasteur. L'un des membres de l'Église racontait le fait à un pasteur venu d'ailleurs, et parlait du sacrifice que faisait ce négociant. À ce moment, le négociant entra. « Mon frère, dit le pasteur, vous êtes négociant. Supposez que vous employiez un commis pour vendre des marchandises, et un maître d'école pour instruire vos enfants. Vous ordonnez à votre commis de payer à votre maître d'école, sur la caisse du magasin, telle somme pour ses services d'enseignant. Supposez maintenant que votre commis aille dire partout qu'il doit payer à ce maître d'école son traitement, et parle des sacrifices qu'il fait pour cela : que diriez-vous ? » « Eh bien, dit le négociant, je dirais que c'est ridicule. » « Eh bien, reprend le pasteur, Dieu vous emploie comme son commis pour vendre des marchandises, et il emploie votre pasteur pour instruire ses enfants, et il vous demande de payer son traitement sur le revenu du magasin. Allez-vous donc appeler cela votre sacrifice, et dire que vous faites un grand sacrifice en payant le traitement de ce pasteur ? Non : vous êtes tout aussi tenu de vendre des marchandises pour Dieu qu'il l'est de prêcher pour Dieu. Vous n'avez pas plus le droit de vendre des marchandises dans le but d'amasser de l'argent qu'il n'a le droit de prêcher l'Évangile dans le même but. Vous êtes tenu d'être tout aussi pieux, et de viser aussi uniquement la gloire de Dieu en vendant des marchandises, qu'il l'est en prêchant l'Évangile. Et ainsi vous devez donner tout votre temps au service de Dieu tout aussi absolument que lui. Vous et votre famille pouvez légitimement vivre du

produit du magasin, et le pasteur et sa famille le peuvent tout aussi légitimement. Si vous vendez des marchandises dans ces dispositions, vendre des marchandises, c'est servir Dieu tout autant que prêcher. Et un homme qui vend des marchandises selon ces principes, et qui agit conformément à eux, est tout aussi pieux, tout autant au service de Dieu, que celui qui prêche l'Évangile. Chacun est tenu de servir Dieu dans sa vocation : le pasteur en enseignant, le négociant en vendant des marchandises, le cultivateur en labourant ses champs, l'avocat et le médecin en remplissant les devoirs de leur profession.

« Il est tout aussi illégitime pour chacun d'eux de travailler pour la nourriture qui périt (Jean 6,27). Tout ce qu'ils font doit être pour Dieu, et tout ce qu'ils peuvent gagner, après avoir entretenu convenablement leur famille, doit être consacré à la propagation de l'Évangile et au salut du monde. »

On a assez longtemps supposé que les pasteurs devaient être plus pieux que les autres hommes, qu'ils ne devaient pas aimer le monde, qu'ils devaient travailler pour Dieu, vivre aussi frugalement que possible, et dépenser tout leur temps, leur santé, leurs forces et leur vie à édifier le royaume de Jésus-Christ. C'est vrai. Mais bien que les autres hommes ne soient pas appelés à travailler dans le même champ et à donner leur temps à l'instruction publique, ils sont pourtant tout aussi absolument tenus de considérer tout leur temps comme appartenant à Dieu, et ils n'ont pas plus que les pasteurs le droit d'aimer le monde, d'accumuler des richesses, de les amasser pour leurs enfants ou de les dépenser pour leurs convoitises.

Il est grand temps que l'Église connaisse ces principes ; la Société des missions intérieures pourra travailler jusqu'au jour du jugement à convertir les gens, elle n'y parviendra jamais tant que les Églises ne seront pas amenées à comprendre et à sentir leur devoir à cet égard. Le fait même qu'elles demandent et reçoivent de la Société des missions intérieures une aide pour entretenir leur pasteur, alors qu'elles sont

capables de l'entretenir elles-mêmes, est probablement la raison même pour laquelle ses travaux parmi elles ne sont pas davantage bénis.

Je voudrais que la Société américaine des missions intérieures possède cent fois plus de moyens qu'elle n'en a aujourd'hui pour aider les Églises faibles qui sont incapables de s'aider elles-mêmes. Mais ce n'est ni une bonne économie ni de la piété que de donner ses fonds à ceux qui sont capables de soutenir l'Évangile, mais ne le veulent pas. Car il est vain de tenter de les aider tant qu'ils sont capables de s'aider eux-mêmes, mais ne le veulent pas.

Si la Société des missions avait une tonne d'or, ce ne serait pas de la charité que de la donner à une telle Église. Mais que l'Église apporte toutes les dîmes à la maison du trésor de Dieu, et Dieu ouvrira les écluses des cieux et répandra la bénédiction (Malachie 3,10). Mais que les Églises sachent avec certitude que, si elles ne veulent pas s'aider elles-mêmes dans toute la mesure de leurs moyens, elles connaîtront la raison pour laquelle un si maigre succès accompagne les travaux de leurs pasteurs. Les voilà qui tirent leur subsistance du trésor du Seigneur. Combien d'Églises dépensent leur argent en thé, en café et en tabac, puis viennent demander de l'aide à la Société des missions intérieures ! Je protesterai contre toute aide à une Église qui consomme du thé et du tabac, qui vit sans le moindre renoncement, et qui ne veut offrir à Dieu que ce qui ne coûte rien.

Enfin, s'ils veulent être bénis, qu'ils fassent leur devoir, tout leur devoir, qu'ils mettent l'épaule à la roue, qu'ils revêtent l'armure de l'Évangile et qu'ils se mettent à l'œuvre. Alors, si l'Église est sur le champ de bataille, le char du salut avancera, quand tout l'enfer s'y opposerait, et des pécheurs seront convertis et sauvés. Mais si une Église laisse tout le travail au pasteur, reste assise à regarder pendant qu'il travaille, sans rien faire elle-même que se plaindre de lui, non seulement elle manquera le réveil, mais, si elle persiste dans sa paresse et son esprit de critique, elle

se retrouvera un jour en enfer pour sa désobéissance et son inutilité au service de Christ.

Discours 14

Les mesures propres à favoriser les réveils

Ces hommes troublent notre ville ; ce sont des Juifs, qui annoncent des coutumes qu'il ne nous est permis ni de recevoir ni de suivre, à nous qui sommes Romains. (Actes 16,20-21)

« Ces hommes » dont il est question ici, c'étaient Paul et Silas. Ils étaient allés à Philippes prêcher l'Évangile, et ils avaient beaucoup dérangé les gens de cette ville, parce que ceux-ci pensaient que cette prédication allait nuire à leurs gains terrestres. Ils traduisirent donc les prédicateurs de l'Évangile devant les magistrats de la ville, comme des coupables, et les accusèrent d'enseigner des doctrines, et surtout d'employer des mesures, qui n'étaient pas permises.

En prenant ces paroles pour texte, je me propose de montrer :

I. Que, sous l'économie de l'Évangile, Dieu n'a établi aucun système particulier de mesures qu'il faudrait employer, et auquel il faudrait s'en tenir sans jamais en dévier, pour faire avancer la religion.

II. Que nos formes actuelles de culte public, et tout le reste, pour ce qui est des mesures, ont été atteintes par degrés, par une suite de mesures nouvelles.

I. Je dois montrer que, sous l'Évangile, Dieu n'a établi aucune mesure particulière à employer.

Sous l'économie juive, il y avait des formes particulières, ordonnées et prescrites par Dieu lui-même, dont il n'était pas permis de s'écarter. Mais ces formes étaient toutes des figures : elles étaient destinées à annoncer le Christ, ou quelque chose qui tenait à la nouvelle économie que le Christ devait introduire. C'est pourquoi elles étaient fixées, et tous leurs détails étaient prescrits avec précision par l'autorité divine. Mais il n'en a jamais

été ainsi sous l'Évangile. Quand le Christ est venu, l'économie cérémonielle, figurative, a été abolie, parce que le but de ces formes était atteint, et qu'elles ne servaient donc plus à rien. Lui étant la réalité annoncée, les figures disparaissaient naturellement à sa venue. L'ÉVANGILE fut alors prêché comme le moyen établi pour faire avancer la religion ; et l'on laissa à la discrétion de l'Église le soin de décider, au fil du temps, quelles mesures adopter et quelles formes suivre pour donner à l'Évangile sa puissance. Nous ne savons à peu près rien des mesures qu'employaient les apôtres et les premiers prédicateurs, sinon ce que l'on peut en glaner dans quelques allusions du livre des Actes. Nous ne savons pas combien de fois ils chantaient ni combien de fois ils priaient dans le culte public, ni même s'ils chantaient ou priaient du tout dans leurs réunions ordinaires de prédication. Quand Jésus-Christ était sur la terre, au travail au milieu de ses disciples, il ne s'occupait ni de formes ni de mesures. Il faisait, à cet égard, au jour le jour, ce qu'il serait naturel à n'importe qui de faire en pareil cas, sans rien qui ressemble à une forme ou à une manière fixée d'avance. Les Juifs l'accusaient de ne pas respecter leurs formes. Son but était de prêcher aux hommes la vraie religion et de la leur enseigner. Et quand les apôtres prêchèrent ensuite, avec l'Esprit Saint envoyé du ciel, on n'entend jamais dire qu'ils aient eu un système particulier de mesures pour mener leur œuvre, ni qu'un apôtre ait fait une chose d'une certaine manière parce que d'autres la faisaient ainsi. Leur mission était : « Allez, prêchez l'Évangile, et faites de toutes les nations des disciples » (Marc 16,15 ; Matthieu 28,19). Elle ne prescrivait aucune forme. Elle n'en admettait aucune. Personne ne peut prétendre tirer de cette mission un ensemble de formes ou des directives particulières sur les mesures. Faites-le, de la meilleure manière possible ; demandez la sagesse à Dieu ; servez-vous des facultés qu'il vous a données ; cherchez la direction de l'Esprit Saint ; allez de l'avant et faites-le. Voilà quelle était leur mission. Et leur but était de faire connaître l'Évangile de la manière la plus efficace, de faire ressortir la vérité de façon frappante, afin d'obtenir l'attention et l'obéissance du plus grand

nombre possible. Personne ne peut trouver dans la Bible une forme établie pour le faire. Ce qui y ressort comme la grande affaire, c'est de prêcher l'Évangile. La forme est laissée hors de la question.

Il est évident que, pour prêcher l'Évangile, il faut adopter des mesures d'une sorte ou d'une autre. Il faut mettre l'Évangile sous les yeux des gens, et prendre des mesures pour qu'ils puissent l'entendre et pour les amener à y prêter attention. C'est ce qu'on fait en bâtissant des églises, en tenant des réunions régulières ou non, et ainsi de suite. Sans quelque mesure, on ne pourra jamais lui faire produire son effet parmi les hommes.

II. Je dois montrer que nos formes actuelles de culte public, et tout le reste, pour ce qui est des mesures, ont été atteintes par degrés, par une suite de mesures nouvelles.

1. Je vais citer quelques exemples qui concernent le ministère.

Il y a bien des années, les pasteurs avaient l'habitude de porter un habit particulier. C'est encore le cas dans les pays catholiques. C'était aussi le cas chez nous. Les pasteurs avaient une tenue particulière, tout autant que les soldats.

Ils portaient un tricorne, un rabat au lieu d'une cravate ou d'un col, une culotte courte et une perruque. Un homme avait beau avoir des cheveux plein la tête, il fallait qu'il les coupe et qu'il porte perruque. Et puis il lui fallait une robe. Tout cela était d'usage, chaque ecclésiastique était tenu de le porter, et l'on ne trouvait pas convenable qu'il officie sans cela. Tout cela avait sans doute été introduit par une suite d'innovations, car nous n'avons aucune bonne raison de croire que les apôtres et les premiers ministres de l'Évangile s'habillaient autrement que les autres hommes.

Mais aujourd'hui, on a renoncé à toutes ces choses, l'une après l'autre, par une suite d'innovations ou de mesures nouvelles, si bien qu'à présent, dans beaucoup d'Églises, un pasteur peut monter en chaire et prêcher, habillé comme n'importe qui, sans que personne le remarque. Et chaque

fois qu'on a renoncé à l'une de ces choses, l'Église s'en est plainte autant que si l'on avait abandonné une institution divine. On dénonçait cela comme une innovation. Quand les pasteurs commencèrent à abandonner le tricorne et à porter le chapeau comme tout le monde, cela peina énormément les personnes âgées : c'était si « peu digne », disaient-elles, qu'un pasteur porte un chapeau rond. Quand, en 1827, j'ai porté un bonnet de fourrure, un pasteur a dit que « c'était vraiment trop fort pour un pasteur ».

Quand les pasteurs commencèrent, il y a quelques années, à porter des chapeaux blancs, beaucoup y virent une innovation fâcheuse et tout à fait indigne. Et aujourd'hui encore, on est si borné en certains endroits qu'un ecclésiastique me disait il y a quelques jours à peine qu'en voyageant l'été dernier en Nouvelle-Angleterre avec un chapeau blanc, il s'était rendu compte que cela nuisait à son influence. Il ne faut pas regarder cet esprit-là comme inoffensif ; j'ai de bonnes raisons de savoir qu'il ne l'est pas. Les gens qui réfléchissent y voient de la pure étroitesse d'esprit, et ils courent un très grand risque, à cause de cela, de voir tout ce qui touche à la religion sous le même jour. C'est ce qui est arrivé dans bien des cas. Il n'y a guère aujourd'hui de pasteur dans le pays qui ne se sente obligé de porter un habit noir, tout comme si c'était une institution divine. L'Église est encore remplie d'une sorte de vénération superstitieuse pour ces choses-là. C'est une grande pierre d'achoppement pour bien des esprits.

De la même manière, quand les pasteurs abandonnèrent le rabat pour porter une cravate ou un col, on disait qu'ils devenaient mondains, et beaucoup y trouvaient à redire. Aujourd'hui encore, en certains endroits, un pasteur n'oserait pas se montrer en chaire avec une cravate ou un col. Les gens auraient l'impression de ne pas avoir d'ecclésiastique s'il n'avait pas de rabat. Un pasteur de cette ville en a demandé à un autre, il y a quelques jours à peine, s'il serait convenable de porter un col noir en chaire. Il en portait un dans ses rapports ordinaires avec ses paroissiens, mais il doutait qu'on puisse le porter en chaire.

Même chose pour la culotte courte : on la croyait autrefois indispensable au caractère du ministre de l'Évangile. Aujourd'hui encore, dans les pays catholiques, tout prêtre porte la culotte courte. Même les petits garçons qu'on y forme à la prêtrise portent le tricorne, les bas noirs et la culotte courte. Chez nous, ce serait ridicule. Mais cela se pratiquait autrefois dans ce pays. Il fut un temps où les braves gens auraient été choqués de voir un pasteur monter en chaire en pantalon. Ils auraient pensé qu'il allait à coup sûr ruiner l'Église par ses innovations. On m'a raconté qu'il y a quelques années, en Nouvelle-Angleterre, un vieil ecclésiastique était si opposé à cette mesure nouvelle, un pasteur en pantalon, qu'il ne voulait à aucun prix en voir dans sa chaire. Un jeune homme devait prêcher à sa place, qui n'avait pas de culotte courte, et le vieux pasteur refusa de le laisser officier en pantalon. « Voyons, disait-il, mes paroissiens penseraient que j'ai fait monter un dandy en chaire, s'ils voyaient là un homme en pantalon, et cela les mettrait en émoi. » Si bien que, finalement, le jeune homme dut emprunter une culotte au vieux monsieur ; elle était trop courte pour lui, et il avait l'air assez ridicule. Mais tout valait mieux qu'une innovation aussi terrible que de prêcher en pantalon. Pourtant, la raison a triomphé.

Il en a été exactement de même pour les perruques. Je me souviens d'un pasteur qui, bien que tout jeune encore, portait une énorme perruque blanche. Et les gens en parlaient comme si elle était de droit divin ; il était presque aussi dur d'y renoncer que de renoncer à la Bible elle-même. On jugeait aussi la robe indispensable au caractère du ministre. Et aujourd'hui encore, dans beaucoup d'assemblées de ce pays, les gens ne supportent pas un pasteur en chaire s'il n'a pas une ample robe de soie, avec d'énormes manches aussi grosses que lui. Même dans certaines Églises congrégationalistes de Nouvelle-Angleterre, on ne peut se résoudre à y renoncer. Or, comment les gens en sont-ils venus à croire qu'un pasteur doit avoir une robe ou une perruque pour prêcher avec fruit ? Pourquoi chaque ecclésiastique était-il tenu d'utiliser ces choses ? Comment se fait-il qu'on n'ait pu renoncer à une seule d'entre elles dans

les Églises sans y provoquer un choc ? On les a toutes abandonnées, l'une après l'autre, et bien des assemblées ont été divisées pour un temps par l'innovation. Mais quelqu'un prétendra-t-il que la cause de la religion en a souffert ? Les gens avaient l'impression de ne presque pas pouvoir adorer Dieu sans elles, mais il est clair que leur attachement à ces choses ne faisait pas partie de leur religion, c'est-à-dire pas partie de la religion chrétienne. C'était pure superstition. Et quand on leur a enlevé ces choses, ils se sont plaints comme Michée : « Vous avez enlevé mes dieux » (Juges 18,24). Mais il ne fait pas de doute que leur caractère religieux s'est amélioré quand on a ôté ces objets de vénération superstitieuse. Si bien que l'Église, tout compte fait, a beaucoup gagné à ces innovations. Vous voyez ainsi que la tenue actuelle des pasteurs a été obtenue par une suite de mesures nouvelles.

2. Pour ce qui est de l'ordre du culte public.

On a rencontré les mêmes difficultés à chaque changement, parce que l'Église avait l'impression que Dieu avait établi justement la manière de faire à laquelle elle était habituée.

(1.) Les recueils de psaumes. Autrefois, on avait coutume de chanter les Psaumes de David. Un peu plus tard, on introduisit une version des Psaumes en vers rimés. C'était très grave, bien sûr. Quand les pasteurs essayèrent de les introduire, les Églises furent divisées, les gens s'y opposèrent violemment, et l'innovation causa de grands troubles. Mais la mesure nouvelle triompha.

Plus tard, on proposa une autre version, d'une meilleure facture poétique, et son introduction se heurta à beaucoup de disputes, comme mesure nouvelle. Et enfin vint la version de Watts, à laquelle beaucoup d'Églises s'opposent encore. Pas plus tard qu'en 1828, quand j'étais à Philadelphie, on m'a dit qu'un pasteur de la ville faisait à son assemblée une série de conférences sur le chant des psaumes, afin de l'amener à adopter une meilleure version des psaumes et des cantiques que celle dont elle avait l'habitude. Et aujourd'hui encore, dans un grand nombre

d'assemblées, il y a des gens qui sortiraient de l'église si l'on annonçait un psaume ou un cantique tiré d'un nouveau recueil. Et si l'on adoptait les Psaumes de Watts, ils feraient sécession pour former une nouvelle assemblée, plutôt que de tolérer une telle innovation. Le même genre de sentiment a été suscité par l'introduction des *Village Hymns* dans les réunions de prière. Dans une assemblée presbytérienne de cette ville, il y a quelques années, la femme du pasteur voulut introduire les *Village Hymns* dans les réunions de prière de femmes, sans oser aller plus loin. Elle pensait qu'elle allait y parvenir. Mais certaines âmes prudentes découvrirent que le recueil avait été fait en Nouvelle-Angleterre, et refusèrent de l'admettre : « C'est un truc hopkinsien, je parie. »

(2.) Les cantiques lus ligne par ligne. Autrefois, quand il n'y avait que peu de livres, on avait coutume de « faire la ligne », comme on disait. Le diacre se levait devant la chaire et lisait le psaume ou le cantique une ligne à la fois, ou deux lignes à la fois, puis il chantait, et tous les autres se joignaient à lui. Un peu plus tard, on commença à introduire des recueils, et à laisser chacun chanter dans son livre. Quelle innovation ! Hélas, quelle confusion et quel désordre cela causa ! Comment les braves gens pouvaient-ils adorer Dieu en chantant sans que le diacre leur lise le cantique ligne par ligne de sa voix sainte ? Car la sainteté de la chose semblait tenir pour beaucoup à ce ton de voix, tel qu'on avait peine à dire s'il lisait ou s'il chantait.

(3.) Les chœurs. Plus tard, on fit passer une autre innovation. On jugea préférable d'avoir un chœur choisi de chanteurs, assis à part, qui chanteraient de manière à donner l'occasion d'améliorer la musique. Mais on s'y opposa avec acharnement. Oh, combien d'assemblées ont été déchirées, mises en pièces, parce que des pasteurs et quelques personnalités influentes voulaient faire progresser la pratique de la musique en formant des chœurs de chanteurs ! Les gens parlaient d'innovations et de mesures nouvelles, et pensaient que de grands maux allaient s'abattre sur les Églises, parce que les chanteurs étaient assis à part, qu'ils travaillaient la musique et qu'ils apprenaient de nouveaux airs

que les anciens ne savaient pas chanter. Ce n'était pas comme ça de leur jeunesse, et ils ne voulaient pas tolérer dans l'Église de telles lumières nouvelles et de telles nouveautés.

(4.) Les diapasons. Quand on se mit à travailler la musique et que les chœurs furent assis ensemble, les chanteurs voulurent un diapason. Autrefois, quand le diacre ou le chantre avait lu les lignes, il entonnait l'air, et les autres suivaient comme ils pouvaient. Mais quand les chefs de chœur commencèrent à se servir d'un diapason pour que toutes les voix partent exactement sur la même note, quelle immense confusion cela causa ! J'ai entendu un ecclésiastique raconter qu'un ancien de la ville où il habitait autrefois se levait et quittait le temple chaque fois qu'il entendait le chef de chœur souffler dans son instrument. « Assez de votre sifflet ! disait-il. Quoi ! siffler dans la maison de Dieu ! » Il y voyait une profanation.

(5.) La musique instrumentale. Un peu plus tard, dans certaines assemblées, on introduisit divers instruments pour soutenir les chanteurs et améliorer la musique. Quand la basse de viole fit son apparition, cela causa un grand émoi. Les gens soutenaient qu'on pourrait tout aussi bien avoir un violon dans la maison de Dieu. « Mais c'est un violon, il est fait exactement comme un violon, juste un peu plus grand ; et qui peut adorer là où il y a un violon ? Bientôt vous voudrez danser au temple. » Qui n'a pas entendu parler de ces choses comme si elles étaient de la plus haute importance pour la cause de la religion et la pureté de l'Église ? Des pasteurs, dans de graves assemblées ecclésiastiques, ont passé des journées à en débattre. Dans un synode de l'Église presbytérienne, il y a quelques années à peine, certains ont sérieusement parlé de prendre une mesure de discipline contre une Église parce qu'elle avait un orgue dans la maison de Dieu. Et cela il y a quelques années à peine. Et il y a aujourd'hui beaucoup d'Églises qui ne toléreraient pas un orgue. Elles seraient moitié moins émues d'apprendre que des pécheurs vont en enfer que d'apprendre qu'il va y avoir un orgue au temple. Oh, en combien d'endroits il est plus facile d'amener l'Église à faire n'importe quoi d'autre

que de venir, simplement et naturellement, faire ce qui est nécessaire, et le plus sage, et le meilleur, pour faire avancer la religion et sauver des âmes ! Ils agissent comme s'ils avaient un « Ainsi parle l'Éternel » pour chaque coutume et chaque pratique qui leur a été transmise, ou qu'ils suivent eux-mêmes depuis longtemps, si absurde ou si nuisible soit-elle.

(6.) Les prières improvisées. Combien y a-t-il de gens qui parlent exactement comme si le livre de prières était d'institution divine ! Et je suppose que des foules le croient. Et dans certaines parties de l'Église, on ne permettrait pas à un homme de prier sans avoir son livre devant lui.

(7.) Prêcher sans notes. Il y a quelques années, une dame de Philadelphie fut invitée à aller entendre prêcher un certain pasteur ; elle refusa, parce qu'il ne lisait pas ses sermons. Elle semblait penser que ce serait profane qu'un homme monte en chaire et parle, exactement comme s'il entretenait les gens d'un sujet intéressant et important. Comme si Dieu avait ordonné l'usage des notes et des sermons écrits ! Ils ne savent pas que les notes elles-mêmes sont une innovation, et une innovation moderne avec cela. Elles ont été introduites à une époque de troubles politiques en Angleterre. Les pasteurs avaient peur d'être accusés d'avoir prêché quelque chose contre le gouvernement s'ils ne pouvaient pas montrer ce qu'ils avaient prêché, en l'ayant tout écrit à l'avance. Et, par opportunisme, ils cédèrent à des considérations politiques et imposèrent à l'Église un joug de servitude. Et maintenant, en bien des endroits, on ne peut tolérer la prédication improvisée.

(8.) S'agenouiller pour prier. Cela a causé de grands remous dans bien des régions du pays. Il fut un temps, dans les Églises congrégationalistes de Nouvelle-Angleterre, où un homme ou une femme aurait eu honte d'être vu à genoux dans une réunion de prière, de peur d'être pris pour un méthodiste. J'ai prié dans des familles où j'étais le seul à m'agenouiller. Tous les autres restaient debout, de peur d'imiter les méthodistes, je suppose, et de cautionner ainsi des innovations à la forme

établie. D'autres, à l'inverse, parlent comme si aucune autre posture que celle d'être à genoux ne pouvait être agréée dans la prière.

3. Les travaux des laïques.

(1.) Les prières des laïques. On faisait autrefois beaucoup d'objections au fait de laisser un homme prier ou prendre part à la conduite d'une réunion de prière s'il n'était pas ecclésiastique. On disait qu'un laïque qui priait en public portait atteinte à la dignité des pasteurs, et qu'on ne pouvait le tolérer. Un pasteur de Pennsylvanie m'a raconté qu'il y a quelques années, il avait fixé une réunion de prière à l'église, et que les anciens s'y étaient opposés et l'avaient mise à la porte. Ils disaient qu'ils ne voulaient pas de ces façons de faire, qu'ils avaient engagé un pasteur pour faire les prières, que c'était à lui de les faire, et qu'ils n'allaient pas laisser prier des hommes ordinaires.

Des pasteurs et beaucoup d'autres se sont opposés très largement à ce qu'un laïque prie en public, et surtout en présence d'un pasteur. Cela rabaisserait l'autorité du clergé, et ne pouvait être toléré. Lors d'un synode tenu dans cet État, on avait prévu une réunion de prière synodale. Le comité d'organisation, comme il s'agissait d'une chose officielle, désigna à l'avance les personnes qui y prendraient part, et nomma deux ecclésiastiques et un laïque. Ce laïque était un homme dont les talents et le savoir valaient ceux de la plupart des pasteurs. Mais un docteur en théologie se leva et objecta sérieusement qu'on demande à un laïque de prier devant ce synode. Ce n'était pas l'usage, disait-il ; cela empiétait sur les droits du clergé, et il ne voulait pas d'innovations. Quel état de choses !

(2.) L'exhortation par les laïques. On en a fait une question d'une immense importance, qui a agité toute la Nouvelle-Angleterre et bien d'autres régions du pays : faut-il permettre aux laïques d'exhorter dans les réunions publiques ? Beaucoup de pasteurs se sont efforcés de fermer complètement la bouche aux laïques. Ils oubliaient la pratique des Églises primitives. On s'opposa tant à cette pratique, il y a près de cent ans, que

le président Edwards dut réellement s'emparer du sujet et écrire une défense fouillée des droits et des devoirs des laïques. Mais l'opposition n'a pas entièrement cessé jusqu'à ce jour. « Quoi ! Un homme qui n'est pas pasteur, parler en public ! Cela va créer la confusion, cela va rabaisser le ministère ; que penseront de nous, les pasteurs, les gens, si nous permettons à des hommes ordinaires de faire les mêmes choses que nous ? » C'est stupéfiant !

Mais aujourd'hui, tout cela est passé, dans la plupart des endroits, et les laïques peuvent prier et exhorter sans la moindre objection. Les maux que l'on craignait des travaux des laïques ne se sont pas produits, et beaucoup de pasteurs sont heureux de les voir exercer leurs dons à faire le bien.

4. Les réunions de prière de femmes. Ces dernières années, on s'est largement opposé, dans cet État, aux réunions de prière de femmes. Quelles choses épouvantables ! Un pasteur, mort aujourd'hui, racontait que lorsqu'il avait essayé d'établir ces réunions, il avait eu contre lui tout le clergé des environs. « Faire prier les femmes ? Mais la prochaine étape, je suppose, ce sera de les faire prêcher. » Et l'on nourrissait de sérieuses craintes pour la sécurité de Sion, si on laissait les femmes se réunir pour prier. Et aujourd'hui encore, on ne les tolère pas dans certaines Églises.

Il en a été de même pour toutes les initiatives actives de l'Église. Les missions, les écoles du dimanche et tout ce qui est de cet ordre ont rencontré l'opposition, et n'ont gagné la place qu'elles ont aujourd'hui dans l'Église qu'au prix d'une suite de luttes et d'une série d'innovations. Une association baptiste de Pennsylvanie, il y a quelques années, a renié toute communion avec tout pasteur qui avait fait des études supérieures, ou qui soutenait les missions, les sociétés bibliques, les écoles du dimanche, les sociétés de tempérance, etc. Tout cela était dénoncé comme mesures nouvelles, qu'on ne trouve pas dans la Bible et qui mèneraient nécessairement à la division et à la confusion dans les Églises. Certains l'ont fait aussi parmi les Églises allemandes. Et dans

beaucoup d'Églises presbytériennes, on trouve des gens qui prennent la même position et dénoncent toutes ces choses, sauf peut-être un ministère instruit, comme des innovations, des mesures nouvelles, des lumières nouvelles, une façon d'aller de l'avant par ses propres forces, et ainsi de suite, et comme propres à faire beaucoup de mal.

5. Je vais citer plusieurs hommes que la providence divine a placés au premier rang pour introduire ces innovations.

(1.) Les apôtres furent de grands innovateurs, comme vous le savez tous. Après la résurrection, et après que l'Esprit Saint eut été répandu sur eux, ils entreprirent de refaçonner l'Église. Ils démolirent le système juif de mesures et le déracinèrent, au point d'en laisser à peine une trace.

(2.) Luther et les Réformateurs. Vous savez tous contre quelles difficultés ils eurent à lutter, et la raison en était qu'ils essayaient d'introduire des mesures nouvelles : de nouvelles manières d'accomplir les devoirs publics de la religion, et de nouveaux moyens pour faire pénétrer l'Évangile avec puissance dans le cœur des hommes. Toutes les choses étranges et ridicules des catholiques romains étaient maintenues dans l'Église avec une obstination opiniâtre, comme si elles étaient d'autorité divine. Et la tentative de les changer souleva une telle agitation qu'elle faillit mettre toute l'Europe à feu et à sang.

(3.) Wesley et ses collaborateurs. Wesley ne se sépara pas d'abord de l'Église établie d'Angleterre, mais il forma partout de petites classes qui devinrent une Église dans l'Église. Il resta dans l'Église épiscopale, mais il introduisit tant de mesures nouvelles qu'il remplit toute l'Angleterre d'agitation, de tumulte et d'opposition ; partout on le dénonçait comme un innovateur, un fauteur de sédition, un homme qui enseignait des choses nouvelles qu'il n'était pas permis de recevoir.

Whitefield était un homme de la même école et, comme Wesley, un innovateur. Je crois que lui et plusieurs de ses compagnons furent renvoyés de l'université pour avoir lancé une mesure nouvelle comme

une réunion de prière en commun. Ils priaient ensemble et expliquaient les Écritures, et c'était une nouveauté si audacieuse qu'on ne pouvait la supporter. Quand Whitefield vint dans ce pays, quelle opposition stupéfiante il souleva ! Souvent il faillit y perdre la vie, et il n'en réchappa que d'extrême justesse. Aujourd'hui, tout le monde le regarde comme la gloire de l'époque où il a vécu. Et beaucoup de gens de notre propre dénomination se sont assez défaits de leurs préjugés pour penser que Wesley était non seulement un homme de bien, mais un homme sage et éminemment utile. À l'époque, presque toute l'Église le regardait avec animosité, de peur que les innovations qu'il introduisait ne détruisent l'Église.

(4.) Le président Edwards. Ce grand homme était célèbre à son époque pour ses mesures nouvelles. Entre autres innovations, il refusa de baptiser les enfants de parents impénitents. La pratique de baptiser les enfants des impies avait été introduite dans les Églises de Nouvelle-Angleterre au siècle précédent, et elle était devenue presque universelle. Le président Edwards vit que cette pratique était mauvaise, il refusa de s'y plier, et son refus ébranla toutes les Églises de Nouvelle-Angleterre. Cent pasteurs s'unirent, résolus à le faire tomber. Il écrivit un livre sur la question, et les défit tous. Ce fut l'une des plus grandes agitations qu'ait jamais connues la Nouvelle-Angleterre. Rien, sinon peut-être la guerre d'Indépendance, n'y a jamais causé une agitation égale.

L'Association générale du Connecticut refusa d'appuyer Whitefield, tant il était innovateur. « Mais enfin, il prêche en plein air, et n'importe où ! » Affreux ! Quelle chose terrible, qu'un homme prêche dans les champs ou dans les rues ! Chassez-le !

Tous ces hommes étaient des hommes consacrés, qui cherchaient des moyens de faire le bien et de sauver des âmes. Et tous rencontrèrent exactement le même genre d'opposition de la part des corps ecclésiastiques, qui leur barraient la route et cherchaient à détruire leur réputation et leur influence. Un livre, qui existe encore, fut écrit du temps

du président Edwards par un docteur en théologie, et signé par une foule de pasteurs, contre Whitefield et Edwards, leurs compagnons et leurs mesures. Une lettre fut publiée dans cette ville par un pasteur contre Whitefield, qui soulevait contre les innovations les mêmes objections que nous entendons aujourd'hui. Au moment de l'opposition récente aux réveils dans l'État de New York, on porta un exemplaire de cette lettre au rédacteur d'un périodique religieux en lui demandant de la publier. Il refusa, et donna pour raison que, si elle était publiée, beaucoup l'appliqueraient à la controverse en cours. Je ne le mentionne que pour montrer combien est identique l'opposition qui se lève, à différentes époques, contre toutes les mesures nouvelles destinées à faire avancer la cause de la religion.

6. Dans la génération présente, on a introduit beaucoup de choses qui se sont révélées utiles, mais auxquelles on s'est opposé parce que c'étaient des innovations. Et comme beaucoup ne sont pas encore fixés à leur sujet, j'ai cru bon d'en dire quelques mots. Il y a en particulier trois choses qui ont surtout fait parler, et c'est pourquoi j'en parlerai. Ce sont les réunions pour les âmes inquiètes, les séries de réunions et le banc des âmes inquiètes. On s'oppose à toutes les trois, et on les appelle des mesures nouvelles.

(1.) Les réunions pour les âmes inquiètes. Les premières dont j'aie jamais entendu parler sous ce nom se tenaient en Nouvelle-Angleterre ; on les fixait pour avoir des conversations personnelles avec les pécheurs inquiets, et pour adapter l'instruction au cas de chacun, de manière à les conduire immédiatement au Christ. Leur conception est manifestement rationnelle, mais on s'y est opposé parce qu'elles étaient nouvelles. Il y a deux manières de conduire une réunion pour les âmes inquiètes, et l'une comme l'autre peut atteindre le but :

(a.) Passer quelques instants en conversation personnelle pour connaître l'état d'esprit de chacun, puis, dans une allocution à tous, reprendre toutes leurs erreurs et lever ensemble leurs difficultés.

(b.) Aller de l'un à l'autre, reprendre chaque cas individuel, examiner tout le terrain avec chacun séparément, et l'amener à promettre de donner son cœur à Dieu. D'une manière ou de l'autre, ces réunions sont importantes, et l'on a constaté dans la pratique qu'elles réussissaient parfaitement. Mais des foules s'y sont opposées parce qu'elles étaient nouvelles.

(2.) Les séries de réunions. Elles ne sont pas nouvelles : on les a toujours pratiquées, sous une forme ou une autre, depuis qu'il y a une Église sur la terre. Les fêtes juives n'étaient rien d'autre que des séries de réunions. Pour la manière, on les conduisait autrement qu'aujourd'hui. Mais le but était le même : consacrer une suite de jours aux exercices religieux, afin de produire sur l'esprit des gens une impression plus puissante des choses divines. Toutes les dénominations chrétiennes, quand la religion prospère chez elles, tiennent des séries de réunions. En Écosse, on avait coutume, à chaque temps de communion, de commencer le jeudi et de continuer jusqu'après le dimanche. Les épiscopaliens, les baptistes et les méthodistes tiennent tous des séries de réunions. Et pourtant, de nos jours, on s'y est opposé, surtout chez les presbytériens ; on les a appelées des mesures nouvelles et regardées comme grosses de toutes sortes de maux, bien qu'elles aient été si manifestement et si largement bénies. Je vais indiquer quelques points dont il faut tenir compte à leur sujet.

(a.) Pour les fixer, il faut tenir compte de la situation des gens : l'Église est-elle en mesure d'y donner son attention et d'y consacrer son temps pour mener la réunion ? Dans certains cas, on a négligé cette règle. Certains ont cru bon d'empiéter sur les affaires nécessaires de la population. À la campagne, on fixait la réunion au temps de la moisson, et en ville au plus fort de la saison des affaires, quand tous les hommes étaient forcément occupés et pressés par leurs travaux temporels. Pour défendre cette façon de faire, on dit que nos affaires doivent toujours céder devant les affaires de Dieu ; que les choses éternelles ont tellement plus d'importance que les choses temporelles que les affaires du monde, de quelque sorte que ce soit et à quelque moment que ce soit, doivent

céder et faire place à une série de réunions. Mais les affaires du monde dont nous nous occupons ne sont pas nos affaires. Elles sont tout autant les affaires de Dieu, et tout autant notre devoir, que nos prières et nos séries de réunions. Si nous ne voyons pas nos affaires sous ce jour, nous n'avons pas encore reçu la première leçon de la religion ; nous n'avons pas appris à faire toutes choses pour la gloire de Dieu. Avec cette façon de voir, qui sépare nos affaires de la religion, nous vivons six jours pour nous-mêmes et le septième pour Dieu. Les vrais devoirs n'entrent jamais en conflit les uns avec les autres. Les jours de semaine ont leurs devoirs propres, et le dimanche ses devoirs propres, et nous devons être également pieux chaque jour de la semaine, dans l'accomplissement des devoirs de chaque jour. Nous devons labourer, semer, vendre nos marchandises et nous occuper de nos diverses vocations avec le même regard unique tourné vers la gloire de Dieu que lorsque nous allons à l'église le dimanche, que nous prions en famille et que nous lisons la Bible. C'est un principe premier de la religion. Celui qui ne connaît pas ce principe et n'agit pas selon lui n'en est pas encore à l'a b c de la piété. Or il y a des saisons particulières de l'année où Dieu, dans sa providence, appelle les hommes à s'occuper de leurs affaires, parce qu'à ce moment-là les affaires du monde sont particulièrement urgentes, et qu'il faut les faire en cette saison ou ne pas les faire du tout : les semailles et la moisson pour le cultivateur, et la saison des affaires pour le négociant. Et nous n'avons pas le droit de dire, en ces saisons particulières, que nous allons quitter nos affaires pour tenir une série de réunions. Le fait est que ces affaires ne sont pas les nôtres. Et à moins que Dieu, par quelque indication spéciale de sa providence, ne montre que c'est son bon plaisir que nous nous mettions de côté pour tenir une série de réunions à de tels moments, je considère que les fixer alors, c'est tenter Dieu. C'est dire : « Ô Dieu, ces affaires du monde sont nos affaires, et nous voulons bien les mettre de côté pour tes affaires à toi. » À moins que Dieu n'ait indiqué que c'est son bon plaisir de répandre son Esprit et de ranimer son œuvre en une telle saison, et qu'il n'ait ainsi appelé son peuple à quitter pour un

temps ses occupations ordinaires afin de se consacrer spécialement à une série de réunions, il me semble que Dieu pourrait nous dire, en de telles circonstances : « Qui vous a demandé cela ? » (Ésaïe 1,12)

Dieu a le droit de disposer de notre temps comme il lui plaît, d'exiger que nous consacrions une partie de notre temps, ou tout notre temps, aux devoirs de l'instruction et de la piété. Et quand les circonstances le demandent clairement, c'est notre devoir de mettre de côté toute autre affaire, et de faire des efforts directs et suivis pour le salut des âmes. Si nous menons nos affaires selon de justes principes, par de justes motifs, et entièrement pour la gloire de Dieu, nous ne refuserons jamais de nous mettre de côté pour assister à une série de réunions, chaque fois que la providence de Dieu semblera nous y appeler. Un homme qui se considère comme un intendant ou un commis ne regarde pas comme une peine de se reposer de ses travaux le dimanche, mais comme un privilège. Le propriétaire égoïste peut répugner à suspendre ses affaires le dimanche. Mais le commis, qui traite les affaires non pour lui-même mais pour son employeur, regarde comme un privilège de se reposer le dimanche. De même nous, si nous faisons nos affaires pour Dieu, nous ne trouverons pas dur qu'il nous fasse un devoir de suspendre nos affaires du monde pour assister à une série de réunions. Nous devrions plutôt y voir un jour de fête. Chaque fois donc que vous entendez un homme plaider qu'il ne peut pas quitter ses affaires pour assister à une série de réunions, que son devoir est de s'occuper de ses affaires, il y a lieu de craindre qu'il ne regarde ces affaires comme les siennes, et la réunion comme l'affaire de Dieu. S'il sentait que les affaires du magasin ou de la ferme sont tout autant les affaires de Dieu que la série de réunions, il serait sans doute très disposé à se reposer de ses travaux terrestres, et à monter à la maison de Dieu pour s'y refaire, chaque fois que Dieu indiquerait que la population est appelée à cette œuvre. Il est tout à fait digne de remarque que les fêtes juives étaient fixées aux saisons de l'année où les affaires terrestres indispensables pressaient le moins.

Dans certains cas, on a fixé de telles réunions en pleine presse de la saison des affaires, et elles n'ont produit aucun bon résultat, manifestement faute d'avoir observé la règle que je viens de poser. Dans d'autres cas, on a fixé des réunions à des saisons où les affaires du monde pressaient beaucoup, et elles ont été remarquablement bénies. Mais dans ces cas-là, la bénédiction est venue parce que la réunion avait été fixée pour obéir aux indications de la volonté de Dieu, par des gens qui avaient le discernement spirituel et qui comprenaient les signes des temps. Et dans bien des cas, sans doute, des gens y ont assisté qui croyaient réellement renoncer à leurs propres affaires pour s'occuper des affaires de Dieu ; dans ces cas-là, ils faisaient ce qu'ils croyaient être un vrai sacrifice, et Dieu, dans sa miséricorde, leur a accordé la bénédiction.

(b.) D'ordinaire, une série de réunions devrait être conduite de bout en bout, et le travail fait pour l'essentiel, par le même pasteur, si possible. On a parfois tenu des séries de réunions en comptant sur des pasteurs qui viendraient de jour en jour. Et elles n'ont reçu aucune bénédiction. La raison en était évidente. Ils ne venaient pas dans l'état d'esprit voulu pour entrer dans l'œuvre, et ils ne connaissaient pas l'état d'esprit des gens, si bien qu'ils ne savaient pas quoi prêcher. Supposez qu'un malade appelle chaque jour un médecin différent. Celui-ci ne saurait ni quels ont été les symptômes, ni quel a été le cours de la maladie ou du traitement, ni quels remèdes ont été essayés, ni ce que le malade peut supporter. Mais il tuerait à coup sûr le malade ! Il en va exactement de même d'une série de réunions menée par une succession de pasteurs. Aucun d'eux n'entre dans l'esprit de la chose, et en général ils font plus de mal que de bien.

D'ordinaire, il ne faut pas fixer une série de réunions à moins de pouvoir s'assurer le bon genre d'aide, et d'avoir un ou deux pasteurs qui acceptent de rester sur place jusqu'à la fin de la réunion. Alors on recevra probablement une riche bénédiction.

(c.) Il ne doit pas y avoir tant de réunions publiques qu'elles empiètent sur les devoirs de la prière dans le secret et de la piété en famille. Sinon,

les chrétiens perdront leur spiritualité et lâcheront prise sur Dieu, et la réunion s'essoufflera.

(d.) Les familles ne doivent pas se mettre tellement en frais pour recevoir des étrangers qu'elles en négligent la prière et leurs autres devoirs. Il arrive souvent, quand on tient une série de réunions, que certaines des principales familles de l'Église, je veux dire celles sur qui l'on compte surtout pour soutenir les réunions, n'entrent pas du tout dans l'œuvre. Et la raison en est qu'elles sont occupées à divers soins domestiques. Elles se donnent souvent une peine inutile pour pourvoir aux besoins des invités qui viennent de loin à la réunion, et se mettent très sottement en quatre pour offrir une réception non seulement confortable, mais somptueuse. Il faut toujours qu'il soit entendu que le devoir des familles est de se donner le moins de travail et de faire le moins d'apparat possible, et d'exercer leur hospitalité de la manière la plus simple, afin que tous aient le temps de prier, d'aller à la réunion et de s'occuper des choses du royaume.

(e.) Évitez à tout prix de veiller tard sans nécessité. Si les gens veillent tard, soir après soir, ils useront inévitablement leur corps, leur santé déclinera et il y aura une réaction. Il leur arrive de se laisser exciter au point de perdre le sommeil et de prendre leurs repas n'importe quand, jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, et alors la réaction est inévitable. À moins qu'on ne prenne le plus grand soin de garder un rythme régulier, l'excitation deviendra si forte que la nature cédera ; ils s'épuisent, et l'œuvre s'arrête.

(f.) Il faut soigneusement éviter tout esprit de parti. Si un esprit sectaire se manifeste, que ce soit dans la prédication, dans la prière ou dans la conversation, il annulera tout le bien de la réunion.

(g.) Veillez à ne pas mettre votre confiance dans une série de réunions, comme si elle devait d'elle-même produire un réveil. C'est un point très dangereux, et il l'a toujours été. C'est la grande raison pour laquelle l'Église, de génération en génération, a toujours dû abandonner ses mesures : parce que les chrétiens en étaient venus à compter sur elles

pour réussir. C'est ce qui s'est passé en certains endroits pour les séries de réunions. Elles ont été si bénies qu'en certains endroits les gens ont pensé qu'il suffisait d'avoir une série de réunions pour recevoir une bénédiction, et que les pécheurs seraient convertis tout naturellement. Ils ont donc fixé leur réunion sans aucune préparation dans l'Église, ont simplement fait venir de loin quelque pasteur renommé et l'ont mis à prêcher, comme si cela allait convertir les pécheurs. Il est évident que la bénédiction serait refusée à une réunion montée de cette façon.

(h.) Gardez-vous d'adopter l'idée qu'on ne peut avoir de réveil sans une série de réunions. Certaines Églises sont tombées sur ce sujet dans un état d'esprit maladif. Leur zèle est devenu tout spasmodique et fiévreux, si bien qu'elles ne pensent jamais à faire quoi que ce soit pour favoriser un réveil, sinon de cette manière. Quand on tient une série de réunions, elles semblent merveilleusement zélées, puis elles retombent dans la torpeur jusqu'à ce qu'une nouvelle série de réunions produise un nouveau spasme. Et maintenant, des foules dans l'Église pensent qu'il faut renoncer aux séries de réunions, parce qu'on en abuse de cette manière. Il faut s'en garder dans chaque Église, pour n'être pas réduit à y renoncer et à perdre tous les bienfaits que les séries de réunions sont propres à produire.

(3.) Le banc des âmes inquiètes.

J'entends par là le fait de désigner un banc particulier dans le lieu de réunion, où les âmes inquiètes peuvent venir pour qu'on s'adresse à elles en particulier, qu'on prie pour elles et parfois qu'on s'entretienne avec chacune. Ces derniers temps, cette mesure a rencontré plus d'opposition que toutes les autres. Quelle est la grande objection ? Je ne la vois pas. La conception du banc des âmes inquiètes est sans aucun doute rationnelle, et conforme aux lois de l'esprit. Il a deux effets :

1. Quand quelqu'un est sérieusement troublé dans son esprit, chacun sait qu'il a une forte tendance à le cacher. Quand quelqu'un est accablé par le sentiment de son état, si vous pouvez l'amener à accepter que cela se

sache, si vous pouvez l'amener à briser les chaînes de l'orgueil, vous avez gagné un point important vers sa conversion. Cela s'accorde avec la manière dont fonctionne l'esprit humain. Et combien y en a-t-il, par milliers, qui béniront Dieu éternellement d'avoir été amenés, quand la vérité les pressait, à faire ce pas, par lequel ils se sont débarrassés de l'idée que c'était une chose affreuse que quelqu'un sache qu'ils se préoccupaient sérieusement de leur âme !

2. Un autre effet du banc des âmes inquiètes est de démasquer la tromperie et l'illusion, et d'empêcher ainsi les fausses espérances. On s'y est opposé en disant qu'il était propre à créer des illusions et de fausses espérances. Mais cette objection n'est pas raisonnable. La vérité est à l'inverse. Supposons que je prêche sur la tempérance : je montre d'abord les maux de l'intempérance, je fais paraître l'ivrogne et sa famille, et je montre les divers maux qui en résultent, jusqu'à ce que tous les cœurs battent d'émotion. Puis je dépeins le grand danger de boire avec modération, je montre comment cela mène à l'ivresse et à la ruine, et qu'il n'y a de sécurité que dans l'ABSTINENCE TOTALE, jusqu'à ce que cent cœurs soient prêts à dire : « Je ne boirai plus jamais une goutte d'alcool de toute ma vie ; si je le fais, je m'attends à finir dans une tombe d'ivrogne. » Alors je m'arrête net, je fais circuler l'engagement, et tous ceux qui sont pleinement résolus sont prêts à le signer. Mais combien vont commencer à reculer et à hésiter, quand vous commencez à leur demander de signer un engagement d'abstinence totale ! L'un se dit : « Vais-je le signer ou non ? Je croyais que ma décision était prise, mais signer un engagement de ne plus jamais boire, je ne sais pas trop. » Vous voyez ainsi que, lorsqu'on demande à quelqu'un de prendre un engagement, s'il se révèle indécis, il montre qu'il n'était pas sincère. C'est-à-dire qu'il n'en était jamais arrivé, sur ce sujet, à une résolution sur laquelle on puisse compter pour gouverner sa vie future. Il en va exactement de même du pécheur réveillé. Prêchez-lui, et sur le moment il pense être prêt à faire n'importe quoi ; il se croit déterminé à servir le Seigneur. Mais mettez-le à l'épreuve, demandez-lui de faire une chose, de

faire un pas qui le range parmi le peuple de Dieu ou qui contrarie son orgueil : son orgueil se dresse, et il refuse. Son illusion est mise au jour, et il se retrouve pécheur perdu, comme avant ; alors que, si vous ne l'aviez pas fait, il aurait pu s'en aller en se flattant d'être chrétien. Si vous lui dites : « Voici le banc des âmes inquiètes ; avancez et déclarez votre décision d'être du côté du Seigneur », et s'il ne veut pas faire une chose aussi petite que celle-là, alors il ne veut rien faire du tout, et le voilà placé devant sa propre conscience. Cela découvre l'illusion du cœur humain, et cela empêche un grand nombre de fausses conversions, en montrant à ceux qui pourraient autrement s'imaginer prêts à tout faire pour le Christ qu'en fait ils ne sont prêts à rien faire.

L'Église a toujours senti qu'il lui fallait quelque chose de ce genre pour remplir précisément ce rôle. Du temps des apôtres, c'était le baptême qui le remplissait. On prêchait l'Évangile aux gens, puis on appelait tous ceux qui voulaient être du côté du Christ à se faire baptiser. Il tenait exactement la place que tient aujourd'hui le banc des âmes inquiètes : une manifestation publique de leur décision d'être chrétiens. Et de nos jours, ceux qui se sont violemment opposés au banc des âmes inquiètes ont été obligés d'adopter quelque chose pour le remplacer, sans quoi ils ne pouvaient avancer dans l'œuvre d'un réveil. Certains ont adopté l'expédient d'inviter les gens inquiets pour leur âme à rester pour un entretien après le départ du reste de l'assemblée. Mais quelle est la différence ? C'est tout autant une mise à l'épreuve que l'autre. D'autres, qui auraient bien honte d'employer le banc des âmes inquiètes, ont demandé à ceux qui étaient touchés de rester assis à leur place pendant que les autres sortaient. D'autres ont invité les âmes inquiètes à se retirer dans la salle de réunion. Le but de tous ces moyens est le même, et le principe est le même : faire sortir les gens du refuge de la fausse honte. J'ai entendu parler d'un homme qui était allé très loin dans son opposition aux mesures nouvelles. Dans une de ses réunions, il demanda à tous ceux qui étaient disposés à se soumettre à Dieu, ou qui désiraient qu'on prie pour eux, de le faire savoir en se penchant en avant et en

posant la tête sur le banc devant eux. Qui ne voit que ce n'était qu'une manière d'éviter le banc des âmes inquiètes, que c'était destiné à remplir le même rôle à sa place, et qu'il l'adopta parce qu'il sentait que quelque chose de ce genre était important ?

Or, quelle objection y a-t-il à prendre place sur un banc particulier, à se lever ou à se rendre dans la salle de réunion ? Tout cela veut dire la même chose, quand c'est bien conduit. Et ce ne sont pas du tout des nouveautés dans leur principe. On l'a toujours fait, en substance. Du temps de Josué, il appela le peuple à décider ce qu'il ferait, et ils répondirent tout haut dans l'assemblée : « Nous servirons l'Éternel ; nous servirons l'Éternel, notre Dieu, et nous obéirons à sa voix » (Josué 24,21 et 24).

REMARQUES.

1. Si nous examinons l'histoire de l'Église, nous verrons qu'il n'y a jamais eu de réforme étendue autrement que par des mesures nouvelles. Chaque fois que les Églises s'installent dans une manière de faire, elles en viennent vite à compter sur l'accomplissement extérieur de la chose, et gardent ainsi la forme de la religion tout en en perdant la substance. Et l'on a toujours constaté alors qu'il était impossible de les réveiller assez pour réformer les abus et produire un réveil de la religion en suivant simplement cette forme établie. Ce n'est peut-être pas trop dire que d'affirmer qu'il est impossible à Dieu lui-même d'opérer des réformes autrement que par des mesures nouvelles. Du moins est-ce un fait que Dieu a toujours choisi cette voie, comme la plus sage et la meilleure qu'il pût concevoir ou adopter. Et bien qu'il soit toujours arrivé que les mesures mêmes que Dieu a choisi d'employer, et qu'il a bénies pour ranimer son œuvre, aient été combattues et dénoncées comme mesures nouvelles, il a pourtant continué d'agir selon le même principe. Quand il a vu qu'une certaine manière de faire avait perdu son influence en devenant une forme, il fait surgir quelque mesure nouvelle qui VIENDRA ROMPRE leurs habitudes paresseuses et RÉVEILLER une Église endormie. Et il en est résulté un grand bien.

2. Les mêmes divisions, en substance, qui existent aujourd'hui, ont toujours existé, en tout temps de réforme et de réveil de la religion. Il y a toujours eu des gens qui s'attachaient particulièrement à leurs formes, à leurs idées et à leur façon précise de faire les choses, comme s'ils avaient un « Ainsi parle l'Éternel » pour chacune d'elles. Ceux qui ne pensaient pas comme eux et qui essayaient de faire avancer l'arche du salut, ils les ont appelés méthodistes, Nouvelles Lumières, radicaux, Nouvelle École, Nouvelle Théologie, et de divers autres noms injurieux. Et les déclins qui ont suivi sont toujours venus de deux causes, que l'Église ne doit à aucun prix perdre de vue.

(1.) L'Ancienne École, ou le parti des anciennes mesures, a persévéré dans son opposition, et s'est jeté avidement sur la moindre imprudence, réelle ou apparente, des amis de l'œuvre.

En pareil cas, les Églises ont peu à peu perdu confiance dans l'opposition aux mesures nouvelles, et le cri de « Nouvelle Théologie » et d'« Innovation » a cessé de les alarmer. Elles voient que la bénédiction de Dieu est avec ceux qu'on accuse ainsi de mesures nouvelles et d'innovation ; l'opposition persistante de l'Ancienne École, jointe au succès persistant de la Nouvelle École, a détruit leur confiance dans l'opposition, et elles se lassent d'entendre crier sans cesse : « Nouvelles Lumières », « Nouvelle Théologie », « Mesures nouvelles ». Ainsi la balance a penché, et les Églises ont rendu un verdict favorable à la Nouvelle École et un verdict de condamnation contre l'Ancienne École.

(2.) Mais maintenant, écoutez bien : c'est justement dans cette situation que le diable, à maintes reprises, a pris l'avantage. Des individus se sont levés ; soutenus par la confiance des Églises dans le parti des mesures nouvelles, et les trouvant lasses de l'opposition et prêtes à faire tout ce qui servirait les intérêts du royaume du Christ, ils se sont eux-mêmes lancés tête baissée, et dans certains cas ont entraîné les Églises dans le tourbillon même des difficultés que leurs adversaires avaient prédites. Ainsi, quand la bataille avait été livrée et la victoire remportée, le zèle

téméraire de quelques individus bien intentionnés mais impétueux a provoqué une réaction qui a jeté un voile de deuil sur les Églises pendant des années. Ce fut le cas, on le sait bien, du temps du président Edwards. Voilà un écueil sur lequel on a maintenant bâti un phare, et si l'Église s'y échoue à présent, les deux partis seront entièrement sans excuse. On sait bien maintenant, ou l'on devrait savoir, que le déclin qui suivit les réveils de cette époque, ainsi que les déclins qui se sont produits à plusieurs reprises, sont venus de l'influence conjuguée de l'opposition persistante et opiniâtre de l'Ancienne École, et de l'esprit mauvais et de l'imprudence où sont finalement tombés quelques individus de la Nouvelle École.

Et ici, il faut faire retentir distinctement le signal d'alarme pour les deux partis, de peur que le diable ne l'emporte sur nous au point même, et dans les circonstances mêmes, où il l'a si souvent emporté. L'Église n'apprendra-t-elle jamais la sagesse par l'expérience ? Combien de fois, oh, combien de fois ces scènes devront-elles se rejouer avant que vienne le millénium ! Quand donc arrivera-t-il, une bonne fois, que l'Église puisse être réveillée et la religion prospérer sans susciter dans l'Église une opposition telle qu'elle finisse par provoquer une réaction ?

3. Le cri qu'on pousse aujourd'hui contre les mesures nouvelles est tout à fait ridicule, quand on considère d'où il vient et toutes les circonstances de l'affaire. Il est vraiment stupéfiant que de graves pasteurs s'alarment réellement des mesures nouvelles d'aujourd'hui, comme si les mesures nouvelles étaient quelque chose de nouveau sous le soleil, et comme si la forme et la manière actuelles de faire les choses descendaient des apôtres et avaient été établies par un « Ainsi parle l'Éternel » ; alors que la vérité, c'est que chaque pas en avant de l'Église hors des épaisses ténèbres de la papauté s'est fait par l'introduction d'une mesure nouvelle après l'autre. Nous regardons aujourd'hui avec stupéfaction, et nous sommes portés à regarder presque avec mépris, le cri d'« Innovation » qui a précédé notre époque ; et quand nous passons en revue les craintes qu'une foule de gens dans l'Église ont nourries autrefois au sujet des innovations, nous avons peine à expliquer les objections et les difficultés qu'ils soulevaient,

qui nous paraissent sans fondement et absurdes, pour ne pas dire ridicules. Mais, mes auditeurs, n'est-il pas étonnant qu'à une date aussi tardive, après toute l'expérience que l'Église a acquise en ces matières, des hommes graves et pieux s'alarment sérieusement de l'introduction des mesures simples, rationnelles et grandement bénies de ces dix dernières années ? Comme si les mesures nouvelles étaient une chose intolérable, d'une tendance tout à fait désastreuse, et qui devrait faire retentir l'alarme et ses échos dans tous les coins et recoins de l'Église !

4. Nous voyons pourquoi ceux qui ont fait tout ce tapage au sujet des mesures nouvelles n'ont pas réussi à favoriser des réveils.

Ils ont été accaparés par les maux, réels ou imaginaires, qui ont accompagné cette grande et bénie œuvre de Dieu. Qu'il y ait eu des maux, personne ne prétendra le nier. Mais je crois vraiment qu'aucun réveil, depuis le commencement du monde, d'une puissance et d'une étendue aussi grandes que celui qui s'est répandu ces dix dernières années, n'a été exempt de maux aussi grands ou plus grands. Pourtant, une grande partie de l'Église s'est effrayée elle-même et a effrayé les autres en prêtant une attention constante aux maux des réveils. L'un des professeurs d'un séminaire de théologie presbytérien s'est cru obligé d'écrire aux presbytériens une série de lettres, largement diffusées, dont le but semblait être de faire retentir l'alarme dans toute l'étendue de l'Église au sujet des maux qui accompagnent les réveils. Tant que des hommes sont accaparés par les maux plutôt que par les beautés d'une œuvre bénie de Dieu, comment s'attendre à ce qu'ils soient utiles pour la faire avancer ? Je voudrais dire tout cela avec une grande bienveillance, mais c'est tout de même un point sur lequel je ne dois pas me taire.

5. Sans mesures nouvelles, il est impossible que l'Église réussisse à attirer l'attention du monde sur la religion. Il y a tant de sujets passionnants constamment mis sous les yeux du public, tant d'allées et venues, tant de gens qui crient « Il est ici » et « Il est là », que l'Église ne peut tenir sa position ni se faire écouter sans une prédication très saisissante et assez

de nouveauté dans les mesures pour gagner l'oreille du public. Les manœuvres des politiciens, des incrédules et des hérétiques, la course à la richesse, le progrès du luxe, et les dix mille influences excitantes et contraires qui pèsent sur l'Église et sur le monde, capteront leur attention et détourneront tous les hommes du sanctuaire et des autels du Seigneur, à moins que nous ne croissions en sagesse et en piété, et que nous n'adoptions avec sagesse des mesures nouvelles propres à attirer l'attention des hommes sur l'Évangile du Christ. J'ai déjà dit, au cours de ces discours, qu'il ne faut pas introduire de nouveautés plus vite qu'elles ne sont réellement nécessaires. Il faut les introduire avec la plus grande sagesse, avec prudence et dans un esprit de prière, et d'une manière propre à susciter le moins d'opposition possible. Mais des mesures nouvelles, il nous en faut. Et que Dieu empêche l'Église de s'installer dans un ensemble de formes quel qu'il soit, et de figer comme une édition clichée l'état présent de ses mesures, ou tout autre !

6. Il est évident qu'il nous faut une prédication plus saisissante pour répondre au caractère et aux besoins de l'époque. Les pasteurs commencent en général à s'en apercevoir. Et certains s'en plaignent, et l'attribuent aux mesures nouvelles, comme ils disent. Ils disent que des pasteurs que nos pères auraient été heureux d'entendre ne peuvent plus maintenant se faire écouter, ne trouvent pas de poste et ne rassemblent pas d'auditoire. Et ils pensent que les mesures nouvelles ont perverti le goût des gens. Mais la difficulté n'est pas là. Le caractère de l'époque a changé, et ces hommes ne s'y sont pas adaptés ; ils gardent le même style de prédication raide, sec et ennuyeux qui convenait il y a un demi-siècle.

Regardez les méthodistes. Beaucoup de leurs pasteurs sont sans instruction, au sens ordinaire du terme ; beaucoup ont été tirés tout droit de l'atelier ou de la ferme ; et pourtant ils ont rassemblé des assemblées, se sont frayé un chemin et ont gagné des âmes partout. Partout où les méthodistes sont allés, leur manière de prêcher, simple, directe et sans détour, mais chaleureuse et animée, a toujours rassemblé des assemblées. Peu de pasteurs presbytériens ont rassemblé d'aussi grands

auditoires ou gagné autant d'âmes. Et l'on viendrait nous dire qu'il faut suivre la même vieille manière formaliste de faire les choses, au milieu de tous ces changements ? On ferait plutôt remonter l'Hudson vers sa source que convertir le monde avec une telle prédication. Ceux qui adoptent un autre style de prédication, comme l'ont fait les méthodistes, nous distanceront. Le monde échappera à l'influence de ce ministère à l'ancienne mode, ou plutôt à la nouvelle mode. Il est impossible que l'esprit public soit tenu par une telle prédication. Il nous faut une prédication saisissante et puissante, ou le diable aura les gens, sauf ceux que les méthodistes pourront sauver. Il est impossible que nos pasteurs continuent à faire du bien si nous n'avons pas d'innovations dans le style de la prédication. Beaucoup de pasteurs s'aperçoivent déjà qu'un prédicateur méthodiste, sans les avantages d'une instruction supérieure, attirera autour de lui une assemblée qu'un pasteur presbytérien, avec peut-être dix fois plus de savoir, ne peut égaler, parce qu'il n'a pas la manière ardente de l'autre et ne déverse pas le feu sur ses auditeurs quand il prêche.

7. Nous voyons combien il est important que les jeunes pasteurs aient des vues justes sur les réveils. Dans une foule de cas, j'ai vu qu'on se donnait beaucoup de peine pour effrayer nos jeunes gens qui se préparent au ministère au sujet des maux des réveils, des mesures nouvelles et ainsi de suite. Dans certains séminaires de théologie, on apprend aux jeunes gens à regarder les mesures nouvelles comme si c'étaient de vraies inventions du diable. Comment de tels hommes pourraient-ils avoir des réveils ? Aussi, quand ils sortent, ils regardent autour d'eux, guettent et sursautent, comme si le diable était là. Quelques jeunes gens de Princeton, il y a quelques années, ont publié un essai sur « les maux des réveils ». J'aimerais bien savoir, maintenant, combien de ces jeunes gens ont connu des réveils parmi leurs paroissiens depuis qu'ils sont dans le ministère ; et, s'il y en a, j'aimerais savoir s'ils ne se sont pas repentis de ce morceau sur les maux des réveils.

Si j'avais une voix assez forte pour être entendue à Princeton, je parlerais à ces jeunes gens sur ce sujet. Il est grand temps de parler clairement sur ce point. L'Église gémit dans toute son étendue faute de pasteurs qui conviennent. Des hommes de bien travaillent, et sont prêts à travailler jour et nuit, pour aider à former des jeunes gens au ministère afin de favoriser les réveils de la religion ; et quand ils sortent du séminaire, certains d'entre eux se méfient de toutes les mesures que Dieu bénit autant que de la papauté elle-même.

En sera-t-il toujours ainsi ? Faut-il que nous formions des jeunes gens au ministère pour qu'ils sortent morts de peur au sujet des mesures nouvelles, comme s'il n'y avait jamais rien eu de tel que des mesures nouvelles ? Ils devraient savoir que les mesures nouvelles ne sont pas une chose nouvelle dans l'Église. Qu'ils AILLENT DE L'AVANT, qu'ils restent eux-mêmes à l'ouvrage, et qu'ils ne s'effraient pas des mesures nouvelles. J'ai été peiné de voir que certains hommes, en rendant compte de réveils, se sont manifestement sentis obligés de détailler avec soin les mesures employées, pour éviter qu'on en conclue que des mesures nouvelles avaient été introduites ; ils sentaient manifestement que même l'Église ferait peu de cas du réveil s'il ne semblait pas avoir été favorisé sans mesures nouvelles. De plus, ce soin à détailler les mesures pour démontrer qu'il n'y avait rien de nouveau ressemble à un aveu que les mesures nouvelles sont mauvaises parce qu'elles sont nouvelles, et qu'un réveil a plus de valeur parce qu'il n'a pas été favorisé par des mesures nouvelles. De cette manière, je crains qu'on n'ait déjà fait beaucoup de mal ; et si cette pratique doit continuer, on en viendra à juger d'un réveil d'après le fait qu'il s'est produit avec des mesures nouvelles ou anciennes. Jamais je n'encouragerai un tel esprit, ni ne m'abaisserai à protéger le récit d'un réveil contre l'accusation de mesures nouvelles ou anciennes. Je crois que les mesures nouvelles sont légitimes, c'est-à-dire que ce n'est pas une objection contre une mesure qu'elle soit nouvelle ou ancienne.

Qu'un pasteur entre pleinement dans son œuvre, qu'il répande son cœur devant Dieu pour obtenir une bénédiction, et chaque fois qu'il voit le

besoin d'une mesure pour mettre la vérité avec plus de puissance sous les yeux des gens, qu'il l'adopte sans avoir peur, et Dieu ne lui refusera pas sa bénédiction. Si les pasteurs ne veulent pas aller de l'avant, ne veulent pas prêcher l'Évangile avec puissance et ardeur, et ne veulent pas sortir de leurs ornières pour faire quoi que ce soit de nouveau en vue de sauver des âmes, ils attristeront l'Esprit Saint et le chasseront, Dieu les frappera de sa malédiction, et il suscitera d'autres pasteurs pour faire son œuvre dans le monde.

8. C'est le droit et le devoir des pasteurs d'adopter des mesures nouvelles pour favoriser les réveils. En certains endroits, l'Église s'est opposée à son pasteur quand il a essayé d'employer les mesures que Dieu a bénies pour produire un réveil ; on est allé jusqu'à abandonner les réunions de prière, à renoncer à travailler au salut des âmes et à se tenir à l'écart de tout, parce que le pasteur avait adopté ce qu'on appelle des mesures nouvelles. Peu importe que les mesures soient raisonnables en elles-mêmes, qu'elles viennent à propos, ou que Dieu les bénisse. Il suffit qu'on les appelle des mesures nouvelles, et ces gens ne veulent rien avoir à faire avec des mesures nouvelles, ni les tolérer parmi le peuple. Et ainsi ils se querellent en chemin, attristent l'Esprit de Dieu et le chassent, et mettent fin au réveil, pendant que le monde autour d'eux s'en va en enfer.

Enfin, cet attachement zélé à des formes et à des manières particulières de faire les choses, qui a conduit l'Église à résister aux innovations dans les mesures, sent fortement le fanatisme. Et ce qui n'est pas peu singulier, c'est que les fanatiques de cette espèce sont toujours les premiers à crier au « fanatisme ». Qu'est-ce donc, sinon du fanatisme, qui pousse l'Église catholique romaine à s'attacher avec une telle opiniâtreté à ses manières de faire, à ses formes, à ses cérémonies et à ses niaiseries ? Ils agissent comme si toutes ces choses étaient établies par l'autorité divine ; comme s'il y avait un « Ainsi parle l'Éternel » pour chacune d'elles. Or nous appelons à juste titre cela un esprit de fanatisme, et nous l'estimons digne de blâme. Mais il est tout aussi absolument fanatique, pour l'Église presbytérienne ou pour toute autre Église, de s'accrocher à ses formes

particulières et d'agir comme si elles étaient établies par l'autorité divine. Le fait est que Dieu n'a établi, dans aucune Église, de forme ou de manière particulière de culte pour faire avancer les intérêts de la religion. Les Écritures sont entièrement muettes sur ces sujets, sous l'économie de l'Évangile, et l'Église est laissée libre d'exercer son propre discernement pour toutes ces questions. Et j'espère qu'on ne me trouvera pas dur si je dis encore une fois qu'il me semble que ce zèle dur et irrité pour une certaine manière de faire les choses, et ce cri impérieux et exterminateur contre les mesures nouvelles, SENTENT FORTEMENT LE FANATISME.

La seule chose sur laquelle on insiste, sous l'économie de l'Évangile, au sujet des mesures, c'est qu'il y ait bienséance et ordre : « Que tout se fasse avec bienséance et avec ordre » (1 Corinthiens 14,40).

Il nous est demandé de nous garder de toute confusion et de toute conduite désordonnée. Mais qu'est-ce que la bienséance et l'ordre ? Prétendra-t-on qu'une réunion pour les âmes inquiètes, une série de réunions ou un banc des âmes inquiètes soit contraire à la bienséance et à l'ordre ? Je déplorerais très sincèrement, et je combattrais très fermement, tout ce qui serait inconvenant et désordonné dans le culte de la maison de Dieu. Mais je ne pense pas que par « ordre » nous devions entendre une manière particulière et fixe dont une Église a pu avoir l'habitude de célébrer son culte.

Discours 15

Ce qui fait obstacle aux réveils

J'ai un grand ouvrage à exécuter, et je ne puis descendre ; le travail serait interrompu pendant que je le quitterais pour aller vers vous. (Néhémie 6,3)

Ce serviteur de Dieu était venu de Babylone pour rebâtir le temple et rétablir le culte de Dieu à Jérusalem, la ville où étaient les sépulcres de ses pères. Quand Sanballat et certains de ses alliés, qui s'étaient longtemps réjouis des ruines de Sion, découvrirent que le temple et la ville sainte allaient maintenant être rebâtis, ils suscitèrent une forte opposition. Sanballat et les autres meneurs essayèrent de plusieurs façons de détourner Néhémie et ses amis, pour les empêcher d'avancer dans leur œuvre : tantôt ils les menaçaient, tantôt ils les accusaient de vouloir se révolter contre le roi. Puis ils soutinrent que leur dessein n'était pas pieux mais politique ; à quoi Néhémie répondit par un démenti simple et immédiat : « Ce que tu dis là n'est pas ; c'est toi qui l'inventes ! » (Néhémie 6,8). Enfin Sanballat envoya un message à Néhémie pour lui demander de le rencontrer dans la vallée d'Ono, afin de discuter à l'amiable de toute l'affaire et d'aplanir la difficulté ; mais en réalité il voulait lui faire du mal. Ils avaient vu qu'ils ne pouvaient pas effrayer Néhémie, et maintenant ils voulaient l'avoir par la ruse et la fourberie, et le détourner de poursuivre vigoureusement son œuvre. Mais il répondit : « J'ai un grand ouvrage à exécuter, et je ne puis descendre ; le travail serait interrompu pendant que je le quitterais pour aller vers vous. »

Il en a toujours été ainsi : chaque fois que des serviteurs de Dieu font quelque chose pour sa cause et qu'il semble probable qu'ils vont réussir, Satan, par ses agents, s'efforce régulièrement de détourner leur esprit et

de réduire leurs travaux à néant. C'est ce qui s'est passé pendant les dix dernières années, où il y a eu de si remarquables réveils dans tout le pays, en long et en large. Ces réveils ont été très grands, très puissants et très étendus. On a estimé que pas moins de deux cent mille personnes se sont converties à Dieu pendant ce temps.

Et le diable s'est activé dans ses ruses pour détourner et distraire le peuple de Dieu, et pour détourner ses énergies de l'effort qui fait avancer la grande œuvre du salut. En traitant ce sujet, je me propose :

I. De montrer qu'un réveil est une grande œuvre.

II. D'indiquer plusieurs choses qui peuvent l'arrêter.

III. D'essayer de montrer ce qu'il faut faire pour que ce grand réveil continue.

I. Je dois montrer qu'un réveil est une grande œuvre. C'est une grande œuvre, parce que de grands intérêts y sont engagés.

Dans un réveil sont engagés à la fois la gloire de Dieu, en tant qu'elle touche au gouvernement de ce monde, et le salut des hommes. Deux choses d'une importance infinie s'y trouvent engagées. La grandeur d'une œuvre se mesure à la grandeur des conséquences qui en dépendent. Et c'est là la mesure de son importance.

II. Je dois indiquer plusieurs choses qui peuvent arrêter un réveil.

Certains ont parlé très sottement sur ce sujet, comme si rien ne pouvait nuire à un réveil authentique. Ils disent : « Si votre réveil est une œuvre de Dieu, on ne peut pas l'arrêter ; une créature peut-elle arrêter Dieu ? » Je vous le demande : est-ce du bon sens ? Autrefois, c'était une croyance établie qu'un réveil ne pouvait pas être arrêté, parce que c'était l'œuvre de Dieu. On supposait donc qu'il continuerait, quoi qu'on fasse pour l'entraver, dans l'Église ou au dehors. Mais le fermier pourrait tout aussi bien raisonner ainsi et penser qu'il peut aller faucher son blé sans faire de tort à la récolte, parce que c'est Dieu qui fait pousser le grain. Un réveil

est l'œuvre de Dieu, et une récolte de blé l'est aussi ; et Dieu dépend autant de l'emploi des moyens dans un cas que dans l'autre. C'est pourquoi un réveil risque d'être endommagé tout autant qu'un champ de blé.

1. Un réveil s'arrêtera dès que l'Église croira qu'il va prendre fin. L'Église est l'instrument par lequel Dieu poursuit cette œuvre, et ses membres doivent y travailler volontairement et de tout leur cœur. Rien n'est plus fatal à un réveil que de voir ses amis prédire qu'il va s'arrêter. Peu importe ce que les ennemis de l'œuvre peuvent en dire, en prédisant que tout va s'essouffler et n'aboutir à rien, et ainsi de suite. Ils ne peuvent pas l'arrêter de cette manière ; mais il faut que ses amis travaillent et prient avec foi pour le faire avancer. C'est une contradiction de dire qu'ils travaillent et prient avec foi pour faire avancer l'œuvre, tout en croyant qu'elle va s'arrêter. S'ils perdent leur foi, elle s'arrêtera, cela va de soi. Dès que les amis des réveils commencent à prophétiser que le réveil va s'arrêter, il faut les reprendre sur-le-champ, au nom du Seigneur.

Si cette idée commence à se répandre et que vous ne parveniez pas à la combattre et à l'extirper, le réveil cessera infailliblement ; car il est indispensable à l'œuvre que les chrétiens travaillent et prient avec foi pour la faire avancer, et c'est une contradiction de dire qu'ils peuvent travailler avec foi pour qu'elle continue tout en croyant qu'elle est sur le point de cesser.

2. Un réveil cessera quand les chrétiens consentiront à ce qu'il cesse. Il arrive que les chrétiens voient que le réveil risque de s'arrêter et que, si l'on ne fait pas quelque chose d'efficace, il va s'immobiliser. Si cela les afflige et les pousse à la prière et à de nouveaux efforts, l'œuvre ne cessera pas. Quand les chrétiens aiment tant l'œuvre de Dieu et le salut des âmes qu'ils sont angoissés à la seule crainte d'un déclin, cela les pousse à prier et à agir jusqu'à l'agonie. Si cela ne les pousse pas jusqu'à l'agonie et à l'effort pour l'empêcher de cesser ; s'ils voient le danger et n'essaient ni de l'écarter ni de ranimer l'œuvre, alors ils consentent à ce

qu'elle s'arrête. Il y a en ce moment, dans tout le pays, beaucoup de gens qui voient les réveils décliner et courir le grand danger de cesser tout à fait ; et pourtant ils montrent bien peu d'affliction et semblent ne guère s'en soucier. Des Églises entières voient leur état, et voient ce qui va arriver s'il n'y a pas un réveil des consciences ; et pourtant elles sont tranquilles, elles ne gémissent pas, elles ne luttent pas dans la prière pour que Dieu ranime son œuvre. Certains prédisent même qu'il va maintenant y avoir un grand retour de bâton, et qu'une grande disette va s'abattre sur l'Église, comme après l'époque de Whitefield et d'Edwards. Et pourtant leurs propres pressentiments ne les alarment pas ; ils en parlent froidement et passent aussitôt à autre chose. ILS Y CONSENTENT. On dirait qu'ils sont les trompettes du diable, envoyés pour semer la consternation dans les rangs des élus de Dieu.

3. Un réveil cessera dès que les chrétiens deviendront mécaniques dans leurs efforts pour le favoriser. Quand leur foi est forte, que leur cœur est chaud et tendre, que leurs prières sont pleines d'une sainte émotion et que leurs paroles ont de la puissance, alors l'œuvre avance. Mais quand leurs prières commencent à devenir froides et sans émotion, que leurs sentiments profonds ont disparu, qu'ils se mettent à travailler mécaniquement et à employer des mots sans rien ressentir, alors le réveil cessera.

4. Le réveil cessera dès que les chrétiens se mettront en tête que l'œuvre continuera *sans leur aide*. L'Église est l'ouvrière avec Dieu pour favoriser un réveil, et l'œuvre peut avancer exactement aussi loin que l'Église la fera avancer, et pas plus loin. Voilà mille huit cents ans que Dieu essaie d'amener l'Église à s'engager dans l'œuvre. Il a appelé et insisté, ordonné, supplié, pressé et encouragé, pour qu'elle s'y mette. Il s'est tenu prêt tout ce temps à découvrir son bras pour mener l'œuvre avec elle. Mais l'Église n'a pas voulu faire sa part. Elle semble résolue à laisser à Dieu seul le soin de convertir le monde, et elle dit : « S'il veut que le monde soit converti, qu'il le fasse. » Elle devrait savoir que c'est impossible. Pour autant que nous le sachions, ni Dieu ni l'homme ne peuvent convertir le monde sans

la coopération de l'Église. Les pécheurs ne peuvent pas être convertis sans leur propre action, car la conversion consiste en ce qu'ils se tournent volontairement vers Dieu. Les pécheurs ne peuvent pas davantage être convertis sans les influences morales appropriées pour les faire se tourner, c'est-à-dire sans que la vérité et la réalité des choses soient placées en plein devant leur esprit, soit par une révélation directe, soit par des hommes. Dieu ne peut pas convertir le monde par la toute-puissance physique ; il dépend de l'influence morale de l'Église.

5. L'œuvre cessera quand l'Église préférera s'occuper de ses propres affaires plutôt que des affaires de Dieu. Je n'admets pas que les hommes aient des affaires qui soient vraiment à eux ; mais ils le pensent, et en fait ils préfèrent ce qu'ils considèrent comme leurs affaires plutôt que de travailler pour Dieu. Ils commencent à penser qu'ils ne peuvent pas soustraire assez de temps à leurs occupations terrestres pour soutenir un réveil. Et ils prétendent être obligés de cesser de s'occuper de religion, et laissent leur cœur repartir vers le monde. Et l'œuvre doit cesser, cela va de soi.

6. Quand les chrétiens deviennent fiers de leur grand réveil, il cessera. Je parle des chrétiens qui ont été auparavant les instruments qui l'ont favorisé. Il arrive presque toujours, dans un réveil, qu'une partie de l'Église soit trop orgueilleuse ou trop mondaine pour prendre la moindre part à l'œuvre. Ces gens sont résolus à se tenir à l'écart, à attendre, à voir ce que cela va donner et comment cela va tourner. L'orgueil de cette partie de l'Église ne peut pas arrêter le réveil, car le réveil n'a jamais reposé sur elle. Il a commencé sans elle, et il peut continuer sans elle. Ces gens peuvent se croiser les bras, ne rien faire que regarder et critiquer, et l'œuvre peut quand même avancer. Mais quand la partie de l'Église qui travaille commence à penser au grand réveil qu'elle a eu, à la façon dont elle a travaillé et prié, à sa hardiesse et à son zèle, et à tout le bien qu'elle a fait, alors l'œuvre risque fort de décliner. Peut-être a-t-on publié dans les journaux quel réveil il y a eu dans cette Église et combien ses membres s'y sont engagés ; et ils pensent à la haute estime où les

tiendront les autres Églises dans tout le pays, parce qu'ils ont eu un si grand réveil. Ainsi ils se gonflent d'orgueil et de vanité ; dès lors ils ne peuvent plus jouir de la présence de Dieu, l'Esprit se retire d'eux, et le réveil cesse.

7. Le réveil s'arrêtera quand l'Église sera épuisée par le travail. Une multitude de chrétiens commettent ici une grande erreur en temps de réveil. Ils sont si irréfléchis et ont si peu de jugement qu'ils bouleversent toutes leurs habitudes de vie, négligent de manger et de dormir aux heures convenables, et se laissent emporter par l'excitation, si bien qu'ils surmènent leur corps ; ils sont si imprudents qu'ils sont bientôt épuisés et qu'il leur devient impossible de continuer l'œuvre. Les réveils cessent souvent, et le déclin suit, à cause de la négligence et de l'imprudence, sur ce point, de ceux qui sont engagés à les faire avancer.

8. Un réveil cessera quand l'Église se mettra à spéculer sur des doctrines abstraites qui n'ont rien à voir avec la pratique. Si l'Église détourne son attention des choses du salut et se met à étudier des points abstraits ou à en disputer, le réveil cessera, cela va de soi.

9. Quand les chrétiens se mettent à faire du prosélytisme. Quand les baptistes sont tellement opposés aux presbytériens, ou les presbytériens aux baptistes, ou les uns et les autres aux méthodistes, ou les épiscopaliens à tous les autres, qu'ils commencent à faire des efforts pour amener les convertis à entrer dans leur Église, vous voyez bientôt la fin du réveil. Il se peut qu'un réveil continue un certain temps, toutes les difficultés entre dénominations étant bannies, jusqu'à ce que quelqu'un fasse circuler un livre en sous-main pour gagner des prosélytes. Ou bien c'est quelque diacre trop zélé, quelque femme qui aime semer le trouble, ou quelque pasteur faiseur de prosélytes, qui ne peut plus se tenir tranquille et se met à faire l'œuvre du diable en essayant de gagner des prosélytes ; il soulève ainsi l'amertume, provoque une rivalité égoïste, attriste l'Esprit et le fait partir, et divise tous les chrétiens en partis. Plus de réveil à cet endroit-là.

10. Quand les chrétiens refusent de rendre au Seigneur selon les bienfaits qu'ils ont reçus. C'est là une source abondante de déclin religieux. Dieu a ouvert les écluses des cieux pour une Église et a répandu sur elle la bénédiction ; puis il attend d'elle, avec raison, qu'elle apporte les dîmes à la maison du trésor, qu'elle forme et exécute de nobles desseins pour Sion ; et voici qu'elle a refusé ; elle ne s'est pas dépensée en conséquence pour faire avancer la cause de Christ ; aussi l'Esprit a-t-il été attristé et la bénédiction retirée, et dans certains cas il s'est produit un grand retour en arrière, parce que l'Église ne voulait pas être généreuse alors que Dieu avait été si généreux. J'ai connu des Églises qui ont manifestement été frappées de stérilité pour une telle conduite. Elles avaient eu un réveil glorieux, et ensuite, par exemple, leur lieu de culte avait besoin de réparations, ou il fallait quelque autre chose qui coûtait un peu d'argent ; elles ont refusé de le faire, et, à cause de cet esprit d'avarice, Dieu les a abandonnées.

11. Quand l'Église, de quelque manière que ce soit, attriste le Saint-Esprit.

(1.) Quand ses membres ne sentent pas leur dépendance à l'égard de l'Esprit. Chaque fois que les chrétiens deviennent forts de leur propre force, Dieu maudit leurs bénédictions. Dans bien des cas, les chrétiens pèchent contre les grâces mêmes qu'ils ont reçues, parce qu'ils s'enorgueillissent de leur succès, s'en attribuent le mérite et ne donnent pas à Dieu toute la gloire. Comme il le dit : « Si vous n'écoutez pas, si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit l'Éternel des armées, j'enverrai parmi vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions ; oui, je les maudirai, parce que vous ne l'avez pas à cœur » (Malachie 2,2). Il y en a eu beaucoup dans ce pays, sans aucun doute. J'ai vu bien des choses qui y ressemblaient, dans les journaux, où l'on semblait disposé à attribuer à des hommes le mérite du succès dans les réveils. Il y a là sans doute une grande tentation, et il faut la plus grande vigilance de la part des pasteurs et des Églises pour s'en garder et ne pas faire partir l'Esprit en le contristant par une vaine gloire mise dans les hommes.

(2.) L'Esprit peut être attristé par un esprit de vantardise au sujet du réveil. Parfois, dès qu'un réveil commence, vous le voyez claironné dans les journaux. Et la plupart du temps, cela tue le réveil. Il y a eu un cas dans un État voisin : un réveil avait commencé, et aussitôt parut une lettre du pasteur annonçant qu'il avait un réveil. J'ai vu la lettre et je me suis dit : « C'est la dernière fois que nous entendrons parler de ce réveil. » Et c'est ce qui arriva. En quelques jours, l'œuvre cessa entièrement. Et de telles choses ne sont pas rares. Je pourrais citer des cas et des lieux où des gens ont publié des choses propres à enfler l'Église et à la rendre si orgueilleuse qu'on ne pouvait plus rien faire, ou presque, pour le réveil.

Certains, sous prétexte de publier des choses à la louange et à la gloire de Dieu, ont publié des choses qui sentaient si fort le désir de s'élever eux-mêmes, et qui mettaient si visiblement en avant leur propre action, qu'elles étaient manifestement propres à produire une fâcheuse impression. Lors de la série de réunions tenue dans cette Église il y a un an et demi, à l'automne, il y a eu cinq cents personnes converties, selon toute espérance, dont nous connaissions les noms et les adresses. Un nombre considérable d'entre elles se sont jointes à cette Église. Beaucoup se sont unies à d'autres Églises. Les journaux n'en ont rien dit. On m'a demandé plusieurs fois pourquoi nous gardions un tel silence là-dessus. Je n'ai pu que répondre qu'il y avait dans les Églises une telle tendance à s'élever soi-même que je craignais de publier quoi que ce soit sur ce sujet. J'ai peut-être eu tort. Mais j'ai si souvent vu le mal causé par des publications prématurées que j'ai cru préférable de ne rien en dire. Lors du réveil dans cette ville, il y a quatre ans, on en a tant dit dans les journaux, d'une manière qui ressemblait à de l'autoglorification, que j'ai craint de publier. Je ne parle pas contre la pratique elle-même, qui consiste à publier des récits de réveils. Mais la manière de le faire est d'une importance immense. Si on le fait de façon à exciter la vanité, c'est toujours fatal au réveil.

(3.) De même, on attriste l'Esprit en disant ou en publiant des choses propres à rabaisser *l'œuvre* de Dieu. Quand on parle à la légère d'une

œuvre bénie de Dieu, sans rendre à Dieu la gloire due à son nom, l'Esprit est attristé. Si l'on dit quelque chose d'un réveil, qu'on ne donne que les faits simples et nus, tels qu'ils sont, et qu'on les laisse valoir ce qu'ils valent.

12. On peut s'attendre à ce qu'un réveil cesse quand les chrétiens perdent l'esprit d'amour fraternel. Jésus-Christ ne restera pas avec un peuple dans un réveil plus longtemps que ce peuple ne restera dans la pratique de l'amour fraternel. Quand les chrétiens sont dans l'esprit d'un réveil, ils éprouvent cet amour, et alors vous les entendez s'appeler les uns les autres frère et sœur, très affectueusement. Mais quand ils commencent à se refroidir, ils perdent cette chaleur et cette ferveur d'affection les uns pour les autres ; alors ces « frère » et « sœur » leur paraissent niais et méprisables, et ils les abandonnent. Dans certaines Églises, on ne s'appelle jamais ainsi ; mais là où il y a un réveil, les chrétiens le font naturellement. Je n'ai jamais vu de réveil, et il n'y en a probablement jamais eu, où ils ne le fissent pas. Mais dès que cela commence à cesser, l'Esprit de Dieu est attristé et se retire du milieu d'eux.

13. Un réveil déclinera et cessera, à moins que les chrétiens ne soient souvent convertis de nouveau. J'entends par là que les chrétiens, pour se maintenir dans l'esprit d'un réveil, ont généralement besoin d'être souvent convaincus de péché, humiliés, brisés devant Dieu, et convertis de nouveau. C'est quelque chose que beaucoup ne comprennent pas, quand nous parlons d'un chrétien qui doit être converti de nouveau. Mais le fait est que, dans un réveil, le cœur du chrétien risque de s'encroûter et de perdre son goût exquis pour les choses divines ; son onction et sa force victorieuse dans la prière diminuent, et alors il faut qu'il soit converti de nouveau. Il est impossible de le maintenir dans un état tel qu'il ne nuise pas à l'œuvre, à moins qu'il ne passe par ce processus tous les quelques jours. Je n'ai jamais travaillé dans des réveils avec quelqu'un qui restât dans l'œuvre et fût apte à conduire continuellement un réveil, sans qu'il passe par ce processus de brisement au moins une fois toutes les deux ou trois semaines. Les réveils déclinent en général parce qu'on n'arrive pas à

faire sentir à l'Église sa culpabilité et sa dépendance, de manière qu'elle se brise devant Dieu. Il est important que les pasteurs comprennent cela et apprennent à briser l'Église, et à se briser eux-mêmes quand ils en ont besoin ; sinon les chrétiens deviendront bientôt mécaniques dans leur travail et perdront leur ferveur et leur pouvoir de l'emporter auprès de Dieu. C'est par ce processus que Pierre est passé quand il eut renié le Sauveur ; et c'est par ce brisement que le Seigneur l'a préparé à la grande œuvre du jour de la Pentecôte. J'ai été surpris, il y a quelques années, de découvrir que l'expression « être brisé » était une pierre d'achoppement pour certains pasteurs et chrétiens de profession. Ils s'exposaient au reproche adressé à Nicodème : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses ! » (Jean 3,10). Je suis convaincu que tant que certains d'entre eux ne sauront pas ce que c'est que d'être « brisé », ils ne feront plus grand-chose pour la cause des réveils.

14. Un réveil ne peut pas continuer quand les chrétiens *ne veulent pas* pratiquer le renoncement à soi-même. Quand l'Église a joui d'un réveil, qu'elle commence à s'y engraisser et à se laisser aller à ses aises, le réveil cessera bientôt. À moins qu'ils ne partagent les sentiments du Fils de Dieu, qui a tout abandonné pour sauver les pécheurs ; à moins qu'ils ne soient disposés à renoncer à leur luxe et à leurs aises, et à se dépenser dans l'œuvre, ils n'ont pas à s'attendre à ce que l'Esprit de Dieu soit répandu sur eux. C'est là, sans aucun doute, l'une des principales causes du déclin personnel. Que les chrétiens, dans un réveil, PRENNENT GARDE dès qu'ils sentent s'insinuer en eux une inclination à fuir le renoncement et à céder à une forme de complaisance pour eux-mêmes après une autre. C'est une ruse de Satan pour les attirer hors de l'œuvre de Dieu par un appât, les rendre lourds, grossiers, paresseux, craintifs, inutiles et charnels, chasser l'Esprit et détruire le réveil.

15. Un réveil sera arrêté par des controverses sur les mesures nouvelles. Rien n'est plus sûr pour renverser un réveil. Mais comme mon dernier discours portait sur les mesures nouvelles, je n'ai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet maintenant.

16. Les réveils peuvent être étouffés par l'opposition persistante de la Vieille École, jointe à un mauvais esprit dans la Nouvelle École. Si ceux qui ne font rien pour favoriser les réveils persistent dans leur opposition, et si ceux qui travaillent à les favoriser se laissent aller à l'impatience et prennent un mauvais esprit, le réveil cessera. Quand les gens de la Vieille École écrivent dans les journaux leurs lettres contre les réveils ou contre les hommes des réveils, et que ceux de la Nouvelle École leur répondent par des lettres contre eux, dans un esprit irrité, querelleur et amer, et qu'ils s'engagent dans une controverse criarde, les réveils cesseront. QU'ILS RESTENT À LEUR TRAVAIL, et qu'ils ne parlent pas de l'opposition, qu'ils ne prêchent ni n'impriment rien à son sujet. Si d'autres choisissent de publier leurs injures et leurs sottises, que les serviteurs du Seigneur restent à leur travail ; tous les écrits et toutes les calomnies n'arrêteront pas le réveil, tant que ceux qui y sont engagés s'occupent de leur affaire et restent à leur travail. C'est étonnant à quel point cela se vérifie dans les faits.

Dans un endroit où il y avait un réveil, certains pasteurs se liguèrent contre le pasteur de l'Église ; on monta un plan pour le perdre, et ils parvinrent effectivement à le faire poursuivre devant son presbytère ; il y eut un procès qui dura six semaines, en plein milieu du réveil, et l'œuvre continua malgré tout. Les membres de l'Église qui priaient se dépensèrent tellement dans l'œuvre qu'elle se poursuivit triomphalement d'un bout à l'autre de cette affaire. Le pasteur fut appelé au dehors pour assister à son procès, mais un autre pasteur travailla parmi le peuple ; et, en général, les membres n'allèrent même pas au procès, mais ils continuèrent à prier et à travailler pour les âmes, et le réveil traversa la tempête. Dans beaucoup d'autres endroits, l'opposition s'est levée dans l'Église ; mais quelques âmes humbles sont restées à leur travail, et un Dieu de grâce a étendu son bras nu et a fait avancer le réveil malgré toute l'opposition.

Mais chaque fois que ceux qui travaillent activement à favoriser un réveil s'échauffent devant la déraison et l'obstination de l'opposition, qu'ils ont

le sentiment de ne pas pouvoir laisser passer cela, qu'ils perdent patience et se sentent obligés de répondre à leurs chicanes et de réfuter leurs calomnies, alors ils descendent dans la vallée d'Ono, et l'œuvre ne peut que cesser.

17. Tout ce qui détourne l'esprit du public fera obstacle à un réveil. Tout ce qui réussit à détourner l'attention du public arrêtera un réveil. Dans le cas que j'ai cité, où le pasteur fut traduit en jugement devant son presbytère, si cela n'a pas ruiné le réveil, c'est que les membres de l'Église qui priaient ne se laissèrent pas détourner. Ils n'allèrent même pas au procès, mais continuèrent à prier et à travailler pour les âmes ; ainsi l'attention du public resta fixée sur ce sujet, malgré tous les efforts du diable.

Mais chaque fois qu'il réussit à absorber l'attention du public par un autre sujet, il met fin au réveil. Peu importe le sujet. Si un ange descendait du ciel pour prêcher, ou pour parcourir les rues, ce pourrait être la pire chose au monde pour un réveil ; car cela détournerait tous les pécheurs de leurs propres péchés et détournerait l'Église de prier pour les âmes, pour suivre cet être glorieux et le contempler, et le réveil cesserait.

18. La résistance à la réforme de la tempérance *arrêtera* les réveils dans une Église. Le temps est venu où une Église ne peut plus innocemment se tenir à l'écart de cette glorieuse réforme. Il fut un temps où l'on pouvait le faire par ignorance. Il fut un temps où des pasteurs et des chrétiens pouvaient jouir de réveils bien que l'on fît usage d'eau-de-vie parmi eux. Mais depuis que la lumière s'est faite sur ce sujet et qu'on a découvert que cet usage n'est que nuisible, aucun membre d'Église ni aucun pasteur ne peut être innocent en restant neutre dans cette cause. Ils doivent parler franchement et prendre parti. Et s'ils ne prennent pas position d'un côté, leur influence est de l'autre. Montrez-moi un pasteur qui a pris position contre la réforme de la tempérance et qui a eu un réveil. Montrez-m'en un qui s'en tient aujourd'hui à l'écart et qui a un réveil. Montrez-m'en un qui louvoie aujourd'hui sur ce point, qui ne s'avance pas pour prendre

position en faveur de la tempérance, et qui a un réveil. Il n'en était pas ainsi autrefois. Mais maintenant que le sujet a été soulevé, qu'il a été discuté et qu'il est compris, personne ne peut fermer les yeux à la vérité. L'homme qui se tient à l'écart de la cause de la tempérance a LES MAINS ROUGES DE SANG. Et il pourrait avoir un réveil ?

19. Les réveils sont entravés quand les pasteurs et les Églises prennent une mauvaise position sur une question qui touche aux droits de l'homme. Prenez par exemple la question de l'ESCLAVAGE. Il fut un temps où ce sujet n'était pas devant l'esprit du public. John Newton continua de se livrer à la traite des esclaves après sa conversion. Son esprit avait été tellement faussé, et sa conscience si complètement cautérisée à l'égard de ce trafic infâme, que son caractère coupable ne lui vint pas à l'esprit avant un certain temps après qu'il fut devenu enfant de Dieu. Si la lumière avait été répandue dans son esprit avant sa conversion, il n'aurait jamais pu être converti sans abandonner d'abord ce péché. Et après sa conversion, quand il fut convaincu de son iniquité, il ne pouvait plus jouir de la présence de Dieu sans abandonner ce péché pour toujours. De même, sans doute, beaucoup de marchands et de propriétaires d'esclaves dans notre propre pays ont été convertis malgré leur participation à cette abomination, parce que son caractère coupable n'était pas évident pour leur esprit. De même les pasteurs et les Églises, dans une grande partie du pays, ont gardé le silence et n'ont rendu aucun témoignage contre cette abominable abomination qui existe dans l'Église et dans la nation. Mais récemment, la question est venue en discussion, et la providence de Dieu l'a placée clairement sous les yeux de tous. La lumière se répand maintenant sur ce sujet, comme elle s'est répandue sur la cause de la tempérance. Les faits sont exposés, les principes établis, la lumière pénètre dans l'esprit des hommes ; ce monstre est tiré de son horrible repaire et exhibé devant l'Église, et on exige d'elle qu'elle réponde : « EST-CE UN PÉCHÉ ? » Il faut qu'elle rende son témoignage sur ce sujet. Les chrétiens sont les témoins de Dieu. Ils ont juré de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ». Il est impossible que leur

témoignage ne soit pas rendu, d'un côté ou de l'autre. On ne peut plus expliquer leur silence par l'ignorance, ni par le fait que leur attention n'aurait jamais été attirée sur ce sujet. Par conséquent, le silence des chrétiens sur ce sujet revient en fait à dire qu'ils ne considèrent pas l'esclavage comme un péché. La vérité est que c'est un sujet sur lequel ils ne peuvent pas se taire sans être coupables. Le temps est venu, dans la providence de Dieu, où chaque brise du Sud est chargée de cris de lamentation, de deuil et de malheur. Deux millions de païens avilis, dans notre propre pays, tendent leurs mains toutes enchaînées et sanglantes, et adressent à l'Église de Dieu leur cri d'angoisse pour demander du secours. Et l'Église, dans ses efforts pour ramener et sauver le monde, se boucherait-elle les oreilles devant cette voix d'agonie et de désespoir ? À Dieu ne plaise. L'Église ne peut pas se détourner de cette question. C'est une question que l'Église et la nation doivent trancher, et Dieu les poussera à la trancher.

C'est en vain que les Églises y résistent par crainte des divisions, des disputes et des querelles. C'est en vain qu'elles tiennent pour un acte de piété de fermer l'oreille à ce cri de détresse.

L'Église doit témoigner, et témoigner « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité » sur ce sujet ; sinon elle est parjure, et l'Esprit de Dieu se retire d'elle. Elle est sous serment de témoigner, et les pasteurs et les Églises qui ne déclarent pas que c'est un péché rendent un faux témoignage pour Dieu. Il est sans doute vrai que l'une des raisons du bas état de la religion en ce moment, c'est que beaucoup d'Églises ont pris le mauvais parti sur la question de l'esclavage, qu'elles ont laissé le préjugé l'emporter sur les principes, et qu'elles ont eu peur d'appeler cette abomination par son vrai nom.

20. Une autre chose qui entrave les réveils, c'est de négliger les droits des missions. Si les chrétiens n'éprouvent rien pour les païens, s'ils négligent le concert de prière mensuel et bornent leur attention à leur propre Église, s'ils ne lisent même pas le *Missionary Herald* ni n'emploient

aucun autre moyen pour s'informer de ce que le monde est en droit d'attendre d'eux, s'ils rejettent la lumière que Dieu place devant eux et ne veulent pas faire ce que Dieu les appelle à faire pour cette cause, l'Esprit de Dieu se retirera d'eux.

21. Quand une Église rejette les appels que Dieu lui adresse pour former des jeunes gens au ministère, elle entrave et détruit un réveil. Regardez l'Église presbytérienne, regardez les deux cent mille âmes converties en dix ans, et des moyens suffisants pour remplir le monde de pasteurs ; et pourtant le nombre des pasteurs n'augmente pas aussi vite que la population de notre propre pays ; et si l'on ne peut pas faire davantage pour fournir des pasteurs, nous deviendrons nous-mêmes des païens. Les Églises ne pressent pas les jeunes gens de remplir leur devoir d'entrer dans le ministère. Dieu répand son Esprit sur les Églises et convertit des centaines de milliers d'âmes ; et si alors les ouvriers ne se présentent pas pour la moisson, à quoi peut-on s'attendre, sinon à ce que la malédiction de Dieu vienne sur les Églises, que son Esprit se retire et que les réveils cessent ? Sur ce sujet, aucun pasteur, aucune Église ne doit rester silencieux ou inactif.

22. Calomnier les réveils suffit souvent à les étouffer. Le grand réveil du temps du président Edwards a beaucoup souffert de la conduite de l'Église sur ce point. Il faut s'attendre à ce que les ennemis de Dieu injurient les réveils, les dénaturent et les calomnient. Mais quand l'Église elle-même s'engage dans cette besogne, et que beaucoup de ses membres les plus influents aident et encouragent ceux qui calomnient et dénaturent une œuvre glorieuse de Dieu, il est logique que l'Esprit soit attristé et s'en aille. On ne peut pas nier que cela se soit fait à un degré affligeant et déshonorant pour Dieu. On a estimé qu'en une seule année, depuis que ce réveil a commencé, cent mille âmes se sont converties à Dieu aux États-Unis. C'est sans aucun doute le plus grand nombre de conversions jamais survenues en une année depuis le commencement du monde.* On ne pouvait pas s'attendre, dans une effervescence de cette ampleur, parmi des êtres humains, à ce qu'il n'y eût rien à déplorer.

Attendre la perfection dans une œuvre comme celle-ci, d'une telle ampleur et accomplie par des instruments humains, est tout à fait déraisonnable et absurde. Des maux ont existé sans aucun doute, et existent encore. Il fallait naturellement s'y attendre et s'en garder autant que possible. Et je ne crois pas que l'histoire du monde puisse fournir un seul exemple d'un réveil approchant de celui-ci en étendue et en influence qui ait été accompagné de si peu de maux et de si peu de choses qu'on puisse honnêtement déplorer.

* Ceci se passait en 1831. Il y a eu depuis des réveils plus étendus. En 1857-1858, on a estimé qu'il se produisait cinquante mille conversions par semaine, pendant six ou huit semaines de suite, dans la partie nord des États-Unis.

Mais comment a-t-on traité cette œuvre bénie de Dieu ? Même si l'on admettait que tous les maux dont on se plaint sont réels, ce qui est loin d'être vrai, ils ne seraient que comme des taches sur le disque du soleil glorieux ; des choses auxquelles on ne devrait guère penser, en comparaison de la grandeur et de l'excellence infinies de l'œuvre. Et pourtant, comment une grande partie de l'Église presbytérienne a-t-elle accueilli et traité cette œuvre bénie de Dieu ? À l'Assemblée générale, ce corps grave et solennel qui représente l'Église presbytérienne, au milieu de cette grande œuvre, au lieu de fixer un jour d'actions de grâces, au lieu de louer et de glorifier Dieu pour la grandeur de son œuvre, c'est la voix du reproche que nous entendons. D'après les comptes rendus des discours qui y furent prononcés, il apparaît que la salle était pleine de plaintes. Au lieu de chercher des mesures pour faire avancer l'œuvre, leur attention semblait occupée des maux relativement insignifiants qui l'accompagnaient accessoirement. Et après beaucoup de plaintes, ils allèrent jusqu'à nommer un comité et à envoyer aux Églises une « Lettre pastorale » propre à éveiller les soupçons, à éteindre le zèle du peuple de Dieu et à le détourner de rendre gloire à Dieu pour la grandeur de la bénédiction, pour le pousser à critiquer et à épiloguer sur les maux. Quand j'ai appris ce qui s'était fait à cette Assemblée générale, quand j'ai

lu leurs discours, quand j'ai vu leur lettre pastorale, mon âme en a été malade, un sentiment de détresse inexprimable m'a envahi, et j'ai senti que Dieu « châtierait » l'Église presbytérienne pour une telle conduite. Et depuis, la gloire s'est retirée, et les réveils sont devenus de moins en moins fréquents, de moins en moins puissants.* Et maintenant, je voudrais qu'on puisse savoir si les pasteurs qui ont déversé ces plaintes à la tribune de l'Assemblée générale, et qui ont contribué à faire rédiger cette lettre pastorale, ont depuis été bénis dans leurs efforts pour favoriser des réveils ; si l'Esprit de Dieu a été sur eux, et si leurs Églises peuvent témoigner qu'ils ont reçu l'onction de la part de celui qui est saint.

* L'étrange opposition d'hommes comme le Dr Lyman Beecher et M. Nettleton a beaucoup contribué à provoquer et à entretenir cette opposition.

23. Les difficultés ecclésiastiques sont propres à attrister l'Esprit et à le faire partir, et à détruire les réveils. Le diable a toujours eu pour politique de détourner l'attention des pasteurs de l'œuvre du Seigneur vers les disputes et les procès ecclésiastiques. Le président Edwards fut contraint d'être occupé longtemps par des disputes devant des conseils ecclésiastiques ; et de nos jours, au milieu même de ces grands réveils, ces difficultés se sont multipliées d'une manière alarmante et honteuse. Quelques-uns des pasteurs les plus efficaces de l'Église ont été détournés de leurs efforts directs pour gagner des âmes à Christ, pour répondre jour après jour, et dans certains cas semaine après semaine, à des accusations portées contre eux ou contre leurs compagnons d'œuvre dans le ministère, accusations qui n'auraient jamais pu être prouvées.

Regardez Philadelphie : quelles querelles interminables et honteuses ont divisé et déshonoré l'Église de Dieu dans cette ville, et dans tout le pays, en long et en large ! Et dans l'Église presbytérienne en général, ces difficultés ecclésiastiques ont produit assez de maux pour faire pleurer la création. Notre frère Beman a été honteusement et méchamment

détourné de son travail pour les réveils, pour comparaître devant son propre presbytère sur des accusations qui, fussent-elles vraies, étaient pour la plupart ridicules, mais qui n'auraient jamais pu être prouvées. Et depuis, une grande partie de son temps a été prise, semble-t-il nécessairement, par le règlement de difficultés ecclésiastiques. Notre frère Duffield, de Carlisle, notre frère Barnes, de Philadelphie, et d'autres parmi les pasteurs que Dieu a le plus bénis, ont été entravés pendant une partie considérable de leur temps, des années durant, par ces difficultés. Oh, ne l'annoncez point dans Gath ! (2 Samuel 1,20). Quand donc les pasteurs et les chrétiens de profession qui ne font eux-mêmes rien ou presque rien laisseront-ils les autres tranquilles, et les laisseront-ils travailler pour Dieu ?

24. Une autre chose qui peut entraver les réveils, c'est l'esprit de critique, de part et d'autre, et surtout chez ceux qui ont été engagés à faire avancer un réveil. Il faut s'attendre à ce que les adversaires de l'œuvre guettent les faux pas de ses amis, ne manquent pas de les blâmer pour tout ce qui est mal dans leur conduite, et souvent aussi pour ce qui est bien. Il faut s'attendre surtout à ce que beaucoup de remarques malveillantes et peu chrétiennes soient faites sur ceux qui sont les instruments les plus en vue pour favoriser l'œuvre. Cet esprit de critique chez les adversaires de l'œuvre, qu'ils soient dans l'Église ou au dehors, n'arrêtera pourtant pas le réveil à lui seul. Tant que ceux qui le favorisent restent humbles et dans un esprit de prière, tant qu'ils n'usent pas de représailles mais possèdent leur âme par la patience, tant qu'ils ne se laissent pas détourner pour récriminer et faire partir l'esprit de prière, l'œuvre avancera ; comme dans le cas cité, où un pasteur fut en procès pendant six semaines au milieu d'un réveil. Là, le peuple resta dans la poussière et pria, non pas tant pour son pasteur, car il l'avait remis à Dieu, mais pour les pécheurs, plaidant auprès de Dieu avec de grands cris et avec larmes. Et Dieu les exauça et les bénit, et l'œuvre continua. L'esprit de critique chez ceux qui s'opposent à l'œuvre est bien peu à redouter, car ils n'ont pas l'Esprit, rien ne dépend d'eux, et ils ne peuvent entraver l'œuvre que

dans la mesure exacte de leur influence personnelle. Mais les autres ont la puissance du Saint-Esprit, et l'œuvre dépend de ce qu'ils gardent de bonnes dispositions. S'ils se mettent dans leur tort et font partir l'Esprit, il n'y a pas de remède : l'œuvre doit cesser. Quelle qu'ait été la provocation subie par ceux qui favorisent cette œuvre bénie, si elle cesse, la responsabilité leur en reviendra. Et l'un des faits les plus alarmants à cet égard, c'est que, dans bien des cas, ceux qui ont été engagés à faire avancer l'œuvre semblent avoir perdu l'Esprit. Ils se laissent détourner, ils commencent à penser que l'opposition ne peut plus être tolérée et qu'il leur faut descendre dans l'arène pour répondre dans les journaux à ce qu'on dit. Il faudrait que l'on sache et que tout le monde comprenne que, chaque fois que les amis et les promoteurs de ce réveil, le plus grand de tous, se laissent entraîner dans des querelles de journaux, pour essayer de se défendre et de répondre à ceux qui écrivent contre eux, l'Esprit de prière sera entièrement chassé, et l'œuvre cessera. Rien n'est plus nuisible aux réveils, et on l'a toujours constaté, que de voir ceux qui les favorisent prêter l'oreille à l'opposition et se mettre à lui répondre. On l'a vérifié au temps du président Edwards, comme le savent bien ceux d'entre vous qui connaissent son livre sur les réveils.

III. J'en viens à indiquer certaines choses qu'il faudrait faire pour que continue ce grand et glorieux réveil, qui se poursuit depuis dix ans.

1. Il faut qu'il y ait une grande et profonde repentance de la part des pasteurs. NOUS, mes frères, nous devons nous humilier devant Dieu. Il ne faut pas que nous nous imaginions qu'il suffit d'appeler le peuple à la repentance. Nous devons nous repentir, nous devons prendre la tête dans la repentance, et ensuite appeler les Églises à suivre.

Il faut surtout que se repentent ceux qui ont pris la tête pour susciter des sentiments d'opposition et de méfiance à l'égard des réveils. Certains pasteurs ont limité leur opposition aux réveils et aux mesures de réveil à leurs propres assemblées, et ont fait naître parmi leurs gens de tels soupçons qu'ils ont empêché l'œuvre de s'étendre et de l'emporter chez

eux. Ces pasteurs feraient bien de méditer les remarques du président Edwards sur ce sujet :

« Si des pasteurs prêchent la meilleure doctrine qui soit et se montrent les plus appliqués et les plus laborieux dans leur ministère, mais que, dans un temps comme celui-ci, ils montrent à leurs gens qu'ils ne sont pas bien disposés envers cette œuvre, qu'ils la tiennent pour très douteuse et suspecte, ils risquent fort de faire à leurs gens beaucoup plus de mal que de bien. Car la seule renommée d'une œuvre de Dieu si grande et si extraordinaire, si l'on permettait à leurs gens de croire qu'elle est son œuvre, et l'exemple d'autres villes, joints à ce qu'ils pourraient entendre prêcher à l'occasion, auraient vraisemblablement une influence bien plus grande sur l'esprit de leurs gens, pour les réveiller et les animer dans la religion, que tous les travaux de leur pasteur parmi eux. En outre, l'opinion de leur pasteur ne ferait pas seulement naître en eux un soupçon envers l'œuvre dont ils entendent parler au loin, en sorte que la main puissante de Dieu qui s'y manifeste perdrait son influence sur leur esprit ; elle tendrait aussi à faire soupçonner tout ce qui, de même nature, se manifesterait parmi eux, comme si c'était le même mal qui est en train de devenir si épidémique dans le pays ; ce qui revient, en fait, à faire soupçonner toute religion vivante, à pousser les gens à en dire du mal et à la décourager partout où elle paraît, et à l'assommer à mesure qu'elle se lève. Et nous qui sommes pasteurs, en regardant cette œuvre d'année en année avec un visage mécontent, nous empêcherons efficacement les brebis d'aller au pâturage, au lieu de faire envers elles l'office de bergers en les nourrissant ; et nos gens feraient beaucoup mieux de n'avoir aucun pasteur établi, dans un temps comme celui-ci. »

D'autres se sont montrés plus publics et ont cherché à exercer une influence plus large. Certains ont écrit des articles dans les journaux. Certains hommes haut placés dans l'Église ont fait circuler des lettres qui n'ont jamais été imprimées. D'autres ont fait imprimer et circuler leurs lettres. Il semble y avoir eu, à travers le pays, tout un système de correspondance propre à semer la méfiance. Au temps du président

Edwards, on suivit en substance la même voie, ce qui lui fait dire, dans son ouvrage sur les réveils :

« Il faudrait veiller avec grand soin à ce que la presse ne serve à aucune fin contraire aux intérêts de cette œuvre. Nous lisons que, lorsque Dieu combattit contre Sisera pour la délivrance de son Église opprimée, ceux qui manient la plume de l'écrivain vinrent au secours du Seigneur dans cette affaire (Juges 5,14). Quelle que soit la sorte d'hommes d'Israël qui étaient visés, comme ces paroles ont été dictées par un Esprit qui voyait parfaitement tous les événements jusqu'à la fin du monde, et qui, dans ce cantique, avait particulièrement en vue ce grand événement de la délivrance de l'Église de Dieu dans les derniers jours, dont cette délivrance d'Israël était un type, il n'est pas invraisemblable qu'elles se rapportent aux auteurs, à ceux qui devaient combattre le royaume de Satan avec leur plume. C'est pourquoi ceux qui publient des brochures au détriment de cette œuvre, tendant directement ou indirectement à la rendre suspecte, à la décourager ou à l'entraver, feraient bien d'examiner à fond si ce n'est pas réellement là l'œuvre de Dieu, et si, dans ce cas, il n'est pas probable que Dieu s'avancera comme un feu pour consumer tout ce qui se trouve sur son chemin, et brûlera ainsi ces brochures ; et s'il n'y a pas danger que le feu qui y est allumé ne brûle les auteurs. »

Tous ceux-là doivent se repentir. Jamais Dieu ne leur pardonnera, jamais ils ne jouiront de sa bénédiction sur leur prédication ni n'auront l'honneur de travailler dans des réveils, tant qu'ils ne se repentiront pas. Le président Edwards pressait les pasteurs de son temps de remplir ce devoir, dans les termes les plus énergiques. Il y a eu sans doute aujourd'hui, comme alors, des fautes des deux côtés. Et il faut une profonde repentance et une confession mutuelle des fautes des deux côtés.

« Il faut qu'il se fasse beaucoup de confession des fautes, des deux côtés ; car il ne fait pas de doute que nombreuses et grandes sont les fautes commises dans les querelles, les confusions et les mélanges de lumière et

de ténèbres qu'il y a eu ces derniers temps. Il n'est guère de devoir plus contraire à nos dispositions corrompues, ni plus mortifiant pour l'orgueil de l'homme ; mais il faut le remplir. La repentance des fautes est un devoir tout particulièrement de saison quand le royaume des cieux est proche, ou quand nous attendons ou désirons spécialement sa venue, comme le montre la prédication de Jean-Baptiste. Et si Dieu nous appelle maintenant à grands cris à nous repentir, il nous appelle aussi à donner des marques convenables de notre repentance. Je suis persuadé que ceux qui se sont ouvertement opposés à cette œuvre, ou qui en ont parlé à la légère de temps à autre, ne peuvent être excusés aux yeux de Dieu s'ils ne confessent pas ouvertement leur faute en cela, surtout s'ils sont pasteurs. S'ils se sont opposés à l'œuvre d'une façon quelconque, directement ou indirectement, ou s'ils se sont conduits, dans leurs fonctions publiques ou dans leurs conversations privées, de manière à prévenir l'esprit de leurs gens contre l'œuvre, et si par la suite ils sont convaincus de la bonté et du caractère divin de ce qu'ils ont combattu, ils ne doivent en aucune façon atténuer la chose, s'excuser et prétendre qu'ils en ont toujours pensé ainsi et que ce n'étaient que telles ou telles imprudences qu'ils critiquaient ; ils doivent au contraire déclarer ouvertement leur conviction et se condamner eux-mêmes pour ce qu'ils ont fait. Car c'est contre Christ qu'ils ont parlé en parlant à la légère de cette œuvre et en prévenant les autres contre elle ; bien pire encore, c'est contre le Saint-Esprit. Et bien qu'ils l'aient fait par ignorance et par incrédulité, cependant, quand ils découvrent qui est celui auquel ils se sont opposés, Dieu, sans aucun doute, les tiendra pour obligés de le confesser publiquement.

« Et de l'autre côté, si ceux qui ont mis du zèle à favoriser l'œuvre se sont ouvertement fourvoyés dans l'un des cas mentionnés plus haut, et ont fait ce qui est contraire aux règles chrétiennes, causant ainsi ouvertement du tort à d'autres, ou violant gravement le bon ordre, et faisant ainsi ce qui a blessé la religion, ils doivent le confesser publiquement et s'humilier, s'ils veulent ôter les pierres et préparer le chemin du peuple de Dieu. Ceux qui ont mis de grandes pierres d'achoppement sur le chemin des autres par

leurs transgressions publiques sont tenus de les enlever par une repentance publique. »

Il y a de nos jours des pasteurs, je ne le dis pas par manque de charité mais par fidélité, et je voudrais les avoir tous ici devant moi pendant que je le dis, qui semblent avoir passé une bonne partie de leur temps, depuis des années, à ne guère faire autre chose qu'agir, parler et écrire de manière à faire naître des soupçons à l'égard des réveils. Et je ne peux pas douter que leurs Églises, comme le dit le président Edwards, feraient mieux de n'avoir aucun pasteur, à moins qu'ils ne se repentent et ne retrouvent la bénédiction de Dieu.

2. Les Églises qui se sont opposées aux réveils doivent s'humilier et se repentir. Les Églises qui se sont tenues à l'écart de l'œuvre ou l'ont entravée doivent se repentir de leur péché, sinon Dieu ne marchera pas avec elles. Regardez aujourd'hui ces Églises qui ont jeté le soupçon sur les réveils. Jouissent-elles de réveils ? Le Saint-Esprit descend-il sur elles pour les agrandir et les édifier ? Il y a, dans cette ville, une Église dont le conseil a publié dans les journaux ce qu'il appelle son « Acte et Témoignage », propre à susciter un soupçon déraisonnable et sans fondement contre bien des pasteurs qui travaillent avec succès à favoriser les réveils. Et quel est l'état de cette Église ? A-t-elle eu un réveil ? Eh bien, il ressort du rapport officiel présenté à l'Assemblée générale qu'elle a diminué en un an de vingt-sept pour cent. Et toutes ces Églises continueront de dépérir, malgré tout ce qu'on pourra faire par ailleurs, à moins qu'elles ne se repentent et n'aient un réveil. Elles peuvent se donner des airs de grande piété et de zèle pour l'honneur de Dieu, mais Dieu ne les croira pas sincères. Et il manifestera son mécontentement en ne répandant pas son Esprit. Si j'avais une voix assez forte, j'aimerais me faire entendre de chacune de ces Églises et de chacun de ces pasteurs qui ont calomnié les réveils, quand je dis que, selon moi, ils ont contribué à étendre le drap mortuaire sur l'Église, que la malédiction de Dieu est déjà sur eux et qu'elle y restera s'ils ne se repentent pas. Dieu a déjà envoyé le dépérissement dans leur âme, et beaucoup d'entre eux le savent.

3. Ceux qui ont été engagés à favoriser *l'œuvre* doivent aussi se repentir. Tout ce qu'ils ont fait de mal doit faire l'objet de leur repentance, sinon les réveils ne reviendront pas comme aux jours passés. Partout où ils ont manifesté un mauvais esprit, partout où ils se sont laissé irriter et provoquer par l'opposition et ont perdu leur sang-froid, ou ont pris des paroles dures et un mauvais esprit pour de la fidélité chrétienne, ils doivent se repentir. Les opposants ne pourraient jamais à eux seuls arrêter un réveil, à moins que ceux qui le favorisent ne se mettent dans leur tort. Nous devons donc nous repentir si nous avons dit des choses malveillantes, orgueilleuses, arrogantes ou trop sévères. Un temps comme celui-ci n'est pas un temps pour se justifier soi-même. Notre premier appel est de nous repentir. Que chacun se repente de ses propres péchés, au lieu de se brouiller et de se quereller pour savoir qui est le plus à blâmer.

4. L'Église doit prendre la bonne position en matière politique. N'allez pas croire maintenant que je vais prêcher un sermon politique, ou que je souhaite vous voir vous unir pour former un parti chrétien en politique. Non, je n'y crois pas. Mais le temps est venu où les chrétiens doivent voter pour des hommes honnêtes et prendre une position cohérente en politique, sinon le Seigneur les maudira. Ils doivent être eux-mêmes des hommes honnêtes ; et au lieu de voter pour un homme parce qu'il appartient à leur parti, pour ou contre la Banque, pour ou contre Jackson, ils doivent s'assurer qu'il est honnête et droit, et digne de confiance. Ils doivent faire voir au monde que l'Église ne soutiendra dans une charge publique aucun homme connu pour être un fripon, un adultère, un profanateur du sabbat, un joueur ou un ivrogne. L'instruction est si répandue et les communications si faciles dans notre pays que chacun peut savoir pour qui il vote. Et si chacun ne vote que pour des hommes honnêtes, le pays sera obligé d'avoir des gouvernants intègres. Tous les partis seront contraints de présenter des hommes honnêtes comme candidats. Les chrétiens ont été extrêmement coupables en cette matière. Mais le temps est venu où ils doivent agir

autrement, sinon Dieu maudira la nation et retirera son Esprit. Comme pour l'esclavage et la tempérance, de même sur ce sujet, il faut que l'Église agisse bien, sinon le pays sera ruiné. Dieu ne peut pas soutenir ce pays libre et béni, que nous aimons et pour lequel nous prions, si l'Église ne prend pas la bonne position. Dans un pays comme le nôtre, la politique fait partie de la religion, et les chrétiens doivent remplir leur devoir envers leur pays comme une partie de leur devoir envers Dieu. Il semble parfois que les fondements de la nation soient en train de pourrir, et les chrétiens semblent agir comme s'ils pensaient que Dieu ne voit pas ce qu'ils font en politique. Mais je vous le dis, il le voit, et il bénira ou maudira cette nation selon la conduite qu'elle tiendra.

5. Les Églises doivent prendre la bonne position sur la question de l'esclavage. Et ici se pose la question : quelle est la bonne position ? Et d'abord, j'indiquerai certaines choses qu'il faut éviter.

(1.) Avant tout, il faut éviter un mauvais esprit. Rien n'est plus propre à nuire à la religion, et à nuire aux esclaves eux-mêmes, que de voir les chrétiens se lancer dans une controverse pleine de colère sur ce sujet. C'est un sujet sur lequel il n'est nul besoin d'une controverse pleine de colère entre chrétiens. Les chrétiens de profession qui possèdent des esclaves, comme ceux qui vendent du rhum, peuvent chercher à se justifier, et se fâcher contre ceux qui pressent leur conscience et les appellent à renoncer à leurs péchés. Ces chrétiens de profession orgueilleux, qui pensent qu'un homme est à blâmer, ou que c'est une honte, d'avoir la peau noire, peuvent laisser leurs préjugés prendre le dessus au point de se boucher les oreilles et d'être disposés à se quereller avec ceux qui les pressent sur ce sujet. Mais je le répète, l'esclavage est un sujet sur lequel les chrétiens, les hommes de prière, n'ont pas besoin d'être en désaccord, et ne doivent pas l'être.

(2.) Une autre chose à éviter, c'est de chercher à prendre une position neutre sur ce sujet. Les chrétiens ne peuvent pas plus prendre une position neutre sur ce sujet, maintenant qu'il est venu en discussion,

qu'ils ne peuvent prendre une position neutre sur la sanctification du sabbat. C'est un grand péché national. C'est un péché de l'Église. Les Églises, par leur silence et en admettant des propriétaires d'esclaves dans leur communion, y ont consenti. Toutes les dénominations ont été plus ou moins coupables, bien que les quakers s'en soient lavé les mains ces dernières années. C'est en vain que les Églises prétendent que c'est un péché purement politique. Je le répète, c'est le péché de l'Église, auquel toutes les dénominations ont consenti.

Elles ont en fait déclaré qu'il est licite. Le simple fait de laisser des propriétaires d'esclaves demeurer tranquillement en règle dans leurs Églises est l'expression la plus forte et la plus publique de leur opinion que ce n'est pas un péché. Que l'Église prétende donc prendre une position neutre sur ce sujet, c'est parfaitement absurde. Le fait est qu'elle n'est pas du tout sur une position neutre. Tant qu'elle tolère des propriétaires d'esclaves dans sa communion, ELLE JUSTIFIE CETTE PRATIQUE. Autant vaudrait qu'un ennemi de Dieu prétende n'être ni saint ni pécheur, qu'il veut prendre une position neutre, et qu'il prie : « Bon Seigneur et bon diable », parce qu'il ne sait pas quel côté sera le plus populaire.

(3.) Il faut veiller avec grand soin à éviter un esprit de critique des deux côtés. C'est un sujet sur lequel il y a eu, et il y aura probablement encore pendant un certain temps, une différence d'opinion entre chrétiens quant à la meilleure manière de régler la question. Et il faut le traiter avec une grande patience des deux côtés. Un esprit de dénonciation, qui met en cause les motifs les uns des autres, n'est pas chrétien ; il est propre à attrister l'Esprit de Dieu et à étouffer les réveils, et il est également nuisible à l'Église et aux esclaves eux-mêmes.

En second lieu, j'indiquerai plusieurs choses que, selon moi, l'Église est impérativement appelée à faire sur ce sujet :

(1.) Les chrétiens de toutes les dénominations doivent mettre de côté leurs préjugés et s'informer sur ce sujet, sans aucun délai. Une immense

multitude de chrétiens de profession se sont laissé aller à leurs préjugés au point de ne pas vouloir lire, écouter et parvenir à une juste compréhension du sujet. Mais les chrétiens ne peuvent pas prier dans un tel état d'esprit. Je défie quiconque d'avoir l'esprit de prière tant qu'il a trop de préjugés pour examiner cette question, ou toute autre question de devoir. Si la lumière ne brillait pas, les chrétiens pourraient rester dans l'obscurité sur ce point et garder pourtant l'esprit de prière. Mais s'ils refusent de venir à la lumière, ils ne peuvent pas prier. Je m'adresse donc à vous tous qui êtes ici présents et qui n'avez pas examiné ce sujet parce que vous n'étiez pas disposés à l'examiner : dites-moi si vous avez l'esprit de prière. Là où des pasteurs, des chrétiens pris individuellement ou des Églises entières résistent à la vérité sur ce point, maintenant qu'elle est si largement répandue et placée devant l'esprit du public, je ne crois pas qu'ils jouiront, ni qu'ils puissent jouir, d'un réveil.

(2.) Des écrits contenant des discussions modérées et judicieuses sur ce sujet, et les faits tels qu'ils ont été mis sous les yeux du public, devraient circuler tranquillement et largement, et être examinés avec soin et dans la prière par toute l'Église. Je ne veux pas dire par là que l'attention de l'Église doive en être absorbée au point de négliger la question principale, celle du salut des âmes au milieu d'elle. Je ne veux pas dire qu'il faille entreprendre sur ce sujet des démarches prématurées qui stupéfieraient la communauté chrétienne et l'entraîneraient dans une querelle ; mais que les hommes de prière doivent agir judicieusement, et que, dès que des informations suffisantes auront pu être répandues dans la communauté, les Églises doivent, avec douceur mais avec fermeté, prendre une position décidée sur ce sujet, et exprimer devant toute la nation et devant le monde leur horreur de ce péché.

L'agitation antimaçonnique qui a régné il y a quelques années a fait de tels ravages dans les Églises, et a produit pendant un temps tant d'éloignement et de rancune entre pasteurs et fidèles, et la première introduction de ce sujet-ci a été accompagnée de tels remous, que beaucoup de bons pasteurs, eux-mêmes entièrement opposés à

l'esclavage, redoutent d'aborder ce sujet devant leurs gens, de peur que leurs Églises n'aient pas assez de religion pour s'en saisir, l'examiner calmement et se prononcer dans l'esprit de l'Évangile. Je sais qu'il y a là un danger. Mais il faut quand même présenter ce sujet aux Églises. Et s'il est introduit avec discernement et avec beaucoup de prière, il y a bien peu d'Églises ayant connu des réveils, et se trouvant à présent un tant soit peu proches d'un esprit de réveil, qu'on ne puisse amener à recevoir la vérité sur ce sujet. Qu'il n'y ait pas d'erreur sur ce point. Les révélations de William Morgan sur la franc-maçonnerie furent publiées en 1826. L'agitation et la discussion qui en résultèrent se prolongèrent jusqu'en 1830. Entre-temps, les Églises avaient très généralement rendu témoignage contre la franc-maçonnerie et résolu qu'elles ne pouvaient pas rester en communion avec des francs-maçons qui y demeuraient attachés. En conséquence, les loges maçonniques se dissolvèrent en général et rendirent leurs chartes. Ce fut une débandade générale des chrétiens de profession hors des loges. Cela prépara le terrain, et en 1830 le plus grand réveil que le monde eût jamais vu jusque-là commença au centre de la région antimaçonnique, et s'étendit sur tout le champ où l'Église avait pris position, jusqu'à ce que ses convertis atteignent le nombre de cent mille âmes.

Peut-être aucune Église de ce pays n'a-t-elle connu sur ce sujet une épreuve plus rude que celle-ci. C'était une Église de chrétiens jeunes et, pour la plupart, sans expérience. Et bien des circonstances se sont conjuguées, en mon absence, pour produire parmi eux de la confusion et de mauvais sentiments. Mais pour autant que je connaisse à présent l'état des esprits dans cette Église, je ne sais aucune rancune entre ses membres sur ce sujet. Le Seigneur nous a bénis, l'Esprit a été répandu goutte à goutte sur nous, et un nombre considérable de personnes se sont ajoutées à notre communion chaque mois depuis mon retour. Il y a sans doute dans cette Église des gens qui sont sensibles à ce sujet à des degrés très divers. Et pourtant je peux dire honnêtement que je n'ai pas connaissance de la moindre divergence d'opinion entre eux. Dès le début,

avant mon voyage à l'étranger, nous avons pris sur la question de l'esclavage la même position que sur la tempérance. Nous avons exclu de notre communion les propriétaires d'esclaves et tous ceux qui ont part à ce trafic. Certains, en dehors de cette Église, ont blâmé cette conduite comme injustifiable et peu charitable, et je ne voudrais en aucune façon faire de mon propre jugement, ou de l'exemple de cette Église, une règle pour la conduite d'autres pasteurs et d'autres Églises. Je crois pourtant en conscience que le temps n'est pas loin où les Églises s'uniront dans cette expression d'horreur contre ce péché. Si je ne baptise pas l'esclavage de quelque nom doux et chrétien, si je l'appelle PÉCHÉ, la logique comme la conscience mènent à cette conclusion inévitable : tant qu'on persévère dans ce péché, ceux qui le commettent ne peuvent pas être admis à la communion et à la fraternité chrétiennes.

On objecte à cela qu'il y a dans l'Église presbytérienne beaucoup de pasteurs qui possèdent des esclaves. Et l'on dit qu'il est très incohérent de refuser d'admettre un propriétaire d'esclaves à notre communion, tout en appartenant à la même Église qu'eux, en siégeant avec eux dans les corps ecclésiastiques et en les reconnaissant comme pasteurs. À cela je réponds que je n'ai aucun pouvoir pour sévir contre ces pasteurs, et qu'assurément je n'ai pas à me retirer de l'Église parce que certains de ses pasteurs ou de ses membres possèdent des esclaves. Mon devoir est d'appartenir à l'Église, même si le diable lui-même en fait partie. Là où j'ai autorité, j'exclus de la communion les propriétaires d'esclaves, et je le ferai toujours tant que je vivrai. Mais là où je n'ai aucune autorité, si la table de Christ est dressée, je m'y assiérai, par obéissance à son commandement, quels que soient ceux qui s'y assoient ou qui restent à l'écart.

Je ne veux nullement dénoncer tous ces pasteurs et chrétiens de profession qui possèdent des esclaves comme des hypocrites, ni dire qu'ils ne sont pas chrétiens. Mais voici ce que je dis : tant qu'ils restent dans cette attitude, la cause de Christ et de l'humanité exige qu'ils ne soient pas reconnus comme tels, à moins que nous ne voulions participer

aux péchés d'autrui. Il n'est pas plus incohérent d'exclure les propriétaires d'esclaves alors que certains d'entre eux appartiennent à l'Église presbytérienne, que d'exclure les gens qui boivent ou vendent de l'eau-de-vie. Car il y a un grand nombre de marchands de rhum qui appartiennent à l'Église presbytérienne.

Je crois que le temps est venu, et, bien que je ne sois pas prophète, je crois qu'on verra qu'il est venu, où le réveil aux États-Unis ne continuera et ne l'emportera que dans la mesure et à la vitesse où l'Église prendra la bonne position sur ce sujet. L'Église est le témoin de Dieu. Le fait est que l'esclavage est, par excellence, le péché de l'Église. C'est précisément le fait que des pasteurs et des chrétiens de profession de diverses dénominations possèdent des esclaves qui sanctifie toute cette abomination aux yeux des impies. Qui ne sait que, sur la question de la tempérance, chaque ivrogne du pays va se cacher derrière quelque diacre vendeur de rhum ou quelque pasteur buveur de vin ? L'objection et le refuge les plus courants des intempérants et des buveurs modérés, c'est que des chrétiens de profession en font autant. C'est ce qui rend absolument nécessaire d'exclure de la communion ceux qui font le commerce de l'eau-de-vie et ceux qui boivent du rhum. Que les Églises de toutes les dénominations parlent franchement sur la tempérance ; qu'elles ferment leurs portes à tous ceux qui ont quelque chose à voir avec cette abomination qui sème la mort, et la cause de la tempérance triomphera. Quelques années suffiraient à anéantir ce trafic. Il en est exactement de même de l'esclavage.

C'est l'Église qui soutient principalement ce péché. Son témoignage unanime sur ce sujet réglerait la question. Que les chrétiens de toutes les dénominations s'avancent avec douceur mais avec fermeté, et prononcent leur verdict ; qu'ils purifient leurs communions et se lavent les mains de cette chose ; qu'ils proclament et écrivent en tête et en face de cette grande abomination : PÉCHÉ ! et en trois ans se formerait une opinion publique qui emporterait tout devant elle ; il n'y aurait plus dans ce pays

un seul esclave enchaîné, ni un seul de ces conducteurs d'esclaves hérissés et cruels.

On dira peut-être encore que, dans beaucoup d'Églises, ce sujet ne peut pas être introduit sans créer de la confusion et de la rancune. C'est possible. Il en a été ainsi pour la tempérance, et pour les réveils aussi. Dans certaines Églises, on ne peut introduire ni la tempérance ni les réveils sans provoquer des dissensions. Les écoles du dimanche, l'œuvre missionnaire et tout ce qui est du même genre ont rencontré de l'opposition et produit des dissensions dans beaucoup d'Églises. Mais est-ce une raison suffisante pour exclure ces sujets ? Et là où des Églises ont exclu ces sujets par crainte des disputes, ont-elles été bénies par des réveils ? Tout le monde sait que non. Mais là où des Églises ont pris fermement position sur ces sujets, même si des individus, et parfois un grand nombre, s'y sont opposés, elles ont quand même été bénies par des réveils. Quand l'un de ces sujets est introduit avec soin et dans la prière, qu'il est présenté dans un bon esprit, et qu'on donne à chacun sa véritable importance relative, s'il y a alors des gens pour faire du trouble et résister, que le blâme retombe là où il doit retomber. Il y a des individus, eux-mêmes disposés à se quereller à propos de ce sujet, qui sont toujours prêts à s'écrier : « N'introduisez pas ces choses dans l'Église, elles vont susciter de l'opposition. » Et si le pasteur et les gens de prière se sentent le devoir de présenter la chose, ce sont ces individus eux-mêmes qui créeront du trouble, puis qui diront : « Voilà, je vous l'avais bien dit ; voyez maintenant ce qu'a fait votre introduction de ce sujet ; elle va mettre l'Église en pièces. » Et pendant qu'ils font eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent pour créer la division, ils l'imputent au sujet, et non à eux-mêmes. Il y a de ces gens-là dans beaucoup de nos Églises. Et ni les écoles du dimanche, ni les missions, ni les réveils, ni la lutte contre l'esclavage, ni rien d'autre qui honore Dieu ou fasse du bien aux âmes des hommes, ne passera dans les Églises sans que ces âmes précautionneuses s'en offusquent.

Ces choses ont pourtant été introduites et adoptées, l'une après l'autre, dans certaines Églises avec plus d'opposition, dans d'autres avec moins, et peut-être dans certaines sans aucune opposition. Et aussi vrai que Dieu est le Dieu de l'Église, aussi certain que le monde doit être converti, ce sujet doit être examiné par l'Église et déclaré péché par elle. Il vaudrait infiniment mieux qu'il n'y ait pas d'Église du tout dans le monde que de la voir chercher à rester neutre, ou rendre un faux témoignage, sur un sujet aussi important que l'esclavage ; surtout depuis que le sujet a été soulevé et qu'il est impossible, par la nature même des choses, que son témoignage ne pèse pas dans la balance, d'un côté ou de l'autre.

Vous demandez : « Que faut-il faire ? Faut-il en faire le sujet de conversation qui absorbe tout, et détourner l'attention du sujet capital du salut des âmes au milieu de nous ? » Je réponds : non. Qu'une Église exprime son opinion sur ce sujet, et qu'elle soit en paix. Pour autant que je sache, nous sommes entièrement en paix sur ce sujet. Nous avons exprimé notre opinion ; nous avons fermé notre communion aux propriétaires d'esclaves, et nous nous occupons d'autres choses. Je n'ai connaissance d'aucune agitation malsaine parmi nous sur ce sujet. Et là où il est devenu en un lieu un sujet de conversation qui absorbe tout, je crois que, dans la plupart des cas, cela tient à l'opposition obstinée et déraisonnable de quelques individus qui refusaient même d'accorder à ce sujet d'être entendu.

6. Si l'Église veut favoriser les réveils, elle doit *sanctifier* le sabbat. Il se commet une quantité énorme de violations du sabbat dans le pays. Les commerçants le violent, les voyageurs le violent, le gouvernement le viole. Il y a quelques années, on tenta, dans l'ouest de cet État, de créer et de faire vivre une ligne de bateaux et de diligences qui respectait le sabbat. Mais on constata que l'Église ne voulait pas soutenir l'entreprise. Beaucoup de chrétiens de profession ne voulaient pas voyager dans ces diligences, ni faire expédier leurs marchandises par des bateaux de canal qui s'arrêtaient de naviguer le jour du sabbat. À une époque, les chrétiens s'employaient activement à adresser des pétitions au Congrès pour

suspendre le courrier du sabbat, et maintenant ils semblent en avoir honte. Mais une chose est absolument certaine : à moins qu'on ne fasse quelque chose, et rapidement, et efficacement, pour que l'Église favorise la sanctification du sabbat, le sabbat passera par-dessus bord ; et non seulement nous aurons le courrier qui circule le jour du sabbat et les bureaux de poste ouverts, mais bientôt nos tribunaux et nos assemblées législatives siégeront le jour du sabbat. Et que pourra faire l'Église, que fera cette nation, SANS AUCUN SABBAT ?

7. L'Église doit prendre la bonne position sur la tempérance et la réforme morale, et sur toutes les questions de morale pratique qui viennent de temps à autre en délibération.

Il y a dans les Églises des gens qui se tiennent à l'écart de la réforme morale et qui ont peur qu'on dise en chaire quoi que ce soit contre la débauche. Sur ce sujet, l'Église ne doit pas s'attendre à ce qu'on lui permette de prendre une position neutre. Dans la providence de Dieu, la question est en discussion. Les maux ont été exposés, l'appel à la réforme a été lancé. Et qu'est-ce qui réformera les hommes, sinon la vérité ? Et qui présentera la vérité, sinon l'Église et le ministère ? Loin de nous l'idée que les chrétiens peuvent rester neutres et se taire, tout en jouissant de l'approbation et de la bénédiction de Dieu.

Dans tous ces cas, le pasteur qui garde le silence est compté parmi ceux de l'autre camp. Tout le monde sait qu'il en est ainsi dans un réveil. Il n'est pas nécessaire qu'un homme se répande en invectives contre l'œuvre. Qu'il se taise simplement et prenne une position neutre, et les ennemis du réveil le considéreront tous comme étant de leur côté. De même pour la tempérance. Il n'est pas nécessaire qu'un homme se répande en injures contre la société de tempérance pour être au mieux avec les ivrognes et les buveurs modérés. Qu'il plaide seulement pour l'usage modéré du vin, qu'il continue seulement à en boire comme un luxe, et tous les ivrognes le compteront de leur côté. S'il refuse de mettre son influence au service de la cause de la tempérance, l'autre camp le

revendique naturellement comme un ami. Sur tous ces sujets, quand ils se présentent, les Églises et les pasteurs doivent prendre la bonne position, la prendre ouvertement, s'y tenir et la mener jusqu'au bout, s'ils veulent jouir de la bénédiction de Dieu dans les réveils. Ils doivent rejeter de leurs communions les membres qui, au mépris de la lumière répandue sur eux, continuent à boire de l'eau-de-vie ou à en faire le commerce.

8. Il faut faire davantage pour toutes les grandes œuvres de la bienfaisance chrétienne. Il faut des efforts beaucoup plus grands pour la cause des missions, de l'instruction, de la Bible, et pour toutes les autres branches de l'entreprise religieuse, sinon l'Église déplaira à Dieu. Regardez un peu. Pensez aux grâces que nous avons reçues, à la richesse, au nombre et à la prospérité de l'Église. Avons-nous rendu à Dieu selon les bienfaits que nous avons reçus, de manière à montrer que l'Église est généreuse et disposée à donner son argent et à travailler pour Dieu ? Non. Loin de là. Avons-nous multiplié nos moyens et élargi nos projets à proportion de l'accroissement de l'Église ? Dieu est-il satisfait de ce qui a été fait, ou a-t-il des raisons de l'être ? Un réveil comme celui dont les Églises d'Amérique ont joui depuis dix ans ! Nous aurions dû faire dix fois plus que nous n'avons fait pour les missions, les Bibles, l'instruction, les traités, les Églises libres, et de toutes les manières qui servent à faire avancer la religion et à sauver les âmes. Si les Églises ne se réveillent pas sur ce sujet et ne se dépensent pas sur une plus grande échelle, elles peuvent s'attendre à ce que le réveil cesse aux États-Unis.

9. Si les chrétiens des États-Unis veulent que les réveils s'étendent et l'emportent jusqu'à ce que le monde soit converti, ils doivent renoncer à écrire des lettres et à publier des articles propres à exciter le soupçon et la jalousie à l'égard des réveils, et ils doivent mettre eux-mêmes la main à l'œuvre. Si l'Église tout entière, en corps, s'était mise au travail il y a dix ans, et avait continué comme l'ont fait quelques individus que je pourrais nommer, il n'y aurait plus aujourd'hui un seul pécheur impénitent dans le pays. Le millénium serait pleinement venu aux États-Unis avant ce jour. Au lieu de rester immobiles et d'écrire des lettres du Berkshire, que

les pasteurs qui pensent que nous faisons fausse route mettent simplement le harnais et aillent de l'avant, et nous montrent une voie plus excellente. Qu'ils nous apprennent par leur exemple à mieux faire.

Je ne nie pas que certains aient pu faire des faux pas et commettre des erreurs. Je ne nie pas qu'il se fasse dans les réveils, de la part de certaines personnes, beaucoup de choses qui sont mauvaises. Mais est-ce la façon de les corriger, mes frères ? Ce n'est pas ainsi que faisait Paul. Il corrigeait ses frères en leur disant avec bonté qu'il allait leur montrer une voie par excellence (1 Corinthiens 12,31). Que nos frères mettent la main à l'œuvre et aillent de l'avant. Que de toutes leurs chaires retentisse le cri : « À l'œuvre ! » Qu'ils marchent en tête, là où le Seigneur ira avec eux et découvrira son bras, et moi, pour ma part, je suivrai. Qu'ils AILLENT SEULEMENT DE L'AVANT, que les États-Unis soient convertis à Dieu, et que toutes les questions secondaires se taisent.

Sinon, si les réveils cessent effectivement dans ce pays, les pasteurs et les Églises seront coupables de tout le sang de toutes les âmes qui iront en enfer à cause de cela. Il n'y a aucune nécessité que l'œuvre cesse. Si l'Église fait tout son devoir, le millénium peut venir dans ce pays en trois ans. Mais si cette manie d'écrire des lettres doit continuer, remplissant le pays de soupçons et de jalousies ; s'il doit toujours en être ainsi, que les deux tiers de l'Église traînent les pieds et ne fassent rien que critiquer en temps de réveil, la malédiction de Dieu sera sur cette nation, et cela avant longtemps.

REMARQUES.

1. Il est grand temps qu'il y ait de grands examens de cœur parmi les chrétiens et les pasteurs. Mes frères, ce n'est pas le moment de résister à la vérité, ni de chicaner et de critiquer parce que la vérité est dite franchement. Ce n'est pas le moment de récriminer ni de se disputer ; nous devons sonder nos propres cœurs et nous humilier devant Dieu.

2. Nous devons nous repentir, abandonner nos péchés, et réformer nos voies et nos œuvres, sinon le réveil cessera. Nos difficultés ecclésiastiques DOIVENT CESSER, et toutes les divergences secondaires doivent être mises de côté et abandonnées, pour nous unir à faire avancer les grands intérêts de la religion. Sinon, les réveils cesseront parmi nous, et le sang de millions d'âmes perdues se trouvera sur les pans de nos vêtements.

3. Si l'Église faisait tout son devoir, elle achèverait bientôt le triomphe de la religion dans le monde. Mais si cette guerre de l'« Acte et Témoignage » doit continuer, avec ce système d'espionnage, d'insinuation et de dénonciation, non seulement les réveils cesseront, mais le sang des millions d'âmes qui iront en enfer avant que l'Église se soit remise de la secousse se trouvera sur les pans des vêtements des hommes qui ont suscité et entretenu cette affreuse dispute.

4. Ceux qui ont fait circuler des rapports calomnieux sur les réveils doivent se repentir. On a beaucoup parlé d'hérésie, et de certains hommes qui nieraient l'influence de l'Esprit, ce qui est entièrement sans fondement et a été inventé de toutes pièces. Et ceux qui ont inventé ces rapports, et ceux qui les ont fait circuler contre leurs frères, doivent se repentir et prier Dieu de leur accorder son pardon.

5. Nous voyons la tendance constante des chrétiens au déclin et à la rétrogradation. C'est vrai de tous les convertis de tous les réveils. Regardez le réveil du temps du président Edwards. L'œuvre continua jusqu'à ce que trente mille âmes fussent converties ; et à ce moment-là, tant de pasteurs et de chrétiens en étaient arrivés à un tel état, à force d'écrire des livres et des brochures d'un côté et de l'autre, qu'ils firent tout passer par-dessus bord, et le réveil cessa. Ceux qui s'étaient opposés à l'œuvre devinrent obstinés et violents, et ceux qui la favorisaient perdirent leur douceur et devinrent irritables ; ils furent alors entraînés dans les maux mêmes dont on les avait faussement accusés.

Et maintenant, que ferons-nous ? Cette grande et glorieuse œuvre de Dieu semble donner des signes de déclin. Le réveil n'est pas mort, Dieu

en soit béni, il n'est pas mort ! Non, nous apprenons de toutes les parties du pays que des chrétiens lisent sur ce sujet et s'informent du réveil. En certains endroits, il y a en ce moment de puissants réveils. Et que ferons-nous pour élever l'étendard, pour mettre en mouvement cette nation tout entière et tourner tout ce grand peuple vers le Seigneur ? Il faut que nous FASSIONS CE QUI EST JUSTE. Il faut que nous ayons tous un meilleur esprit, que nous descendions dans la poussière, que nous agissions dans l'union, que nous saisissions cette grande œuvre de tout notre cœur ; alors Dieu nous bénira, et l'œuvre avancera.

Quel est l'état de cette nation ? Sans aucun doute, Dieu tient la verge de la GUERRE au-dessus de la tête de cette nation. Avant de lâcher ses jugements, il attend de voir si l'Église agira bien. La nation est sous son déplaisir, parce que l'Église s'est conduite comme elle l'a fait à l'égard des réveils. Et maintenant, supposons que la guerre vienne : où seraient nos réveils ? Avec quelle rapidité la guerre engloutirait l'esprit de réveil ! L'esprit de la guerre est tout sauf l'esprit des réveils. Qui s'occupera des exigences de la religion quand l'esprit du public sera accaparé par le sujet absorbant de la guerre ? Voyez maintenant comment cette nation est tout à coup amenée au bord de la guerre. Dieu brandit son épée flamboyante au-dessus de nos têtes. L'Église se repentira-t-elle ? C'est L'ÉGLISE que Dieu a surtout en vue. Comment éviterons-nous la malédiction de la guerre ? Seulement par une réforme dans l'Église. C'est en vain que l'on compte sur les politiques pour écarter la guerre. Ils y seraient peut-être en général favorables. Il est fort probable que ce qu'ils feraient pour l'écarter nous y précipiterait tout droit. Si l'Église ne veut pas sentir, ne veut pas se réveiller, ne veut pas agir, où chercherons-nous du secours ? Si l'Église refuse absolument de bouger, refuse de trembler devant les justes jugements de Dieu suspendus au-dessus de nos têtes, nous sommes certainement, comme nation, près d'être maudits.

6. Ce qui doit se faire doit se faire vite. La balance est en équilibre. Si nous n'avançons pas, il faudra que nous reculions. Les choses ne peuvent pas rester comme elles sont. Si l'Église ne se lève pas, si nous n'avons pas

un réveil plus puissant que celui que nous avons eu, très bientôt nous n'en aurons plus du tout. Nous avons eu un si grand réveil que maintenant les petits réveils n'intéressent pas l'esprit du public. Il faut que vous agissiez comme individus. Faites votre propre devoir. Vous avez une responsabilité. Repentez-vous vite. N'attendez pas une autre année. Qui, sinon Dieu, sait quel sera l'état de ces Églises si les choses continuent encore une année sans un grand réveil général ?

7. Il est fréquent, quand tout va mal dans l'Église, que chacun critique l'Église et ses frères et ne voie pas sa propre part de blâme. Que personne ne passe son temps à critiquer cette chose abstraite, « l'Église ». Mais que chacun, comme membre individuel de l'Église de Christ, agisse, et agisse bien, qu'il descende dans la poussière, et ne parle jamais avec orgueil ni malveillance. ALLEZ DE L'AVANT. Qui voudrait quitter une telle œuvre pour se mettre à écrire des lettres, descendre dans la vallée d'Ono, et voir si toutes ces petites disputes ne peuvent pas être réglées, et laisser l'œuvre cesser ? Occupons-nous de notre travail, et laissons le Seigneur prendre soin du reste. Faisons notre devoir, et laissons l'issue à Dieu.

Depuis que ces discours ont été prononcés, de grands progrès ont été accomplis dans toutes les entreprises de bienfaisance de ce pays. Le temps a tranché la question de la pureté et de la valeur inestimable de ces réveils, contre lesquels s'était dressée dans l'Église presbytérienne une opposition si malavisée. On sait maintenant que la grande et désastreuse réaction prédite par les opposants ne s'est pas produite. Il faut maintenant admettre que les convertis de ces réveils ont fait la force des Églises, et que leur influence chrétienne s'est fait sentir dans tout le pays. Il n'y a jamais eu de réveils dont la puissance et la pureté aient été plus solidement établies par le temps et l'expérience que cette grande et bénie œuvre de Dieu contre laquelle on avait soulevé une telle tempête d'opposition. L'opposition était manifestement une grande erreur. Qu'on ne dise pas que cette opposition était rendue nécessaire par les grands maux qui accompagnaient cette œuvre, et que ces maux et ces erreurs ont été arrêtés et corrigés par cette opposition. Le fait est que les erreurs et

les maux supposés, dont on s'est servi pour justifier l'opposition, n'ont jamais existé à un degré qui justifiât l'alarme ou l'opposition. J'ai écrit un récit de ces réveils, dans lequel j'ai examiné plus à fond cette question. Les Églises se sont effectivement saisies de la tempérance et des autres branches de la réforme, assez pour éviter les maux contre lesquels elles avaient été averties. Sur la question de l'esclavage, l'Église a rendu son témoignage trop tard pour éviter la guerre. Mais les propriétaires d'esclaves furent très alarmés et exaspérés par l'opposition sans cesse croissante à leur institution dans toute cette région du Nord où s'était fait sentir l'influence des réveils. Ils prirent les armes pour défendre et perpétuer cette abomination, et, ce faisant, ils l'abolirent.

Discours 16

La nécessité et les effets de l'union

Je vous dis encore que, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. (Matthieu 18,19)

Il y a quelques semaines, je me suis servi de ce texte en prêchant sur les réunions de prière. Aujourd'hui, je compte entrer davantage dans l'esprit et le sens du texte. Ce que notre Seigneur voulait évidemment enseigner ici, c'est l'importance et la puissance de l'union dans la prière et dans les efforts pour faire avancer la religion. Il prend le cas le plus fort possible en choisissant le nombre deux, le plus petit nombre entre lesquels un accord puisse exister, et il dit : « si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. » C'est sur le fait de leur accord qu'il met l'accent, et s'il nomme le nombre deux, il semble que ce soit seulement pour encourager le plus petit nombre entre lesquels un accord soit possible. Mais que faut-il entendre par « s'accorder au sujet » des choses que nous demanderons ? Je répondrai à cette question en deux points :

I. En montrant que nous devons être « d'accord » dans la prière ;

II. Que nous devons être d'accord sur tout ce qui est essentiel pour obtenir la bénédiction que nous cherchons.

I. Pour entrer dans les conditions de cette promesse, nous devons être d'accord dans la prière. C'est ce que le texte enseigne particulièrement. C'est-à-dire :

1. Nous devons être d'accord dans nos désirs pour l'objet demandé. Il faut désirer cet objet, et être d'accord dans ces désirs. Très souvent, des gens demandent en paroles la même chose, alors qu'ils ne sont pas du tout

d'accord pour la désirer. Bien plus, certains d'entre eux, peut-être, désirent dans leur cœur exactement le contraire. On invite les gens à prier pour un objet, et tous le demandent en paroles, mais Dieu sait que souvent ils ne le désirent pas, et peut-être voit-il que le cœur de certains résiste à cette prière tout le temps qu'elle dure.

2. Nous devons être d'accord sur le motif pour lequel nous désirons l'objet. Il ne suffit pas que nos désirs pour un objet soient les mêmes, il faut que la raison de ces désirs soit la même. Quelqu'un peut désirer un réveil pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs. Un autre membre de l'Église peut désirer aussi un réveil, mais pour de tout autres motifs. Certains, peut-être, désirent un réveil pour que l'assemblée grandisse et se fortifie, afin qu'il leur soit plus facile de payer les frais du culte. Un autre désire un réveil pour que l'Église s'agrandisse et devienne plus nombreuse et plus considérée. D'autres désirent un réveil parce qu'on s'est opposé à eux ou qu'on a dit du mal d'eux, et ils veulent que leurs ennemis sachent que, quoi qu'ils pensent ou disent, Dieu les bénit. Parfois, les gens désirent un réveil par simple affection naturelle, pour que leurs amis soient convertis et sauvés. S'ils veulent être unis dans la prière de manière à obtenir une bénédiction, il ne suffit pas qu'ils désirent la bénédiction et qu'ils soient d'accord pour la désirer : il faut aussi qu'ils soient d'accord pour la désirer pour les mêmes raisons.

3. Nous devons être d'accord pour la désirer pour de bonnes raisons. Ces désirs ne doivent pas seulement être unis et venir des mêmes motifs, ils doivent venir de bons motifs. Le motif suprême doit être d'honorer et de glorifier Dieu. Des gens peuvent désirer un réveil, être d'accord pour le désirer, être d'accord sur les motifs, et pourtant, si ces motifs ne sont pas bons, Dieu n'exaucera pas leurs désirs. Ainsi, des parents peuvent être d'accord pour prier pour la conversion de leurs enfants, avoir les mêmes sentiments et les mêmes motifs, et pourtant, s'ils n'ont pas de motif plus élevé que le fait que ce sont leurs enfants, leurs prières ne seront pas exaucées. Ils sont d'accord sur la raison, mais ce n'est pas la bonne raison.

De même, n'importe quel nombre de personnes pourraient être d'accord dans leurs désirs et leurs motifs ; mais si leurs motifs sont égoïstes, le fait d'être d'accord sur ces motifs ne fera que les rendre plus odieux à Dieu. « Comment vous êtes-vous accordés pour tenter l'Esprit du Seigneur ? » (Actes 5,9) J'en ai beaucoup vu, de ces Églises qui s'étaient mises à prier pour un objet avec des motifs manifestement égoïstes. Parfois, elles s'appliquent à prier pour un réveil, et à voir leur ardeur et leur union, on croirait qu'elles vont sûrement amener Dieu à accorder la bénédiction, jusqu'au moment où l'on découvre la raison. Et quelle est-elle ? Eh bien, elles voient que leur assemblée est sur le point de se disloquer si l'on ne fait pas quelque chose. Ou elles voient une autre dénomination gagner du terrain, et il n'y a pas d'autre moyen de lui faire contrepoids que d'avoir un réveil dans leur Église. Et toutes leurs prières ne sont qu'une tentative pour faire venir le Tout-Puissant les tirer d'embarras : c'est purement égoïste et odieux à Dieu. Une femme de Philadelphie avait été invitée à une réunion de prière de femmes en un certain endroit. Elle demanda pourquoi on s'y réunissait, et pour quoi on allait prier. On lui répondit qu'on allait prier pour que l'Esprit soit répandu sur la ville. « Eh bien, dit-elle, je n'irai pas ; si l'on allait prier pour notre assemblée, j'irais, mais je ne vais pas là-bas pour prier pour d'autres Églises ! » Oh, quel esprit !

J'ai reçu une multitude de lettres et de demandes pour que j'aille dans tel ou tel endroit tâcher de favoriser un réveil, et l'on m'a pressé de bien des raisons d'y aller ; mais quand je venais à peser ces raisons, il m'est arrivé de les trouver toutes égoïstes. Et Dieu les regarderait toutes avec horreur.

Dans les réunions de prière, combien de fois entendons-nous des gens donner, pour désirer telle ou telle bénédiction, des raisons qui ne sont pas bonnes aux yeux de Dieu ! Des raisons telles que, si ce sont les vraies, et si les chrétiens sont réellement poussés par elles, leurs prières ne pourraient être agréables à Dieu, parce que leur motif ne serait pas le bon.

On dit souvent en faveur de la cause des missions beaucoup de choses de cette sorte, qui font appel à de mauvais motifs. Combien de fois nous parle-t-on de six cents millions de païens qui risquent d'aller en enfer, et combien peu dit-on de la culpabilité de six cents millions d'hommes ligués et coalisés en rebelles contre Dieu, ou du déshonneur et du mépris que ce monde de hors-la-loi déverse sur Dieu notre Créateur ! Je sais bien que Dieu se réfère aux motifs qui font appel à notre simple sympathie naturelle et à notre compassion, et qu'il s'en sert, mais toujours en les subordonnant à sa gloire. Si l'on met ces motifs inférieurs au premier rang, cela produira toujours une piété et un zèle défectueux, et beaucoup de choses fausses. Tant que l'Église ne regardera pas au déshonneur fait à Dieu, il se fera peu de chose. C'est cela qu'il faut faire ressortir devant le monde, c'est cela que l'Église doit ressentir profondément, c'est cela qu'il faut montrer pleinement aux pécheurs, avant que le monde puisse jamais être converti.

Des parents ne sont jamais d'accord pour prier pour la conversion de leurs enfants de manière à être exaucés tant qu'ils ne sentent pas que leurs enfants sont des rebelles. Souvent, des parents prient avec beaucoup d'ardeur pour leurs enfants parce qu'ils veulent que Dieu les sauve, et ils en veulent presque à Dieu s'il ne sauve pas leurs enfants. Mais s'ils veulent que leurs prières l'emportent, il faut qu'ils en viennent à prendre le parti de Dieu contre leurs enfants, même si, à cause de leur perversité et de leur méchanceté incorrigible, il devait être obligé de les envoyer en enfer. J'ai connu une femme très inquiète du salut de son fils ; elle priait pour lui avec agonie, et pourtant il restait impénitent. Elle finit par être convaincue que ses prières et ses angoisses n'avaient été que les tendres élans de l'affection maternelle, et qu'elles ne lui étaient nullement dictées par une juste vue du caractère de son fils, rebelle obstiné et méchant contre Dieu. Et rien ne fit impression sur lui jusqu'au jour où elle fut amenée à prendre fermement position contre lui comme contre un rebelle, et à le regarder comme méritant d'être envoyé en enfer. Alors il fut converti. La raison, c'est qu'auparavant elle n'avait jamais été

poussée dans sa prière par le bon motif : désirer son salut en ayant pour premier souci la gloire de Dieu.

4. Si nous voulons être unis de manière à l'emporter dans la prière, nous devons être d'accord dans la foi. C'est-à-dire que nous devons nous rencontrer dans l'attente de la bénédiction demandée. Nous devons comprendre pourquoi il faut l'attendre, voir sur quelle preuve la foi doit s'appuyer, et croire absolument que la bénédiction viendra, sinon nous ne nous plaçons pas dans les conditions de la promesse. La foi est toujours sous-entendue comme une condition indispensable de la prière qui l'emporte. Si elle n'est pas exprimée dans un cas particulier, elle est toujours impliquée, car aucune prière ne peut être efficace si elle n'est pas offerte avec foi. Et pour que la prière faite en commun l'emporte, il faut une foi commune.

5. De même encore, nous devons être d'accord sur le *moment* où nous désirons que la bénédiction arrive. Si deux personnes ou plus s'accordent à désirer une bénédiction particulière, et que l'une d'elles désire qu'elle vienne maintenant, tandis que les autres ne sont pas tout à fait prêtes à la recevoir déjà, il est clair qu'elles ne sont pas d'accord. Elles ne sont pas unies sur un point essentiel. Si la bénédiction doit venir en réponse à leur prière commune, il faut qu'elle vienne comme elles l'ont demandée. Et si elle vient, il faut bien que ce soit à un certain moment. Mais si elles ne sont pas d'accord sur le moment où elles la recevront, il est clair qu'elle ne pourra jamais venir en réponse à leur prière.

Supposons qu'une Église entreprenne de prier pour un réveil, et que tous ses membres soient d'accord pour désirer un réveil, mais pas sur le moment où il viendra. Supposons que certains veuillent que le réveil vienne maintenant, qu'ils soient tout prêts, le cœur dans l'attente de la descente de l'Esprit de Dieu, et disposés à y consacrer MAINTENANT leur temps, leur attention et leur travail ; mais que d'autres ne soient pas tout à fait prêts : ils ont autre chose à faire pour le moment, quelque but terrestre qu'ils veulent atteindre, quelque affaire en cours qu'ils veulent

juste terminer, et ensuite... mais pour l'instant il leur est impossible d'y donner du temps ; ils ne sont pas prêts à s'humilier, à sonder leur cœur, à défricher leur terrain en friche et à se mettre en état de recevoir la bénédiction. N'est-il pas clair qu'il n'y a là aucune union véritable, puisqu'ils ne sont pas d'accord sur ce qui est essentiel ? Tandis qu'une partie prie pour que le réveil vienne maintenant, les autres prient avec la même ardeur pour qu'il ne vienne pas maintenant.

Supposons qu'on pose maintenant cette question à cette Église-ci : êtes-vous d'accord pour prier pour un réveil de la religion ici ? Désirez-vous tous un réveil, et aimeriez-vous tous qu'il vienne maintenant ? Seriez-vous de tout cœur d'accord pour vous briser maintenant dans la poussière et ouvrir votre cœur au Saint-Esprit, s'il venait ce soir ? Je ne vous demande pas ce que vous diriez si je vous posais la question. Peut-être que, si je vous la posais maintenant, vous vous lèveriez tous pour voter que vous êtes d'accord pour désirer un réveil, et d'accord pour l'avoir maintenant. Vous savez ce que vous devriez éprouver et ce que vous devriez dire, et vous savez que vous devriez être prêts maintenant pour un réveil. Mais je vous le demande : DIEU verrait-il dans vos cœurs que vous êtes bien d'accord sur ce point ? Y a-t-il eu un moment, depuis que je suis revenu de la campagne, où cette Église ait été tout entière d'accord pour désirer un réveil, pour prier pour un réveil, et pour souhaiter qu'il vienne maintenant ? Y en a-t-il seulement deux parmi vous qui se soient mis d'accord sur ce point et qui aient prié en conséquence ? Sinon, quand serez-vous d'accord pour prier pour un réveil ? Et si cette Église ne peut pas se mettre d'accord, comment pouvez-vous attendre un réveil ? Il ne sert à rien de prendre l'attitude extérieure, de vous lever ici et de dire que vous êtes d'accord, alors que Dieu lit dans le cœur et voit que vous ne l'êtes pas. Voici la promesse : « Je vous dis encore que, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. » Or, cela est vrai ou faux. Quelle position prendrez-vous ? Si c'est vrai, alors il est vrai que vous n'êtes pas d'accord

et que vous ne l'avez jamais été, sauf dans les cas où vous avez eu un réveil.

Mais il ne suffit pas de s'accorder sur un moment : il faut que ce soit le moment présent, sinon nous ne sommes pas d'accord sur tout ce qui est essentiel à l'œuvre. Si nous ne sommes pas d'accord pour avoir le réveil maintenant, nous n'emploierons pas maintenant les moyens. Or, tant que les moyens ne sont pas employés, il ne peut pas venir. Il est donc clair que nous devons être d'accord sur le moment présent ; autrement dit, nous ne sommes pas d'accord au sens du texte tant que nous ne sommes pas d'accord pour recevoir la bénédiction maintenant, et pour agir en conséquence. S'accorder sur un moment à venir ne sert à rien, car lorsque ce moment viendra, il faudra alors être d'accord sur ce moment devenu présent et employer les moyens en conséquence ; vous voyez donc que vous n'êtes jamais vraiment d'accord tant que vous n'êtes pas d'accord pour dire que c'est maintenant le moment.

II. Nous devons être d'accord sur tout ce qui est essentiel pour obtenir la bénédiction que nous cherchons.

Voyez les termes du texte : « si deux d'entre vous s'accordent au sujet d'une chose quelconque qu'ils demanderont. » Beaucoup de gens semblent le lire comme s'il s'agissait seulement d'un accord pour demander, et ils comprennent qu'il promet que, chaque fois que deux personnes sont d'accord pour demander une bénédiction, elle sera accordée. Mais le Christ dit qu'il faut un accord « au sujet » de la chose demandée. C'est-à-dire que l'accord, ou l'union, doit embrasser tout ce qui est essentiel pour que la bénédiction soit donnée et reçue.

1. Si les chrétiens veulent jouir des bienfaits de cette promesse en priant pour un réveil, ils doivent être d'accord pour croire que les réveils de la religion sont une réalité. Il y a beaucoup de gens, même dans l'Église, qui au fond de leur cœur ne croient pas que les réveils qui se produisent soient l'œuvre de Dieu. Certains d'entre eux peuvent prier en paroles pour que l'Esprit soit répandu et pour un réveil de la religion, tandis que

dans leur cœur ils doutent qu'on connaisse rien de tel de nos jours. Dans la prière faite en commun, il ne doit y avoir aucune hypocrisie.

2. Ils doivent être d'accord pour sentir la nécessité des réveils. Il y a des gens qui croient à la réalité des réveils comme œuvre de Dieu, mais qui en même temps ne savent pas bien s'il est nécessaire d'en avoir pour que l'Évangile réussisse. Ils pensent qu'il y a dans les réveils une œuvre réelle de Dieu, mais qu'après tout il vaut peut-être tout autant que les pécheurs soient convertis et amenés dans l'Église d'une manière plus paisible et plus graduelle, et sans tant d'agitation. Chaque fois que des réveils se répandent dans le pays, gagnent du terrain et sont populaires, ils peuvent paraître favorables aux réveils et faire monter leurs froides prières pour en demander un, alors qu'au fond ils seraient bien fâchés qu'un réveil vienne chez eux. Ils trouvent tellement plus sûr et meilleur d'instruire les gens de la doctrine, de leur exposer les choses avec calme et de les amener ainsi peu à peu, sans courir le risque d'avoir dans leur assemblée de l'émotion purement naturelle ou un feu désordonné.

3. Ils doivent être d'accord sur l'importance des réveils. Les hommes ne reçoivent pas de réveils en réponse à des prières qui ne sont sérieuses qu'à moitié. Ils doivent sentir l'importance infinie d'un réveil avant de prier de manière à l'emporter. Les bénédictions de ce genre ne sont accordées qu'en réponse aux prières qui naissent du sentiment de leur importance. Comme je l'ai montré quand j'ai prêché sur la prière qui l'emporte, c'est quand les hommes désirent la bénédiction avec une ANGOISSE INEXPRIMABLE qu'ils offrent la prière qui l'emportera infailliblement auprès de Dieu. Ceux qui sentent moins l'importance d'un réveil peuvent le demander en paroles, mais ils n'obtiendront jamais la bénédiction. Mais quand une Église a été unie dans la prière et a réellement senti l'importance d'un réveil, elle n'a jamais manqué d'en avoir un. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un seul cas où une telle Église ait été renvoyée les mains vides. Un tel accord, quand il est sincère, assurera aussi l'accord sur tous les autres sujets indispensables.

4. Ils doivent aussi être d'accord pour avoir des idées justes et conformes à l'Écriture sur plusieurs points qui touchent aux réveils.

(1.) La nécessité de l'action divine pour produire un réveil. Il ne suffit pas que tous l'admettent en théorie et le demandent en paroles. Ils doivent comprendre pleinement et sentir profondément cette nécessité ; ils doivent prendre conscience de leur entière dépendance de l'Esprit de Dieu, sinon tout échouera.

(2.) Pourquoi l'action divine est nécessaire. Il faut un accord sur des principes justes quant à la raison pour laquelle l'action divine est si indispensable. S'ils se font des idées fausses sur ce point, ils seront entravés. Si les chrétiens s'imaginent que cette nécessité de l'influence divine tient à l'incapacité des pécheurs, ou s'ils ont le sentiment que Dieu est tenu de donner le Saint-Esprit pour rendre les pécheurs capables d'obéir à l'Évangile, ils insultent Dieu, et leurs prières seront sans effet. Car dans ce cas, ils ne peuvent que penser que c'est une simple affaire de justice élémentaire que Dieu répande son Esprit avant de pouvoir exiger avec justice que les chrétiens travaillent ou que les pécheurs se repentent.

Supposons qu'une Église s'imagine que les pécheurs sont de pauvres créatures malheureuses, venues au monde avec une nature telle qu'elles ne peuvent s'empêcher de pécher, et que les pécheurs sont tout aussi incapables de se repentir et de croire à l'Évangile que de s'envoler jusqu'à la lune : comment peut-elle sentir que le pécheur est un rebelle contre Dieu et qu'il mérite d'être envoyé en enfer ? Comment peut-elle sentir que le pécheur est coupable ? Et comment peut-elle prendre le parti de Dieu quand elle prie ? Si elle ne prend pas le parti de Dieu contre le pécheur, elle ne peut s'attendre à ce que Dieu prête attention à ses prières, car elle ne prie pas avec les bons motifs. Sans doute, l'une des grandes raisons pour lesquelles tant de prières ne sont pas exaucées, c'est que ceux qui prient prennent en fait le parti du pécheur contre Dieu. Ils prient comme si le pécheur était un pauvre être malheureux qu'il faut plaindre, plutôt qu'un misérable coupable qu'il faut blâmer. Et la raison,

c'est qu'ils ne croient pas que les pécheurs soient capables d'obéir à Dieu. Si quelqu'un ne croit pas que les pécheurs soient capables d'obéir à leur Créateur, et croit réellement que les influences de l'Esprit sont nécessaires pour l'en rendre capable, il lui est impossible, avec de telles vues, d'offrir pour le pécheur une prière agréable à Dieu et qui l'emporte ; et il n'est pas étonnant que des gens qui ont ces vues ne l'emportent pas auprès de Dieu et doutent de l'efficacité de la prière de la foi.

Combien de fois entendez-vous prier pour les pécheurs dans ce style : « Ô Seigneur, aide cette pauvre âme à faire ce qu'on lui demande de faire ; ô Seigneur, rends-la capable de faire ceci ou cela. » Or, ce langage implique qu'ils prennent le parti du pécheur, et non celui de Dieu. Si ceux qui l'emploient l'entendaient comme on l'explique parfois, et si les gens voulaient dire par là ce qu'ils devraient vouloir dire en plaidant pour les pécheurs, je n'y trouverais pas tant à redire. Mais la vérité, c'est que les gens qui emploient ce langage veulent souvent dire exactement ce qu'on comprendrait naturellement à première vue, c'est-à-dire comme s'ils priaient ainsi : « Seigneur, tu ordonnes à ces pauvres pécheurs de se repentir, alors que, Seigneur, tu sais qu'ils ne peuvent pas se repentir si tu ne leur donnes pas ton Esprit pour les en rendre capables ; et pourtant tu as déclaré que tu les enverras en enfer s'ils ne se repentent pas, qu'ils reçoivent jamais l'Esprit ou non ; or, Seigneur, cela semble bien dur, et nous te prions d'avoir pitié de ces pauvres créatures et de ne pas les traiter si durement, pour l'amour du Christ. » Qui ne voit qu'une telle prière, ou une prière qui veut dire cela, en quelques termes qu'elle soit formulée, est une insulte à Dieu, puisqu'elle l'accuse d'une injustice infinie s'il continue d'exiger des pécheurs un devoir qu'ils sont incapables d'accomplir sans un secours qu'il ne veut pas leur accorder ? Les gens peuvent prier de cette façon jusqu'au jour du jugement sans jamais obtenir de bénédiction, parce qu'ils prennent le parti du pécheur contre Dieu. Ils ne peuvent prier avec succès tant qu'ils ne comprennent pas que le pécheur est un rebelle, et un rebelle obstiné, si obstiné que jamais, sans le Saint-Esprit, il ne fera ce qu'il pourrait faire aussi bien que ne pas le

faire, et à l'instant même ; et que cette obstination est la raison, la seule raison, pour laquelle il a besoin de l'influence du Saint-Esprit pour sa conversion. La seule raison pour laquelle le pécheur a besoin de l'action divine, c'est pour vaincre son obstination et le rendre disposé à faire ce qu'il peut faire, et ce que Dieu exige de lui avec justice. Et une Église ne se trouve jamais dans une disposition où Dieu écoutera ses prières faites en commun, à moins que ses membres ne soient d'accord pour comprendre leur dépendance de Dieu de telle manière qu'ils la sentent parfaitement compatible avec la culpabilité du pécheur. S'il en va autrement, ils sont d'accord pour la comprendre de travers, et leurs prières, qui demandent un secours divin pour un malheureux au lieu d'une faveur divine pour faire plier un rebelle, sont à côté du but : elles sont une insulte à Dieu, et elles n'obtiendront jamais de faveur dans le ciel.

(3.) Ils doivent être d'accord pour comprendre que les réveils ne sont pas des miracles, mais qu'ils sont produits par l'emploi de moyens, comme les autres événements. Il n'est pas étonnant qu'autrefois les réveils soient venus si rarement et aient duré si peu de temps, quand les gens les regardaient généralement comme des miracles, ou comme une simple averse qui tombe sur un endroit, dure un petit moment, puis passe ; c'est-à-dire comme une chose sur laquelle nous n'avons aucune prise. Car que peuvent faire les gens pour avoir une averse ? Ou comment pourraient-ils la faire durer plus longtemps qu'elle ne dure ? Il est nécessaire que ceux qui prient soient d'accord pour comprendre un réveil comme une chose qu'on obtient par des moyens, sinon ils ne seront jamais d'accord pour les employer.

(4.) Ils doivent être d'accord pour comprendre que l'action humaine est tout aussi indispensable à un réveil que l'action divine. Un réveil de la religion, j'ose le dire, ne s'est jamais produit sans l'action divine, et ne s'est jamais produit sans l'action humaine. Combien de fois les gens disent : « Dieu peut, s'il le veut, poursuivre l'œuvre *sans moyens*. » Mais je n'y crois pas, car rien ne le prouve. Qu'est-ce que la religion ? L'obéissance à la loi de Dieu. Mais on ne peut obéir à la loi si on ne la

connaît pas. Et comment Dieu peut-il amener les pécheurs à obéir, sinon en faisant connaître ses commandements ? Et comment peut-il les faire connaître, sinon en les révélant lui-même ou en les envoyant par d'autres, c'est-à-dire en faisant agir LA VÉRITÉ sur l'esprit de la personne jusqu'à ce qu'elle y obéisse ? Dieu n'a jamais converti et ne peut jamais convertir un pécheur autrement que par la vérité. Qu'est-ce que la conversion ? C'est obéir à la vérité. Il peut la communiquer lui-même, directement, au pécheur. Mais alors, l'action propre du pécheur est indispensable, car la conversion consiste dans le bon usage que le pécheur fait de ses propres facultés. Et d'ordinaire, Dieu emploie aussi l'action d'autres personnes, par l'imprimé, l'écrit, la conversation et la prédication. Dieu a mis le trésor de l'Évangile dans des vases de terre (2 Corinthiens 4,7). Il a jugé bon d'employer des hommes à prêcher la Parole. C'est-à-dire qu'il a vu que l'action humaine est ce qu'il peut employer de mieux pour sauver les pécheurs. Et s'il y a jamais eu un tel cas, dont nous n'avons aucune preuve, il n'y a pas un converti sur mille, ni même peut-être sur un million, qui l'ait été autrement que par la vérité, rendue connue et pressée par l'intermédiaire des hommes. Et comme l'Église doit être unie dans l'emploi de ces moyens, il est clairement nécessaire qu'elle soit unie pour comprendre la vraie raison pour laquelle il faut employer des moyens, et les vrais principes selon lesquels il faut les diriger et les appliquer.

5. Il importe qu'il y ait union sur les mesures essentielles pour favoriser un réveil. Que des gens se mettent d'accord pour faire n'importe quoi : s'ils ne sont pas d'accord sur leurs mesures, ils tomberont dans la confusion et se contrecarreront les uns les autres. Mettez-les à manœuvrer un navire : ils n'arriveront jamais à rien sans accord. S'ils essaient de faire du commerce ensemble sans être d'accord sur leurs mesures, que feront-ils ? Eh bien, ils ne feront que défaire le travail les uns des autres et ruiner toutes les affaires de la maison. Tout cela est vrai plus que partout ailleurs quand il s'agit de favoriser un réveil. Sinon, les

membres de l'Église neutraliseront l'influence les uns des autres, et ils n'ont pas à attendre de réveil.

(1.) L'Église doit être d'accord sur les réunions qu'on tient : quelles réunions tenir, combien, où et quand. Certains veulent toujours multiplier les réunions pendant un réveil, comme si plus on avait de réunions, plus on avait de religion. D'autres sont toujours opposés à toute nouvelle réunion pendant un réveil. Certains sont toujours partisans d'une série de réunions, et d'autres ne sont jamais prêts à en tenir une. Quelle que soit la divergence, il est essentiel que l'Église parvienne à une bonne entente sur ce sujet, afin d'avancer ensemble dans l'harmonie et de travailler avec zèle et efficacité.

(2.) Ils doivent être d'accord sur la manière de conduire les réunions. Il est nécessaire que l'Église soit unie et cordiale sur ce sujet si elle compte offrir avec efficacité une prière commune. Parfois, il y a des gens qui veulent adopter toutes les nouveautés dont ils entendent parler ou qu'ils peuvent imaginer, tandis que d'autres ne veulent absolument rien changer à la conduite de la réunion, et voudraient que tout se fasse exactement comme ils en ont l'habitude. Ils devraient se mettre d'accord d'une manière ou d'une autre, soit pour modifier les réunions, soit pour les continuer à l'ancienne manière. La meilleure façon de faire, c'est que l'Église s'accorde sur ceci : laisser les réunions avancer et suivre leur cours, exactement selon la forme que leur donne l'Esprit de Dieu, sans même chercher à faire deux réunions tout à fait pareilles. L'Église ne donnera jamais à la vérité son plein effet tant qu'elle ne sera pas d'accord sur ce principe : pour favoriser un réveil, on adaptera les mesures aux circonstances, on ne cherchera pas à interrompre le cours naturel qu'indiquent une piété sincère et un jugement sain, mais on s'abandonnera entièrement à la conduite et à la direction du Saint-Esprit, en introduisant n'importe quelle mesure, à n'importe quel moment, quand elle semblera demandée par la providence de Dieu, sans attacher d'importance au fait qu'elle soit nouvelle ou ancienne.

6. Ils doivent être d'accord sur la manière de s'y prendre avec les pécheurs impénitents. C'est un point d'une importance immense, que l'Église soit d'accord dans sa façon de traiter les pécheurs. Supposez qu'elle ne le soit pas, et que l'un dise au pécheur une chose et l'autre une autre. Quelle confusion ! Comment peuvent-ils être d'accord dans la prière, quand il est clair qu'ils ne sont pas d'accord sur les choses qu'ils doivent demander ? Allez dans une telle Église et écoutez-la prier pour les pécheurs. Assistez à une réunion de prière et écoutez. Voici un homme qui prie pour que les pécheurs présents se repentent. Un autre prie pour qu'ils soient convaincus de péché, et peut-être, s'il est très engagé, ira-t-il jusqu'à prier pour qu'ils soient profondément convaincus. Un autre prie pour que les pécheurs rentrent chez eux graves, pensifs et silencieux, méditant les vérités qu'ils ont entendues. Un autre prie de telle manière qu'on voit bien qu'il a peur qu'ils soient convertis maintenant. Un autre prie très solennellement pour qu'ils n'essaient pas de faire quoi que ce soit par leurs propres forces. Et ainsi de suite. Comme il est facile de voir que l'Église n'est pas d'accord au sujet des choses qu'elle demande, et que, bien entendu, elle n'a aucune part à la promesse !

Si vous les mettiez à parler avec les pécheurs, leurs façons de faire seraient tout aussi discordantes, car il est clair qu'ils ne sont pas d'accord et n'ont pas d'idées claires sur ce qu'un pécheur doit faire pour être sauvé, ni sur ce qu'il faut dire aux pécheurs pour les amener à se repentir. Et la conséquence, c'est que les pécheurs réveillés et inquiets s'embrouillent bientôt, ne savent plus que faire, et peut-être abandonnent tout de désespoir, ou concluent qu'il n'y a en réalité rien de raisonnable ni de cohérent dans la religion. L'un dira au pécheur qu'il doit se repentir immédiatement. Un autre lui donnera un livre, peut-être *La naissance et les progrès de la religion dans l'âme* de Doddridge, et lui dira de lire ce livre. Un autre lui dira qu'il doit prier et persévérer, et qu'au moment fixé par Dieu il obtiendra la bénédiction. Un réveil ne peut jamais se poursuivre longtemps au milieu de telles difficultés. S'il

commence, il ne peut que s'épuiser bientôt ; à moins, peut-être, que le gros de l'Église ne se tienne tranquille, ne dise rien du tout et ne laisse d'autres poursuivre l'œuvre. Et alors l'œuvre souffrira gravement du manque de leur collaboration et de leur soutien. Une Église doit être d'accord. Chaque chrétien doit avoir une idée claire de ce sujet, et tous doivent dire la même chose et donner les mêmes directives. Alors le pécheur ne trouvera personne pour prendre son parti, et il ne pourra obtenir ni soulagement ni consolation tant qu'il ne se sera pas repenti.

7. Ils doivent être d'accord pour écarter les obstacles à un réveil. Si une Église attend un réveil, elle doit ôter du chemin les pierres d'achoppement.

(1.) Dans l'exercice de la discipline. S'il y a dans l'Église des membres gâtés, il faut les retrancher, et toute l'Église doit être d'accord pour les retrancher. S'ils restent dans l'Église, ils sont pour la religion un tel opprobre qu'ils empêchent un réveil. Parfois, quand on essaie de les exclure, cela crée une division, et ainsi l'œuvre est arrêtée. Parfois, les coupables sont des gens influents, ou ils ont de la famille et des amis qui prennent leur parti, forment un clan, créent ainsi un mauvais esprit et empêchent un réveil.

(2.) Dans les confessions mutuelles. Chaque fois qu'on a fait du tort à quelqu'un, il faut une confession complète. Je ne parle pas d'un aveu froid et forcé, comme de dire : « Si j'ai mal agi, j'en suis désolé. » Mais d'une confession sincère, qui aille jusqu'au bout du tort commis et qui montre qu'elle sort d'un cœur brisé.

(3.) Le pardon des ennemis. On trouve souvent un grand obstacle aux réveils dans le fait que des gens actifs et influents nourrissent un esprit de vengeance et de rancune envers ceux qui leur ont fait du tort ; cela détruit leur spiritualité, les rend durs et désagréables dans leurs manières, et les empêche de goûter soit la communion avec Dieu dans la prière, soit la bénédiction de Dieu qui ferait réussir leur travail. Mais que les membres d'une Église soient vraiment d'accord pour se briser et

confesser leurs propres fautes, et pour entretenir un esprit tendre, miséricordieux, prompt au pardon, semblable à celui du Christ, envers ceux qui, pensent-ils, leur ont fait du tort, et alors l'Esprit descendra sur eux sans mesure.

8. Ils doivent être d'accord pour faire tous les préparatifs nécessaires à un réveil. Ils doivent être d'accord pour que tous les préparatifs nécessaires soient faits, et d'accord pour porter leur part du travail ou de la dépense qu'ils demandent. Il doit y avoir égalité : il ne faut pas laisser quelques-uns porter la charge pendant que les autres ne font que peu de chose ou rien du tout, mais chacun doit faire sa part, selon ses moyens. Alors il n'y aura ni envie ni jalousie, ni aucune de ces récriminations mutuelles, de ces altercations et de ces remarques désobligeantes les uns sur les autres, qui s'accordent si mal avec l'amour fraternel et sont une telle pierre d'achoppement pour les pécheurs.

9. Ils doivent être d'accord pour faire de tout cœur tout ce qu'il est nécessaire de faire pour favoriser le réveil. Parfois, on laisse un léger désaccord sur une toute petite chose s'introduire et détruire un réveil. Un pasteur m'a raconté qu'il était allé un jour travailler comme évangéliste dans un endroit ; l'Esprit de Dieu était manifestement présent, les pécheurs commençaient à s'interroger, et les choses s'annonçaient très bien, jusqu'au moment où certains des membres de l'Église commencèrent à agiter la question de savoir comment ils le paieraient pour ses services. Ils disaient : « S'il reste plus longtemps parmi nous, il s'attendra à ce que nous lui donnions quelque chose. » Et ils ne voyaient pas comment ils pourraient en avoir les moyens. Et ils en parlèrent tant que les esprits des frères se trouvèrent distraits et divisés, et le pasteur s'en alla. Regardez cela. Dieu se tenait là, à la porte de cette Église, les mains pleines de grâces ; mais ces chrétiens de profession avares et méchants pensèrent qu'un réveil leur coûterait quelque chose, et leurs dépenses étaient déjà à peu près tout ce qu'ils se sentaient disposés ou capables de supporter. Ainsi, ils le laissèrent partir, et l'œuvre cessa. Le pasteur ne serait pas parti à ce moment-là, qu'ils lui donnent quelque

chose ou non, car ce qu'il recevrait, ou s'il recevrait quoi que ce soit d'eux, était une question qui ne le préoccupait pas du tout. Mais l'Église, par son esprit d'avarice, se mit dans un tel état qu'elle attrista l'Esprit, et il vit que rester plus longtemps avec eux ne servirait à rien. Oh, que ressentiront ces chrétiens de profession quand ils rencontreront au jugement des pécheurs de cette ville, et que tout sera mis au jour : que Dieu était prêt et n'attendait que de leur accorder une bénédiction, mais qu'ils se sont laissés agiter et diviser en se demandant combien ils auraient à payer !

10. Ils doivent être d'accord pour travailler à poursuivre l'œuvre. Il ne suffit pas qu'ils soient d'accord pour prier pour un réveil : ils doivent aussi être d'accord pour travailler à le favoriser. Ils doivent s'y mettre méthodiquement, comme on s'occupe d'une affaire : visiter leurs voisins, converser et prier avec eux ; guetter les occasions de faire du bien ; observer l'effet de la Parole et les signes des temps, pour savoir quand il y a quelque chose à faire, et le faire.

(1.) Ils doivent être d'accord pour travailler. (2.) Ils doivent être d'accord sur la manière de travailler. (3.) Ils doivent être d'accord pour vivre en conséquence.

11. Ils doivent être d'accord dans la résolution de persévérer. Il ne suffit pas que certains membres de l'Église commencent aujourd'hui à s'agiter et à faire du bruit, puis, dès que la moindre chose tourne mal, se découragent, perdent cœur, et que la moitié d'entre eux abandonnent. Ils doivent être tous unis et d'accord pour persévérer, travailler, prier et tenir bon jusqu'à ce que la bénédiction vienne.

En un mot, si les chrétiens espèrent s'unir dans la prière et dans l'effort de manière à l'emporter auprès de Dieu, ils doivent être d'accord pour dire et faire les mêmes choses, pour marcher selon la même règle, pour garder les mêmes principes et pour persévérer jusqu'à obtenir la bénédiction, de manière à ne pas entraver ni contrecarrer les efforts les uns des autres. Tout cela est manifestement impliqué dans le fait d'être d'accord au sujet des choses pour lesquelles ils prient.

REMARQUES.

1. Nous voyons pourquoi tant d'enfants de parents chrétiens de profession ne sont pas convertis.

C'est que les parents n'ont pas été d'accord au sujet des choses qu'ils devaient demander pour leurs enfants. Peut-être n'ont-ils jamais eu d'accord d'aucune sorte à leur sujet. Peut-être n'ont-ils même jamais été d'accord sur ce qu'ils pouvaient demander de meilleur pour eux. Parfois, des parents ne sont d'accord sur rien : leurs opinions se heurtent, ils sont perpétuellement en désaccord, leurs enfants le voient, et il n'est pas étonnant alors qu'ils ne soient pas convertis.

Ou peut-être ne sont-ils pas d'accord au sujet du salut de leurs enfants. Sont-ils sincères quand ils le désirent ? S'accordent-ils à le désirer, et à le désirer pour de bons motifs ? Sont-ils d'accord sur son importance ? Sont-ils d'accord sur la manière dont il faut s'y prendre avec leurs enfants pour obtenir leur conversion : ce qu'il faut leur dire, comment le leur dire, quand, et par qui ? Hélas ! dans combien de cas est-il évident qu'ils ne sont pas d'accord ! Probablement trouvera-t-on peu de cas d'enfants restés inconvertis où il ne s'avère pas que les parents n'ont jamais été vraiment d'accord au sujet des choses qu'ils devaient demander pour le salut de leurs enfants.

Souvent, il y a un tel désaccord qu'on ne pourrait en attendre aucun bien, rien d'autre que la ruine des enfants. Le mari et la femme sont souvent en désaccord complet et profond sur la manière d'élever leurs enfants. Peut-être la femme aime-t-elle la toilette, l'apparat et les visites, tandis que le mari est simple et humble, et s'afflige, se désole, gémit et prie en voyant combien ses enfants sont bouffis de vanité. Ou bien c'est le père qui est ambitieux : il veut que ses filles reçoivent une éducation à la mode et brillent dans le monde, et que ses fils deviennent de grands hommes ; il enverra donc ses filles dans un pensionnat distingué où elles pourront apprendre n'importe quoi sauf leur devoir envers Dieu, et il ne cessera de pousser ses fils en avant et d'aiguillonner leur ambition, tandis que la

mère s'afflige et pleure en secret de voir ses chers enfants précipités vers la perdition, toute sa propre influence contrecarrée, ses fils et ses filles formés à servir le dieu de ce siècle et à aller en enfer.

2. Nous voyons l'hypocrisie de ceux qui prétendent prier pour un réveil alors qu'ils ne font rien pour le favoriser. Il y en a beaucoup qui paraissent très zélés à prier pour un réveil, alors qu'ils ne font absolument rien pour qu'il vienne. Que veulent-ils dire ? Sont-ils d'accord au sujet des choses qu'ils demandent ? Certainement pas. Ils ne peuvent être d'accord pour offrir à Dieu une prière agréable en faveur d'un réveil tant qu'ils ne sont pas prêts à FAIRE ce que Dieu exige d'eux pour le favoriser. Que penseriez-vous d'un fermier qui prierait pour avoir une récolte sans labourer ni semer ? Trouveriez-vous ses prières pieuses, ou les tiendriez-vous pour une insulte à Dieu ?

3. Nous voyons pourquoi tant de prières offertes dans l'Église ne sont jamais exaucées. C'est que ceux qui les ont offertes n'ont jamais été d'accord au sujet des choses qu'ils demandaient. Peut-être le pasteur ne leur a-t-il jamais présenté la question, ne leur a-t-il jamais expliqué ce que c'est qu'être d'accord, ni montré son importance, ni mis devant eux le grand encouragement que la promesse dont nous parlons donne aux Églises qui veulent s'accorder. Peut-être les membres de l'Église ne se sont-ils jamais concertés ni n'ont-ils jamais comparé leurs vues pour voir s'ils comprenaient la chose de la même façon, s'ils étaient d'accord sur les motifs, les raisons et l'importance d'être unis dans la prière et le travail pour un réveil. Supposez que vous fassiez le tour des Églises de cette ville pour connaître exactement les vues et les sentiments de leurs membres sur ce sujet. Combien en trouveriez-vous qui soient d'accord, ne serait-ce que sur les choses essentielles et indispensables sur lesquelles il est nécessaire que les chrétiens s'accordent pour s'unir dans une prière qui l'emporte ? Peut-être n'en trouverait-on pas deux qui soient d'accord ; et si l'on en trouvait deux dont les vues et les désirs soient semblables, on constaterait probablement qu'ils ne se connaissent pas et que, bien entendu, ils n'agissent ni ne prient ensemble.

4. Nous voyons pourquoi on a généralement compris ce texte comme voulant dire autre chose que ce qu'il dit. Les gens ont d'abord mal lu. Ils l'ont lu comme s'il y avait : « Si deux d'entre vous s'accordent pour *demander* quelque chose, cela sera fait. » Et comme ils se sont souvent accordés pour demander des choses, et que ces choses n'ont pas été faites, ils ont dit : « Le sens littéral du texte ne peut pas être vrai, car nous en avons fait l'essai et nous savons qu'il n'est pas vrai. Combien de réunions de prière avons-nous tenues, et combien de requêtes avons-nous présentées, où nous étions parfaitement d'accord pour demander des bénédictions, sans qu'elles nous soient pourtant accordées ? » Or, le fait est qu'ils n'ont encore jamais compris ce que c'est qu'être d'accord au sujet des choses qu'ils doivent demander. Je suis sûr que ce n'est pas là une interprétation forcée du texte, mais son sens vrai et évident, tel qu'un lecteur simple et pieux le comprendrait s'il en cherchait sérieusement et sincèrement la véritable portée. Il faut être d'accord non seulement pour demander, mais sur tout le reste de ce qui est indispensable pour que la chose demandée existe. Supposons que deux d'entre vous soient d'accord pour désirer aller ensemble à Londres. Si vous n'êtes pas d'accord sur les moyens, sur la route à prendre et sur le navire où vous embarquerez, vous n'y arriverez jamais ensemble. De même, en priant pour un réveil, vous devez être d'accord sur les moyens, sur les circonstances et sur tout ce qui est essentiel à la naissance et aux progrès d'un réveil.

5. Nous pouvons ordinairement nous attendre à ce qu'un réveil de la religion gagne du terrain et s'étende parmi ceux qui sont hors de l'Église exactement dans la mesure de l'union dans la prière et l'effort qui règne au-dedans. S'il y a une union générale dans l'Église, le réveil sera général. Si l'union continue, le réveil continuera. Si quelque chose commence à entamer cette parfaite union dans la prière et l'effort, cela commencera à limiter le réveil. Quel grand et puissant réveil il y aurait dans cette ville, si toutes les Églises de la ville étaient ainsi unies pour le favoriser !

Il y a un autre fait, dont j'ai été témoin, qui mérite d'être relevé. J'ai observé qu'un réveil gagne, hors de l'Église, les personnes de la même

catégorie que celles parmi lesquelles il gagne dans l'Église. Si ce sont les femmes de l'Église qui sont le plus éveillées et le plus adonnées à la prière, on peut ordinairement s'attendre à ce que l'œuvre gagne surtout les femmes hors de l'Église, et il y aura plus de femmes converties que d'hommes. Si ce sont les jeunes de l'un ou l'autre sexe, ou des deux, qui sont le plus éveillés dans l'Église, l'œuvre gagnera très probablement la jeunesse, garçons ou filles ou les deux, selon ce qu'est l'œuvre dans l'Église à cet égard. Si les chefs de famille et les hommes en vue de l'Église sont éveillés, le réveil, je l'ai observé, a plus de chances de gagner cette catégorie hors de l'Église. J'ai connu un réveil presque limité aux femmes, avec peu d'hommes convertis, apparemment parce que la partie masculine de l'Église ne s'était pas mise au travail. Inversement, j'ai vu à plusieurs reprises le plus grand nombre de convertis parmi les hommes, apparemment parce que c'étaient les hommes de l'Église qui étaient le plus engagés. Quand le réveil n'atteint pas une catégorie particulière d'impénitents, il faut prendre la peine de réveiller la partie de l'Église qui a le même âge et la même condition qu'eux, pour qu'elle fasse des efforts plus directs en vue de leur conversion. Il semble y avoir une logique dans ce fait, qu'on a souvent constaté. Les différentes catégories de chrétiens de profession éprouvent naturellement de la sympathie pour les impénitents de leur sexe, de leur âge et de leur rang ; ils prient plus naturellement pour eux, ont plus de relations avec eux et plus d'influence sur eux ; et c'est là, semble-t-il, au moins l'une des raisons pour lesquelles les réveils sont d'ordinaire le plus puissants et le plus étendus, hors de l'Église, dans la catégorie qui est la plus éveillée dans l'Église. Les chrétiens devraient le comprendre et sentir leur responsabilité. L'une des grandes raisons pour lesquelles si peu d'hommes en vue sont parfois convertis dans les réveils, c'est sans doute que cette catégorie, dans l'Église, est souvent si attachée au monde qu'on n'arrive pas à la réveiller. Le réveil gagnera généralement surtout les familles dont les membres chrétiens de profession sont éveillés, et les impénitents des familles où les chrétiens de profession ne sont pas éveillés risquent fort de rester

inconvertis. L'une des principales raisons, évidemment, c'est que, quand les chrétiens de profession d'une famille ou d'un voisinage sont éveillés, non seulement on prie pour les pécheurs au milieu d'eux, mais il s'exerce aussi sur les impénitents qui les entourent des influences qui vont dans le même sens. S'ils sont éveillés, leurs regards, leur vie et leurs avertissements tendent tous à favoriser la conversion de leurs proches impénitents. Mais s'ils dorment, toute leur influence tend à empêcher cette conversion. Leur froideur attriste l'Esprit, leur mondanité contredit l'Évangile, et toutes leurs relations avec leurs proches impénitents vont dans le sens de l'impénitence et sont propres à l'entretenir.

6. Nous voyons pourquoi Dieu a permis que différentes dénominations apparaissent dans l'Église et sous son gouvernement.

Les chrétiens voient souvent et déplorent les maux qu'a causés à l'Église de Dieu la division de son peuple en sectes qui se querellent. Et ils se sont étonnés, ils ont été perplexes à la pensée que Dieu ait permis qu'il en soit ainsi. Mais à la lumière de notre sujet, nous pouvons voir que, vu les divergences d'opinions, de sentiments et de vues qui existent réellement dans l'Église, cette division en sectes produit beaucoup de bien. Vu cette diversité d'opinions, beaucoup ne s'accorderaient jamais pour prier et travailler ensemble de manière à le faire avec succès ; il vaut donc mieux qu'ils se séparent, et que s'unissent ceux qui sont d'accord. Dans tous les cas où il ne peut y avoir d'accord cordial dans le travail, il vaut mieux que chaque dénomination travaille de son côté, aussi longtemps que cette différence existe. J'ai vu parfois des réveils détruits parce qu'on avait essayé d'unir dans la prière et le travail des chrétiens de différentes dénominations qui n'étaient pas d'accord sur les principes ou les mesures par lesquels il fallait favoriser l'œuvre. Ils défaisaient alors le travail les uns des autres, détruisaient l'influence les uns des autres, troublaient les âmes inquiètes et donnaient aux ennemis l'occasion de blasphémer ; bientôt leurs sentiments s'aigrissaient, l'Esprit de Dieu, attristé, se retirait, l'œuvre s'arrêtait, et peut-être s'ensuivait-il une confusion et des controverses pénibles.

7. Nous voyons pourquoi Dieu permet parfois que des Églises se divisent. C'est qu'il voit que leurs membres sont si opposés qu'ils ne prieront et ne travailleront pas ensemble avec efficacité. Parfois, des Églises qui sont dans un tel état restent encore ensemble par des considérations et des calculs terrestres, parce qu'il est tellement plus facile, pour l'ensemble, d'entretenir le culte public. Peut-être les deux partis veulent-ils garder le temple, ou tous deux veulent-ils garder le pasteur, et ils ne peuvent s'accorder sur celui qui partira ; alors ils continuent ainsi, jaloux et se chamaillant pendant des années, sans rien accomplir, ou presque, pour le salut des pécheurs. Dans de tels cas, Dieu a souvent laissé survenir parmi eux quelque chose qui les a déchirés ; alors chaque parti s'est mis au travail à sa manière, et peut-être tous deux ont-ils prospéré. Tant qu'ils étaient dans la même Église, ils se causaient sans cesse des ennuis, parce qu'ils ne pensaient ni ne sentaient de la même façon ; mais dès qu'ils ont été séparés, tout s'est apaisé, et il est devenu évident qu'il valait mieux qu'ils se séparent. J'ai connu dans cet État quelques cas où cela s'est fait avec les plus heureux résultats, et où les deux Églises ont rapidement été bénies par des réveils.

8. Il est évident que beaucoup d'autres Églises auraient besoin de se diviser. Combien d'Églises tiennent ensemble sans pourtant faire aucun bien, pour la simple raison qu'elles ne sont pas suffisamment d'accord ! Leurs membres ne pensent ni ne sentent de la même façon sur les sujets qui touchent aux réveils, et tant qu'il en est ainsi, ils ne pourront jamais travailler ensemble. À moins qu'on ne puisse les amener à changer de vues et de sentiments sur ce sujet au point de les unir, ils ne sont qu'un obstacle les uns pour les autres et pour l'œuvre de Dieu. Dans bien des cas, ils voient et sentent qu'il en est ainsi, et pourtant ils restent ensemble, par scrupule de conscience, de peur qu'une division ne déshonore la religion, alors qu'en fait la division qui existe déjà fait peut-être de la religion un objet de risée et d'opprobre. Il vaudrait bien mieux qu'ils s'accordent tout simplement pour se séparer à l'amiable, comme Abraham et Lot : « si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite,

j'irai à gauche » (Genèse 13,9). Qu'ils se séparent, que chacun travaille à sa manière, et tous deux pourront jouir de la bénédiction.

9. Nous voyons pourquoi quelques personnes parfaitement unies peuvent réussir à rassembler et à édifier une nouvelle Église, et faire beaucoup mieux qu'un nombre bien plus grand de gens qui ne sont pas d'accord entre eux. Si je devais rassembler une nouvelle Église dans cette ville, j'aimerais mieux avoir cinq personnes, ou trois, ou même deux, parfaitement d'accord au sujet des choses pour lesquelles elles doivent prier, de la manière de travailler pour les obtenir, et de tout ce qui est essentiel à la prospérité d'une Église, et qui me soutiendraient et se soutiendraient l'une l'autre, que de commencer avec une Église de cinq cents membres qui ne seraient pas d'accord.

10. Nous voyons quelles choses glorieuses on peut attendre pour Sion lorsque les Églises seront, d'une manière générale, d'accord sur ces sujets. Quand les pasteurs mettront de côté leurs préjugés, leurs malentendus et leurs jalousies, et verront les choses du même œil, et quand les Églises comprendront la Bible de la même façon, verront leur devoir de la même façon, prieront de la même façon et seront « d'accord au sujet des choses qu'elles demanderont », une nation naîtra en un jour. Qu'ils sentent seulement comme un seul cœur, qu'ils soient d'accord sur ce qu'il faut faire pour le salut du monde, et le millénium viendra aussitôt.

11. Il y a dans les Églises une vaste ignorance au sujet des réveils. Après tous les réveils dont on a joui, et tout ce qu'on a dit, écrit et imprimé sur les réveils, il y a très peu de gens qui en aient une *connaissance* réelle et cohérente. Et quand il y a un réveil, qu'il y en a peu qui sachent se mettre à l'œuvre pour le favoriser comme s'ils comprenaient ce qu'ils font ! Qu'on trouve peu de gens qui aient jamais pris les réveils de la religion comme un sujet à étudier et à comprendre ! Tout le monde sait que pendant un réveil les chrétiens doivent prier et faire certaines choses qu'ils n'avaient pas l'habitude de faire. Mais une multitude ignore

totalement POURQUOI ils doivent le faire, ou pourquoi une chose vaut mieux qu'une autre ; bien entendu, ils n'ont aucun principe pour les guider, et quand il arrive quelque chose qu'ils n'attendaient pas, ils sont complètement désemparés et ne savent pas du tout que faire. Si des hommes se mettaient à construire un lieu de culte en sachant aussi peu comment s'y prendre que beaucoup de pasteurs et de chrétiens de profession savent comment bâtir le temple spirituel de Dieu, ils n'arriveraient jamais à élever une maison. Et pourtant, les gens se persuadent qu'ils bâtissent l'Église de Dieu, alors qu'ils ne savent pas du tout ce qu'ils font et sont absolument incapables de dire pourquoi ils agissent comme ils le font, ou pourquoi il faudrait faire une chose plutôt qu'une autre. Il y a dans l'Église une multitude de gens qui ne semblent jamais imaginer que l'œuvre qui consiste à favoriser les réveils de la religion demande de l'étude, de la réflexion, la connaissance des principes et de l'habileté à appliquer la parole de Dieu, de manière à donner à chacun sa part au temps convenable. Ainsi, ils continuent, ne faisant généralement que peu de chose ou rien parce qu'ils n'entreprennent rien, et si jamais ils se réveillent, ils se jettent tête baissée dans le travail, sans méthode ni plan, comme si Dieu avait mis cette partie de notre devoir hors de portée du jugement sain et du bon sens.

12. Il y a parmi les pasteurs une vaste ignorance sur ce sujet, et l'une des grandes raisons de cette ignorance, c'est que beaucoup s'imaginent qu'ils savent déjà tout sur les réveils, alors qu'en réalité ils n'en savent presque rien. J'ai connu un pasteur qui était arrivé dans un endroit où il y avait un puissant réveil ; il s'agitait, faisait du bruit, trouvait à redire à bien des choses, parlait de sa connaissance des réveils, disait qu'il en avait vécu dix-sept, et ainsi de suite, alors qu'il était évident qu'il ne savait rien des réveils comme il aurait dû le savoir.

13. Combien il est important que l'Église soit formée et instruite, de manière à savoir que faire pendant un réveil ! Elle devrait être formée et disciplinée comme une armée, chacun ayant une place à tenir et quelque

chose à faire, et sachant où est sa place, ce qu'il a à faire et comment le faire. Au lieu de cela, combien de fois voit-on une Église, en temps de réveil, se mettre à l'œuvre pour le favoriser exactement comme une bande d'enfants qui se mettraient à construire une maison ! Qu'il y en a peu qui sachent vraiment comment faire... quoi ? Eh bien, la chose même pour laquelle Dieu laisse les chrétiens vivre en ce monde, la chose même pour laquelle SEULE il voudrait les laisser loin du ciel un seul jour : c'est justement, de toutes les choses, celle qu'ils n'étudient pas et qu'ils n'essaient pas de comprendre.

14. Nous voyons pourquoi les réveils sont souvent si courts, et pourquoi ils provoquent si souvent une réaction. C'est que l'Église ne comprend pas le sujet. Les réveils sont courts parce que les chrétiens de profession ont été poussés à une sorte d'action par à-coups. Ils se sont mis à l'œuvre sous le coup de l'impulsion plutôt que par une conviction réfléchie de leur devoir, et ils se sont laissé guider par leurs sentiments plutôt que par une saine intelligence de ce qu'ils devaient faire. L'Église ne savait pas que faire, ce qu'elle pouvait faire et ce qu'elle ne pouvait pas faire, ni comment ménager ses forces, ni ce que l'état des choses permettait ; peut-être son zèle l'a-t-il entraînée dans quelques imprudences, elle a perdu sa prise sur Dieu, et ainsi l'ennemi l'a emporté. L'Église devrait être formée de manière à savoir que faire, pour ne jamais échouer, ne jamais subir de défaite ni de réaction quand elle entreprend de favoriser un réveil. Elle devrait comprendre toute la tactique du diable et savoir où se garder contre ses ruses, afin de le reconnaître quand elle le voit, et de ne pas le prendre pour un ange de lumière venu lui donner des leçons de sagesse pour favoriser le réveil ; et ainsi elle pourra collaborer sagement avec le pasteur, entre ses membres, et avec le Saint-Esprit, pour poursuivre l'œuvre. Personne qui ait l'expérience des réveils ne peut ignorer que l'ignorance des chrétiens de profession en matière de réveils, et leurs bévues stupides, sont parmi les causes les plus fréquentes qui font tomber les réveils et ramènent sur l'Église une terrible réaction.

Frères, jusqu'à quand en sera-t-il ainsi ? Il ne devrait pas en être ainsi, il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi : en sera-t-il toujours ainsi ?

15. Nous voyons que chaque Église est justement responsable des âmes qui l'entourent. Si Dieu a donné une telle promesse, et s'il est vrai que là où deux seulement sont d'accord au sujet des choses qu'ils demandent, cela sera fait, alors les chrétiens sont certainement responsables, et si les pécheurs se perdent, leur sang sera trouvé sur l'Église. Si les Églises peuvent avoir ce qu'elles demandent dès qu'elles sont d'accord à son sujet, alors c'est certainement à l'Église qu'on redemandera la damnation du monde.

16. Nous voyons la culpabilité des pasteurs qui ne s'instruisent pas eux-mêmes et n'instruisent pas les Églises, comme il faut et sans tarder, sur ce sujet capital. Eh quoi, quel est le but du ministère chrétien ? Qu'ont-ils à faire, sinon instruire et ranger en bataille l'armée sacrée des fidèles, et la mener à la conquête ? Quoi ! laisser l'Église dans l'ignorance sur le sujet même, et sur le seul point du devoir pour l'accomplissement duquel elle est dans le monde : le salut des pécheurs ! Certains pasteurs ont fait autant de mystère au sujet des réveils que s'ils pensaient que les chrétiens étaient incapables de comprendre comment les favoriser, ou qu'il était sans importance qu'ils le sachent. Mais tout cela est faux. Aucun pasteur n'a encore commencé à comprendre son devoir ou à le faire, s'il a négligé d'apprendre à son Église à travailler pour Dieu en favorisant les réveils. À quoi pense-t-il ? Que veut-il ? Pourquoi est-il pasteur ? Dans quel but a-t-il pris la charge sacrée ? Est-ce « afin d'avoir un morceau de pain à manger » (1 Samuel 2,36) ?

17. Nous voyons que des parents pieux peuvent rendre certain le salut de leurs enfants. Qu'ils prient seulement avec foi et soient d'accord au sujet des choses qu'ils demanderont, et Dieu leur a promis ce que leur cœur désire. Qui peut être aussi bien d'accord que des parents ? Qu'ils soient d'accord dans la prière, d'accord sur ce qu'il faut faire, et d'accord pour faire tout leur devoir ; qu'ils instruisent ainsi leurs enfants selon la voie

qu'ils doivent suivre, et quand ils seront vieux, ils ne s'en détourneront pas (Proverbes 22,6).

Et maintenant, frères, croyez-vous être d'accord au sens de cette promesse ? Je sais que, là où quelques personnes sont d'accord sur certaines choses, elles peuvent produire quelque effet. Mais tant que le gros de l'Église n'est pas d'accord, il y aura toujours tant de choses pour contrecarrer leurs efforts qu'elles n'accompliront que peu de chose. L'ÉGLISE DOIT ÊTRE D'ACCORD. Oh, si nous pouvions trouver une Église qui soit parfaitement et cordialement d'accord sur tous ces points, de manière à prier et à travailler ensemble, comme un seul homme, que de bien se ferait ! Mais pour l'instant, les choses étant ce qu'elles sont, nous voyons des colonies entières, l'une après l'autre, aller peupler l'enfer, parce que l'Église n'est pas d'accord. Oh, à quoi pensent les chrétiens ? Comment peuvent-ils rester tranquilles, quand Dieu a mis ses bénédictions si près que, si deux seulement étaient d'accord au sujet des choses qu'ils demandent, cela serait fait ? Hélas ! hélas ! qu'il sera amer, le souvenir de ces querelles dans l'Église, quand les chrétiens verront les foules d'âmes perdues descendues en enfer parce que *nous* n'étions pas d'accord pour travailler et prier pour leur salut !

Enfin, à la lumière de cette promesse, nous voyons la terrible culpabilité de l'Église. Dieu l'a donnée pour être le précieux héritage de son peuple en tout temps et en tout lieu. Si son peuple s'accorde, ses prières seront exaucées. Nous voyons la terrible culpabilité de cette Église-ci, dont les membres viennent ici écouter des discours sur les réveils, puis s'en vont et n'ont pas de réveil, et aussi la culpabilité des membres d'autres Églises qui entendent ces discours, rentrent chez eux et refusent de faire leur devoir. Comment pourrez-vous rencontrer devant le tribunal de Dieu les milliers de pécheurs impénitents qui vous entourent, et les voir s'abîmer dans les flammes éternelles ? Avez-vous été unis de cœur pour prier pour eux ? Si vous ne l'avez pas été, pourquoi avez-vous été en désaccord ? Pourquoi n'avez-vous pas prié en vous appuyant sur cette promesse jusqu'à l'emporter ?

Maintenant, ou bien vous serez d'accord, vous prierez pour recevoir le Saint-Esprit et vous le recevrez avant de quitter cette salle, ou bien la colère du Seigneur sera sur vous. Si vous vous accordiez maintenant pour prier, au sens de cette promesse, afin que l'Esprit de Dieu descende sur cette ville, la céleste colombe traverserait la ville au milieu de la nuit, réveillerait les consciences et secouerait le sommeil coupable des méchants. Quelle est donc la culpabilité écarlate de ces chrétiens de profession qui dorment en ayant sous les yeux une telle promesse ? Ils semblent l'avoir sautée, ou l'avoir entièrement oubliée. Des multitudes de pécheurs vont en enfer de tous côtés, et pourtant cette bienheureuse promesse est négligée ; bien plus, l'Église la méprise en pratique. Elle est là, dans le registre solennel, et l'Église pourrait la saisir de telle manière qu'un nombre immense de gens seraient sauvés, mais ils ne sont pas d'accord. C'est pourquoi des âmes périront. Et sur qui retombe la responsabilité ? Qui peut prendre cette promesse et regarder en face, au jour du jugement, ceux qui périssent ?

Ces discours ont beaucoup contribué à raviver la religion dans l'Église devant laquelle ils ont été prêchés, et leur publication dans ce pays et en Europe a servi à favoriser des réveils en de très nombreux endroits. À Dieu appartient toute la gloire.

Discours 17

Les fausses consolations offertes aux pécheurs

Pourquoi donc m'offrir de vaines consolations ? Ce qui reste de vos réponses n'est que perfidie. (Job 21,34)

Les trois amis de Job soutenaient que les afflictions dont il souffrait lui étaient envoyées en punition de ses péchés, et qu'elles prouvaient de façon décisive qu'il était un hypocrite, et non l'homme de bien qu'il prétendait être. Il s'ensuivit une longue discussion, où Job en appela à toute l'expérience passée pour prouver que les hommes ne sont pas traités en ce monde selon leur caractère, et que la Providence, dans ce qu'elle dispense à chacun, ne tient pas compte de cette distinction. Ses amis soutenaient le contraire et laissaient entendre que ce monde est aussi un lieu de récompenses et de châtiments, où les hommes reçoivent le bien ou le mal selon leurs œuvres. Dans ce chapitre, Job montre, en faisant appel au bon sens, à l'observation et à l'expérience de tout le monde, que cela ne peut pas être vrai, parce que c'est un fait que les méchants sont souvent prospères en ce monde, et cela toute leur vie ; il en conclut que leur jugement et leur châtiment doivent être réservés pour un état à venir. « Le méchant est réservé pour le jour de la destruction », et « ils seront amenés au jour de sa colère » (Job 21,30). Et comme ses amis étaient venus le consoler, mais que, restant dans l'obscurité sur ce point fondamental, ils n'avaient pas pu comprendre son cas, et ne pouvaient donc lui apporter aucune consolation, mais aggravaient plutôt sa douleur, Job déclara qu'il continuerait à chercher sa consolation dans un état à venir, et il les reprend en s'écriant, dans l'amertume de son âme : « Pourquoi donc m'offrir de vaines consolations ? Ce qui reste de vos réponses n'est que perfidie. »

Mon propos aujourd'hui est de faire quelques remarques sur les diverses méthodes employées pour consoler les pécheurs inquiets, et je me propose :

I. De parler brièvement de la nécessité et du but de l'instruction des pécheurs inquiets.

II. De montrer que les pécheurs inquiets cherchent toujours à être consolés. Leur but suprême est de trouver une consolation dans leur détresse.

III. De relever quelques-unes des fausses consolations qu'on leur administre souvent.

I. La nécessité et le but de l'instruction des pécheurs inquiets.

L'idée même d'inquiétude suppose une certaine instruction. Un pécheur ne serait pas du tout inquiet de son état futur s'il n'avait pas assez de lumière pour savoir qu'il est pécheur, qu'il risque d'être puni et qu'il a besoin de pardon. Mais les hommes doivent être convertis, non par une force physique, ni par un changement opéré dans leur nature ou leur constitution par une puissance créatrice, mais par la vérité rendue efficace par le Saint-Esprit. La conversion, c'est céder à la vérité. Et c'est pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, plus on peut faire porter de vérité sur l'esprit d'un homme, plus il est probable qu'il sera converti. Si la vérité ne porte pas sur lui, il est certain qu'il *ne sera pas* converti. Si elle porte, il n'est pas absolument certain qu'elle sera efficace, mais la probabilité est en proportion de la mesure dans laquelle la vérité porte sur lui. Le grand but, quand on s'occupe d'un pécheur inquiet, est de dissiper toutes ses difficultés et ses ténèbres, de détruire toutes ses erreurs, de saper le fondement des espérances qu'il tire de sa propre justice, et de balayer jusqu'à la dernière trace de la consolation qu'il pourrait trouver en lui-même. Cela présente souvent beaucoup de difficulté, et il y faut beaucoup d'instruction. Les pécheurs se cramponnent souvent avec l'étreinte d'un mourant à leurs faux appuis. Le

dernier endroit vers lequel un pécheur se tourne jamais pour être soulagé, c'est Jésus-Christ. Les pécheurs aimeraient mieux être sauvés de n'importe quelle autre manière au monde. Ils aimeraient mieux faire n'importe quel sacrifice, engager n'importe quelle dépense ou endurer n'importe quelle souffrance, que de se jeter tout simplement, en rebelles coupables et perdus, sur Christ seul pour être sauvés. C'est la toute dernière manière dont ils consentent jamais à être sauvés. Elle met en pièces toute leur propre justice et anéantit si complètement leur orgueil et leur contentement d'eux-mêmes qu'ils répugnent extrêmement à l'adopter. Mais il est aussi vrai en raison qu'en fait que c'est là, après tout, la seule manière dont un pécheur puisse trouver du soulagement. Si Dieu essayait de soulager les pécheurs et de les sauver sans humilier leur orgueil et sans les détourner de leurs péchés, il ne le pourrait pas. Or le but de l'instruction d'un pécheur inquiet doit être de l'amener par le chemin le plus court possible à faire cela. Il s'agit de conduire son esprit, par la route la plus courte, à cette conclusion pratique qu'il n'y a en fait aucune autre manière d'être soulagé et sauvé que de renoncer à lui-même et de se reposer sur Christ seul. Faire cela avec efficacité demande une grande habileté. Il y faut une connaissance approfondie du cœur humain, une claire intelligence du plan du salut, et une idée précise et nette de la chose même qu'un pécheur DOIT FAIRE pour être sauvé. Savoir faire cela efficacement est l'une des qualités les plus rares dans le ministère aujourd'hui. Il est affligeant de voir combien peu de pasteurs, et combien peu de chrétiens de profession ont dans l'esprit une idée assez distincte de *la chose* à faire pour pouvoir aller trouver un pécheur inquiet et lui dire exactement ce qu'il doit faire et comment le faire, lui montrer clairement qu'il n'y a pour lui aucun moyen possible d'être sauvé, sinon de faire cela même qu'ils peuvent lui indiquer, et lui faire sentir avec certitude qu'il doit le faire, et que s'il ne fait pas cela même, il sera damné.

II. Je dois montrer que les pécheurs inquiets cherchent toujours à être consolés.

Les pécheurs s'imaginent souvent qu'ils cherchent Jésus-Christ, qu'ils cherchent la religion, mais c'est une erreur. Personne n'a jamais cherché la religion en restant sans religion. Qu'est-ce que la religion ? C'est obéir à Dieu. Chercher la religion, c'est chercher à obéir à Dieu. L'âme qui a faim et soif de la justice est l'âme d'un chrétien. Dire qu'un homme peut chercher à obéir à Dieu sans pourtant lui obéir est absurde. Car s'il cherche la religion, il n'est pas un pécheur impénitent. Chercher la religion suppose qu'on veut bien obéir à Dieu, et vouloir bien obéir à Dieu, c'est la religion. C'est une contradiction de dire qu'un pécheur impénitent cherche la religion. Cela revient à dire qu'il cherche et désire réellement obéir à Dieu, et que Dieu ne le lui permet pas, ou qu'il désire embrasser Jésus-Christ, et que Christ ne le laisse pas venir. En réalité, le pécheur inquiet cherche une espérance ; il cherche le pardon, la consolation, la délivrance de l'enfer. Il cherche anxieusement quelqu'un qui le console et le fasse se sentir mieux, sans qu'il soit obligé de se plier à des conditions aussi humiliantes que celles de l'Évangile. Et son inquiétude et sa détresse ne continuent que parce qu'il ne veut pas se rendre à ces conditions. Malheureusement, les pécheurs inquiets trouvent autant de consolateurs qu'ils en veulent, et à leur goût. Des consolateurs fâcheux, tous tant qu'ils sont, « puisque ce qui reste de leurs réponses n'est que perfidie ». Sans aucun doute, des millions et des millions d'hommes sont maintenant en enfer parce qu'il y avait autour d'eux des gens qui leur ont donné une fausse consolation, qui avaient tant de fausse pitié, ou qui étaient eux-mêmes tellement dans l'obscurité, qu'ils ne les ont pas laissés dans leur inquiétude jusqu'à ce qu'ils aient soumis leur cœur à Dieu, mais leur ont administré le mensonge et ont soulagé leur détresse de cette manière ; et maintenant leurs âmes sont perdues.

III. Je dois relever plusieurs des manières dont on donne une fausse consolation aux pécheurs inquiets.

Je pourrais presque dire qu'il y a une variété infinie de manières de le faire. Plus j'ai d'expérience, plus j'observe la manière dont même de

braves gens s'y prennent avec les pécheurs inquiets, et plus je suis affligé des sottises et des mensonges sans fin par lesquels ils essaient de consoler leurs amis inquiets, et ainsi, en fait, les trompent et les frustrent de leur salut par de belles paroles. Cela me fait souvent penser à la manière dont les gens agissent quand quelqu'un est malade. Que l'un de vous soit malade, de presque n'importe quelle maladie au monde, et vous verrez que chaque personne que vous rencontrez a un remède pour ce mal, un remède sûr, un spécifique, une panacée ; et vous trouverez autour de vous un tel monde de charlatanisme que si vous ne prenez pas garde de FERMER VOTRE PORTE À TOUT CELA, vous y laisserez certainement la vie. Il faut alors user de son propre jugement, car on trouve autant de remèdes que l'on a d'amis, chacun tient à sa propre médecine, et peut-être vous en voudra si vous ne la prenez pas. Et sans aucun doute ce misérable système de charlatanisme tue un grand nombre de gens.

Cela n'est pas plus vrai des maladies du corps que des maladies de l'âme. Les gens ont leurs spécifiques, leurs remèdes universels et leurs panacées pour consoler les âmes en détresse, et dès qu'ils commencent à parler avec un pécheur inquiet, ils sortent leurs fausses consolations, à tel point que s'il ne PREND PAS GARDE, et ne s'en tient pas à la parole de Dieu, il sera infailliblement trompé pour sa propre perte. Je me propose de mentionner quelques-uns des mensonges qu'on avance souvent quand on essaie de consoler les pécheurs inquiets. Le temps me manquerait, ne serait-ce que pour les nommer tous.

Le but direct de beaucoup de gens est de consoler les pécheurs, et ils y sont souvent si appliqués qu'ils ne regardent ni aux moyens ni à la sorte de consolation. Ils voient leurs amis dans la détresse, ils en ont pitié, ils se sentent pleins de compassion : « Oh ! oh ! je ne peux pas supporter de les voir dans une telle détresse, il faut que je les console d'une façon ou d'une autre », et les voilà qui essaient d'une manière, puis d'une autre, et tout cela pour les consoler ! Or Dieu désire qu'ils soient consolés. Il est bienveillant, il a des sentiments de bonté, et son cœur s'émeut pour eux

quand il les voit dans une telle détresse. Mais il voit qu'il n'y a qu'une seule manière de donner à un pécheur une vraie consolation. Il a plus de bienveillance et de compassion que tous les hommes, et il désire les consoler. Mais il a fixé, aussi inébranlables que son trône, les conditions auxquelles il soulagera un pécheur. Et il ne les changera pas. Il sait que rien d'autre ne fera vraiment du bien au pécheur, car rien ne peut le rendre heureux tant qu'il ne s'est pas repenti de ses péchés, qu'il ne les a pas abandonnés et qu'il ne s'est pas tourné vers Dieu. C'est pourquoi Dieu ne cédera pas. Notre but doit être le même que celui de Dieu. Nous devons avoir de la compassion et de la bienveillance, exactement comme lui, et être aussi prêts à donner de la consolation, mais en veillant à ce qu'elle soit de la bonne sorte. En réalité, notre but premier doit être d'amener le pécheur à obéir à Dieu. Sa consolation ne doit être, pour nous comme pour lui, qu'un but secondaire ; et tant que nous tenons davantage à soulager sa détresse qu'à le voir cesser d'outrager et de déshonorer Dieu, nous n'avons guère de chances, par nos instructions, de lui faire un vrai bien. C'est une distinction fondamentale quand on s'occupe des pécheurs inquiets, mais elle est manifestement perdue de vue par beaucoup, qui semblent n'avoir pas de motifs plus élevés que la sympathie ou la compassion pour le pécheur. Si, en prêchant l'Évangile ou en instruisant les âmes inquiètes, nous ne sommes pas animés d'un haut souci de l'honneur de Dieu, et si nous ne nous élevons pas plus haut que le désir de soulager ceux qui souffrent, nous n'allons pas plus loin que ne nous mènerait une sympathie ou une compassion de tempérament. C'est pour avoir perdu de vue ce principe que des chrétiens de profession se sont souvent égarés, et quand ils ont entendu d'autres s'occuper fidèlement de pécheurs inquiets, ils les ont accusés de cruauté. Il m'est souvent arrivé que des chrétiens de profession m'amènent des pécheurs inquiets et me supplient de les consoler ; et quand j'ai sondé leur conscience jusqu'au vif, ils ont frémi, et parfois pris le parti des pécheurs. Il est parfois impossible de s'occuper efficacement de jeunes gens inquiets en présence de leurs parents, parce que ceux-ci ont

beaucoup plus de compassion pour leurs enfants que de souci de l'honneur de Dieu. Tout cela est mauvais, et avec de telles vues et de tels sentiments, vous feriez mieux de tenir votre langue que de dire quoi que ce soit aux âmes inquiètes.

1. L'une des manières dont les gens donnent une fausse consolation aux pécheurs en détresse, c'est de leur demander : « Qu'avez-vous donc fait ? Vous n'êtes pas si mauvais. » Ils les voient dans la détresse, et ils s'écrient : « Mais enfin, qu'avez-vous fait ? », comme s'ils n'avaient jamais rien fait de mal et n'avaient en réalité aucune raison de se sentir dans la détresse. J'ai déjà parlé d'une dame à la mode qui avait été réveillée dans cette ville et qui allait voir un pasteur pour s'entretenir avec lui, quand elle rencontra une amie qui la fit rebrousser chemin et chassa son inquiétude par ce cri : « Qu'avez-vous donc fait pour vous sentir ainsi ? Je suis sûre que vous n'avez jamais commis aucun péché qui doive vous mettre dans cet état. » * J'ai souvent rencontré des cas de ce genre. Une mère dira à son fils, qui est inquiet, quel enfant obéissant il a toujours été, combien il est bon et gentil, et elle le supplie de ne pas se mettre dans un tel état. De même un mari dira à sa femme, ou une femme à son mari, combien il est bon, et demandera : « Qu'as-tu donc fait ? » Quand ils les voient dans une grande détresse, ils se mettent à les consoler : « Allons, tu n'es pas si mauvais. Tu es allé entendre ce pasteur effrayant qui fait peur aux gens, et tu t'es échauffé. Console-toi, car je suis sûr que tu n'as pas été assez mauvais pour être dans une telle détresse. » Alors que la vérité est qu'ils ont été bien pires qu'ils ne le pensent. Jamais pécheur ne s'est fait de ses péchés une idée plus grande qu'ils ne le sont. Jamais pécheur ne s'est fait une idée juste du grand pécheur qu'il est. Il n'est pas probable qu'un homme puisse vivre en voyant pleinement ses péchés. Dieu, dans sa miséricorde, a épargné à toutes ses créatures sur la terre le pire des spectacles : un cœur humain mis à nu. La culpabilité du pécheur est bien plus profonde et bien plus condamnable qu'il ne le pense, et son danger est bien plus grand qu'il ne le pense ; s'il les voyait tels qu'ils sont, il ne vivrait probablement pas un instant. Un pécheur peut avoir sur ce sujet

quelques idées fausses qui causent une détresse sans fondement. Il peut penser qu'il a commis le péché irrémissible, qu'il a affligé l'Esprit au point de le chasser, ou qu'il a laissé passer par son péché le jour de la grâce. Mais dire à la personne la plus morale et la plus aimable de nature qu'il y ait au monde qu'elle est assez bonne, ou qu'elle n'est pas aussi mauvaise qu'elle le pense, ce n'est pas lui donner une consolation raisonnable, c'est la tromper et perdre son âme. Que ceux qui le font prennent garde.

(* Je crois que le rédacteur a sauté ce cas et ne l'a pas mentionné.)

2. D'autres disent aux pécheurs réveillés que « la conversion est une œuvre progressive », et apaisent ainsi leur inquiétude. Quand un homme est dans la détresse parce qu'il se voit si grand pécheur, et voit que s'il ne se tourne pas vers Dieu il sera damné, c'est un grand soulagement pour lui qu'un ami lui présente l'idée qu'il peut s'améliorer par degrés, et qu'il est maintenant en train d'avancer, petit à petit. On lui dit : « Allons, vous ne pouvez pas vous attendre à y arriver d'un seul coup ; je ne crois pas à ces conversions soudaines ; il faut attendre et laisser la chose agir ; vous avez bien commencé, et tôt ou tard vous trouverez la consolation. » Tout cela est faux comme l'abîme sans fond. La vérité est que la régénération, ou conversion, n'est pas une œuvre progressive. Qu'est-ce que la régénération ? Qu'est-ce, sinon le commencement de l'obéissance à Dieu ? Et le commencement d'une chose est-il progressif ? C'est le premier acte d'obéissance véritable à Dieu, la première action volontaire de l'esprit que Dieu approuve, ou qui puisse être regardée comme une obéissance à Dieu. Voilà la conversion. Quand les gens parlent de la conversion comme d'une œuvre progressive, c'est absurde. Ils montrent qu'ils en savent sur la régénération ou la conversion exactement autant que Nicodème. Ils n'y connaissent rien, comme ils devraient y connaître, et ne sont pas plus capables de diriger une réunion pour les âmes inquiètes, ni de conseiller ou d'instruire les pécheurs inquiets, que ne l'était Nicodème.

3. Une autre manière de tromper les pécheurs inquiets par une fausse consolation, c'est de leur conseiller de laisser la question de côté pour le moment.

Des hommes qui passent pour sages et bons se sont crus tellement plus sages que Dieu que, lorsque Dieu agit sur un pécheur par son Esprit et s'efforce de l'amener à une décision immédiate, ils pensent que Dieu le presse trop fort et qu'il leur faut intervenir ; et ils conseilleront à la personne de faire une promenade en voiture, d'aller dans le monde, de s'occuper de ses affaires, ou de faire quelque chose qui soulage un peu son esprit, au moins pour le moment. Ils pourraient tout aussi bien dire à Dieu, en termes clairs : « Ô Dieu, tu es trop dur, tu vas trop vite, tu vas le rendre fou ou le tuer, il ne peut pas le supporter ; pauvre créature, si on le presse ainsi, il va mourir. » C'est exactement ainsi qu'ils prennent parti contre Dieu ; cela revient à dire au pécheur lui-même : « Dieu va vous rendre fou si vous ne laissez pas la question de côté, si vous ne résistez pas à l'Esprit et ne le chassez pas de votre pensée. »

Un tel conseil, si c'est vraiment la conviction de péché qui met le pécheur dans la détresse, n'est en aucun cas ni sûr ni permis. Les efforts de l'Esprit pour faire rentrer un pécheur en lui-même ne lui feront jamais de mal et ne le rendront jamais fou. Il peut se déranger l'esprit en résistant ; mais c'est un blasphème de penser que l'Esprit de Dieu, béni, sage et bienveillant, agirait jamais avec si peu de soin qu'il dérangerait et détruirait l'âme qu'il est venu sanctifier et sauver. La bonne conduite à tenir avec un pécheur, quand les efforts de l'Esprit le jettent dans la détresse, c'est de l'instruire, d'éclaircir ses vues, de corriger ses erreurs, et de lui rendre le chemin du salut si clair qu'il le voie juste devant lui. Non pas de laisser la question de côté, mais d'entrer dans les vues de l'Esprit, et de faire taire ainsi toutes ces affreuses angoisses que produit la résistance au Saint-Esprit. SOUVENEZ-VOUS que si un pécheur réveillé laisse une fois volontairement la question de côté, il ne la reprendra probablement jamais.

4. Parfois on console un pécheur réveillé en lui disant que la religion ne consiste pas à se sentir mal. J'ai entendu parler un jour d'un docteur en théologie qui donnait un tel conseil à un pécheur inquiet, au moment même où celui-ci se tordait sous les flèches du Tout-Puissant. Il lui disait : « La religion est joyeuse, la religion n'est pas sombre ; ne soyez pas dans la détresse, consolez-vous, chassez vos craintes, vous ne devriez pas vous sentir si mal », et autres misérables consolations de ce genre, alors qu'en fait cet homme avait des raisons infinies d'être dans la détresse, car il résistait au Saint-Esprit et risquait de l'affliger au point de le chasser pour toujours.

Il est vrai que la religion ne consiste pas à se sentir mal. Mais le pécheur a raison d'être dans la détresse, parce qu'il n'a pas de religion. S'il en avait, il ne se sentirait pas ainsi. S'il était chrétien, il se réjouirait. Mais dire à un pécheur impénitent d'être joyeux ! Autant prêcher cette doctrine en enfer et dire à ceux qui y sont : « Courage, ici ! courage, ne vous sentez pas si mal ! »

Le pécheur est au bord même de l'enfer, il est en rébellion contre Dieu, et son danger est infiniment plus grand qu'il ne l'imagine. Oh ! quelle doctrine de démons, que de dire à un rebelle contre le ciel de ne pas être dans la détresse ! Qu'est-ce que toute sa détresse, sinon la rébellion elle-même ? Il n'est pas consolé parce qu'il refuse d'être consolé. Dieu est prêt à le consoler. Ne pensez pas être plus compatissants que Dieu. Il le remplira de consolation en un instant, s'il veut bien se soumettre. Mais le voilà qui reste là, à lutter contre Dieu, contre le Saint-Esprit et contre sa conscience, jusqu'à être dans une détresse presque mortelle, et il ne veut toujours pas céder ; et voilà que quelqu'un arrive : « Oh ! je n'aime pas vous voir vous sentir si mal ; ne soyez pas si affligé ; courage, courage ; la religion ne consiste pas à être sombre ; consolez-vous. » Horrible !

5. Tout ce qui enveloppe de mystère le sujet de la religion est propre à donner au pécheur une fausse consolation.

Quand un pécheur est inquiet au sujet de la religion, très souvent, si vous l'enveloppez de mystère, il se sentira soulagé. La détresse du pécheur vient de la pression de l'obligation présente. Éclairez-le sur ce point, rendez-le clair, et s'il ne veut pas céder, sa détresse ne fera qu'augmenter. Mais dites-lui que la régénération est tout entière un mystère, une chose qu'il ne peut pas comprendre, laissez-le dans un brouillard de ténèbres, et vous soulagez son inquiétude. C'est la vue claire qu'il a de la nature et du devoir de la repentance qui produit sa détresse. C'est la lumière qui met l'angoisse dans son esprit tant qu'il refuse d'obéir. C'est elle qui fera les peines de l'enfer. Et elle ferait presque un enfer dans le cœur du pécheur dès ici-bas, pourvu seulement qu'elle soit assez claire. Mais couvrez seulement cette lumière, et son inquiétude deviendra aussitôt bien moins aiguë et bien moins poignante. Si au contraire vous élevez une lumière certaine et claire, et la faites jaillir sur son âme, et s'il ne veut pas céder, vous allumez dans son cœur les tortures de l'enfer.

6. Tout ce qui délivre le pécheur du sentiment de sa culpabilité est propre à lui donner une fausse consolation.

Plus un homme se sent coupable, plus sa détresse est profonde. Tout ce qui diminue le sentiment de sa culpabilité diminue naturellement sa détresse, mais c'est une consolation pleine de mort. Si quelque chose peut l'aider à partager la faute et à en rejeter une partie sur Dieu, cela lui apportera de la consolation, mais c'est un soulagement qui perdra son âme.

7. Lui parler de son incapacité, c'est une fausse consolation. Dites à un pécheur inquiet : « Que pouvez-vous faire ? Vous êtes une pauvre et faible créature, vous ne pouvez rien faire. » Vous lui donnerez une sorte d'abattement. Mais ce n'est pas cette vive angoisse du remords par laquelle Dieu tord l'âme quand il travaille à abattre le pécheur et à l'amener à la repentance.

Si vous lui dites qu'il est incapable de se conformer à l'Évangile, il s'empare naturellement de cette idée comme d'un soulagement. Il se dit :

« Oui, je suis incapable, je suis une pauvre et faible créature, je ne peux pas faire cela, et assurément Dieu ne peut pas m'envoyer en enfer pour n'avoir pas fait ce que je ne peux pas faire. » Mais si je croyais que le pécheur est incapable, je lui dirais franchement : « N'ayez pas peur, vous n'êtes pas coupable de ne pas répondre à l'appel de l'Évangile, car vous en êtes incapable, et Dieu ne vous enverra jamais en enfer pour n'avoir pas fait ce que vous n'avez pas la force de faire. Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ? » (Genèse 18,25). Je sais qu'il n'est pas courant que ceux qui parlent de l'incapacité du pécheur soient aussi conséquents et aillent jusqu'au bout de leur théorie. Mais le pécheur en tire toutes ces conséquences, et il se sent donc soulagé. Tout cela est faux, et toute la consolation qu'il en tire ne fait que lui amasser un trésor de colère pour le jour de la colère (Romains 2,5).

8. Tout ce qui donne au pécheur l'impression qu'il doit être passif en matière de religion est propre à lui donner une fausse consolation.

Donnez-lui l'idée qu'il n'a rien d'autre à faire qu'à attendre le temps de Dieu ; dites-lui que la conversion est l'œuvre de Dieu et qu'il doit la lui laisser, et qu'il doit bien prendre garde de ne pas essayer de retirer l'œuvre des mains de Dieu ; et il en conclura, comme tout à l'heure, qu'il n'est pas coupable, et il se sentira soulagé. S'il n'a qu'à se tenir tranquille et laisser Dieu faire l'œuvre, comme un homme se tient tranquille pendant qu'on lui ampute le bras, il se sent soulagé. Mais un tel enseignement est entièrement faux. Si le pécheur doit ainsi se tenir tranquille et laisser Dieu agir, il en conclut aussitôt qu'il n'est pas coupable de ne pas le faire lui-même. Et cette conclusion n'est pas seulement naturelle, elle est légitime, car alors il n'est pas coupable.

Il est vrai qu'en un sens la conversion est l'œuvre de Dieu. Mais c'est faux de la manière dont on la présente souvent. Il est également vrai qu'en un sens la conversion est l'acte propre du pécheur. Il est donc ridicule de dire qu'un pécheur est passif dans la régénération, ou passif quand il est converti, car la conversion est son acte propre. La chose à faire est une

chose qu'on ne peut pas faire à sa place. C'est quelque chose qu'il doit faire lui-même, sinon cela ne se fera jamais.

9. Dire au pécheur d'attendre le temps de Dieu. Il y a quelques années, j'ai rencontré à Philadelphie une femme qui était inquiète au sujet de son âme, et qui était dans cet état depuis longtemps. Je m'entretins avec elle et cherchai à connaître son état. Elle me dit bien des choses, et finit par dire qu'elle savait qu'elle devait consentir à attendre Dieu aussi longtemps qu'il l'avait attendue. Elle dit que Dieu l'avait attendue pendant un grand nombre d'années avant qu'elle prête la moindre attention à ses appels, et qu'à présent elle croyait de son devoir d'attendre le temps où Dieu lui ferait miséricorde et convertirait son âme. Et elle ajouta que c'était l'instruction qu'elle avait reçue. Elle devait être patiente et attendre le temps de Dieu, et tôt ou tard il la soulagerait. Oh ! quelle étonnante folie !

Voici le pécheur en rébellion. Dieu vient, le pardon dans une main et l'épée dans l'autre, et dit au pécheur de se repentir et de recevoir le pardon, ou de refuser et de périr. Et voilà qu'arrive un ministre de l'Évangile qui dit au pécheur d'« attendre le temps de Dieu ». En fait, il dit que Dieu n'est pas prêt à ce qu'il se repente maintenant, et qu'il n'est pas prêt à lui pardonner maintenant, et ainsi, en réalité, il rejette sur Dieu la faute de son impénitence. Au lieu de montrer la culpabilité du pécheur qui ne se soumet pas tout de suite à Dieu, il montre le manque de sincérité de Dieu, qui ferait une offre alors qu'en fait il n'était pas prêt à accorder la grâce.

J'ai souvent pensé que de tels docteurs auraient besoin de la réprimande d'Élie quand il rencontra les prêtres de Baal : « Criez à haute voix, puisqu'il est dieu ; il pense à quelque chose, ou il est occupé, ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort, et il se réveillera » (1 Rois 18,27). Le pasteur qui se hasarde à laisser entendre que Dieu n'est pas prêt, et qui dit au pécheur d'attendre le temps de Dieu, pourrait presque aussi bien lui dire que Dieu dort en ce moment, ou qu'il est parti en voyage et ne peut pas

s'occuper de lui pour l'instant. Consolateurs fâcheux, en vérité ! Ce n'est guère moins qu'un blasphème outrageant contre Dieu. Combien sont allés au jugement tout rouges du sang des âmes qu'ils avaient trompées et perdues en leur disant que Dieu n'était pas prêt à les sauver et qu'ils devaient attendre le temps de Dieu ! Sans aucun doute, une telle doctrine est éminemment propre à procurer un soulagement immédiat à un pécheur inquiet. Elle l'autorise à dire : « Oh ! oui, Dieu n'est pas prêt, je dois attendre le temps de Dieu ; je peux donc vivre dans le péché et en profiter encore un moment, jusqu'à ce qu'il soit prêt à s'occuper de moi, et alors j'aurai de la religion. »

10. C'est une fausse consolation que de dire à un pécheur inquiet de faire, pour être soulagé, quelque chose *qu'il peut faire sans soumettre son cœur à Dieu*.

Un pécheur inquiet est souvent disposé à faire n'importe quoi d'autre que la chose même que Dieu exige de lui. Il est prêt à aller jusqu'au bout du monde, à donner son argent, à endurer la souffrance, ou n'importe quoi, sauf une soumission entière et immédiate à Dieu. Or, si vous transigez avec lui, et lui indiquez quelque autre chose qu'il peut faire tout en esquivant ce point, il en sera fort consolé. Cet enseignement lui plaît. Il dit : « Oh ! oui, je ferai cela ; j'aime ce pasteur, il n'est pas aussi sévère que les autres, il semble comprendre mon cas particulier et sait faire la part des choses. »

Cela me fait souvent penser à la conduite d'un malade qui est très mal, mais qui a une grande aversion pour un certain médecin et un certain remède ; or c'est justement ce médecin-là qui sait seul traiter sa maladie, et ce remède-là le seul qui puisse la guérir. Le malade est disposé à faire n'importe quoi d'autre, à appeler n'importe quel autre médecin ; il est inquiet, dans la détresse, il demande à tous ses amis s'ils ne peuvent pas lui dire ce qu'il doit faire, et il prendra toutes les drogues et tous les remèdes de charlatan du pays avant de se soumettre au seul traitement qui puisse le soulager. À la longue, après avoir tout essayé sans aucun

profit, s'il n'en meurt pas en route, il renonce à son opposition déraisonnable, appelle le médecin, prend le remède qu'il faut, et il est guéri. Il en est exactement ainsi des pécheurs. Ils feront avec empressement n'importe quoi, si vous voulez bien les dispenser de cette intolérable pression de l'obligation présente de se soumettre à Dieu. Je vais mentionner quelques-unes des choses qu'on dit aux pécheurs de faire.

(1.) Dire au pécheur qu'il doit employer les moyens. Dites à un pécheur inquiet : « Il faut employer les moyens », et le voilà soulagé. « Oh ! oui, je ferai cela, si ce n'est que cela. Je croyais que Dieu exigeait de moi que je me repente et me soumette à lui maintenant. Mais si employer les moyens fait l'affaire, je le ferai de tout mon cœur. » Il était dans la détresse auparavant parce qu'il était acculé et ne savait de quel côté se tourner. Sa conscience l'avait cerné comme un mur de feu et le pressait de se repentir maintenant. Mais ceci le soulage aussitôt ; il se sent mieux, et il est très reconnaissant, dit-il, d'avoir trouvé un si bon conseiller dans sa détresse. Mais il peut employer les moyens, comme il dit, jusqu'au jour du jugement sans en être le moins du monde meilleur ; il ne fera que hâter sa marche vers la mort. Qu'est-ce que l'emploi des moyens par le pécheur, sinon de la rébellion contre Dieu ? Dieu emploie des moyens. L'Église emploie des moyens pour convertir et sauver les pécheurs, pour peser sur eux et les amener à se soumettre. Mais qu'est-ce que le pécheur a à faire avec l'emploi des moyens ? Allez-vous le mettre à employer des moyens en retour sur Dieu, et faire ainsi une compensation dans l'affaire ? Ou doit-il employer des moyens pour s'obliger lui-même à se soumettre à Dieu ? Comment s'y prendra-t-il avec ses moyens pour s'obliger à se soumettre ? C'est tout bonnement dire au pécheur : « Vous n'avez pas besoin de vous soumettre à Dieu maintenant ; employez seulement les moyens quelque temps, et voyez si vous ne pouvez pas attendrir le cœur de Dieu envers vous, de sorte qu'il cède sur ce point de la soumission sans condition. » C'est une pure chicane pour éluder le devoir de se soumettre immédiatement à Dieu. Il est vrai que des pécheurs, poussés

par le souci de leur propre bonheur, prêtent souvent attention au sujet de la religion, assistent aux réunions, prient, lisent, et font beaucoup d'autres choses de ce genre. Mais dans tout cela, ils n'ont aucun souci de l'honneur de Dieu et n'ont pas même l'intention de lui obéir. Leur dessein n'est pas l'obéissance, car s'il l'était, ils ne seraient pas des pécheurs impénitents. Ils n'emploient donc pas des moyens pour devenir chrétiens, mais pour obtenir le pardon et une espérance. Il est absurde de dire qu'un pécheur impénitent emploie des moyens pour se repentir, car c'est dire qu'il veut bien se repentir, ou, en d'autres termes, qu'il se repent, et n'est pas un pécheur impénitent. De même, dire qu'un pécheur inconverti emploie des moyens dans le dessein de devenir chrétien est une contradiction, car c'est dire qu'il veut bien être chrétien, ce qui revient à dire qu'il est déjà chrétien.

(2.) Dire au pécheur de prier pour avoir un cœur nouveau. J'ai entendu un jour un célèbre moniteur d'école du dimanche le faire. Il était presque le père des écoles du dimanche dans ce pays. Il appela une petite fille et se mit à lui parler. « Ma petite, es-tu chrétienne ? » Non, monsieur. « Eh bien, tu ne peux pas devenir chrétienne par toi-même, n'est-ce pas ? » Non, monsieur. « Non, tu ne peux pas devenir chrétienne, tu ne peux pas changer ton cœur toi-même, mais tu dois prier pour avoir un cœur nouveau ; c'est tout ce que tu peux faire ; prie Dieu, et Dieu te donnera un cœur nouveau. » C'était un homme âgé et vénérable, mais je me sentis presque porté à le reprendre publiquement au nom du Seigneur. Je ne pouvais supporter de l'entendre tromper cette enfant en lui disant qu'elle ne pouvait pas être chrétienne. Dieu dit-il : « Priez pour avoir un cœur nouveau » ? Jamais. Il dit : « Faites-vous un cœur nouveau » (Ézéchiel 18,31). Et il ne faut pas dire au pécheur de prier Dieu de faire son devoir à sa place, mais d'aller le faire lui-même. Je sais que le psalmiste, qui était un homme pieux, a prié : « Ô Dieu ! Crée en moi un cœur pur, Renouvelle en moi un esprit bien disposé » (Psaume 51,12). Il avait la foi, et il priait avec foi. Mais c'est tout autre chose que de mettre un rebelle obstiné à prier pour avoir un cœur nouveau. Sans aucun doute, un pécheur inquiet

sera ravi d'un tel enseignement. « Tiens, je savais bien que j'avais besoin d'un cœur nouveau et que je devais me repentir, mais je croyais qu'il fallait le faire moi-même ; je veux bien demander à Dieu de le faire ; je n'aimais pas l'idée de le faire moi-même, mais je n'ai pas d'objection à ce que Dieu le fasse, s'il le veut, et je prierai pour cela, si c'est tout ce qu'on demande. »

(3.) Dire au pécheur de persévérer. Et supposons qu'il persévère. Il est aussi sûr d'être damné que s'il était en enfer depuis la fondation du monde. Son inquiétude ne vient que de sa résistance, et s'il se soumettait, elle cesserait. Et maintenant, allez-vous lui dire de persévérer dans la chose même qui cause sa détresse ? Supposons que mon enfant, dans un accès de colère, jette un livre ou quelque autre objet par terre. Je lui dis : « Ramasse-le », et au lieu de faire attention à ce que je dis, il s'en va jouer. « Ramasse-le ! » Il voit que je parle sérieusement, et il commence à prendre un air grave. « Ramasse-le, ou je vais chercher une verge. » Et je lève le bras pour prendre la verge. Il s'arrête. « Ramasse-le, ou tu vas être fouetté. » Il s'approche lentement de l'endroit, puis se met à pleurer. « Ramasse-le, mon enfant, ou tu seras certainement puni. » Le voilà maintenant dans la détresse ; il sanglote et soupire comme si sa poitrine allait éclater, mais il reste aussi entêté que s'il savait que je ne peux pas le punir. Je commence alors à le presser par des motifs de se soumettre et d'obéir, mais il reste là, dans l'angoisse, et finit par éclater : « Oh ! papa, je me sens si mal, je crois que je deviens meilleur. » Supposons maintenant qu'un voisin entre et voie l'enfant debout là, dans toute cette angoisse d'entêtement. Le voisin lui demande pourquoi il reste planté là et ce qu'il fait. « Oh ! j'emploie les moyens pour ramasser ce livre. » Si ce voisin disait à l'enfant : « Persévère, persévère, mon garçon, tu y arriveras tôt ou tard », que devrais-je faire ? Eh bien, je le mettrais à la porte. Que veut-il dire, à encourager mon enfant dans sa rébellion ?

Or Dieu appelle le pécheur à se repentir ; il le menace, il tire son épée étincelante, il le persuade, il lui présente des motifs, et le pécheur est dans une détresse qui va jusqu'à l'angoisse, car il se voit acculé à

l'affreuse alternative d'abandonner ses péchés ou d'aller en enfer. Il devrait sur-le-champ déposer les armes et briser son cœur d'un coup. Mais il résiste, il lutte contre la conviction, et c'est cela qui produit sa détresse. Et maintenant, allez-vous lui dire de persévérer ? Persévérer en quoi ? À lutter contre Dieu ! C'est exactement la direction que donnerait le diable. Tout ce que veut le diable, c'est le voir persévérer dans la voie même où il marche, et sa perte est assurée. Satan peut aller dormir.

(4.) Dire au pécheur d'aller de l'avant. C'est-à-dire : « Vous êtes sur une bonne voie, allez seulement de l'avant, et vous arriverez au ciel. » Cela suppose qu'il a le visage tourné vers le ciel, alors qu'en fait il a le visage tourné vers l'enfer, et il va de l'avant, et jamais plus vite que maintenant, tandis qu'il résiste au Saint-Esprit. Bien souvent j'ai entendu donner cette direction alors que le pécheur était sur la plus mauvaise voie possible. Ce que vous devriez lui dire, c'est : « ARRÊTE, pécheur, arrête, ne fais pas un pas de plus dans ce chemin, il mène en enfer. » Dieu lui dit de s'arrêter, et c'est parce qu'il ne veut pas s'arrêter qu'il est dans la détresse. Alors pourquoi chercheriez-vous à le consoler de cette manière ?

(5.) Dire au pécheur qu'il doit essayer de se repentir et de donner son cœur à Dieu. « Oh ! oui, dit le pécheur, je veux bien essayer ; j'ai souvent essayé de le faire, et j'essaierai encore. » Ah ! Dieu vous dit-il d'*essayer* de vous repentir ? Le monde entier serait disposé à essayer de se repentir, à sa manière. Donner cette direction implique qu'il est très difficile de se repentir, et peut-être impossible, et que le mieux qu'un pécheur puisse faire est d'essayer pour voir s'il en est capable ou non. Qu'est-ce, sinon substituer votre propre commandement à celui de Dieu ? Dieu n'exige rien de moins que la repentance et un cœur saint. Tout ce qui reste en deçà, c'est le consoler en vain, « puisque ce qui reste de vos réponses n'est que perfidie ».

(6.) Lui dire de prier pour obtenir la repentance. « Oh ! oui, je prierai pour obtenir la repentance, si ce n'est que cela. J'étais dans la détresse parce que je croyais que Dieu exigeait de moi que je me repente, mais si

c'est lui qui le fait, je peux attendre. » Et ainsi il se sent soulagé, et il est tout à fait à son aise.

(7.) Dire au pécheur de prier pour être convaincu de péché, ou de prier pour que le Saint-Esprit lui montre ses péchés, ou de travailler à obtenir plus de lumière sur sa culpabilité, afin d'accroître sa conviction.

Tout cela est exactement ce que veut le pécheur, parce que cela le dispense de la pression de l'obligation présente. Il ne veut qu'un peu plus de temps. Tout ce qui peut différer cette pression présente de l'obligation de se repentir immédiatement est un soulagement. Pourquoi voudrait-il plus de conviction ? Dieu donne-t-il une telle direction à un pécheur impénitent ? Dieu tient pour acquis qu'il a déjà assez de conviction. Et c'est le cas. Direz-vous qu'il ne peut pas se rendre compte de tous ses péchés ? S'il ne peut se rendre compte que d'un seul, qu'il se repente de celui-là, et il est chrétien. Supposons qu'il puisse les voir tous ; quelle raison y a-t-il de penser qu'il se repentirait de tous, plutôt que de se repentir de celui qu'il voit ? Tout cela, c'est consoler le pécheur en le mettant à faire ce qu'il peut faire tout en refusant de soumettre son cœur à Dieu.

11. Une autre manière de donner une fausse consolation aux pécheurs inquiets, c'est de leur dire que Dieu éprouve leur foi en les laissant dans la fournaise, et qu'ils doivent attendre patiemment le Seigneur. Comme si c'était la faute de Dieu, ou que Dieu faisait obstacle à ce que le pécheur devienne chrétien ! Ou comme si un pécheur impénitent avait la foi ! Quelle abomination ! Supposez que quelqu'un dise à mon enfant, pendant qu'il se tient près du livre comme je l'ai décrit : « Attends patiemment, mon garçon, ton père éprouve ta foi. » Non. C'est le pécheur qui éprouve la patience et la longanimité de Dieu. Dieu ne s'applique pas à torturer un pécheur pour lui enseigner la patience. Mais il l'attend, et il travaille à l'amener tout de suite à un état d'esprit tel qu'il puisse, sans se contredire, remplir son âme de la paix du ciel. Et le pécheur sera-t-il

encouragé à résister par l'idée que Dieu se joue de lui ? PRENEZ GARDE. Dieu a dit que son Esprit ne lutterait pas toujours (Genèse 6,3).

12. Une autre fausse consolation consiste à dire au pécheur : Faites votre devoir, et laissez votre conversion à Dieu.

J'ai entendu un jour un ancien d'Église dire à un pécheur inquiet : « Faites votre devoir, et laissez votre conversion à Dieu ; il la fera en son temps et à sa manière. » C'était exactement lui dire que ce n'était pas son devoir d'être converti maintenant. Il ne lui a pas dit : Faites votre devoir, et laissez votre salut à Dieu. Cela aurait été assez juste, car cela aurait simplement consisté à lui dire de se soumettre à Dieu, et aurait compris la conversion comme le premier de tous les devoirs. Mais il lui a dit de laisser sa conversion à Dieu. Et cet ancien qui donnait un tel conseil était, de surcroît, un homme instruit. Quelle absurdité ! Comme s'il pouvait faire son devoir sans être converti ! Comme si Dieu allait convertir un pécheur et laisser le pécheur assis tranquillement à le regarder faire, tout en employant les moyens ! Horrible ! Non. Dieu lui a ordonné de se faire un cœur nouveau, et vous, prenez garde de le consoler par une réponse de mensonge.

13. Parfois des chrétiens de profession essaient de consoler un pécheur en lui disant : « Ne vous découragez pas ; j'ai été *longtemps dans cet état* avant de trouver la consolation. » Ils lui diront : « J'ai été sous la conviction de péché pendant tant de semaines, ou peut-être tant de mois, ou parfois des années ; je suis passé par tout cela, je sais exactement ce que vous ressentez ; votre expérience est exactement la même que la mienne, et au bout de tant de temps j'ai trouvé le soulagement, et je ne doute pas que vous le trouverez tôt ou tard. Ne désespérez pas, Dieu vous consolera bientôt. » Dire à un pécheur de prendre courage dans sa rébellion ! Oh ! c'est horrible ! De tels chrétiens de profession devraient avoir honte. Supposez que vous ayez été sous la conviction de péché pendant tant de semaines et que vous ayez trouvé ensuite le soulagement ; c'est la toute dernière chose que vous devriez dire à un pécheur inquiet.

Qu'est-ce, sinon l'encourager à tenir bon, alors que son affaire est de se soumettre ? Vous avez tenu bon tant de semaines pendant que l'Esprit luttait avec vous ? Vous n'en méritiez que davantage d'être damné, pour votre obstination et votre stupidité.

Pécheur ! ce n'est pas un signe que Dieu vous épargnera aussi longtemps, ni que son Esprit restera avec vous pour que vous lui résistiez. Et souvenez-vous que si l'Esprit vous est retiré, vous serez envoyé en enfer. 14. « J'ai la foi pour croire que vous serez converti. » Vous avez la foi pour le croire ! Sur quoi repose votre foi ? Sur la promesse de Dieu ? Sur les influences du Saint-Esprit ? Alors vous contrecarrez votre propre foi. Le dessein et le but mêmes de l'Esprit de Dieu sont d'arracher au pécheur jusqu'au dernier reste d'espérance tant qu'il demeure dans le péché, d'anéantir chaque rocher et chaque brindille auxquels il pourrait se cramponner. Et le but de votre instruction doit être le même. Vous devez entrer dans le plan de Dieu. C'est seulement ainsi que vous pourrez faire quelque bien : en le poussant droit à l'œuvre, pour qu'il se soumette tout de suite et remette son âme entre les mains de Dieu. Mais quand quelqu'un qu'il croit chrétien lui dit : « J'ai la foi pour croire que vous serez converti », cela le soutient dans sa fausse attente. Au lieu de l'arracher à ses fausses espérances et de le jeter sur Christ, vous le renvoyez simplement s'accrocher à votre foi, et il trouve de la consolation parce que vous avez de la foi pour lui. Tout cela est une fausse consolation, qui produit la mort.

15. « Je prierai pour vous. » Parfois des chrétiens de profession essaient de consoler un pécheur inquiet de cette manière, en lui disant : « Je prierai pour vous. » C'est une fausse consolation, car elle conduit le pécheur à se confier dans ces prières au lieu de se confier en Christ. Le pécheur se dit : « C'est un homme pieux, et Dieu exauce les prières des hommes pieux ; sans aucun doute ses prières l'emporteront un jour, et je serai converti ; je ne crois pas que je serai perdu. » Et son inquiétude, son angoisse, ont entièrement disparu. Une femme disait à un pasteur : « Je n'ai pas d'espérance maintenant, mais j'ai foi en vos prières. » C'est

exactement la foi que le diable veut qu'ils aient : la foi dans des prières au lieu de la foi en Christ.

16. « Je me réjouis de vous voir dans ces dispositions, et j'espère que vous serez fidèle et que vous tiendrez bon. » Qu'est-ce, sinon se réjouir de le voir en rébellion contre Dieu ? Car c'est précisément le terrain sur lequel il se tient. Il résiste à la conviction, il résiste à sa conscience, il résiste au Saint-Esprit, et pourtant vous vous réjouissez de le voir ainsi et espérez qu'il sera fidèle et tiendra bon. Il y a, à vrai dire, un sens où l'on peut dire que sa situation donne plus d'espoir que lorsqu'il était dans l'indifférence. Car Dieu l'a convaincu de péché, et il peut réussir à le retourner et à le soumettre. Mais ce n'est pas en ce sens que le pécheur lui-même le comprendra. Il supposera que vous le jugez en bonne voie parce qu'il fait mieux qu'auparavant. Alors qu'en réalité sa culpabilité et son danger sont plus grands qu'ils ne l'ont jamais été. Et au lieu de vous réjouir, vous devriez être dans la détresse et dans l'angoisse de le voir ainsi résister au Saint-Esprit, car à chaque instant qu'il le fait, il risque d'être abandonné de Dieu et livré à l'endurcissement du cœur et au désespoir.

17. « Vous serez payé de tout cela tôt ou tard, Dieu vous récompensera. » Oui, pécheurs, Dieu vous récompensera si vous continuez dans cette voie : il vous mettra dans le feu de l'enfer. Une récompense pour toute cette détresse ! Oui, si jamais vous en êtes récompensés, ce sera en enfer. J'ai entendu un jour un pécheur dire : « Je me sens très mal, j'ai bon espoir de recevoir ma récompense. » Mais cette même personne dit plus tard : « On ne peut trouver nulle part un pécheur aussi noir que moi, et aucun péché de ma vie ne me semble aussi noir et aussi condamnable que cette parole. » Il était accablé de contrition d'avoir jamais pu avoir une idée pareille, de penser que Dieu le récompenserait d'avoir enduré tant de détresse, alors qu'il se l'était attirée lui-même, sans nécessité, par sa résistance coupable à la vérité. La vérité est que ce que veulent ces gens-là, c'est consoler le pécheur, et comme ils sont eux-mêmes dans l'obscurité complète sur le sujet de la religion, ils lui donnent naturellement une fausse consolation.

18. Une autre fausse consolation consiste à dire au pécheur qu'il *ne s'est pas assez repenti*. La vérité est qu'il ne s'est pas repenti du tout. Dieu console toujours le pécheur dès qu'il se repent. Cette direction implique que ses sentiments sont bons, dans la mesure où ils vont. Laisser entendre qu'il a quelque repentance, c'est lui dire un mensonge et le frustrer de son âme.

19. On console parfois un pécheur en lui disant : « Si vous êtes élu, vous serez amené à la conversion. » J'ai entendu parler un jour d'un cas où une personne dans une grande détresse d'esprit avait été envoyée s'entretenir avec un pasteur du voisinage. Ils s'entretinrent longtemps. Comme la personne s'en allait, le pasteur lui dit : « J'aimerais vous confier un mot pour votre père. » Son père était un homme pieux. Le pasteur écrivit la lettre et oublia de la cacheter. En rentrant chez lui, le pécheur vit que la lettre n'était pas cachetée, et il se dit que le pasteur avait probablement écrit à son sujet ; sa curiosité finit par le pousser à l'ouvrir et à la lire. Et il y trouva écrit à peu près ceci : « Cher monsieur, je trouve votre fils sous la conviction de péché et dans une grande détresse, et il ne semble pas facile de lui dire quoi que ce soit qui le soulage. Mais s'il est l'un des élus, il sera sûrement amené à la conversion. » Il voulait dire quelque chose pour consoler le père. Mais maintenant, remarquez bien. Cette lettre faillit perdre son âme. Il s'établit sur la doctrine de l'élection : « Si je suis élu, je serai amené à la conversion », et sa conviction de péché disparut entièrement. Des années plus tard, il fut réveillé et converti, mais seulement après une grande lutte, et pas avant que cette fausse impression ait été effacée de son esprit et qu'il ait été amené à voir qu'il n'avait absolument rien à faire avec la doctrine de l'élection, mais que s'il ne se repentait pas, il serait damné.

20. Il est très courant que certaines personnes disent à un pécheur réveillé : « Vous êtes en très bonne voie, je suis heureux de vous voir ainsi, et je me sens encouragé à votre sujet. » On dirait parfois que l'Église est liguée avec le diable pour aider les pécheurs à résister au Saint-Esprit. Ce que le Saint-Esprit veut faire sentir au pécheur, c'est que

toutes ses voies sont mauvaises et qu'elles mènent en enfer. Et tout le monde conspire à produire l'impression contraire. L'Esprit essaie de le décourager, et eux essaient de l'encourager ; l'Esprit, de le mettre dans la détresse en lui montrant qu'il est entièrement dans son tort, et eux, de le consoler en lui disant qu'il fait bien. En est-on venu là, que ce soit de l'Église que vienne le pire contrepoids à la vérité et le plus grand obstacle à l'Esprit ? Pécheur ! n'en croyez rien. Vous n'êtes pas en bonne voie. Vous ne faites pas bien, mais mal ; aussi mal que vous le pouvez, tant que vous résistez au Saint-Esprit.

21. Une autre manière très funeste de donner une fausse consolation aux pécheurs, c'est de leur appliquer certaines promesses de l'Écriture qui étaient destinées uniquement aux saints. C'est une grande ruse du diable. Les universalistes la pratiquent beaucoup. Mais les chrétiens le font souvent. Par exemple :

(1.) « Heureux les affligés, car ils seront consolés ! » (Matthieu 5,4). Combien de fois ce passage a été appliqué à des pécheurs inquiets qui étaient dans la détresse parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à Dieu : heureux êtes-vous, vous qui êtes affligés ! Vraiment ! C'est vrai quand ils sont affligés d'une tristesse selon Dieu. Mais de quoi ce pécheur est-il affligé ? Il est affligé parce que la loi de Dieu est sainte et que ses conditions de salut sont si fermement fixées qu'il ne peut pas les ramener à sa convenance. Dites à un tel rebelle : Heureux les affligés ! Autant l'appliquer à ceux qui sont en enfer. Il y a de l'affliction là aussi. Le pécheur est affligé parce qu'il n'y a pas d'autre chemin de salut, parce que Dieu est si saint qu'il exige de lui qu'il abandonne tous ses péchés, et qu'il sent que le moment est venu où il doit, ou bien les abandonner, ou bien être damné. Lui dirons-nous qu'il sera consolé ? Allez donc dire au diable : « Pauvre diable, tu es affligé maintenant, mais la Bible dit que tu es heureux si tu es affligé, et tu seras consolé tôt ou tard. »

(2.) « Celui qui cherche trouve » (Matthieu 7,8). On dit cela aux pécheurs de manière à laisser entendre que le pécheur inquiet cherche la religion.

Cette promesse a été faite à l'intention des chrétiens qui demandent avec foi et cherchent à faire la volonté de Dieu ; elle ne s'applique pas à ceux qui cherchent une espérance ou une consolation, mais à une recherche sainte. L'appliquer à un pécheur impénitent, c'est seulement le tromper, car sa recherche n'est pas de cette nature. Lui dire : « Vous cherchez, n'est-ce pas ? Eh bien, cherchez, et vous trouverez », c'est entretenir une illusion fatale. Tant qu'il reste impénitent, il n'a pas un désir que le diable ne puisse avoir en restant toujours le diable.

S'il désirait faire son devoir, s'il cherchait à faire la volonté de Dieu et à abandonner ses péchés, il serait chrétien. Mais consoler un pécheur impénitent par une telle promesse, autant consoler Satan.

(3.) « Ne te lasse pas de faire le bien ; car tu moissonneras au temps convenable, si tu ne te relâches pas » (Galates 6,9). Appliquer cela à un pécheur pour le consoler est absurde. Comme s'il faisait quelque chose pour plaire à Dieu ! Il n'a jamais bien fait, et n'a jamais fait plus mal que maintenant. Supposez que mon voisin, entré pendant que j'essayais de faire céder mon enfant, dise à l'enfant : « Tu moissonneras au temps convenable, si tu ne te relâches pas », que devrais-je dire ? « Moissonner ? oui, tu moissonneras, si tu ne renonces pas à ton entêtement ; tu moissonneras, et pour de bon, car je vais prendre la verge. » De même, le pécheur qui lutte moissonnera la damnation de l'enfer s'il ne renonce pas à ses péchés.

22. Certains chrétiens de profession, quand ils essaient de s'entretenir avec des pécheurs réveillés, aiment beaucoup dire : « Je vais vous raconter mon expérience. » C'est un piège dangereux, qui donne souvent au diable une prise pour mener le pécheur en enfer, en l'amenant à essayer de copier votre expérience. Si vous la lui racontez et qu'il pense que c'est une expérience chrétienne, il essaiera presque infailliblement de l'imiter, et au lieu de suivre l'Évangile ou la direction de l'Esprit dans sa propre âme, il suivra votre exemple. C'est absurde autant que dangereux. Il n'aura jamais exactement les mêmes sentiments que vous. Jamais deux

personnes n'ont passé exactement par les mêmes exercices. Les expériences des hommes sont aussi différentes que leurs visages. Une telle manière de faire risque fort de l'égarer. Le dessein n'est souvent rien d'autre que de l'encourager, au point précis où il ne devrait pas être encouragé, avant qu'il se soit soumis à Dieu. Et c'est propre à entraver l'œuvre de Dieu dans son âme.

23. Combien de fois les gens disent-ils à un pécheur réveillé que Dieu a commencé en lui une bonne œuvre et qu'il la mènera à bien (Philippiens 1,6) ! J'ai connu des parents qui parlaient ainsi à leurs enfants, et qui, dès qu'ils voyaient leurs enfants réveillés, abandonnaient toute leur inquiétude passée à leur sujet et se mettaient à leur aise, pensant que puisque Dieu avait maintenant commencé une bonne œuvre en leurs enfants, il la mènerait à bien. Ce serait tout aussi raisonnable de la part d'un fermier de parler ainsi de son blé, et de dire, dès qu'il sort de terre : « Eh bien, Dieu a commencé une bonne œuvre dans mon champ, et il la mènera à bien. » Que penserait-on d'un fermier qui négligerait de dresser sa clôture parce que Dieu a commencé l'œuvre de lui donner une récolte de blé ? Si vous dites cela à un pécheur et qu'il vous croit, ce sera certainement sa perte, car cela l'empêchera de faire ce qui est absolument indispensable à son salut. Si, dès que le pécheur est réveillé, on lui enseigne que Dieu a maintenant commencé une bonne œuvre qui n'a plus qu'à être poursuivie, et que Dieu la poursuivra sûrement, il voit qu'il n'a plus aucune raison d'être inquiet, puisqu'en fait il n'a plus rien à faire. Et ainsi il sera soulagé de cette intolérable pression de l'obligation présente de se repentir et de se soumettre à Dieu. Et s'il est soulagé du sentiment de l'obligation de le faire, il ne le fera jamais.

24. Certains diront au pécheur : « Eh bien, vous avez rompu avec vos péchés, n'est-ce pas ? » « Oh ! oui », dit le pécheur. Alors que tout cela est faux : il n'a jamais abandonné ses péchés un seul instant, il n'a fait qu'échanger une forme de péché contre une autre ; il s'est seulement placé dans une nouvelle attitude de résistance. Et lui dire qu'il a rompu avec eux, c'est lui donner une fausse consolation.

25. Parfois on donne cette direction dans le but de soulager l'angoisse d'un pécheur inquiet : « Faites ce que vous pouvez, et Dieu fera le reste », ou : « Faites ce que vous pouvez, et Dieu vous aidera. » Cela revient à dire au pécheur : « Vous ne pouvez pas faire ce que Dieu exige de vous, mais si vous faites ce que vous pouvez, Dieu vous aidera pour le reste. » Or les pécheurs se mettent souvent dans l'idée qu'ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient, alors qu'en fait ils n'ont rien fait du tout, sinon résister à Dieu de toutes leurs forces. Je les ai souvent entendus dire : « J'ai fait tout ce que je pouvais, et je ne trouve aucun soulagement ; que puis-je faire de plus ? » Vous voyez donc combien il doit être consolant pour un tel homme qu'un chrétien de profession vienne lui dire : « Si vous faites ce que vous pouvez, Dieu vous aidera. » Cela soulage d'un coup toute sa détresse aiguë. Il peut rester mal à l'aise et malheureux, mais son angoisse a disparu.

26. Ou encore ils disent : « Vous devriez être reconnaissant de ce que vous avez, et espérer davantage. » Si le pécheur est convaincu de péché, ils lui disent qu'il doit être reconnaissant de sa conviction et espérer la conversion. S'il éprouve quelque sentiment, il doit être reconnaissant de ce sentiment-là, comme si son sentiment était un sentiment religieux, alors qu'il n'a pas plus de religion que Satan. Il a, certes, des raisons d'être reconnaissant : reconnaissant d'être hors de l'enfer, et reconnaissant que Dieu l'attende encore. Mais il est ridicule de lui dire qu'il doit être reconnaissant de l'état de son esprit, alors qu'il ne cesse de résister à son Créateur de toutes ses forces.

ERREURS DANS LA PRIÈRE POUR LES PÉCHEURS.

Je mentionnerai ici quelques erreurs qu'on commet en priant pour les pécheurs en leur présence, et par lesquelles on produit sur leur esprit une impression fâcheuse, qui fait que souvent ils trouvent une fausse consolation dans leur détresse.

1. Les gens prient parfois pour les pécheurs comme s'ils méritaient d'être plaints plutôt que blâmés. Ils prient pour eux comme pour des affligés : «

Seigneur, aide ces pauvres affligés pensifs », comme s'ils étaient simplement dans le deuil, comme quelqu'un qui a perdu un ami ou subi quelque autre malheur, sans pouvoir rien y faire, et qui en est bien triste ; mais la mort devait venir, et ils sont donc fort à plaindre, assis là, tristes, pensifs et soupirants. La Bible ne parle jamais ainsi. Elle a pitié des pécheurs, mais elle a pitié d'eux comme de rebelles insensés et coupables, coupables et méritant d'aller en enfer, et non comme de pauvres affligés pensifs qui n'y peuvent rien, qui voudraient être soulagés, mais ne peuvent rien faire d'autre que rester assis à pleurer.

2. Prier pour eux comme pour de *pauvres* pécheurs. La Bible emploie-t-elle jamais un tel langage ? La Bible ne parle jamais d'eux comme de « pauvres pécheurs », comme s'ils méritaient d'être plaints plutôt que blâmés. Christ a pitié des pécheurs dans son cœur. Et Dieu aussi a pitié d'eux. Il sent dans son cœur tous les élans de la compassion pour eux, quand il les voit avancer, obstinés et volontaires, dans l'assouvissement de leurs convoitises, au péril de sa colère éternelle. Mais il ne laisse jamais échapper une parole qui donnerait à penser que le pécheur n'est qu'une « pauvre créature » à plaindre, qui n'y peut rien. L'idée qu'il est pauvre plutôt que méchant, malheureux plutôt que coupable, soulage beaucoup le pécheur. J'ai vu un pécheur se tordre d'angoisse sous la vérité, dans une réunion, jusqu'au moment où quelqu'un s'est mis à prier pour lui comme pour une pauvre créature. Et alors il fondait en larmes, pleurait abondamment, et pensait qu'une telle prière lui avait fait le plus grand bien. « Oh ! quelle belle prière c'était ! » Si vous allez maintenant vous entretenir avec ce pécheur, vous verrez qu'il s'apitoie sur lui-même comme sur une pauvre créature malheureuse, qu'il pleure peut-être sur sa triste condition, mais que ses convictions de péché, ses impressions profondes d'une culpabilité terrible, ont entièrement disparu.

3. Prier pour que Dieu aide le pécheur à se repentir. « Ô Seigneur, rends ce pauvre pécheur capable de se repentir maintenant. » Cela donne au pécheur l'idée qu'il essaie maintenant de toutes ses forces de se repentir, qu'il ne le peut pas, et que c'est pourquoi les chrétiens invoquent Dieu

pour qu'il l'aide et le rende capable de le faire. La plupart des chrétiens de profession prient pour les pécheurs, non pour que Dieu les rende disposés à se repentir, mais pour qu'il les en rende capables. Pas étonnant que leurs prières ne soient pas exaucées. Elles déchargent le pécheur du sentiment de sa responsabilité, et cela soulage sa détresse. Mais c'est une insulte à Dieu, comme si Dieu avait ordonné à un pécheur de faire ce qu'il ne pouvait pas faire.

4. Les gens prient parfois ainsi : « Seigneur, ces pécheurs te cherchent avec angoisse. » Ce langage fait allusion à ce qui se passa quand Jésus, encore petit garçon, alla au temple s'entretenir avec les rabbins et les docteurs. Ses parents, vous vous en souvenez, firent une journée de chemin vers chez eux avant de s'apercevoir de son absence ; ils retournèrent alors sur leurs pas, et après avoir cherché partout, ils trouvèrent le petit Jésus debout dans le temple, discutant avec les savants, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse » (Luc 2,48). Et ainsi cette prière présente les pécheurs comme cherchant Jésus, tandis que lui se cache d'eux ; ils regardent tout autour, fouillent partout, s'efforcent de le trouver, se demandent où est Jésus, et disent : « Seigneur, nous avons cherché Jésus avec angoisse pendant ces trois jours. » C'est un MENSONGE. Jamais pécheur n'a cherché Jésus de tout son cœur pendant trois jours, ni pendant trois minutes, sans le trouver. Jésus est là, qui se tient à sa porte et frappe (Apocalypse 3,20) ; il est là, juste devant lui, qui plaide avec lui et le confond en face avec tous ses faux prétextes. Le chercher ! Le pécheur peut gémir et pleurnicher : « Oh ! combien je suis dans l'angoisse, et je cherche Jésus. » Il n'en est rien ; c'est Jésus qui vous cherche. Et pourtant combien de consciences oppressées se trouvent soulagées et consolées en entendant une de ces prières !

5. « Seigneur, aie pitié de ces pécheurs qui cherchent à connaître ton amour. » C'est une expression favorite de beaucoup, comme si les pécheurs cherchaient à connaître l'amour de Christ sans y parvenir. Il

n'en est rien. Ils ne cherchent pas l'amour de Christ, mais cherchent à aller au ciel sans Jésus-Christ.

Exactement comme s'ils le cherchaient, et qu'il avait le cœur si dur qu'il ne voulait pas le leur accorder.

6. « Seigneur, aie pitié de ces âmes pénitentes » : on appelle les pécheurs inquiets des âmes pénitentes. S'ils sont pénitents, ils sont chrétiens. Donner à un pécheur inconverti l'impression qu'il est pénitent, c'est lui faire croire un mensonge. Mais c'est très consolant pour le pécheur, et il aime reprendre ce mot et le répéter dans sa prière : « Ô Seigneur, je suis une pauvre âme pénitente, je suis très pénitent, je suis si affligé, Seigneur, aie pitié d'un pauvre pénitent. » Affreuse illusion !

7. Parfois les gens prient pour les pécheurs inquiets comme pour des âmes humbles. « Ô Seigneur, ces pécheurs se sont humiliés. » Mais ce n'est pas vrai, ils ne se sont pas humiliés ; s'ils l'avaient fait, le Seigneur les aurait relevés et consolés, comme il l'a promis. Il y a un cantique de ce genre qui a fait beaucoup de mal. Il commence ainsi :

« Viens, humble pécheur, toi dans le cœur de qui roulent mille pensées. »

Un pasteur donna un jour ce cantique à un pécheur réveillé comme s'appliquant à son cas. Celui-ci se mit à lire : « Viens, humble pécheur. » Il s'arrêta : « Humble pécheur, cela ne s'applique pas à moi, je ne suis pas un humble pécheur. » Ah ! quel bonheur pour lui que le Saint-Esprit l'ait mieux enseigné que le cantique ! Si le cantique avait dit : Viens, pécheur inquiet, ou pécheur coupable, ou pécheur tremblant, c'eût été assez bien ; mais l'appeler humble pécheur, cela n'allait pas. Il y a une foule de cantiques du même genre. Il est très courant de voir des pécheurs citer les sentiments faux de quelque cantique pour s'excuser de leur rébellion contre Dieu.

Un pasteur m'a dit avoir entendu, tout récemment, une prière en ces termes : « Ô Seigneur, ces pécheurs se sont humiliés et sont venus à toi du mieux qu'ils savent. S'ils savaient mieux, ils feraient mieux ; mais, ô

Seigneur, puisqu'ils sont venus à toi de la meilleure manière qu'ils peuvent, nous te prions de les accepter et de leur faire miséricorde. » Horrible !

8. Beaucoup prient : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23,34). C'est la prière que Christ a faite pour ses meurtriers. Et dans ce cas-là, c'était vrai : ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, car ils ne croyaient pas que Jésus-Christ était le Messie. Mais on ne peut pas dire des pécheurs qui vivent sous l'Évangile qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils savent ce qu'ils font. Ils n'en voient pas toute la portée, mais ils savent qu'ils pèchent contre Dieu et qu'ils rejettent Christ ; et la difficulté, c'est qu'ils ne veulent pas se soumettre à Dieu. Mais une telle prière est propre à donner au pécheur un sentiment de soulagement et à lui faire dire : « Seigneur, comment peux-tu me blâmer ainsi ? Je suis une pauvre créature ignorante, je ne *sais* pas comment faire ce qui m'est demandé. Si je savais comment, je le ferais. »

9. Une autre expression est celle-ci : « Seigneur, dirige ces pécheurs qui s'informent du chemin de Sion, le visage tourné vers elle » (Jérémie 50,5). Mais ce langage ne s'applique qu'aux chrétiens. Les pécheurs n'ont pas le visage tourné vers Sion ; leur visage est tourné vers l'enfer. Et comment peut-on dire d'un pécheur qu'il « s'informe du chemin » de Sion, quand il n'a aucune envie d'y aller ? La vraie difficulté, c'est qu'il ne veut pas MARCHER dans le chemin où il sait qu'il devrait aller.

10. Les gens prient pour que les pécheurs aient plus de conviction de péché. Ou bien ils prient pour que les pécheurs rentrent chez eux graves et touchés, et prennent la question en considération, au lieu de prier pour qu'ils se repentent maintenant. Ou bien ils prient comme s'ils supposaient que le pécheur est disposé à faire ce qui lui est demandé. Toutes ces prières sont exactement celles que veut le diable. Il désire qu'on fasse de telles prières, et j'ose dire qu'il ne se soucie pas du nombre qu'on en offre.

J'ai vu parfois, dans une réunion pour les âmes inquiètes, ou quand des pécheurs avaient été appelés au banc des âmes inquiètes, que le pasteur avait rendu le chemin du salut tout à fait clair pour eux, ôté de leur sentier toutes les pierres d'achoppement, dissipé les ténèbres de leur esprit sur les différents points ; et au moment où ils étaient tout prêts à céder, on invitait quelqu'un à prier, et au lieu de prier pour qu'ils se repentent maintenant, il se mettait à prier : « Ô Seigneur, nous te prions pour que ces pécheurs soient graves, qu'ils aient un profond sentiment de leur état de péché, qu'ils rentrent chez eux pénétrés de leur condition perdue, qu'ils n'entreprennent rien par leurs propres forces, qu'ils ne perdent pas leurs convictions, et qu'en ton temps et à ta manière ils soient amenés dans la glorieuse lumière et la liberté des enfants de Dieu. »

Au lieu de les amener droit au point de la soumission immédiate, sur-le-champ, une telle prière leur laisse le temps de respirer, elle relâche toute la pression de la conviction ; le pécheur respire de nouveau librement, se sent soulagé et se rassied à son aise. Ainsi, quand le pécheur a été amené pour ainsi dire jusqu'à la porte du ciel, et qu'il s'y tient, une telle prière, au lieu de l'y pousser, le renvoie loin en arrière : « Là, pauvre petit, reste assis là jusqu'à ce que Dieu t'aide. »

11. Les chrétiens prient parfois de manière à donner l'impression que Christ est l'ami du pécheur en un autre sens que Dieu le Père. Ils le prient : « Oh ! toi, l'ami des pécheurs », comme si Dieu était plein de colère et de vengeance sévère, prêt à écraser le pauvre misérable, jusqu'à ce que Jésus-Christ intervienne, prenne son parti et le délivre. Or tout cela est faux. Le Père et le Fils sont parfaitement d'accord, leurs sentiments sont tout à fait les mêmes, et tous deux sont également disposés à ce que les pécheurs soient sauvés. Et produire une telle impression trompe le pécheur et l'amène à de mauvais sentiments envers Dieu. Représenter Dieu le Père se tenant au-dessus de lui, le glaive de la justice à la main, impatient de frapper le coup, jusqu'à ce que Christ s'interpose, ce n'est pas vrai. Le Père est autant l'ami du pécheur que le Fils. Sa compassion

est égale. Mais si le pécheur se fait cette idée défavorable de Dieu le Père, comment pourra-t-il jamais l'aimer de tout son cœur, au point de dire : « Abba ! Père ! » (Romains 8,15) ?

12. Par la manière de prier, on donne souvent l'impression qu'on ne s'attend pas à ce que les pécheurs se repentent maintenant, ou qu'on s'attend à ce que Dieu fasse leur devoir à leur place, ou qu'on désire les encourager à se confier dans vos prières. Et ainsi les pécheurs sont perdus. Ne priez jamais de manière à donner aux pécheurs l'impression que vous espérez en secret qu'ils sont déjà chrétiens, ou que vous avez la ferme confiance qu'ils le seront tôt ou tard, ou que vous croyez à moitié qu'ils sont convertis maintenant. C'est toujours fâcheux. Des multitudes sont trompées de cette manière par une fausse consolation, et empêchées, au moment critique, de faire l'abandon final d'elles-mêmes à Dieu.

Frères, je trouve ce champ si vaste que je ne peux absolument pas mentionner tout ce que je voulais dire. Il y a bien d'autres choses que j'avais l'intention d'aborder ce soir, mais l'heure est trop avancée. Je dois conclure par quelques brèves REMARQUES.

1. Beaucoup de ceux qui agissent ainsi avec les pécheurs inquiets le font par fausse pitié. Ils éprouvent tant de sympathie et de compassion qu'ils ne peuvent supporter de leur dire la vérité, qui est nécessaire pour les sauver. Autant qu'un chirurgien, voyant que le bras d'un homme doit être amputé sous peine de mort, se laisse aller à ce sentiment de fausse pitié, se contente de mettre un emplâtre et lui donne un calmant. Il n'y a là aucune bienveillance. La vraie bienveillance conduirait le chirurgien à cacher ses sentiments, à rester froid et calme, et, avec un couteau bien affilé, à couper le membre et à sauver la vie. Faire moins que cela, c'est fausse tendresse. J'ai vu un jour une femme en détresse d'esprit, qui avait été presque poussée au désespoir pendant des mois. Ses amis avaient essayé toutes ces fausses consolations sans effet, et ils l'amenèrent voir un pasteur. Elle était amaigrie, épuisée par l'angoisse. Le pasteur fixa les

yeux sur elle, fit pénétrer la vérité dans son esprit et la reprit de la manière la plus incisive. La femme qui l'accompagnait intervint ; elle trouvait cela cruel, et dit : « Oh ! consolez-la donc, elle est si affligée, ne la tourmentez pas davantage, elle ne peut pas le supporter. » Il se retourna, la reprit et la renvoya, puis fit pénétrer la vérité dans l'âme de la pécheresse inquiète comme un feu, et en cinq minutes elle fut convertie et rentra chez elle pleine de joie. La simple vérité balaya toutes ses idées fausses, et en quelques instants elle se réjouissait en Dieu.

2. Cette manière de traiter les pécheurs inquiets, en leur administrant une fausse consolation, est en fait une cruauté. Elle est cruelle comme le tombeau, cruelle comme l'enfer, car elle est propre à précipiter le pécheur dans son abîme brûlant. Les chrétiens ont de la compassion pour les âmes inquiètes, et ils ont raison. Mais la dernière chose qu'ils devraient faire, c'est de faiblir juste au moment où l'on arrive à la crise. Ils doivent avoir de la compassion, mais la montrer exactement comme le chirurgien, quand il se met délibérément à l'œuvre, de la bonne et de la meilleure manière, coupe le bras de l'homme, et ainsi le guérit et lui sauve la vie. De même les chrétiens doivent laisser voir au pécheur leur compassion et leur tendresse, mais ils doivent prendre le parti de Dieu, pleinement et résolument. Ils doivent mettre à nu devant le pécheur le pire de son cas, lui montrer sa culpabilité et son danger, puis le conduire droit à la croix et insister pour qu'il se soumette sur-le-champ. Ils doivent avoir assez de fermeté pour faire cette œuvre à fond ; et s'ils voient le pécheur dans la détresse et l'angoisse, ils doivent quand même le presser sans relâche, et ne pas céder le moins du monde, si grande que soit son angoisse, mais continuer à le presser jusqu'à ce qu'il cède.

Il faut souvent pour cela du sang-froid. Je me suis souvent trouvé dans des circonstances qui me l'ont fait connaître par expérience. Je me suis vu entouré de pécheurs inquiets dans une telle détresse que tous mes nerfs en tremblaient : les uns, vaincus par l'émotion, étendus sur le plancher, d'autres à qui l'on faisait respirer du camphre pour les empêcher de s'évanouir, d'autres encore poussant des cris comme s'ils

allaient tout droit en enfer. Supposez maintenant que quelqu'un donne une fausse consolation dans un cas pareil. Supposez qu'il n'ait pas assez de sang-froid pour les amener droit au point de la soumission immédiate et absolue. Comme un tel homme est peu fait pour qu'on lui confie un cas comme celui-là !

3. Il arrive que des pécheurs perdent la raison par désespoir et par angoisse d'esprit. Quand c'est le cas, c'est presque toujours parce que ceux qui s'occupent d'eux essaient de les encourager par une fausse consolation, et les entraînent ainsi dans un tel conflit avec le Saint-Esprit. Ils essaient de les soutenir pendant que Dieu essaie de les briser. Et à la longue l'esprit du pécheur se trouble sous ces influences contraires, et il perd la raison ou est poussé au désespoir.

4. Si vous devez vous occuper de pécheurs, souvenez-vous que vous devez bientôt les rencontrer au jugement, et veillez à les traiter de telle manière que, s'ils sont perdus, ce soit par leur propre faute. N'essayez pas de les consoler maintenant par des idées fausses, pour qu'ils vous le reprochent alors. Mieux vaut réprimer votre fausse sympathie, et laisser la vérité toute nue les pénétrer jusqu'à partager jointures et moelles (Hébreux 4,12), que de les apaiser par une fausse consolation et de les détourner de Dieu par de belles paroles.

4. Pécheur ! si vous vous entretenez avec des chrétiens et qu'ils vous disent de faire quelque chose, demandez d'abord : « Si je fais cela, serai-je sauvé ? » Vous pouvez être inquiet et ne pas être sauvé. Vous pouvez prier et ne pas être sauvé. Vous pouvez lire votre Bible et ne pas être sauvé. Vous pouvez employer les moyens, à votre manière, et ne pas être sauvé. Quoi qu'ils vous disent de faire, si vous pouvez le faire sans être sauvé, ne tenez pas compte de telles instructions. Elles sont propres à vous donner une fausse consolation, à détourner votre attention de la chose principale à faire, et à vous mener par de belles paroles jusqu'en enfer. Ne suivez aucune de ces directions, de peur de mourir en les suivant, et alors il n'y a plus de retour possible.

Enfin, ne dites jamais rien à un pécheur, ne lui donnez jamais aucune direction qui le conduise à s'arrêter en chemin, ou qui ne comprenne pas la soumission absolue à Dieu. Le laisser s'arrêter à un point quelconque en deçà, c'est infiniment dangereux. Supposez que vous soyez dans une réunion pour les âmes inquiètes ou dans une réunion de prière, que vous disiez à un pécheur de prier, ou de lire un livre, ou n'importe quoi en deçà de la repentance qui sauve, et qu'il tombe et se rompe le cou cette nuit-là : à qui son sang serait-il redemandé ? Un jeune homme, en Nouvelle-Angleterre, rencontra un jour un pasteur dans la rue et lui demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé. Le pasteur lui dit de rentrer chez lui, d'aller dans sa chambre, de s'agenouiller et de donner son cœur à Dieu. « Oh ! monsieur, dit le garçon, je me sens si mal que j'ai peur de ne pas vivre jusqu'à la maison. » Le pasteur vit son erreur et sentit la réprimande que lui donnait ainsi, sans le savoir, un enfant, et il lui dit : « Eh bien, alors, donne ton cœur à Dieu ici, puis rentre dans ta chambre et dis-le-lui. »

Oh ! il y a de quoi faire saigner le cœur, de voir tant de consolateurs fâcheux auprès des pécheurs inquiets, des consolateurs dont les réponses ne sont que perfidie. Quelle immense quantité de charlatanisme spirituel il y a dans ce monde, et combien il y a de « forgeurs de mensonges » et de « médecins de néant » (Job 13,4), qui ne savent rien de mieux que de consoler les pécheurs par de fausses espérances et de les abuser par leurs « fables de vieilles femmes » (1 Timothée 4,7) et leurs inepties, ou qui se laissent aller à une fausse tendresse et à une fausse sympathie au point de n'avoir pas assez de fermeté pour voir appliquer l'épée de l'Esprit, qui transperce les hommes jusqu'à l'âme et met à nu le cœur du pécheur ! Hélas ! qu'on fasse entrer dans le ministère tant d'hommes qui n'ont pas assez d'habileté pour se tenir à l'écart et voir l'Esprit de Dieu faire son œuvre, en démolissant les vieux fondements, en écrasant toutes les espérances pourries d'un pécheur, et en le brisant tout entier aux pieds de Jésus !

Discours 18

Directives aux pécheurs

Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? (Actes 16,30)

Ce sont les paroles du geôlier de Philippes, la question qu'il posa à Paul et Silas, qui étaient alors sous sa garde comme prisonniers. Satan s'était opposé de bien des manières à ces serviteurs de Dieu dans leur œuvre de prédication de l'Évangile, et il avait été chaque fois battu et couvert de honte. Mais ici, à Philippes, il imagina un projet nouveau et singulier pour faire échouer leurs travaux. Il y avait à Philippes une femme qui avait un esprit de divination, autrement dit l'esprit du diable, et qui, par ses prédictions, procurait un grand profit à ses maîtres. Le diable poussa cette femme à suivre Paul et Silas dans les rues, et dès qu'ils commençaient à capter l'attention des gens, elle arrivait et criait : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous annoncent la voie du salut » (Actes 16,17). C'est-à-dire qu'elle se chargeait d'appuyer les exhortations des prédicateurs et y ajoutait son témoignage, comme pour donner plus de poids à leur enseignement. L'effet fut exactement celui que Satan souhaitait. Tout le monde savait que c'était une femme méchante et vile, et quand on l'entendait essayer de recommander cette nouvelle prédication, on en était dégoûté, et l'on concluait que tout cela était du même tonneau. Le diable savait que pousser une telle personne à combattre la prédication des apôtres, ou à parler contre elle, ne lui servirait à rien, et servirait au contraire leur cause. Le temps était passé où cela pouvait réussir. Alors il fait le tour par l'autre côté et prend la position opposée : en la poussant à les louer comme serviteurs de Dieu et à rendre son témoignage souillé en faveur de leur enseignement, il amenait les gens à supposer que les apôtres étaient de la même espèce qu'elle et animés du même esprit qu'elle, et ainsi tous leurs efforts étaient réduits à néant. Paul vit que si les choses continuaient ainsi, il serait

complètement mis en échec et ne réussirait jamais à fonder une Église à Philippes. Il se retourne donc vers elle et ordonne à l'esprit impur, au nom de Jésus-Christ, de sortir d'elle. Quand ses maîtres virent que l'espoir de leur gain s'était envolé, ils soulevèrent une grande persécution, se saisirent de Paul et Silas, firent grand tapage, les traînèrent devant les magistrats et soulevèrent une telle clameur que les magistrats les firent enfermer en prison et leur mirent les pieds dans les ceps.

Ils pensaient ainsi avoir étouffé l'agitation. Mais au milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu, et les prisonniers les entendaient. Cette vieille prison, qui avait si longtemps résonné de blasphèmes et de jurons, retentissait maintenant des louanges de Dieu, et ces murs, restés si solides, tremblaient maintenant sous la puissance de la prière. Les ceps furent déliés, les portes s'ouvrirent toutes grandes, et les liens de chacun furent rompus. Le geôlier fut tiré de son sommeil, et quand il vit les portes de la prison ouvertes, sachant que si les prisonniers s'étaient échappés, il le paierait de sa vie, il tira son épée et allait se tuer. Mais Paul, qui n'avait aucune idée de s'enfuir en cachette, lui cria aussitôt : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici » (Actes 16,28). Alors le geôlier demanda de la lumière, entra précipitamment, et se jeta tout tremblant aux pieds de ses prisonniers, Paul et Silas ; il les fit sortir, et dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (Actes 16,30).

Dans mon dernier discours, je me suis attardé assez longuement sur les fausses instructions données aux pécheurs travaillés par la conviction de péché, sur les fausses consolations qu'on leur administre trop souvent et sur les enseignements erronés que reçoivent ces personnes. Ce soir, mon dessein est de montrer quelles sont les instructions qu'il faut donner aux pécheurs inquiets pour qu'ils se convertissent promptement et réellement. Autrement dit, de vous expliquer quelle réponse il faut donner à ceux qui demandent : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Pour cela, je me propose :

I. De montrer quelle directive il ne convient pas de donner aux pécheurs quand ils posent la question de notre texte.

II. De montrer quelle est la réponse qui convient à cette question. Et,

III. De signaler plusieurs erreurs dans lesquelles les pécheurs inquiets tombent facilement.

I. Je dois montrer *quelles* directives il ne convient pas de donner aux pécheurs inquiets.

Jamais question plus importante n'a été posée que celle-ci : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Les hommes ne sont que trop portés à demander : « Que mangerai-je, et que boirai-je ? », et l'on peut répondre de bien des façons à cette question sans grand danger. Mais quand un pécheur demande sérieusement : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? », il est d'une importance infinie qu'il reçoive la bonne réponse. Mon désir, ce soir, est de vous dire, à vous, chrétiens de profession, quoi répondre à cette question, et de vous dire, à vous qui êtes pécheurs, ce que vous devez faire pour être sauvés.

1. Il ne faut donner au pécheur aucune directive qui le laisse encore « dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité » (Actes 8,23). Aucune réponse ne convient si, en s'y conformant, il n'irait pas au ciel au cas où il mourrait l'instant d'après.

2. Il ne faut donner aucune directive qui n'inclue pas un changement de cœur, ou un cœur droit, ou une obéissance de tout cœur au Christ. Autrement dit, rien ne convient qui n'implique pas de devenir effectivement chrétien. Toute directive qui reste en deçà ne sert à rien. Elle ne le rapprochera en rien du royaume, elle ne fera aucun bien, elle l'amènera seulement à remettre à plus tard la chose même qu'il doit faire pour être sauvé. Il faut dire clairement au pécheur, tout de suite, ce qu'il doit faire, ou mourir ; et il ne faut rien lui dire qui n'inclue pas un cœur dans de bonnes dispositions. Tout ce que vous pouvez faire, pécheur, qui n'inclut pas un cœur droit, est péché. Que vous lisiez la Bible ou non, c'est

péché, tant que vous restez en révolte. Que vous alliez aux réunions ou que vous n'y alliez pas, que vous priiez ou non, ce n'est rien d'autre que de la révolte, à chaque instant. Il est surprenant qu'un pécheur s'imagine rendre service à Dieu quand il prie et qu'il lit sa Bible. Si un rebelle contre ce gouvernement lisait le recueil des lois tout en restant en rébellion et sans aucune intention d'obéir, s'il demandait sa grâce tout en gardant ses armes de résistance et de guerre, penseriez-vous qu'il rend service à son pays et que celui-ci se trouve obligé de lui montrer de la faveur ? Non, vous diriez que toutes ses lectures et toutes ses prières ne sont qu'une insulte à la majesté du législateur comme à celle de la loi. De même vous, pécheur, tant que vous restez dans l'impénitence, vous insultez Dieu et vous le défiez, que vous lisiez sa parole et que vous priiez, ou que vous n'en fassiez rien. Peu importe le lieu où se trouve votre corps ou la posture qu'il prend, à genoux ou dans la maison de Dieu : tant que votre cœur n'est pas droit, tant que vous résistez au Saint-Esprit et que vous rejetez le Christ, vous êtes un rebelle contre votre Créateur.

II. Je dois montrer *quelle* est la réponse qui convient à cette question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

D'une manière générale, vous pouvez donner au pécheur n'importe quelle directive, ou lui dire de faire n'importe quoi, qui inclut un cœur droit, et si vous le lui faites comprendre et qu'il le fait, il sera sauvé. L'Esprit de Dieu, quand il lutte avec les pécheurs, adapte ses efforts à l'état d'esprit dans lequel il les trouve. Son grand but, en luttant avec eux, est de les déloger de leurs cachettes et de les amener à se soumettre à Dieu, tout de suite. Or ces objections, ces difficultés et ces états d'esprit sont aussi variés que les situations des hommes, aussi nombreux qu'il y a d'individus. Les caractères des individus offrent une diversité sans fin. Ce qu'il faut faire avec chacun, et la manière dont il doit être converti, dépendent de ses erreurs particulières. Il faut déterminer ses erreurs, découvrir ce qu'il comprend et ce qu'il a besoin d'apprendre plus parfaitement, voir sur quels points l'Esprit de Dieu presse sa conscience,

et presser les mêmes choses pour l'amener ainsi au Christ. Les directives les plus courantes sont les suivantes :

1. Il est généralement à propos, et c'est une directive sûre et convenable, de dire au pécheur de se repentir. Je dis généralement. Car parfois l'Esprit de Dieu semble diriger l'attention du pécheur moins sur ses propres péchés que sur autre chose. Aux jours des apôtres, l'esprit des gens semble avoir été agité surtout par la question de savoir si Jésus était le vrai Messie. Aussi les apôtres consacraient-ils une grande partie de leur enseignement à ce point, à prouver qu'il était le Christ. Et chaque fois que des pécheurs inquiets leur demandaient ce qu'ils devaient faire, ils les exhortaient le plus souvent ainsi : « Crois au Seigneur Jésus » (Actes 16,31). Ils appuyaient sur ce point parce que c'était là que l'Esprit de Dieu luttait avec eux, que c'était le sujet qui agitait particulièrement les esprits, et que ce serait donc probablement la première chose que ferait une personne en se soumettant à Dieu. C'était le grand point en litige entre Dieu et le Juif ou le païen de ce temps-là : Jésus-Christ était-il le Fils de Dieu ? C'était le point disputé. Amener un pécheur à céder sur cette question controversée, c'était le moyen le plus efficace de l'humilier.

D'autres fois, on constatera que l'Esprit de Dieu traite avec les pécheurs surtout au sujet de leurs propres péchés. Parfois il traite avec eux au sujet d'un devoir particulier, comme la prière, peut-être la prière en famille. On trouvera le pécheur en train de disputer ce point avec Dieu : est-il juste qu'il prie, ou doit-il prier avec sa famille ? J'ai connu des cas frappants de ce genre, où la personne se débattait sur ce point, et dès qu'elle tomba à genoux pour prier, elle livra son cœur, ce qui montrait que c'était là le point même que l'Esprit de Dieu lui disputait, le pivot sur lequel tournait tout son différend avec Dieu. Ce fut sa conversion.

La directive de se repentir convient toujours, mais elle ne sera pas toujours efficace, car il peut y avoir autre chose qu'il faut aussi dire au pécheur. Et là où c'est la directive pertinente, les pécheurs ont besoin non seulement qu'on leur dise de se repentir, mais qu'on leur explique ce

qu'est la repentance. Comme on a jeté autour de ce sujet tant de mysticisme, de fausse philosophie et de fausse théologie, il est devenu nécessaire de dire aux pécheurs non seulement ce que vous entendez par repentance, mais aussi ce que vous n'entendez pas par là. Des mots qui autrefois étaient clairs et faciles à comprendre ont été si dénaturés qu'il faut maintenant les expliquer aux pécheurs, sinon ils leur donneront souvent une impression fausse. C'est le cas du mot repentance. Beaucoup pensent que le remords, ou le sentiment de culpabilité, est la repentance. Alors l'enfer est plein de repentance, car il est plein de remords, indicible et éternel. D'autres regrettent d'avoir fait telle chose, et ils appellent cela s'en repentir. Mais ils regrettent seulement d'avoir péché à cause des conséquences, et non parce qu'ils ont le péché en horreur. Ce n'est pas la repentance. D'autres pensent que la conviction de péché et une grande peur de l'enfer sont la repentance. D'autres prennent les reproches de la conscience pour la repentance ; ils disent : « Je ne fais jamais rien de mal sans m'en repentir ; je regrette toujours de l'avoir fait. » D'autres considèrent la repentance comme un sentiment de tristesse à cause du péché. Mais la repentance n'est pas un sentiment involontaire, de quelque sorte ou de quelque degré que ce soit. Il faut montrer aux pécheurs que toutes ces choses ne sont pas la repentance. Non seulement elles se concilient avec la pire méchanceté, mais le diable pourrait les avoir toutes, et sans doute les a-t-il toutes, et il n'en reste pas moins un diable. La repentance est un changement d'esprit à l'égard de Dieu et envers le péché lui-même. Ce n'est pas seulement un changement de manière de voir, mais un changement de la préférence dernière, du choix fondamental de l'âme. C'est un changement volontaire, et par conséquent il entraîne un changement de sentiment et de conduite envers Dieu et envers le péché. C'est ce qu'on entend naturellement par « changer d'avis » sur un sujet d'intérêt et d'importance. Nous apprenons, par exemple, que tel homme a changé d'avis sur la question de l'abolition, ou qu'il a changé d'opinion en politique. Tout le monde comprend qu'il s'est produit en lui un changement de vues, de sentiments et de conduite. C'est

la repentance sur ce sujet-là ; c'est un changement d'esprit, mais pas envers Dieu. La repentance évangélique est un changement de volonté, de sentiment et de vie à l'égard de Dieu.

La repentance implique toujours l'horreur du péché. C'est vouloir et sentir comme Dieu à l'égard du péché. Elle comprend évidemment l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Elle implique toujours l'abandon du péché. Il faut faire comprendre cela aux pécheurs. Le pécheur qui se repent n'éprouve pas, en renonçant à ses péchés, ce que les pécheurs impénitents pensent qu'ils éprouveraient s'ils devenaient religieux. Les pécheurs impénitents voient la religion exactement ainsi : s'ils deviennent pieux, ils seront obligés de se tenir à l'écart des bals et des soirées, obligés de renoncer aux théâtres, ou au jeu, ou à d'autres choses dans lesquelles ils prennent maintenant plaisir. Et ils ne voient pas comment ils pourraient jamais être heureux s'ils rompaient avec toutes ces choses. Mais c'est là une vue très loin d'être juste. La religion ne les rend pas malheureux en les tenant à l'écart des choses dans lesquelles ils se plaisent, car son premier pas est de se repentir, de changer d'esprit à l'égard de toutes ces choses. Ils ne semblent pas se rendre compte que celui qui s'est repenti n'a plus de goût pour ces choses : il y a renoncé, il en a détourné son esprit. Les pécheurs s'imaginent qu'ils auraient envie d'aller dans ces lieux-là et de se mêler à ces scènes-là tout autant qu'aujourd'hui, et que ce serait un sacrifice si continuel qu'il les rendrait malheureux. C'est une grande erreur.

Je sais qu'il y a des chrétiens de profession qui seraient très contents de reprendre leurs anciennes habitudes, s'ils ne se sentaient retenus par la crainte de perdre leur réputation, ou quelque chose de ce genre. Or, retenez bien ceci. S'ils éprouvent cela, c'est qu'ils n'ont pas de religion : ils ne haïssent pas le péché. S'ils regrettent leurs anciennes voies, ils n'ont pas de religion, ils ne se sont jamais repentis, car la repentance consiste toujours en un changement de choix, de vues et de sentiments. S'ils étaient vraiment convertis, au lieu de choisir de telles choses, ils s'en détourneraient avec dégoût. Au lieu de convoiter les pots de viande de

l'Égypte et de désirer retourner dans leurs anciens cercles, leurs soirées, leurs bals et le reste, ils trouvent leur plus grand plaisir à obéir à Dieu.

2. Il faut dire aux pécheurs de croire l'Évangile. Ici aussi, il faut le leur expliquer et leur dire ce qui n'est pas la foi et ce qui l'est. Rien n'est plus courant que d'entendre un pécheur, à qui l'on dit de croire l'Évangile, répondre : « Mais je le crois. » Le fait est qu'il a été élevé à admettre que l'Évangile est vrai, mais il ne le croit pas : il ne sait rien des preuves qui l'établissent, et toute sa foi n'est qu'un simple acquiescement sans preuve. Il le tient pour vrai, dans un sens vague et indéfini, de sorte qu'il est toujours prêt à dire : « Mais je crois la Bible. » Il est étrange qu'ils ne voient pas qu'ils se trompent en pensant qu'ils croient, car ils doivent bien voir qu'ils n'ont jamais agi d'après ces vérités comme ils agissent d'après les choses qu'ils croient réellement. Pourtant il est souvent fort difficile de les convaincre qu'ils ne croient pas.

Mais le fait est que le pécheur insouciant ne croit pas du tout l'Évangile. L'idée que le pécheur insouciant serait un croyant intellectuel est absurde. Le diable est un croyant intellectuel, et c'est ce qui le fait trembler. Ce qui rend un pécheur inquiet, c'est qu'il commence à être un croyant intellectuel, et cela le fait sentir. Aucun être, au ciel, sur la terre ou en enfer, ne peut croire intellectuellement les vérités de l'Évangile sans rien ressentir à leur sujet. Le pécheur inquiet a une foi de même nature que celle des démons, mais il en a moins, et c'est pourquoi il ne ressent pas autant. L'homme qui ne ressent rien et ne fait rien du tout au sujet de la religion est un incrédule, quoi qu'il fasse profession de croire. Celui qui ne ressent rien et ne fait rien ne croit rien. C'est un fait d'ordre philosophique.

La foi ne consiste pas dans une conviction intellectuelle que le Christ est mort pour vous en particulier, ni dans la croyance que vous êtes chrétien, ou que vous le serez un jour, ou que vos péchés sont pardonnés. La foi, c'est cette confiance en Dieu et dans le Christ qui lui remet l'âme tout entière dans toutes les relations qu'il soutient avec nous. C'est une

confiance volontaire en sa personne, en sa véracité, en sa parole. Telle était la foi d'Abraham. Il avait en ce que Dieu disait une confiance qui le poussait à agir comme si c'était vrai. C'est ainsi que l'apôtre l'illustre au onzième chapitre de l'épître aux Hébreux : « Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas » (Hébreux 11,1). Et il continue en l'illustrant par divers exemples. « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé » (Hébreux 11,3), c'est-à-dire que nous le croyons et que nous agissons en conséquence. Prenez le cas de Noé. Noé fut « divinement averti des choses qu'on ne voyait pas encore » (Hébreux 11,7), c'est-à-dire qu'il reçut l'assurance que Dieu allait noyer le monde ; il le crut et agit en conséquence : il construisit une arche pour sauver sa famille, et par là il condamna le monde qui ne voulait pas croire ; ses actes prouvaient qu'il était sincère. Abraham aussi fut appelé de Dieu à quitter son pays, avec la promesse qu'il y gagnerait, et il obéit et partit sans savoir où il allait. Lisez le chapitre entier, et vous trouverez beaucoup d'exemples du même genre. Tout le dessein du chapitre est d'illustrer la nature de la foi et de montrer qu'elle aboutit invariablement à l'action. Il faut l'expliquer au pécheur et lui faire voir que la foi que l'Évangile exige est précisément cette confiance dans le Christ qui le pousse à agir d'après ce qu'il dit comme d'après un fait certain. C'est cela, croire en Christ.

3. Une autre directive qu'il convient de donner au pécheur, c'est qu'il doit donner son cœur à Dieu. Dieu dit : « Mon fils, donne-moi ton cœur » (Proverbes 23,26). Mais ici encore, il faut des explications pour lui faire comprendre de quoi il s'agit. Il est étonnant qu'il y ait la moindre obscurité sur ce point. C'est le langage de la vie courante, il est dans toutes les bouches, et tout le monde comprend exactement ce qu'il signifie quand on l'emploie à propos de n'importe quoi d'autre. Mais quand il s'agit de religion, tous semblent être dans le noir. Demandez à un pécheur, quels que soient son âge ou son instruction, ce que signifie donner son cœur à Dieu, et, si étrange que cela paraisse, il ne sait que répondre. Demandez à une femme ce que c'est que de donner son cœur à

son mari, ou à un homme ce que c'est que de donner son cœur à sa femme, et ils le comprennent. Mais pour ce qui est de donner leur cœur à Dieu, ils sont totalement aveugles. Je crois avoir posé cette question à plus de mille pécheurs inquiets. Quand je leur disais qu'ils devaient donner leur cœur à Dieu, ils répondaient toujours qu'ils étaient disposés à le faire, et parfois qu'ils désiraient vivement le faire, et ils semblaient même être dans une angoisse de désir à ce sujet. Je leur demandais alors ce qu'ils entendaient par donner leur cœur à Dieu, puisqu'ils étaient si disposés à le faire. Et j'ai très rarement reçu d'un pécheur, de quelque âge qu'il fût, une réponse juste ou sensée. J'ai parfois reçu les réponses les plus étranges qu'on puisse imaginer, tout sauf ce qu'ils auraient dû dire. Or, donner votre cœur à Dieu, c'est la même chose que donner votre cœur à n'importe qui d'autre ; la même chose que pour une femme de donner son cœur à son mari. Demandez à cette femme si elle comprend cela. « Oh oui, c'est assez clair : c'est mettre en lui mon affection et m'efforcer de lui plaire en toutes choses. » Très bien : mettez en Dieu votre affection et efforcez-vous de lui plaire en toutes choses. Mais hélas, quand les gens en viennent au sujet de la religion, ils supposent qu'il y a là quelque mystère prodigieux. Certains parlent comme s'ils pensaient qu'il s'agit de prendre ce paquet de muscles, cet organe de chair qu'ils ont dans la poitrine, et de le donner à Dieu. Pécheur, ce que Dieu vous demande, c'est de l'aimer par-dessus tout.

3. « Soumettez-vous à Dieu » est aussi une directive qui convient aux pécheurs inquiets. Et oh, que les pécheurs sont dans l'obscurité ici aussi ! On trouve à peine un pécheur qui ne vous dise pas qu'il est disposé à se soumettre à Dieu. Mais ils ne le comprennent pas. Il faut leur dire ce qu'est la vraie soumission. Parfois ils pensent que cela veut dire qu'ils doivent être disposés à être damnés. Parfois ils se mettent dans cette attitude et l'appellent soumission : ils disent que s'ils sont élus, ils seront sauvés, et sinon, qu'ils seront damnés. Ce n'est pas la soumission. La vraie soumission, c'est se rendre et obéir à Dieu. Supposez qu'on somme de se soumettre un rebelle qui a pris les armes contre le gouvernement.

Qu'entendrait-il par là ? Eh bien, qu'il doit céder, déposer les armes et obéir aux lois. C'est exactement ce que signifie, pour un pécheur, se soumettre à Dieu. Il doit cesser sa lutte et son combat contre son Créateur, et prendre l'attitude d'un enfant docile et obéissant, disposé à être et à faire tout ce que Dieu exige : « Me voici, Seigneur ; Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » (Actes 9,6).

Supposez qu'une compagnie de soldats se soit révoltée, que le gouvernement ait levé une armée pour la réduire, qu'il l'ait acculée dans une place forte où elle n'a plus de vivres ni aucun moyen de s'échapper, et que les soldats ne sachent plus quoi faire. Supposez que les rebelles se réunissent dans cette extrémité pour examiner ce qu'il faut faire, et que l'un d'eux se lève et dise : « Eh bien, camarades, je suis convaincu que nous avons tous eu tort depuis le début ; voilà que le salaire de nos actes va nous rattraper, et nous ne pouvons pas nous échapper ; quant à rester ici pour mourir, je suis résolu à ne pas le faire : je vais me jeter à la merci du commandant en chef. » Cet homme se soumet. Il cesse, dès cet instant, d'être un rebelle dans son cœur, aussitôt qu'il en arrive à cette résolution. Il en est de même du pécheur quand il cède et qu'il consent dans son cœur à faire et à être tout ce que Dieu exigera. Le pécheur peut être dans le doute sur ce qu'il doit faire, et craindre de se remettre entre les mains de Dieu, pensant que, s'il le fait, Dieu l'enverra peut-être en enfer, comme il le mérite. Mais son affaire est de laisser toute cette question à Dieu, de ne plus résister à son Créateur, mais de tout abandonner à Dieu, de ne poser aucune condition, et de s'en remettre entièrement à la bonté et à la sagesse de Dieu pour décider de ce qui sera fait et fixer son sort à venir. Tant que vous n'avez pas fait cela, pécheur, vous n'avez rien fait qui serve.

5. Une autre directive qu'il convient de donner aux pécheurs est : confessez et abandonnez vos péchés. Cela veut dire qu'ils doivent à la fois les confesser et les abandonner. Ils doivent confesser à Dieu leurs péchés contre Dieu, et confesser aux hommes leurs péchés contre les hommes, et les abandonner tous. Un homme n'abandonne pas ses péchés tant qu'il

n'a pas réparé autant qu'il est en son pouvoir. S'il a volé de l'argent, ou s'il a escroqué son prochain d'un bien, il n'abandonne pas ses péchés en se contentant de décider de ne plus voler ou de ne plus tricher ; il doit réparer dans toute la mesure de ses moyens. De même, s'il a calomnié quelqu'un, il n'abandonne pas son péché en disant simplement qu'il ne le fera plus. Il doit réparer. Pareillement, s'il a volé Dieu, comme l'ont fait tous les pécheurs, il doit réparer autant qu'il en a le pouvoir. Supposez qu'un homme ait gagné de l'argent en révolte contre Dieu, qu'il lui ait refusé son temps, ses talents et son service, qu'il ait vécu et fait bombance des largesses de sa providence, et qu'il ait refusé de se dépenser pour le salut du monde : il a volé Dieu. Or, s'il meurt en considérant cet argent comme le sien, et s'il le laisse à ses héritiers sans consulter la volonté de Dieu, eh bien, il est aussi sûr d'aller en enfer que le voleur de grand chemin. Il n'a jamais donné aucune satisfaction à Dieu. Malgré toutes ses jérémiades et ses discours pieux, il n'a jamais confessé SON PÉCHÉ à Dieu ni abandonné son péché, car il ne s'est jamais senti, ni reconnu, l'intendant de Dieu. S'il refuse de détenir les biens qui sont en sa possession comme intendant de Dieu, s'il les tient pour siens et, à ce titre, les donne à ses enfants, il dit en fait à Dieu : « Ces biens ne sont pas à toi, ils sont à moi, et je les donnerai à mes enfants. » Il a persévéré dans son péché, car il ne renonce pas à la propriété de ce dont il a dépouillé Dieu.

Que penserait un négociant si son commis salarié prenait tout le capital, ouvrait un magasin à son compte et mourait avec ce capital entre les mains ? Un tel homme ira-t-il au ciel ? « Non, dites-vous, chacun de vous ; si un tel homme ne va pas en enfer, autant qu'il n'y ait pas d'enfer du tout. » Dieu se montrerait infiniment injuste en laissant impuni un tel personnage. Que dirons-nous donc de l'homme qui a volé Dieu toute sa vie ? Dieu l'avait établi ici comme son commis, pour gérer certaines de ses affaires, et il est allé voler tout l'argent ; il dit que c'est le sien, il le garde, il meurt et le donne à ses enfants comme si c'était entièrement son bien légitime. Cet homme va-t-il au ciel ? Cet homme a-t-il abandonné le

péché ? Je vous dis que non. S'il ne s'est pas livré à Dieu, lui et tout ce qu'il a, il n'a pas fait le premier pas sur le chemin du ciel.

6. Une autre directive qu'il convient de donner aux pécheurs est : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir » (Josué 24,15). Sous l'économie de l'Ancien Testament, c'était là, ou quelque chose d'équivalent, la directive la plus courante. On n'avait pas coutume d'appeler les hommes à croire au Christ avant les jours de Jean-Baptiste. Il baptisait ceux qui venaient à lui du baptême de repentance, et il leur disait de croire en celui qui devait venir après lui. Sous Josué, le texte était une chose que tout le peuple comprenait plus facilement qu'un appel à croire au Messie lointain ; c'était : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir. » Dans une autre occasion, Moïse leur dit : « J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité » (Deutéronome 30,19). La directive était adaptée aux connaissances du peuple. Et elle est bonne aujourd'hui, comme elle l'était alors. Les pécheurs sont appelés à choisir. Quoi ? S'ils serviront Dieu ou le monde, s'ils suivront la sainteté ou le péché. Qu'on leur fasse comprendre ce qu'on entend par choisir et ce qu'il faut choisir, et alors, si la chose est faite de tout cœur, ils seront sauvés.

N'importe laquelle de ces directives, si l'on s'y conforme, constituera une vraie conversion. Les actes intérieurs particuliers peuvent varier selon les cas. Parfois le premier acte de la conversion est la soumission à Dieu, parfois la repentance, parfois la foi, parfois le choix de Dieu et de son service ; bref, ce qui occupe leurs pensées à ce moment-là. Si à ce moment leurs pensées sont dirigées vers le Christ, le premier acte sera la foi. Si c'est vers le péché, le premier acte sera la repentance. Si c'est vers la conduite qu'ils tiendront désormais, c'est le choix du service de Dieu. Si c'est vers le gouvernement divin, c'est la soumission. Il est important de découvrir exactement sur quel point le Saint-Esprit presse le pécheur à ce moment-là, puis de veiller à pousser ce point-là. S'il s'agit du Christ,

pressez-le là-dessus ; s'il s'agit de sa conduite à venir, poussez-le droit à choisir immédiatement d'obéir à Dieu.

C'est une grande erreur de supposer qu'un acte intérieur particulier vient toujours en premier dans la conversion, ou que tout pécheur doit avoir d'abord la foi, ou d'abord la soumission. Ce n'est vrai ni en théorie ni en fait. Il y a une grande variété dans ce que vivent les gens. Quel que soit le point sur lequel porte le débat entre Dieu et le pécheur, quand le pécheur CÈDE sur ce point, il est converti. Quel que soit l'acte intérieur particulier, s'il comporte l'obéissance du cœur à Dieu sur un point quelconque, c'est une vraie conversion. Quand il cède sur un point à l'autorité de Dieu, il est prêt à céder sur tous. Quand il change d'esprit et obéit en une chose parce que c'est la volonté de Dieu, il obéira en d'autres choses, dans la mesure où il verra que c'est la volonté de Dieu. Là où existe ce bon choix, chaque fois que l'esprit est dirigé sur un point quelconque du devoir, il est prêt à suivre. Il importe fort peu laquelle de ces directives est donnée, pourvu seulement qu'on la rende claire et qu'elle aille au fait, de manière à servir d'épreuve de l'obéissance à Dieu. Si elle porte sur le point que l'Esprit de Dieu débat avec l'esprit du pécheur, de façon à s'accorder avec l'œuvre de l'Esprit et non à détourner l'attention du pécheur du point même qui est en litige, qu'on la rende parfaitement claire, puis qu'on la presse jusqu'à ce que le pécheur cède, et il sera sauvé. III. Je dois signaler plusieurs erreurs dans lesquelles les pécheurs inquiets tombent facilement au sujet de cette grande question.

1. La première erreur consiste à supposer qu'ils doivent se rendre meilleurs, ou se préparer, de manière à se recommander d'une façon ou d'une autre à la miséricorde de Dieu. C'est étonnant que les pécheurs ne veuillent pas comprendre que tout ce qu'ils ont à faire, c'est d'accepter de Dieu le salut, tout préparé pour eux. Mais tous, savants ou ignorants, se mettent d'abord sur la voie légale pour trouver du soulagement. C'est une des principales raisons pour lesquelles ils ne deviennent pas chrétiens tout de suite, dès qu'ils commencent à s'occuper du sujet. Ils s'imaginent qu'ils doivent, d'une façon ou d'une autre, être préparés pour venir. Il

faut qu'ils changent de vêtements et se rendent un peu plus présentables ; ils ne veulent pas venir tels qu'ils sont, dans leurs haillons et leur pauvreté. Il leur faut quelque chose de plus sur le dos avant de pouvoir s'approcher de Dieu. Il faut leur montrer tout de suite qu'il leur est impossible de devenir meilleurs tant qu'ils ne font pas ce que Dieu exige. À chaque battement de leur pouls, à chaque souffle qu'ils prennent, ils deviennent pires, parce qu'ils persistent dans la révolte contre Dieu, tant qu'ils ne font pas la chose même que Dieu exige d'eux comme la première chose à faire.

2. Une autre erreur consiste à supposer qu'ils doivent souffrir assez longtemps sous la conviction de péché, comme une sorte de punition, avant d'être en état de venir comme il faut au Christ. Alors ils prient pour être convaincus de péché. Et ils pensent que s'ils sont écrasés jusqu'à terre par la détresse pendant un temps suffisant, Dieu aura pitié d'eux et sera plus disposé à les secourir en les voyant si misérables. Il faut leur faire clairement comprendre qu'ils ne sont ainsi malheureux et misérables que parce qu'ils refusent d'accepter le soulagement que Dieu leur offre. Prenez le cas de l'enfant obstiné, quand son père se tient au-dessus de lui avec la verge, et que l'enfant frissonne et hurle. Cet enfant doit-il s'imaginer qu'il gagne quelque chose par son angoisse ? Sa détresse vient de sa conviction ; va-t-il prier pour être encore plus convaincu ? Cela le rend-il meilleur ? Son père a-t-il plus pitié de lui parce qu'il s'obstine ? Qui ne voit qu'il devient pire à chaque instant ?

3. Parfois les pécheurs s'imaginent qu'ils doivent attendre d'éprouver d'autres sentiments avant de se soumettre à Dieu. Ils disent : « Je ne crois pas me sentir encore dans les bonnes dispositions pour accepter le Christ ; je ne crois pas être encore prêt à être converti. » Il faut leur faire voir que ce que Dieu exige d'eux, c'est de *vouloir* ce qui est juste. S'ils obéissent et se soumettent par la *volonté*, les sentiments se mettront en ordre en temps voulu. Ce n'est pas une question de sentiment, mais de volonté et d'action.

Les sentiments sont involontaires, et ils n'ont pas d'autre caractère moral que celui qu'ils tirent de l'acte de la volonté auquel ils font écho. Tant que la volonté n'est pas droite, évidemment, les sentiments ne le seront pas. Le pécheur doit venir au Christ en l'acceptant tout de suite ; et il doit le faire, non pour obéir à ses sentiments, mais pour obéir à sa conscience. Obéissez, soumettez-vous, faites confiance. Abandonnez tout à l'instant, et vos sentiments deviendront ce qu'ils doivent être. N'attendez pas de meilleurs sentiments, mais remettez tout votre être à Dieu tout de suite, et cela produira bientôt les sentiments que vous attendez. Ce que Dieu exige de vous, c'est l'acte présent de votre propre esprit, qui se détourne du péché pour aller à la sainteté, et du service de Satan pour aller au service du Dieu vivant.

4. Une autre erreur des pécheurs est de supposer qu'ils doivent attendre que leur cœur soit changé. « Quoi ? disent-ils, je dois croire au Christ avant que mon cœur soit changé ? Vous voulez dire que je dois me repentir avant que mon cœur soit changé ? » Or la réponse toute simple à tout cela, c'est que le changement de cœur est précisément ce dont il s'agit. Dieu demande aux pécheurs de l'aimer. C'est changer leur cœur. Dieu demande au pécheur de croire l'Évangile. C'est changer son cœur. Dieu lui demande de se repentir. C'est changer son cœur. Dieu ne lui dit pas d'attendre que son cœur soit changé pour ensuite se repentir, croire et aimer Dieu. Le mot lui-même, se repentir, signifie un changement d'esprit ou de cœur. Faire l'une de ces choses, c'est changer votre cœur et vous faire un cœur nouveau, exactement comme Dieu l'exige.

5. Les pécheurs se mettent souvent dans l'idée qu'ils sont parfaitement disposés à faire ce que Dieu exige. Dites-leur de faire telle chose ou telle autre, de se repentir, ou de croire, ou de donner leur cœur à Dieu, et ils répondent : « Oh oui, je suis parfaitement disposé à le faire ; je voudrais pouvoir le faire ; je donnerais n'importe quoi pour pouvoir le faire. » Il faut qu'ils comprennent qu'être vraiment disposé, le vouloir vraiment, c'est le faire, mais qu'il y a une différence entre vouloir et désirer. Les gens désirent souvent être chrétiens alors qu'ils ne veulent pas du tout

l'être. Quand nous voyons une chose qui nous paraît bonne, nous sommes ainsi faits que nous la désirons. Nous la désirons nécessairement quand elle est devant notre esprit. Nous ne pouvons nous empêcher de la désirer à proportion de la bonté qu'elle présente à notre esprit. Et pourtant nous pouvons ne pas vouloir l'avoir, toutes choses considérées. Il se peut que nous préférions, tout bien pesé, que son possesseur actuel continue de la posséder. Ou que nous choisissions que notre ami ou notre enfant la possède, plutôt que nous-mêmes. Un homme peut désirer aller à Philadelphie pour bien des raisons, alors que, pour des raisons plus importantes encore, il choisit de ne pas y aller. De même, le pécheur peut désirer être chrétien. Il peut voir bien des avantages à être chrétien. Il peut voir que, s'il était chrétien, il serait beaucoup plus heureux et qu'il irait au ciel à sa mort, mais il n'est pourtant pas disposé à devenir chrétien. VOULOIR obéir au Christ, c'est être chrétien. Quand une personne choisit effectivement d'obéir à Dieu, elle est chrétienne. Mais tous les désirs qui n'impliquent pas un choix effectif ne sont rien.

6. Le pécheur dira parfois qu'il offre de donner son cœur à Dieu, mais il laisse entendre que c'est Dieu qui ne veut pas. Mais c'est absurde. Que demande Dieu ? Eh bien, que vous l'aimiez. Or, dire que vous êtes disposé à donner votre cœur à Dieu, mais que Dieu ne veut pas, c'est dire que vous êtes disposé à aimer Dieu, mais que Dieu ne veut pas être aimé de vous et ne vous permettra pas de l'aimer. Il est important d'éclaircir tous ces points dans l'esprit du pécheur, afin qu'il n'ait aucun recoin obscur et mystérieux où se reposer, hors d'atteinte de la vérité.

7. Les pécheurs se mettent parfois dans l'idée qu'ils se repentent, alors qu'ils sont seulement convaincus de péché. Chaque fois qu'on trouve le pécheur en train de se reposer sur un MENSONGE, qu'on laisse la vérité le balayer, quelque douleur et quelque détresse qu'elle lui cause. S'il a une erreur de ce genre, il faut la lui arracher, à moins que vous ne vouliez qu'il trébuche jusque dans les profondeurs de l'enfer.

8. Les pécheurs sont souvent entièrement occupés à se regarder eux-mêmes, pour voir s'ils ne peuvent pas trouver là quelque chose, quelque sentiment ou autre, qui les recommande à Dieu. Visiblement faute d'un enseignement convenable, David Brainerd fut longtemps occupé de son état d'esprit, cherchant des sentiments qui le recommanderaient à Dieu. Parfois il s'imaginait avoir ces sentiments, et il disait à Dieu dans la prière qu'il se sentait maintenant comme il le fallait pour recevoir sa miséricorde ; puis il voyait qu'il s'était entièrement trompé, et il avait honte d'avoir dit à Dieu qu'il se sentait dans les bonnes dispositions. Ainsi, faute d'un enseignement juste, ce pauvre homme fut poussé presque jusqu'au désespoir, et il est facile de voir que toute sa vie chrétienne en fut profondément marquée, et que son réconfort et son utilité furent fort amoindris par la fausse philosophie qu'il avait adoptée sur ce point. Il faut détourner le pécheur de lui-même vers autre chose. Supposez qu'il ne cesse de s'examiner jusqu'à glisser dans le désespoir. La bonne marche à suivre est alors de détourner son attention de lui-même et de lui faire regarder quelque devoir à accomplir, ou de lui faire regarder le Christ, et peut-être, avant même de s'en rendre compte, s'apercevra-t-il qu'il s'est soumis à Dieu. Son attention a été détournée de lui-même pour contempler combien les exigences de Dieu sont raisonnables, ou combien l'expiation du Christ est suffisante, ou quelque chose de ce genre, et pendant qu'il s'y arrêtait, il a tout simplement livré son cœur, et l'angoisse a pris fin.

REMARQUES.

1. Le travail des pasteurs est considérablement alourdi, et les difficultés sur le chemin du salut sont considérablement multipliées, par les fausses instructions qui ont été données aux pécheurs. Il en est résulté que des directives qui autrefois étaient claires sont maintenant obscures. On a si longtemps enseigné aux gens qu'il y a dans la conversion quelque chose de terriblement mystérieux et d'inintelligible qu'ils n'essaient pas de la comprendre. On a enseigné aux pécheurs ces idées fausses, si bien qu'ils

sont maintenant partout retranchés derrière ces formules : « on ne peut pas se repentir », « il faut attendre Dieu », et autres semblables. Autrefois il suffisait, comme nous l'apprenons dans la Bible, de dire aux pécheurs de se repentir, ou de leur dire de croire au Seigneur Jésus-Christ. Mais maintenant on a parlé de la foi comme d'un *principe* au lieu d'un acte, et de la repentance comme de quelque chose qu'on met dans l'esprit au lieu d'un acte de l'esprit, et les pécheurs sont perplexes. On accuse les pasteurs de prêcher l'hérésie parce qu'ils osent enseigner que la foi est un acte et non un principe, et que le péché est un acte et non une partie de la constitution de l'homme. Et les pécheurs sont devenus si raffinés en arguties qu'il faut se donner beaucoup de peine pour expliquer non seulement ce qu'on n'entend pas, mais aussi ce qu'on entend ; sinon, ils sont presque sûrs de vous comprendre de travers, et soit de trouver un faux soulagement à leur inquiétude en rejetant leur devoir sur Dieu, soit de tomber dans le désespoir à cause de l'impossibilité supposée de faire ce qui est requis pour leur salut. C'est souvent la plus grande difficulté que de les faire sortir de ces labyrinthes et de ces dédales théologiques dans lesquels on les a égarés, et de les conduire sur le chemin droit et simple de l'Évangile. On dirait que la plus grande ingéniosité a été mise en œuvre pour embrouiller l'esprit des gens et tisser une toile très subtile de fausse philosophie, propre à envelopper le pécheur dans des ténèbres sans fin.

Qui, parmi ceux qui ont vécu des réveils, ne s'est pas heurté à cette interminable kyrielle de sottises qu'on a inculquées, au point qu'il est devenu nécessaire d'être aussi simple que l'ABC, et qu'il faut parler aux gens les plus instruits exactement comme à des enfants ? On en a tant fait pour embrouiller et abêtir l'esprit des gens sur les choses les plus claires. Dites à un pécheur de croire, et il se retourne vers vous, les yeux ronds : « Comment, que dites-vous là ? La foi n'est-elle pas un principe implanté dans l'âme, et comment puis-je croire avant d'avoir reçu ce principe ? » De même, si un pasteur dit à un pécheur les paroles mêmes que les apôtres employèrent lors du grand réveil, au jour de la Pentecôte : «

Repentez-vous et convertissez-vous, chacun de vous », ils répondent comme on le leur a enseigné : « Oh, j'ai l'impression que vous êtes un arminien ; je ne veux pas de votre enseignement arminien pour moi ; est-ce que vous ne niez pas l'action de l'Esprit ? » Il y a de quoi faire pleurer l'humanité de voir le brouillard et les ténèbres qu'on a jetés autour des directives si claires de l'Évangile, jusqu'à ce que des générations entières aient été déversées en enfer.

2. Ces fausses instructions données aux pécheurs sont infiniment pires que rien. Le Seigneur Jésus-Christ trouva plus difficile d'amener les gens à abandonner leurs fausses idées théologiques que n'importe quoi d'autre. Telle a été la grande difficulté avec les Juifs jusqu'à ce jour : ils ont reçu de fausses idées en théologie, ils ont faussé la vérité sur certains points, et l'on ne peut pas leur faire comprendre les points les plus clairs de l'Évangile. Il en est de même avec les pécheurs : la chose la plus difficile à faire est de leur ôter ces refuges de mensonge qu'ils ont tirés d'une fausse théologie. Ils tiennent tant à s'accrocher à ces refuges, parce qu'on les dit orthodoxes et parce qu'ils excusent le pécheur et condamnent Dieu, que les en chasser se révèle la partie la plus embarrassante, la plus difficile et la plus décourageante du travail d'un pasteur.

3. Rien d'étonnant que l'Évangile ait produit si peu d'effet, encombré comme il l'a été de ces dogmes étranges. La vérité est que, depuis des centaines d'années, bien peu de l'Évangile s'est répandu dans le monde sans être entravé et obscurci par une fausse théologie. On a dit aux gens qu'ils devaient se repentir, et, dans le même souffle, qu'ils ne pouvaient pas se repentir, si bien que la vérité elle-même a été toute mêlée d'erreur, au point de produire en pratique le même effet que l'erreur, et que l'évangile prêché a été un autre évangile, ou pas d'évangile du tout.

4. Vous pouvez comprendre ce que veut dire « panser à la légère la plaie de la fille de mon peuple » (Jérémie 6,14), et le danger qu'il y a à le faire. Il est très facile, quand des pécheurs sont sous la conviction de péché, de

dire quelque chose qui arrange les choses en surface et apaise leur inquiétude, de sorte que soit ils obtiendront une fausse espérance, soit ils seront convertis avec des vues si obscures qu'ils seront toujours des chrétiens pauvres, faibles, chancelants, pleins de doutes et inefficaces.

5. Beaucoup dépend de la manière dont on traite une personne quand elle est sous la conviction de péché. Une grande part de son réconfort et de son utilité à venir dépend de la clarté, de la force et de la fermeté avec lesquelles on lui donne les directives de l'Évangile pendant qu'elle est sous la conviction. Si ceux qui s'occupent d'elle ont peur d'enfoncer la sonde jusqu'au fond, elle sera toujours un chrétien pauvre, maladif et plein de doutes. Si même elle se convertit, elle ne fera jamais beaucoup de bien. La vraie méthode est de traiter le pécheur à fond et franchement, de lui arracher toutes les excuses qu'il peut inventer, de lui montrer clairement ce qu'il est et ce qu'il devrait être, et il bénira Dieu pendant toute l'éternité d'être tombé sur des gens qui ont été si fidèles envers son âme. Faute de ce traitement approfondi et pénétrant, beaucoup se convertissent qui semblent mort-nés. Et la raison en est qu'on ne les a jamais traités avec fidélité. Nous pouvons espérer charitablement qu'ils sont chrétiens, mais cela reste incertain et douteux. Leur conversion ressemble plutôt à un changement d'opinion qu'à un changement de cœur. Mais si, quand un pécheur est sous la conviction, vous déversez la vérité, enfoncez la sonde, brisez les anciennes fondations, balayez ses refuges de mensonge et vous servez de la parole de Dieu comme d'un feu et comme d'un marteau, vous verrez qu'ils en sortiront avec des vues claires, une foi solide et des principes fermes ; non pas des chrétiens pleins de doutes, boiteux et irrésolus, mais de ceux qui suivent pleinement le Seigneur. Voilà comment on fait des chrétiens solides. Cela s'est vu tout particulièrement dans bien des réveils de notre temps. J'ai entendu de vieux chrétiens dire des convertis : « Ces convertis sont nés hommes et femmes, adultes ; ils n'ont jamais été des enfants, mais ils ont, dès le départ, toute la clarté de vue et la force de foi des vieux chrétiens. Ils semblent comprendre les doctrines de la religion, savoir

quoi faire et comment s'y prendre pour favoriser les réveils, mieux qu'un sur cent des anciens membres de l'Église. »

J'ai connu autrefois un jeune homme qui se convertit loin de chez lui. L'endroit où il habitait n'avait ni pasteur, ni prédication, ni religion. Il rentra chez lui trois jours après sa conversion et se mit aussitôt à l'ouvrage, à travailler pour un réveil. Il organisa des réunions dans son voisinage, il pria et travailla, et un réveil éclata, dont il eut la direction principale tout au long d'une œuvre puissante, qui convertit la plupart des notables de l'endroit. La vérité est qu'on l'avait traité de telle façon qu'il savait ce qu'il faisait. Il comprenait le sujet et savait où il en était lui-même. Il n'était pas sans cesse tourmenté de doutes sur la question de savoir s'il était lui-même chrétien. Il savait qu'il servait Dieu et que Dieu était avec lui, et il marchait ainsi vers son but avec hardiesse et résolution. Mais si vous entreprenez de faire des convertis sans tailler en pièces toutes leurs erreurs et sans leur arracher leurs fausses espérances, vous risquez de faire une foule d'hypocrites, ou de chrétiens chétifs et rabougris, toujours pleins de doutes, que le moindre obstacle détourne de l'esprit de réveil, et qui ne valent rien. La bonne méthode est de les amener franchement à la lumière. Quand un homme est converti de cette manière, vous pouvez compter sur lui et vous savez où le trouver.

7. Les longues périodes de conviction de péché sont généralement dues à un enseignement défectueux. Partout où l'on donne aux pécheurs des instructions claires et fidèles, vous constaterez généralement que les convictions sont profondes et poignantes, mais courtes.

8. Là où l'on donne aux pécheurs convaincus de péché des instructions claires et précises, s'ils ne se soumettent pas bientôt, leurs convictions les quittent généralement. Dans ces cas-là, les convictions sont généralement courtes. Là où les pécheurs sont égarés par des vues fausses, ils peuvent être maintenus pendant des semaines, peut-être des mois, et parfois des années, dans un état de langueur, et à la fin, peut-être, être poussés de force dans le royaume et sauvés. Mais là où la vérité

est rendue parfaitement claire à l'esprit du pécheur et où toutes ses erreurs lui sont arrachées, s'il ne se soumet pas bientôt, son cas est sans espoir. Quand la vérité est appliquée à son esprit et qu'il résiste directement à la vérité même qui doit le convertir, il n'y a plus rien à faire. L'Esprit le quittera bientôt, car les armes mêmes dont il se sert rencontrent la résistance. Là où les instructions ne sont pas claires et sont mêlées d'erreurs, l'Esprit peut lutter même des années, dans sa grande miséricorde, pour faire traverser aux pécheurs le brouillard des fausses instructions. Mais il n'en est pas ainsi quand on leur a clairement expliqué leur devoir, qu'on les a amenés droit à ce point unique de la soumission immédiate, que tous leurs faux prétextes ont été démasqués et que le chemin du devoir a été rendu parfaitement clair. Alors, s'ils ne se soumettent pas, l'Esprit de Dieu les abandonne, et leur état est presque sans espoir.

S'il y a des pécheurs dans cette salle, et que vous voyez clairement votre devoir, PRENEZ GARDE à la manière dont vous tardez. Si vous ne vous soumettez pas, vous pouvez vous attendre à ce que l'Esprit de Dieu vous abandonne, et vous êtes PERDUS.

8. Une grande partie des directives données aux pécheurs inquiets ne vaut guère mieux que la doctrine papiste des indulgences. Le pape vendait autrefois des indulgences pour pécher, et c'est ce qui amena la Réforme, sous Luther. Il arrivait que des gens achètent une indulgence pour pécher pendant un certain temps, ou pour commettre un péché particulier, ou un certain nombre de péchés. Or il y a, dans les Églises protestantes, une foule de choses qui ne valent guère mieux. En quoi est-ce différent de dire à un pécheur d'attendre ? Cela revient à lui dire de continuer encore un peu dans le péché pendant qu'il attend que Dieu le convertisse. Et qu'est-ce que cela, sinon une indulgence pour commettre le péché ? Toute directive donnée aux pécheurs qui n'exige pas d'eux qu'ils obéissent immédiatement à Dieu est une indulgence pour pécher. C'est en fait leur donner la permission de continuer à pécher contre Dieu. De telles directives ne sont pas seulement mauvaises, mais ruineuses et

cruelles. Si elles ne perdent pas l'âme, comme elles le font souvent sans aucun doute, elles retardent en tout cas la jouissance que le pécheur aurait de Dieu et du Christ, et il court grand risque d'être perdu pour toujours pendant qu'il écoute de telles instructions. Oh, qu'il est dangereux de donner à un pécheur une raison de penser qu'il peut attendre un seul instant avant de donner son cœur à Dieu !

9. Autant que j'ai eu l'occasion de l'observer, les conversions les plus soudaines ont ordinairement donné les meilleurs chrétiens. Je sais qu'on a souvent soutenu et défendu le contraire. Mais je suis convaincu que cela n'a aucun fondement, bien que des multitudes, aujourd'hui encore, considèrent comme une circonstance suspecte qu'un homme ait été converti très soudainement. Mais la Bible n'autorise nullement cette supposition. Il n'y a pas, dans toute la Bible, un seul cas rapporté de conviction prolongée. Toutes les conversions qui y sont rapportées sont des conversions soudaines. Et je suis persuadé qu'il n'y aurait jamais eu de telles multitudes de convictions interminables, qui souvent n'aboutissent à rien en fin de compte, sans ces déformations théologiques qui ont rempli le monde de « je ne peux pas ». Aux temps de la Bible, on disait aux pécheurs de se repentir, et ils le faisaient, alors. Le « je ne peux pas » n'avait pas encore été inventé en ce temps-là. C'est cette spéculation sur l'incapacité des pécheurs à obéir à Dieu qui pose le fondement de toutes ces angoisses et de toutes ces détresses prolongées, et peut-être de la ruine, par lesquelles passent tant de gens. Quand un pécheur est amené à voir ce qu'il a à faire, qu'il prend position tout de suite ET QU'IL LE FAIT, il agit généralement de même par la suite, et vous constaterez généralement qu'une telle personne tiendra bon de la même façon et se montrera un caractère décidé. Vous ne trouverez pas en lui l'un de ceux qu'il faut toujours *haler* vers le devoir, comme un navire, contre vent et marée. Regardez ces chrétiens de profession qu'il faut toujours traîner en avant dans le devoir, et vous constaterez généralement qu'ils n'ont pas reçu de directives claires et cohérentes lors

de leur conversion, et très probablement ils auront grand-peur « de ces conversions soudaines ».

Peur des conversions soudaines ! Quelques-uns des meilleurs chrétiens que je connaisse ont été convaincus de péché et convertis en l'espace de quelques minutes. En un quart du temps que j'ai mis à parler, beaucoup d'entre eux ont été réveillés, se sont rangés franchement du côté du Seigneur, et ont été depuis des lumières qui brillent dans l'Église ; ils ont généralement manifesté dans la religion la même fermeté de caractère que lorsqu'ils se sont déclarés et ont pris position du côté du Seigneur.

Discours 19

Instructions aux convertis

Pais mes agneaux. (Jean 21,15)

Vous qui lisez votre Bible, vous vous rappelez dans quel contexte se trouvent ces paroles, et qui les a prononcées. Le Seigneur Jésus-Christ les adressa à Pierre, après que celui-ci eut renié son Seigneur et eut fait profession de repentance. L'un des desseins que Christ avait en vue, en laissant Pierre pécher assez affreusement pour renier son maître, était probablement de produire en lui une œuvre de grâce plus profonde, et de le préparer ainsi à la tâche particulière à laquelle il voulait l'appeler : poser les fondements de l'Église chrétienne et veiller sur les intérêts spirituels des convertis. Il fallait dans son âme une œuvre de grâce toute particulière pour le rendre capable de conduire les autres à travers les épreuves et les tentations auxquelles les premiers chrétiens, en particulier, étaient exposés.

Il est évident que Pierre, bien qu'il eût pour une telle œuvre des qualités naturelles exceptionnelles, n'était encore qu'un saint bien superficiel. Il était probablement converti avant cela, mais il était faible, et il lui restait tant de sa rudesse naturelle et de la fougue de son caractère qu'il était encore prêt à se hérisser à la moindre occasion et à s'offenser de tout ce qui le contrariait ; il était donc encore tout à fait impropre à l'œuvre particulière à laquelle il était destiné. Christ le destinait à un service si particulier qu'il fallait, semble-t-il, quelque chose d'indispensable pour l'y préparer, et faire de lui un saint tel que l'opposition, plus tard, ne l'irriterait pas, que les difficultés ne le décourageraient pas, et que le succès et les honneurs ne le gâteraient pas en enflant son cœur d'orgueil. C'est pourquoi Christ emploie le moyen efficace que nous avons sous les

yeux : il règle son cas une fois pour toutes, afin d'assurer dans son âme une œuvre profonde.

Il lui posa cette question, pour lui rappeler d'une manière touchante à la fois son péché et l'amour de Christ : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? » Ce qui laissait entendre fortement qu'il doutait de son amour. Pierre répond : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Puis il répéta la question, comme s'il voulait lire au plus profond de son âme : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre tint ferme et répondit de nouveau sans hésiter : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui posa encore la question, une troisième fois, avec insistance. Il semblait presser la chose, comme s'il voulait sonder ses pensées les plus intimes, pour voir si Pierre le renierait encore un jour. Pierre fut touché ; il « fut attristé », dit le texte. Il ne s'emporta pas, il ne se vanta pas comme il l'avait fait une autre fois : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas » (Matthieu 26,35). Mais il fut attristé, il fut brisé, il parla avec tendresse, il en appela au Sauveur lui-même, comme pour le supplier de ne plus douter de sa sincérité : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. » Christ lui donna alors sa dernière charge : « Pais mes brebis » (Jean 21,15-17).

Par ces mots de brebis et d'agneaux, le Sauveur désignait sans aucun doute les chrétiens, les membres de son Église. Les agneaux représentent probablement les jeunes convertis, ceux qui n'ont encore que peu d'expérience et peu de connaissance de la religion, et qui ont donc besoin qu'on leur accorde une attention particulière et qu'on se donne de la peine pour eux, afin de les garder du mal et de les former pour qu'ils soient utiles plus tard. Et quand notre Sauveur dit à Pierre de paître ses brebis, il pensait sans doute au rôle important que Pierre devait jouer en veillant sur les Églises nouvellement fondées dans les différentes parties du monde, en formant les jeunes convertis et en les conduisant à une vie utile et heureuse.

Mon dernier discours portait sur les bonnes instructions à donner aux pécheurs inquiets. Et cela m'amène naturellement, dans cette suite de discours, à examiner comment il faut traiter les jeunes convertis et quelles instructions il faut leur donner.

INSTRUCTIONS AUX JEUNES CONVERTIS.

En traitant ce sujet, je me propose :

I. D'indiquer plusieurs choses qu'il faut prendre en considération au sujet de l'espérance des jeunes convertis.

II. Plusieurs choses au sujet de leur profession de foi et de leur entrée dans l'Église.

III. L'importance de donner aux jeunes convertis des instructions justes.

IV. Ce qu'il ne faut pas enseigner aux jeunes convertis.

V. Les choses particulières qu'il est spécialement nécessaire d'enseigner aux jeunes convertis.

VI. Comment les membres de l'Église doivent traiter les jeunes convertis.

I. Je dois indiquer plusieurs choses au sujet de l'espérance des jeunes convertis.

1. Il ne faut rien leur dire pour faire naître en eux une espérance. D'ordinaire, il ne faut rien laisser entendre aux personnes sous la conviction de péché qui puisse leur faire penser qu'elles ont « fait l'expérience de la religion », avant qu'elles le découvrent elles-mêmes. Je n'aime pas cette expression, « faire l'expérience de la religion », et je ne l'emploie que parce qu'elle est d'usage courant. Elle est absurde en elle-même. Qu'est-ce que la religion ? L'obéissance à Dieu. Supposez que vous entendiez un bon citoyen dire qu'il a fait l'expérience de l'obéissance au gouvernement de son pays. Vous voyez bien que cela n'a pas de sens. Ou supposez qu'un enfant parle de faire l'expérience de l'obéissance à son père. S'il savait ce qu'il dit, il dirait qu'il a obéi à son père, exactement

comme l'apôtre Paul dit aux croyants de Rome : « Vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits » (Romains 6,17).

Ce que je veux dire, c'est qu'il vaut mieux, d'ordinaire, laisser leur espérance, ou leur conviction d'être convertis, naître spontanément dans leur propre esprit. Il arrive parfois que des personnes soient réellement converties, mais qu'à cause de certaines idées qu'on leur a enseignées sur la religion, elles ne s'en rendent pas compte. L'idée qu'elles se font de la religion et de son effet sur l'esprit est si complètement éloignée de la vérité qu'elles ne pensent pas l'avoir. Je vais vous en donner un exemple.

Il y a quelques années, je travaillais dans une localité où il y avait un réveil, et il s'y trouvait une jeune femme de Boston. Elle avait été élevée dans l'unitarisme ; elle avait une assez bonne instruction et des lumières sur bien des sujets, mais en matière de religion elle était très ignorante. Elle finit par être convaincue de péché. Elle prit une conscience terrible de son affreuse inimitié contre Dieu. Son éducation lui avait donné le sens des convenances, mais son inimitié contre Dieu devint si grande, et éclatait de façon si effrayante, que c'était horrible de l'entendre parler. Elle venait aux réunions pour les âmes inquiètes, où nous nous entretenions avec chacun séparément. Et ses sentiments d'opposition à Dieu étaient tels qu'elle y causait du désordre. Dès que j'arrivais à deux ou trois bancs d'elle, là où elle pouvait entendre ce que je disais à voix basse aux autres, elle se mettait à répliquer de manière à être entendue. Et elle disait les choses les plus amères contre Dieu, contre sa providence et contre sa manière d'agir envers les hommes, comme si Dieu était un tyran infini. Elle parlait de lui comme de l'être le plus injuste et le plus cruel de l'univers. J'essayais de la faire taire et de la faire tenir tranquille, parce qu'elle détournait l'attention des autres. Quelquefois elle s'arrêtait et se maîtrisait un moment ; quelquefois elle se levait et sortait. J'ai rarement vu un cas où l'inimitié du cœur contre Dieu soit montée si haut. Un soir, à la réunion pour les âmes inquiètes, après qu'elle se fut montrée très agitée, comme je m'approchais d'elle, elle se mit comme d'habitude à

répliquer ; mais je la fis taire, je lui dis que je ne pouvais pas m'entretenir avec elle à cet endroit, et je l'invitai à venir dans ma chambre le lendemain matin : je lui parlerais alors. Elle promit de venir, mais elle dit : « Dieu est injuste, il est infiniment injuste. N'est-il pas tout-puissant ? Pourquoi donc ne m'a-t-il jamais montré mon inimitié plus tôt ? Pourquoi m'a-t-il laissée aller si longtemps ? Pourquoi laisse-t-il mes amis de Boston dans cette ignorance ? Ils sont ennemis de Dieu tout autant que moi, et ils vont en enfer. Pourquoi ne leur montre-t-il pas la vérité sur leur état ? » Et c'est dans cette disposition qu'elle quitta la salle.

Le lendemain matin, elle vint dans ma chambre, comme elle l'avait promis. Je vis dès qu'elle entra que son visage avait changé, mais je n'en dis rien. « Oh, dit-elle, j'ai changé d'avis sur ce que j'ai dit hier soir au sujet de Dieu. Je ne pense pas qu'il m'ait fait aucun tort, et je pense que j'obtiendrai la religion un jour, car maintenant j'aime penser à Dieu. J'avais entièrement tort. Si je n'avais jamais connu mon inimitié auparavant, c'est que je ne le voulais pas. Je lisais la Bible, mais je sautais toujours les passages qui m'auraient fait sentir que j'étais une pécheresse perdue, et les passages qui parlaient de Jésus-Christ comme Dieu, je les passais sans y réfléchir. Maintenant je vois que c'était ma faute, et non la faute de Dieu, si je n'en savais pas davantage sur moi-même. J'ai changé d'avis maintenant. » Elle n'avait aucune idée que c'était là la religion, mais elle était maintenant encouragée à espérer avoir la religion plus tard, parce qu'elle aimait tant Dieu. Je ne dis rien qui pût lui faire croire que je la tenais pour chrétienne ; je la laissai le découvrir. Et pendant quelque temps, son esprit fut si entièrement occupé à penser à Dieu qu'elle ne parut jamais se demander si c'était là la religion ou non.

C'est d'ordinaire un grand mal d'encourager les gens à espérer qu'ils sont chrétiens. Il est fort possible que vous jugiez trop tôt. Et même si ce n'est pas le cas, il vaut mieux qu'ils le découvrent par eux-mêmes, quand bien même ils ne le verraient pas tout de suite. Il se peut qu'ils soient brisés plus bas que jamais, et alors ils en sortiront si clairement et si résolument qu'ils sauront où ils en sont.

2. Quand vous voyez des gens exprimer une espérance tout en exprimant aussi des doutes, c'est généralement que l'œuvre n'est pas profonde. S'ils sont convertis, ils ont besoin d'être labourés à nouveau.

Ils traînent encore du côté du monde, ou bien ils n'ont pas rompu pour de bon avec leurs péchés, et ils ont besoin d'être repoussés en arrière plutôt que poussés en avant. Si vous voyez des raisons de douter, ou si vous constatez qu'ils ont des doutes, il y a très probablement une bonne raison de douter. Il arrive que des gens expriment une espérance en Christ, puis se souviennent d'un péché qu'il faut confesser aux hommes, ou d'un cas où ils ont calomnié ou fraudé et où il faut réparer ; et comme leur réputation ou leur bourse y est si fortement engagée, ils hésitent et refusent de faire leur devoir. Cela attriste l'Esprit, plonge naturellement leur esprit dans les ténèbres, et les amène, à juste titre, à douter d'être vraiment convertis. Si une âme est vraiment convertie et qu'elle a des doutes, on trouvera en général qu'elle néglige son devoir sur quelque point. Il faut les fouiller comme avec une lampe allumée, les amener à faire leur devoir, et ne pas les laisser espérer avant qu'ils l'aient fait. D'ordinaire, c'est le moment même de lancer quelque vérité claire et pénétrante qui les transperce, quelque chose qui flétrisse leurs espérances comme la teigne. Faites-le pendant que l'Esprit de Dieu agit en eux, et faites-le de la bonne manière : il n'y a aucun danger que cela fasse du mal.

Pour illustrer cela : j'ai connu une femme, membre de l'Église, mais abominable hypocrite, comme sa conduite le prouva et comme elle le reconnut pleinement plus tard. Pendant un réveil, elle fut réveillée et profondément convaincue de péché, et au bout de quelque temps elle eut une espérance. Elle vint trouver un pasteur pour lui parler de son espérance, et il fit pénétrer la vérité dans son esprit de telle manière qu'il anéantit toutes ses espérances. Elle resta alors sous la conviction de péché pendant bien des jours, et finit par entrer de nouveau dans l'espérance. Le pasteur connaissait son tempérament, il savait ce dont elle avait besoin, et il lui arracha de nouveau son espérance. Alors elle fut

brisée, jusqu'à terre, au point de ne plus pouvoir ni se tenir debout ni marcher. L'Esprit de Dieu SONDA son cœur si profondément que, pendant un temps, elle en perdit toutes ses forces physiques. Et alors elle en sortit domptée. Auparavant, elle avait été l'une des rebelles les plus orgueilleuses qui aient jamais existé contre le gouvernement de Dieu ; mais maintenant elle fut humiliée, et devint l'une des chrétiennes les plus modestes, les plus tendres et les plus aimables. Sans aucun doute, c'était exactement ainsi qu'il fallait agir avec elle. C'était exactement le traitement que son cas exigeait.

Il est souvent utile d'agir ainsi avec certaines personnes. Certains ont naturellement un caractère peu aimable et des manières déplaisantes. Et il est particulièrement important de traiter ces personnes-là avec la plus grande rigueur dès qu'elles commencent à exprimer une espérance en Christ. Si l'œuvre, chez elles, n'est pas dès le départ d'une profondeur et d'une rigueur peu communes, elles seront infiniment moins utiles, moins attachantes et moins heureuses qu'elles ne l'auraient été si la sonde avait été appliquée à leur cœur à fond et avec habileté. Si on les encourage dès le début sans les avoir traitées à fond, si on les laisse aller tout droit sans les avoir suffisamment sondées et brisées, ces traits déplaisants de leur caractère resteront indomptés, et ne cesseront d'éclater, au grand dommage à la fois de leur paix personnelle et de leur influence et de leur utilité comme chrétiens.

Il est important de profiter du moment où de tels caractères se trouvent justement dans ces circonstances particulières, afin de pouvoir les façonner comme il faut. N'épargnez pas, même s'il s'agit d'un enfant, d'un frère, d'un mari ou d'une femme. Que ce soit une œuvre profonde. S'ils expriment une espérance et que vous trouvez qu'ils portent l'image de Christ, ils sont chrétiens. Mais si cela paraît douteux, s'ils ne semblent pas entièrement changés, arrachez simplement leur espérance en les sondant par la vérité la plus pénétrante, et laissez l'Esprit faire l'œuvre plus profondément. Si l'image n'est toujours pas parfaite, recommencez ; brisez-les jusqu'à ce qu'ils aient un esprit d'enfant, et alors laissez-les

espérer. Ils seront alors des chrétiens nets et accomplis. Par une telle manière de faire, j'ai souvent vu des gens au caractère naturel le plus tordu et le plus détestable transformés en quelques jours, au point de paraître des êtres tout différents. On aurait dit que l'œuvre de toute une vie de culture chrétienne avait été faite d'un seul coup. Tel était sans doute le but de notre Sauveur en agissant ainsi avec Pierre. Il avait été converti, mais il s'était enflé d'orgueil spirituel et de confiance en lui-même, et alors il était tombé. Après cela, Christ le brisa de nouveau en le sondant trois fois par cette question : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Après quoi il semble avoir été un saint ferme et dévoué tout le reste de ses jours.

3. Les jeunes convertis n'ont aucun besoin d'avoir ou d'exprimer des doutes sur leur conversion. On n'a pas plus besoin de douter si l'on est maintenant pour le gouvernement de Dieu, qu'un homme n'a besoin de douter s'il est pour notre gouvernement ou pour un autre. En fait, il est absurde à première vue de parler de douter sur un tel point, si l'on est intelligent et qu'on sait de quoi l'on parle. On a longtemps cru que c'était une vertu, et une marque d'humilité, de douter si l'on est chrétien, et cette idée qu'il y a de la vertu à douter est une ruse du diable. « Dites donc, voisin, êtes-vous pour notre gouvernement, ou préférez-vous celui de la Russie ? » « Eh bien, j'ai quelque espérance d'aimer notre gouvernement, mais j'ai beaucoup de doutes. » Étonnant ! « Madame, aimez-vous vos enfants ? » « Ma foi, monsieur, j'ai parfois une espérance tremblante de les aimer, mais vous savez que les meilleurs ont des doutes. » « Madame, aimez-vous votre mari ? » « Je ne sais pas ; je pense parfois que oui, mais vous savez que le cœur est trompeur, et nous devons être prudents et ne pas avoir trop d'assurance. » Qui voudrait d'une telle épouse ? « Monsieur, aimez-vous votre femme, aimez-vous votre famille ? » « Ah, vous savez, nous sommes de pauvres créatures, nous ne connaissons pas notre propre cœur. Je pense que je les aime, mais peut-être que je me trompe. » Ridicule !

D'ordinaire, le simple fait qu'une personne exprime des doutes rend sa piété réellement douteuse. Un vrai chrétien n'a pas besoin de douter. Et quand quelqu'un est plein de doutes, vous devez d'ordinaire douter pour lui et l'aider à douter. L'affection pour Dieu relève de la conscience que nous avons de nous-mêmes, autant que n'importe quelle autre affection. Une femme sait qu'elle aime son enfant. Comment ? Par sa conscience intérieure. Elle a conscience d'éprouver cette affection. Et puis elle la voit se traduire en actes tous les jours. De la même manière, un chrétien peut savoir qu'il aime Dieu, parce qu'il a conscience de cette affection et parce qu'il voit qu'elle influence sa conduite de chaque jour.

Chez les jeunes convertis qui le sont vraiment, ces doutes viennent généralement de ce qu'on les a mal traités et pas assez instruits, ou qu'ils n'ont pas été humiliés à fond. En tout cas, il ne faut jamais les laisser dans un tel état, mais les amener, si possible, à un changement si profond qu'ils ne douteront plus. Un chrétien qui entretient sans cesse des doutes ne peut pas être aussi utile qu'il le devrait. Non seulement cela le rend sombre, mais cela fait de sa religion une pierre d'achoppement pour les pécheurs. Que pensent les pécheurs d'une telle religion ? Ils disent : « Ces convertis ont toujours peur de penser qu'ils ont reçu quelque chose de réel. Ils tremblent toujours et doutent que ce soit une réalité, et ils devraient bien savoir s'il y a là quelque chose ou non ; car si c'est quelque chose, ces gens-là semblent l'avoir, et j'incline à penser que c'est plutôt douteux. En tout cas, je laisse cela de côté pour le moment ; car je ne crois pas que Dieu me damnera pour ne pas m'être occupé d'une chose qui paraît si incertaine. » Non, une espérance en Christ joyeuse et affermie est indispensable pour être utile ; vous devez donc vous y prendre avec les jeunes convertis de manière à les conduire à une espérance cohérente, bien fondée et stable. D'ordinaire, on peut y parvenir si l'on s'y prend avec sagesse et au bon moment, c'est-à-dire au commencement de leur vie religieuse. Et il ne faut pas les laisser avant que ce soit fait.

Je sais qu'il y a des exceptions ; il y a des cas où les meilleures instructions resteront sans effet, mais ces cas dépendent généralement de l'état de santé et de l'état du système nerveux. On trouve parfois une personne incapable de raisonner sur un certain sujet, si bien que ses erreurs ne cèdent pas à l'instruction. Mais le plus souvent, ces personnes se trompent sur l'état de leur propre cœur parce qu'elles en jugent sous l'influence d'une maladie physique. Il arrive que des personnes atteintes de dépression nerveuse en viennent presque au désespoir. Je ne prendrai pas le temps maintenant de montrer le lien entre les deux, mais ceux qui connaissent la physiologie l'expliqueront facilement, et l'on verra clairement que la seule manière de traiter de tels cas est d'abord de rétablir leur santé et de remettre leur système nerveux en bon état, de supprimer ainsi la cause physique de leur tristesse et de leur abattement ; alors ils seront capables de recevoir vos instructions et de les appliquer à l'état de leur âme. Mais si vous ne pouvez pas dissiper de cette manière leur tristesse, leurs doutes et leurs craintes, vous pouvez au moins éviter de leur faire positivement du mal en leur donnant de mauvaises instructions. J'ai vu même des chrétiens expérimentés se laisser enfermer dans cette erreur, croyant qu'il était nécessaire, ou vertueux, ou que c'était une marque d'humilité, d'être toujours dans le doute ; et Satan en profitait, ainsi que de leur état de santé, pour les pousser presque au désespoir. Vous devez vous en garder en évitant cette erreur dans l'enseignement des jeunes convertis. Enseignez-leur qu'au lieu d'y avoir de la vertu à douter, c'est un péché d'avoir des raisons de douter, un péché de douter sans raison, et un péché d'être sombre et de dégoûter les pécheurs par son découragement. Et si vous leur enseignez à fond ce qu'est la religion, si vous leur faites VOIR CLAIREMENT ce que Dieu veut qu'ils fassent, et si vous les amenez à le faire promptement et résolument, d'ordinaire ils ne seront pas tourmentés par les doutes et les craintes, mais ils seront des chrétiens francs, au cœur ouvert, joyeux et en progrès, un honneur pour la religion qu'ils professent et une bénédiction pour l'Église et pour le monde.

II. J'en viens à indiquer quelques points qui méritent attention au sujet de leur profession de foi, c'est-à-dire de leur entrée dans l'Église.

1. Les jeunes convertis doivent, d'ordinaire, demander immédiatement à être admis dans une Église de Christ. Par « immédiatement », j'entends qu'ils doivent le faire à la première occasion. Ils ne doivent pas attendre. S'ils commencent leur vie religieuse en attendant, il est très probable qu'ils attendront toujours et ne feront jamais rien de bien utile. Si on leur enseigne à attendre sous la conviction de péché avant de se donner à Christ, ou à attendre après leur conversion avant de se donner publiquement à Dieu en entrant dans l'Église, ils iront probablement toute leur vie en boitant et en trébuchant. La première chose qu'il faut toujours leur enseigner, c'est ceci : n'attendez jamais quand Dieu vous a montré votre devoir. Nous faisons profession d'avoir abandonné le système de l'attente ; allons jusqu'au bout et soyons conséquents.

Quand je dis que les jeunes convertis ont le devoir de se présenter immédiatement à l'Église, je ne dis pas qu'il faille, dans tous les cas, les recevoir immédiatement. L'Église a le droit incontestable de prendre sur elle la responsabilité de les recevoir immédiatement ou non. Si l'Église n'est pas satisfaite dans un cas donné, elle a le pouvoir de demander aux candidats d'attendre jusqu'à ce qu'elle ait pu prendre des renseignements, ou s'assurer de quelque autre manière de leur caractère et de leur sincérité. C'est plus nécessaire dans les grandes villes qu'à la campagne, parce que l'Église risque d'y recevoir tant de demandes de personnes entièrement inconnues, au sujet desquelles il faut se renseigner avant de les admettre à la communion. Mais si l'Église juge nécessaire de faire attendre un candidat, la responsabilité n'est pas la sienne. Il n'a pas différé d'obéir au commandement que Christ a donné en mourant ; il n'a donc pas chassé l'Esprit en l'attristant, et il peut ne pas en subir de tort essentiel s'il est fidèle sur les autres points. Tandis que s'il avait négligé ce devoir volontairement, il tomberait bientôt dans les ténèbres, et deviendrait très probablement un rétrograde.

S'il n'y a pas de raison particulière de différer, l'Église doit d'ordinaire les recevoir quand ils le demandent. S'ils sont suffisamment instruits en matière de religion pour savoir ce qu'ils font, et si leur caractère en général permet de se fier à leur sincérité et à leur honnêteté quand ils font profession de foi, je ne vois aucune raison de différer. Mais si l'Église voit des raisons suffisantes de les faire attendre un temps raisonnable, qu'elle le fasse, sous sa responsabilité envers Jésus-Christ. Qu'elle se rappelle cependant quelle responsabilité elle prend, et que si elle tient hors de l'Église ceux qui devraient y être, elle pèche et attriste le Saint-Esprit.

Il est impossible de poser sur ce sujet des règles précises qui s'appliquent à tous les cas. Il y a une si grande variété de raisons qui peuvent justifier qu'on fasse attendre des personnes, qu'aucune règle générale ne peut les embrasser toutes. Notre pratique, dans cette Église, est d'annoncer les personnes pendant un mois après leur demande, avant de les recevoir à la pleine communion. La raison en est que le conseil d'Église puisse avoir l'occasion de se renseigner sur ceux qui se présentent, car beaucoup sont des étrangers. Mais à la campagne, où il y a des assemblées régulières, où tous ont été instruits dès leur jeunesse dans les doctrines de la religion et où tout le monde se connaît parfaitement, le cas est différent, et d'ordinaire je ne vois aucune raison de ne pas admettre immédiatement les personnes de bonne réputation. Si quelqu'un n'a pas été un ivrogne, ou n'a pas eu une mauvaise réputation pour quelque autre raison, qu'on l'admette tout de suite, dès qu'il peut rendre un compte raisonnable et satisfaisant de l'espérance qui est en lui.

C'est évidemment ainsi que faisaient les apôtres. Il n'y a pas dans le Nouveau Testament la moindre preuve qu'ils aient jamais fait attendre quelqu'un qui voulait être baptisé et entrer dans l'Église. Je sais que cela ne satisfait pas certaines personnes, parce qu'elles pensent que le cas est différent. Mais je ne le vois pas ainsi. Elles disent que les apôtres étaient inspirés. C'est vrai ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils étaient inspirés pour lire dans le caractère des hommes, de manière à ne pas se tromper en cette

matière. Au contraire, nous savons qu'ils n'étaient pas inspirés de cette manière, car nous savons qu'ils se sont trompés, exactement comme les pasteurs peuvent le faire aujourd'hui ; il n'est donc pas vrai que le fait qu'ils étaient inspirés change la question sur ce point. Simon le magicien passait pour chrétien ; il fut baptisé, admis à la communion, et resta en règle jusqu'au jour où il entreprit d'acheter le Saint-Esprit à prix d'argent. Les apôtres admettaient les convertis du paganisme immédiatement et sans délai. S'ils pouvaient recevoir des gens qui n'avaient peut-être jamais entendu plus d'une prédication de l'Évangile, qui n'avaient jamais eu de Bible et n'avaient jamais fréquenté de leur vie une école du dimanche ou un groupe biblique, il n'est sûrement pas nécessaire de pousser de tels cris d'alarme si une Église juge bon de recevoir des personnes de bonne réputation qui ont eu la Bible toute leur vie, qui ont été formées à l'école du dimanche, qui ont été assises sous la prédication de l'Évangile, et dont on peut donc supposer qu'elles comprennent ce qu'elles font et qu'elles ne professent pas ce qu'elles ne ressentent pas.

Je sais qu'on peut dire que ceux qui font aujourd'hui profession de religion ne sont pas obligés de faire pour leur religion autant de sacrifices que les premiers croyants, et que, par conséquent, les gens peuvent être plus enclins à jouer les hypocrites. Dans une certaine mesure, c'est vrai. Mais d'un autre côté, il faut se rappeler qu'avec l'instruction religieuse qu'ils ont reçue, ils ne se laissent pas aussi facilement entraîner à se tromper eux-mêmes que ceux qui se convertissaient sans avoir eu auparavant l'avantage d'une éducation religieuse. Ils peuvent être fortement tentés de tromper les autres ; mais j'affirme qu'avec l'instruction qu'ils ont reçue, les convertis de ces grands réveils sont deux fois moins exposés à se tromper eux-mêmes et à se contenter d'une fausse espérance que ne l'étaient les convertis au temps des apôtres. Et pour cette raison, je crois que les Églises fidèles dans leur manière de traiter les jeunes convertis, et qui montrent habituellement la puissance de la religion, ne risquent pas de recevoir autant de personnes non converties que les apôtres.

Il est important que les Églises agissent sagement sur ce point. Un grand mal a été fait par cette pratique de tenir longtemps les gens hors de l'Église pour voir s'ils sont chrétiens. C'est presque aussi absurde que de jeter un petit enfant dans la rue pour voir s'il vivra, en disant : s'il vit et promet d'être un enfant robuste, nous prendrons soin de lui ; alors que c'est justement le moment où il a besoin d'être soigné et entouré, le moment où la balance hésite entre la vie et la mort. Est-ce ainsi qu'il faut traiter les jeunes convertis ? L'Église doit-elle jeter ses nouveau-nés aux quatre vents, et dire : s'ils vivent là, qu'on les élève ; mais s'ils meurent, c'est qu'ils devaient mourir ? Je ne doute pas que des milliers de convertis, à la suite de ce traitement, aient traversé la vie sans jamais entrer dans aucune Église, traînant leur existence, pleins de doutes, de craintes et de ténèbres ; qu'ils aient passé ainsi leurs jours et soient descendus dans la tombe sans les consolations et sans l'utilité qu'ils auraient pu avoir, simplement parce que l'Église, dans sa folie, les a laissés attendre hors de l'enclos, pour voir s'ils grandiraient et prospéreraient sans les ordonnances que Jésus-Christ a instituées justement pour leur bien.

Jésus-Christ dit à son Église : « Tiens, prends ces agneaux, nourris-les, abrite-les, veille sur eux et protège-les. » Et que fait l'Église ? Eh bien, elle les met dehors, seuls, sur les montagnes froides, parmi les bêtes sauvages, pour qu'ils meurent de faim ou périssent, afin de voir s'ils sont vivants ou non. Tout ce système est aussi contraire à la raison qu'à l'Écriture. Jésus-Christ a-t-il dit à ses Églises de faire cela ? Le Dieu d'Abraham a-t-il enseigné une pareille doctrine au sujet des enfants d'Abraham ? Jamais. Il ne nous a jamais enseigné à traiter les jeunes convertis d'une manière aussi barbare. C'est le meilleur moyen qu'on puisse trouver pour rendre douteux qu'ils soient convertis. Le moyen même de les jeter dans les doutes et les ténèbres, c'est de les tenir éloignés de l'Église, de sa communion fraternelle et de ses ordonnances.

J'ai appris qu'il y a une Église, pas très loin d'ici, qui a voté une résolution selon laquelle aucun jeune converti ne sera admis avant d'avoir eu une

espérance depuis au moins six mois.

Où ont-ils pris une telle règle ? Ni dans la Bible, ni dans l'exemple des premières Églises.

3. Quand on examine les jeunes convertis en vue de leur admission dans l'Église, il ne faut pas prendre leur conscience au piège en les interrogeant trop longuement ou trop minutieusement sur des points de doctrine. À voir la manière dont se font les examens dans certaines Églises, on dirait qu'on s'attend à ce que les jeunes convertis connaissent d'un seul coup tout le système de la théologie et soient capables de répondre à toutes les questions embarrassantes qu'elle soulève. Le résultat, c'est que les jeunes convertis sont troublés et embrouillés, qu'ils donnent leur assentiment à des choses qu'ils ne comprennent pas, et qu'ainsi leur conscience est prise au piège, et par conséquent affaiblie. Mais voyons, l'un des grands buts de la réception des jeunes convertis dans l'Église est de leur enseigner les doctrines ; si on doit les tenir hors de l'Église jusqu'à ce qu'ils comprennent tout le système des doctrines, ce but est manqué. Allez-vous les tenir dehors jusqu'à ce que l'un des principaux buts de leur réception soit atteint par d'autres moyens ? C'est absurde. Il y a certaines doctrines capitales du christianisme qui sont contenues dans l'expérience de tout vrai converti. Et ces doctrines-là, les jeunes convertis en rendront témoignage à leur examen, si on les interroge de manière à faire ressortir ce qu'ils savent, et non de manière à les embarrasser et à les confondre. Les questions doivent être propres à faire ressortir ce qu'ils ont appris par expérience, et non ce qu'ils ont pu apprendre en théorie avant ou depuis leur conversion. Le but n'est pas de découvrir combien ils en savent, ni s'ils sont de bons élèves en théologie, comme on examinerait une école ou un groupe de jeunes gens qui concourent pour un prix. Il s'agit de découvrir s'ils ont un cœur changé, d'apprendre s'ils ont fait l'expérience des grandes vérités de la religion par la puissance qu'elles ont exercée dans leur âme. Vous voyez donc combien il est absurde, et nuisible aussi, de les examiner, comme on le fait parfois, à la manière d'un avocat au tribunal qui fait subir un contre-

interrogatoire à un témoin suspect. Ce devrait plutôt être à la manière d'un médecin consciencieux, soucieux de découvrir le véritable état de son malade, et qui l'amène donc, par des questions et des suggestions, à révéler les vrais symptômes de son mal.

Vous trouverez toujours, si vous posez bien vos questions, que les vrais convertis voient clairement ces grands points fondamentaux : l'autorité divine des Écritures, la nécessité de l'action du Saint-Esprit, la divinité de Christ, la doctrine de la dépravation totale et de la régénération, la nécessité de l'expiation, la justification par la foi et la justice du châtiment éternel des méchants. Par une suite de questions bien menée, vous verrez tous ces points ressortir comme faisant partie de leur expérience, si vous posez vos questions de manière à ce qu'ils les comprennent.

Un conseil d'Église de cette ville a, à ce qu'on nous dit, voté que personne n'entrera dans cette Église avant d'avoir donné son assentiment à toute la Confession de foi presbytérienne, et de l'avoir adoptée comme sa « règle de foi, de conduite et d'obéissance chrétienne ». Autrement dit, il faut lire le livre d'un bout à l'autre (il est à peu près trois fois plus gros que ce recueil de cantiques), le comprendre et y adhérer en entier avant de pouvoir être admis dans l'Église, avant de pouvoir faire profession de religion ou obéir au commandement de Christ. De quel droit une Église dit-elle que personne n'entrera dans sa communion avant d'avoir compris tous les points et toutes les subtilités de cette longue confession de foi ? Est-ce là sa charité, de faire avaler de force toute cette confession de foi à un jeune converti avant de lui permettre seulement de venir à la cène ? Il dit : « J'aime le Seigneur Jésus-Christ, et je désire obéir à son commandement. » « Très bien, mais comprenez-vous et adoptez-vous la confession de foi ? » Il répond : « Je ne sais pas, car je ne l'ai jamais lue ; mais j'ai lu la Bible, je l'aime, je désire suivre les directives qu'elle contient et venir à la table du Seigneur. » « Aimez-vous la confession de foi ? Sinon, vous ne viendrez pas », répond ce charitable conseil ; « vous ne vous assiérez pas à la table du Seigneur avant d'avoir adopté toute

cette confession de foi. » Jésus-Christ a-t-il jamais autorisé un conseil d'Église à parler ainsi, à dire à cet enfant de Dieu qui se tient là en larmes, qui demande la permission d'obéir à son Seigneur, qui comprend les fondements de sa foi et peut rendre une raison satisfaisante de son espérance, à lui dire qu'il ne peut pas entrer dans l'Église avant de comprendre la confession de foi ? Sans aucun doute, Jésus-Christ est irrité contre une telle Église, et il montrera son mécontentement d'une manière qui ne laissera aucune place à l'erreur, si elle ne se repent pas. Fermer la porte aux jeunes convertis jusqu'à ce qu'ils aient avalé la confession de foi ! Et une telle Église prospérera-t-elle ? Jamais.

Aucune Église sur la terre n'a le droit d'imposer sa longue confession de foi à un jeune converti qui admet les vérités fondamentales de la religion. Elle peut faire connaître au jeune converti sa propre foi sur autant de points qu'elle voudra, et elle peut l'examiner sur ce qu'il croit, si elle le juge nécessaire. Mais supposez qu'il ait des doutes sur certains points qui ne sont pas essentiels à l'expérience chrétienne, comme la doctrine du baptême des enfants, ou celle de l'élection, ou celle de la persévérance des saints, et supposez qu'il vous dise honnêtement et franchement qu'il n'a pas encore d'avis arrêté sur ces points. Un pasteur ou une Église a-t-il le droit de dire qu'il ne viendra pas à la table du Seigneur avant d'avoir achevé toutes ses recherches sur ces sujets ? Qu'il n'obéira pas à Jésus-Christ avant de s'être pleinement fait une opinion sur chacun de ces points sur lesquels des chrétiens, et des chrétiens dévoués, sont en désaccord entre eux ? Je me couperais la main droite plutôt que d'écarter un converti dans de telles circonstances. J'instruirais le jeune converti du mieux que je pourrais pendant le temps qui précède sa demande, je l'examinerais avec franchise sur ses vues, et une fois qu'il serait dans l'Église, je m'efforcerais de le faire croître dans la connaissance à mesure qu'il croît dans la grâce. Et autant j'ai de confiance que mes propres doctrines sont les doctrines de Dieu, autant je m'attendrais à les lui faire adopter, si je pouvais les exposer loyalement à son esprit. Mais jamais je ne dirais à quelqu'un que, dans la charité, je crois enfant de Dieu, de

rester loin de la table de son Père parce qu'il ne voit pas tout ce que je vois, ou ne croit pas tout ce que je crois, dans tout le système de la théologie. C'est une chose tout à fait déraisonnable, ridicule et coupable.

4. Il arrive que des personnes dont on sait qu'elles ont une espérance n'osent pas faire profession de religion, de peur de se tromper. J'agirais toujours avec fermeté dans ces cas-là. Une espérance qui ne permet pas de faire profession de religion est manifestement pire que pas d'espérance du tout, et plus tôt on l'arrachera, mieux cela vaudra. Un homme espérera-t-il qu'il aime Dieu, tout en n'osant pas obéir à Jésus-Christ ? C'est insensé ! Il vaut mieux renoncer tout de suite à une telle espérance.

5. Il arrive que des gens qui font profession d'être convertis donnent pour excuse, pour ne pas entrer dans l'Église, qu'ils peuvent tout aussi bien jouir de la religion sans cela. C'est toujours suspect. Je me méfierais de ces gens-là. Il est presque certain qu'ils n'ont pas de religion. D'ordinaire, si quelqu'un ne désire pas être associé au peuple de Dieu, il est pourri à la base. C'est qu'il veut échapper aux responsabilités d'une profession publique. Il sent en lui-même qu'il aime mieux rester libre, afin de pouvoir plus tard, s'il le veut, retourner au monde sans encourir le reproche d'inconstance ou d'hypocrisie. Jouir de la religion tout aussi bien sans obéir à Jésus-Christ ! C'est faux à première vue. Il oublie que la religion consiste justement à obéir à Jésus-Christ.

III. Je dois considérer l'importance de donner aux jeunes convertis des instructions justes.

D'ordinaire, leur caractère chrétien, toute leur vie, est modelé et façonné selon la manière dont on les a traités au moment de leur conversion. Il y en a beaucoup qui ont été mal instruits au début, mais qui ont été convertis de nouveau par la suite, et si on les traite alors comme il faut, on peut en faire quelque chose. Mais le bon moment pour le faire, c'est quand ils viennent d'être amenés, quand leur esprit est malléable et tendre et cède facilement à la vérité. On peut alors les conduire avec un

cheveu, s'ils pensent que c'est la vérité de Dieu. Et les idées qu'ils prennent alors en matière de religion, ils sont portés à s'y attacher pour toujours. Il est presque impossible d'ôter à un homme les idées qu'il a prises quand il était jeune converti. Vous pouvez le réduire au silence par vos raisonnements, il s'y attache quand même. Que de fois voit-on des gens à qui l'on a enseigné certaines choses au moment de leur conversion se dresser plus tard contre un nouveau pasteur qui enseigne un peu différemment, comme s'il allait renverser la foi, entraîner l'Église dans l'erreur et tout jeter dans la confusion ! Vous voyez ainsi que les jeunes convertis sont remis entre les mains de l'Église, et qu'il dépend de l'Église de les modeler et de les former pour en faire des chrétiens de la bonne trempe. Une grande part de leur bonheur et de leur utilité à venir dépend de la manière dont on les instruit au départ. Le caractère futur de l'Église, le progrès des réveils, la venue du millénium dépendent de ce qu'on donne aux jeunes convertis des instructions justes et une juste direction de pensée et de vie.

IV. Je dois indiquer certaines choses qu'il ne faut pas enseigner aux jeunes convertis.

1. « Vous ne vous sentirez pas toujours comme maintenant. » Quand le jeune converti se réjouit dans son Sauveur et compte vivre pour la gloire de Dieu et le bien des hommes, que de fois on lui fait cette réponse : « Vous ne vous sentirez pas toujours ainsi. » On prépare ainsi son esprit à s'attendre à rétrograder, et à ne pas être bien surpris quand cela arrivera. C'est exactement ainsi que le diable veut qu'on traite les jeunes convertis : que de vieux chrétiens leur disent que leurs sentiments ne dureront pas, et qu'avant longtemps ils seront aussi froids qu'eux. Cela m'a fait saigner le cœur de voir cela. Quand le jeune converti a épanché son cœur brûlant devant quelque vieux chrétien de profession, et qu'il s'attend à rencontrer les élans chaleureux d'une âme sœur qui réponde à la sienne, que rencontre-t-il ? Cette réponse glacée, qui passe sur son âme comme un vent du nord : « Vous ne vous sentirez pas toujours ainsi. » HONTE ! C'est préparer le jeune converti à s'attendre à rétrograder tout

naturellement ; si bien que lorsqu'il commence à décliner, comme il est fort probable qu'il le fera sous l'influence même de cette instruction, cela ne provoque dans son esprit ni surprise ni alarme : il le considère simplement comme une chose naturelle, il fait comme tout le monde.

J'ai entendu dire en chaire, et même dans des prières, que les périodes de recul sont nécessaires pour éprouver l'Église. On dit : « Quand il pleut, on trouve de l'eau partout ; ce n'est qu'en temps de sécheresse qu'on peut savoir où sont les sources profondes. » Admirable logique ! Ainsi vous voudriez enseigner que les chrétiens doivent devenir froids et engourdis et s'éloigner de Dieu, et pour quelle raison ? Eh bien, s'il vous plaît, pour montrer qu'ils ne sont pas hypocrites. Stupéfiant ! Vous voudriez prouver qu'ils sont hypocrites afin de montrer qu'ils ne le sont pas.

Une telle doctrine est bien la dernière qu'on devrait enseigner aux jeunes convertis. Il faut leur dire qu'ils n'ont fait que commencer la vie chrétienne, et que leur religion consistera à y avancer. Il faut leur enseigner à aller de l'avant tout le temps et à croître sans cesse dans la grâce. Ne leur enseignez pas à faire aller leur religion en s'amincissant, de plus en plus petite, jusqu'à ce qu'elle finisse en pointe. Dieu dit : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour » (Proverbes 4,18). Or quel est donc ce sentier qui devient de plus en plus sombre jusqu'à la nuit complète ? Il faut les amener à un tel état d'esprit que les premiers signes de déclin dans leur spiritualité ou leur zèle les alarment et les poussent à faire leur devoir. Il n'est pas nécessaire que les jeunes convertis rétrogradent comme ils le font. Paul n'a pas rétrogradé. Et je ne doute pas que cette doctrine même, « Vous ne vous sentirez pas toujours ainsi », soit l'une des grandes ruses de Satan pour amener le résultat même qu'elle prédit.

2. « Apprenez à marcher par la foi et non par la vue. » On dit parfois cela aux jeunes convertis à propos de la puissance de la religion qu'ils continuent à manifester, et c'est une manifeste déformation de l'Écriture (2 Corinthiens 5,7). S'ils commencent à perdre leur foi et leur zèle et à

entrer dans les ténèbres, quelque vieux chrétien de profession leur dira : « Ah, vous ne pouvez pas espérer avoir toujours le Sauveur avec vous ; vous avez marché par la vue, il faut apprendre à marcher par la foi et non par la vue. » Autrement dit : il faut apprendre à devenir froid comme la mort, puis à vous cramponner à la doctrine de la persévérance des saints, comme votre seul fondement pour espérer être sauvé. Et c'est cela, marcher par la foi ! Cessez de persévérer, puis cramponnez-vous à la doctrine de la persévérance. « L'une des bévues du péché, et le plus gros éclat de rire de l'enfer. » Et vivre dans la jouissance de la faveur de Dieu et des consolations du Saint-Esprit, ils appellent cela marcher par la vue ! Pensez-vous que les jeunes convertis voient le Sauveur au moment où ils croient en lui ? Quand ils sont tout remplis des joies du ciel, pensez-vous qu'ils voient le ciel, et qu'ils marchent ainsi par la vue ? C'est absurde à première vue. Ce n'est pas la foi, c'est la présomption, qui fait qu'un rétrograde se cramponne à la doctrine de la persévérance, comme si elle allait le sauver sans qu'il y ait dans son âme aucun exercice sensible de la piété. Ceux qui essaient de marcher par la foi de cette manière feraient bien de prendre garde, ou ils entreront en enfer avec leur foi. Belle foi, vraiment ! La foi sans les œuvres est morte (Jacques 2,26). Une foi morte peut-elle faire vivre l'âme ?

3. « Attendez de voir si vous pouvez tenir. » Quand un jeune converti se sent zélé et a le cœur brûlant, et qu'il veut se dépenser pour Dieu, quelque vieux chrétien de profession plein de prudence l'avertira de ne pas aller trop vite. « Vous feriez mieux de ne pas trop vous avancer en religion avant de voir si vous pouvez tenir ; car si vous vous placez si haut et qu'ensuite vous tombez, vous déshonorerez la religion. » Autrement dit, en bon français : « Ne faites rien de ce qui constitue la religion, avant de voir si vous avez la religion. » La religion consiste à obéir à Dieu. Or ces sages maîtres disent à un jeune converti : « N'obéissez pas à Dieu avant d'avoir vu… » quoi ? Avant d'avoir vu si vous lui avez obéi ; ou bien avant d'avoir vu si vous avez reçu cette substance, cette chose mystérieuse qu'ils s'imaginent créée et placée dans l'homme comme un morceau de chair

nouvelle, et qu'ils appellent la religion. Ce système d'attente est partout le même, et partout faux. Il n'y a dans l'Écriture aucune autorisation pour dire à quelqu'un d'attendre, quand le commandement de Dieu pèse sur lui et que le chemin du devoir est devant lui. Qu'il aille de l'avant.

Il faut enseigner pleinement aux jeunes convertis que c'est la seule manière cohérente de découvrir s'ils ont de la religion. La seule preuve qu'ils puissent en avoir, c'est de constater qu'ils sont engagés de tout leur cœur à faire la volonté de Dieu. Dire au jeune converti d'attendre, avant de faire ces choses, jusqu'à ce qu'il ait sa preuve, c'est donc renverser les choses, et c'est absurde.

4. « Attendez d'avoir des forces avant de porter la croix. » On applique cela à divers devoirs religieux. On l'applique parfois à la prière, comme si la prière était une croix. Mais j'ai vu conseiller à de jeunes convertis de ne pas essayer de prier en famille, ou de ne pas essayer tout de suite de prier dans les réunions et dans les cercles d'amis. « Attendez d'avoir des forces. » Comme s'ils allaient prendre des forces sans exercice ! La force vient par l'exercice. On ne peut pas prendre des forces en restant couché sans bouger. Qu'un enfant reste couché dans son berceau toute sa vie, il n'aura jamais de force ; il pourra grandir en taille, mais il ne sera jamais rien de plus qu'un grand bébé. C'est une loi de la nature. Rien ne remplace l'exercice pour donner de la force. Le corps, chacun le sait, ne peut être fortifié que par l'exercice. C'est ainsi dans la nature des choses. Et il en est exactement de même de l'esprit. Il en est de même des affections, du jugement, de la conscience. Toutes les facultés de l'âme se fortifient par l'exercice. Je n'ai pas besoin d'entrer maintenant dans la philosophie de la chose. Tout le monde sait qu'il en est ainsi. Si l'esprit n'est pas exercé, le cerveau ne se développera pas, et l'homme deviendra un idiot. Si les affections ne sont pas exercées, il deviendra un stoïcien. Parler à un converti de négliger l'action chrétienne jusqu'à ce qu'il ait des forces, c'est absurde. S'il veut prendre des forces, qu'il se mette au travail.

5. Il ne faut pas donner aux jeunes convertis un esprit de secte. Il ne faut pas leur enseigner à s'attarder sur les distinctions entre dénominations, ni à être pointilleux sur les points qui séparent les sectes. Ils doivent examiner ces points en temps voulu et de la manière qui convient, et se faire leur propre opinion, selon l'importance de chacun. Mais il ne faut pas leur enseigner à s'y attarder, ni à en faire grand cas au début de leur vie religieuse. Sinon, il y a grand danger que toute leur religion ne tourne à l'esprit de secte. J'ai vu chez de jeunes convertis des manifestations bien tristes et bien affligeantes des effets de cela. Et chaque fois que je vois des gens qui se disent convertis s'agripper fortement aux particularités d'une secte, quelle que soit la dénomination chrétienne, j'ai toujours des doutes à leur sujet. Quand je les entends demander : « Croyez-vous à la doctrine de l'élection ? » ou « Croyez-vous à l'aspersion ? » ou « Croyez-vous à l'immersion ? », je suis attristé. Je n'ai jamais vu de tels convertis valoir grand-chose. Leur zèle sectaire aigrit bientôt leurs sentiments, ronge tout le cœur de leur religion et moule tout leur caractère en un fanatisme sectaire coupable. Ils deviennent généralement extrêmement zélés pour la tradition des anciens, et très peu soucieux du salut des âmes.

V. J'en viens à indiquer quelques-unes des choses qu'il est important d'enseigner aux jeunes convertis.

1. L'une des premières choses qu'il faut enseigner aux jeunes convertis, c'est à distinguer, en religion, entre l'émotion et le principe. Me comprenez-vous ? Je vais expliquer ce que je veux dire, mais je veux que vous saisissiez ces mots et que vous les fixiez dans votre esprit. Ce que je veux, c'est que vous distinguiez entre l'émotion et le principe.

Par émotion, j'entends cet état d'esprit dont nous avons conscience et que nous appelons sentiment : un état d'esprit involontaire, qui naît tout naturellement quand nous nous trouvons dans certaines circonstances ou sous certaines influences. Ces sentiments peuvent être très exaltés, ou retomber dans le calme, ou disparaître entièrement. Mais il faut

soigneusement distinguer ces émotions du principe religieux. Par principe, je n'entends pas une substance, une racine, une semence ou une pousse implantée dans l'âme. J'entends la décision volontaire de l'esprit, la ferme résolution de faire son devoir et d'obéir à la volonté de Dieu, qui doit toujours gouverner le chrétien. Quand un homme est pleinement résolu à obéir à Dieu, parce qu'il est JUSTE qu'il obéisse à Dieu, j'appelle cela le principe. Qu'il éprouve ou non sur le moment une vive émotion religieuse, il fera son devoir joyeusement, promptement et de tout cœur, quel que soit l'état de ses sentiments. C'est là agir par principe, et non par émotion. Beaucoup de jeunes convertis ont des idées fausses sur ce sujet, et dépendent presque entièrement de l'état de leurs sentiments pour avancer dans leur devoir. Certains refusent de diriger une réunion de prière s'ils n'ont pas l'impression de pouvoir faire une prière éloquente. Une multitude de gens sont gouvernés presque entièrement par leurs émotions, et ils s'y abandonnent comme s'ils se croyaient dégagés de toute obligation tant qu'une émotion forte ne les pousse pas. Ils seront très zélés en religion quand ils en auront envie, quand leurs émotions seront chaudes et vives ; mais ils ne mettront pas leur religion en pratique avec constance, et ne la porteront pas dans toutes les affaires de la vie. Ils ne sont religieux que lorsqu'un flot de sentiment les pousse. Mais ce n'est pas là la vraie religion.

Il faut enseigner soigneusement aux jeunes convertis, quand le devoir est devant eux, à le faire. Si engourdis que soient leurs sentiments, si le devoir appelle, faites-le. N'attendez pas le sentiment, mais FAITES-LE. Très probablement, les émotions mêmes que vous voudriez attendre s'éveilleront quand vous commencerez à faire votre devoir. S'il s'agit de prier, par exemple, et que vous n'avez pas les sentiments que vous souhaiteriez, n'attendez pas les émotions pour prier : priez, et ouvrez grand la bouche. Et en le faisant, vous aurez très probablement les émotions que vous étiez porté à attendre, et qui constituent le bonheur conscient de la religion.

2. Il faut enseigner aux jeunes convertis qu'ils ont renoncé à la propriété de tous leurs biens et d'eux-mêmes ; ou, s'ils ne l'ont pas fait, qu'ils ne sont pas chrétiens. Il ne faut pas les laisser penser que quoi que ce soit leur appartient : leur temps, leurs biens, leur influence, leurs facultés, leur corps ou leur âme. « Vous ne vous appartenez point à vous-mêmes » (1 Corinthiens 6,19) ; tout appartient à Dieu ; et quand ils se sont soumis à Dieu, ils lui ont tout abandonné librement, pour qu'il en dispose et le gouverne à son gré. Ils n'ont pas le droit de passer une seule heure comme si leur temps leur appartenait. Pas le droit d'aller nulle part, ni de rien faire, pour eux-mêmes ; ils doivent tout tenir à la disposition de Dieu, et tout employer pour la gloire de Dieu. S'ils ne le font pas, ils ne doivent pas se dire chrétiens, car l'idée même d'être chrétien, c'est de renoncer à soi-même et d'être entièrement consacré à Dieu. Un homme n'a pas plus le droit de refuser quoi que ce soit à Dieu que de voler ou de dérober. C'est un vol, au sens le plus fort du mot. C'est un crime infiniment plus grave que celui d'un commis de magasin qui irait prendre l'argent de son patron et le dépenserait pour ses convoitises et ses plaisirs. Je veux dire que refuser quelque chose à Dieu est un crime plus grave envers lui que tout ce qu'un homme peut commettre envers son semblable, puisque Dieu est propriétaire de toutes choses en un sens infiniment plus élevé qu'un homme ne peut être propriétaire de quoi que ce soit. Si Dieu les appelle à employer quelque chose de ce qu'ils ont, leur argent ou leur temps, ou à donner leurs enfants, ou à se consacrer eux-mêmes à l'avancement de son règne, et qu'ils refusent parce qu'ils veulent en user à leur façon ou préfèrent faire autre chose, c'est infiniment plus coupable que pour un commis ou un mandataire de détourner l'argent que son patron lui a confié, et de le dépenser pour sa famille, ou de le placer en actions de banque ou en spéculations pour son propre compte.

Dieu est propriétaire de tout en un sens infiniment plus élevé qu'on ne peut dire d'aucun patron qu'il est propriétaire de ce qu'il a. Et l'Église de Christ ne se placera jamais à la hauteur voulue, ne se dégagera jamais du monde, ne pourra jamais avancer sans ces déclins et ces reculs

continuels, tant que les chrétiens et les Églises en général n'auront pas pris position, et tenu bon, sur ce principe : renier en pratique sa qualité d'intendant est, pour un membre d'Église, un motif de discipline tout autant que de nier la divinité de Christ, et l'avarice dûment prouvée doit exclure un homme de la communion aussi sûrement que l'adultère.

L'Église est très orthodoxe dans ses idées, mais très hérétique dans sa pratique ; mais le temps doit venir où l'Église veillera sur l'orthodoxie de la pratique avec autant de vigilance que sur l'orthodoxie de la doctrine, et mettra dehors les hérétiques en pratique aussi promptement que les hérétiques qui corrompent les doctrines de l'Évangile. En fait, c'est infiniment plus important. Le seul but de la doctrine est de produire la pratique ; et l'Église ne semble pas comprendre que la vraie foi est « agissante par la charité » et « purifie le cœur » (Galates 5,6 ; Actes 15,9), et que l'hérésie dans la pratique est la preuve décisive de l'hérésie dans les convictions. L'Église est très pointilleuse sur la doctrine correcte, et très insouciante d'une vie correcte. C'est absurde. En est-on venu à ce que l'Église de Jésus-Christ se contente d'avoir des idées correctes sur quelques points abstraits, sans jamais traduire son orthodoxie en pratique ? Qu'il n'en soit plus ainsi.

Il est grand temps de remettre ces choses en ordre. Et la seule manière de les remettre en ordre, c'est de commencer comme il faut avec ceux qui entrent tout juste dans la religion. Il faut dire aux jeunes convertis que s'ils montrent un esprit d'avarice et font la sourde oreille quand le monde entier appelle à l'aide, ils méritent tout autant la damnation, et l'Église ne peut ni ne veut rester en communion avec eux, que s'ils vivaient dans l'adultère ou dans le culte quotidien des idoles.

3. Enseignez-leur comment cultiver une conscience délicate. J'ai souvent été stupéfait de voir combien il y a peu de conscience, même chez ceux que nous espérons chrétiens. Et voici où nous en voyons la raison. On n'a jamais cultivé leur conscience. On ne leur a jamais enseigné ni dit comment cultiver une conscience délicate. Ils n'ont même pas une

conscience naturelle. Ils ont traité leur conscience si rudement, et lui ont résisté si souvent, qu'elle s'est émoussée et n'agit plus. L'utilité d'un chrétien dépend beaucoup de ce qu'il sait cultiver sa conscience. Il faut enseigner aux jeunes convertis à garder leur conscience aussi sensible que la prunelle de l'œil. Ils doivent surveiller leur conduite et leurs motifs, et que leurs motifs soient si purs et leur conduite si désintéressée qu'ils n'offensent, ne blessent ni n'étouffent leur conscience. Ils doivent prendre une telle habitude d'écouter leur conscience qu'elle soit toujours prête à rendre un verdict sévère en toute occasion. Il est étonnant de voir combien la conscience peut être cultivée par une bonne discipline. Si l'on y veille comme il faut, on peut la rendre si pure et si puissante qu'elle répondra toujours exactement à la parole de Dieu. Présentez un devoir à un tel chrétien, un renoncement ou une souffrance, montrez-lui seulement la parole de Dieu, et il le fera sans dire un mot. En quelques mois, s'ils sont bien enseignés et suivis, les jeunes convertis peuvent avoir une conscience si finement équilibrée que le poids d'une plume les fera pencher. Apportez seulement un « Ainsi parle le Seigneur », et ils seront toujours prêts à le faire, quoi que ce soit.

4. Il faut enseigner aux jeunes convertis à prier sans cesse (1 Thessaloniciens 5,17). C'est-à-dire qu'ils doivent toujours veiller sur leur esprit et être tout le temps dans un esprit de prière. Il faut leur enseigner à prier toujours, quoi qu'il arrive. Faute d'instructions justes sur ce point, beaucoup de jeunes convertis subissent des pertes et s'éloignent beaucoup de Dieu. Par exemple, il arrive parfois qu'un jeune converti tombe dans quelque péché ; alors il a l'impression de ne pas pouvoir prier, et au lieu de surmonter cela, il se sent si accablé qu'il attend que la pointe aiguë de sa détresse soit passée. Au lieu d'aller tout droit à Jésus au milieu de son angoisse, de confesser son péché de toute la plénitude de son cœur et d'obtenir un pardon renouvelé et la paix rendue, il attend que toute la vivacité de ses sentiments soit retombée, et alors sa repentance, s'il se repent, est froide et sans cœur. Laissez-moi vous dire, bien-aimés, de ne jamais faire cela ; mais quand votre conscience vous

presse, allez à l'instant même à Christ, confessez pleinement votre péché et épanchez votre cœur devant Dieu.

Il arrive que des gens négligent de prier parce qu'ils sont dans les ténèbres et ne ressentent aucun désir de prier. Mais c'est justement le moment où ils ont besoin de la prière. C'est la raison même pour laquelle ils doivent prier. Vous devez aller tout droit à Dieu et confesser la froideur et les ténèbres de votre esprit. Dites-lui exactement ce que vous ressentez. Dites-lui : « Ô Seigneur, je n'ai aucun désir de prier, mais je sais que je dois prier. » Et avant que vous vous en soyez aperçu, l'Esprit peut venir et entraîner votre cœur dans la prière, et tous les sombres nuages se dissiperont.

5. Il faut mettre fidèlement les jeunes convertis en garde contre l'adoption d'une fausse mesure en religion. Il ne faut pas les laisser se ranger derrière les vieux chrétiens de profession et garder ceux-ci devant les yeux comme la mesure d'une vie sainte. Ils doivent toujours regarder à Christ comme à leur modèle. Qu'ils ne visent pas à être d'aussi bons chrétiens que les vieux membres d'Église, et qu'ils ne pensent pas faire assez bien parce qu'ils sont aussi éveillés que les anciens de l'Église. Mais ils doivent viser à être saints, et ne pas être satisfaits avant d'être parfaits comme Dieu. L'Église a beaucoup souffert de l'inattention à ce sujet. Des jeunes convertis se sont présentés avec un cœur chaud et un zèle assez ardent pour viser haut, mais on ne les a pas bien dirigés ; aussi se sont-ils vite installés dans l'idée que ce qui est assez bon pour les autres est assez bon pour eux, et ils ne visent donc jamais plus haut que ceux qui les ont précédés. Et de cette manière l'Église, au lieu de s'élever à chaque réveil toujours plus haut dans la sainteté, reste à peu près stationnaire.

6. Il faut enseigner aux jeunes convertis à faire tout leur devoir. Ils ne doivent jamais transiger avec le devoir, ni songer à dire : « Je ferai ceci pour compenser ma négligence de cela. » Ils ne doivent jamais être satisfaits avant d'avoir accompli leurs devoirs de toute sorte : envers leur famille, l'Église, les écoles du dimanche, les impénitents qui les

entourent, l'usage de leurs biens, la conversion du monde. Qu'ils fassent leur devoir tel qu'ils le sentent quand leur cœur est chaud, et qu'ils n'essaient jamais de choisir parmi les commandements de Dieu.

7. Il faut leur faire sentir qu'ils n'ont aucun intérêt à part. Il est temps de faire réellement sentir aux chrétiens qu'ils n'ont aucun intérêt quel qu'il soit en dehors de l'intérêt de Jésus-Christ et de son règne. Ils doivent comprendre qu'ils sont incorporés à la famille de Jésus-Christ comme membres à part entière, de sorte que tout leur intérêt se confond avec le sien. Ils se sont embarqués avec lui, ils sont montés à bord, et ils y ont pris tout ce qu'ils ont. Et désormais ils n'ont rien à faire ni rien à dire qui ne soit lié à cet intérêt et ne concerne la cause et le règne de Christ.

8. Il faut leur enseigner à garder des motifs simples. Les jeunes convertis ne doivent pas commencer à avoir le cœur partagé sur aucun sujet, ni laisser des motifs égoïstes se mêler aux bons motifs dans rien de ce qu'ils font. Mais cela ne peut jamais être, tant qu'on permet aux chrétiens d'avoir un intérêt à part, distinct de l'intérêt de Jésus-Christ. S'ils sentent qu'ils ont un intérêt à part, il est impossible de les empêcher d'en tenir compte et d'y avoir l'œil, tout autant qu'à l'intérêt de Christ, dans beaucoup de ce qu'ils font. Ce n'est qu'en se consacrant entièrement à Dieu, et en abandonnant tout à son service, qu'ils pourront jamais garder l'œil simple et des motifs purs.

9. Ils doivent partir avec la résolution de viser à être utiles au plus haut degré possible. Ils ne doivent pas se contenter d'être simplement utiles, ou de rester dans une situation où ils peuvent faire un peu de bien. Mais s'ils voient une occasion de faire davantage de bien, ils doivent la saisir, quel que soit le sacrifice pour eux. Peu importe ce qu'il leur en coûtera, peu importe le danger ou la souffrance, peu importe le changement que cela entraînera dans leur situation extérieure, leurs habitudes ou leurs occupations. S'ils sont convaincus qu'ils feront, somme toute, plus de bien, ils ne doivent pas même hésiter. Comment, autrement, peuvent-ils ressembler à Dieu ? Comment peuvent-ils penser porter l'image de Jésus-

Christ, s'ils ne sont pas prêts à faire tout le bien qui est en leur pouvoir ? Quand un homme est converti, il entre dans un monde nouveau, et il doit se considérer comme un homme nouveau. S'il trouve qu'il peut faire le plus de bien en gardant son ancienne occupation, qu'il la garde. Mais s'il peut faire davantage de bien d'une autre manière, il est tenu de changer. C'est faute d'avoir prêté attention à ce sujet au départ que les chrétiens ont des idées si basses sur le devoir. Et c'est pourquoi il y a tant de membres inutiles dans nos Églises.

10. Il faut leur enseigner à ne pas viser au bien-être, mais à l'utilité, dans la religion. Il y a dans les Églises un grand nombre d'épicuriens spirituels, qui cherchent sans cesse à être heureux dans la religion, tout en se donnant très peu de peine pour être utiles. Ils aiment bien mieux passer leur temps à chanter des cantiques joyeux et à épancher leurs sentiments de bonheur en un flot jaillissant d'exultation et de triomphe, qu'à le passer dans une prière d'agonie pour les pécheurs, ou à aller arracher au feu des hommes qui meurent. Ils semblent penser qu'ils sont nés pour jouir de la vie. Mais je ne pense pas que de tels chrétiens portent des fruits qui fassent de leur exemple un modèle à imiter. Ce n'était pas là l'esprit des apôtres. Ils étaient en travail pour les âmes, et ils travaillaient dans la fatigue et la peine, et souvent en danger de mort, pour sauver des pécheurs. Ce n'est d'ailleurs pas sans danger. D'ordinaire, les chrétiens ne sont pas en état de boire à longs traits à la source de la joie. Dans les cas ordinaires, une profonde agonie de prière pour les âmes est plus profitable que de hautes envolées de joie. Qu'on enseigne clairement aux jeunes convertis à ne pas compter sur une vie de joie et de triomphe. Ils peuvent être appelés à passer par des épreuves de feu. Satan peut les cribler comme le froment. Mais ils doivent aller de l'avant, en comptant moins être heureux qu'être utiles ; sans parler de bien-être, mais de devoir ; sans désirer des envolées de joie et de triomphe, mais en ayant faim et soif de la justice ; sans chercher comment susciter de nouvelles envolées d'extase, mais comment connaître la volonté de Dieu et la faire. Ils seront assez heureux dans le ciel. Là ils pourront chanter le cantique

de Moïse et de l'Agneau. Et en fait ils jouiront ici même d'un bonheur plus solide et plus raisonnable en n'y pensant pas du tout, mais en se consacrant patiemment à faire la volonté de Dieu.

11. Il faut leur enseigner à avoir du courage moral et à ne pas craindre d'avancer dans le devoir. La Bible insiste pleinement sur la hardiesse et le courage dans l'action comme sur un devoir du chrétien. Je ne veux pas dire qu'ils doivent se livrer à des fanfaronnades, comme Pierre, en disant ce qu'ils feront et en se vantant de leur courage. Le vantard est généralement un lâche au fond du cœur. Mais j'entends le courage moral, une décision humble et ferme, qui avancera dans n'importe quel devoir, sans colère et sans crainte, avec la douceur et la fermeté du Fils de Dieu.

12. Il faut les instruire de manière qu'ils soient sains dans la foi. C'est-à-dire qu'il faut les rendre de bonne heure, autant que possible, complets et justes dans leur croyance doctrinale. Le plus tôt possible, sans détourner leur esprit de leurs devoirs pratiques pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, il faut leur enseigner pleinement et clairement toutes les doctrines principales de la Bible. La connaissance de la doctrine est indispensable à la croissance dans la grâce. La connaissance est la nourriture de l'esprit. « Le manque de science n'est bon pour personne », dit le Sage (Proverbes 19,2). L'esprit ne peut pas croître sans connaissance, pas plus que le corps sans nourriture. Il est donc important que les jeunes convertis soient instruits à fond dans la doctrine et amenés à comprendre la Bible. Par les instruire dans la doctrine, je n'entends pas leur enseigner le catéchisme, mais leur apprendre à puiser la connaissance à la source même. Faites naître dans leur esprit un tel appétit de connaissance qu'ils mangeront la Bible, qu'ils la dévoreront, qu'ils l'aimeront, et l'aimeront tout entière. « Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile... afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre » (2 Timothée 3,16-17).

13. Il faut prendre grand soin de garder les jeunes convertis de l'esprit de critique. Les jeunes convertis, quand ils viennent de se ranger du côté du

Seigneur et sont tout brûlants de zèle, trouvent parfois les vieux chrétiens de profession si froids et si morts qu'ils sont fortement tentés de les juger durement. Il faut corriger cela immédiatement, sinon cette habitude empoisonnera leur esprit et détruira leur religion.

14. Ils doivent apprendre à dire non. C'est une leçon très difficile pour beaucoup. Voyez cette jeune femme. Autrefois, elle aimait les cercles mondains et prenait plaisir à leurs divertissements. Elle est entrée dans l'Église, et s'est alors trouvée à l'écart de toutes ses anciennes fréquentations. On ne l'invite plus aux bals et aux soirées, parce qu'on sait qu'elle n'y viendra pas, et peut-être qu'on se tient entièrement à distance pendant un temps, de peur qu'elle ne parle à chacun de son âme. Mais peu à peu on s'enhardit un peu, et certains se risquent à lui proposer juste une promenade en voiture avec quelques amis. Elle n'aime pas dire non. Ce sont ses vieux amis, ils ne seront que quelques-uns, et une promenade est sûrement un délassement si innocent qu'elle accepte l'invitation. Mais maintenant qu'elle a commencé à céder, la glace est rompue, et les voilà qui l'ont de nouveau parmi eux. Cela continue, et elle se met à aller à leurs réunions entre amis (« seulement quelques amis », vous savez), jusqu'à ce qu'un jour on roule le tapis pour danser ; et la chose suivante, c'est peut-être qu'elle part en traîneau le samedi soir, qu'elle rentre après minuit, puis dort toute la matinée du dimanche pour rattraper, et peut-être un dimanche de cène, encore. Tout cela faute d'avoir appris à dire non.

Voyez ce jeune homme. Pendant un temps, il était toujours à sa place à l'école du dimanche et à la réunion de prière. Mais peu à peu ses anciens amis recommencent à lui témoigner des égards, et ils l'entraînent pas à pas. Chaque pas paraît une toute petite chose, et refuser une si petite chose aurait l'air d'une grossièreté. Il se dit que s'il refuse de les accompagner dans des choses innocentes, il perdra son influence sur eux. Et il continue ainsi, jusqu'à négliger la réunion de prière, le groupe biblique, et même la Bible et la prière dans le secret. Ah, jeune homme, arrête-toi là ! Fais encore un pas sans apprendre à dire non, et tu es

perdu. Si tu ne veux pas livrer la cause de Christ au mépris et à la dérision, apprends à résister aux commencements de la tentation. Sinon, elle viendra sur toi, tôt ou tard, comme les eaux quand on ouvre une digue.

15. Il faut leur enseigner ce qui est et ce qui n'est pas l'expérience chrétienne. Il est nécessaire, à la fois pour leur paix et pour leur utilité, qu'ils le comprennent, afin de ne pas se jeter dans une détresse inutile faute de ce qui n'est nullement essentiel à l'expérience chrétienne, et de ne pas se flatter d'avoir plus de religion qu'ils n'en pratiquent réellement. Mais je ne peux pas m'arrêter sur ce sujet ce soir.

16. Enseignez-leur à ne compter pour un sacrifice rien de ce qu'ils font pour Dieu. Certaines personnes parlent sans cesse des sacrifices qu'elles font pour la religion. Je n'ai aucune confiance en une telle piété. Pourquoi parler sans cesse de leurs sacrifices, comme si tout ce qu'elles font pour Dieu était un sacrifice ? Si elles aimaient Dieu, elles ne parleraient pas ainsi. Si elles considéraient leurs propres intérêts et l'intérêt de Christ comme ne faisant qu'un, elles ne parleraient pas de faire des sacrifices pour Christ ; ce serait comme parler de faire des sacrifices pour soi-même.

17. Il est très important d'enseigner aux jeunes convertis à être strictement honnêtes. J'entends par là plus que vous ne le pensez peut-être. C'est une grande chose que d'être strictement honnête. C'est être très différent du monde en général, et très différent même de la grande masse de ceux qui font profession de religion. L'homme le plus saint que j'aie jamais connu, qui était chrétien et pasteur depuis bien des années, me fit un jour cette remarque : « Frère, c'est une grande chose que d'être strictement honnête, intègre, droit en toutes choses, de sorte que l'œil pur de Dieu puisse voir que l'esprit est parfaitement droit. »

Il est de la plus haute importance que les jeunes convertis comprennent ce que c'est que d'être strictement honnête en toutes choses, afin de pouvoir garder une conscience sans reproche devant Dieu et devant les

hommes (Actes 24,16). Hélas, hélas ! combien il y a peu de conscience ! Combien peu de cette honnêteté véritable, de cette droiture pure et simple qui devrait marquer la vie d'un enfant de Dieu ! Combien de gens font peu de cas même d'une promesse formelle ! J'ai entendu parler l'autre jour d'un certain nombre de personnes qui ont souscrit à la Société contre l'esclavage, et dont pas la moitié ne paieront leur souscription. Leur prétexte, c'est qu'elles ont signé sous le coup de l'émotion, et qu'elles ne veulent pas payer. Comme si le fait d'avoir été émues les dispensait de l'obligation de tenir leur promesse ! Mais voyons, c'est tout aussi malhonnête que de refuser de payer un billet à ordre. Elles ont promis, elles ont signé de leur nom, n'est-ce pas, et maintenant elles ne veulent pas payer ? Et elles appellent cela de l'honnêteté !

J'ai entendu dire qu'il y a dans cette ville un certain nombre d'hommes qui ont souscrit des centaines de dollars pour l'Institut d'Oneida, en promettant de payer la somme sur demande ; et quand on la leur a demandée, ils ont refusé de payer. Et la raison, c'est qu'à l'Institut ils étaient tous devenus abolitionnistes. Très bien. Supposons qu'ils le soient devenus. Cela change-t-il votre promesse ? Avez-vous signé à la condition que, si l'on introduisait là l'abolitionnisme, vous seriez quittes ? Si oui, vous êtes quittes. Mais si vous avez fait votre promesse sans condition, il est tout aussi malhonnête de refuser que si vous aviez signé un billet à ordre. Et pourtant certains d'entre vous se fâcheraient presque si quelqu'un vous accusait de refuser de payer l'argent que vous avez promis.

Regardez cela sérieusement. Qui, d'après Dieu, ira au ciel ? Lisez le Psaume 15, et voyez. « Il ne se rétracte point, s'il fait un serment à son préjudice » (Psaume 15,4). Qu'en pensez-vous ? Si un homme a promis quelque chose, à moins que ce ne soit de commettre un péché, qu'il tienne sa promesse, s'il entend être honnête ou aller au ciel. Mais voilà des gens qui font des promesses et qui, parce qu'on ne peut pas les poursuivre en justice, les rompent aussi facilement que si ce n'était rien. Ils ne laisseraient pas protester un billet à la banque. Pourquoi ? Parce

qu'ils perdraient leur crédit et seraient poursuivis. Mais l'Institut d'Oneida, la Société contre l'esclavage et d'autres sociétés ne les poursuivront pas pour cet argent ; alors ces gens-là s'offusquent de quelque chose et refusent de payer. Est-ce honnête ? Une telle honnêteté les fera-t-elle admettre au ciel ? Quoi ? Rompre vos promesses, et monter devant Dieu avec un mensonge dans la main ? Si vous refusez ou négligez de tenir votre promesse, vous êtes un menteur, et si vous persistez dans cette voie, votre part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre (Apocalypse 21,8). Je ne voudrais pas, pour dix mille mondes, mourir avec dans les mains de l'argent que j'aurais injustement retenu à une œuvre à laquelle je l'aurais promis. Un tel argent « rongera comme la gangrène ».

Si vous n'êtes pas en état de payer cet argent, c'est une bonne excuse. Mais alors dites-le. Si au contraire vous refusez de payer ce que vous avez promis parce que vous avez changé d'avis, soyez-en sûrs, vous êtes coupables. Vous ne pouvez pas prier tant que vous n'avez pas payé cet argent. Que direz-vous dans votre prière ? « Ô Seigneur, j'ai promis de donner cet argent, mais j'ai changé d'avis et j'ai rompu ma promesse ; pourtant, ô Seigneur, je te prie de me bénir et de pardonner mon péché, bien que je garde mon argent, et de me rendre heureux dans ton amour. » De telles prières seront-elles exaucées ? Jamais.

Mais, frères, je vois qu'il m'est impossible d'aborder tous les points dont j'avais l'intention de parler ; je vais donc m'arrêter ici, et je terminerai ce sujet une autre fois.

Discours 20

L'instruction des jeunes convertis

Pais mes agneaux. (Jean 21,15)

J'ai parlé sur ce texte dans mon dernier discours, et j'ai dû, faute de temps, laisser de côté bien des points que je souhaitais présenter au sujet de L'INSTRUCTION DES JEUNES CONVERTIS.

Ce soir, je me propose de poursuivre le sujet :

I. En relevant plusieurs autres points sur lesquels les jeunes convertis doivent être instruits.

II. En montrant de quelle manière l'Église doit traiter les jeunes convertis.

III. En mentionnant quelques-uns des maux qui découlent naturellement d'une instruction défectueuse donnée à ce stade de l'expérience chrétienne.

I. Je vais reprendre le sujet là où je l'ai laissé, en mentionnant quelques autres instructions qu'il importe de donner aux jeunes convertis.

1. Il est très important qu'on fasse comprendre de bonne heure aux jeunes convertis *en quoi consiste la religion*. Vous serez peut-être surpris que je parle de cela. « Comment ! Ils sont convertis, et ils ne savent pas en quoi consiste la religion ? » Je réponds : ils le sauraient, s'ils n'avaient reçu d'autre instruction que celle qu'on tire de la Bible. Mais une multitude de gens se sont imprégnés de telles idées sur la religion que non seulement les jeunes convertis, mais une grande partie de l'Église ne savent pas en quoi elle consiste, du moins pas au point d'en avoir une idée claire et distincte. Il y a beaucoup de pasteurs qui ne le savent pas. Je ne veux pas dire qu'ils n'ont aucune religion, car on peut

charitablement croire qu'ils en ont ; ce que je veux dire, c'est qu'ils ne discernent pas en quoi elle consiste, et qu'ils sont incapables d'exposer correctement ce qui constitue la vraie religion et ce qui ne la constitue pas. Il est important d'enseigner aux jeunes convertis :

Négativement, en quoi la religion ne consiste pas.

(1.) Elle ne consiste pas dans la connaissance des doctrines. La connaissance est indispensable à la religion, mais elle n'est pas la religion. Le diable a la connaissance des doctrines, mais il n'a pas de religion. Un homme peut avoir toute la connaissance doctrinale qu'on voudra sans une parcelle de religion. Pourtant, certaines personnes ont sur ce point des idées bien étranges, comme si posséder la connaissance des doctrines était le signe d'un accroissement de piété. J'ai entendu un jour une remarque de ce genre : dans un cas précis, où quelques jeunes convertis avaient fait des progrès rapides dans la connaissance des doctrines, une personne qui le constatait dit : « Comme ces jeunes convertis croissent dans la grâce ! » Elle confondait le progrès dans la connaissance avec le progrès dans la piété. La vérité, c'est qu'elle n'avait aucun moyen de juger de leur croissance dans la grâce, et que le fait qu'ils progressaient dans la connaissance des doctrines n'en était pas une preuve.

(2.) Il faut leur enseigner que la religion n'est pas une substance. Elle n'est pas une racine, une pousse, une semence, ni quoi que ce soit d'autre qui se trouverait dans l'esprit comme une partie de l'esprit lui-même. On parle souvent de la religion comme si c'était quelque chose qui peut rester enfoui dans l'esprit, comme une étincelle peut rester enfouie sous la cendre : elle ne se montre pas, elle ne produit aucun effet, mais elle vit pourtant, prête à agir dès qu'on la découvre. Et de la même manière, les gens pensent qu'ils peuvent avoir de la religion, comme une chose qui demeure en eux, bien qu'ils ne la manifestent pas en obéissant à Dieu. Mais il faut leur enseigner que ce n'est pas là la nature de la religion. Elle n'est ni une partie de l'esprit lui-même, ni une partie du corps ; elle n'est

pas non plus une racine, une semence ou une étincelle qui pourrait exister tout en restant cachée et sans produire aucun effet.

(3.) Enseignez-leur que la religion ne consiste pas dans les ravissements, les extases ou les grands élans du sentiment. Il peut y en avoir beaucoup là où il y a de la religion. Mais il faut bien comprendre que ce sont toutes des émotions involontaires, et qu'elles peuvent exister dans toute leur force là où il n'y a aucune religion. Elles peuvent n'être que des jeux de l'imagination, sans la moindre affection vraiment religieuse. Des gens peuvent en éprouver au point de s'évanouir réellement d'extase, et même à propos de la religion, sans avoir aucune religion. J'ai connu une personne presque transportée de ravissement à la simple vue des attributs naturels de Dieu, de sa puissance et de sa sagesse, telles qu'elles se déploient dans le ciel étoilé, et pourtant cette personne n'avait aucune religion. La religion, c'est l'obéissance à Dieu, la soumission volontaire de l'âme à la volonté de Dieu.

(4.) La religion ne consiste pas non plus à aller aux réunions, à lire la Bible, à prier, ni dans aucun autre de ce qu'on appelle communément les devoirs religieux. L'expression même de « devoirs religieux » devrait être rayée du vocabulaire des jeunes convertis. Il faut leur faire savoir que ces actes ne sont pas la religion. Beaucoup deviennent très stricts dans l'accomplissement de certaines choses qu'ils appellent des devoirs religieux, et s'imaginent que c'est cela, être religieux, alors qu'ils négligent les devoirs ordinaires de la vie, qui constituent en fait UNE VIE DE PIÉTÉ. La prière peut être une expression et un acte de piété, ou ne pas l'être. Aller à l'église ou à une réunion de prière peut être considéré soit comme un moyen, soit comme un acte, soit comme l'expression d'un sentiment pieux ; mais le fait de les accomplir ne fait pas d'un homme un chrétien, et l'on peut y mettre une grande exactitude et un grand zèle sans une parcelle de religion. Si l'on n'apprend pas aux jeunes convertis à faire la distinction, ils risquent d'être amenés à penser qu'il y a quelque chose de particulier dans ce qu'on appelle les devoirs religieux, et à s'imaginer qu'ils ont beaucoup de religion parce qu'ils abondent en

certains actes qu'on appelle communément des devoirs religieux, alors qu'ils peuvent en même temps manquer gravement d'honnêteté, de fidélité, d'exactitude, de tempérance, ou de n'importe lequel de ce qu'il leur plaît d'appeler leurs devoirs ordinaires. Ils peuvent être très pointilleux sur certaines choses, payer la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et pourtant laisser ce qui est plus important dans la loi, la justice et l'amour de Dieu (Matthieu 23,23 ; Luc 11,42).

(5.) La religion ne consiste pas dans le désir de faire de bonnes actions. Des désirs qui n'aboutissent pas à un choix et à une action ne sont pas vertueux. Ils ne sont pas non plus nécessairement vicieux. Ils peuvent naître involontairement dans l'esprit, à la vue de certains objets ; mais tant qu'ils ne produisent aucun acte volontaire, ils ne sont pas plus vertueux ou vicieux que les battements du pouls, sauf dans les cas où nous les avons indirectement fait naître par notre volonté, en nous plaçant volontairement dans des circonstances propres à les exciter. L'homme le plus méchant de la terre peut avoir de puissants désirs de sainteté. Y avez-vous jamais pensé ? Il peut voir clairement que la sainteté est le seul moyen, le moyen indispensable, d'être heureux. Et dès l'instant où il saisit la sainteté comme un moyen d'être heureux, il la désire naturellement. Il est à craindre qu'une multitude de gens ne s'abusent en supposant qu'un désir de sainteté, en tant que moyen d'être heureux, c'est la religion. Beaucoup, sans doute, se font un grand mérite de désirs qui n'aboutissent jamais à faire le bon choix. Ils éprouvent le désir de faire leur devoir, mais ne choisissent pas de le faire, parce que, tout bien pesé, ils ont des désirs plus forts encore de ne pas le faire. Dans de tels désirs, il n'y a aucune vertu. Pour être vertueux aux yeux de Dieu, une action ou un désir doit être un acte de la volonté. Les gens parlent souvent sur ce sujet de la façon la plus absurde, comme si leurs désirs avaient en eux quelque chose de bon tant qu'ils restent de simples désirs. « Je crois que je désire faire ceci ou cela. » Mais le faites-vous ? « Oh ! non, mais j'éprouve souvent le désir de le faire. » C'est de l'athéisme pratique.

Quels que soient les désirs qu'une personne puisse avoir, s'ils ne se traduisent pas en un choix et une action réels, ils ne sont pas vertueux. Et aucun degré de désir n'est en lui-même vertueux. Si l'on pouvait mettre cette idée en pleine lumière et l'enfoncer solidement dans l'esprit des hommes, elle anéantirait probablement les espérances de la moitié de l'Église, qui vit de ses bons désirs tout en ne faisant rien pour Dieu.

(6.) Il faut leur faire comprendre que rien de ce qui est égoïste n'est la religion. Quels que soient les désirs qu'ils puissent avoir, quels que soient les choix et les actions qu'ils accomplissent, si au bout du compte le motif en est égoïste, il n'y a là aucune religion. Un homme peut tout aussi bien commettre un péché en priant, en lisant la Bible ou en allant à la réunion qu'en faisant n'importe quoi d'autre, si son motif est égoïste. Supposez qu'un homme prie uniquement en vue de favoriser son propre bonheur. Est-ce de la religion ? Qu'est-ce, sinon tenter de faire de Dieu son serviteur tout-puissant ? Ce n'est rien d'autre que se lancer dans une vaste spéculation et mettre l'univers, Dieu compris, à contribution pour se rendre heureux. C'est le comble de la méchanceté. C'est si loin d'être de la piété que c'est en réalité une méchanceté au plus haut degré.

(7.) Rien n'est agréable à Dieu, en tant que religion, à moins d'être fait de tout cœur, pour plaire à Dieu. Aucune action extérieure n'a rien de bon, rien que Dieu approuve, à moins d'être accomplie pour de bons motifs et du fond du cœur.

(a) Il faut enseigner aux jeunes convertis, pleinement et positivement, que toute la religion consiste à obéir à Dieu de tout cœur. Toute la religion consiste en une action volontaire. Tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable aux yeux de Dieu, tout ce qu'on appelle à juste titre religion, consiste en une action volontaire, à obéir volontairement et de tout cœur à la volonté de Dieu.

2. Il faut enseigner aux jeunes convertis que le devoir du renoncement à soi-même est l'un des traits dominants de l'Évangile. Ils doivent comprendre qu'ils ne sont pieux que dans la mesure exacte où ils sont

disposés à se charger chaque jour de leur croix et à renoncer à eux-mêmes pour Christ (Luc 9,23). Il y a bien peu de renoncement dans l'Église, et la raison en est qu'on perd tellement de vue ce devoir quand on instruit les jeunes convertis. Combien rarement leur dit-on que le renoncement à soi-même est le trait dominant du christianisme ! Quand on plaide pour des œuvres de bienfaisance, combien de fois verrez-vous des pasteurs et des agents qui ne demandent même pas aux chrétiens de se priver pour faire avancer l'œuvre ! Ils leur demandent seulement de donner ce dont ils peuvent se passer sans aucune gêne, ou, en d'autres termes, d'offrir au Seigneur ce qui ne leur coûte rien. Quelle abomination ! Ils ne demandent que le surplus, ce dont on n'a pas besoin, ce qu'on peut donner sans que cela change rien. Il n'y a aucune religion dans cette manière de donner. Un homme pourrait donner à une œuvre de bienfaisance cent mille dollars, il n'y aurait là aucune religion, s'il pouvait les donner sans gêne et qu'il n'y eût dans ce don aucun renoncement. Jésus-Christ a pratiqué le renoncement pour sauver les pécheurs. Dieu le Père aussi a pratiqué le renoncement en donnant son Fils pour qu'il meure pour nous, en nous épargnant et en supportant notre perversité. Le Saint-Esprit pratique le renoncement en daignant lutter avec des êtres aussi impurs pour les amener à Dieu. Les anges pratiquent le renoncement en veillant sur ce monde. Les apôtres ont implanté la religion chrétienne parmi les nations en pratiquant le renoncement. Et nous penserions être religieux sans aucun renoncement ? Nous nous appellerions chrétiens, disciples de Christ, temples du Saint-Esprit, et nous prétendrions à la communion des apôtres, alors que nous ne nous sommes jamais privés de rien de ce qui pouvait contribuer à notre plaisir personnel pour faire avancer le royaume de Christ ? Il faut faire voir aux jeunes convertis que s'ils ne sont pas disposés à se dépenser tout entiers pour Dieu, prêts à sacrifier leur vie et tout le reste pour Christ, ils n'ont pas l'Esprit de Christ, et ne lui appartiennent pas (Romains 8,9).

3. Il faut leur enseigner ce qu'est la *sanctification*. « Comment ! direz-vous, tous ceux qui sont chrétiens ne savent-ils pas ce qu'est la

sanctification ? » Non, beaucoup ne le savent pas. Une multitude de gens seraient tout aussi embarrassés pour dire de façon intelligible ce qu'est la sanctification que pour dire ce qu'est la religion. Si l'on posait la question à chaque chrétien de profession de cette ville : « Qu'est-ce que la sanctification ? », je doute qu'un sur dix donne une réponse juste. Ils s'embrouilleraient exactement comme lorsqu'ils entreprennent de dire ce qu'est la religion : ils en parlent comme de quelque chose qui dort dans l'âme, quelque chose qu'on y a mis et qui y reste, quelque chose qu'on peut pratiquer ou non sans qu'il cesse d'être en eux. De même, ils parlent de la sanctification comme si c'était une sorte de lavage qui enlève une souillure, ou une purge qui élimine une impureté physique. Ou bien ils en parlent comme si les facultés étaient imprégnées de péché et que la sanctification consistait à en ôter les taches. Voilà pourquoi certaines personnes prient pour être sanctifiées tout en pratiquant le péché, supposant manifestement que la sanctification est quelque chose qui précède l'obéissance. Il faut leur enseigner que la sanctification n'est pas quelque chose qui précède l'obéissance, un changement dans la nature ou la constitution de l'âme. Non, la sanctification est l'obéissance, et, en tant que chose qui progresse, elle consiste à obéir à Dieu de façon de plus en plus parfaite et constante.

4. Il faut instruire les jeunes convertis de façon qu'ils comprennent ce qu'est la persévérance. C'est étonnant, la façon dont les gens parlent de la persévérance. Comme si la doctrine de la persévérance était : « Une fois dans la grâce, toujours dans la grâce », ou : « Une fois converti, sûr d'aller au ciel. » Ce n'est pas là l'idée de la persévérance. La véritable idée, c'est que si un homme est réellement converti, il CONTINUERA d'obéir à Dieu. Et par voie de conséquence, il ira sûrement au ciel. Mais si quelqu'un se met dans l'idée que, parce qu'il est converti, il ira assurément au ciel, cet homme ira presque assurément en enfer.

5. Il faut enseigner aux jeunes convertis à être religieux en toutes choses. Ils doivent viser à être religieux dans chaque domaine de la vie et dans tout ce qu'ils font. S'ils ne visent pas à cela, qu'ils comprennent qu'ils

n'ont aucune religion. S'ils n'ont pas l'intention et le but de garder tous les commandements de Dieu, quelle prétention peuvent-ils avoir à la piété ? « Quiconque observe toute la loi, mais pèche contre un seul commandement, devient coupable de tous » (Jacques 2,10). Il encourt justement la peine tout entière. S'il désobéit habituellement à Dieu sur un point particulier, il ne lui obéit en fait sur aucun point. L'obéissance à Dieu consiste dans l'état du cœur. C'est être disposé à obéir à Dieu ; disposé à ce que Dieu règne en toutes choses. Mais si un homme désobéit habituellement à Dieu sur un point quelconque, il est dans une disposition d'esprit qui rend impossible l'obéissance en quoi que ce soit d'autre. Dire qu'en certaines choses un homme obéit à Dieu par respect pour son autorité, et qu'en d'autres choses il refuse d'obéir, c'est absurde. Le fait est que l'obéissance à Dieu consiste dans un cœur disposé à obéir, qui préfère l'autorité et les commandements de Dieu à toute autre chose. Si donc quelqu'un paraît obéir en certaines choses, et pourtant désobéit avec persistance et en connaissance de cause en une seule chose, il s'abuse. Il pèche contre un seul commandement, et cela prouve qu'il est coupable de tous ; en d'autres termes, qu'il n'obéit pas du tout de cœur. Un homme peut passer la moitié de son temps à prier et n'avoir aucune religion ; s'il ne garde pas les commandements de Dieu, ses prières mêmes seront odieuses à Dieu. « Si quelqu'un détourne l'oreille pour ne pas écouter la loi, sa prière même est une abomination » (Proverbes 28,9). Vous entendez cela ? Si un homme refuse d'obéir à la loi de Dieu, s'il refuse de se soumettre à un seul devoir, il ne peut pas prier, il n'a aucune religion, ses dévotions mêmes sont odieuses.

6. Par des instructions appropriées, on amène facilement les jeunes convertis à être « tempérants en toutes choses » (1 Corinthiens 9,25). Pourtant c'est là un sujet très négligé à l'égard des jeunes convertis, et presque perdu de vue dans les Églises. Il y a énormément d'intempérance dans les Églises. Je ne parle pas en particulier de l'intempérance dans la boisson, mais de l'intempérance dans le manger et dans la manière de vivre en général. Il n'y a en fait que peu de conscience là-dessus dans les

Églises. Et c'est pourquoi la réforme progresse si lentement sur ce point. Seule une conscience éclairée peut faire avancer une réforme durable. Il y a dix ans, la plupart des pasteurs usaient de l'eau-de-vie et en gardaient chez eux pour en offrir à leurs amis et à leurs frères dans le ministère. Et la grande masse des membres des Églises en faisaient autant. Aujourd'hui, il n'y en a plus guère, parmi les uns ou les autres, à part les vrais ivrognes, qui le fassent. Mais il y en a encore beaucoup qui se permettent sans scrupule l'usage du vin. Il y a des pasteurs, et beaucoup de chrétiens de profession, qui boivent du vin contenant autant d'alcool qu'un mélange de cognac et d'eau. C'est de l'intempérance. Chiquer et fumer le tabac sont de purs actes d'intempérance. S'ils font usage de ces simples stimulants sans qu'il y ait aucune nécessité, qu'est-ce, sinon de l'intempérance ? Ce n'est pas être tempérant en toutes choses. Tant que les chrétiens n'auront pas de conscience sur ce sujet, et qu'on ne leur aura pas fait sentir qu'ils n'ont pas le droit d'être intempérants en quoi que ce soit, ils ne feront que peu de progrès dans la religion. On sait bien, ou l'on devrait savoir, que LE THÉ ET LE CAFÉ ne contiennent aucun élément nutritif. Ce sont de purs stimulants. Ils traversent l'organisme sans être digérés. Le lait et le sucre que vous y mettez sont nourrissants. Et ils le seraient tout autant si vous les mêliez à du rhum pour en faire un punch au lait. Mais le thé et le café n'apportent aucune nourriture. Et pourtant j'ose dire que la majorité des familles de cette ville dépensent davantage en une année pour leur thé et leur café que pour sauver le monde de l'enfer. C'est probablement vrai d'Églises entières. Même des agents de sociétés de bienfaisance osent parcourir les Églises pour solliciter des fonds en faveur des missions et d'autres institutions, tout en faisant usage de thé, de café, et dans certains cas de tabac. Étrange ! Il y a en ce moment dans cette ville un agent chargé de recueillir des fonds qui fait usage de ces trois stimulants, pires qu'inutiles. Et de plus, c'est un ministre de l'Évangile ! Sans aucun doute, beaucoup dépensent cinq fois plus pour la pure intempérance qu'ils ne donnent pour tous les efforts faits pour sauver le monde. Si l'on pouvait faire savoir à l'Église combien

elle dépense pour ce qui n'est que poison, et rien d'autre, elle en serait stupéfaite. Asseyez-vous et parlez avec bien des gens : ils soutiendront avec acharnement qu'ils ne peuvent pas se passer de ces stimulants, de ces poisons, et qu'ils ne peuvent pas y renoncer, non, pas même pour racheter le monde de la damnation éternelle. Et très souvent, ils vont jusqu'à se fâcher quand on discute avec eux, dès que l'argument commence à piquer leur conscience. Oh ! jusqu'à quand l'Église montrera-t-elle son visage hypocrite au concert mensuel de prière pour prier Dieu de sauver le monde, alors qu'elle jette en réalité cinq fois plus d'argent dans la pure intempérance qu'elle n'en donnera pour sauver le monde ? Certains d'entre vous pensent peut-être que ce sont là de petites choses, et qu'il est tout à fait au-dessous de la dignité de la chaire de faire un discours contre le thé et le café. Mais je vous dis que vous vous trompez lourdement si vous pensez que ce sont de petites choses, alors qu'elles rendent l'Église odieuse aux yeux de Dieu en étalant son hypocrisie et sa convoitise. Voici quelqu'un qui prétend s'être donné tout entier au service de Jésus-Christ, et pourtant il refuse de se priver d'une seule de ses convoitises chéries, puis il va prier : « Ô Seigneur, sauve le monde ; ô Seigneur, que ton règne vienne ! » Je vous dis que c'est de l'hypocrisie. De telles prières seront-elles exaucées ? À moins que les hommes ne soient disposés à renoncer à eux-mêmes, je ne donnerais pas un liard pour les prières d'autant de chrétiens de profession de cette espèce qu'il en faudrait pour couvrir tous les États-Unis.

Voilà ce qu'il faut enseigner aux jeunes convertis. Il faut en arriver là dans l'Église : qu'on n'appelle pas chrétiens des hommes qui ne veulent pas couper leur main droite et arracher leur œil droit (Matthieu 5,29-30), et renoncer à eux-mêmes pour l'amour de Christ. Une petite chose ? Voyez comme elle empoisonne l'esprit de prière ! Voyez comme elle avilit l'âme et la rend charnelle ! Est-ce une bagatelle au-dessous de la dignité de la chaire ? Quand ces complaisances intempérantes de toute sorte coûtent à l'Église cinq fois, sinon cinquante fois, plus que tout ce qu'elle fait pour le salut du monde.

On a récemment fait une estimation montrant que les États-Unis consomment chaque année pour sept millions de dollars de café ; et qui ne sait qu'une grande partie en est consommée par l'Église ? Et pourtant de graves pasteurs et des membres d'Églises chrétiennes n'ont pas honte qu'on les voie cautionner cet énorme gaspillage d'argent, alors que, dans le même temps, les pauvres païens font porter à tous les vents du ciel leur cri d'angoisse pour appeler au secours. Le ciel crie d'en haut : « Allez, prêchez la bonne nouvelle à toute la création » (Marc 16,15). L'enfer gémit d'en bas, et dix mille voix crient du ciel, de la terre et de l'enfer : « Faites quelque chose pour sauver le monde ! » Faites-le maintenant. Oh ! maintenant, sinon des millions d'autres seront en enfer par votre négligence. Et, oh ! ne l'annoncez point dans Gath (2 Samuel 1,20) : l'Église, le ministère, ne veulent même pas renoncer à leurs convoitises pour sauver un monde. Est-ce là le christianisme ? De quel droit employez-vous l'argent de Christ à un tel usage ? Êtes-vous un intendant ? Qui vous a donné cette liberté ? Prenez-y garde, de peur qu'on ne découvre à la fin que vous avez préféré votre propre satisfaction à l'obéissance, et que vous avez eu « pour dieu votre ventre » (Philippiens 3,19).

C'est quand ils sont de jeunes convertis qu'il faut leur enseigner ces choses pour qu'elles portent du fruit. Si on ne les instruit pas comme il faut à ce moment-là, s'ils prennent une mauvaise habitude et commencent par une manière de vivre facile et complaisante envers eux-mêmes, il est rare qu'ils se réforment jamais à fond. J'ai parlé de ces sujets avec de vieux chrétiens de profession, et j'ai été stupéfait de leur obstination opiniâtre à satisfaire leurs convoitises. Et je suis convaincu que l'Église ne pourra jamais sortir de cette paresse tant qu'on n'aura pas fidèlement appris aux jeunes convertis, dès le début de leur vie religieuse, à être tempérants en toutes choses.

7. Il faut leur enseigner à avoir tout autant de religion dans toutes leurs affaires que dans la prière ou en allant aux réunions. Ils doivent être tout aussi saints, tout aussi vigilants, viser tout aussi uniquement à la gloire

de Dieu, être tout aussi sincères et sérieux dans toutes leurs occupations quotidiennes que lorsqu'ils s'approchent du trône de la grâce. Sinon, leurs exercices du dimanche seront une abomination.

8. Il faut leur enseigner qu'il est nécessaire qu'ils soient tout aussi saints qu'ils pensent que les pasteurs doivent l'être. On a eu longtemps l'idée que les pasteurs sont tenus d'être saints et de pratiquer le renoncement. Et ils le sont. Mais il est étrange qu'on suppose que les pasteurs sont tenus d'être plus saints que les autres. Les gens seraient choqués de voir un pasteur faire preuve de légèreté, courir après les modes, se mettre en colère, habiter une belle maison ou rouler en voiture de maître. Oh ! c'est affreux. Cela ne sied pas à un pasteur. Vraiment ! Que la femme d'un pasteur porte un si beau chapeau, ou un châle de soie pareil ! Oh ! non. Mais chez un laïque ou la femme d'un laïque, ils ne trouvent rien à redire à tout cela. Ce n'est pas du tout choquant. Je ne dis pas que ces choses siéent à un pasteur ; je sais bien que non. Mais, aux yeux de Dieu, elles siéent tout autant à un pasteur qu'à un laïque. Vous n'avez pas plus le droit qu'un pasteur de vous livrer à la vanité, à la folie et à l'orgueil. Pouvez-vous aller au ciel sans être sanctifiés ? Pouvez-vous être saints sans vivre pour Dieu et sans faire tout ce que vous faites pour sa gloire ? J'ai entendu des hommes qui se disaient pieux parler contre le fait que les pasteurs aient de gros traitements et mènent un train de vie coûteux, alors qu'eux-mêmes dépensaient en réalité beaucoup plus d'argent pour l'entretien de leur famille qu'aucun pasteur. Que penserait-on d'un pasteur qui vivrait sur le pied où vivent bien des chrétiens de profession et des anciens d'Église dans cette ville ? Eh bien, tout le monde dirait que ce sont des hypocrites. Mais c'est tout autant une preuve d'hypocrisie, chez un laïque, de dépenser l'argent de Dieu pour satisfaire ses convoitises, ou pour plaire au monde ou à sa famille, que chez un pasteur qui ferait de même. C'est affligeant d'entendre certains de nos laïques les plus en vue dire que c'est déshonorer la religion que de donner aux pasteurs un gros traitement et de les laisser mener un train de vie coûteux, alors qu'en fait leurs propres dépenses, compte tenu de la taille

de leur famille et des gens qu'ils reçoivent, dépassent de loin celles de n'importe quel pasteur. Tout cela vient d'idées fondamentalement fausses dont ils se sont imprégnés quand ils étaient de jeunes convertis. On a appris aux jeunes convertis à s'attendre à ce que les pasteurs aient toute la religion, et surtout tout le renoncement ; et tant que cela durera, il n'y a aucun espoir que l'Église fasse jamais grand-chose pour la gloire de Dieu ou la conversion du monde. Il n'y a rien de tout cela dans la Bible. Où Dieu a-t-il dit : « Vous, pasteurs, aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée et de toute votre force », ou : « Vous, pasteurs, faites tout ce que vous faites pour la gloire de Dieu » ? Cela est dit à tous sans distinction, et celui qui tente de se dispenser d'un devoir ou d'un renoncement, d'une vigilance ou d'une sobriété, en s'en déchargeant sur les pasteurs, ou qui se risque à adopter pour lui-même une règle de vie sainte plus basse que celle qu'il juge convenable pour un pasteur, court grand risque de se montrer hypocrite et de payer en enfer le prix de sa folie.

Beaucoup dépend des instructions données aux jeunes convertis. S'ils prennent une fois l'habitude de supposer qu'ils peuvent se permettre des choses qu'ils condamneraient chez un pasteur, il y a dix à parier contre un qu'ils n'en sortiront jamais.

8. Ils doivent viser à être parfaits. Il faut enseigner à chaque jeune converti que si son *intention* n'est pas de vivre sans péché, il n'a pas encore commencé à être religieux. Qu'est-ce que la religion, sinon un amour suprême pour Dieu, et une intention suprême du cœur, une disposition, à obéir à Dieu ? Là où cela n'existe pas, il n'y a aucune religion. Professer qu'on est parfait est une chose ; professer et sentir qu'on doit être parfait en est une autre. Dire que les hommes doivent être parfaits, et qu'ils peuvent l'être s'ils y sont disposés, est une chose ; dire qu'ils sont parfaits en est une autre. Si quelques-uns sont prêts à dire qu'ils sont parfaits, tout ce que j'ai à dire, c'est : qu'ils le prouvent. S'ils le sont, j'espère qu'ils le montreront par leurs actes ; autrement, nous ne pourrons jamais croire qu'ils sont parfaits.

Mais c'est le devoir de tous d'être parfaits et de se proposer une obéissance entière, perpétuelle et universelle à Dieu. Leur intention constante doit être de vivre entièrement pour Dieu et d'obéir à tous ses commandements. Ils doivent vivre de telle sorte que, s'ils venaient à pécher, ce serait une inconséquence, une exception, un cas isolé, où ils agiraient contrairement à l'intention arrêtée et générale et à l'orientation de leur vie. Ils ne doivent pas pécher du tout ; ils sont tenus d'être aussi saints que Dieu est saint, et il faut enseigner aux jeunes convertis à partir dans la bonne direction, sinon ils ne seront jamais dans le vrai.

9. Il faut leur enseigner à faire briller leur lumière.

Si le jeune converti ne fait pas briller sa lumière, s'il ne la tient pas élevée devant le monde, elle s'éteindra. S'il ne se remue pas, s'il ne sort pas pour essayer d'éclairer ceux qui l'entourent, sa lumière s'éteindra, et son âme sera bientôt dans les ténèbres. Parfois, les jeunes convertis semblent disposés à se tenir tranquilles et à ne rien faire en public avant d'avoir reçu beaucoup de lumière, ou beaucoup de religion. Mais ce n'est pas la bonne manière. Que le converti se serve de ce qu'il a ; qu'il élève hardiment et honnêtement sa petite chandelle vacillante, et alors Dieu y versera l'huile et fera de lui comme une torche flamboyante. Mais Dieu ne prendra pas la peine d'entretenir une lumière qu'on tient cachée. Pourquoi le ferait-il ? À quoi bon ?

Voilà pourquoi tant de gens éprouvent si peu de joie dans la religion. Ils ne font aucun effort pour honorer Dieu. Le peu qu'ils éprouvent, ils le gardent si entièrement pour eux-mêmes qu'il n'y a aucune bonne raison pour que Dieu leur accorde ses bénédictions et ses bienfaits.

10. Il faut leur enseigner comment gagner des âmes à Christ. Il faut enseigner aux jeunes convertis, en détail, ce qu'ils doivent faire pour cela et comment le faire, puis leur apprendre à vivre pour cette fin, comme le grand but dominant de leur vie. Quelle étrange conduite on a parfois suivie ! Ces personnes ont été converties, et les voilà. Elles entrent dans l'Église, et ensuite on les laisse continuer leurs affaires exactement

comme avant ; elles ne font rien, on ne leur apprend à rien faire pour Christ, et le seul changement, c'est qu'elles vont plus régulièrement à l'église le dimanche et se laissent nourrir par le pasteur, comme on dit. Mais supposez qu'il les nourrisse : elles ne deviennent pas fortes, car elles ne peuvent pas digérer, faute de prendre de l'exercice. Elles deviennent des dyspeptiques spirituels. Or le grand but pour lequel les chrétiens sont convertis et laissés dans ce monde, c'est d'arracher les pécheurs du feu (Jude 23). S'ils n'y parviennent pas, ils feraient mieux d'être morts. Et il faut enseigner cela aux jeunes convertis dès qu'ils sont nés dans le royaume. La première chose qu'ils doivent faire, c'est de se mettre à l'œuvre dans ce but : sauver des pécheurs.

II. Je dois montrer comment l'Église doit traiter les jeunes convertis.

1. Les anciens membres de l'Église devraient être capables de donner aux jeunes convertis beaucoup d'instruction, et ils devraient la leur donner. Mais la vérité est que la grande masse des chrétiens de profession dans les Églises ne savent pas donner une bonne instruction aux jeunes convertis, et que, s'ils essaient de les instruire, ils ne leur donnent qu'un enseignement faux. L'Église devrait être capable d'instruire ses enfants ; et quand elle les reçoit, elle devrait être aussi occupée à les former à l'action que les mères le sont à apprendre à leurs petits enfants ce qu'ils auront besoin de savoir et de faire plus tard. Mais c'est bien loin d'être le cas en général. Et nous ne pouvons jamais espérer voir les jeunes convertis s'attacher d'ordinaire franchement à leur devoir et aller droit de l'avant sans déclin ni rechute, tant qu'ils ne seront pas formés avec intelligence par l'Église.

2. Il ne faut pas tenir les jeunes convertis en arrière du reste de l'Église. Combien de fois voit-on l'ancien membre d'Église tenir les jeunes convertis en arrière du reste de l'Église et les empêcher de prendre une part active à la religion, de peur qu'ils ne deviennent orgueilleux spirituellement ! Dans ces Églises-là, on demande rarement ou jamais aux jeunes convertis de prendre part aux réunions, on ne les met à

aucune tâche active ni à rien de semblable, de peur qu'ils ne s'enflent d'orgueil spirituel. Ainsi l'Église se fait la modeste gardienne de leur humilité, et leur apprend à se mettre en file derrière les vieux membres et les anciens raides, secs et froids, de peur que, si on leur permet de faire quoi que ce soit pour Christ, cela ne les rende orgueilleux. Alors que le vrai moyen de rendre les jeunes convertis humbles et de les garder tels, c'est de les mettre à l'œuvre et de les y maintenir. C'est le moyen de garder Dieu avec eux, et tant que Dieu est avec eux, il prendra soin de leur humilité. Tenez-les constamment engagés dans la religion, et alors l'Esprit de Dieu demeurera avec eux, et ils seront gardés humbles par le procédé le plus efficace. Mais si on laisse les jeunes convertis se ranger derrière les anciens membres, où ils ne peuvent jamais rien faire, ils ne sauront jamais de quel esprit ils sont animés, et c'est justement le moyen de les exposer au danger de la pire espèce d'orgueil spirituel.

3. L'Église doit veiller sur eux et les avertir des dangers qu'ils courent, exactement comme une tendre mère veille sur ses jeunes enfants. Les jeunes convertis ne connaissent pas du tout les dangers qui les entourent. Les ruses du diable, les tentations du monde, la puissance de leurs propres passions et habitudes, et les mille formes du danger, ils ne les connaissent pas ; et si l'on ne veille pas sur eux et qu'on ne les avertit pas comme il faut, ils se jetteront tout droit dans le danger. Voyez cette mère qui veille sur son petit enfant. Le laisse-t-elle mettre sa petite main dans la flamme de la chandelle, ou ramper là où il tombera, parce que son aveuglement et son ignorance ne l'empêchent pas d'en avoir envie ? L'Église doit veiller sur ses jeunes enfants et en prendre soin, exactement comme les mères de cette grande ville veillent sur leurs petits enfants, de peur que les charrettes ne les écrasent, ou qu'ils ne s'égarent et ne se perdent ; ou comme elles veillent sur eux pendant qu'ils grandissent, de peur qu'ils ne soient entraînés dans les tourbillons de l'iniquité. L'Église doit veiller sur tous les intérêts de ses jeunes membres, savoir où ils sont, et quels sont leurs habitudes, leurs tentations, leurs dangers, leurs privilèges, l'état de la religion dans leur cœur, leur esprit de prière.

Regardez cette mère inquiète, quand elle voit la pâleur gagner le petit front de son enfant. « Qu'as-tu, mon enfant ? As-tu mangé quelque chose qui ne te convient pas ? As-tu pris froid ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Oh ! qu'il en va autrement des enfants de l'Église, des agneaux que le Sauveur a confiés aux soins de ses Églises ! Hélas ! au lieu de retenir ses enfants et de prendre soin d'eux, l'Église les laisse aller n'importe où et se débrouiller tout seuls. Que dirions-nous d'une mère qui laisserait sciemment son petit enfant trottiner jusqu'au bord d'un précipice ? Ne dirions-nous pas qu'elle est horriblement coupable d'agir ainsi, et que si l'enfant tombait et se tuait, son sang retomberait sur la tête de sa mère ? Quelle est donc la culpabilité de l'Église qui néglige sciemment ses jeunes convertis ? J'ai connu des Églises où l'on commençait par négliger totalement les jeunes convertis et par les regarder avec soupçon et jalousie ; personne n'allait les voir pour les affermir, les encourager ou les conseiller ; on ne faisait rien pour les amener à se rendre utiles, pour leur apprendre ce qu'ils devaient faire ou comment le faire, ou pour leur ouvrir un champ de travail. Et puis, quoi ensuite ? Eh bien, quand on s'aperçoit que les jeunes convertis ne peuvent pas tout supporter, et qu'on les voit se refroidir et reculer sous le traitement qu'on leur a fait subir, on se retourne simplement contre eux pour les maltraiter parce qu'ils n'ont pas tenu bon.

4. Soyez pleins de tendresse quand vous les reprenez. Quand les chrétiens trouvent nécessaire de reprendre des jeunes convertis, ils doivent prendre extrêmement garde à la manière de le faire. Les membres plus âgés de l'Église doivent veiller fidèlement sur les jeunes convertis, et quand ceux-ci commencent à perdre du terrain ou à s'écarter, il faut les avertir promptement et, s'il le faut, les reprendre. Mais le faire de la mauvaise manière est pire que de ne pas le faire. On le fait parfois d'une manière brusque, dure, grossière, et qui a l'air de condamner, plus proche de la gronderie que de l'exhortation fraternelle. Une telle manière, au lieu d'inspirer la confiance ou de conduire à l'amendement, est tout juste propre à endurcir le cœur du jeune converti et à l'affermir dans ses

mauvaises voies, tout en fermant son esprit à l'influence de gardiens aussi prompts à condamner. Le cœur d'un jeune converti est tendre et facile à blesser, et parfois un seul regard dur le mettra dans un état d'esprit qui fixera en lui ses erreurs et le fera aller de mal en pis.

Vous qui êtes parents, vous savez combien il est important, quand vous reprenez vos enfants, qu'ils voient que vous le faites pour les meilleurs motifs, pour leur bien, parce que vous voulez qu'ils soient sages, et non parce que vous êtes en colère. Autrement, ils en viendront vite à vous considérer comme un tyran plutôt que comme un ami. Il en est exactement de même des jeunes convertis. La bonté et la tendresse, même dans la réprimande, gagneront leur confiance, vous les attacheront, et donneront du poids à vos instructions et à vos conseils fraternels, si bien que vous pourrez les façonner en chrétiens accomplis. Si au contraire vous êtes sévères et pointilleux dans votre manière, c'est le moyen de leur faire penser que vous voulez les dominer. Beaucoup de gens, sous prétexte d'être fidèles, comme ils disent, blessent souvent les jeunes convertis d'une manière si sévère et si autoritaire qu'ils les font fuir, ou peut-être les écrasent jusqu'au découragement et à l'apathie. Les jeunes convertis n'ont que peu d'expérience et tombent facilement. Ils sont exactement comme un petit enfant qui commence à marcher. Vous le voyez avancer en chancelant, et le voilà qui trébuche sur un brin de paille. Vous voyez la mère ramasser tout ce qui traîne par terre quand son petit va essayer de marcher. Il en est exactement de même des jeunes convertis. L'Église doit ôter toutes les pierres d'achoppement, et les traiter de manière à leur faire voir que, si on les reprend, Christ est dans la réprimande ; alors ils la recevront dans l'esprit où elle est donnée, et elle leur fera du bien.

5. Signalez avec bonté au jeune converti ce qui est défectueux en lui et qu'il ne voit pas. Ce n'est qu'un enfant, il ne connaît pas grand-chose de la religion, et il aura naturellement beaucoup de choses à apprendre et beaucoup à corriger. Tout ce qu'il y a de mauvais dans son esprit, de déplaisant dans sa conduite ou de peu cultivé dans ses manières, et qui

nuira à son utilité ou affaiblira son influence comme chrétien, doit lui être signalé avec bonté et corrigé. Mais pour le faire de la bonne manière, il faut une grande sagesse. Les chrétiens doivent en faire un sujet de beaucoup de prière et de réflexion, afin de bien s'y prendre, de façon à ne pas faire plus de mal que de bien. Si vous le réprimandez simplement pour des choses qu'il ne voyait pas, ou qu'il ne savait pas être déplacées, cela le blessera et le rebutera. Une telle instruction doit être donnée au bon moment ; il est souvent bon de saisir l'occasion après que vous avez prié ensemble, ou après une conversation amicale sur des sujets religieux, propre à lui faire sentir que vous l'aimez, que vous cherchez son bien et que vous désirez ardemment favoriser sa sanctification, son utilité et son bonheur. Alors une simple allusion suffira souvent. Suggérez-lui simplement : « Telle chose dans ta prière », ou : « Ta conduite en telle occasion ne m'a pas fait bonne impression. Ne ferais-tu pas bien d'y réfléchir ? Peut-être jugeras-tu préférable d'éviter de recommencer. » Faites-le de la bonne manière, et vous l'aiderez et lui ferez du bien. Faites-le de la mauvaise manière, et vous lui ferez dix fois plus de mal que de bien. Souvent les jeunes convertis se tromperont par ignorance ; leur jugement n'est pas mûr, et il leur faut du temps pour réfléchir et se former un jugement éclairé sur quelque point qui leur paraît d'abord douteux. Dans ces cas-là, l'Église doit les traiter avec beaucoup de bonté et de patience. Elle doit les instruire avec bonté, et non les condamner tout de suite pour n'avoir pas vu d'emblée ce que peut-être ses membres eux-mêmes n'ont compris que des années après leur conversion.

6. Ne parlez pas des défauts des jeunes convertis derrière leur dos. Cela n'est que trop courant chez les anciens membres d'Église, et tôt ou tard les jeunes convertis l'apprennent ; et quelle influence cela doit avoir pour détruire la confiance des jeunes convertis envers leurs frères plus âgés, pour leur briser le cœur et les décourager, et peut-être pour les éloigner de la bonne influence de l'Église !

III. Je dois mentionner quelques-uns des maux qui résultent d'une instruction défectueuse des jeunes convertis.

1. S'ils ne sont pas pleinement instruits, ils ne seront jamais pleinement affermis dans les bons principes. S'ils ont de bons principes fondamentaux, ceux-ci les conduiront à adopter une bonne ligne de conduite dans tous les cas particuliers. Dans la formation d'un caractère chrétien, beaucoup dépend de l'établissement de principes fondamentaux qui soient justes sur tous les sujets. Si vous regardez la Bible, vous verrez que Dieu y enseigne de bons principes que nous pouvons appliquer en détail par une bonne conduite. Si l'éducation des jeunes convertis est défectueuse, soit dans sa nature soit dans son degré, vous le verrez dans leur caractère toute leur vie. C'est le résultat logique, exactement ce à quoi l'on pouvait s'attendre, et il en sera toujours ainsi. On pourrait montrer, si j'en avais le temps, que presque toutes les erreurs pratiques qui ont régné dans l'Église sont les résultats naturels de certains dogmes faux qu'on a enseignés aux jeunes convertis, et qu'on leur a fait avaler comme la vérité de Dieu à une époque où ils étaient trop ignorants pour savoir mieux.

2. Si l'instruction donnée aux jeunes convertis n'est ni juste ni complète, ils ne croîtront pas dans la grâce, mais leur religion s'amenuisera et dépérira. Leur course, au lieu d'être comme le sentier des justes, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour (Proverbes 4,18), deviendra de plus en plus terne, dépérira et finira peut-être par s'éteindre dans les ténèbres. Partout où vous voyez des jeunes convertis laisser leur religion s'amincir jusqu'à se réduire à rien, vous pouvez comprendre que c'est le résultat logique d'une instruction défectueuse. Le résultat logique de l'enseignement de la vérité, de toute la vérité, aux jeunes convertis, c'est qu'ils deviennent de plus en plus forts. La vérité est la nourriture de l'esprit : c'est elle qui donne à l'esprit sa force. Et là où le caractère religieux s'affaiblit, soyez-en sûrs, neuf fois sur dix cela vient de ce qu'on les a négligés, ou mal instruits, quand ils étaient de jeunes convertis.

3. Ils seront laissés, et à juste titre, dans le doute sur la question de savoir s'ils sont chrétiens. Si leur instruction première est fausse ou défectueuse, il y aura tant d'inconséquence dans leur vie, et si peu de preuves réelles

d'une piété réelle, qu'ils finiront eux-mêmes par douter d'en avoir. Ils vivront et mourront probablement dans le doute. On ne peut pas faire aller bien loin un petit nombre de preuves. S'ils ne voient pas clair, ils ne vivront pas avec conséquence ; s'ils ne vivent pas avec conséquence, ils ne peuvent avoir que peu de preuves ; et s'ils n'ont pas de preuves, il faut qu'ils doutent, ou qu'ils vivent dans la présomption.

4. Si les jeunes convertis sont instruits et formés comme il faut, on verra généralement qu'ils prennent le bon parti sur toutes les grandes questions qui se présentent devant l'Église. Il se présente continuellement devant les Églises des questions sur lesquelles elles doivent prendre position, et sur beaucoup d'entre elles on a souvent bien du mal à faire prendre à toute l'Église la bonne position. Prenez par exemple la question des traités, des missions, des écoles du dimanche ou de la tempérance : que de chicanes et d'objections, que de résistance et d'opposition on a rencontrées de la part des membres d'Église en divers endroits ! Parcourez les Églises : là où vous trouvez que les jeunes convertis ont été bien instruits, vous ne les voyez jamais faire des difficultés, soulever des objections ou se répandre en chicanes. Je n'hésite pas à imputer aux pasteurs et aux membres plus âgés des Églises le fait qu'il y en ait tant qu'il faut traîner jusqu'à la bonne position sur toutes ces questions. S'ils les avaient bien affermis dans les principes de l'Évangile dès le départ, quand ils venaient d'être convertis, ceux-ci auraient vu l'application de leurs principes à toutes ces choses. C'est curieux de voir, et j'ai eu de nombreuses occasions de le voir, combien les jeunes convertis sont prompts à prendre la bonne position sur n'importe quelle question qu'on leur propose. Voyez ce qu'ils sont prêts à faire pour l'instruction des pasteurs, pour les missions, pour la réforme morale, pour les esclaves. Si la grande masse des jeunes convertis des réveils récents avaient été bien affermis dans les principes de l'Évangile, vous auriez trouvé en eux, dans toute l'Église, un seul cœur et une seule âme sur chaque question de devoir qui se présente. Que leur éducation première soit bonne, et vous aurez un corps de chrétiens sur lequel vous

pourrez compter. Si cela avait été la règle dans l'Église, oh ! combien plus de force il y aurait eu dans tous ses grands mouvements pour le salut du monde !

5. Si les jeunes convertis ne sont pas bien instruits, ils deviendront inévitablement des rétrogrades. Si leur instruction est défectueuse, ils vivront probablement de manière à déshonorer la religion. La vérité, constamment présentée à l'esprit d'un jeune converti dans de justes proportions, tend naturellement à le faire grandir jusqu'à la plénitude de la stature d'un homme parfait en Jésus-Christ (Éphésiens 4,13). Si l'on donne trop de relief à un point particulier dans l'instruction qu'on lui donne, il y aura probablement exactement la même disproportion dans son caractère. S'il est pleinement instruit sur certains points et pas sur d'autres, vous trouverez un défaut correspondant dans sa vie et dans son caractère.

Si l'instruction des jeunes convertis est gravement défectueuse, ils n'avanceront dans la religion qu'aussi loin que les poussent avec force les émotions de leur première conversion. Dès que celles-ci seront épuisées, ils s'arrêteront, puis ils déclineront et rétrograderont. Et par la suite, vous verrez toujours qu'ils n'avancent que lorsqu'une puissante excitation les réveille. Ce sont vos chrétiens périodiques, si prompts à se réveiller en temps de réveil et à s'agiter bruyamment pendant quelques jours comme s'ils avaient le zèle d'un ange, pour ensuite retomber, aussi morts et aussi froids qu'un hiver du Nord. Oh ! combien il est désirable, combien il est infiniment important, que les jeunes convertis soient instruits de telle sorte que leur religion ne dépende pas d'impulsions et d'excitations, mais qu'ils avancent avec constance dans la carrière chrétienne, marchant de force en force et répandant tout autour d'eux une lumière claire, sûre et constante.

REMARQUES.

1. L'Église est vraiment coupable de sa négligence passée à l'égard de l'instruction des jeunes convertis.

Au lieu d'élever leurs jeunes convertis pour en faire des chrétiens actifs, les Églises ont généralement agi comme si elles ne savaient pas comment employer les jeunes convertis, ni quel usage en faire. Elles ont agi comme une mère qui a une grande famille de filles, ne sait pas du tout comment les mettre au travail, et les laisse donc grandir oisives et sans instruction, inutiles et méprisées, proies faciles du premier scélérat venu qui a de mauvais desseins.

Si seulement l'Église avait fait son devoir en formant les jeunes convertis à travailler et à peiner pour Christ, le monde aurait été converti depuis longtemps. Mais au lieu de cela, combien d'Églises vont jusqu'à s'opposer aux jeunes convertis quand ils essaient de se mettre au travail pour Christ ! Une multitude d'anciens membres d'Église regardent avec soupçon chaque initiative des jeunes convertis, parlent contre eux et disent : « Ils se mettent trop en avant ; ils ne devraient pas se mettre en avant, mais attendre ceux qui sont plus âgés. » Encore l'attente ! Au lieu de souhaiter bonne chance aux jeunes convertis et de les encourager quand ils se mettent à l'œuvre avec un cœur chaud et des mains vigoureuses, bien souvent on leur fait obstacle et peut-être on les rabaisse. Combien de fois a-t-on arrêté les jeunes convertis dans leur élan pour les faire rentrer dans le rang derrière une Église formaliste, paresseuse et inefficace, jusqu'à ce que leur esprit soit brisé et leur zèle éteint, et qu'après quelques vains efforts pour secouer leurs liens, ils se résignent à s'asseoir avec les autres et à ATTENDRE ! En bien des endroits, les jeunes convertis ne peuvent même pas essayer de tenir une réunion de prière entre eux sans que le pasteur ou quelque diacre ne les réprimande de se mettre ainsi en avant et ne les accuse d'orgueil spirituel. « Oh ! oh ! vous êtes de jeunes convertis, vous ? Et alors vous voulez vous réunir et rassembler tous les voisins pour qu'ils viennent vous regarder, parce que

vous êtes de jeunes convertis. » Vous feriez mieux de vous faire prédicateurs tout de suite. Un célèbre docteur en théologie de la Nouvelle-Angleterre se vantait, à une table publique, d'avoir réussi à faire tenir tranquilles tous ses convertis. Il avait eu beaucoup de mal, disait-il, car ils avaient une fièvre terrible de faire quelque chose, de parler, de prier ou d'organiser des réunions ; mais à force de la plus grande vigilance, il avait tout étouffé, et maintenant son Église était exactement aussi tranquille qu'avant le réveil. Merveilleux exploit pour un ministre de Jésus-Christ ! Est-ce là ce que le Sauveur béni voulait dire quand il dit à Pierre : « Pais mes agneaux » ?

2. Les jeunes convertis doivent être formés au travail avec autant de soin que les jeunes recrues d'une armée sont formées à la guerre.

Supposez qu'un capitaine, dans l'armée, fasse enrôler sa compagnie, et ne prenne ensuite pas plus de peine pour instruire, former et discipliner ses hommes que n'en prennent beaucoup de pasteurs pour former et faire avancer leurs jeunes convertis. Eh bien, l'ennemi se moquerait d'une telle armée. Appeler cela des soldats ! Mais pour ce qui est d'un service efficace, ils en sont encore au simple état de bébés ; ils ne savent pas du tout quoi faire ni comment le faire, et si vous les menez à la CHARGE, où sont-ils ? Une telle armée ressemblerait à l'Église qui ne forme pas ses jeunes convertis. Au lieu d'être exercés à tenir coude à coude dans l'assaut, ils n'ont aucune confiance pratique en leurs chefs, aucune confiance en leurs voisins, aucune confiance en eux-mêmes, et ils se dispersent au premier choc de la bataille. Regardez l'Église aujourd'hui. Les pasteurs ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut faire, et beaucoup d'entre eux se retournent pour combattre leurs frères, en se querellant au sujet des mesures nouvelles, ou de l'« Acte et Témoignage », ou de quelque autre chose. Et quant aux membres, ils ne peuvent pas avoir confiance quand ils voient leurs chefs si divisés. Et puis, s'ils essaient de faire quelque chose, hélas ! hélas ! quelle ignorance, quelle maladresse, quelle discorde, quelle faiblesse, quel misérable travail ils font ! Et il en sera forcément ainsi tant que l'Église ne formera pas les jeunes convertis

pour en faire des chrétiens intelligents, au cœur sans partage, pratiquant le renoncement et actifs. Il y a en ce moment dans cette ville une entreprise que je me réjouis de voir. Je veux parler de l'œuvre des traités : une œuvre bénie. Et le plan est de former un corps de chrétiens dévoués pour faire... quoi ? Eh bien, pour faire ce que toute l'Église aurait dû être formée à faire depuis longtemps : savoir prier, savoir parler aux gens du salut de leur âme, savoir tenir des réunions pour les âmes inquiètes, savoir s'occuper de ceux qui cherchent, et savoir SAUVER DES ÂMES.

3. L'Église s'est complètement trompée sur la manière dont elle doit être sanctifiée.

On a poursuivi assez longtemps l'expérience qui consiste à essayer de sanctifier l'Église sans trouver quoi que ce soit à faire à ses membres. Mais la sainteté consiste à obéir à Dieu. Et la sanctification, en tant que processus, signifie lui obéir de façon de plus en plus parfaite. Et le moyen de la favoriser dans l'Église, c'est de donner à chacun quelque chose à faire. Regardez ces grandes Églises qui ont cinq cents ou sept cents membres et qui prennent un pasteur pour les nourrir de dimanche en dimanche, alors qu'ils sont si nombreux ensemble que la plupart n'ont absolument rien à faire et ne sont jamais formés à faire des efforts directs pour le salut des âmes. Et c'est de cette manière qu'ils s'attendent à être sanctifiés et préparés pour le ciel. Ils ne seront jamais sanctifiés ainsi. Ce n'est pas le chemin que Dieu a établi. Jésus-Christ a fait de son peuple ses collaborateurs dans le salut des pécheurs, précisément pour cette raison que la sanctification consiste à faire les choses qu'exige l'avancement de cette œuvre. C'est l'une des raisons pour lesquelles il n'a pas employé les anges à cette œuvre, et ne l'a pas non plus menée par une révélation directe de la vérité à l'esprit des hommes. C'est qu'il est nécessaire, comme moyen de sanctification, que l'Église partage les sentiments et les travaux de Christ pour la conversion des pécheurs.

Et c'est ainsi que l'Église entière doit se mettre en mouvement avant que le monde soit converti. Quand viendra le jour où l'Église tout entière

comprendra qu'elle est ici sur la terre comme un corps de missionnaires, et vivra et travaillera en conséquence, alors le jour de la rédemption de l'homme sera proche.

Chrétien ! si vous ne pouvez pas aller au loin travailler, pourquoi n'êtes-vous pas missionnaire dans votre propre famille ? Si vous êtes trop faible même pour quitter votre chambre, soyez missionnaire là, dans votre chambre à coucher. Combien de domestiques inconvertis avez-vous dans votre maison ? Appelez vos domestiques inconvertis et vos enfants inconvertis, et soyez missionnaire auprès d'eux. Pensez à votre médecin, peut-être, qui se dépense pour sauver votre corps tandis qu'il perd sa propre âme : vous recevez ses bons soins, et jamais vous ne lui rendez la plus grande marque de reconnaissance qui soit en votre pouvoir.

Il est nécessaire que l'Église prenne en main ses jeunes convertis dès le départ, qu'elle les mette à l'œuvre, et qu'elle les y mette comme il faut. L'espérance de l'Église est dans les jeunes convertis.

4. Nous voyons quelle responsabilité pèse sur les pasteurs, sur les anciens et sur tous ceux qui ont l'occasion d'aider à former les jeunes convertis. Combien est affligeant le tableau qui s'impose souvent à l'esprit : une multitude de gens se convertissent, et l'on prend si peu de peine pour les jeunes convertis qu'au bout d'un an à peine on ne peut plus les distinguer du reste de l'Église ! Et puis voir les anciens membres de l'Église se retourner contre ces jeunes convertis, se plaindre d'eux, et peut-être les calomnier, alors qu'en vérité ce sont ces anciens membres eux-mêmes qui sont les plus coupables ! Oh ! c'est trop fort. Cette réaction dont on parle tant après un réveil (comme si la réaction était l'effet nécessaire d'un réveil) ne viendrait jamais, les jeunes convertis ne rétrograderaient jamais comme ils le font, si l'Église s'occupait promptement et fidèlement de leur instruction. S'ils sont réellement convertis, on peut en faire des chrétiens solides et énergiques. Et s'ils ne le deviennent pas, Jésus-Christ en demandera compte à l'Église.

Discours 21

Le rétrograde dans son cœur

Celui dont le cœur s'égare se rassasie de ses voies. (Proverbes 14,14)

Je ne peux pas terminer cette série de discours sans mettre en garde les convertis contre le danger de rétrograder. En traitant ce sujet, je dirai :

I. Ce que n'est pas le fait de rétrograder dans son cœur. II. Ce qu'il est. III. Quels en sont les signes. IV. Quelles en sont les conséquences. V. Comment sortir de cet état. I. Ce que n'est pas le fait de rétrograder dans son cœur.

I. Cela ne consiste pas dans l'apaisement d'émotions religieuses très vives. L'apaisement du sentiment religieux peut être un signe que le cœur a rétrogradé, mais le fait de rétrograder dans son cœur ne consiste pas dans ce refroidissement du sentiment religieux.

II. Ce qu'est le fait de rétrograder dans son cœur.

1. Cela consiste à reprendre cette consécration à Dieu et à son service qui constitue la véritable conversion.

2. C'est, pour un chrétien, abandonner son premier amour (Apocalypse 2,4).

3. Cela consiste, pour le chrétien, à se retirer de cet état de dévouement entier et universel à Dieu qui constitue la vraie religion, et à retomber sous l'empire d'un esprit qui ne cherche qu'à se plaire à lui-même.

4. Le texte laisse entendre que le cœur peut avoir rétrogradé alors que l'on garde les formes de la religion et de l'obéissance à Dieu. Nous savons par notre propre conscience que les hommes accomplissent des actes identiques ou semblables pour des motifs très différents, et souvent opposés ; nous sommes donc certains que l'on peut garder toutes les

formes et toutes les apparences extérieures de la religion alors qu'en réalité on a rétrogradé dans son cœur. Il ne fait aucun doute que l'égoïsme le plus intense prend souvent une couleur religieuse, et bien des considérations peuvent pousser un rétrograde dans son cœur à garder les formes alors qu'il a perdu dans son âme la force de la piété.

III. Quels sont les signes d'un cœur qui a rétrogradé. 1. Un formalisme manifeste dans les exercices religieux. Une manière toute faite et formelle de dire et de faire les choses, qui est visiblement le fruit de l'habitude et non le jaillissement de la vie religieuse. Ce formalisme sera sans émotion et froid comme un iceberg, et trahira une absence totale de sérieux dans l'accomplissement du devoir religieux. Dans la prière et dans les exercices religieux, le rétrograde dans son cœur priera, louera, confessera ou rendra grâces des lèvres, de façon que tout le monde puisse l'entendre, peut-être, mais de telle manière que personne ne puisse le *sentir*. Un tel formalisme serait impossible là où il y aurait une foi, un amour et un zèle religieux présents et vivants.

2. Le manque de joie dans la religion est un signe que le cœur a rétrogradé. Nous trouvons toujours de la joie à dire et à faire ce qui plaît à ceux que nous aimons le plus ; de plus, quand le cœur n'a pas rétrogradé, la communion avec Dieu se maintient : non seulement on accomplit alors avec plaisir tous les devoirs religieux, mais la communion avec Dieu qu'ils comportent est une source de joie riche et continuelle. Si nous ne trouvons pas de joie à servir Dieu, c'est que nous ne le servons pas vraiment. Si nous l'aimons par-dessus tout, il est impossible que nous ne trouvions pas de la joie à le servir à chaque pas. Retenez donc bien ceci : chaque fois que vous perdez votre joie religieuse, la joie de servir Dieu, vous pouvez savoir que vous ne le servez pas comme il faut.

3. La servitude dans la religion est un autre signe d'un cœur qui a rétrogradé. Dieu n'a pas d'esclaves. Il n'accepte pas le service de serfs qui le servent parce qu'ils y sont obligés. Il n'accepte qu'un service d'amour. Le rétrograde dans son cœur trouve ses devoirs religieux pesants. Il a

promis de servir le Seigneur. Il n'ose pas rompre tout à fait avec les formes de ce service, et il s'efforce d'être fidèle à son devoir, alors qu'il n'a pas le cœur à la prière, à la louange, au culte, aux devoirs de la chambre secrète, ni à aucun de ces exercices qui sont si spontanés et si délicieux là où existe un véritable amour pour Dieu. Le rétrograde dans son cœur ressemble souvent à une épouse dévouée mais sans amour. Elle s'efforce de faire son devoir envers son mari, mais elle échoue complètement parce qu'elle ne l'aime pas. La peine qu'elle se donne pour lui plaire est contrainte, ce n'est pas l'élan spontané d'un cœur aimant, et sa situation et ses devoirs deviennent le fardeau de sa vie. Elle va partout en se plaignant du poids des soucis qui pèsent sur elle, et elle ne sera guère portée à conseiller aux jeunes filles de se marier. Elle est engagée pour la vie, elle doit donc remplir les devoirs de la vie conjugale, mais oh, quelle servitude ! Il en est exactement de même de la servitude religieuse. Le chrétien de profession doit faire son devoir. Il s'y traîne péniblement, et vous l'entendrez tout naturellement chanter des cantiques de rétrograde :

« J'entends la raison, je pèse ses conseils, Et j'approuve toutes ses paroles ; Et pourtant j'ai bien de la peine à obéir, Et plus de peine encore à aimer. »

4. Un caractère qu'on ne maîtrise pas.

Tant que le cœur est plein d'amour, le caractère est naturellement adouci et aimable ; en tout cas, la volonté le tient en bride et ne le laisse pas éclater en injures outrageantes ; ou bien, s'il lui arrivait d'échapper au contrôle de la volonté au point de se déchaîner en paroles odieuses, il serait vite repris en main, et on ne le laisserait surtout pas prendre le dessus et se donner libre cours au détriment des autres. Un cœur aimant, surtout, confessera sa faute et s'humiliera si jamais la mauvaise humeur prend le dessus. Partout donc où l'on se permet de montrer à son entourage un caractère irritable et sans frein, vous pouvez savoir que le cœur a rétrogradé.

5. Un esprit sans charité est un signe que le cœur a rétrogradé. J'entends par là l'absence de cette disposition qui donne à la conduite de chacun l'interprétation la plus favorable que la raison permette, un manque de confiance dans les bonnes intentions et dans les déclarations des autres. Nous croyons naturellement aux bonnes déclarations de ceux que nous aimons. Nous leur attribuons naturellement de bons motifs, et nous donnons à leurs paroles et à leurs actes l'interprétation la plus favorable qui soit admissible. Là où cette disposition manque, on a la preuve décisive d'un cœur qui a rétrogradé, d'un cœur sans amour.

6. Un esprit de critique est une preuve décisive que le cœur a rétrogradé. C'est un esprit qui trouve à redire à tout, qui suspecte les motifs des autres alors que leur conduite se prête à une interprétation charitable. C'est une disposition à rejeter la faute sur les autres et à les juger durement. C'est un esprit de méfiance envers le caractère et les déclarations des chrétiens. C'est un état d'esprit qui se trahit par des jugements durs, des paroles dures, et par des sentiments désagréables qu'on laisse voir à l'égard de certaines personnes. Cet état d'esprit est entièrement incompatible avec un cœur aimant, et partout où un chrétien de profession manifeste un esprit de critique, vous pouvez savoir que son cœur a rétrogradé.

7. Le manque d'intérêt pour la Parole de Dieu est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. Rien peut-être ne prouve de façon plus décisive qu'un chrétien de profession a rétrogradé dans son cœur que le fait qu'il perd son intérêt pour la Bible. Tant que le cœur est plein d'amour, aucun livre au monde n'est aussi précieux que la Bible. Mais quand l'amour est parti, la Bible devient non seulement sans intérêt, mais souvent rebutante. On n'a plus la foi pour en accepter les promesses, mais il reste assez de conviction pour en redouter les menaces. En général, cependant, le rétrograde dans son cœur est indifférent à la Bible. Il ne la lit pas beaucoup, et quand il la lit, il n'y prend pas assez d'intérêt pour la comprendre. Ses pages deviennent obscures et ennuyeuses, et c'est pourquoi on la délaisse.

8. Le manque d'intérêt pour la prière secrète est aussi un signe que le cœur a rétrogradé.

Jeune chrétien ! Si vous vous apercevez que vous perdez votre intérêt pour la Bible et pour la prière secrète, arrêtez-vous net, revenez à Dieu, et ne vous donnez aucun repos jusqu'à ce que vous jouissiez de la lumière de sa face. Si vous vous sentez peu porté à prier ou à lire votre Bible ; si, quand vous priez et que vous lisez votre Bible, vous n'y mettez pas le cœur et n'y trouvez aucune joie ; si vous êtes enclin à abréger vos dévotions secrètes, ou si on vous amène facilement à les négliger ; si vos pensées, vos affections et vos émotions vagabondent, et si les devoirs de la chambre secrète vous deviennent un fardeau, vous pouvez savoir que vous êtes un rétrograde dans votre cœur, et votre première affaire est de vous briser devant Dieu et de veiller à ce que votre amour et votre zèle soient renouvelés.

9. Le manque d'intérêt pour la conversion des âmes et pour les efforts en vue de favoriser les réveils. Cela révèle évidemment un cœur qui a rétrogradé. Il n'y a rien qui intéresse davantage un cœur aimant que la conversion des âmes dans les réveils, et les efforts pour les favoriser.

10. Le manque d'intérêt pour les comptes rendus ou les récits de réveils publiés est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. Tant qu'on garde de l'intérêt pour la conversion des âmes et pour les réveils, on s'intéresse évidemment à tous les récits de réveils, où qu'ils aient lieu. Si donc vous vous trouvez peu porté à lire de tels récits, ou si vous constatez qu'ils ne vous intéressent pas, tenez pour certain que vous avez rétrogradé dans votre cœur.

11. Il en est de même des missions, de l'œuvre et des entreprises missionnaires. Si vous perdez votre intérêt pour cette œuvre et pour la conversion des païens, et si vous ne prenez pas plaisir à lire et à entendre raconter les succès des missions, vous pouvez savoir que vous avez rétrogradé dans votre cœur.

12. La perte d'intérêt pour les entreprises de bienfaisance en général est un signe que le cœur a rétrogradé. Je dis la perte d'intérêt, car assurément, si vous avez jamais été converti à Christ, vous vous êtes intéressé à toutes les entreprises de bienfaisance qui sont venues à votre connaissance. La religion consiste dans une bienveillance désintéressée. Une âme convertie prend donc évidemment le plus vif intérêt à tous les efforts charitables pour réformer et sauver le genre humain. Le bon gouvernement, l'éducation chrétienne, la cause de la tempérance, l'abolition de l'esclavage, les secours aux pauvres, bref, toute bonne parole et toute bonne œuvre : dans la mesure exacte où vous avez perdu votre intérêt pour ces choses, vous avez la preuve que vous avez rétrogradé dans votre cœur.

13. La perte d'intérêt pour les conversations vraiment spirituelles est un autre signe d'un cœur qui a rétrogradé. « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle » (Matthieu 12,34). Notre Seigneur Jésus-Christ l'a énoncé comme une loi de notre nature. Aucune conversation n'est aussi douce à un cœur vraiment aimant que celle qui porte sur Christ et sur notre expérience chrétienne vivante. Si vous vous apercevez que vous perdez votre intérêt pour les conversations sur la religion du cœur et sur les expériences diverses et merveilleuses des chrétiens, alors, si vous avez jamais su ce qu'est le véritable amour de Dieu, vous en êtes déchu, et vous êtes un rétrograde dans votre cœur.

14. La perte d'intérêt pour la conversation et la compagnie des personnes très spirituelles est un signe que le cœur a rétrogradé. C'est dans la compagnie de ceux qui s'intéressent le plus aux choses qui nous sont les plus chères que nous trouvons le plus de plaisir. C'est pourquoi un cœur chrétien aimant recherchera toujours la compagnie de ceux qui ont les pensées les plus spirituelles et dont la conversation est la plus évangélique et la plus spirituelle. Si vous constatez que cela vous manque, sachez avec certitude que vous avez rétrogradé dans votre cœur.

15. La perte d'intérêt pour la question de la sanctification est un signe que le cœur a rétrogradé. Je le répète, la perte d'intérêt, car si vous avez jamais vraiment connu l'amour de Dieu, vous avez dû porter un grand intérêt à la question de la consécration entière à Dieu, ou de la sanctification entière. Si vous êtes chrétien, vous avez senti que le péché était une abomination pour votre âme. Vous avez eu des désirs inexprimables d'en être délivré pour toujours, et tout ce qui pouvait éclairer cette question d'une importance déchirante vous intéressait au plus haut point. Si cette question a été écartée, et que vous n'y prenez plus d'intérêt, c'est que vous avez rétrogradé dans votre cœur.

16. La perte d'intérêt pour les nouveaux convertis est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. Le psalmiste dit : « Ceux qui te craignent me voient et se réjouissent, car j'espère en tes promesses » (Psaume 119,74). Il met ces paroles dans la bouche d'un converti, et qui ne sait que c'est vrai ? Eh quoi, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent (Luc 15,10), et il n'y aurait pas de joie parmi les saints sur la terre pour ceux qui viennent à Christ et qui sont comme des enfants nouveau-nés dans le royaume des cieux ? Montrez-moi un chrétien de profession qui ne manifeste pas un intérêt passionné pour les convertis à Christ, et je vous montrerai un rétrograde dans son cœur, et un hypocrite : il professe la religion, et il n'en a aucune.

17. Un état d'esprit sans charité envers ceux qui se disent convertis est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. La charité, ou l'amour, espère tout et croit tout (1 Corinthiens 13,7) ; elle est toute prête à juger avec bienveillance et favorablement ceux qui disent s'être convertis à Christ ; elle veillera naturellement sur eux avec intérêt, priera pour eux, les instruira, et leur accordera autant de confiance qu'il est raisonnable d'en avoir. Une disposition à les éplucher, à les critiquer et à les blâmer est donc un signe que le cœur a rétrogradé.

18. L'absence de l'esprit de prière est un signe que le cœur a rétrogradé. Tant que l'amour de Christ reste vivant dans l'âme, l'Esprit de Christ qui

habite en elle se révélera comme l'esprit de grâce et de supplication (Zacharie 12,10). Il fera naître dans l'âme de grands désirs pour le salut des pécheurs et la sanctification des saints. Il intercédera souvent en eux, avec de grands élans, avec de grands cris et des larmes, et avec des soupirs que les mots ne peuvent exprimer, pour les choses qui sont selon la volonté de Dieu ; ou, pour le dire dans le langage de l'Écriture, selon Paul : « De même aussi l'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables ; et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints » (Romains 8,26-27). Si l'esprit de prière s'en va, c'est un signe sûr que le cœur a rétrogradé, car tant que dure le premier amour d'un chrétien, il est sûr d'être poussé par le Saint-Esprit à lutter beaucoup dans la prière.

19. Un cœur qui a rétrogradé se trahit souvent par la manière dont on prie. Par exemple, prier comme si l'on était dans un état de condamnation de soi-même, ou tout à fait comme un pécheur convaincu de péché, est un signe que le cœur a rétrogradé. Un tel homme laissera voir qu'il n'est pas en paix avec Dieu. Ses confessions et ses accusations contre lui-même montreront aux autres ce que peut-être il ne comprend pas bien lui-même. Sa manière de prier laissera voir qu'il n'est pas en communion avec Dieu ; qu'au lieu d'être rempli de foi et d'amour, il est plus ou moins convaincu de péché et conscient de n'être pas agréé de Dieu. Il priera naturellement plutôt comme un pécheur convaincu de péché que comme un chrétien. On verra à sa prière qu'il n'est pas dans la liberté chrétienne, qu'il vit l'expérience du chapitre 7 des Romains, au lieu de celle qui est décrite au chapitre 8.

20. Un cœur qui a rétrogradé se trahira encore en priant presque exclusivement pour soi-même et pour les amis que l'on considère comme une partie de soi-même. Il est souvent très frappant, et même choquant, d'assister à une réunion de prière de rétrogrades, et je suis bien fâché de dire que beaucoup de réunions de prière de l'Église ne sont guère autre

chose. Leurs prières sont timides et hésitantes, et laissent voir qu'ils ont peu de foi ou pas du tout. Au lieu de se presser autour du trône de la grâce et de répandre leur cœur pour demander une bénédiction sur ceux qui les entourent, il faut les pousser à faire leur devoir, à se charger de leur croix. Leur cœur ne s'épanche pas, ne veut pas s'épancher spontanément devant Dieu dans la prière. Ils se soucient très peu des autres, et quand ils se chargent enfin, comme ils disent, de leur croix, qu'ils font leur devoir et qu'ils font semblant de conduire la prière, on remarquera qu'ils prient exactement comme une troupe de pécheurs convaincus de péché, presque uniquement pour eux-mêmes. Ils demanderont ce qui, s'ils l'obtenaient, serait la religion, exactement comme un pécheur convaincu de péché demanderait un cœur nouveau ; et le fait de prier pour obtenir la religion, comme ils le font, montre qu'ils n'en ont aucune dans leur état d'esprit actuel. Demandez-leur de prier pour la conversion des pécheurs, et soit ils l'oublieront complètement, soit ils les mentionneront simplement d'une manière qui montrera qu'ils n'ont pas le cœur à prier pour eux. J'ai connu des parents chrétiens de profession tombés dans un état tel qu'ils n'avaient pas le cœur à prier pour la conversion de leurs propres enfants, même quand ces enfants étaient sous la conviction de péché. Ils maintenaient le culte de famille, assistaient à une réunion de prière chaque semaine, et ne sortaient jamais de la vieille ornière où ils tournaient en rond en priant pour eux-mêmes. Il y a quelques années, je travaillais dans un réveil, dans une Église presbytérienne. À la fin de la prédication du soir, j'appris que la fille d'un des anciens de l'Église était dans une grande détresse d'esprit. J'observai que sa conviction de péché était très profonde. Nous avions tenu une réunion avec ceux qui cherchaient, dans la salle attenante, et je venais de congédier ceux qui cherchaient, quand cette jeune fille vint à moi dans une grande agitation et me supplia de prier pour elle. Les gens étaient presque tous partis, sauf quelques-uns qui attendaient dans la nef de l'église que leurs proches qui avaient assisté à la réunion pour ceux qui cherchent en soient sortis. J'appelai le père de cette jeune fille dans la

salle, pour qu'il vît dans quelle grande inquiétude se trouvait l'esprit de sa fille. Après un court entretien personnel avec elle en présence de son père, je lui demandai de prier pour elle, en disant que je prierais après lui, et je pressai la jeune fille de donner son cœur à Christ. Nous nous mîmes tous à genoux, et il fit sa prière jusqu'au bout, agenouillé à côté de sa fille qui sanglotait, sans jamais mentionner son cas. Sa prière révéla qu'il n'avait pas plus de religion qu'elle, et qu'il était à peu près dans le même état d'esprit qu'elle : sous le sentiment terrible de sa condamnation.

Il avait gardé l'apparence de la religion. Comme ancien de l'Église, il était obligé de sauver les apparences. Il avait tourné et tourné sur le moulin de discipline de ses devoirs, alors que son cœur avait entièrement rétrogradé. Il est souvent presque écœurant d'assister à une réunion de prière de rétrogrades dans leur cœur. Ils tournent en rond, l'un après l'autre, en priant en réalité pour leur propre conversion. Ils ne le disent pas en ces termes, mais c'est bien le vrai sens de leur prière. Ils ne pourraient pas rendre plus évident qu'ils sont des rétrogrades dans leur cœur s'ils en faisaient chacun le serment.

21. S'absenter des réunions de prière régulières pour de légères raisons est un signe sûr que le cœur a rétrogradé. Aucune réunion n'intéresse davantage un chrétien éveillé que la réunion de prière, et tant que les chrétiens ont quelque envie de prier, ils ne manqueront pas la réunion de prière, à moins que la providence de Dieu ne les empêche d'y assister. Si la visite d'un ami à l'heure de la réunion peut les empêcher d'y aller (à moins que cette visite ne se fasse dans des circonstances très particulières), c'est une forte preuve qu'ils ne désirent pas y aller, et donc qu'ils sont des rétrogrades dans leur cœur. Une visite à ce moment-là ne les empêcherait pas d'aller à un mariage, à une soirée, à un pique-nique ou à une conférence amusante. En fait, c'est de l'hypocrisie de leur part que de prétendre qu'ils désirent vraiment y aller, alors qu'on peut les en détourner pour de légères raisons. S'il s'agissait d'un endroit où ils désirent beaucoup aller, ils s'excuseraient en disant : « J'allais justement

faire une promenade en voiture », ou : « J'allais justement à tel endroit », et ils partiraient.

22. Il en est de même quand on néglige le culte de famille pour de légères raisons.

Tant que le cœur est engagé dans la religion, les chrétiens n'omettent pas facilement le culte de famille, et chaque fois qu'ils sont prompts à trouver une excuse pour s'en dispenser, c'est un signe sûr qu'ils ont rétrogradé dans leur cœur.

23. Quand on considère la prière secrète comme un devoir plutôt que comme un privilège, c'est que le cœur a rétrogradé. Il m'a toujours paru presque ridicule d'entendre des chrétiens parler de la prière comme d'un devoir. C'est l'un des plus grands privilèges qu'il y ait sur la terre. Que penserions-nous d'un enfant qui viendrait demander son dîner à ses parents, non parce qu'il a faim, mais par devoir ? Quel effet cela nous ferait-il d'entendre un mendiant parler du devoir de nous demander l'aumône ? C'est un privilège infini que d'avoir la permission de venir à Dieu et de lui demander de pourvoir à tous nos besoins. Mais prier parce que nous y sommes obligés, plutôt que parce que nous en avons la permission, paraît contre nature. Demander ce dont nous avons besoin, parce que nous en avons besoin, parce que Dieu nous a encouragés à demander et a promis d'exaucer notre requête, voilà qui est naturel et raisonnable. Mais prier par devoir, et comme si nous rendions service à Dieu par notre prière, c'est tout à fait ridicule, et c'est un signe certain que le cœur a rétrogradé.

24. Plaider en faveur des divertissements mondains est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. Les divertissements les plus agréables qui soient, pour un esprit vraiment spirituel, sont les occupations qui mettent l'âme dans la communion la plus directe avec Dieu. Tant que le cœur est plein d'amour et de foi, une heure ou une soirée passée seul en communion avec Dieu est plus délicieuse que tous les divertissements que le monde peut offrir. Un cœur aimant est jaloux de tout ce qui

pourrait rompre sa communion avec Dieu ou y faire obstacle. Il n'a aucun goût pour les simples divertissements mondains. Quand l'âme ne trouve pas plus de délices en Dieu que dans toutes les choses du monde, le cœur a tristement rétrogradé.

25. L'aveuglement spirituel est un autre signe d'un cœur qui a rétrogradé. Tant que l'œil est en bon état, tout le corps est rempli de lumière spirituelle, mais si l'œil est en mauvais état (et c'est le cas d'un cœur qui a rétrogradé), tout le corps sera dans les ténèbres (Matthieu 6,22-23).

L'aveuglement spirituel se révèle par un manque d'intérêt pour la Parole de Dieu et pour la vérité religieuse en général. Il se manifestera aussi par un manque de discernement spirituel, et celui qui en est atteint se laissera facilement abuser par les insinuations de Satan. Un cœur qui a rétrogradé conduira à adopter des principes de morale relâchés. Il ne discerne pas la spiritualité de la loi de Dieu et de ses exigences en général. Quand cet aveuglement spirituel se manifeste, c'est un signe sûr que le cœur a rétrogradé.

26. L'apathie religieuse, jointe à la vivacité et à la sensibilité pour les choses du monde, est un signe sûr que le cœur a rétrogradé. Nous voyons parfois des personnes qui ressentent les choses du monde profondément et vivement, mais qu'on ne peut amener à rien ressentir profondément sur les sujets religieux. Cela indique clairement un état d'esprit qui a rétrogradé.

27. Un esprit qui ne se refuse rien est un signe sûr que le cœur a rétrogradé. Par ce mot, j'entends une disposition à satisfaire ses appétits, ses passions et ses penchants, à « accomplir les volontés de la chair et des pensées » (Éphésiens 2,3).

La Bible présente cet état comme un état de mort spirituelle. Je suis persuadé que l'occasion la plus courante de rétrograder dans son cœur se trouve dans les exigences criardes des divers appétits et penchants qui réclament d'être satisfaits. L'appétit pour la nourriture est souvent, et

peut-être plus souvent que tout autre, l'occasion de rétrograder. Peu de chrétiens, je le crains, voient un danger de ce côté-là. Le commandement de Dieu est celui-ci : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Corinthiens 10,31). Les chrétiens l'oublient, et mangent et boivent pour se faire plaisir : ils consultent leurs appétits au lieu des lois de la vie et de la santé. Bien plus de gens qu'on ne le croit dans l'Église sont pris au piège de leur table. La table est un piège mortel pour une multitude que personne ne pourrait compter. Bien des gens qui s'abstiennent entièrement des boissons alcoolisées se permettent le thé, le café et même le tabac, et une nourriture qui, par la quantité comme par la qualité, viole toutes les lois de la santé. Ils semblent n'avoir d'autre loi que celle de l'appétit, et ils le dépravent tellement par l'abus que le satisfaire, c'est ruiner à la fois le corps et l'âme. Montrez-moi un chrétien de profession gourmand, et je vous montrerai un rétrograde.

28. Une conscience cautérisée est aussi un signe que le cœur a rétrogradé. Tant que l'âme est éveillée et aimante, la conscience est aussi sensible que la prunelle de l'œil. Mais quand le cœur a rétrogradé, la conscience se tait et devient insensible sur bien des sujets. Un tel homme vous dira qu'il ne fait aucune violence à sa conscience en mangeant ou en buvant, ni en se faisant plaisir de quelque manière que ce soit. Vous découvrirez qu'un rétrograde n'a que peu de conscience. Il en sera de même, très généralement, des péchés d'omission. Une multitude de devoirs peuvent être négligés sans qu'une conscience cautérisée dise un mot. Là où la conscience n'est pas éveillée, le cœur a sûrement rétrogradé.

29. Des principes moraux relâchés sont un signe sûr que le cœur a rétrogradé. Le rétrograde dans son cœur écrira des lettres le jour du sabbat, s'adonnera à des lectures profanes et à beaucoup de conversations mondaines. Dans les affaires, un tel homme prendra de petits avantages et usera des ruses du commerce ; il se conformera aux habitudes des hommes d'affaires mondains dans la conduite de ses

affaires ; il se rendra coupable de tromperie et de fausses déclarations en concluant ses marchés ; il exigera des intérêts exorbitants et profitera des besoins de ses semblables.

30. L'empire de la crainte des hommes est un signe que le cœur a rétrogradé. Tant que le cœur est plein de l'amour de Dieu, c'est Dieu que l'on craint, et non les hommes. Le désir d'être applaudi par les hommes est tenu en bride, et il suffit à un tel chrétien de plaire à Dieu, que les hommes soient contents ou mécontents. Mais quand l'amour de Dieu a faibli, « la crainte des hommes », qui « tend un piège » (Proverbes 29,25), s'empare de l'homme. Plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu devient alors son but. Dans cet état, il offensera Dieu plutôt que les hommes.

31. L'esprit pointilleux sur les formes, les cérémonies et les choses non essentielles est un signe que le cœur a rétrogradé. Un cœur aimant n'est exigeant que sur la substance et la puissance de la religion, et il ne chicanera pas sur ses formes.

32. L'esprit chicaneur au sujet des mesures employées pour favoriser les réveils est un signe sûr que le cœur a rétrogradé. Là où le cœur est entièrement attaché à la conversion des pécheurs et à la sanctification des croyants, il abordera naturellement la question de la façon la plus directe, et par les moyens les plus propres à atteindre ce but. Il ne fera pas d'objection aux mesures que Dieu bénit visiblement et ne s'y heurtera pas, mais il mettra en œuvre toute sa sagacité pour imaginer les moyens les plus convenables d'atteindre le grand but auquel il est attaché.

IV. Quelles sont les conséquences du fait de rétrograder dans son cœur. Le texte dit que le rétrograde dans son cœur sera rassasié de ses propres voies.

1. Il sera rassasié de ses propres œuvres. Mais ce sont des œuvres mortes : ce ne sont pas des œuvres de foi et d'amour, qui sont agréables à Dieu, mais les vêtements souillés de sa propre justice. S'il les accomplit comme

des actes religieux, elles ne sont qu'une hypocrisie répugnante et une abomination pour Dieu ; il n'y met pas le cœur, et à un tel homme Dieu dit : « Qui vous a demandé cela ? » (Ésaïe 1,12). « Vous, vous cherchez à paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu » (Luc 16,15). « Je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu » (Jean 5,42).

2. Il sera rempli de ses propres sentiments. Au lieu de cette douce paix, de ce repos et de cette joie par le Saint-Esprit qu'il a connus autrefois, il se trouvera dans un état d'agitation, mécontent de lui-même et de tout le monde, avec des sentiments souvent pénibles, humiliants, aussi désagréables et aussi peu aimables qu'on puisse l'imaginer. Il est souvent très éprouvant de vivre avec un rétrograde. Les rétrogrades sont souvent maussades, critiques et irritants en toutes choses. Ils ont abandonné Dieu, et il y a dans leurs sentiments plus de l'enfer que du ciel.

3. Ils seront remplis de leurs propres préjugés. Leur bonne volonté à connaître et à pratiquer la vérité s'en est allée. Ils prendront tout naturellement parti contre toute vérité qui serre de près leur esprit complaisant pour lui-même. Ils s'efforceront de se justifier, ne voudront ni lire ni entendre ce qui reprendrait leur état de rétrogrades, et ils se rempliront de préjugés profonds contre quiconque se mettra en travers de leur chemin. Si quelqu'un les reprend, ils le tiennent pour un ennemi. Ils se retranchent, ferment les yeux à la lumière, restent sur la défensive et critiquent tout ce qui voudrait les sonder.

4. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres inimitiés. Un tel homme ne manquera presque jamais d'amasser des griefs contre ceux avec qui il a des relations d'affaires ou autres. Il s'irritera dans presque toutes les relations de la vie, se laissera aller à la contrariété et à la colère, et en arrivera, avec quelques personnes, et peut-être beaucoup, à de tels rapports qu'il ne pourra plus prier honnêtement pour elles et pourra à

peine les traiter avec une politesse ordinaire. C'est là un résultat presque certain d'un cœur qui a rétrogradé.

5. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres erreurs. Il ne marche pas avec Dieu. Il est sorti de l'ordre divin. Il n'est pas conduit par l'Esprit, mais il marche dans les ténèbres spirituelles. Dans cet état, il est sûr de tomber dans des erreurs nombreuses et graves, et il peut s'empêtrer de manière à gâcher son bonheur et, peut-être, à ruiner son utilité pour toute sa vie. Erreurs dans les affaires, erreurs en nouant de nouvelles relations dans la vie, erreurs dans l'emploi de son temps, de sa langue, de son argent, de son influence : tout ira de travers pour lui tant qu'il restera dans un état de rétrograde.

6. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres convoitises. Ses appétits et ses passions, qu'il avait tenus en bride, ont maintenant repris le dessus et, pour avoir été si longtemps réprimés, ils sembleront se venger en devenant plus exigeants et plus despotiques que jamais. Les appétits et les passions animales éclateront, à l'étonnement du rétrograde, et il y a dix à parier contre un qu'il se trouvera plus soumis à leur influence et plus asservi par eux que jamais auparavant.

7. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres paroles. Tant qu'il est dans cet état, il ne veut pas et ne peut pas maîtriser sa langue. Elle se montrera un membre indocile, plein d'un venin mortel ; elle enflammera le cours de la vie, étant elle-même enflammée par la géhenne (Jacques 3,6-8). Par ses paroles, il s'engagera dans une foule de difficultés et d'embarras dont il ne pourra jamais se tirer avant d'être revenu à Dieu.

8. Il sera plein de ses propres épreuves. Au lieu de se garder de la tentation, il se jettera droit dans la tentation. Il attirera sur lui une multitude d'épreuves qu'il n'aurait jamais eues s'il ne s'était pas éloigné de Dieu. Il se plaindra de ses épreuves, et pourtant il ne cessera de les multiplier. Un rétrograde ressent vivement ses épreuves et, tout en se plaignant d'être si éprouvé par tout ce qui l'entoure, il ne cesse de les

aggraver ; et, comme il en est lui-même l'auteur, il semble s'appliquer avec zèle à les faire tomber sur lui comme une avalanche.

9. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres folies. Ayant rejeté la direction divine, il tombera manifestement dans les profondeurs de sa propre folie. Il dira et fera inévitablement une multitude de choses folles et ridicules. Comme il fait profession de religion, ces choses seront d'autant plus remarquées et l'exposeront évidemment d'autant plus au ridicule et au mépris. Un rétrograde est vraiment le plus grand fou du monde. Ayant la connaissance expérimentale du vrai chemin de la vie, il a la folie infinie de l'abandonner. Connaissant la source d'eau vive, il l'a abandonnée pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau (Jérémie 2,13). Après s'être rendu coupable de cette folie infinie, il ne peut mener, tout au long de sa vie de rétrograde, qu'une vie de fou, au sens où la Bible prend ce mot.

10. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres tourments. Dieu est contre lui, et il est contre lui-même. Il n'est en paix ni avec Dieu, ni avec lui-même, ni avec l'Église, ni avec le monde. Il n'a aucun repos intérieur. Sa conscience le condamne. Dieu le condamne. Tous ceux qui connaissent son état le condamnent. « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu » (Ésaïe 57,21). Il n'y a aucune position, ni dans le temps ni dans l'espace, où il puisse trouver le repos.

11. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres soucis. Il est retourné à l'égoïsme. Il se considère, lui et ses biens, comme lui appartenant. Il a à se soucier de tout. Il ne veut pas se considérer, lui et ses biens, comme appartenant à Dieu, ni se décharger de la responsabilité de prendre soin de lui-même et de tout ce qu'il possède. Il ne se décharge pas, il ne veut pas se décharger de ses soucis sur le Seigneur (1 Pierre 5,7), mais il entreprend de tout gérer lui-même, selon sa propre sagesse et pour ses propres fins. Aussi ses soucis vont-ils se multiplier et fondre sur lui comme un déluge.

12. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres perplexités. Ayant abandonné Dieu, étant sorti de son ordre et tombé dans les ténèbres de sa propre folie, il sera rempli de perplexités et de doutes sur la conduite à tenir pour parvenir à ses fins égoïstes. Il ne marche pas avec Dieu, mais à l'encontre de Dieu. C'est pourquoi la providence de Dieu viendra sans cesse se mettre en travers de son chemin et déjouer tous ses plans. Dieu, d'un regard sévère, couvrira son chemin de ténèbres, et il prendra soin de confondre ses projets et de disperser ses plans au vent.

13. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres inquiétudes. Il sera inquiet pour lui-même, pour ses affaires, pour sa réputation, pour tout. Il a retiré toutes ces choses des mains de Dieu, il les revendique et les traite comme lui appartenant ; et comme il n'a plus foi en Dieu et qu'il est incapable de maîtriser les événements, il est nécessairement rempli d'inquiétude au sujet de l'avenir. Ces inquiétudes sont le résultat inévitable de sa démence et de sa folie d'avoir abandonné Dieu.

14. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres déceptions. Ayant abandonné Dieu et pris devant lui l'attitude de la volonté propre, Dieu le décevra inévitablement dans la poursuite de ses fins égoïstes. Il réglera ses voies pour se faire plaisir, sans consulter Dieu. Naturellement, Dieu réglera ses propres voies de manière à le décevoir. Résolu à n'en faire qu'à sa tête, il sera cruellement déçu si ses plans échouent, et le cours certain des événements sous le gouvernement de Dieu ne peut évidemment qu'amener une suite de déceptions sur des sujets qui se sont révoltés contre lui.

15. Le rétrograde dans son cœur ne peut qu'être plein de ses propres pertes. Il considère ses biens comme les siens, son temps comme le sien, son influence comme la sienne, sa réputation comme la sienne. La perte de l'une quelconque de ces choses, il la compte comme sa propre perte. Ayant abandonné Dieu, et incapable de maîtriser les événements dont dépend la conservation de ces choses, il se verra subir des pertes de tous côtés. Il perd sa paix. Il perd ses biens. Il perd une grande partie de son

temps. Il perd sa réputation de chrétien. Il perd son influence de chrétien, et s'il persiste, il perd son âme.

16. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres croix. Tout devoir religieux lui sera pénible, et par conséquent une croix pour lui. Son état d'esprit fera de croix une multitude de choses qui, dans un état d'esprit chrétien, lui auraient été agréables au plus haut point. Ayant perdu tout cœur pour la religion, l'accomplissement de tous les devoirs religieux contrarie ses sentiments. Il n'y a pas de remède pour lui, à moins qu'il ne revienne à Dieu. Tout le cours de la providence divine se mettra en travers de son chemin, et sa vie entière ne sera qu'une suite de croix et d'épreuves. Il ne peut pas n'en faire qu'à sa tête. Il ne peut pas se donner la satisfaction d'accomplir ses propres souhaits et ses propres désirs. Il peut se heurter et se briser contre les rochers éternels de la volonté et des voies de Dieu, mais il ne peut pas passer au travers et tout emporter devant lui. Il faut qu'il soit contrarié et recontrarié, et contrarié encore, jusqu'à ce qu'il rentre dans l'ordre divin et se plonge dans la volonté de Dieu.

17. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de ses propres humeurs. Ayant abandonné Dieu, il est sûr d'avoir beaucoup de sujets d'irritation. Dans un état de rétrograde, il ne peut pas posséder son âme dans la patience. Les contrariétés de sa vie de rétrograde le rendront nerveux et irritable ; son humeur deviendra explosive et incontrôlable.

18. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres hontes. Il fait profession de religion. Les yeux du monde sont fixés sur lui, et toutes ses inconséquences, son esprit mondain, ses folies, ses mauvaises humeurs, ses paroles et ses actes odieux, le déshonorent dans l'estime de tous ceux qui le connaissent.

19. Le rétrograde dans son cœur sera plein de ses propres illusions. Comme il a l'œil en mauvais état, tout son corps sera dans les ténèbres. Il tombera presque certainement dans des illusions, en matière de doctrine comme en matière de pratique. Errant dans les ténèbres comme il le fait,

il avalera très probablement les illusions les plus grossières. Le spiritisme, le mormonisme, l'universalisme et tous les autres « ismes » éloignés de la vérité auront de fortes chances de s'emparer de lui. Qui n'a pas observé cela chez les rétrogrades dans leur cœur ?

20. Le rétrograde dans son cœur sera rempli de sa propre servitude. Sa profession de religion le met dans la servitude envers l'Église. Il n'a pas le cœur à rechercher les intérêts de l'Église ni à travailler à son édification, et pourtant il y est tenu par l'engagement de son alliance, et sa réputation est en jeu. Il doit faire quelque chose pour soutenir les institutions religieuses, mais le faire est pour lui une servitude. S'il le fait, c'est parce qu'il y est obligé, et non parce qu'il en a la permission. Ensuite, il est dans la servitude envers Dieu. S'il accomplit ce qu'il appelle un devoir religieux, c'est plutôt en esclave qu'en homme libre. Il sert par crainte ou par espérance, exactement comme un esclave, et non par amour. Enfin, il est dans la servitude envers sa propre conscience. Pour éviter la conviction de péché et le remords, il fera ou s'abstiendra de faire bien des choses, mais tout cela à contrecœur, et pas du tout de son propre et bon gré.

21. Le rétrograde dans son cœur est plein de sa propre condamnation. Ayant goûté l'amour de Dieu et l'ayant abandonné, il se sent condamné en toutes choses. S'il essaie d'accomplir un devoir religieux, il sait qu'il n'y met pas le cœur, et il se condamne donc. S'il néglige un devoir religieux, il se condamne évidemment. S'il lit sa Bible, elle le condamne. S'il ne la lit pas, il se sent condamné. S'il va à la réunion, le culte le condamne, et s'il reste chez lui, il est condamné. S'il prie dans le secret, en famille ou en public, il sait qu'il n'est pas sincère et il se sent condamné. S'il néglige ou refuse de prier, il se sent condamné. Tout le condamne. Sa conscience est en armes contre lui, et les tonnerres et les éclairs de la condamnation le poursuivent partout où il va.

V. Comment sortir d'un état de rétrograde.

1. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé (Apocalypse 2,5). Abordez la question tout de suite, et comparez posément votre état présent avec celui où vous marchiez avec Dieu.

2. Prenez à cœur la conviction de votre vraie situation. Ne tardez plus à comprendre où en sont exactement les choses entre Dieu et votre âme.

3. Repentez-vous tout de suite, et pratiquez de nouveau vos premières œuvres (Apocalypse 2,5).

4. N'essayez pas de revenir en réformant simplement votre conduite extérieure. Commencez par votre cœur, et mettez-vous tout de suite en règle avec Dieu.

5. N'agissez pas comme un simple pécheur convaincu de péché, et n'essayez pas de vous recommander à Dieu par des œuvres ou des prières impénitentes. Ne pensez pas qu'il vous faille vous réformer et vous rendre meilleur avant de pouvoir venir à Christ ; comprenez bien que venir à Christ peut seul vous rendre meilleur. Si grande que soit votre détresse, sachez avec certitude que, tant que vous ne vous serez pas repenti et que vous n'aurez pas accepté sa volonté sans condition, vous n'êtes pas meilleur, mais que vous devenez sans cesse pire. Tant que vous ne vous jetterez pas sur sa miséricorde souveraine pour revenir ainsi à Dieu, il n'acceptera rien de vos mains.

6. Ne vous imaginez pas être dans un état de justification, car vous savez que vous n'y êtes pas. Votre conscience vous condamne, et vous savez que Dieu doit vous condamner ; et s'il vous justifiait dans votre état présent, votre conscience ne pourrait pas lui donner raison. Venez donc tout de suite à Christ, comme un pécheur coupable et condamné que vous êtes, avouez tout, prenez sur vous toute la honte et tout le blâme, et croyez que, malgré tous vos égarements loin de Dieu, il vous aime encore, qu'il vous a aimé d'un amour éternel, et que c'est pourquoi, dans sa bonté, il vous attire à lui (Jérémie 31,3).

Discours 22

La croissance dans la grâce

Mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. (2 Pierre 3,18)

Je dois terminer cette série de discours en donnant aux convertis des instructions sur la croissance dans la grâce. Je suivrai l'ordre que voici :

I. Ce qu'est la grâce, au sens où le mot est employé ici.

II. Ce que ne signifie pas l'ordre de « croître dans la grâce ».

III. Ce qu'il signifie.

IV. Les conditions de la croissance dans la grâce. V. Ce qui ne prouve pas la croissance dans la grâce. VI. Ce qui prouve la croissance dans la grâce.

VII. Comment croître dans la grâce.

I. Ce qu'est la grâce, au sens où le mot est employé ici.

1. La grâce, c'est la faveur. Dans la Bible, le mot sert souvent à désigner un don gratuit. La grâce de Dieu, c'est la faveur de Dieu, ce sont ses dons gratuits.

II. Ce que ne signifie pas l'ordre de « croître dans la grâce ».

1. Il ne nous prescrit pas de renoncer au péché peu à peu. Chose étrange, certains semblent l'avoir compris ainsi ; mais nulle part la Bible ne nous ordonne de renoncer au péché peu à peu : partout elle nous ordonne d'y renoncer sur-le-champ et entièrement. III. Ce qu'il signifie.

1. Il nous impose le devoir de croître dans la faveur de Dieu, de grandir dans son estime, dans la dignité de recevoir sa faveur, et dans l'amour de complaisance qu'il a pour nous.

IV. Les conditions de la croissance dans la grâce.

1. La croissance ou l'augmentation en quoi que ce soit suppose un commencement. Croître dans la faveur de Dieu suppose que nous avons déjà trouvé grâce à ses yeux, que nous sommes déjà ses débiteurs pour la grâce reçue, et que nous sommes déjà dans la grâce, en ce sens que nous avons une place parmi ceux qu'il favorise.

2. Par conséquent, la croissance dans la grâce suppose que nous nous sommes déjà repentis de notre péché, que nous avons réellement et pratiquement abandonné tout péché connu. Il est impossible que nous soyons en faveur auprès de Dieu si nous continuons à nous livrer à un péché que nous savons commettre contre lui. Être en faveur auprès de Dieu suppose, bien entendu, que nous sommes pardonnés et favorisés par lui, à cause de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Le pardon est une faveur, et il suppose qu'on renonce à la révolte contre Dieu. Les conditions de la faveur divine, telles que la Bible les révèle, sont la repentance et l'abandon de tout péché connu, et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. J'ai dit que, pour croître dans la grâce, il faut que la grâce ait commencé ; en d'autres termes, il faut que nous soyons déjà chrétiens, que nous soyons agréés de Dieu, que nous ayons accepté Christ, dans la mesure où nous le comprenons, que nous obéissions à toute la volonté de Dieu que nous connaissons. Sans cela, nous ne pouvons pas être dans l'état de grâce, ni dans la faveur de Dieu. Mais une fois dans cet état, nous avons devant nous une croissance qui ne finira jamais. Plus nous connaîtrons Dieu, plus nous serons capables de l'aimer, d'avoir en lui une confiance plus entière et plus absolue. Et cela n'aura pas de fin tant que nous existerons, dans ce monde ou dans n'importe quel autre. Notre amour pour lui et notre confiance en lui peuvent être complets, dans la mesure où nous le connaissons. Cet amour et cette confiance nous assureront sa faveur ; mais notre connaissance de lui ne cessera jamais de grandir, et il y a donc place pour une croissance éternelle dans la grâce. Plus nous aimons, plus nous croyons, plus nous connaissons Dieu, si nous nous conformons à toute cette connaissance, plus Dieu doit

prendre plaisir en nous, plus haut nous serons placés dans sa faveur, et plus il continuera de nous accorder des dons nombreux et grands.

3. Évidemment, la croissance dans la connaissance de Dieu est une condition de la croissance dans sa faveur. Nous pourrions croître en connaissance sans croître dans sa faveur, parce qu'il se pourrait que nous ne l'aimions pas et ne nous confiions pas en lui à la mesure de cette connaissance accrue. Mais nous ne pouvons l'aimer et nous confier en lui plus parfaitement sans le connaître plus parfaitement. Si notre amour et notre foi suivent le pas de notre connaissance croissante, nous croîtrons forcément dans sa faveur. Mais la croissance en connaissance est forcément une condition de la croissance dans l'amour et dans la foi.

4. La croissance dans la connaissance de Dieu, tel qu'il s'est révélé en Jésus-Christ, est forcément une condition de la croissance dans sa faveur. C'est en Jésus-Christ et par lui que Dieu se révèle à l'homme. C'est en Jésus-Christ que nous recevons la vraie idée de la personnalité du Dieu infini. Voilà pourquoi le texte dit : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. »

5. La croissance dans la grâce a pour condition une connaissance plus grande de tout ce que comporte la consécration entière à Dieu.

La vraie conversion à Dieu comporte la consécration à Dieu de nous-mêmes et de tout ce que nous avons, dans la mesure où nous comprenons ce que cela implique. Mais au début, les convertis sont loin de savoir tout ce que comportent les formes les plus élevées de la consécration. Ils découvriront bientôt qu'il y a certaines choses auxquelles ils n'avaient pas pensé, et qu'ils n'ont pas livrées à Dieu. Au début, peut-être, tout ce qu'ils avaient en tête, c'était de déposer leur âme nue sur l'autel et de donner tout leur cœur à Dieu. Mais ils peuvent bientôt s'apercevoir qu'ils n'ont pas pensé à tous leurs biens ni à tout ce qui leur était cher, qu'ils n'ont pas tout livré, sans laisser un seul ongle en arrière. Ils ont livré tout ce à quoi ils pensaient à ce moment-là, mais ils n'étaient pas pleinement éclairés : ils n'ont pas pensé, et ne pouvaient pas penser à ce moment-là,

à chaque appétit, à chaque passion, à chaque penchant, à chaque désir et à chaque affection, à tout ce qu'ils appellent leur, et qui leur est cher, dans toute la création, pour en faire à Dieu une remise et un abandon complets. Acquérir cette connaissance demande du temps ; et la croissance dans la faveur de Dieu a pour condition qu'on fasse à Dieu l'abandon et la consécration complète de tout ce qu'on est, de tout ce qu'on a, de tout ce qu'on désire et de tout ce qu'on aime, à mesure que ces objets se présentent à la pensée. Aussi longtemps que nous existerons et que notre connaissance augmentera, il ne fait pas de doute que nous serons appelés à croître dans la grâce en consacrant à Dieu tout nouvel objet de connaissance, de désir et d'affection que nous pourrons venir à connaître, à désirer et à aimer, pendant toute l'éternité. À mesure que vous recevez une lumière nouvelle, il faut élargir votre consécration de jour en jour, d'heure en heure, sinon vous cesserez de croître dans la grâce. Dès que vous vous arrêtez en chemin, et que vous ne déposez pas et ne laissez pas sur l'autel de la consécration tout ce que vous êtes, tout ce que vous possédez ou tout ce que vous aimez, à ce moment même vous cessez de croître dans la grâce. Je vous en prie, que cette parole pénètre profondément dans vos cœurs.

6. Une autre condition de la croissance dans la grâce, c'est de rechercher, avec un sérieux intense et avec constance, plus de lumière spirituelle, par l'illumination du Saint-Esprit. Vous n'obtiendrez aucune lumière spirituelle efficace autrement que par ce que le Saint-Esprit vous montre et vous enseigne intérieurement. Et vous ne l'obtiendrez pas si vous ne demeurez pas dans la véritable attitude d'un disciple de Christ. Rappelez-vous qu'il dit : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple » (Luc 14,33). Il ne sera pas, par son Saint-Esprit, votre maître divin si vous ne renoncez pas à vous-mêmes, et si vous ne vivez pas dans une consécration continuelle à lui. Pour obtenir et conserver les enseignements de Christ par son Saint-Esprit, il faut prier continuellement et avec ardeur pour recevoir son enseignement divin, et veiller à ne pas lui résister et à ne pas l'attrister.

7. Une autre condition de la croissance dans la grâce, c'est de se conformer constamment à tous les enseignements du Saint-Esprit, en marchant au pas de nos convictions sur le devoir et de notre connaissance croissante de la volonté de Dieu.

8. Une foi en Dieu de plus en plus absolue est une condition de la croissance dans la grâce. Par absolue, j'entends une foi qui ne raisonne pas, une confiance dans le caractère de Dieu si profonde que nous nous fions à lui dans les ténèbres comme dans la lumière, quand nous ne comprenons pas les raisons de sa conduite envers nous ou de ses exigences aussi bien que quand nous les comprenons. Une foi comme celle d'Abraham, qui « ne douta point, par incrédulité, au sujet de la promesse » (Romains 4,20), alors que la chose promise paraissait tout à fait déraisonnable et impossible. Une foi absolue est une foi qui ne vacille pas, qui ne discute pas, une disposition d'esprit qui se repose en Dieu, dans ses promesses, dans sa fidélité, dans son amour, quelles que soient les apparences, et si éprouvants et apparemment déraisonnables que soient ses commandements ou les dispensations de sa providence. La foi d'Abraham est souvent louée dans la Bible. Dieu lui avait promis un fils, mais ne lui donna la postérité promise que lorsqu'il eut cent ans et que Sara en eut quatre-vingt-dix. Pourtant, bien que Sara eût passé l'âge et que lui-même fût comme mort, il crut que Dieu pouvait accomplir sa promesse ; et quand il eut reçu son fils bien-aimé, avec l'assurance que ce serait lui son héritier et que c'est par lui que la promesse s'accomplirait de génération en génération, Dieu mit sa foi à rude épreuve en lui ordonnant d'offrir son Isaac en holocauste. Il obéit sans la moindre hésitation, croyant que Dieu était puissant pour le ressusciter des morts. Il prit toutes ses dispositions pour obéir à cet ordre si dur avec un tel calme que ni Sara ni Isaac ne soupçonnèrent rien de ce qui se préparait. Voilà un exemple de foi absolue mise en pratique. La croissance dans la grâce, c'est-à-dire dans la faveur de Dieu, a pour condition la croissance dans une confiance absolue en lui.

9. Une sensibilité plus complètement sanctifiée est une condition de la croissance dans la faveur de Dieu. Par la sensibilité, j'entends cette partie de notre nature qui ressent, qui désire, et à laquelle appartient tout ce que nous appelons désir, affection, émotion, sentiment, appétit, passion, penchant, convoitise. La sensibilité est une faculté involontaire, et l'on ne peut, à proprement parler, lui attribuer des actes ni des qualités morales. Les états de la sensibilité n'ont un caractère moral que dans la mesure où ils le tiennent, directement ou indirectement, de l'action de la volonté. La nature de l'homme, dans son ensemble, dans son état de dépravation, est dans un état fort peu aimable ; et bien que la volonté puisse être livrée à Dieu, la sensibilité peut se trouver dans un état très peu aimable aux yeux de celui qui la regarde directement et qui connaît parfaitement chaque désir, chaque passion, chaque penchant, chaque convoitise qui s'y éveille. C'est surtout par la sensibilité que les tentations nous assaillent. C'est par elle que se poursuit le combat chrétien. Le combat chrétien consiste dans la lutte de la volonté contre ces divers appétits, passions, penchants et convoitises, pour les tenir soumis à la volonté de Dieu. Si la volonté garde son intégrité et reste attachée à la volonté de Dieu, l'âme ne pèche pas dans son combat contre les états excités de la sensibilité. Mais ces penchants rebelles entravent la volonté dans le service qu'elle rend à Dieu. Les maîtriser demande beaucoup de temps, de pensée et de force. C'est pourquoi l'âme, tant qu'elle déploie toute la force de la volonté pour soumettre ces penchants, ne peut rendre à Dieu un service aussi complet que celui qu'elle pourrait et voudrait lui rendre autrement. Ces appétits, ces passions et ces penchants, bien qu'ils ne soient pas coupables en eux-mêmes, ont été considérés et désignés comme le péché qui habite en nous. À strictement parler, ils ne peuvent pas être péché, puisqu'ils sont involontaires. Mais ils sont souvent un grand obstacle à notre croissance dans la faveur de Dieu. « Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ils sont opposés entre eux, afin que vous ne fassiez point ce que vous voudriez » (Galates 5,17). Cela veut dire que nous ne pouvons pas faire pour Dieu ce que nous

ferions autrement, parce qu'il nous faut tant lutter contre les états de la sensibilité pour les maîtriser. À mesure que la sensibilité est de plus en plus domptée et accordée au dévouement de la volonté envers Dieu, nous sommes libres de rendre à Dieu un service moins entravé. Par conséquent, plus la sanctification de la sensibilité est complète, plus nous sommes pleinement en faveur auprès de Dieu.

10. Une consécration de plus en plus complète et universelle, de l'esprit, de l'âme et du corps, est la condition d'une croissance toujours plus grande dans la faveur de Dieu. Il est fréquent, au début, que la fermeté du dévouement de la volonté envers Dieu soit vaincue par la clameur des appétits, des passions et des penchants excités, ou par les divers états de la sensibilité. Chaque fois que la volonté cède à ces états excités, vous péchez. Mais dans ces cas-là, le péché n'est pas volontaire au sens d'être délibéré et intentionnel ; c'est plutôt un faux pas, une inadvertance, une défaillance d'un instant sous la pression d'un sentiment très excité. Ce fléchissement n'en est pas moins un péché. Si excités que soient les états de la sensibilité, si la volonté ne cède pas, il n'y a, à strictement parler, aucun péché. Cependant, alors même que la volonté est ferme, qu'elle maintient sa consécration, son obéissance à Dieu, les appétits qui naissent du corps et les divers penchants de l'âme, qui résident dans la sensibilité, peuvent être tellement discordants, tellement en désordre, et dans un tel état de développement maladif, que l'âme peut se trouver inapte aux occupations et aux joies du ciel.

11. C'est pourquoi le fait de recevoir une plus grande plénitude de la nature divine est une condition de la croissance dans la faveur de Dieu. En Dieu, la volonté et la sensibilité sont forcément dans un état de suprême perfection et d'accord parfait. Tous ses désirs et tous ses sentiments sont forcément en parfaite harmonie avec son intelligence et sa volonté. Il n'en est pas ainsi pour nous, dans notre état de dépravation physique. La dépravation de la sensibilité est forcément physique, puisqu'elle est involontaire. Elle n'en est pas moins une dépravation, un état déchu de la sensibilité. Cette partie déchue de notre nature doit être

relevée, sanctifiée, ou entièrement remise en harmonie avec une volonté consacrée et une intelligence éclairée, sinon nous ne serons jamais rendus aptes au ciel. À mesure que nous devenons de plus en plus participants de la nature divine et de la sainteté divine, nous sommes plus pleinement sanctifiés dans l'esprit, l'âme et le corps, et nous croissons évidemment de plus en plus dans la faveur de Dieu.

12. Une plénitude plus grande et plus pénétrante de la présence du Saint-Esprit en nous est une autre condition de la croissance dans la faveur de Dieu. On ne saurait trop vous graver dans l'esprit que chaque pas de la vie chrétienne doit se faire sous l'influence du Saint-Esprit. Ce qu'il faut atteindre, c'est l'enseignement et la direction du Saint-Esprit en toutes choses, de sorte qu'en tout vous soyez conduits par l'Esprit de Dieu. « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'accomplirez pas les désirs de la chair » (Galates 5,16). « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Romains 8,13). « L'affection de l'esprit, c'est la vie et la paix, tandis que l'affection de la chair, c'est la mort » (Romains 8,6). Souvenez-vous donc toujours que pour croître dans la grâce, il vous faut croître dans la possession de la plénitude du Saint-Esprit dans votre cœur.

13. Une connaissance personnelle plus profonde du Seigneur Jésus-Christ, dans toute son œuvre et dans toutes les fonctions qu'il remplit envers nous, est une condition de la croissance dans la grâce. Sa nature, son œuvre et ses relations avec nous sont le sujet de la Bible. La Bible nous le présente sous une grande variété de relations. Dans ma *Théologie systématique*, j'ai examiné une soixantaine, ou davantage, de ces relations officielles de Christ avec le genre humain, et je les présente plutôt comme des échantillons et des exemples que comme l'inventaire complet de ses relations avec nous. Or, connaître Christ simplement sur le papier, tel que la Bible en parle, pour avoir lu ou entendu parler de lui, est une chose ; le connaître personnellement dans ces relations en est une tout autre. La Bible est le moyen par lequel nous lui sommes présentés personnellement. Ce qu'elle dit de lui est destiné à nous pousser à

rechercher une connaissance personnelle de lui. C'est par cette connaissance personnelle de lui que nous devenons semblables à lui. C'est par une communion directe, personnelle, individuelle avec son esprit divin que nous revêtons son image. « Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit » (2 Corinthiens 3,18). « La foi vient de ce qu'on entend » (Romains 10,17), et la foi nous procure une connaissance personnelle de Christ. Christ a promis de se manifester personnellement à ceux qui l'aiment et qui lui obéissent. Ne vous arrêtez pas, mes chers enfants, avant d'avoir obtenu cette manifestation personnelle de Christ à votre âme. Votre croissance dans la grâce en dépendra. Ne songez pas à vous arrêter avant de connaître personnellement Christ, non seulement dans toutes ces relations, mais dans la plénitude de ces relations. Ne perdez pas de vue que s'approprier Christ dans chacune de ces relations est un acte de foi personnel. C'est se revêtir du Seigneur Jésus-Christ, le prendre pour vôtre dans chacune de ces relations : comme votre sagesse, votre justice, votre sanctification et votre rédemption ; votre prophète, pour vous enseigner, votre roi, pour vous gouverner, votre souverain sacrificateur, pour faire l'expiation pour vous, votre médiateur, votre avocat, votre force, votre Sauveur, votre lieu de refuge, votre haute retraite, votre chef et votre guide, votre bouclier, votre défense, votre très grande récompense. Dans chacune de ces relations, et dans toutes ses autres relations officielles, il faut vous l'approprier par la foi, de manière à vous assurer une communion personnelle avec lui dans ces relations. Croître dans la connaissance personnelle de lui, dans ces relations, est, souvenez-vous-en, une condition indispensable de la croissance dans sa faveur.

V. Je dois relever quelques choses qui ne prouvent pas la croissance dans la grâce.

1. La croissance en connaissance n'est pas une preuve décisive de croissance dans la grâce. Un certain degré de connaissance est

indispensable pour être en faveur auprès de Dieu ; et la croissance en connaissance, je l'ai montré, est une condition de la croissance dans la grâce ; mais la connaissance n'est pas la grâce, et croître en connaissance n'est pas croître dans la grâce. Quelqu'un peut croître autant qu'on voudra en connaissance et n'avoir aucune grâce. En enfer, on ne peut que croître en connaissance, à mesure qu'on avance en expérience et dans la connaissance de la justice de Dieu. Mais là, la croissance en connaissance ne fait qu'aggraver la culpabilité et la misère de l'enfer. On y connaît de plus en plus Dieu, sa loi et sa propre culpabilité, et plus on en connaît, plus on est malheureux. De cette connaissance accrue, on n'apprend jamais la piété.

2. Qu'un homme croisse en dons, ce n'est pas une preuve certaine qu'il croisse dans la grâce.

Un chrétien de profession peut croître en dons, c'est-à-dire qu'il peut prier avec plus d'aisance, prêcher avec plus d'éloquence, ou exhorter de façon plus émouvante, sans être le moins du monde plus saint. On progresse naturellement dans ce à quoi on s'exerce. Et si quelqu'un s'exerce souvent à exhorter, il gagnera naturellement en aisance et en mordant, pour peu qu'il fasse un effort ou qu'il s'y applique. Mais il peut faire tout cela et n'avoir pourtant aucune grâce. Il peut prier avec toute l'ardeur possible, et gagner en aisance et en émotion apparente, sans avoir aucune grâce. Des gens qui n'ont aucune grâce le font souvent. Il est vrai que, s'il a la grâce et qu'il s'exerce à ces choses, il croîtra en dons à mesure qu'il croîtra dans la grâce. Personne ne peut s'exercer à obéir à Dieu sans progresser dans ces exercices. S'il ne progresse pas dans ses dons, c'est un signe certain qu'il ne croît pas dans la grâce. Mais, d'un autre côté, qu'il progresse dans certains exercices ne prouve pas à coup sûr qu'il croît dans la grâce, car il progressera naturellement par la pratique, qu'il soit chrétien ou hypocrite.

3. Qu'une personne pense croître dans la grâce, ce n'est pas une preuve qu'elle y croît. On peut avoir une très bonne opinion de ses propres

progrès dans la religion, alors qu'il est évident pour les autres que non seulement on ne progresse pas, mais qu'en réalité on décline. Celui qui devient de pire en pire ne s'en rend généralement pas bien compte. Il n'est pas rare que des pécheurs impénitents comme des chrétiens pensent devenir meilleurs, alors qu'ils ne deviennent pas meilleurs du tout. Cela tient à la nature même de la chose. Si quelqu'un devient pire, sa conscience, pour un temps, s'endurcit de plus en plus, et son esprit s'obscurcit de plus en plus, à mesure qu'il étouffe sa conscience et résiste à la lumière. Il peut alors penser qu'il devient meilleur, justement parce qu'il a moins le sentiment du péché, et tant que sa conscience continue de dormir, il peut rester dans une illusion fatale. Un homme jugera de son propre état spirituel selon qu'il se compare à une mesure élevée ou basse. S'il garde Christ devant lui, dans sa plénitude, comme mesure, il aura sans doute toujours, du moins dans cette existence-ci, une piètre idée de ce qu'il a atteint. Tandis que s'il se donne pour mesure l'Église, ou tel ou tel membre de l'Église, il sera très porté à se faire une haute idée de ses progrès dans la religion, et à être fort content de lui-même. Voilà pourquoi les gens jugent si différemment de leur propre état et de l'état de l'Église. Ils se comparent, eux et l'état de l'Église, à des mesures différentes. C'est pourquoi l'un porte sur son propre état un regard très humble, et se plaint de celui de l'Église ; un autre trouve ces plaintes contre l'Église malveillantes. À ses yeux, l'Église se porte très bien. S'il ne trouve pas l'Église froide et dans un triste état, c'est que Christ n'est pas sa mesure de comparaison. Si un homme ferme les yeux, il ne verra pas la souillure qui est sur lui, et il pourra se croire propre, alors qu'il paraît repoussant à tous ceux qui l'entourent.

VI. Ce qui prouve la croissance dans la grâce.

1. Le fait de manifester une confiance en Dieu plus absolue et plus universelle est une preuve de croissance dans la grâce. Exercer une confiance plus grande et plus absolue est, je l'ai dit, la condition de la croissance dans la faveur de Dieu. Je dis ici que la manifestation de cette confiance absolue et universelle prouve que cette confiance croissante

existe, et qu'elle est donc une preuve satisfaisante de croissance dans la faveur de Dieu. Si vous avez conscience, dans votre âme, que vous exercez réellement envers Dieu une confiance plus absolue et plus universelle, c'est pour vous la preuve décisive que vous croissez dans la grâce ; et à mesure que vous manifestez cette confiance croissante dans votre vie, dans votre caractère et dans votre esprit, vous prouvez à vous-mêmes et aux autres que vous croissez dans la faveur de Dieu. Car à mesure que vous croissez dans une confiance absolue en lui, vous croissez forcément dans sa faveur.

2. Une autre preuve de croissance dans la grâce, c'est un détachement grandissant du monde. La volonté peut être dans une attitude de dévouement à Dieu, alors que les charmes séducteurs du monde entravent beaucoup le fonctionnement sain de la vie chrétienne. À mesure que l'âme est crucifiée et morte au monde, elle croît dans la faveur de Dieu.

3. Une moindre répugnance des sentiments quand on est appelé au renoncement à soi-même est une preuve de croissance dans la grâce. Cela montre que les sentiments deviennent de moins en moins despotiques, que la volonté prend de plus en plus le dessus sur eux, que la sensibilité s'accorde de mieux en mieux avec le dévouement de la volonté et avec ce que dicte l'intelligence.

4. Une moindre tentation de commettre des péchés d'omission est une autre preuve de croissance dans la grâce ; par exemple, moins de tentation de fuir la croix, de négliger les devoirs désagréables, moins de tentation de paresse, moins de tentation de se dérober aux responsabilités, moins de tentation de négliger la prière, la lecture des Écritures, le culte personnel et le culte de famille ; bref, une tentation de moins en moins forte de se soustraire à l'accomplissement de quelque devoir que ce soit est une preuve de croissance dans la grâce. Ces tentations consistent dans les états excités de la sensibilité. À mesure qu'ils perdent de leur force et de leur fréquence, nous apprenons que

notre sensibilité est de plus en plus complètement soumise à la loi de l'intelligence et aux décisions de la volonté, et par conséquent que l'œuvre de la sanctification de l'esprit, de l'âme et du corps progresse, et que nous croissons donc dans la faveur de Dieu.

5. Un zèle de plus en plus intense et constant pour faire avancer la cause de Dieu est une preuve de croissance dans la faveur de Dieu. Le zèle chrétien est parfois assez froid, parfois profond et intense ; tantôt il est constant, tantôt intermittent et passager. À mesure que les chrétiens croissent en piété, leur zèle devient profond, intense et constant ; et quand vous en avez conscience, et que vous en donnez la preuve aux autres par votre vie et votre esprit, vous avez, et vous donnez, la preuve que vous croissez dans la faveur de Dieu.

6. Perdre de plus en plus la conscience de soi et le souci de soi dans chaque action de la vie est une preuve de croissance dans la faveur de Dieu. Certains ont tellement conscience d'eux-mêmes en toutes choses, et se soucient tellement d'eux-mêmes dans tout ce qu'ils disent et font, qu'ils sont gênés dans toute leur vie chrétienne chaque fois qu'ils essaient d'agir ou de parler devant les autres. À mesure qu'ils perdent cette conscience d'eux-mêmes et se soucient moins d'eux-mêmes, leur service de Dieu devient plus libre et plus aisé, et ils sont d'autant meilleurs serviteurs qu'ils pensent moins à eux-mêmes. Il arrive que de jeunes convertis ne puissent parler, prier ou remplir un devoir public sans en être soit fiers, soit honteux, selon qu'ils pensent s'être acquittés de ces devoirs à la satisfaction plus ou moins grande de ceux qui les entourent. Tant qu'il en est ainsi, leur piété est dans un état de faiblesse. Il faut qu'ils perdent de vue leur propre gloire et qu'ils n'aient en vue que la gloire de Dieu pour être agréés de lui. Mais à mesure qu'ils perdent de vue leur moi, et qu'ils mettent toujours Dieu devant eux, n'ayant en vue que sa gloire, ils croissent de plus en plus dans sa faveur.

7. Par conséquent, une insensibilité grandissante à la flatterie ou à la censure des hommes est une preuve de croissance dans la grâce. Paul

avait tellement crû dans la grâce qu'il lui importait fort peu d'être jugé par les hommes ; il cherchait seulement à se rendre recommandable devant Dieu. Quand vous voyez grandir en vous cette insensibilité aux flatteries ou aux censures des hommes, vous avez la preuve que vous croissez dans la grâce.

8. Une adhésion de plus en plus cordiale à toute la volonté de Dieu est une preuve de croissance dans sa faveur. Certains se révoltent contre sa volonté telle qu'elle est révélée dans sa parole et dans sa providence. D'autres, dans des circonstances éprouvantes, tolèrent tout juste sa volonté telle qu'elle est révélée dans sa parole et dans la providence ; mais ceux qui croissent dans la grâce trouvent plus naturel d'embrasser toute sa volonté révélée, avec une cordialité toujours plus grande.

9. Un calme et une paix grandissants dans les grandes afflictions sont une preuve de croissance dans la faveur de Dieu. Cela révèle une foi plus large et plus absolue, une acceptation plus entière et plus cordiale de la volonté de Dieu telle qu'elle se révèle dans ces afflictions, et cela montre que l'âme est plus solidement et plus fermement ancrée sur son rocher, Christ.

10. Une tranquillité grandissante dans les désastres et les deuils soudains et écrasants est une preuve de croissance dans la grâce. Plus l'âme peut rester tranquille quand les tempêtes soudaines de la providence s'abattent sur elle, emportant ceux qu'elle aime et flétrissant ses espérances terrestres, plus elle a la preuve qu'elle est l'objet d'une faveur particulière de Dieu. Cette tranquillité est à la fois un effet et une preuve de la faveur de Dieu.

11. Une patience grandissante devant de nombreuses provocations est une preuve de croissance dans la faveur de Dieu.

12. Être « avec joie persévérants et patients » (Colossiens 1,11) est une preuve qu'on croît dans la faveur de Dieu. Quand vous voyez que vous pouvez non seulement tolérer, mais accepter la volonté de Dieu telle

qu'elle se révèle quand il vous appelle à souffrir, et surtout quand vous pouvez accepter ces souffrances et les endurer longtemps et avec joie, vous avez la preuve que vous croissez dans la faveur de Dieu.

13. Une cordialité et une joie grandissantes dans les croix, les déceptions et les vives douleurs sont une preuve de croissance dans la faveur de Dieu.

14. Une insensibilité grandissante à tout ce que le monde peut offrir ou faire craindre est une preuve de croissance dans la faveur de Dieu.

15. Un repos et un contentement grandissants dans tout ce que la providence nous assigne sont une preuve de croissance dans la grâce.

16. Une moindre tentation de murmurer ou de se plaindre de quoi que ce soit que la providence nous assigne est une preuve de croissance dans la grâce.

17. Une moindre tentation de s'irriter quand on est contrarié ou déçu en quoi que ce soit est une preuve de croissance dans la grâce.

18. Une tentation de moins en moins forte de ressentiment et d'esprit de vengeance, quand nous sommes insultés ou maltraités de quelque manière que ce soit, est une preuve que la sensibilité est de plus en plus complètement domptée, et par conséquent que nous croissons dans la faveur de Dieu.

19. Une moindre tentation de nous appesantir sur nos épreuves et nos ennuis et de les grossir, d'y penser et d'en parler aux autres, est une preuve que nous pensons de moins en moins à nous-mêmes, et que nous acceptons nos épreuves et nos ennuis en trouvant de plus en plus notre contentement en Dieu. Il est triste d'entendre certaines personnes qui font profession d'être de bons chrétiens revenir sans cesse sur leurs propres ennuis et épreuves et les grossir. Mais si elles croissent dans la grâce, elles y penseront de moins en moins, et seront plus disposées à les regarder comme de « légères afflictions » (2 Corinthiens 4,17). Plus nous croissons dans la grâce, moins nous attachons d'importance aux maux

que nous rencontrons en chemin. Un homme de bien, qui traversait réellement ce que le monde appellerait des épreuves et des afflictions très dures (il avait perdu une épouse bien-aimée, et ses enfants étaient morts l'un après l'autre), me dit un jour : « J'ai beaucoup de grâces et peu d'afflictions. » Quand, dans de telles circonstances, un homme peut dire : « Un héritage délicieux m'est échu, une belle possession m'est accordée » (Psaume 16,6), il a la preuve la plus satisfaisante qu'il croît dans la faveur de Dieu. Car cette disposition d'esprit est à la fois un effet et une preuve de la faveur de Dieu.

20. Une disposition grandissante à faire peu de cas de nos épreuves et à faire grand cas de nos bénédictions est une preuve que nous croissons dans la faveur de Dieu.

21. De moins en moins d'inquiétude et de souci au sujet des événements de la providence, et surtout au sujet des choses qui nous touchent de près et profondément, est une preuve de croissance dans la grâce. C'est la preuve d'une foi plus large et plus absolue, d'une volonté plus soumise, et d'une tendance décroissante à se rechercher soi-même ; et c'est donc la preuve d'une faveur croissante auprès de Dieu.

22. Être de moins en moins troublé et inquiété par les événements de la vie, surtout par ceux qui vont à l'encontre de nos propres projets, de nos espérances, de nos attentes et de nos désirs, et qui contrarient nos desseins les plus chers, est une preuve de croissance dans la grâce.

23. Une confiance grandissante et vivante dans la sagesse, la bonté et l'universalité de la providence de Dieu, une disposition d'esprit qui voit Dieu en toutes choses, est une preuve de croissance dans la grâce. Certaines âmes deviennent si spirituelles qu'elles semblent à peine habiter le corps, et paraissent percevoir continuellement la présence de Dieu dans chaque événement, presque comme si elles étaient sans corps et voyaient Dieu face à face. Elles semblent demeurer, vivre, se mouvoir et avoir l'être dans le monde spirituel plutôt que dans le monde naturel. Elles vivent continuellement dans un tel sentiment de la présence, de

l'action et de la protection divines, qu'elles ont à peine l'air d'habitants de la terre. Elles sont un mystère vivant et ambulant pour ceux au milieu de qui elles demeurent. Les sources de leur activité sont si divines, leur vie est tellement cachée en Dieu, elles agissent sous des influences si élevées au-dessus du monde, qu'on ne peut les juger avec les mêmes mesures que les autres hommes. Les esprits charnels ne peuvent pas les comprendre. Leur vie cachée est si inconnue, et si impossible à connaître pour ceux qui sont bien au-dessous d'elles dans la vie spirituelle, qu'on les regarde forcément comme fort excentriques, comme des mystiques ou des monomanes, comme des gens aux idées religieuses très particulières, comme des exaltés, et peut-être des fanatiques. Ces personnes sont dans le monde, mais elles vivent au-dessus du monde. Elles ont si bien échappé aux souillures qui sont dans le monde qu'elles peuvent dire avec Paul, en vérité et en connaissance de cause, en Galates 6,14 : « Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde ! » De telles personnes croissent manifestement dans la grâce de Dieu.

24. Être de moins en moins porté à s'arrêter sur les fautes et les faiblesses des autres est une preuve de croissance dans la grâce.

25. Être de moins en moins porté à parler des autres de façon sarcastique ou sévère, ou à les juger sans charité. Une délicatesse ou une douceur grandissante quand on parle, derrière leur dos, de leurs fautes réelles ou supposées est une preuve de croissance dans la grâce.

26. Une répugnance grandissante à regarder ou à traiter qui que ce soit en ennemi, et une facilité et un naturel grandissants à le traiter avec bonté, à prier pour lui de tout cœur et à s'efforcer de lui faire du bien, sont une preuve de croissance dans la grâce.

27. Une tentation de moins en moins forte de garder le souvenir d'une offense, et l'apaisement de tout désir de vengeance quand on est offensé, sont une preuve de croissance dans la grâce.

28. Un empressement et une cordialité grandissants à pardonner une offense et à l'enterrer hors de vue, et une sorte d'incapacité morale à faire autre chose que de rechercher le plus grand bien de ceux qui nous ont le plus profondément offensés, sont une preuve de croissance dans la grâce.

29. Quand nous constatons dans notre propre expérience, et que nous montrons aux autres, qu'il nous est de plus en plus naturel de regarder tous les hommes comme nos frères, et surtout de perdre de vue toutes les distinctions de secte, toutes les idées et tous les préjugés de caste et de couleur, de pauvreté et de richesse, de parenté par le sang et de liens naturels plutôt que spirituels, et de faire cause commune avec Dieu en cherchant à faire du bien à tous les hommes, ennemis et amis sans distinction, nous avons alors nous-mêmes, et nous donnons aux autres, la plus haute preuve que nous croissons dans la faveur de Dieu.

30. C'est vrai surtout quand nous nous trouvons pleins de cordialité et de bon cœur pour faire de grands sacrifices en faveur de ceux qui nous haïssent, et disposés à donner notre vie pour avancer leur salut éternel : nous avons alors la preuve que nous croissons dans la grâce.

31. Plus encore, quand nous nous trouvons de moins en moins enclins à regarder comme un sacrifice ce que nous pouvons faire pour Dieu ou pour les âmes des hommes ; quand nous ne faisons aucun cas de notre vie, comme si elle nous était précieuse, s'il nous est demandé de la donner pour sauver les âmes de nos ennemis ; quand, « en vue de la joie » de les sauver, nous pouvons « souffrir la croix, mépriser l'ignominie » (Hébreux 12,2), ou n'importe quel sacrifice que nous sommes appelés à faire, nous avons la preuve que nous croissons dans la faveur de Dieu.

32. De même, quand nous nous trouvons de plus en plus portés à « regarder comme un sujet de joie complète les diverses épreuves » (Jacques 1,2) où nous tombons, et quand nous sommes disposés à considérer nos épreuves, nos contrariétés, nos pertes et nos croix sous un jour tel que nous y attachons de moins en moins d'importance, nous

avons la preuve que nous croissons en patience, et donc dans la faveur de Dieu.

33. Quand nous éprouvons de moins en moins de répugnance à faire une confession complète à ceux que nous avons offensés ; quand, avec un empressement et une cordialité grandissants, nous ouvrons notre cœur pour qu'on le sonde, que nous prenons pour nous la conviction d'avoir mal agi, et que, dans ces cas-là, nous ne pouvons avoir de repos avant d'avoir fait la confession et la réparation les plus complètes qui soient en notre pouvoir ; quand reconnaître nos torts, les confesser et en donner la plus entière satisfaction est pour nous un plaisir de choix plutôt qu'une épreuve et une croix, nous avons la preuve que nous croissons dans la faveur de Dieu.

34. Quand nous sommes de plus en plus impressionnés et touchés par les miséricordes de Dieu et par la bonté de nos semblables et de ceux qui nous entourent ; quand nous apprécions plus profondément et plus pleinement les marques de bonté de Dieu ou de qui que ce soit ; quand nous sommes de plus en plus humiliés et touchés par ces bontés, et qu'il nous est de plus en plus naturel de « marcher humblement, d'aimer la miséricorde et de pratiquer la justice » (Michée 6,8), et de vivre dans la reconnaissance, nous avons la preuve que nous croissons dans la faveur de Dieu.

35. Quand nous nous sentons attirés, avec un sérieux grandissant, à persévérer pour connaître davantage le Seigneur, nous avons la preuve que nous croissons dans la grâce.

36. Quand nous nous trouvons de plus en plus facilement impressionnés et touchés, vivifiés et stimulés par la vérité religieuse, et quand nous trouvons une harmonie grandissante dans l'action de toutes nos facultés, intellectuelles, volontaires et sensibles, pour accepter toute la volonté et toute la providence de Dieu et nous y reposer, si douloureuses qu'elles puissent être pour le moment, nous avons la preuve que nous croissons dans la grâce.

37. Une jalousie grandissante pour l'honneur de Dieu, pour la pureté et l'honneur de son Église, pour les droits de Dieu et pour les droits de tous les hommes, est une preuve qu'on devient de plus en plus conforme à Dieu, et donc, évidemment, qu'on croît dans sa faveur.

VII. Comment croître dans la grâce.

1. Remplissez les conditions relevées dans la quatrième partie de ce discours. Je n'ai pas besoin de les répéter.

2. Souvenez-vous que chaque pas en avant doit se faire par la foi, et non par les œuvres. L'erreur que certains hommes de bien ont commise sur ce sujet est vraiment stupéfiante. Le docteur Chalmers affirme que, pour être sanctifié, il faut travailler à l'être. Il y a quelques années, le docteur Pond a publié une brochure dans laquelle il prenait position sur ce sujet avec le docteur Chalmers, et affirmait que l'idée d'être sanctifié par la foi était une absurdité. À vrai dire, on a eu presque partout l'habitude de présenter la croissance dans la grâce comme consistant à prendre des habitudes d'obéissance à Dieu. Or, il est bien surprenant que tant d'hommes de bien soient tombés dans cette erreur. Le fait est que chaque pas en avant dans la vie chrétienne se fait par une appropriation nouvelle et plus complète de Christ par la foi, par un baptême plus complet du Saint-Esprit. À mesure que nos faiblesses, nos infirmités, les péchés qui nous enveloppent si facilement et nos besoins nous sont révélés par les circonstances de tentation que nous traversons, notre seul secours efficace se trouve en Christ, et nous ne croissons qu'à mesure que, pas à pas, nous nous l'approprions plus complètement, dans une relation ou dans une autre, et que nous « nous revêtons » de lui plus complètement. À mesure que nous sommes de plus en plus vidés de la confiance en nous-mêmes, que nous renonçons de plus en plus à tout espoir de former de saintes habitudes par une obéissance qui viendrait de nous, et l'écartons, et qu'à mesure que, par la foi, nous obtenons des baptêmes du Saint-Esprit de plus en plus profonds, et nous revêtons du Seigneur Jésus-Christ de plus en plus complètement, et dans un plus grand

nombre de ses relations officielles, nous croissons d'autant plus vite dans la faveur de Dieu. Rien ne peut être plus erroné ni plus dangereux que l'idée communément reçue selon laquelle on croît dans la grâce en formant de saintes habitudes. C'est par des actes de foi seulement que nous nous approprions Christ, et nous sommes sanctifiés par la foi aussi réellement que nous sommes justifiés par la foi. Dans ma *Théologie systématique*, en exposant les conditions de la sanctification entière ou permanente, j'ai relevé une soixantaine des relations officielles de Christ, comme je l'ai déjà dit, et j'y ai soutenu, comme je le soutiens ici, que la croissance dans la sainteté, et par conséquent dans la faveur de Dieu, ne s'obtient que par des appropriations de Christ nouvelles, plus complètes et plus profondes, dans toutes ces relations officielles. Si vous voulez croître dans la grâce, il faut que ce soit par la foi. Il faut prier avec foi pour recevoir le Saint-Esprit. Il faut vous approprier Christ et vous revêtir de lui par le Saint-Esprit. À chaque pas en avant, il vous faut une onction nouvelle du Saint-Esprit, par la foi.

REMARQUES.

1. Ce sujet nous fait voir l'immense importance de bien instruire les jeunes convertis. Dans bien des cas, ils reçoivent très peu d'instruction adaptée à leur expérience et à leur degré d'intelligence chrétienne. Certains se font une telle idée de la persévérance des saints qu'ils tiennent pour acquis que les petits enfants en Christ grandiront sans être nourris, et sans ce lait spirituel et pur de la parole par lequel il faut qu'ils grandissent. D'autres, qui tiennent pour acquis qu'ils ont besoin d'instruction, leur donnent sans le savoir une fausse instruction : ils les mettent au travail, extérieurement et avec zèle, sans beaucoup se soucier de fortifier et de développer leur vie intérieure. Ils ne leur apprennent pas à s'approprier Christ et à vivre de lui comme de leur vie, mais ils les pressent sans cesse de faire leur devoir, de travailler pour Dieu, de travailler pour les âmes, sans leur faire suffisamment comprendre que tout ce qu'ils font ne compte pour rien s'il ne procède pas de la vie de

Dieu dans leur âme. Il en résulte une activité extérieure affairée, tandis que la vie spirituelle intérieure dépérit. Cela finit forcément par le dégoût de son propre manque de cœur, et par une rechute dans l'apathie et la négligence.

2. On commet parfois l'erreur inverse. On leur enseigne à se reposer en Christ d'une manière qui les fait tomber dans une sorte de quiétisme et d'inaction antinomienne. On les exhorte à exercer la foi, mais on ne les pénètre pas sérieusement de la conviction que ce doit être une foi qui agit, qui est agissante par la charité, qui purifie le cœur et qui triomphe du monde. Le résultat, c'est qu'ils ne font rien en religion. On laisse les pécheurs continuer de dormir et aller en enfer au milieu d'eux, et ils ne font aucun effort pour les sauver.

3. Nous voyons l'importance d'un ministère oint du Saint-Esprit. Le grand besoin de l'Église, c'est un ministère si pleinement oint du Saint-Esprit qu'il sache conduire l'Église en avant et en haut, jusqu'au plein développement de la piété chrétienne. Pour instruire les convertis et faire progresser l'Église dans la sainteté, il faut que le pasteur progresse lui-même. Il faut qu'il soit un chrétien vraiment vivant et qui grandit. J'ai de bonnes raisons de savoir qu'en bien des endroits les Églises souffrent profondément du manque de piété vivante et de croissance chez leurs pasteurs. Leurs pasteurs sont intellectuels, lettrés, philosophes, théologiens dans leur enseignement, mais il leur manque tristement l'onction. Ils n'ont que peu de puissance auprès de Dieu ou auprès des hommes. Ils instruisent l'intelligence jusqu'à un certain point, mais ils ne répondent pas aux besoins du cœur. Les convertis meurent de faim sous leur prédication. Ils prêchent un Évangile intellectuel plutôt que spirituel. Ils prêchent la religion comme une théorie, une doctrine, une philosophie, et non comme une expérience réelle et vivante. Il est souvent extrêmement pénible d'entendre prêcher des pasteurs qui, de toute évidence, ne savent pas ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment. Ils parlent de la religion comme d'un sentiment intérieur, au lieu d'un dévouement du cœur à Dieu ; comme d'une émotion, d'un sentiment, au lieu d'un

amour qui embrasse tout et qui agit, d'un état et d'une attitude volontaires de l'esprit, d'où procède nécessairement une vie sainte. Ils parlent de la foi comme d'un simple état ou d'une simple conviction de l'intelligence, et non comme d'un acte de confiance et d'abandon de tout l'être, pour faire et souffrir toute la volonté de Dieu. Ils parlent de la repentance comme si ce n'était qu'une tristesse involontaire à cause du péché. Ils n'enseignent pas que la repentance est un changement de disposition envers Dieu, un renoncement à l'esprit qui se recherche lui-même, et un retour de tout l'esprit vers Dieu. Ils parlent de la sainteté comme d'un état absolument inaccessible dans cette vie. À vrai dire, je le dis avec tristesse, mais il faut que je le dise, l'enseignement d'un très grand nombre de pasteurs n'est qu'une pierre d'achoppement pour l'Église. Sous leur enseignement, les convertis ne s'affermissent pas, et ne peuvent pas s'affermir dans la grâce au point d'être très utiles, ou de mener une vie qui honore Christ. Pensez donc : au dix-neuvième siècle, des pasteurs prêchent aux convertis qu'ils doivent croître dans la grâce par les œuvres ! Cieux et terre, soyez-en stupéfaits ! De tels maîtres ne savent pas eux-mêmes comment croître dans la grâce. Me trouvera-t-on dur si je dis : « Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles » (Matthieu 15,14) ?

4. Nous voyons pourquoi il y a tant de rétrogrades. Les convertis qui sont conduits par une fausse instruction rétrograderont forcément. Si, d'un côté, on les met à réaliser leur sanctification par les œuvres, leurs œuvres deviendront bientôt des œuvres mortes, et ne seront pas le fruit de cette foi qui est agissante par la charité. Si, de l'autre, on les gave de notions et de doctrines abstraites, et qu'on leur apprend à se reposer dans une foi antinomienne, ils sombreront dans l'indolence et l'inaction. Je crois fermement que, dans presque tous les cas où un réveil a été suivi d'une réaction désastreuse, cela tenait au manque d'une instruction donnée à temps et à propos. Mais pour être donnée à temps et à propos, il faut que ce soit une instruction ointe de l'Esprit.

5. Les séminaires de théologie doivent accorder infiniment plus d'attention à la croissance de leurs étudiants dans la grâce. Il leur faut un professeur de religion vécue, qui ait assez d'expérience et de puissance pour les pousser jusqu'à ces régions plus élevées de l'expérience chrétienne qui sont indispensables pour qu'ils soient capables de conduire l'Église à la victoire. Il est stupéfiant de voir combien on fait peu d'efforts pour cultiver le cœur des jeunes gens qui se préparent au ministère. Il faut que cela change. Il faut exiger un niveau d'expérience chrétienne beaucoup plus élevé comme condition de la consécration au ministère. Il est pénible de voir avec quel soin on examine les hommes sur leurs acquis intellectuels, alors que le récit qu'ils font de leur expérience chrétienne permet à peine d'espérer qu'ils se sont convertis. Qu'il est triste de charger de tels jeunes gens de nourrir l'Église de Dieu ! Comme les vieux chrétiens sont dans le deuil quand ils voient que les conducteurs désignés de l'Église de Dieu ne sont que des petits enfants spirituels !

6. Je n'ai jamais assisté à l'examen d'un candidat à la consécration où l'on exigeât de lui autre chose qu'une simple preuve de conversion. Je ne les ai jamais entendu interroger sur leurs progrès dans l'expérience chrétienne, ni sur leur capacité spirituelle à conduire le troupeau de Dieu dans de verts pâturages et près des eaux paisibles. Je ne les ai jamais entendu interroger d'une manière qui montrât la moindre idée des qualités spirituelles indispensables à un homme qui doit se présenter comme le conducteur et l'instructeur spirituel de l'Église de Dieu. On passe plus d'heures à s'assurer des acquis intellectuels d'un candidat que de minutes à s'assurer de ses acquis spirituels et de son expérience. Tout l'examen montre clairement que le corps qui consacre attache très peu d'importance à cette partie de la formation d'un pasteur. Faut-il s'étonner que l'Église de Dieu soit si faible et si inefficace, quand ses conducteurs et ses maîtres sont, pour beaucoup, de simples enfants dans la connaissance spirituelle, et qu'une expérience chrétienne mûre ne fait aucunement partie de la formation indispensable d'un pasteur ? Mais c'est infiniment

plus dangereux et plus ridicule que de confier à des hommes la conduite d'une armée en campagne alors qu'ils ne connaissent que les mathématiques et n'ont jamais reçu aucune formation ni aucune expérience dans les choses militaires.

À cet égard aussi, il faut un grand changement. Les Églises devraient refuser de consacrer et de recevoir des pasteurs si elles ne sont pas pleinement convaincues qu'ils ont fait de grands progrès dans l'expérience chrétienne, de manière à pouvoir conduire l'Église en avant et la tenir éveillée.

Elles devraient exiger que le cœur du pasteur soit formé autant que sa tête ; qu'il soit capable de prendre en main les jeunes convertis et de les conduire jusqu'à ces expériences profondes qui feront d'eux des ouvriers fermes et efficaces dans la cause de Dieu. Pensez à des séminaires de théologie comme ceux qu'ont dirigés le docteur Chalmers et le docteur Pond, où l'on enseigne aux conducteurs de l'Église de Dieu que la sanctification, ou la croissance dans la grâce, s'obtient par les œuvres et non par la foi. Ne l'annoncez point dans Gath (2 Samuel 1,20). Hélas pour Sion, quand ses hommes grands et bons tombent dans de telles erreurs !